This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

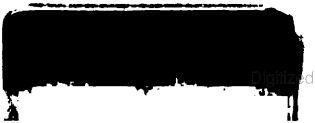
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

950990

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

HISTORIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE HISTORIQUE

FONDÉE EN 1876 PAR GABRIEL MONOD

DIRECTEURS :

CHARLES BÉMONT ET CHRISTIAN PFISTER.

Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia.
CICÉRON, *de Orat.*, II, 15.

QUARANTE-TROISIÈME ANNÉE.

TOME CENT VINGT-SEPTIÈME

Janvier-Avril 1918.

BIBLIOTH. DE LA VILLE DE LYON

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN
1918

Digitized by Google

Digitized by Google

LA PATRIE DU WALTHARIUS

C'est en 1838 que Jacob Grimm publia, en collaboration avec Ad. Schmeller, ses *Lateinische Gedichte des X und XI*ten *Jahrhunderts*. Il signa seul la préface de ce recueil, dont l'importance littéraire est telle qu'on ne saurait l'exagérer. Cette importance, Jacob Grimm la proclame lui-même et, malgré des expressions de feinte modestie, il avoue son orgueil de savant, qui révèle toute une série d'œuvres, renouant la chaîne entre les productions attardées de l'école carolingienne et les créations lyrico-épiques germaniques des XIIe-XIIIe siècles, si le mot de création peut s'appliquer aux imitations plus ou moins libres de nos auteurs de « gestes » et de romans et de nos chansonniers du Nord et du Midi.

On conçoit qu'il n'y ait pas que le savant dont l'amour-propre soit remué par sa découverte ; il y a encore, il y a surtout le bon Allemand, qui a le sentiment du service intellectuel rendu à sa patrie. Il est inutile de rappeler tout ce que celle-ci doit aux recherches de Jacob Grimm[1]. Ses titres vraiment immortels sont constitués par des travaux philologiques, tels que son dictionnaire des idiomes germaniques, sa grammaire de la langue allemande, ses *Antiquités du droit*, etc. Mais l'histoire littéraire lui est infiniment redevable de l'enrichissement que constituent le plus ancien poème épique, le premier roman d'aventure et l'audacieuse satire allégorique dont il faisait, en 1838, l'hommage dévoué à sa patrie.

Des trois ouvrages, un seul, le *Waltharius*, était connu jusque-là. Il avait été plusieurs fois publié depuis 1780. Des discussions avaient surgi sur sa provenance, et Fauriel l'avait revendiqué pour la France, en s'appuyant sur d'assez bons

1. Voir le livre de M. Éd. Tonnelat, *les Frères Grimm*. Paris, A. Colin, 1912.

Digitized by Google

arguments[1]. Jacob Grimm ne mit que plus d'âpreté à le restituer à l'Allemagne, ou du moins à la littérature de sa race. Pour les deux autres, restés inédits jusqu'alors, la tâche de l'éditeur avait été beaucoup plus facile, et on s'étonne que nul n'ait songé, dans la suite, à soumettre la thèse de Jacob Grimm à un examen sérieux.

Pourtant tout y conviait une critique dénuée de parti-pris. La satire, intitulée *Ecbasis captivi*, est contenue dans deux manuscrits conservés à Bruxelles. Un examen, même superficiel, de la langue met le lecteur en présence de termes et de tours qui n'ont rien de germanique : *ad presens* (= à présent) y figure deux fois, *conductus* y a le sens de l'ancien français *conduit*, *dictare* y correspond exactement à l'ancien français *ditier*, *incurrere mortem* y signifie mourir (comme aussi dans le *Waltharius*, d'ailleurs), *gobio* y désigne le *goujon* français, le *govion* wallon, le *fol* est dit *follus*, *nutrire* ne s'y peut gloser que comme l'équivalent du français *nourrir*, etc. La provenance des manuscrits, qui sont deux médiocres copies d'un même prototype, n'est pas un sujet d'embarras ; ils étaient au XV^e^ siècle dans un lieu situé sur les bords de la Moselle (*in ripa Mosellei siti*), c'est-à-dire à une distance infime de la frontière des langues, et ils remontent aux XI^e^-XII^e^ siècles.

Je ne veux pas parler à cet endroit du *Ruodlieb*, c'est-à-dire des fragments, assez mal conservés, d'un roman d'aventures qui ont été considérés jusqu'ici comme originaires de Tegernsee où l'on a soutenu[2] qu'avait été écrit le manuscrit qui nous les a conservés. Dans une étude, d'un caractère plus philologique qu'historique, je me suis efforcé de prouver ailleurs[3] qu'en fait ces précieux vestiges d'un art, dont nous nous étions habitués à considérer qu'une sorte de génération spontanée nous l'avait restitué aux environs de 1150[4], nous appartiennent indubitablement et forment la transition, nécessaire et logique, entre

1. *Histoire de la poésie provençale*, t. I, p. 269 et suiv.

2. C'est la thèse de Seiler dans son édition critique de 1882 (voir p. 9 et suiv.). Toutefois cette thèse avait déjà été ébranlée par M. Laistner dans son long et sévère compte-rendu de cette édition, *Zeitschrift für deutsches Alterthum, Anzeiger IX*.

3. Dans la *Romania*, 1916, p. 373.

4. Voir mon étude, *le Roman français aux environs de 1150* (Paris, Champion, 1903).

Digitized by Google

les brèves narrations d'une latinité antérieure et nos romans du XII^e^ siècle, dont la vogue a conquis l'Europe.

Reste le morceau de grande résistance, ce *Waltharius*, intégralement conservé dans un certain nombre de manuscrits, la plupart d'origine monastique[1] ; les meilleurs et les plus anciens proviennent de nos contrées, ce qui aurait déjà dû servir d'avertissement à ses éditeurs et traducteurs successifs en Allemagne, légion nombreuse et routinière, qui a malheureusement trouvé la confirmation de ses vues aventurées dans le silence ou le consentement de la critique étrangère, y compris la nôtre. C'est tout récemment[2] qu'un des maîtres de l'enseignement français a repris la thèse de Fauriel, à laquelle j'ai fait tantôt allusion, et a revendiqué pour sa patrie un des chefs-d'œuvre de la littérature latine du moyen âge. Il a bien voulu y mentionner mes conclusions, conformes aux siennes dans l'essentiel, et que j'avais formulées, dès l'hiver 1915-1916, dans un cours de la Sorbonne. J'espère qu'il lira avec bienveillance une étude qui, se rattachant à un ensemble plus vaste de recherches sur les X^e^-XII^e^ siècles, ne coïncide avec la sienne, ni par le plan, ni par ses développements principaux, ni par une partie de ses conclusions, mais s'inspire toutefois du même souci de vérité et de justice.

I.

La question du *Waltharius* m'a paru, dès l'origine, être une question d'histoire. L'auteur de ce poème ne brille pas par l'invention littéraire. On a pu dire que ses 1,456 vers étaient un centon virgilien. En effet, c'est de Virgile qu'il se souvient régulièrement lorsqu'il décrit un guerrier, un combat, une assemblée, un banquet. Et pourtant les emprunts multipliés,

1. C'est le cas pour les trois manuscrits du groupe I qui appartiennent à l'abbaye de Gembloux (Bruxelles), à celle de Fleury-sur-Loire (Paris) et à celle de Metlach-lez-Trèves. Les groupes II et III (si l'on admet la classification assez mal échafaudée d'Althof) nous reportent en Allemagne ; ils sont d'ailleurs acéphales et d'importance moindre. Parmi les manuscrits perdus, notons que les trois de Saint-Èvre, celui de Wissembourg et celui d'Utrecht sont de provenance lotharingienne.

2. M. Jacques Flach dans une lecture faite à l'Académie des sciences morales et politiques et publiée dans la *Revue des études historiques*, juillet-août 1916.

Digitized by Google

qui montent peut-être au quart de l'œuvre, n'embarrassent guère la marche du récit et n'entament point la véritable originalité du poème. Qui donc, si ce n'est nos grands classiques du XVII^e^ siècle, a pu accomplir semblable tour de force littéraire? Jusqu'à eux je cherche en vain le nom d'un auteur, poussant aussi loin le sens et l'art de la composition, mais aussi profondément indifférent que le poète latin à la propriété des matériaux dont il use.

Est-il aussi indifférent à l'invention du thème lui-même? Je suis porté à l'admettre. L'imagination cléricale n'est pas créatrice; elle combine, elle raffine, parfois elle subtilise et c'est tout. Les récentes études sur la *Chanson de Roland* ont fortement confirmé ce que des admirations traditionnelles avaient entassé d'adjectifs louangeurs sur le talent littéraire de son auteur, qu'il soit ou non Turold. Plan de l'œuvre, succession des épisodes, caractéristique des héros, proportion des parties et maintien attentif de leur subordination au tout, sobriété de la langue, surtout dans les portions descriptives, emploi discret de l'image, prédominance des développements oratoires, familiers et agréables aux auditeurs des « gestes », tout cela est de si complète notoriété que j'éprouve un scrupule à le redire. Mais combien réduite est la part de l'imagination dans une œuvre, dont chaque mot est pesé et dont tant de passages ne sont que la mise en beau et bon français d'une pensée érudite, parfois d'une pensée étrangère! *Waltharius* offre avec *Roland*, à tous les égards, des analogies saisissantes. On y parle moins, sans doute, parce que le récit est plus pressé; mais on n'y agit point différemment; les combats singuliers y tiennent autant de place, ils en tiennent même davantage, puisqu'ils en sont l'essentiel. La seule différence, profonde il est vrai, des deux poèmes consiste en ce que *Roland* est une geste chrétienne, presqu'une vie de saint, tandis que *Waltharius* respire le plus violent souffle du paganisme, ou du moins qu'il échappe entièrement à l'empreinte clérico-théologique. Il n'est que plus piquant d'y noter que les interventions à l'antique de la divinité dans les querelles humaines ont été négligées par l'écrivain du X^e^ siècle, en raison du sujet qu'il traitait et des fins trop évidentes qu'il avait devant les yeux, tandis qu'elles ont préoccupé singulièrement l'écrivain du XII^e^.

Moins soucieux de l'au delà, plus ramassé et contraint sur

Digitized by Google

l'actuel, l'art de Gérald[1] ne s'est que plus nettement exercé à conserver des formes concrètes et accessibles à ses auditeurs[2]. Il semble, à le lire et à le relire encore, qu'il ait voulu écrire une chronique où la fantaisie soit reléguée à un plan modeste. Presque tout a couleur d'histoire, chez lui : les premiers vers, inspirés visiblement des chroniques universelles, l'épisode du début nous montrant la cour d'Attila avec des détails précis qui n'ont rien de choquant pour la vraisemblance, le voyage des amants, la peinture des lieux où va s'accomplir le drame, la personnalité des principaux adversaires de Gautier, peut-être même — on va le voir — celle de son compagnon et ami Hagen. C'est tout juste si, respectueux d'une tradition plus vieille que lui, l'auteur a conservé Gunther[3], ce piètre monarque que les *Nibelungen* vont, deux siècles plus tard, mettre devant nous en si fâcheuse posture, et s'il a imaginé cette Hildegonde, qui est déjà pareille à Alde, à la fille du roi Hugon, à l'épouse d'Alexis, c'est-à-dire à autant de petites héroïnes d'un même temps, discrètes, tendres et imitant, au milieu des figures agissantes de nos guerriers, l'attitude réservée et effacée de leurs sœurs de pierre sur nos portails gothiques.

Pour restituer à ces guerriers leur véritable physionomie, il est nécessaire de se reporter au temps où Gérald a écrit, à un âge où l'Est de la France et les futurs Pays-Bas sortent à peine d'une longue crise politique. Les effets du traité de Verdun s'y font encore sentir, et les partages successifs et toujours renouvelés, qui ont déchiré la paix de ces terres riches et fécondes, en ont troublé l'âme plus encore que la vie matérielle. Tantôt — et

1. Je dis : *Gérald*, comme on dit de l'auteur de *Roland* : *Turold*, réservant les questions de paternité qui, pour l'instant, sont secondaires.

2. Je dis : à ses auditeurs; car, dès le premier vers (*fratres*), on est sûr qu'il fut lu à haute voix et rien ne prouve qu'on n'ait pas récité, hors du monastère où il fut composé, le poème de Gérald. Le manuscrit de Paris, qui semble le plus ancien, a tout à fait l'air d'être un manuscrit de jongleur, tout comme le Digby 23 d'Oxford, le premier texte conservé du *Roland*.

3. Encore serait-il téméraire d'affirmer que le souvenir de l'archevêque de Cologne, Gunther, dont la lâche complaisance fut payée de tant de faveurs par Lothaire II, n'ait pas laissé en Lotharingie un souvenir qui influença le choix de l'auteur du *Waltharius*. Gunther, archevêque de 850 à 870, déposé dès 863 par ordre du pape Nicolas, lutta pendant sept ans pour se maintenir sur un siège dont il était de tout point indigne. N'oublions pas qu'il était le descendant du fameux duc des Frisons Radbod et que son avidité valait bien celle de son homonyme de l'épopée (voir *Ann. Xantenses*, ad annos 865-869. *M. G. H., Script.*, t. II, p. 231-233).

Digitized by Google

c'est le cas de 843 à 869 — elles sont réunies sous un sceptre indépendant, tantôt elles sont partagées, comme de 870 à 879, entre les deux Frances, celle de l'Ouest et celle de l'Est; puis, entraînées dans un autre cercle d'intérêts, elles passent sous le sceptre des successeurs de Louis le Germanique, et rien n'est plus frappant que le contraste entre la mentalité que révèlent les annales et les autres écrits des régions mosanes et mosellanes, et celle qui se dessine déjà dans les œuvres d'outre-Rhin, dans les Annales de Fulda, par exemple, et dans Réginon[1]. Sans doute, comme l'a remarqué un peu rapidement Gabriel Monod[2], la rivalité des races et des langues n'existe pas encore. Ce sont des rivalités d'ambition qui décident seules de l'attribution de tel ou tel territoire, et rien ne nous permet d'affirmer qu'un cri de l'âme populaire ait jailli, en guise de protestation, à la suite d'un des nombreux partages du IX^e^ siècle. Mais déjà, dans l'attitude du haut clergé, souvent servile et cupide, dans celle aussi de la noblesse, que lie le devoir féodal, lorsque des coalitions d'intérêts ne l'arment pas contre un maître, on entrevoit, d'une rive à l'autre du Rhin, des oppositions qui deviendront plus tard des antagonismes.

A l'époque où écrit Gérald, il serait encore prématuré de dénoncer ces tendances et de les lui imputer. Et c'est pourquoi je ne puis admettre avec M. Flach que l'on voie « dans le *Waltharius* les Wisigoths et les Burgondes représenter la Gaule, par opposition aux Francs orientaux qui, aux X^e^ et XI^e^ siècles, occupaient la région de Worms, jadis tenue par les Burgondes[3] ». La façon dont sont qualifiés les *Franci nebulones* (et que relève M. Flach) n'est pas pour me surprendre ni m'inquiéter. Il est tout naturel qu'en constatant la poursuite dont il est l'objet et l'approche de Gunther et de ses hommes, l'Aquitain Gautier laisse échapper une épithète injurieuse. Mais de là à jeter le blâme sur tous les *Franci*, il y a loin, presqu'aussi loin que si l'on endossait à Turold le langage injurieux pour Charlemagne et ses Français, qu'il prête aux guerriers de Marsile. En admettant même, comme j'essayais de l'expliquer tantôt, que l'auteur ait partagé les sentiments de son héros, il reste plus que douteux que sa réprobation

1. Nul n'a ressenti et marqué plus nettement ces incompatibilités que Gerbert. Voir ses lettres de 985 dans l'édition Julien Havet (n^os^ 45 et suiv.).

2. *Annuaire de l'École des Hautes-Études*, 1896.

3. *Revue*, etc., p. 15 du tirage à part.

Digitized by Google

s'étende à tout le peuple franc, comme le concèdent les critiques allemands[1]. En fait, Hagen, ou plutôt Haganon, est un personnage aussi sympathique, dans l'œuvre, que le héros lui-même. Sa conduite est chevaleresque d'un bout à l'autre des 1,400 vers. Pour qu'il se décide à combattre son ami d'enfance, il faut qu'il y soit contraint par le devoir féodal, et le désir de venger son neveu, tué par Gautier, ne l'y aurait pas déterminé. La réconciliation des deux adversaires, après le combat d'où tous deux sortent mutilés, est émouvante et vraiment belle. Un Franc y serre loyalement la main d'un Aquitain ; il fait mieux encore, il s'efface noblement devant un frère d'armes, lorsqu'il refuse la boisson rafraîchissante que lui tend Hildegonde et exige que le héros soit le premier à étancher sa soif.

Au surplus, que deviennent dans l'hypothèse d'une « légende gothico-celtique » les vers 581-583 :

Praecipit ire virum cognomine rex Camalonem,
Inclita *Mettensi quem* Francia *miserat urbi...*
Praefectum...

L'*inclita Francia*, c'est déjà la *France l'énorée* de nos chansons, la *Terre-Majeur* de Turold.

Car Camalon n'est pas un sujet de Gunther, et voici qui va nous permettre d'étudier de plus près l'historicité de notre poème, de déterminer, avant d'aller plus loin, les origines et les personnalités de quelques-uns des personnages de second plan, et notamment des guerriers qui combattent Gautier.

Pour plusieurs d'entre eux, tout renseignement nous fait défaut. Dire que Werinhardus descend de Pandarus, ce n'est pas nous apprendre grand'chose. De même le

veniens de germine Trojae

appliqué à Hagen dès le début sert tout au plus à nous prouver que la fable de l'origine troyenne des Francs est familière à notre auteur. Mais ne l'est-elle pas à tous ceux qui écrivent dès le VII^e^ siècle? Il n'est pas de trait plus curieux de l'évolution morale qui, au temps de Frédégaire, s'opère chez les vainqueurs, barbares de la veille, candidats du lendemain à la

1. Voir Althof, *Das Walthariuslied*, II, 178, et l'édition de Beck, p. 41, note du vers 555. Toutefois Boer, *Untersuchungen ueber den Ursprung und die Entwicklung der Nibelungensage*, I, 128 et 197, est d'un autre avis.

Digitized by Google

civilisation romaine. Au x^e^ siècle, c'est monnaie banale et usée que cette usurpation généalogique.

Du huitième combattant, nous savons qu'il est robuste *(athleta)* et qu'il a une femme *(tuae... jactantia sponsae)*; ce n'est guère, et nous sommes aussi mal renseignés sur le neuvième, *Eleuthir... cognomine Helmnod*. En revanche, on nous apprend que Hadawardus est de Worms, Trogus de Strasbourg et Tanastus de Spire[1]; de Worms provient aussi Gerwitus, qui porte le titre de *comes* et dont on dit que *Wormatiae campis extitit*. Et ainsi se groupe autour du triste Gunther la petite cohorte des Francs de l'Est, accrue d'un Saxon exilé, Ekurid, et de Camalon et de son neveu Kimo, qui sont des Messins, donc des Lotharingiens, et ne semblent s'être trouvés là que par un hasard malheureux. Camalon, en effet, était arrivé la veille *(illo anteriore die)* du jour où parvint aux oreilles de l'âpre Gunther la nouvelle du passage de Gautier. Il portait des présents à Gunther *(dona ferens)*. Présents de qui? Et pourquoi? On a négligé de nous le dire. Mais qui donc, si ce n'est le souverain des Francs de l'Ouest, de l'*inclita Francia*, pouvait charger l'évêque de Metz *(Mettensis metropolitanus)*[2] d'une mission qu'accompagnait, suivant l'usage, l'octroi de présents? Car nul critique n'a pris garde à ce détail ni à cet autre que la *Francia* du vers 582,

1. Notez que, si ces noms ont pour la plupart une physionomie germanique, il serait imprudent, à la date où nous sommes, d'en tirer argument en faveur d'une théorie quelconque sur les origines du texte. On verra plus loin combien mal avisés ont été les critiques, se fondant sur l'appellation de quelques-uns des personnages pour rattacher l'œuvre à Saint-Gall. Les seuls noms gréco-romains semblent être ici ceux d'*Eleuther*, de *Tanastus* et de *Scaramundus* (qui a donné notre *Esc[l]armond*, au féminin *Esclarmonde*); encore est-il possible que ce dernier ait une origine tudesque. Voir Förstemann, *Altdeutsches Namenbuch*, I, s. v.

2. Un évêque de Metz du nom de *Camalo* n'existe pas. On peut tout au plus se demander si, dans la composition de ce nom volontairement imaginaire, ne gît pas un ressouvenir de ce *Wala* ou *Walo*, qui fut le successeur d'Advence et occupa le siège de 876 à 883. Quant au titre de *metropolitanus*, il ne peut nous surprendre. Trois évêques de Metz le portèrent, bien qu'il fût, en principe, réservé aux seuls archevêques. Ce sont Chrodegang, Angilramne et Drogon. Voir à ce sujet la démonstration très claire de M. Pfister dans les *Mélanges Fabre*, p. 109 et suiv. Voir aussi les variantes du nom de Chrodegang dans le *Gallia Christiana*, XIII, 705. Elles autorisent par leur grand nombre et leur liberté (*Dractegangus*, *Sirigangus*, etc.) une certaine latitude dans le rapprochement fait plus haut. Détail qui a son prix : Walo est mort, comme Camalon, les armes à la main.

Digitized by Google

accompagnée de l'adjectif *inclita*, n'était pas la même qu'aux vers 87, 442, 1085, 1106, où le terme désigne le pays des Francs de l'Est, le royaume de Gunther; que *Franci*, non plus, n'avait pas une valeur unique et que, s'il désignait dix-neuf fois sur vingt les sujets de Gunther, il était au moins un cas (celui du vers 919) où il s'appliquait aussi bien aux Francs de l'Ouest qu'à ceux de l'Est. C'est à cette circonstance qu'il faut attribuer l'étrange association de mots du vers 555 : « *Franci nebulones* ». Ce sont ces gueux de Francs, dit Gautier à sa fiancée, lorsqu'à travers le nuage de poussière, que soulevaient les sabots de leurs chevaux, il reconnaît à leurs armes Gunther et ses guerriers lancés à sa poursuite. Comment concilier ces *nebulones*, dont l'acception préjorative a été admise assez généralement par les exégètes, avec l'*inclita Francia* du vers 582? Sinon par un *distinguo* qu'autorise, qu'impose la tradition historique. Un auteur, que sa naissance rattachait aux *Franci* de Lotharingie, pouvait s'exprimer sans ménagement ou permettre à son héros de le faire, sur le compte des *Franci de l'Est;* qui donc, si ce n'est le souverain de la Lotharingie, pouvait — et je reviens à ce point essentiel — charger l'évêque de Metz, Camalon, d'une mission qu'accompagnait, suivant l'usage, l'octroi de présents? Et, de même qu'il est tout à fait normal qu'un évêque serve d'intermédiaire entre deux princes, de même on conçoit que ce soit lui que le rusé Gunther, plutôt qu'un de ses propres guerriers, délègue à Gautier pour lui arracher un butin enviable. Qu'après cela, Camalon en vienne aux mains avec le héros du poème et soit tué par lui, rien qui nous surprenne; Turpin est là pour nous avertir que les prélats de ces époques sont doublés de soldats redoutables; enfin, que son neveu essaie de le venger, n'est-ce pas l'équité même? L'oncle de Roland et l'oncle de Vivien acceptent, dans des cas inverses, le même devoir dans l'épopée française; ici c'est Hagen qui venge son neveu Patavrid, dont je n'ai encore rien dit, puisque nous ne savons de lui que sa collatéralité avec le célèbre Franc.

Mais la série est épuisée et nous voici un peu mieux instruits des adversaires de Gautier. Ce sont des Francs, aidés de deux Lotharingiens et d'un Saxon. Les Lotharingiens sont donc, à l'époque où se passe l'action du poème, rangés sous un autre sceptre que les Rhénans. Ainsi en fut-il à plus d'une reprise

Digitized by Google

après 843. Mais — et ceci importe davantage — leur pays s'appelle *Francia*[1] et participe, comme il convient, de l'illustration qui resta longtemps attachée aux territoires dont Aix-la-Chapelle était la capitale, à ceux qu'après Charlemagne et Louis le Pieux gouvernèrent Lothaire Ier et Lothaire II.

Peut-on tirer de ces indications une conclusion précise sur la date et le lieu où le *Waltharius* fut composé? Sur le lieu, oui, certes, surtout lorsque d'autres indices moins vagues viendront s'ajouter à ceux que les noms des personnages nous ont fournis. Sur la date, pour les raisons que j'ai déjà alléguées, il en va différemment. Il s'est fait, aux IXe-Xe siècles, un jeu de va-et-vient aux dépens de ces belles et riches contrées de la France orientale et des Pays-Bas (à l'exception de la Flandre trans-scaldique); téméraire serait, à défaut de preuves formelles, celui qui oserait risquer une indication d'année, d'autant plus téméraire que la précision de l'histoire, sans être étrangère aux préoccupations de l'artiste, ne va pas jusqu'à l'empêcher d'être principalement soucieux de l'effet artistique et déjà satisfait d'avoir conféré à son récit une vraisemblance générale.

Pourtant, il serait difficilement soutenable que l'auteur du *Waltharius* ait écrit son poème à un moment où le même souverain régnait des deux côtés du Rhin. Or, au Xe siècle, quand se produit un état de choses ressuscitant la situation créée par le traité de Verdun? De 895 à 900, la Lotharingie est reconstituée sur la base de ce traité. En 900, Arnulf meurt et elle redevient allemande. Elle l'est moins complètement que ne voudraient le faire croire les historiens d'outre-Rhin. Elle garde

1. Le nom de *Francia* n'est pas le premier donné au royaume de Lothaire. Tantôt — et il semble que ce soit la plus ancienne dénomination — on l'appelle *Gallia Belgica* ou *Belgica* tout court, tantôt *Lotharingia* (comp. *regnum quod a multis Hlotarii dicitur* dans un diplôme du 24 juin 903, cité par M. Parisot, *Histoire du royaume de Lorraine*, p. 567). La mention des Francs, dans la désignation de ces territoires, prêtait à une confusion d'autant plus grave qu'on appelait *regnum Francorum* tout l'héritage de Charlemagne. C'est encore le nom que lui donnent les petits-fils du grand empereur au deuxième congrès de Meerssen (*Cap. Reg. Franc.*, *M. G. H.*, II, 14). Plus tard, *Francia* devient synonyme de *Lotharingia*, et pour désigner les états de Charles le Chauve et de ses successeurs, Richer a recours soit à la vieille expression de *Gallia Celtica* (I, cap. I, III (*Celtae vero ac Aquitani*), IV, XXI (*Belgica quo Celticae conlimitat*), etc.), soit à d'autres approximations. Au XIIe siècle, la *Chanson de Roland* atteste que c'en est fait de ces fluctuations. Les Francs sont les Français.

Digitized by Google

une certaine autonomie; elle a sa chancellerie distincte; ses grands se dispensent d'assister aux assemblées qui se tiennent dans le royaume de Louis l'Enfant; celui-ci mort, ils refusent le serment à son successeur et lui préfèrent le Carolingien de droite lignée, qu'ils vont prendre de l'autre côté de la frontière. Avant comme après cet événement capital, le gouvernement direct est exercé par des personnages qui ont reçu, il est vrai, leur mandat de Louis; mais il resterait à éprouver la solidité du lien féodal rattachant un Regnier au long col à un suzerain dont l'éloignement rend le contrôle plutôt illusoire. Le jour où Regnier peut se proclamer *dux*, après avoir contribué largement au transfert de la suzeraineté de l'est à l'ouest, ce lien, déjà si fragile, dut s'amincir encore.

Mais, le transfert opéré, dans des conditions si obscures que l'historien ne peut que le constater, on assiste à des tentatives répétées du roi Conrad Ier pour rentrer en possession du bien de son prédécesseur. Tractations diplomatiques et expéditions militaires alternent sans qu'on puisse toujours en définir le caractère et en fixer l'importance. Il y eut même un temps — en 915 — où la révolte d'Henri, duc de Saxe, réduisit Conrad à une portion de pouvoir plus congrue. Serait-ce le moment qu'a choisi Gérald pour écrire son poème?

Sans une circonstance sur laquelle j'insisterai tantôt (lorsque j'aurai à identifier le prélat auquel l'œuvre est dédiée et qui nous fournit un *tempus a quo*), j'avoue que je serais favorable à cette date de 915, celle où l'on conçoit qu'un seigneur saxon, exilé de sa patrie, puisse vivre en sûreté à Worms, celle aussi où Charles le Simple prend le titre de *rex Francorum*. Conrad, comte de Worms et de Hesse, avant de porter la couronne d'Allemagne, serait assez naturellement désigné par son propre fief pour jouer le personnage de Gunther, abstraction faite du point de savoir si des traditions plus anciennes sont déjà inscrites dans les aventures du triste adversaire de Gautier. En tout cas, si l'on doit renoncer à cette datation, on ne peut s'empêcher de remarquer que, pendant tout le xe siècle[1], la Lorraine (puisque c'est de cette portion de la Lotharingie qu'il s'agit ici, comme l'attestent le lieu du combat, la présence d'un évêque de Metz, etc.) resta pour les Francs orientaux une possession incertaine.

1. Parisot, p. 586, n. 4.

Digitized by Google

Jusqu'en 925 elle leur échappa; trois fois au moins, en 939, en 978 et en 985, elle leur fut disputée par les princes français, qui ne pouvaient se consoler d'une perte, dont, après plus de neuf siècles, on n'a cessé de ressentir l'amertume en ce pays. Il n'y a donc rien d'étonnant que, quelques années après la défaite de Charles le Simple et sa mort obscure (en 923), un poète se soit plu à évoquer et à considérer comme encore présente l'époque où sa petite patrie se rattachait à l'*inclita Francia*[1].

Un autre indice nous confirmera dans la vivacité — et la réalité — de ce souvenir. Trois lignes de Richer, où il est question de Charles le Simple, vont nous le fournir : « Nam cum multa benignitate principes coleret, principua tamen beatitudine Haganonem habebat, quam ex mediocribus potentem efficerat[2]. »

Que fut au juste ce Haganon, c'est ce qu'on ne saura probablement jamais. L'historien le plus minutieux de la Lotharingie n'a, malgré sa patience et sa sagacité, groupé que de bien faibles données sur son compte[3]. Il semble que, parti de bas, il ait passé par tous les échelons de la faveur royale. En 916, il n'est pas arrivé au sommet, puisque c'est en 918 qu'il est fait comte, en 921 qu'on lui applique l'épithète de *venerabilis*, en qualité d'abbé laïc de Saint-Maur-des-Fossés, en 922 qu'il reçoit la dotation fructueuse de l'abbaye de Chelles. Mais dès 916 il figure en bonne place dans le plaid d'Héristal, et bientôt après il est « parmi les grands qui souscrivent le traité de Bonn ». Nous voilà fixés sur le chemin qu'il a parcouru, si réellement il provient « ex mediocribus ». Il ne peut faire doute qu'il s'impose à l'attention, et, si c'est aux environs de 916 que le compagnon de captivité de Gautier est le Franc Haganon, dans la belle histoire de ce personnage, le Franc Haganon, redouté et envié en Lotharingie, n'aurait-il vraiment rien de commun avec lui? Sans doute, notre Haganon n'est pas de médiocre extraction puisque les Francs devant livrer un otage de marque et le fils du roi étant trop jeune, c'est cet adolescent qu'on lui substitue :

Nobilis hoc Hagano fuerat sub tempore tyro
Indolis egregiae, veniens de germine Trojae.

1. Parisot, p. 600. Dans une charte pour Saint-Èvre du 5 novembre 916, *Francia* remplace *regnum Lotharii*. On verra tantôt l'importance de Saint-Èvre pour nous.

2. Le même, p. 674.

3. Voir surtout les p. 629 et suiv. de la belle *Histoire du royaume de Lorraine* de M. Parisot.

Digitized by Google

Mais l'objection paraît plus forte qu'elle ne l'est en réalité, un favori du roi ayant toujours une généalogie illustre toute prête, comme les parvenus fameux de tous les temps[1]. Ajoutons que les historiens ne sont pas d'accord sur cette humilité des origines du personnage. Von Kalckstein affirme qu'il était le proche parent de saint Gérard de Brogne, par conséquent parent aussi avec l'oncle de ce dernier, l'évêque Étienne de Liège, et, par lui, avec Matfrid de Metz et Richard de Prüm, ainsi qu'avec la feue reine Frebruna[2]. Ajoutons encore que, de l'aveu de M. Parisot, les Lotharingiens ne semblent jamais avoir voué à Haganon, qui était de leur race, une haine que les seigneurs français poussèrent jusqu'à la rébellion contre leur souverain. Enfin, notons sans y insister que plusieurs historiens n'ont pas hésité à asseoir sur des raisons très honorables la faveur de ce Haganon. Comme le Haganon de la fable est le meilleur soutien de Gunther, ils pensent, en effet, que celui de l'histoire « avait été un ministre énergique qui aurait essayé de mater les grands et de restaurer l'autorité royale[3] ».

Ai-je trop insisté sur l'analogie historique que les événements de 915-920 environ m'invitaient à mettre en lumière? J'ose croire que non. Je le crois d'autant plus fermement qu'un détail topographique, détail point négligeable, va me permettre de corroborer ce qui n'est qu'une suggestion. Il m'est fourni par l'étude des lieux où se passe l'événement qui constitue le thème principal du poème. Ces lieux ont été décrits, mieux encore, déterminés par l'auteur avec une précision relative qui n'est pas l'effet d'un heureux hasard :

Interea vir magnanimus, de flumine pergens,
Venerat in saltum jam tum Vosagum vocitatum.
Nam nemus est ingens, spatiosum, lustra ferarum
Plurima habens, suetum canibus resonare tubisque[4].

Ainsi le héros vient de passer le Rhin; le voici dans la forêt vosgienne, dont les vestiges actuels conservent encore un caractère de grandeur. L'auteur ne se borne pas à cette caractéris-

1. Parisot, p. 620. Comp. 660 : « La faveur dont jouissait Haganon ne paraît pas avoir indisposé les seigneurs lorrains à l'égal des seigneurs français. »
2. Von Kalckstein, *Geschichte des franzoesischen Koenigtums unter den ersten Kapetingern*, 1877, p. 142.
3. M. Parisot cite (p. 630) Henri Martin et M. Mourin, *les Comtes de Paris*.
4. Vers 489-492.

Digitized by Google

tique un peu vague. Il tient à nous persuader qu'il a, des lieux où va se dérouler le drame, une connaissance plus précise :

Sunt in secessu bini montesque propinqui,
Inter quos, licet angustum, specus extat amoenum,
Non tellure cava factum, sed vertice rupum,
Apta quidem statio latronibus illa cruentis.
Angulus hic virides ac vescas gesserat herbas[1].

Est-ce tout ce que nous apprend Gérald sur le théâtre de son drame? Non, car il nous indique à quelle distance exacte de Worms se trouve cette sorte de défilé verdoyant où Gautier défiera l'attaque des guerriers de Gunther. Les vers 1144-1145 sont destinés à nous permettre de calculer cette distance[2]. Elle n'est pas bien considérable, puisque le héros exprime la crainte que, dans l'espace d'une nuit, Gunther et Hagen, restés seuls en face de lui, n'aient le temps de retourner à Worms et d'en amener du renfort dès l'aube :

Pluribus ut sociis per noctem forte coactis
Primo mane parent bellum recreare nefandum.

Ainsi tout s'accorde pour une localisation dans le temps et dans l'espace, que les sentiments de l'auteur et l'idée même de son œuvre nous préparaient à admettre. Pour faire violence au texte du *Waltharius*, comme on s'y est acharné, et pour le rattacher à une tradition historique différente, il me paraît qu'il serait besoin d'arguments autrement forts que ceux dont ont usé mes devanciers. Ce sont ces arguments que je voudrais maintenant examiner.

II.

Les arguments de la critique allemande sont d'ordre philologique. Pourtant, comme il s'agissait, en dépossédant l'auteur présumé, celui que nomment plusieurs manuscrits et les meilleurs, de préparer les voies à l'auteur imaginaire, dont le choix assurait l'annexion allemande de l'ouvrage, on a bien dû mêler

1. Vers 493-497.

2. Grimm a déjà essayé d'identifier les lieux décrits avec cette précision; il pense à *Framont* (*fractus mons*), non loin de l'abbaye de Senones; mais cela ne l'empêche pas (p. 124) de se refuser à admettre — hypothèse qu'il formule — que l'auteur soit un Lorrain!

Digitized by Google

un peu d'histoire aux discussions de vocable et de grammaire, en quoi réside l'essentiel du plaidoyer de Grimm et de ses successeurs.

On a donc soutenu — sans ombre de preuves — que l'homme qui se nomme :

Peccator fragilis Geraldus nomine vilis

et, encore une fois :

... Geraldus carus adelphus[1]

dans le prologue, n'était pas le véritable auteur du *Waltharius*, mais que cet auteur était précisément celui qui ne s'y nommait pas et dont on y chercherait en vain la trace.

Ah! ce fut assez laborieux, non certes pour Grimm, qui, sachant qu'en 1838 il ne trouverait guère de contradicteurs (en 1843[2], Édelestand du Méril réimprime son texte et corrobore en deux lignes son dire), ne se mit pas en grand frais de logique[3], mais pour les derniers éditeurs, notamment Althof et Strecker, dont l'effort démonstratif vaut la peine qu'on s'en préoccupe.

Je n'ose dire que cet effort ait été totalement désintéressé. Il s'y rattache, en effet, l'arrière-pensée de réduire autant que possible la part de l'auteur du prologue, soit qu'on le considère comme un simple plagiaire faisant délibérément sien le travail d'autrui, soit qu'on consente à voir en lui un remanieur. C'est déjà l'avis de Peiper, qui date de 1020 environ la rédaction de Gérald; pour Scheffel et Holder, que je cite ici d'après Althof[4], cette rédaction serait simplement postérieure à la mort du véritable auteur, laquelle remonte à 973. Je passe légèrement sur d'autres hypothèses non moins hasardeuses et dans lesquelles, selon son ordinaire, la critique conjecturale d'outre-Rhin s'est donné libre jeu. Le seul avis quelque peu sérieux qu'elle nous offre est celui de M. Strecker, le meilleur critique du *Waltharius*, et celui qui s'est exprimé sur ce sujet difficile avec le plus de sens et de netteté[5]. Encore est-il entaché d'une erreur ini-

1. Vers 11 et 22 du *Proemium*.

2. *Poésies populaires latines antérieures au XII^e siècle*, p. 313 et suiv., Comp. p. 314, notes, colonne 2. Du Méril avait toutefois fait une revision du manuscrit de Bruxelles.

3. *Lateinische Gedichte*, p. 57.

4. P. 39 de son édition, t. I.

5. Voir son édition (1907) et avant tout son article des *Gœttingische gelehrte Anzeigen*, 1907, p. 835 et suiv.

Digitized by Google

tiale, puisque, sans se donner la peine de discuter la paternité de l'œuvre, cet érudit se borne à examiner le point de savoir si le prologue de Gérald a existé dans tous les manuscrits, ou, plus exactement, si ceux qu'on range dans la classe ne le possédant pas (Beck la désigne par le sigle α, l'autre par γ) ne remontent pas à un prototype perdu qui possédait cette entrée en matière. M. Strecker ne dissimule pas — et cela fait honneur à sa perspicacité — qu'il est enclin à admettre l'affirmative. Mais il est arrêté par un scrupule assez imprévu[1]. En fait, comme ses prédécesseurs[2], il est contraint, par l'examen du texte, de reconnaître la valeur infiniment supérieure de la famille γ (c'est-à-dire de ceux où Gérald est nommé) et d'en faire la base de son édition. Cela ne l'empêche pas, d'ailleurs, d'attribuer le poème à Ekkehard Ier.

M. Flach a, d'une façon très claire, ramené à ses véritables proportions la conjecture de Grimm et de tous ses successeurs, conjecture sur laquelle cette soi-disant paternité est fondée. Elle ne résiste pas à l'examen, et n'étaient les habitudes routinières de la critique philologique, on ne concevrait même pas qu'il ait fallu attendre trois quarts de siècle pour ébranler ce médiocre échafaudage de preuves, si tant est qu'on puisse parler de preuves, là où l'on ne peut invoquer que la plus vague des coïncidences.

Le hasard a voulu que les *Casus monasterii Sancti Galli*

1. P. XIX de son introduction. Le scrupule lui vient de ce qu'on peut relever dans Hroswitha certaines analogies de style et de langage avec notre poème. Or, à la date où elle aurait pu utiliser un texte de celui-ci, remontant à ce que la critique allemande appelle la version de Gérald (qu'elle se refuse avec énergie à considérer comme la primitive), Archembaud n'était pas encore évêque de Strasbourg. C'est un embarras où je n'entre point, puisque mon Archembaud est d'un demi-siècle antérieur et que le témoignage de la nonne de Gandersheim est, au contraire, en ma faveur.

2. C'est W. Meyer qui, en 1873, modifia les points de vue courants sur l'importance relative des deux familles de manuscrits et mit en valeur, dans la famille γ, le ms. de Bruxelles. Depuis lors, M. P. von Winterfeld, après avoir d'abord soutenu une autre thèse, s'est rallié (*Anzeiger*, etc., t. XXVII, p. 10 et suiv.) à celle de l'antériorité de la famille γ et, dans celle-ci, à la supériorité du ms. de Paris, étroitement apparenté à celui de Trèves; c'est à quoi semblent avoir abouti, d'ailleurs, les ultimes réflexions de W. Meyer lui-même (*ibid.*, p. 11). Quant à M. Althof, sévèrement censuré par ses confrères allemands, il me paraît avoir été aussi peu capable de dresser un arbre généalogique de ses manuscrits que d'interpréter son texte malgré le labeur écrasant et vain auquel il s'est soumis. Voir *Gœttingische gelehrte Anzeigen*, 1907, p. 853.

Digitized by Google

nous aient conservé sur l'abbé du couvent, Ekkehard Ier, une notice dans laquelle un de ses successeurs, Ekkehard IV, nous apprend qu'il écrivit la vie de Gautier à la main-forte (pensez à Guillaume *fière-brace*, à *Fierabras*, etc.). Il s'agit d'un travail d'écolier, dont un maître lui traça le plan, et qu'il exécuta d'une main inexperte (*scripsit et in scholis metrice magistro, vacillanter quidem, quia in affectione, non in habitu erat puer*[1]), et ce travail était si médiocre que l'auteur de la notice confesse qu'il s'est efforcé de le corriger de son mieux (*pro posse et nosse*), ajoutant, à l'excuse de son prédécesseur, qu'il était Allemand, donc barbare[2], et qu'en raison de cela il lui était malaisé de se pénétrer tout de suite du génie latin (*barbaries enim et idiomata ejus Teutonem adhuc affectantem repente Latinum fieri non patiuntur*). Enfin, le même rédacteur conclut par une critique de la façon dont les maîtres d'alors, à demi instruits (*semimagistri*), enseignaient le latin et explique par là les faiblesses de cet essai juvénile.

Voilà comment serait né le merveilleux poème, dont tant de copies manuscrites au moyen âge, tant d'éditions, de traductions et d'adaptations au XIXe siècle ont popularisé le héros en Allemagne, sur la rive gauche du Rhin et jusqu'en Italie et dans les contrées du Nord! Formuler une telle proposition, n'est-ce pas en faire sentir toute l'absurdité? Il est fréquemment[3] question, dans nos écoles du moyen âge, de ces devoirs d'élèves qu'un sentiment de piété bien naturel a sauvé plus ou moins de l'oubli; mais jamais nul ne songea à transformer un pensum

1. On a généralement traduit de façon assez libre ces derniers mots. Il est bien évident que l'auteur oppose ici les sentiments de l'adolescent, ou plus exactement sa sensibilité littéraire, au reste de sa manière d'être, qui révélait une maturité précoce. Qu'il fût encore dans l'enfance, le contexte ne permet pas d'en douter.

2. Ainsi Gerbert (lettre 45, éd. Havet, p. 43) oppose *Latini* à *Barbari* (c'est-à-dire la Gaule héritière de la culture romaine à son suzerain, l'empereur d'Allemagne, et à ses sujets).

3. Voir ce que dit Dümmler des 792 vers que nous avons conservés de l'histoire d'Apollonius de Tyr (*Poetae latini aevi Carolingi*, II, 483). Comp. Ebert, III, 358, pour un autre exercice d'école (*dictamen, specimen eruditionis*), la vie de saint Christophe composée par la religieuse Hazecha. On a de bonnes raisons de croire que le fragment de La Haye a la même origine. Voir à ce sujet Gorra, dans les *Rendiconti del R. Ist. Lombardo*, série II, vol. XLVI, p. 1102. Toute une série de devoirs scolaires de Saint-Gall sont analysés par M. P. de Winterfeld (*Neues Jahrbuch für kl. Altertum*, IV, 351-352).

Digitized by Google

en chef-d'œuvre, et il est permis de dire qu'il a fallu des raisons bien particulières pour qu'on fît exception à une règle de simple bon sens. Même retouché par Ekkehard IV, médiocre écrivain lui-même et facile à l'éloge de ses pieux prédécesseurs[1], ce qui doit nous rendre d'autant plus attentifs à ses réserves sur la valeur du poème, le récit de la vie de Gautier main-forte n'offrirait, s'il nous avait été conservé, que de vagues analogies de thème avec les 1,456 vers, dont le succès est attesté par des manuscrits de provenance si variée[2] et auxquels se rattache, par une tradition plus ou moins lointaine, le « moniage Gautier », dont nous avons gardé deux attestations, d'autant plus curieuses qu'elles proviennent de lieux différents[3].

Il convient donc de restituer à Gérald un bien qu'à entendre certains critiques, il aurait simplement dérobé à un de ses confrères d'église. Ce qu'il était lui-même, le ton humilié du début de l'œuvre nous le révèle. Même en faisant la part des formules, où la génuflexion la plus humble est d'usage[4], on est bien forcé

1. Voir (*M. G. H., Script.*, t. II) l'éloge emphatique de l'abbé Salomon, « doctus et disciplinatissimus » (p. 92); celui de Hiso, « Anhelabant ad illius doctrinam totius Burgundiae nec non et Galliae ingenia » (p. 94); celui de Notker, Ratbert et Tutilon, « N. in orando, legendo, dictando celeberrimus... T. erat eloquens, voce clarus, celaturae elegans et picturae artifex, musicus, ... musicus in omnium genere fidium et fistularum prae omnibus... versus et melodias facere praepotens (p. 94 *in fine*), etc. »

2. Répétons que parmi les manuscrits perdus, cinq sont Lotharingiens, comme le poème : un de Wissembourg, un d'Utrecht et trois de Saint-Èvre, près de Toul, c'est-à-dire du monastère que gouverna Archembaud (voir p. 21). Parmi les conservés, il en est de même des meilleurs et des plus anciens, Bruxelles (Gembloux), Paris (Echternach), Trèves.

3. L'une est liégeoise (*Egbert*, éd. Voigt, p. 203), l'autre, de provenance italienne, est renfermée dans le *Chronicon Novaliciense*, II, cap. 10-11 (*M. G. H., Script.*, VII, 93 et suiv.). Peut-être doit-on mettre en corrélation avec elle une version un peu différente que nous trouvons dans la Chronique du Mont-Cassin (*M. G. H.*, VII, 584). Reste à savoir si l'anecdote monastique, dont le succès est ainsi attesté, se rapportait primitivement à notre héros, et d'autre part comment elle a été, par un travail de contamination plus surprenant peut-être, appliquée à Guillaume d'Orange, c'est-à-dire transportée du monde clérical dans ce qu'on appelle, un peu arbitrairement, la légende populaire. On comprendra que je n'aborde pas ici l'examen d'un problème qu'après Jonckbloet, etc., MM. Cloetta (Introduction au *Moniage Guillaume*, II, p. 130 et suiv.) et Becker (*Die altfranzoesische Wilhelmsage*, p. 104 et suiv.) ne me paraissent pas avoir résolu.

4. Je citerai, entre vingt, la dédicace du moine Jean de Haute-Seille à son évêque (*Historia Septem Sapientium*), ou encore celle de la vie de sainte Rictrude à l'évêque Étienne, par Hucbald de Saint-Amand.

Digitized by Google

de reconnaître qu'un Ekkehard, ou tout autre abbé de grand monastère, n'en aurait pas usé de la sorte, fût-ce en s'adressant à un évêque de Strasbourg. C'est au surplus ce que confirme l'auteur de la Chronique de Novalèse qui — l'index du second livre de cette Chronique, mentionnant Gérald, en fait foi — vise bien notre obscur poète, lorsqu'il le qualifie de *quidam metricanorus*. On nous persuadera difficilement qu'il eût traité de la sorte un des illustres Ekkehard. Plus attentif aux préséances du rang qu'aux privilèges de l'art, il a parlé, sans trop d'égard, du clerc dont les imaginations l'ont distrait un moment.

Comme pour Turold, nous manquons de renseignements sur la vie et la carrière de Gérald. Il n'est pas difficile de trouver dans les annales du x^e^ siècle la mention, plus ou moins vague, de tel *Gerardus* (ou *Girardus*); mais je me demande à quoi peuvent servir des recherches ne s'appuyant sur nulle vraisemblance. Le fait assuré, c'est qu'il n'est nulle part question d'un poète — je ne dis pas d'un écolier — nommé Gérald, qui aurait composé un *Waltharius*. Reste à désigner, s'il est possible, le prélat auquel, en termes si humbles, il dédie son écrit. On a pensé à un évêque de Strasbourg, qui exerça ses fonctions de 965 à 991, et dont la *Gallia Christiana* nous dit qu'il fut « librorum semper studiosus[1] »; on a pensé aussi[2] à un archevêque de Tours, qui monta sur son siège en 981, et, de préférence, à un archevêque de Bordeaux, qui gouverna son diocèse de 1044 à 1059[3].

Cette dernière attribution me paraît difficilement soutenable.

1. T. V, col. 789. C'est déjà l'avis de Grimm (*loc. cit.*, p. 61), qui pense aussi à un abbé de Saint-Trutpert, dans le diocèse de Constance, et à l'archevêque de Mayence, qui succéda à Willigis (1011).

2. M. Flach (*op. cit.*, p. 13) reproduit ces deux hypothèses que Grimm (*loc. cit.*) avait déjà combattues à l'aide d'arguments contestables. Elles ne sont pas les seules, au surplus, qui aient été formulées. En 1907, notamment, dans les *Verslagen en mededeelingen* de l'Académie flamande (belge), M. Simons proposait un autre Erchenbald, archevêque de Mayence, de 1011 à 1021. Rien ne désigne plus particulièrement son collègue de Strasbourg, si l'on fait abstraction d'un goût qu'il partage avec beaucoup de prélats pour l'érudition et les beaux livres. Voir les *Regesten der Bischoefe von Strassburg*, I, 2^e^ partie, p. 249. Dans ces mêmes *Regesta*, je note en tout deux mentions attestant de vagues rapports de l'évêque de Strasbourg avec l'abbaye de Saint-Gall; j'en trouve également une qui se rapporte (s. a. 984) à l'évêché de Toul; mais ce sont là des indices trop peu sûrs pour qu'on puisse en tirer un parti quelconque.

3. Voir Flach, p. 13 du tirage à part.

Digitized by Google

Elle l'est déjà du fait que le manuscrit de la Chronique de Novalèse provient, au plus tard, de 1050 et parle de notre texte, dont il reproduit de longs passages, comme d'une chose connue. Elle l'est surtout, si l'on veut bien tenir compte de la teneur du texte lui-même et des coïncidences historiques que j'ai signalées plus haut. Le choix d'un archevêque de Tours se fonde essentiellement sur la supposition que Gérald (et non Gérard de Fleury) est aussi l'auteur[1] de trois poèmes religieux, conservés à la Vaticane et dont on s'est occupé aux tomes VI et VII de l'*Histoire littéraire de la France*[2]. Pas plus qu'il ne résulte de l'activité littéraire d'Ekkehard Ier — laquelle, si l'on excepte ce produit d'extrême jeunesse qu'on a voulu promouvoir à une dignité imméritée, se résume en des œuvres de piété — qu'il est nécessairement l'auteur de notre *Waltharius*, pas plus n'est-on en droit de conclure de l'activité littéraire d'un *Girardus* à son identité avec notre Gérald.

Si, comme tout le fait présumer, celui-ci est Lorrain et a

1. Je ne vois pas l'importance démonstrative qu'on peut attribuer, comme le fait M. Flach, à l'existence d'un ms. du XIe siècle, donné par un moine du nom de Girard à l'abbaye de Fleury, ni non plus au *Girardus* d'une charte de novembre 1055, provenant de la même abbaye. Ce qui aurait plus de prix, ce serait la restitution à cette abbaye de notre ms. de Paris qui, d'ailleurs, ne peut en aucun cas (voir sur les fautes communes des trois mss. *P. B.* et *T.* les éditions Althof et Strecker) être considéré comme l'original. Malheureusement, il n'est pas un seul indice sérieux qui fortifie cette hypothèse. M. Flach a noté que le dernier feuillet du ms. de Paris semblait « appartenir à un ms. plus ancien ». Mon sentiment, après examen, est qu'il s'agit d'un feuillet volant, sur lequel on a recopié, vers la même date, les sept derniers vers du poème, d'une écriture un peu plus grande que celle des vers précédents, mais contemporaine. Le seul détail intéressant est l'orthographe *Walthárius* du dernier vers; encore faut-il reconnaître que si le *th* n'apparaît ni dans les 362 premiers vers, ni ne se retrouve de 620 à 811, il est suffisamment fréquent dans le reste du poème pour interdire n'importe quelle conclusion sérieuse. La taille des lettres de la fin est, d'ailleurs, celle des p. 20 r°, 22 r° et v° notamment; la forme ne diffère pas.

2. Depuis le XVIIIe siècle, il faut confesser que rien de bien décisif n'a été découvert ni dit sur la personnalité de Gérald et de son protecteur. Voici comment les Bénédictins s'expriment au t. VI de l'*Histoire littéraire de la France*. Après avoir reconnu qu'il n'est pas question de ce *Gérald* (ou Gérard, ou Géraud) dans l'histoire de l'abbaye par D. Antoine Chazel, ils ajoutent : « Cela n'empêche pas qu'un ms. de la Bibliothèque du Roi, etc. » (p. 438). Au t. VII, il est vrai, notre poème est bien attribué au moine de Fleuri. Toutefois, les termes prudents dans lesquels l'écrivain formule cette hypothèse ne doivent pas être perdus de vue : « Gérard ou Girard, *le même suivant cette apparence* que Géraud dont nous avons déjà eu l'occasion de parler... » (p. 183). De l'apparence à la réalité, on sait qu'il y a loin.

Digitized by Google

vécu non loin des lieux dont il a une notion si précise et dont il a exprimé la poésie en vers si heureux, il y a, d'ailleurs, des raisons majeures de ne pas aller lui chercher un patron à Strasbourg, à Tours ou même à Bordeaux. Est-ce qu'à deux pas de son gîte, peut-être même sous le toit qui l'abrite, un *Erckembaldus* n'a pu lui inspirer, par son autorité et ses talents, un respect dont sa dédicace nous apporte les formules quelque peu hyperboliques?

Cet Archembaud ne doit pas nécessairement être un évêque, et déjà Grimm avait hésité entre un évêque et un de ces puissants abbés, dont la richesse et l'influence ne le cèdent souvent à celles d'aucun prélat séculier. Or, à Saint-Èvre de Toul, à partir de 935, nous assistons à une œuvre de résurrection spirituelle dont la grandeur a impressionné les critiques modernes[1] et qui est due à l'initiative inlassable de l'évêque Gauzlin. C'est à Fleury-sur-Loire que celui-ci était allé chercher les modèles dont il avait besoin, et il semble — coïncidence savoureuse — que de là soit venu l'abbé Archembaud, dont on nous dit que « dans tout ce qui concernait les intérêts monastiques il fut le bras droit de son évêque ». Gauzlin, l'illustre réformateur, en parle avec une affection évidente : « Boni propositi efficax religiosissimae vitae abbas », et, sans vouloir être plus affirmatif que ne le comporte notre maigre information, il est permis de prendre en considération un personnage qui, si nos suppositions se justifient, était le protecteur naturel de Gérald, l'auteur du *Waltharius*.

III.

Disciple préféré (*carus adelphus*) de son abbé, Gérald a vécu à Toul aussi obscurément que les autres moines et, sans doute, comme tant d'autres écrivains, il n'a même pas eu le pressen-

1. Voir Voigt dans la préface de l'*Ecbasis Captivi*, p. 2 et suiv. Déjà Mabillon (*Annales S. Bened.*, III, 705) reproduit par la *Gallia Christiana*, XIII, col. 1070, a loué l'œuvre d'Archembaud de Saint-Èvre, que la confiance du savant évêque Gauzlin mit à la tête du monastère à une date qui n'est pas précise, mais qui ne peut être postérieure à 935. M. l'abbé Eugène Martin (*Histoire des diocèses de Nancy, de Toul et de Saint-Dié*) a rassemblé plusieurs témoignages de ce zèle religieux et érudit tout ensemble, qui valut à la maison de Saint-Èvre une rénovation. « Son école, dirigée par Adson, moine de Luxeuil, et plus tard abbé de Montiérendier, puis par Bernier, diacre de Toul, était fréquentée par de nombreux étudiants, réguliers et séculiers... (t. I, p. 155).

Digitized by Google

timent de la gloire qui allait auréoler son œuvre à la fois simple et profonde.

C'est de cette œuvre, étudiée en elle-même et dans le détail de son style surtout, que la critique allemande a tiré les déductions les plus nombreuses et — en apparence — les plus solides sur la provenance germanique de son auteur. Rien n'a été négligé, pas même les noms de quelques-uns des héros, notamment de ceux des guerriers que combat Gautier, et qu'on a prétendu — parce qu'on les retrouvait dans des manuscrits de Saint-Gall — identifier avec des personnages ayant vécu dans le monastère ou à l'ombre de ses tours[1], comme si ces noms ne pouvaient être relevés, au x^e^ siècle, dans des lieux aussi distants de Saint-Gall qu'ils le sont de Toul et de Metz[2]!

Déjà Jacob Grimm, dans une sorte de commentaire, faisant suite à la publication du texte, avait examiné avec une concision très savante les principales questions que soulève ce texte, soit en lui-même, soit par rapport à l'ancienne littérature germanique. Son travail se divise en trois parties, la première nous concernant seule ici (la seconde est une analyse du poème, la troisième consiste en une série de rapprochements entre l'épopée allemande et l'œuvre latine, dont le savant philologue soutient qu'elle n'est

1. Voir notamment Grimm, *op. cit.*, p. 116; Peiper, XIV; Althof, *Zeitschrift für deutsche Philologie*, t. XXXIV, p. 365 et suiv.

2. Un coup d'œil rapide sur l'ouvrage de Förstemann, *Alldeutsches Namenbuch*, m'a permis de retrouver ailleurs *Kimo*, ou plutôt *Gimo*, qui est le simple abrégé de *Gimbert*, *Girmund*, etc. De même *Gernwic* est cité par le même savant (p. 630) sans relation avec Saint-Gall, et *Gernwic* ressemble fort à *Gerwit* (voir *Gerswid*, nom de femme dans la *Vita Sancti Willehadi*, c'est-à-dire du premier évêque de Brême; *Gervise*, femme du comte Oderisius dans la Chronique du Mont-Cassin, II, 26; *M. G. H.*, *Script.*, VII, 644). *Ospirin* rappelle un autre nom féminin, celui d'une femme citée dans l'*Historia Frisingensis* (VIII^e^ siècle). *Trogus*, variante de *Drogo*, est fréquent dans nos textes : *Truogo* dans les *Annales Alamannici* et les *Annales* de Wurzbourg; *Trougone* dans les *Gesta Caroli*, etc. *Egfridus comes* est un envoyé de Saint-Vast auprès du roi de France dans les *Ann. Vedast.*, s. a. 892 (*M. G. H.*, *Script.*, I, 527); un autre *Egfried* est roi de Northumberland (*Ann. Corbeienses*, s. a. 670); un *Hadawart* est évêque de Minden (*Ann. Fuld.*, s. a. 853; *M. G. H.*, *Script.*, I, 368); un *Werinhart* est « vassus regius » dans ces mêmes *Annales* (s. a. 880) et c'est aussi le nom d'un évêque de Strasbourg (*Ann. August.*, s. a. 1020; *M. G. H.*, III, 125). Quant à *Helmot* (*Helmod*), peu différent de notre *Helmnod*, à *Randolf* (voir Förstemann, s. v.), à *Hericus* (ici c'est le roi des Burgondes; ailleurs ce sont trois rois des Danois et un chef normand; voir *M. G. H.*, *Script.*, VII, indices), il ne vaut pas la peine d'y insister. *Patavrid* est seul embarrassant, et je n'ai trouvé que la forme latine *Pataviensis* (*M. G. H.*, VII, *passim*), qui désigne un habitant de Passau (*Patavis*). Que nous voilà loin de Saint-Gall!

Digitized by Google

qu'une adaptation « à demi érudite » (!) d'un original écrit en langue vulgaire[1]).

Cette première partie — abstraction faite des indications sur les manuscrits, le prologue et l'auteur présumé — est bien courte[2] et pourtant elle contient tout l'essentiel du long et laborieux commentaire d'Althof, lequel s'est borné à délayer en pages in-octavo ce que Grimm, grâce à sa grande connaissance du passé de sa race, avait résumé de façon beaucoup plus impressionnante et sur un ton nettement affirmatif. Dans les observations qui vont suivre, c'est à l'un et à l'autre de ces commentateurs, également prévenus, que j'emprunterai les éléments de ma critique du texte même.

Et, tout d'abord, ce texte porte-t-il la trace d'une influence grammaticale étrangère? A travers son latin, voit-on réapparaître les formes, comme aussi le vocabulaire, d'une autre langue. J. Grimm ni M. Althof n'en doutent, ni non plus que cette langue soit l'allemand. Le premier de ces savants groupe en quelques pages les rapprochements que lui suggère un dépouillement attentif du texte[3]; le second éparpille ses observations tout au long de son interminable commentaire; mais ni le nombre, ni la qualité de ces observations n'ajoutent grand'chose à ce qu'avait amassé son illustre devancier. Le plus souvent, les analogies qu'il invoque sont si vagues qu'elles ne méritent pas la discussion. Au surplus, le commentaire de M. Althof est plus archéologique que philologique. Son ignorance totale de l'ancienne littérature française le condamnait, d'ailleurs, à une uni-latéralité fâcheuse.

Du bref exposé de Jacob Grimm, il serait injuste d'en dire autant, quoique le parti-pris trop certain de sa critique lui ait fait aperçevoir partout des identités qui, presque toujours, perdent leur valeur si l'on se tourne vers l'ancien français. C'est ainsi que là où le latin du moyen âge s'écarte de la langue classique, il est invinciblement porté à chercher dans les idiomes germaniques l'unique raison d'une altération, qui peut tenir à bien d'autres causes[4]. Mais que dire d'une méthode, expliquant

1. P. 99.

2. P. 65-78. Encore faut-il en déduire trois pages, consacrées à des rapprochements avec Virgile. Depuis lors, on a multiplié ceux-ci et reconnu des centaines d'emprunts.

3. P. 68 et suiv.

4. Quand elle est réelle. Car on verra plus loin combien il est périlleux de

Digitized by Google

par l'ancien haut-allemand *Velle meum*, alors que déjà *meon vol* est français en 842 ; négligeant le français, « nous avons ici des Huns » pour traduire le *Hunos hic habemus ;* ignorant l'emploi métaphorique de *crever* qui se note dans *erupit cras* (402) [1] ; étrangère à notre syntaxe, au point de voir un trait bien germanique dans la confusion des temps historiques : *steterat* (34), *dilexerat* (109), *praecesserat* (121), *compleverat* (144), etc., tandis que rien ne caractérise mieux le français des x^e^-xi^e^ siècles que cette confusion, dont les premiers exemples sont dans la cantilène d'Eulalie et dans les poèmes de Clermont [2] (Eulalie *avret*, 2 ; *pouret*, 9 ; *furet*, 18 ; *voldret*, 21 ; *roveret*, 22 ; Saint-Léger *firet*, 21, 1 ; *exastret*, 32, 5 ; *vindret*, 34, 4 ; etc.).

Je renonce à discuter chaque cas, bien que des allégations comme celles qui concernent *senior*, *nappa*, *hasta*, (*de*) *more*, etc., seraient plaisantes à relever. Mais je ne puis m'empêcher de signaler, parce que ce sont celles qu'a recueillies et rééditées pieusement M. Althof, les observations auxquelles a donné lieu l'étude archéologique du texte.

Il était inévitable que les critiques allemands, par une comparaison exclusive du *Waltharius* avec les anciens poèmes scandinaves et germaniques, se donnassent, et à leurs lecteurs, l'illusion d'une parenté étroite entre l'œuvre de Gérald et celles de leurs premiers trouvères [3]. Mais s'il est exact que, pour la plupart

refuser à la langue classique tel mot ou telle acception que le *Thesaurus* de Munich lui a restitués.

1. Si, comme le pense Strecker, ce dernier n'est pas l'imitation d'un passage de Job.

2. Voir d'ailleurs Diez, *Grammatik der romanischen Sprache*, 5^e^ éd. all., t. II, p. 568.

3. Pourtant les meilleurs juges s'accordent, en Allemagne, à voir dans Waltharius un héros français. C'est ce que constate M. Althof, reproduisant l'opinion de Müllenhoff (*Zeitschrift für deutsches Altertum*, t. X, p. 163 et suiv. ; t. XII, p. 273 et suiv.) qui « hielt Walther trotz seines Germanischen Namens (*sic*) für den Representanten des romanischen Galliens... ähnlich wie Fauriel » (p. 13). Et plus loin : « Mit Müllenholf stimmt Scherer darin üeberein dass er ihn für einen gallischen Helden hält » (p. 14). Ce sont des témoignages précieux qui corroborent sur ce point la thèse générale de M. J. Flach (p. 4 et suiv.). M. Althof est contraint de confesser qu'il n'y a pas de prototype du nom du *Waltharius* dans l'histoire du peuple allemand, « ist in der Geschichte kein germanischer Herrscher, der Walther hiess, bekannt » (t. II, p. 42), et il confirme sur ce point la thèse de M. Andler, que rappelle M. Flach (p. 7). Au surplus, la grande préoccupation des critiques allemands est de vieillir l'œuvre, et encore plus l'esprit que la langue. Tous soutiennent que ce sont de très vieilles traditions (préchrétiennes et nous reportant à l'époque des missions) qui se reflètent

Digitized by Google

des rapprochements de tours et de mots, on peut leur opposer des éléments de comparaison plus justifiés que fournit l'ancienne langue française, à plus forte raison, la familiarité de ces critiques avec notre épopée les eût-elle, tout au moins, rendus circonspects, peut-être déterminés même à réserver les conclusions auxquelles ils ont tous abouti.

Si l'on veut tenir compte de ce fait que les 1,400 vers du *Waltharius* sont, pour près d'une moitié, simple assemblage de tours, d'hémistiches, voir d'hexamètres entiers empruntés aux poètes anciens, on éprouve, à le relire, une véritable surprise, mêlée d'émerveillement, en constatant que, fidèle ou non à une tradition établie, l'auteur, quoique acceptant un aussi complet servage, a su, avec de faibles moyens et en un court espace, grouper tant de traits caractéristiques de l'épopée, — et non pas seulement de l'épopée gréco-latine, mais quelques-uns, et non des moins caractéristiques, de nos vieilles légendes féodales. Je pense à la façon dont les combats sont décrits, mais plus encore au sentiment de fidélité d'un Hagen envers son seigneur[1], à la conception toute féodale de la femme, qui fait de Hildegonde la sœur aînée de Guibourc et d'Énide[2], aux larmes des héros qui coulent si abondantes au XII^e^ siècle, à ces douze guerriers successivement vaincus qui sont comme les douze pairs de Gunther, à la prière si chrétienne de Gautier sur les corps à peine refroidis de ses adversaires[3], à cette réconciliation finale et aux *gabs*, par lesquels se termine l'œuvre. Dans tous ces passages[4], dans

dans le *Waltharius*. Vains efforts, comme le montre une étude impartiale de ce prototype du roman de chevalerie. Comment expliquer d'ailleurs que dans un poème, où tout serait primitif et qui remonterait par son inspiration à une date où les diverses races de conquérants conservaient encore leur individualité, il soit fait très nettement allusion à Charlemagne? Cette allusion, c'est M. Althof lui-même qui la trouve dans les vers 1082-1083 :

Justius in saevum tumuisses mente tyrannum
Qui solus hodie caput infamaverat orbis.

Comp. la note de Beck, p. 73 de son édition.

1. Comp. les vers 1109-1110 et le vers 1113 avec le vers 1128 de la *Chanson de Roland* (qui n'est pas isolé).

2. J'attire particulièrement l'attention sur le détail de l'épouse (ici de la fiancée) veillant sur le héros dormant (1175 et suiv.; comp. *Érec*, 3099). De même que Waltharius (1169-1170), *Érec* emmène aussi les chevaux de ceux qu'il a vaincus (2908, 3085, etc.).

3. Voir *Roland*, 2178 et suiv.; 2252 et suiv. Mais c'est sur les corps des chrétiens que Roland fait cette prière.

4. Il y en aurait bien d'autres à aligner. Les descriptions mériteraient toute une étude. J'ai déjà parlé de celle, si précise, individualisant le lieu du combat.

Digitized by Google

l'emploi de formules comme *dulcis patria*, dans un vers comme celui-ci :

Concupiens patriam dulcemque revisere gentem,

dans la *gemme patrum*, conservé par nos épiques et déjà employé par l'auteur français d'*Alexis*[1], dans le *spadix equus* et tant d'autres tours qui nous charment au passage, Gérald s'avère incontestablement l'ancêtre et le modèle de nos auteurs de romans chevaleresques des XII^e^-XIII^e^ siècles.

IV.

Sur le latin de l'auteur, Jacob Grimm se montre singulièrement discret. Il se borne — tâche aisée — à insister sur la dépendance où l'imitation de Virgile a mis cet auteur. On a, depuis lors, multiplié les rapprochements qui attestent chez Gérald une lecture assidue de l'*Enéide* et aussi des *Eglogues* et des *Géorgiques*. M. Althof nous offre la nomenclature à peu près complète des passages qui ont été mis à contribution, et déjà Peiper les avait catalogués, avec moins de rigueur, à la fin de son édition, tandis que Strecker, venu le dernier, les range avec un soin très exact au bas des pages; on lui doit aussi la liste respectable des emprunts de Gérald aux écrits de Prudence et à la Vulgate.

Ce sont là bien des obligations qu'a notre auteur. Il n'y a pas pourtant de quoi se scandaliser lorsqu'on est familier avec les écrivains des siècles précédents. Toute la littérature carolingienne est volontairement asservie à quelques-uns de nos classiques.

Pour fréquentes et décisives qu'elles soient, les imitations que Gérald a faites de Virgile et Prudence ne le dispensent pas d'une certaine gratitude envers d'autres Latins. Ce n'est pas Virgile, mais Cicéron qui (*Verr.*, 3, 163) donne à *amicus* le sens de *fidelis*

Mais que dire des préparatifs et des détails du festin auquel *Waltharius* invite ses maîtres, de la façon dont lui-même s'équipe pour la fuite et le combat, de cette épée qui est celle de nos chevaliers (*gemmatum ensem* (1314) = *ad or gemmez*, Roland, 1031), etc.?

1. 76, 3 (et 116, 6) :

D 'icele gemme qued iloc unt truvede.

Comp. Du Méril, *Poésies populaires latines du moyen âge*, 268 (*Carole, gemma comitum*), dans une complainte sur la mort tragique du comte de Flandre Charles le Bon.

Digitized by Google

(on le retrouve ici vers 127); à *causa* pour la première fois l'acception, devenue fréquente au x^e^ siècle, de *negotium* (*Catil.*, 4, 10; comp. vers 4, 170); qui emploie le composé *concedere* avec la valeur du simple (*pro Mur.*, 57), de même que Gérald, au vers 580[1]. Et quand je lis au vers 611 :

... *si me certamine laxat,*

je réprime un mouvement de surprise, puis je me souviens du *De Oratore*, 3, 61 : *a contentione disputationis animos curamque laxemus.*

D'autre part, des tours comme *inquit in aurem*, s'ils n'excluent pas une réminiscence de l'*Énéide* (5, 547, *fatus ad aurem*) invoquée par M. Althof, gagneraient à être rapprochés plutôt de Plaute (*Trin.*, 207), d'Horace (*Sat.*, I, 9, 9) et d'*Ovide* (*Epist.*, 3, 23). Le *clarissime*, dont est salué le héros par un de ses adversaires n'a-t-il rien de commun avec le *clarissime nato*, dont est qualifié Achille dans Catulle (64, 324)? En revanche, il faut recourir au *Corpus Inscriptionum* pour le voir appliquer à une femme (comp. *virguncula clara* du vers 1225). Déjà Plaute emploie *fortis* comme Gérald, dans l'acception de vigoureux (*Miles glor.*, 4, 3, 13), en quoi il est, d'ailleurs, suivi par Virgile (*Georg.*, I, 65) et d'autres écrivains de la bonne époque. *Forte* a, sans doute, une acception difficile aux vers 35, 52, etc.; mais, consultez les dictionnaires, vous verrez qu'il a signifié à Rome : *précisément*, *parfois*, etc. Ces fluctuations anciennes nous défendent de tirer un parti précis de l'emploi qu'on observe dans notre texte.

Pour d'autres mots, enfin, c'est la Vulgate[2], ce sont les auteurs chrétiens[3] qu'il convient de citer. Leur utilisation atteste une

1. *Dignitati concedere* dans Cicéron; ici *honori concedere* comme dans Dictys, 5, 14; et c'est peut-être la source.

2. On trouvera les principales références dans l'édition Strecker. Elles n'ont pas toutes la même force démonstrative. Néanmoins, je crois à des réminiscences bibliques dans les tours notés aux vers 380, 402, 431, 564, 603, 618, 671, 870, 1094, 1332, 1361, 1391. Les vers 484 et 1059 sont à peu près littéralement empruntés à la Vulgate, après Virgile et avec Prudence la source la plus ordinaire de Gérald. Quant au vocabulaire, j'ai noté quelques mots : *bellator*, *bissus* (et *ostrum*; var. de *purpura*); *migma*, avec une valeur particulière; *senior*, qui, dans Grégoire de Tours, se rapproche déjà davantage de notre acception; peut-être *a[h]enus*, combiné avec *lorica*, tandis que la Vulgate l'associe à *clipeum*.

3. *Cruciamen* (820) est dans Prudence (*Cathem*, 10, 90), ainsi que *crumena*

Digitized by Google

vaste culture ; il suffirait, si nous n'avions d'autres bonnes raisons de le faire, pour exclure l'hypothèse d'un auteur adolescent.

De ces quelques remarques, que nous ne voulons pas développer davantage ici, il ressort déjà que l'argumentation philologique est de faible portée lorsqu'on cherche à se fonder sur elle pour dater et localiser notre poème. Pas plus pour Saint-Gall que pour la Lotharingie, on ne doit chercher dans ces 1,456 vers de critères bien sûrs. Tout au plus peut-on retenir au passage la prédilection de l'auteur pour des expressions comme *amplexus atque oscula* (222), *aurum recoctum* (405), *in aurem inquit* (260), *vestrum velle* (257), etc., qui ont sans doute une origine ancienne, mais restent exceptionnelles dans les textes jusqu'à ce que les correspondants francais : *acoler et baisier*, *or recuit*, *dire à l'oreille*, *mon vuel*, *vostre vuel*, etc., nous apportent un indice qui n'est pas négligeable [1].

(412) dans une acception spéciale; de même *squamosus thorax* (481), ailleurs *squamoso tegmine;* ce dernier, dans un sens métaphorique, remonte vraisemblablement à l'auteur de la *Psychomachia*. Avant d'être usuel dans notre épopée, *aurum recoctum* (405) apparaît dans le code Théodosien et se retrouve dans Fortunat. Grégoire de Tours possède *hostis* avec la valeur de l'ancien français *ost;* comme notre texte, il associe *ducem* à *comitem* (409); voir *le Français a la téte épique*, p. 122. Reste à mentionner *bachica munera* (318-319; je n'en connais pas d'exemple avant Boèce) et peut-être deux associations de mots du prologue : *omnipotens genitor* et *sancto spiramine plenus*, que M. P. von Winterfeld a retrouvées dans Aldhelm et Sedulius.

1. On me permettra de reproduire ici un passage de mon récent livre, *le Français a la téte épique*, p. 147, où je me fonde, pour établir cette localisation, sur un autre indice fourni par les vers 765-766 :

« Dans ce poème signé qui nous transporte dans les Vosges et met en scène deux Français fuyant l'esclavage chez les Avares, l'auteur a cru, à un certain endroit, utile d'ajouter à la précision relative de son nom la précision plus nette de la langue que parlent les personnages. Les vers 765-766 ont été tournés et retournés dans tous les sens, et l'on est régulièrement parvenu à leur faire dire le contraire de ce qu'ils signifient. Ces vers sont placés dans la bouche de Gautier, insulté par un de ses adversaires, qui, le voyant ruisselant de sueur et tacheté des feuilles tombées des arbres et qui se collent à sa peau, croit spirituel de le comparer à un faune, hôte familier de ces bois (*saltibus assuetus faunus*, 763). Et Gautier de rire (765-766) :

Celtica lingua probat te ex illa gente creatum,
Cui natura dedit reliquos ludendo præire.

« Ce Français, qui est accoutumé aux « gabs », aux plaisanteries des gens de son pays, qui plaisantera lui-même, à la fin de l'œuvre, en regardant son corps mutilé et celui de son plus redoutable adversaire qui ne l'est guère moins, ce Français est tout naturellement porté à prendre pour un compatriote l'homme

Digitized by Google

De même l'acception de *ratio* (= propos), de *honos* dans *concedere honori*, où l'on est conduit invinciblement à penser au français *honor* (combinant le titre et la possession), celles de *habitus*, de *nobilis*, de *dolor* (avec un sens non distinct de *ira*; comp. *dolent et irié* de l'ancien français), le mot *regionem* avec la valeur du vieux français *roion* qui en dérive (*royaume*), la fréquence significative de *causa* = *chose*, tout cela confirme l'hypothèse historique que notre poème a été écrit dans un pays dont le français était tout au moins un des idiomes usuels[1].

V.

Il resterait bien des problèmes à résoudre si l'on s'était proposé autre chose que la localisation de la légende, telle que la conte un moine du x^e^ siècle, qui écrivait au fond d'un cloître lorrain, peut-être à Saint-Èvre de Toul. On observera, en effet, que je n'ai pas

qu'il a devant lui et qui *parle français* (*cellica lingua*) et il se hâte de lui répliquer qu'à son langage il reconnaît bien l'humeur d'une race, inégalée dans l'art de se moquer des gens. Tel est le sens des deux vers, et le fait qu'Ékevrid est d'origine saxonne ne l'infirme pas. Car l'auteur a eu soin de nous apprendre que ce Saxon (*a Saxonis... oris generatus*) avait dû s'exiler, ayant tué un noble de son pays (*pro nece facta cujusdam primatis... exul*). Rien de surprenant que, fixé dans le pays des Francs, au x^e^ siècle, cet exilé ait appris l'une des deux langues de la *Francia*, le français, qui n'était pas inconnu à un Aquitain de rang supérieur, bien que cet Aquitain parlât, lui, un dialecte d'oc. Et ce que j'avance ici trouve dans les textes d'alors la plus nette confirmation. Interrogez les annalistes qui ont écrit dans l'ancienne Lotharingie : dans les *M. G. H.*, IV, 477, vous trouverez un passage caractéristique de la *Vita Deoderici* de Sigebert de Gembloux. Il s'agit du nom *français* de la ville d'Autun, substitué au nom latin de *Augusti montem quod transfert Celtica lingua* = que traduit le français. Le passage qui précède lève tout doute, car il nous apprend qu'en « Gallica lingua », c'est-à-dire en celtique, les érudits savent que *dunum* veut dire *mont*. La désignation serait surprenante, si nous n'avions, dans Richer et d'autres chroniqueurs d'alors, la preuve que *Celtica Gallia* désigne la partie centrale et occidentale de l'ancienne *Gallia* par opposition à la *Belgica* et à l'*Aquitania;* voir Richer dans *M. G. H.*, t. III, livre I, cap. 2, 3, 21, 28; III, 73 (où *Gallia Celtica* est opposé à *Lotharium*); livre II, I, p. 586 : *Galli Celtæ* opposés à *Belgæ*. Comp. encore I, cap. 40, p. 578 : « *Et Gislebertus... in « Celticam secedit ac transit in Neustriam.* » Il s'agit donc bien des régions situées à l'Ouest auxquelles le Centre et l'Est sont opposés. »

1. J'ai déjà allégué, en retournant la preuve contre J. Grimm qui en tirait argument, les nombreux exemples du plus-que-parfait verbal dans le sens du prétérit. Des tours comme *scias quod* (133), *sperabam quod* (1245-1246) sont aussi romans. L'ordre des mots du vers 449, le *quid dicis* du vers 429, etc., sont des indices plus faibles, mais nullement négligeables.

Digitized by Google

étudié le rapport de la version latine, dont la vogue fut grande et rapide (pensez à Egbert de Liège et à la Chronique de Novalèse), avec les versions en langue vulgaire, que je n'ai pas voulu, non plus, me demander quelle influence le poème de Gérald, devenu populaire, avait exercée sur l'ancienne épopée des Français et aussi sur celle des Allemands. Attestée d'indiscutable façon dans les *Nibelungen*, cette influence — je l'établirai ailleurs — me paraît aussi démontrable dans notre chef-d'œuvre épique, la *Chanson de Roland*. De même, il est peu vraisemblable que le *Moniage Guillaume*, ce beau poème de la fin du XII^e^ siècle, puisse être considéré comme indépendant de traditions remontant à un, peut-être à deux siècles antérieurs, et dont le héros est *Waltharius manu fortis*. Mais si une partie des aventures de Guillaume d'Orange, et même son surnom, évoquent d'aussi troublantes analogies, on peut se demander s'il n'y a pas eu au profit d'un héros tard venu une simple substitution, qui n'est pas exceptionnelle dans la poésie primitive. On voit qu'il reste à la future critique du *Waltharius* un vaste champ d'investigation.

M. WILMOTTE.

Digitized by Google

LE

FINANCIER OUVRARD

Julien Ouvrard (1770-1846) a tenu à Paris pendant plus de trente ans une place considérable; à la fois banquier, fournisseur des armées de terre et de mer, grand inventeur de plans financiers, on retrouve souvent son nom dans l'histoire du Directoire, de l'Empire ou de la Restauration. Ce personnage curieux n'a pas encore été l'objet d'une étude scientifique. Ses *Mémoires*, qui nous racontent sa vie jusqu'en 1826, ne sauraient être consultés qu'avec précaution, comme on le verra plus loin. De nos jours, M. André Liesse lui a consacré un chapitre intéressant de ses *Portraits de financiers;* mais c'est plutôt un exposé des vues d'Ouvrard sur le crédit qu'un travail biographique[1]. Je voudrais ici réunir un certain nombre de témoignages et de renseignements précis; j'espère ainsi faciliter la tâche de l'écrivain assez au courant des questions financières et des opérations de Bourse pour nous faire connaître complètement la carrière du grand spéculateur.

I.

Né près de Nantes, fils d'un fabricant de papier, Ouvrard eut de bonne heure le goût du commerce. Dès le début de la Révolution il devina que le nouveau régime allait amener, avec la liberté de la presse et la propagande politique des partis, une grande consommation de papier; l'achat de toute la production des papeteries de l'Ouest lui permit de revendre bientôt son stock avec un bénéfice de 300,000 francs. Ces premiers succès, dit-il, « décidèrent de mon penchant pour les spéculations[2] ». Ouvrard habitait Nantes pendant la Terreur, au début du règne de Car-

1. Ouvrard, *Mémoires*, 1826, 3 vol.; Liesse, *Portraits de financiers*, 1908.
2. *Mémoires*, t. I, p. 5.

Digitized by Google

rier; aide de camp du général Boivin, il eut le courage d'anéantir une liste de condamnés qu'on devait fusiller; venu à Paris quelques mois plus tard, il contribua peut-être à sauver cent trente-deux Nantais envoyés au tribunal révolutionnaire[1].

Après le 9 thermidor, il sollicita à Paris une indemnité pour l'incendie des usines de son père; le Comité de salut public, dit-il, sur le rapport de Robert Lindet, lui accorda 200,000 francs. Commença-t-il dès ce moment à spéculer à Paris? C'est probable, quoique nous ne sachions là-dessus rien de précis[2]. Jouissant dès 1795 d'une grande situation, il fut sous le Directoire un des rois de la finance. En même temps, le gouvernement nouveau lui ouvrait cette carrière de fournisseur de l'État, qui devait lui procurer des gains énormes et de nombreux déboires. Il avait, en effet, de sérieux appuis dans le monde politique. Fouché s'était lié de bonne heure avec son compatriote nantais[3]; bientôt il le préféra comme banquier à Hainguerlot, un autre financier connu de cette époque[4]. Talleyrand avait des relations amicales avec lui, comme avec tous les grands manieurs d'argent[5]. Mais nul plus que Barras ne devait apprécier l'entregent de ce Crésus à la main toujours ouverte. Un collègue de Barras nous parle d'une escroquerie arrangée par celui-ci avec le concours du banquier Pope, grand ami d'Ouvrard[6]. S'il faut en croire une note de Robert Lindet, le spéculateur, qui voulait obtenir une fourniture importante, vint lui offrir un jour 100,000 francs; menacé d'être jeté par la fenêtre, il répondit : « Je ne puis offrir plus, je donne autant à Barras et à M^me^ Beauharnais. Puis on ne jette pas par la fenêtre un homme qui offre 100,000 francs[7]. »

La situation mondaine d'Ouvrard était également brillante.

1. Le premier des deux faits est confirmé par une note anonyme conservée aux Archives nationales (voir Lallié, *Carrier*, p. 111). Pour le second, Ouvrard a exagéré son rôle; si Fouquier-Tinville ajourna la mise en jugement des Nantais, ce fut grâce à l'intervention de Robert Lindet (voir Montier, *Robert Lindet*, p. 238).

2. Une brochure de 1825, très malveillante pour Ouvrard, mais pleine de renseignements utiles, parle de ses tripotages au perron du Palais-Royal pendant la Convention (*Esquisses anecdotiques sur le munitionnaire de l'armée d'Espagne*, par D. L. C. — Bibl. nat., Lf^213^ 22).

3. On les voit ensemble dès 1794 (Lallié, *Carrier*, p. 259).

4. Madelin, *Fouché*, t. I, p. 109.

5. Ouvrard, t. I, p. 38.

6. Guyot, *le Directoire et la paix de l'Europe*, p. 472.

7. Montier, *Robert Lindet*, p. 372.

Digitized by Google

Chez lui, rien du parvenu grossier; ce personnage à la parole persuasive, aux manières élégantes, empressé auprès des dames, savait plaire à tous; ses dîners magnifiques, ses fastueuses réceptions dans son château du Raincy, l'ancienne propriété des ducs d'Orléans, attiraient la société parisienne. Barras lui fit un jour une plaisanterie que le financier dut accepter; il jugea bon de passer à Ouvrard Mme Tallien comme maîtresse en titre, afin de se débarrasser des grosses dépenses qu'exigeait l'entretien de cette reine des salons. L'arrangement fut fait à Grosbois, dans la maison de Barras, qui s'empressa de donner le soir même un grand dîner en l'honneur d'Ouvrard et de sa favorite. « Il paraît qu'Ouvrard était assez confus du rôle qu'on lui faisait jouer et du ridicule qu'il se donnait de payer les plaisirs et les fantaisies des autres. » La Révellière-Lépeaux, qui nous a rapporté cette anecdote, s'indigne du cynisme avec lequel Barras se plaisait à la conter[1].

Les complaisances d'Ouvrard lui étaient richement payées. Devenu un des grands fournisseurs de l'État, il acquit alors ces notions sur les marchés les plus riches en denrées, cette habileté dans les achats, ces relations commerciales qui devaient si souvent lui servir dans la suite. Son titre officiel de munitionnaire général de la marine lui fit manier des sommes qui s'élevaient à 63,973,494 livres[2]. Ses immenses ressources lui permettaient aussi d'aider quelquefois un gouvernement toujours obéré. Ainsi un arrêté du Directoire approuve, le 27 brumaire an VII (17 novembre 1798), un contrat par lequel Ouvrard s'engage à prêter au Trésor dix millions, qu'on doit lui rembourser à partir du 1er germinal en bons décadaires, à raison d'un sixième par mois. Ce remboursement ne put être effectué; aussi un nouvel arrêté, du 5 thermidor an VII (23 juillet 1799), prescrivit-il de délivrer au munitionnaire général « des rescriptions admissibles en paiement des contributions directes de l'an VII, pour fournitures de denrées et subsis-

1. La Révellière-Lépeaux, *Mémoires*, t. I, p. 338; t. II, p. 247. D'après Lamartine (*Histoire de la Restauration*), Mme Tallien eut d'Ouvrard plusieurs enfants.

2. Ce chiffre, donné par Ouvrard (t. I, p. 26), concorde à peu près avec celui de soixante-deux millions indiqué par l'arrêté des consuls du 7 pluviôse an VIII. Il s'occupait aussi des armées de terre : en l'an VI, il demande l'autorisation de tirer de Belgique 200,000 quintaux de blé pour approvisionner l'armée de Hollande (Arch. nat., AF III* 90, n° 1,030).

Digitized by Google

tances, dans les départements qui seront désignés à cet effet[1] ».

Malgré ses bonnes relations avec le Directoire, Ouvrard était prêt à soutenir un gouvernement nouveau, si la fortune changeait. On le vit au 18 brumaire. Il s'est dépeint dans ses *Mémoires* comme un courtisan du malheur, demeuré seul fidèle à son ami Barras pendant cette journée. Les choses ne se passèrent pas ainsi. Le matin du 18 brumaire, Ouvrard avait vu passer devant ses fenêtres le cortège de Bonaparte allant au Conseil des Anciens; il devina ce qui se préparait et s'empressa d'envoyer à l'amiral Bruix, ministre de la Marine, la lettre suivante :

Le passage du général Bonaparte se rendant au Conseil des Anciens, quelques mouvements de troupes me font pressentir qu'il se prépare du changement dans les affaires politiques : cette circonstance peut nécessiter des besoins de fonds. Je vous prie, mon cher amiral, d'être l'interprète de l'offre que je fais d'en fournir de suite; j'ai pensé que celui qui est chargé du service le plus important dans la partie que vous commandez, pouvait sans indiscrétion vous faire une pareille offre et que vous n'y verriez qu'une preuve de son dévouement pour la chose publique, au succès de laquelle il cherchera toujours à coopérer[2].

Trois mois à peine après cette offre de service, Ouvrard fut l'objet d'une mesure de rigueur. Le *Moniteur* publia l'arrêté du 7 pluviôse an VIII (27 janvier 1800), qui débute ainsi :

Les Consuls de la République, considérant

1° Que de l'exécution fidèle des traités souscrits par les entrepreneurs pour la subsistance des armées de terre et de mer dépend la sûreté de l'État;

2° Que le citoyen Ouvrard n'offre ni responsabilité pour soixante-deux millions qu'il a reçus, ni garantie pour la continuation du service qu'il a entrepris et que tout accuse, dans son traité et dans son exécution, la dilapidation et l'infidélité;

Arrêtent ce qui suit : Art. 1er. Le citoyen Ouvrard sera mis en arrestation, le scellé apposé sur ses papiers et le séquestre provisoire sur ses effets mobiliers et immobiliers[3].

1. AF III 556 et 617.

2. *Nouvelle Revue rétrospective*, 1900 (1er semestre), p. 219. Cf. Vandal, *l'Avènement de Bonaparte*, t. I, p. 308.

3. L'arrêté se trouve reproduit complètement dans *la Correspondance de Napoléon*, t. VI, n° 4555.

Digitized by Google

Pourquoi prenait-on une mesure aussi brutale? Ouvrard y voit une vengeance : les consuls provisoires, lui ayant demandé un prêt de douze millions, voulurent punir son refus[1]. Cette explication n'est guère admissible : l'homme qui offrait son concours le 18 brumaire, qui aimait s'entendre avec les maîtres du jour, n'eût pas refusé de prêter, à défaut de douze millions, une somme importante. Il dit aussi que Bonaparte ne lui pardonna jamais les services pécuniaires qu'il avait rendus à Joséphine : voilà qui est moins invraisemblable. Mais la véritable raison de l'arrêté de pluviôse est ailleurs. Bonaparte détestait les fournisseurs; il avait eu à s'en plaindre en Italie dès 1796; il les avait vus trop puissants pendant le Directoire; pour montrer que le Consulat changeait de méthode, il était naturel de frapper le plus riche, le plus en vue de ces personnages suspects. Constatant qu'on ne pouvait se passer d'eux, mais persuadé qu'ils volaient toujours le Trésor, le Premier Consul se croyait le droit d'employer tous les moyens, même les plus arbitraires, pour rogner sur leurs factures ou pour en ajourner le paiement[2]. Cette mentalité, qui fut toujours celle de Napoléon, le rapprochait des hommes d'État de l'ancien régime, de ceux qui avaient livré les traitants aux Chambres de justice de 1624, de 1661 et de 1716.

L'arrêté du 7 pluviôse fut aussitôt mis à exécution, mais le gouvernement dut reconnaître qu'il avait affaire à forte partie. Ouvrard, prévenu par ses amis, avait disparu, et ne revint se livrer au bout de quelques jours que parce qu'il le voulait bien. Son arrestation ne changea rien au train de sa maison : sa famille recevait de nombreuses visites, continuait à donner de somptueux dîners, la cour de son hôtel était toujours pleine de voitures[3]. Ouvrard, en effet, comptait beaucoup d'amis, d'associés, de clients. Le peuple fut content de voir un grand spéculateur frappé[4]; mais la haute bourgeoisie parisienne accueillait avec une véritable inquiétude cette violation des contrats passés avec les particuliers. Le Premier Consul qui s'était servi du concours des banquiers pour faire le 18 brumaire, comprit que

1. Ouvrard, t. I, p. 43.
2. Voir Mollien, *Mémoires*, t. III, p. 94 et 101.
3. Lettres du Bureau central du canton de Paris au ministre de la Police générale, 15 et 19 pluviôse (F⁷ 6554).
4. Aulard, *Paris sous le Consulat*, t. I, p. 130.

Digitized by Google

cette émotion pouvait nuire à un gouvernement peu solide encore; il fit convoquer les principaux négociants et banquiers de Paris à une réunion dont le procès-verbal officiel nous a été conservé. La différence est grande, leur dit-il, entre un commerçant et un fournisseur; celui-ci, entre les mains duquel a été déposée une partie de la fortune publique, doit être considéré comme un fonctionnaire. Ouvrard avait d'avance accepté le régime de la juridiction administrative et de la contrainte par corps. Il a débuté comme munitionnaire général en recevant du Trésor quatorze millions d'avances en denrées, il a toujours touché des sommes excédant la valeur de ce qu'il avait fourni. Quand on lui a demandé des comptes, il en a fourni à trois reprises, peu clairs et différents les uns des autres. Le commerce parisien n'a pas à s'inquiéter de cet homme : « Ne sait-il pas qu'Ouvrard ne se soutenait que par la corruption[1] ? »

Malgré ce réquisitoire, Bonaparte ne voulut point pousser les choses trop loin. Ouvrard put rester prisonnier chez lui, sous la surveillance d'un gendarme, et bientôt le ministre de la Marine conclut avec lui une transaction ratifiée par Bonaparte. On ajournait *sine die* l'apurement définitif de ses comptes, en les renvoyant à des commissaires spéciaux; pour le présent il s'engageait à rétablir au Trésor une somme de quatorze millions, laissait en suspens le remboursement des dix millions prêtés au Directoire, prenait à sa charge certains paiements immédiats. Moyennant quoi l'arrêté du 8 floréal (28 avril) rapporta celui du 7 pluviôse et le fit mettre en liberté. On n'avait pas jugé le traitant, mais on lui avait fait rendre gorge.

Un homme comme lui devait se remettre aussitôt de cette alerte, puisque le gouvernement continuait à employer ses services. C'est à lui, en effet, qu'on s'adressa pour les fournitures de l'armée qui allait franchir le Grand Saint-Bernard; à cette occasion il prit pour associé un homme qui devait être pendant près de vingt ans son ami, son *alter ego* et parfois son complice, Vanlerberghe[2]. C'était aussi un fournisseur de l'État, très compétent pour les achats de grains, une sorte de sous-Ouvrard, moins brillant, moins audacieux, mais aussi peu scrupuleux. Il avait, comme son nouvel associé, l'art de se cacher toujours, dans ses grandes entreprises, derrière des hommes de paille, et

1. V. Vandal, *l'Avènement de Bonaparte*, t. II, p. 109.
2. Ouvrard, t. I, p. 58.

Digitized by Google

de dissimuler sa fortune pour échapper à ses créanciers. En l'an VII, par exemple, une compagnie de vivres-viande, où il avait de gros intérêts, fut accusée de dilapidations; pour mettre son argent à l'abri, Vanlerberghe fit prononcer par le tribunal le divorce avec sa femme et la séparation de biens. Les deux époux continuèrent d'habiter ensemble, mais le tour était joué. De même ses créanciers, voulant saisir ses meubles, trouvèrent qu'il était locataire d'un chétif appartement situé dans l'hôtel de Cluny (où se trouve aujourd'hui le musée), avec un mobilier misérable[1]. Comme le disait un avocat de 1826, « le système de M. Vanlerberghe a été toute sa vie de payer les particuliers le moins possible, et le gouvernement pas du tout ».

Ce système était également celui d'Ouvrard. Pour saisir ses procédés sur le vif, rappelons l'anecdote racontée par le général Thiébault, et qui se place au temps du Consulat. Un Nantais, nommé Chenais, qui voulait vendre une propriété, la propose à Ouvrard. Ce dernier la fait estimer, constate qu'elle vaut un million, invite Chenais à dîner; il lui expose que le gouvernement, faute de numéraire, l'a forcé d'accepter des biens-fonds pour une valeur de quarante-sept millions, qu'il ne peut s'en défaire, et que c'est pure obligeance de sa part s'il achète pour 350,000 fr. la maison de Chenais. Celui-ci hésite à conclure ce marché désastreux; mais la séduction d'Ouvrard, ses manières de grand seigneur, le luxe de sa demeure l'éblouissent, et finalement une bouteille de champagne servie au bon moment le décide à s'engager. Quelque temps après, Chenais avertit Thiébault que l'acheteur lui doit encore 60,000 francs et ne veut pas les payer. Thiébault, après deux visites inutiles, force la porte du financier, s'entend dire par lui qu'il n'a ni argent ni terrains, s'installe dans sa chambre en affirmant qu'il ne sortira pas avant d'être payé, et finalement obtient une hypothèque sur une propriété qu'Ouvrard avait mise au nom d'un de ses frères[2]. Tels étaient

1. Après la mort de Vanlerberghe, ses créanciers obtinrent du tribunal de la Seine, puis de la Cour royale de Paris, des arrêts qui déclaraient nulle la séparation de biens de l'an VIII. C'est dans ces pièces que furent énumérées les ruses du spéculateur. Voir *Gazette des tribunaux*, 18 et 25 novembre, 9, 16, 24, 31 décembre 1826; 3 février 1827, 7 et 14 janvier, 2 mars 1828.

2. Thiébault, *Mémoires*, t. III, p. 294 et 533. — D'après *les Esquisses anecdotiques* déjà citées, une saisie faite chez Ouvrard, place Vendôme, ne donna rien : le mobilier ne lui appartenait pas. Une autre faite rue Saint-Honoré, plus tard, ne rapporta que 630 francs, tant le mobilier placé dans cette maison était insignifiant.

Digitized by Google

les hommes à qui Napoléon, quoi qu'il en eût, devait sans cesse recourir pour ses fournitures; cela montre la faiblesse industrielle et commerciale de la France au début du XIXe siècle.

Ouvrard et Vanlerberghe réunis donnèrent une grande extension à leurs affaires; une compétence indiscutable faisait d'eux des hommes précieux dans les moments de disette. On le vit lorsque la France fut menacée d'une famine en 1802. Après la rupture de la paix d'Amiens, on les chargea de nouveau des services de la marine. S'il faut en croire Ouvrard, la prodigieuse activité déployée par lui à ce moment fut récompensée par la plus noire ingratitude; on s'abstint systématiquement de lui rembourser aucune de ses avances; et quand elles s'élevèrent à plus de soixante-sept millions, Bonaparte dit en souriant à un de ses amis : « Ouvrard doit commencer à être embarrassé[1]. » Mais les deux fournisseurs continuaient quand même leurs opérations; à eux s'étaient joints d'autres financiers, tels que Desprez, un des prêteurs habituels du Trésor, le fournisseur Michel et Seguin, autre spéculateur de grande envergure qui devait devenir plus tard l'ennemi acharné d'Ouvrard. Cette puissante compagnie étendait continuellement son action; le ministre du Trésor, Barbé-Marbois, homme laborieux et honnête, mais débordé par les difficultés de sa tâche, adressait chaque jour de nouveaux appels aux capitalistes accommodants qui savaient toujours le tirer d'embarras.

Ouvrard fut ainsi envoyé par le ministre en mission à Madrid pendant l'année 1804. Le spectacle de l'Espagne le passionna. Un pays qui ne savait pas tirer parti de ses immenses richesses naturelles; un Trésor besogneux; un favori avide qui disposait à son gré des ressources de la Couronne et de la signature du roi : que pouvait rêver de mieux un homme toujours disposé aux opérations gigantesques? Godoï fut charmé par ce magicien à la parole captivante qui apportait la richesse pour lui et pour le royaume; il fit adopter par le Conseil des Indes un plan qui embrassait, dit Ouvrard, « la liquidation de toutes les dettes de l'État, la réorganisation de la banque Saint-Charles, l'établissement de plusieurs banques dans les provinces, la création d'une dette publique et d'une caisse d'amortissement indépendante et richement dotée ». Un traité fut signé, qui établissait une véri-

1. Ouvrard, t. I, p. 72.

Digitized by Google

table association entre le roi Charles IV et la compagnie Ouvrard. Cet « acte sans exemple » est demeuré pour le financier un sujet d'orgueil[1]. Disons tout de suite que Mollien l'apprécie tout autrement : « Jamais, » dit-il, « marché ne fit plus de dupes. » Il ajoute que les avances faites par Ouvrard à l'Espagne furent puisées, non dans les coffres de la compagnie, mais dans le Trésor français, qui donnait cet argent pour les fournitures de l'État; enfin, tandis que les spéculateurs affirmaient au bout de quelques temps avoir prêté soixante millions à l'Espagne, celle-ci déclara n'en avoir reçu que trente-six[2].

Mais on ne savait pas encore tout cela au début de 1805. Barbé-Marbois, recevant le texte des traités signés par Ouvrard à Madrid, fut ébloui; plus que jamais il subit l'influence du fascinateur à qui personne ne résistait. Celui-ci d'ailleurs montrait la garantie certaine de tous ses engagements : c'étaient les millions de piastres accumulées dans les comptoirs du Mexique, du Pérou, de toute l'Amérique espagnole, et que le contrat de 1804 mettait dans ses mains. Il accomplit d'ailleurs un nouveau prodige : ses relations avec les financiers de Londres et d'Amsterdam lui permirent d'obtenir du gouvernement de Pitt, en pleine guerre, l'autorisation de faire transporter les piastres mexicaines en Hollande par des navires anglais. Barbé-Marbois, comme tous les hommes de cette génération saturée d'assignats et de mandats territoriaux, croyait que l'abondance de numéraire, de métal monnayé, serait le remède à toutes les difficultés économiques; il n'eut plus rien à refuser à Ouvrard.

Celui-ci et ses associés étaient des « faiseurs de service », comme les appelle Mollien, des traitants disposés à se charger de toutes les affaires de l'État. Leur compagnie, que le public nommait la société des « Négociants réunis », avait Desprez comme chef apparent, bien qu'Ouvrard menât tout; Barbé-Marbois consentit à Desprez les avances dont il avait besoin. La Banque de France fit comme le ministre; le prudent Perregaux, qui la dirigeait, décida le conseil des régents (parmi lesquels figurait Desprez) à escompter sans défiance le papier de celui-ci. Le résultat fut une crise financière qui prit, de septembre à décembre 1805, des proportions formidables. La guerre contre

1. Ouvrard, t. I, p. 94-96.
2. Mollien, *Mémoires*, t. II, p. 11.

Digitized by Google

l'Autriche, qui venait de commencer, amenait des faillites nombreuses, parmi lesquelles la plus retentissante fut celle du banquier Récamier (le mari de Juliette Récamier). Desprez se trouvant menacé, le ministre du Trésor obligea la Banque de France à le soutenir et ne fit que compromettre cette institution récente, encore mal affermie. Le public se pressa aux guichets de la Banque afin d'échanger les billets contre du numéraire; le ministre de la Police dut prendre des mesures contre les attroupements. La nouvelle même de la victoire d'Austerlitz, malgré la joie qu'elle causa dans Paris, ne put que ralentir la crise, mais sans y mettre fin[1].

Barbé-Marbois, tout en se débattant de son mieux contre ces difficultés, conservait son aveugle confiance dans la compagnie des Négociants réunis; aussi Napoléon allait-il l'en punir. Le 26 janvier 1806, l'empereur est de retour à Paris; le lendemain il réunit un conseil où Barbé-Marbois expose la situation des finances et reçoit une de ces terribles scènes de reproches comme Napoléon savait les faire. Ce conseil, qui dura neuf heures, fut interrompu seulement par une audience donnée à Desprez, Ouvrard et le premier commis du Trésor. Peut-être Ouvrard n'a-t-il pas répondu aux menaces de Napoléon par les énergiques paroles qu'il rapporte dans ses *Mémoires;* mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne se laissa pas troubler. Mollien raconte, en effet, que, devant les injures violentes de l'empereur, Desprez fondit en larmes, Roger balbutia des excuses; leur compagnon, « immobile comme un roc, ne proférait pas une parole, mais tout son air semblait dire que, comme rien n'est plus passager qu'une tempête, il ne faut que savoir en attendre la fin[2] ».

Le décret du 18 février 1806 déclara les « Négociants réunis » redevables au Trésor de quatre-vingt-sept millions et fixa les mesures à prendre pour le recouvrement de cette somme. C'était la fin des châteaux en Espagne édifiés en 1804. Les financiers frappés

1. Voir le récit complet de cette crise dans *Paris sous Napoléon*, par Lanzac de Laborie, t. VI, p. 164 et suiv. Cf. Aulard, *Paris sous le Premier Empire*, pour les derniers mois de 1805. Les relations étaient anciennes entre Ouvrard et Récamier : en 1803, un lord anglais, venu à Paris, se faisait présenter à quelques généraux français par notre spéculateur et par Mme Récamier (Aulard, *Paris sous le Consulat*, t. III, p. 545).

2. Ouvrard, t. I, p. 129; Mollien, t. I, p. 436.

Digitized by Google

entreprirent encore de se sauver par diverses spéculations[1]; mais le coup était trop rude. Ouvrard et Vanlerberghe durent l'année suivante suspendre leurs paiements et déposèrent leur bilan au tribunal de commerce le 31 décembre 1807. Est-il vrai, comme l'a dit plus tard un adversaire, qu'Ouvrard fit cela pour échapper aux dispositions du nouveau Code de commerce qui entrait en rigueur le 1er janvier 1808[2]? Il réussit du moins à obtenir de ses créanciers un arrangement qui semble lui avoir évité la déclaration officielle de faillite. Quant au gouvernement, ses rigueurs continuèrent : le décret de Schœnbrunn, du 21 juin 1809, mit de nouvelles dettes à la charge d'Ouvrard, comme garant de l'ancien gouvernement espagnol, et le fit envoyer un instant à Sainte-Pélagie. Le financier a longuement insisté sur l'iniquité criante qui fut commise à son égard, sur le manque de probité de l'empereur et de ses conseillers. Il affirme que Cambacérès oublia sa réserve accoutumée pour dire au souverain : « Sire, vous perdriez cette affaire devant les tribunaux[3]. »

Nous n'avons pas les documents qui nous permettraient de trancher le débat; mais il convient d'entendre aussi le témoignage des adversaires d'Ouvrard. Napoléon, après la suspension de paiements de la compagnie en 1808, dicta une note qui fut communiquée à tous les préfets[4]. Cette compagnie, disait-il, a été chargée des fournitures de vivres pour la guerre et la marine, de la conservation des approvisionnements de l'intérieur; c'était un mouvement d'affaires de plus de soixante millions par an. Elle avait obtenu des prix si avantageux, elle a bénéficié depuis plusieurs années de récoltes si bonnes, qu'elle aurait dû faire fortune. Mais elle s'est chargée des affaires de l'Espagne, s'est mêlée aussi de négocier les obligations du Trésor français; en 1806, elle a été convaincue d'accomplir des opérations clandestines et frauduleuses, elle a entrepris des choses « aussi extra-

1. Un bulletin de police parle, le 13 mai 1806, d'une hausse sur les farines provoquée aux Halles par un ordre de Vanlerberghe (Aulard, *Paris sous le Premier Empire*, t. II, p. 467).

2. *Les Esquisses anecdotiques*, où est rapporté ce fait, renvoient, pour l'exposé des actes frauduleux d'Ouvrard, aux plaidoyers prononcés par Billecocq, un célèbre avocat de cette époque, devant la Cour de Paris les 19, 26 novembre et 3 décembre 1811. Je n'ai pu retrouver ces plaidoyers.

3. Ouvrard, t. I, p. 142-152.

4. Elle est reproduite dans la *Correspondance de Napoléon*, t. XVI, n° 13,266.

Digitized by Google

vagantes que gigantesques ». On l'a traitée encore avec indulgence, en ne lui réclamant pas des intérêts qui se montent à six millions[1].

Plus important encore est le récit de Mollien, qui reçut en janvier 1806 le portefeuille ministériel retiré au trop naïf Barbé-Marbois. Il ordonna aussitôt d'établir d'une façon rigoureuse le « débet » des faiseurs de service. La chose fut difficile, car leur comptabilité « était un mystère impénétrable ». On y trouvait plusieurs dizaines de millions portées au chapitre des profits et pertes. Finalement, la dette de la compagnie envers l'État fut arrêtée à 141,800,000 francs. « Ce résultat », continue Mollien, « ne souffrit aucune atténuation, même après que, sur ma demande, les faiseurs de service eurent été admis à discuter et à contredire par eux, par leurs agents, par leurs avocats, chacun des articles de leur compte devant le tribunal alors compétent dans ses sortes d'affaires, le conseil d'État. » On peut répondre avec Ouvrard que le conseil d'État, corps administratif, donnait toujours gain de cause au gouvernement. Mais l'ancien ministre du Trésor ajoute quelque chose de plus significatif : il voulut que « le « débet » fût avoué par ses débiteurs dans toute sa plénitude; et il fut en effet reconnu, confessé par eux, dans ses résultats, dans tous ses détails[2] ».

La dette une fois constatée, le difficile était de la faire payer. On y parvint par divers moyens. Roger, le premier commis du Trésor, qui avait accepté des financiers un million à titre de gratification, le restitua. Des procès entre eux et leurs commanditaires secrets permirent de mettre la main sur des immeubles attribués à divers prête-noms. La liquidation de leurs créances comme fournisseurs diminua encore la dette. Comme leurs magasins étaient pleins, l'État y préleva des subsistances pendant près de deux années sans verser plus du tiers ou de la moitié du

1. Voici la conclusion de cette note : « Si la compagnie s'était bornée à l'entreprise dont elle était chargée, si elle ne s'était point embarrassée d'affaires faites avec l'étranger, si elle ne s'était pas jetée dans les plus ridicules spéculations, elle aurait fait honneur à son service, elle se serait assuré des profits considérables et elle aurait répondu à la confiance du Gouvernement. Sa conduite rappelle l'excessive crédulité et l'esprit qui régnaient au temps des actions du Mississipi. »

2. Mollien, *Mémoires*, t. II, p. 6-10. — Le ministre ajoute que le rapport général sur cette affaire, avec les pièces justificatives, fut conservé dans les bureaux du contentieux du Trésor.

Digitized by Google

prix. L'Espagne, engagée dans ces affaires, paya 60 millions. A la fin de l'Empire, il ne restait guère que 12 millions non payés sur 142. Mollien s'enorgueillit d'avoir terminé « presque sans dommage et sans scandale la plus dommageable et la plus scandaleuse des aventures dans lesquelles les finances d'un grand État aient pu jamais se trouver engagées[1] ».

Ne nous apitoyons pas trop sur la ruine d'Ouvrard; il était trop habile pour ne pas avoir caché des réserves qui lui permirent de continuer sa vie somptueuse. Et le désastre de 1806 ne le guérit pas de sa mégalomanie. En 1810, il conçut le plan d'une opération qui devait « assurer à la France le paiement ou solde du débet des anciens banquiers du Trésor..., procurer à la Hollande le remboursement de l'emprunt que l'Espagne aurait fait à Amsterdam pour acquitter une portion de ce débet; mettre à la disposition de l'Angleterre, pour son commerce dans l'Inde et en Chine, 28,453,000 piastres qu'elle aurait le droit de faire recouvrer dans les comptoirs espagnols d'Amérique, ainsi que cela avait eu lieu en 1807 pour le compte du Trésor public de France, etc.[2]. » Ouvrard n'hésita pas à envoyer ce projet à l'empereur. Celui-ci éprouvait en face du financier un singulier état d'esprit : tout en le détestant comme le type du fournisseur dangereux et sans scrupules, le politique aux plans gigantesques ne pouvait s'empêcher d'examiner les propositions grandioses du spéculateur. Il envoya de Bruges la note d'Ouvrard à Mollien, le 19 mai 1810, en lui demandant son avis sur ce projet. « Gardez-le pour vous seul », continuait-il, « dites-moi où est, ce que fait et veut cet Ouvrard, et, s'il quittait Paris, prévenez-moi. Tout ceci doit rester sous le secret[3]. » Le ministre lui répondit que l'opération, des plus chanceuses, n'offrait aucune garantie, et termina en donnant son opinion sur l'auteur du projet : « Par excès de légèreté et d'assurance, et par cette habitude qui lui est propre de semer partout des aventures pour tirer parti de celles que le hasard pourrait conduire à bien, il a commencé sans doute par s'abuser lui-même; mais au moins, dans ce cas, il ne peut abuser que lui. »

Napoléon, quand il demanda l'avis de son ministre sur le plan

1. Mollien, t. II, p. 15.
2. Ibid., t. III, p. 175.
3. Cette lettre, publiée par Mollien dans ses *Mémoires*, est reproduite d'après l'original dans les *Lettres inédites de Napoléon*, par Lecestre, t. II, p. 31.

Digitized by Google

financier d'Ouvrard, ne se doutait pas que celui-ci venait de s'engager aussi dans une intrigue politique. Fouché, avec cette audace qui lui fit prendre plusieurs fois des initiatives bientôt désavouées par le maître, voulait amorcer une négociation entre la France et l'Angleterre; il se servit pour cela de son ami Ouvrard, qui était depuis longtemps en relations d'affaires avec Labouchère, devenu chef d'une des grandes banques d'Amsterdam, la maison Hope[1]. Comme Labouchère était gendre de Baring, le premier banquier de Londres, Fouché trouvait ainsi les intermédiaires nécessaires pour se faire écouter du ministère anglais. La négociation fut-elle imposée par le duc d'Otrante à Ouvrard, comme celui-ci le raconte, ou l'initiative des pourparlers venait-elle de l'aventureux financier? Peu importe. Labouchère, qui croyait obéir au désir de l'empereur, engagea les négociations et en fit part au roi Louis; Napoléon, qui exécutait alors un voyage triomphal en Hollande, fut ainsi averti par hasard. Sa colère fut grande. Revenu à Paris, le 2 juin, il interpelle brusquement Fouché au Conseil des ministres sur les pourparlers entrepris sans son autorisation; Fouché s'excuse en rejetant la faute sur Ouvrard. Le même jour Napoléon donne à son confident Savary l'ordre d'arrêter Ouvrard; Savary parvient à opérer cette arrestation dans une maison particulière où le financier venait en visite avec Talleyrand. Le portefeuille de ministre de la Police récompensa le duc de Rovigo. Les accointances avec Ouvrard étaient nuisibles aux ministres : Fouché, après Barbé-Marbois, en avait la preuve[2].

Ce qui exaspéra Napoléon, ce fut un rapport de police d'après lequel Ouvrard avait proposé à l'Angleterre, au nom de la France, la conquête et le partage des États-Unis. L'empereur, qui a toujours cherché à se concilier le gouvernement américain, écrivait à Champagny, son ministre des Affaires étrangères : « Il est affreux que je puisse me trouver compromis par des choses aussi absurdes[3]. » En même temps, il recommandait à Savary de tenir Ouvrard au secret à Vincennes jusqu'à ce qu'un secrétaire du cabinet fût venu l'interroger : « Jamais il n'y a eu criminel d'État

1. V. Labouchère, *Pierre-César Labouchère* (*Revue d'histoire diplomatique*, 1913).

2. Voir *Mémoires* du duc de Rovigo, t. IV, p. 303 et suiv.; Madelin, *Fouché*, p. 180 et suiv.

3. *Correspondance de Napoléon*, t. XX, n° 16,618.

Digitized by Google

d'un genre plus grave[1]. » Son entourage soufflait sur le feu, pour atteindre Talleyrand derrière Ouvrard[2]. Mais l'interrogatoire du financier prouva qu'il n'était pas allé lui-même en Angleterre, et qu'il avait agi seulement d'après les ordres de Fouché. Rien ne restait du prétendu crime d'État; cependant, puisqu'Ouvrard était toujours débiteur du gouvernement, le régime de la contrainte par corps permit de conserver en prison le personnage encombrant qui s'était mêlé de ce qui ne le regardait pas. Mollien le fit donc transférer à Sainte-Pélagie, à la requête de l'agent judiciaire du Trésor public[3]. Ouvrard, devinant que c'était pour longtemps, s'arrangea, comme il le dit lui-même, à rendre sa prison supportable. « J'y recevais », ajoute-t-il, « beaucoup de monde; il y avait de la musique, quelquefois des proverbes, et quoiqu'on ne jouât guère au wisk (*sic*), M. le duc de Laval venait souvent dîner avec moi[4]. » Ses co-débiteurs, Desprez, Vanlerberghe, Seguin, cédèrent l'un après l'autre aux exigences du Trésor pour être mis en liberté; mais lui préféra ne pas payer.

Sa vie d'ailleurs continue à déconcerter la vraisemblance. Le personnage traité comme un débiteur insolvable avait une telle réputation de fournisseur habile qu'on le consultait ou qu'on lisait ses avis. En avril 1812, il envoyait une lettre au préfet de police Pasquier, sur l'approvisionnement de Paris; deux mois plus tard, il adressait une note semblable au ministre de la Police[5]. Cette note rappelle fièrement tous les succès qu'il a remportés depuis onze ans comme munitionnaire; elle montre les fautes commises depuis trois ans par l'administration des subsistances; elle indique les moyens de maintenir toujours une réserve suffisante pour les

1. *Lettres inédites de Napoléon*, publ. par Lecestre, t. II, p. 38.

2. *Mémoires* de Rovigo, t. IV, p. 340.

3. Nous avons les lettres échangées à ce propos entre les ministres de la Police et du Trésor en janvier 1911 (F⁷ 6554).

4. Ouvrard, t. I, p. 168. — C'est peut-être à cette date qu'il faut placer le fait rapporté par Castellane : comme il voulait une chambre voisine de la sienne pour en faire une salle de bains, on lui dit qu'elle était occupée par un prisonnier devant 8,000 francs. « Comment ! », s'écria-t-il, « un misérable qui doit 8,000 francs va me gêner, moi qui dois 16 millions ! Allons, qu'on les paye, qu'il sorte d'ici... » Et ce fut fait (*Journal* du maréchal de Castellane, t. II, p. 77).

5. Ses *Mémoires* (t. I, p. 171) donnent le texte de la lettre à Pasquier : celui-ci serait venu le consulter dans sa prison. La note à Savary, du 29 juin 1812, est aux Archives nationales (F⁷ 6554).

Digitized by Google

besoins de Paris. Peu après, lorsque s'engageait la campagne de Russie, Ouvrard fit une nouvelle note sur l'approvisionnement de la Grande Armée : « Je l'adressai spontanément à l'empereur », dit-il, « avec la confiance que j'ai toujours eue lorsqu'il s'est agi de rendre mon expérience et mes combinaisons utiles à la chose publique ». Cette note, fort curieuse, opposait au système suranné des réquisitions celui des grands achats; elle recommandait (il n'y avait qu'Ouvrard pour se permettre ces audaces) de recourir au commerce maritime, aux dépôts accumulés dans les stations anglaises. « Je n'ai jamais connu de blocus », disait-il par manière de conclusion[1].

Sa captivité fut adoucie en 1813. Mollien autorisa le duc de Rovigo à le laisser entrer dans une maison de santé. La chute de Napoléon lui donna la liberté; en avril 1814 son ami Talleyrand devenait tout-puissant et utilisa le savoir-faire d'Ouvrard pour improviser la réception du comte d'Artois rentrant à Paris. Ce zèle eut sa récompense : l'homme qui se donnait pour une victime de l'arbitraire impérial obtint de Louis XVIII remise de ce qu'il devait encore sur les douze millions réclamés par le Trésor[2]. Il revint aussitôt à ses affaires favorites : l'entreprise générale des vivres et des fourrages fut confiée le 1er septembre 1814 à Doumerc, un de ses prête-noms. Cependant, il accueillit le retour de l'île d'Elbe avec son calme habituel, sûr qu'on aurait besoin de lui. En effet, Napoléon recourut à ses services. Est-il vrai, comme le raconte Ouvrard, que l'empereur voulut l'envoyer au congrès de Vienne auprès de Talleyrand, qu'il écouta patiemment l'exposé de ses plans financiers? Je n'oserais l'affirmer. Ce qui est certain, c'est qu'on l'employa officiellement pendant les Cent-Jours : Napoléon lui laissa la direction du service des vivres et même lui confia « une délicate et importante négociation d'effets publics[3] ». Tout cela ne se passait pas sans quelques-uns

1. Ouvrard disait à Véron que, pour nourrir une armée, il est moins cher de payer que de piller (Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, éd. in-16, t. I, p. 145 et suiv.).

2. Mollien, t. III, p. 181.

3. Mollien, t. III, p. 182. — Il s'agissait de vendre cinq millions de rentes françaises à cinquante francs; Ouvrard s'en chargea pour donner à l'État les fonds qui serviraient à payer ses fournitures de vivres. Il a exposé cette opération en détail lorsqu'un député, en 1816, demanda qu'il fût poursuivi à ce sujet (*Observations sur la motion faite le 14 mars 1816*. Bibl. nat., Lb[48] 523).

Digitized by Google

de ces incidents qu'on retrouve toujours quand Ouvrard est mêlé à une affaire. Il fut accusé d'employer à des coups de Bourse les avances faites par le Trésor au fournisseur des vivres ; Davout, ministre de la Guerre, autorisa les préfets à conclure des marchés d'urgence à n'importe quel prix, au compte du munitionnaire général ; celui-ci accepta aussitôt un nouveau contrat qui mit fin à la querelle[1]. Ouvrard affirme que Napoléon le fit assister à la bataille de Waterloo, puis recourut à ses services au moment où il espérait encore pouvoir passer en Amérique[2].

II.

Avec la Restauration commençait une période de paix et de liberté politique ; pour Ouvrard elle fut aussi agitée, aussi fertile en étonnantes péripéties que l'époque du Directoire et de l'Empire. Un nouveau tour de roue de fortune allait faire de lui le conseiller du gouvernement, l'ami de l'intègre duc de Richelieu. Ce rôle de conseiller, d'inspirateur de la politique financière, il l'ambitionnait depuis longtemps. C'était habileté de spéculateur bien décidé à se faire payer ses avis ; mais c'était aussi conviction véritable. Ouvrard était un apôtre de l'emprunt ; ébloui par la puissance économique de l'Angleterre, par la façon dont elle résistait à ses ennemis les plus tenaces, il pensait accomplir une grande œuvre en contribuant à fonder le crédit public dans son pays, à doter la France d'une dette publique destinée à fournir les millions nécessaires pour la mise en valeur des richesses nationales. Ces vues avaient été présentées par lui au Directoire dès 1799, à Napoléon pendant les Cent-Jours[3]. Sous la Restauration, il profita de la liberté nouvelle accordée à la presse pour tâcher de gagner le grand public à ses idées. Pendant la première Restauration, déjà, son *Mémoire* de mai 1814 reprochait au baron Louis, ministre des Finances, de reprendre les errements de Necker, de chercher à obtenir de l'argent par des bons remboursables dans trois ans ou par des emprunts à court terme ; à ce système il opposait celui des

1. Henry Houssaye, *Waterloo*, p. 26.

2. Peu après les Cent-Jours, le 26 octobre 1815, une note de la préfecture de police dit qu'Ouvrard, Hainguerlot et d'autres font faire des actes frauduleux chez un notaire pour éviter le séquestre (F^7 6554).

3. Ouvrard, t. I, p. 30 et 202.

Digitized by Google

emprunts à long terme, émis à un prix plus avantageux, garantis par une caisse d'amortissement bien dotée[1].

Après les Cent-Jours, le second traité de Paris aggrava beaucoup la situation financière de la France en lui imposant une indemnité de guerre formidable. Ouvrard, qui jugeait encore une fois les mesures du baron Louis mesquines et maladroites, eut le mérite réel d'exposer et de soutenir une idée féconde; il affirma que, l'argent dû aux étrangers, il fallait le faire prêter à la France par les étrangers. Un emprunt émis avec le concours des riches banquiers de Londres et d'Amsterdam pouvait seul fournir à notre pays appauvri le moyen de s'acquitter envers les vainqueurs et de libérer le territoire[2].

Ouvrard avait réussi à nouer des relations avec Richelieu; il s'était insinué aussi auprès de Wellington, commandant de l'armée d'occupation, qui habitait à Paris un bel hôtel appartenant au financier[3]. Celui-ci donnait à son château de la Jonchère de magnifiques réceptions, où parurent Wellington et Metternich. Cependant son plan d'emprunt fut rejeté en 1816 par les gouvernements alliés[4]. Pendant un an la situation financière alla en empirant; mais enfin la question fut résolue en 1817 : l'emprunt manqué l'année précédente fut conclu cette fois avec l'approbation des grandes puissances, et la loi du 25 mars 1817 fonda le crédit public en France.

Ouvrard s'est attribué l'honneur de ce grand résultat[5]. Il est certain que ses idées furent appliquées d'une façon heureuse; mais sur la façon dont il voulut les mettre en pratique nous devons consulter quelques témoins bien informés. Ouvrard était parti pour Londres, se faisant fort d'y conclure l'emprunt; Mme de Boigne nous raconte qu'elle le vit arriver chez son père, le marquis d'Osmond, ambassadeur de France en Grande-Bretagne. Le marquis subit la séduction de cet homme qui « ne doutait jamais de rien[6] ». Les plus défiants désarmèrent quand ils apprirent qu'il revenait à Paris en ramenant avec lui Baring et Labouchère, les deux plus puissants banquiers de Londres et

1. *Mémoires sur les finances*, 1814 (Lb 45 618).
2. Voir son mémoire de 1816 (Lb 48 460).
3. Pasquier, *Mémoires*, t. IV, p. 149.
4. Ouvrard, t. I, p. 235.
5. Voir ses *Observations* de 1818 (Lb 48 1072) et ses *Mémoires*, t. I, p. 240-270.
6. Mme de Boigne, *Mémoires*, t. II, p. 245. Cf. Labouchère, dans la *Revue d'histoire diplomatique*, 1914.

Digitized by Google

d'Amsterdam. Richelieu surtout était dans la joie, car Ouvrard lui avait présenté l'affaire comme terminée. Baring et Labouchère vinrent, en effet, causer avec le président du Conseil; mais cet entretien le laissa complètement bouleversé, comme il le raconta aussitôt après à son collègue Pasquier. Ils lui dirent que le plan d'Ouvrard était « si peu acceptable qu'ils n'y avaient pas fait attention »; rien n'était conclu. Ils voulaient seulement conférer avec le ministre, « en mettant de côté toutes les rêveries de M. Ouvrard[1] ». Pourquoi celui-ci avait-il causé à Richelieu cette cruelle désillusion? « Ou il s'était trompé », dit Mme de Boigne, « ou il avait voulu tromper pour faire un coup de Bourse, ce dont il était bien capable. » On peut croire que l'audacieux spéculateur, comme en 1804 et en 1810, s'était grisé lui-même et avait pris facilement ses aventureuses conceptions pour des réalités.

C'était lui néanmoins qui avait amené Baring et Labouchère à Paris; la négociation, reprise avec Richelieu et Corvetto, se termina par un accord. Ouvrard a exagéré son rôle, mais sa part dans la grande opération financière de 1817 n'est pas contestable. Richelieu, ravi du succès de l'emprunt, le traitait en ami : ce fut un des plus beaux moments de sa carrière. On recherchait maintenant son alliance; un Montmorency demanda la main de sa fille; Richelieu la fit accorder à un de ses protégés, le comte de Rochechouart. L'illustre homme d'État, qui venait de quitter la présidence du Conseil à la fin de 1818, retarda son départ de quelques jours afin de signer le contrat de mariage[2].

Mais toujours, dans la vie de notre personnage,

la roche Tarpéienne est près du Capitole.

Les fournitures faites au ministère de la Marine par lui et Vanlerberghe en 1804 et 1805 n'étaient pas réglées. D'après les deux associés, l'État leur devait 13,270,550 fr. 44; Portal, qui s'appliquait énergiquement à relever la marine, déclara la créance non valable; le Conseil d'État lui donna raison le 25 septembre 1819. Une intervention de Wellington en faveur d'Ouvrard demeura sans résultat. Selon lui, cette décision inique

1. Pasquier, t. IV, p. 150.

2. Ouvrard a donné le *fac-similé* d'une lettre que lui écrivit Richelieu à cette occasion. D'après les *Esquisses anecdotiques*, la dot de la comtesse de Rochechouart fut de 1,100,000 francs.

Digitized by Google

porta le coup mortel à Vanlerberghe, qui survécut à peine quelques jours. Ce fournisseur avait du moins pris ses précautions avant de mourir : à la grande stupeur de ses créanciers, l'actif de sa succession fut évalué à 8.000 francs seulement : il y avait là une source féconde de procès pour l'avenir[1].

Le grand spéculateur déçu allait chercher une fois de plus dans la politique le moyen de réparer ses pertes : pertes relatives, car il mena toujours une vie opulente. La révolution d'Espagne en 1820 attira de nouveau ses regards vers le pays qui lui avait consenti le fameux contrat de 1804. Le gouvernement constitutionnel imposé à Ferdinand VII eut bientôt contre lui le parti absolutiste : bonne occasion pour pêcher en eau trouble. Ce parti organisa dans les Pyrénées la « régence » d'Urgel qui, n'étant reconnue par aucun gouvernement, chercha en vain de l'argent à Paris. Son représentant vint trouver Ouvrard et lui demanda un prêt de deux ou trois cent mille francs ; « il vous faut quatre cent millions, je vous les fournirai », lui répondit son interlocuteur. Un traité fut signé, où le financier faisait compter à son actif toutes les sommes qu'il avait soi-disant avancées à l'Espagne entre 1804 et 1810. Il demandait une seule chose pour que le contrat fût mis à exécution, la reconnaissance officielle du gouvernement d'Urgel par la Sainte-Alliance ou tout au moins par la France. Mais Villèle s'y refusa : ce fut l'occasion du premier contact, et aussi du premier choc, entre ces deux hommes si différents, le financier timide et prudent qui dirigeait le ministère et l'aventurier audacieux qui ne croyait rien impossible[2].

Rebuté par Villèle, Ouvrard espéra être plus heureux devant le congrès de Vérone. Mathieu de Montmorency lui donna une lettre d'introduction pour Chateaubriand. Le financier montra aux diplomates européens l'avantage de son idée, qui permettait de faire vaincre les libéraux par les absolutistes espagnols sans que la France eût à intervenir. Chateaubriand écrivait de Vérone à Villèle, le 28 novembre 1822 : « Ouvrard et ses plans ont beaucoup plu ici » ; Metternich surtout, amusé, intéressé par ce « banquier à imagination », disait au diplomate français : « Ce

1. *Gazette des tribunaux*, 25 novembre 1826.

2. Villèle semble pourtant avoir été séduit un moment par le projet d'Ouvrard qui lui évitait une guerre; mais il se ressaisit bientôt. Voir Villèle, *Mémoires*, t. III, p. 175, 182, 214, 277.

Digitized by Google

n'est pas Ouvrard qui est fabuleux, ce sont les temps où nous vivons[1]. » Néanmoins le projet fut écarté; ce fut la France qui se chargea de renverser le gouvernement constitutionnel[2].

Ouvrard était prompt à se retourner : puisque le banquier n'avait pas réussi à lancer un emprunt, le munitionnaire allait se rendre indispensable. Il profita de l'incapacité de l'administration militaire : elle ne sut rien préparer à temps; l'intendant Sicard, chargé de diriger les approvisionnements, reçut le 9 février 1823 l'ordre d'aller à Bayonne; il n'y arriva que le 19 mars. Quand le duc d'Angoulême vint à la frontière des Pyrénées prendre le commandement, il trouva son armée sans foin, sans paille, sans avoine, avec des vivres pour quelques jours seulement. Attendre que le mal fût réparé, c'était donner aux libéraux espagnols le temps de revenir de leur surprise, c'était démoraliser l'armée française déjà troublée par la surveillance des ultra-royalistes sur les généraux et par la propagande révolutionnaire parmi les soldats. On s'adressa donc à Ouvrard. Celui-ci était prêt depuis plusieurs mois. Comme on donnait à l'entreprise deux services administratifs, celui des vivres-viande et celui des transports, il les avait fait adjuger à deux hommes de paille; en même temps, ses nombreuses relations commerciales lui avaient permis de constituer une réserve de grains. Certain qu'on aurait besoin de lui, avant de partir pour Bayonne il vint rendre visite à Villèle et lui dire, avec son audace paisible, qu'il serait en mesure de suppléer à toutes les insuffisances des services administratifs[3]. Ajoutons qu'il s'était procuré de l'argent à la Bourse : grand baissier en tout temps, il avait, s'il faut en croire Castellane, gagné 15 millions dans les baisses provoquées à Paris et à Londres par la perspective de la guerre[4].

Le financier arrive à Bayonne le 3 avril; aussitôt il est invité à se rendre chez le duc d'Angoulême. Les traités sont signés

1. *Congrès de Vérone* (*Œuvres complètes*, éd. Furne), t. X, p. 83.

2. L'ambassadeur d'Espagne poursuivait Ouvrard en police correctionnelle pour sa propagande en faveur des gens d'Urgel. Le procès, fixé au jour précis où la guerre fut déclarée, n'eut pas lieu.

3. Le témoignage d'Ouvrard est confirmé sur ce point par Pasquier (t. V, p. 499).

4. Castellane, *Journal*, t. I, p. 452. — « Ses manières très séduisantes », ajoute à ce propos Castellane, « le font toujours parvenir à tromper, en dépit de son insigne mauvaise foi, qui est en quelque sorte proverbiale. »

Digitized by Google

dans la nuit du 5 au 6 par l'intendant Sicard; celui-ci, dans une lettre qui est un piteux aveu d'impuissance, demande l'approbation du prince généralissime qui la donne. Le maréchal Victor, ministre de la Guerre, accouru à Bayonne et très mal reçu par le prince qui lui reproche son incapacité, doit de mauvaise grâce accorder son adhésion[1].

Le 7 avril, l'armée franchit la Bidassoa. Mais trouvera-t-on des approvisionnements en Espagne? Ouvrard applique son système favori, qui remplace les réquisitions par les achats. Réunissant les notables espagnols à Tolosa, il leur dit : « Ce qui me sera livré avant 8 heures du matin, je le paierai dix fois sa valeur; neuf fois ce qui viendra avant neuf heures; huit fois à qui viendra avant dix heures, ainsi de suite en diminuant d'un dixième par heure. » Dès le lendemain les paysans arrivent; ils sont éblouis par la vue des tables chargées d'argent. Désormais, l'armée trouvera facilement partout les provisions que les troupes de Napoléon n'avaient pu se procurer par la force.

Villèle, averti par la visite d'Ouvrard, avait écrit le 7 avril au duc d'Angoulême de se méfier de lui[2]; la réponse fut la nouvelle des traités signés à Bayonne. Le prince, de même que Martignac, placé auprès de lui à titre de commissaire civil, montra qu'on n'aurait pas pu agir autrement[3]. Villèle envoie un nouvel intendant pour faire améliorer les traités; celui-ci, Regnault, fait faire quelques modifications de détail, mais confirme le mandat confié au munitionnaire général. Munitionnaire, Ouvrard ne l'était même pas en titre; toujours soucieux de se dérober à ses créanciers, il faisait tout signer par son neveu, Victor Ouvrard. L'armée cependant arrive sans encombre à Madrid. L'heureux spéculateur augmente ses approvisionnements; il envoie son neveu au Maroc signer avec le pacha de Tanger un traité qui, ratifié par le sultan, permet de grands achats de grains et de bœufs. La régence espagnole installée à

1. Voir sa lettre à Guilleminot (Villèle, t. III, p. 324).

2. « Un certain intrigant, M. Ouvrard, est parti pour Bayonne et cherchera par tous les moyens à nouer là des opérations, soit de fournitures, soit d'emprunts, pour lesquelles il a été repoussé ici; je conjure Monseigneur de s'armer de méfiance et de sévérité contre lui et ses semblables... » (Villèle, t. III, p. 316).

3. Ibid., t. III, p. 330 et 338. — « Il n'y avait pas », écrit le duc, « à choisir entre M. Ouvrard ou tout autre; il tenait dans ses mains la destinée de notre armée et le succès de la campagne. »

Digitized by Google

Madrid recourt sans cesse à la bourse de ce prêteur complaisant, malgré Villèle, qui s'épuise à jouer le rôle de Cassandre[1].

Le président du Conseil, renonçant finalement à détromper les Espagnols, veut défendre les finances françaises contre Ouvrard en envoyant à Madrid le meilleur des intendants de l'armée, Joinville. Mais celui-ci, de même que ses deux prédécesseurs, est conquis par Ouvrard et signe un nouveau contrat si dangereux que Villèle, fort penaud, demande au prince généralissime de revenir aux traités de Bayonne[2]. Cela fortifie la confiance du prince dans Ouvrard; n'a-t-il pas, grâce à lui, glorieusement terminé la campagne en délivrant Ferdinand VII à Cadix? On accuse Ouvrard de corruption : « Il est bon que vous sachiez », répond le duc d'Angoulême, « que nous avons toute l'intendance contre nous, parce que, quand il y a un munitionnaire général, les sous-intendants ne peuvent pas faire les profits qu'ils font ordinairement[3]. » Le financier, porté par le succès, ne se contentait plus des résultats acquis et partait de nouveau pour le royaume d'Utopie. L'Espagne voyait ses immenses colonies soulevées contre elle; Ouvrard proposa de former, à l'exemple de la Compagnie anglaise des Indes, une « Compagnie armée espagnole du Nouveau Monde »; il promettait d'apaiser les séditions américaines à coups de grandes entreprises financières, en supprimant le régime prohibitif et la tyrannie économique de la métropole. Que de millions de piastres on allait ainsi récupérer! Les Espagnols, très ignorants des questions financières, écoutaient éblouis et charmés[4].

Mais le grand spéculateur allait encore une fois être rappelé à la dure réalité. A Paris tout le monde était contre lui; si le duc de Bellune s'indignait contre des marchés dont la nécessité avait prouvé son impéritie, Villèle était révolté par les dépenses que l'avidité d'Ouvrard imposait au budget. Dès le début de la campagne on avait cherché à se renseigner discrètement sur les

1. Villèle, t. IV, p. 39, 66, 88.

2. Villèle, t. IV, p. 316. — Les trois intendants, a dit le général Foy, « tombèrent tour à tour sous le charme du munitionnaire général ».

3. Villèle, t. III, p. 418. — Les sous-intendants avaient de quoi répondre : l'un d'eux raconta comment Ouvrard avait essayé de le gagner par un don princier de 230,000 francs (Castellane, *Journal*, t. II, p. 99). La confiance du duc d'Angoulême faisait dire plus tard à Talleyrand : « Dans toute cette affaire, il n'y a eu qu'un *innocent* » (Villèle, t. V, p. 200).

4. Ouvrard, t. II, p. 223 et suiv.

Digitized by Google

pratiques plus ou moins honnêtes auxquelles avait recouru le munitionnaire général. Ainsi, à la fin d'avril 1823, le lieutenant extraordinaire de police à Bordeaux, Boisbertrand, se conformant aux ordres du ministère de l'Intérieur, interrogea les préfets du Sud-Ouest sur les manœuvres coupables employées pour gêner les approvisionnements ; il leur demanda, dans une phrase qui en dit long, « les causes qui ont produit cette disette factice avant l'arrivée d'Ouvrard, et qui l'ont fait cesser immédiatement après ». Mais les réponses des préfets rejetèrent la faute sur l'administration militaire, qui avait voulu agir seule, sans consulter les autorités locales[1]. On ne put relever un fait précis de corruption.

Je n'entrerai pas dans l'infini détail du conflit qui s'engagea entre Ouvrard et le ministère. « L'affaire Ouvrard » occupa les Chambres, la presse et le public pendant plusieurs années. Elle fut portée pour la première fois devant la Chambre des députés en juin 1824 par le rapport de Martignac. Celui-ci prouva qu'on n'avait pas pu se passer d'Ouvrard, mais que le fournisseur avait majoré considérablement les prix : la ration de pain dépassait de sept centimes le prix convenable, celle de biscuit de douze centimes, celle d'eau-de-vie de quatre centimes. Le général Foy, dans un discours remarquable dont aucune assertion ne fut contestée, fit ressortir le contraste entre l'intendant Sicard et Ouvrard, entre « cet administrateur retardataire et impuissant qui ne répond pas du service », et cet homme « qui ne doute de rien, qui promet tout, un homme né avec le génie des affaires et l'instinct du succès ». Villèle essaya de montrer qu'on avait préparé les provisions nécessaires : « Ce qui a manqué », dit-il, « c'est un homme capable de faire marcher l'administration[2]. »

Les débats sur le même sujet se multiplièrent dans les années suivantes. Le ministère avait formé une commission d'enquête : le rapporteur Daru, l'ancien administrateur de la Grande Armée, entreprit avec une évidente partialité de justifier l'intendance et de noircir le munitionnaire général[3]. Au contraire, les deux rapports de Portalis à la Chambre des pairs furent très durs

1. F⁷ 6960.

2. Séances des 21, 28 et 29 juin 1824.

3. Daru « avait débuté dans l'intendance militaire et avait contracté sous l'Empire l'habitude d'une excessive sévérité contre tout ce qui portait le nom de fournisseur » (Pasquier, t. VI, p. 36).

Digitized by Google

pour les bureaux de la guerre. La Cour des pairs mit à néant, le 3 août 1826, les accusations de corruption formulées contre le général Guilleminot. Le tribunal correctionnel de la Seine acquitta, quelque mois plus tard, Ouvrard accusé de tentatives de corruption sur divers fonctionnaires[1]. En somme, on peut dire que trois faits certains résultent de ces années de discusions et de procédure : l'imprévoyance du ministère de la Guerre avait forcé le duc d'Angoulême à s'adresser au grand fournisseur; celui-ci avait exploité cette situation d'une manière scandaleuse[2]; le gouvernement de Villèle employa des moyens d'une probité douteuse pour échapper aux engagements contractés à Bayonne[3].

Ouvrard eut donc beau jeu, dans les *Mémoires* qu'il écrivit à ce moment, pour fulminer contre l'ingratitude et la malhonnêteté des ministres qui le dépouillaient et qui refusaient de soumettre le différend aux arbitres prévus par les contrats de Bayonne. D'autres motifs contribuaient encore à faire naître une véritable animosité personnelle entre l'audacieux spéculateur et le président du Conseil. Villèle entreprenait en 1824 sa fameuse conversion des rentes, qui devait finir par un succès assez médiocre; il fut irrité de voir Ouvrard se placer à la tête des baissiers, faire vendre des rentes françaises à Paris et à Londres[4]. Ouvrard, de son côté, en voulait au ministre qui honorait de sa confiance un banquier nouveau venu, James de Rothschild, qui lui accordait ce rôle de conseiller financier tant de fois sollicité par le fournissseur de Barras et de Napoléon. Aussi n'hésite-t-il pas dans ses *Mémoires* à soutenir, sans ombre de preuve, que les faveurs injustifiées faites à Rothschild s'expliquent par une association fructueuse entre le ministre et le banquier[5].

C'était en prison que notre homme écrivait ses *Mémoires* et

1. Voir *Gazette des tribunaux*, 10 et 18 novembre 1826, 18 et 27 janvier 1827. — Cela ne veut pas dire qu'il n'y eut point d'essais de corruption; mais on ne put les prouver.

2. D'après le général Foy, la seule application des marchés de Bayonne, sans aucun gain illicite, procurait à Ouvrard un bénéfice de vingt millions.

3. Comparer les notes rédigées en 1826 par le ministère de la Guerre contre Ouvrard et par le dauphin pour Ouvrard (Villèle, t. V, p. 215 et suiv.).

4. Voir la lettre de Villèle au duc d'Angoulême (30 août 1823) sur les manœuvres de Bourse de « cet homme diabolique » (Villèle, t. IV, p. 342).

5. Ouvrard, t. II, p. 296, 320; t. III, p. 280, 348, 382.

Digitized by Google

fulminait contre Villèle. Ouvrard avait eu, en effet, le malheur de rencontrer un ennemi plus dangereux que tous les ministres des Finances. Le banquier Seguin, son associé pendant longtemps, était un homme d'affaires aussi retors que lui, versé dans tous les genres de spéculation, parfaitement capable de lui tenir tête. C'était aussi, comme Ouvrard, un artiste et un dilettante, passionné pour la musique. Seguin excellait à mettre la loi de son côté. Sous l'Empire, il avait prêté à Vanlerberghe et Ouvrard de fortes sommes à 18 °/₀ le seul taux auquel ces personnages suspects trouvassent de l'argent[1]. Dès 1806, la sentence d'un arbitre commercial lui avait donné raison contre eux. Depuis lors, les procès ne cessèrent pas; et, en 1825, en vertu de la loi sur la contrainte par corps, Seguin fit arrêter Ouvrard; il lui réclamait une créance de 1,670,000 francs qui, avec les intérêts accumulés, se montait à plus de 2 millions. Le gouvernement, trop heureux de frapper le munitionnaire de Bayonne, fit valoir de son côté qu'une dette de 138,000 francs, reconnue depuis l'an V, n'avait jamais été payée au Trésor. Ouvrard entra donc à Sainte-Pélagie, bien résolu à ne pas payer. On lui fit quitter quelque temps Sainte-Pélagie pour la Conciergerie, pendant qu'il était sous le coup d'une accusation de corruption; il obtint d'y rester, même comme détenu pour dette. Son séjour y était occupé par d'innombrables procès contre tous ceux qui se trouvaient en relations d'affaires avec lui. Ainsi Tourton, un banquier parisien qui avait longtemps suivi en associé docile toutes les impulsions d'Ouvrard, se révoltait maintenant, et l'on échangeait mémoires et assignations[2]. Trente sous-traitants et sous-fournisseurs, qui avaient participé à l'expédition d'Espagne, assignaient Ouvrard devant le tribunal de commerce en paiement de leurs fournitures; le tribunal, constatant que le munitionnaire « a toujours tout fait pour entraver cette liquidation », nomma trois liquidateurs[3].

Tout cela n'empêchait pas l'imperturbable financier de mener

1. Voici ce que disait à ce propos un avocat général en 1828 : « Le sieur Seguin opéra avec les sieurs Vanlerberghe et Ouvrard comme opéraient alors tous les capitalistes. Il prêta fort cher ses fonds et sa signature, parce qu'alors les fonds étaient rares et le crédit difficile, et qu'il n'était pas bien sûr d'être remboursé : l'événement a prouvé la justesse de ses appréhensions » (*Gazette des tribunaux*, 2 mars 1828). Ouvrard se dit victime de Séguin (t. I, p. 284 et suiv.).

2. *Gazette des tribunaux*, février-mai 1826.

3. *Ibid.*, 1er et 14 décembre 1826.

Digitized by Google

en prison la vie élégante et somptueuse à laquelle il était accoutumé. Ses amis lui demeuraient fidèles et venaient volontiers à ses réceptions : Talma, par exemple, amenait souvent son fils, qui était le filleul d'Ouvrard; c'est dans un dîner offert par celui-ci à la Conciergerie que le grand acteur exposa devant plusieurs convives sa théorie sur le romantisme de Racine[1]. On raconte que Seguin lui-même sollicita une invitation et fut brillamment reçu à dîner par son débiteur[2]. Et puis il y avait les grands projets, les rêves politico-financiers auxquels Ouvrard ne renonçait jamais. Cochrane, l'aventureux Anglais qui a combattu dans toutes les parties du monde, cherchait le moyen de secourir la Grèce; quelques-uns de ses amis vinrent demander au prisonnier de la Conciergerie les capitaux nécessaires pour faire revivre l'ordre de Malte. Ouvrard prend feu aussitôt et rédige, en août 1826, un projet « d'alliance défensive et offensive, pour une durée de trente années, entre l'ordre souverain de Saint-Jean de Jérusalem et le gouvernement de la Grèce »; une compagnie sera formée, au capital de cinquante millions. La proposition ne fut pas accueillie[3]. Malgré ces divertissements, les années se faisaient longues en prison. Le financier, secondé par son avocat Berryer, demanda sa libération en 1828, sous prétexte que les années de captivité de 1811-1813 devaient être additionnées avec celles de 1825-1828; il avait donc atteint le temps maximum de cinq ans après lequel la contrainte par corps prenait fin. Mais la Cour royale rejeta sa demande[4]. Plus heureux l'année suivante, il sortit de captivité à la fin de 1829 après avoir achevé les cinq ans sans payer ses créanciers.

La révolution de Juillet vint offrir au spéculateur un nouveau champ d'action. Pourquoi cet homme, qui n'avait pas eu à se louer de la Restauration, se met-il immédiatement au service du parti légitimiste contre Louis-Philippe? Je ne saurais le dire. Quelques semaines après la révolution, il est déjà signalé à Londres, poussant à la baisse des rentes françaises et tâchant d'agir auprès de Wellington. Le 2 octobre, son ancien patron,

1. Ouvrard, t. III, p. 352.
2. Véron, *Mémoires*, cités.
3. Ouvrard, t. III, p. 358. — Il esquissa aussi, avec un autre détenu de la Conciergerie, un projet pour le percement de l'isthme de Nicaragua (Liesse, *Portraits de financiers*, p. 41).
4. *Gazette des tribunaux*, 18-19 et 25-26 février 1828.

Digitized by Google

Talleyrand, écrit à Mme Adélaïde : « M. Ouvrard n'est plus ici; il y tenait tous les mauvais propos qu'il jugeait utiles à ses affaires. On lui a laissé trop de portes ouvertes[1]. » Bientôt le financier favorisa les ambitions brouillonnes de la duchesse de Berry. Celle-ci comptait sur l'appui du roi des Pays-Bas, ennemi naturel de Louis-Philippe qui soutenait la Belgique révoltée. Ouvrard s'installe en janvier 1832 à La Haye, où Mme du Cayla, l'ancienne favorite de Louis XVIII, vient le rejoindre; tous deux constituent un comité qui travaille à seconder par ses intrigues la mère d'Henri V. Le chargé d'affaires français, le marquis d'Eyrargues, envoie à son gouvernement français l'exposé suivant, qui mérite d'être cité à peu près en entier :

Ouvrard jouit ici d'une protection scandaleuse de la part du gouvernement, protection qu'il reconnaît en le trompant de mille manières. Je n'ai pas besoin de dire que M. Ouvrard n'est pas plus carliste que républicain. Mais, comme il ne peut pêcher qu'en eau trouble, il s'efforce de prolonger la résistance du cabinet néerlandais et l'entretient dans les illusions les plus déplorables et les plus chimériques. En relation avec Paris, d'où il reçoit des nouvelles en soixante heures au moyen d'un courrier qu'il tient à la frontière belge avec l'autorisation du gouvernement, c'est lui qui fait la prétendue correspondance du *Journal de La Haye*... Son unique but à lui est de gagner de l'argent en jouant sur les fonds publics... Aussi noue-t-il à la fois mille intrigues qui se croisent entre elles, semblent souvent se contrarier, mais qui ont toujours pour but d'embrouiller les affaires, de faire baisser les fonds et de lui procurer des gains considérables... Tous les mouvements de cet homme sont incroyables, ses intrigues sont fabuleuses. Ainsi, en même temps qu'il s'efforce de persuader au gouvernement néerlandais que l'Angleterre n'est pas de bonne foi dans son alliance avec la France, que le ministère de lord Grey est au moment de tomber, que la France sera bientôt en proie à la guerre civile, que les puissances du Nord se rallieront pour soutenir la Hollande, il fait passer mystérieusement à M. de Meltzan (ministre de Prusse) des preuves positives, dit-il, de notre projet d'envahir les provinces rhénanes... Il est vrai qu'en même temps il me fait insinuer qu'il fera signer sur-le-champ au roi Guillaume le traité

1. *Nouvelle Revue rétrospective*, t. XV, p. 148. Talleyrand signale aussi les relations d'Ouvrard avec le député Mauguin, son ancien avocat. Cf. Dejean, *la Duchesse de Berry et les monarchies européennes*, p. 12.

Digitized by Google

du 15 novembre, si le gouvernement consent à reviser la liquidation du munitionnaire de l'armée d'Espagne. Son manège ne serait que ridicule s'il n'avait pas plus d'influence sur l'esprit du roi Guillaume et de ses conseillers. Malheureusement, il n'est pas permis de douter que ces nouvelles, quelque absurdes qu'elles soient, sont avidement acceptées dès qu'elles flattent les illusions qu'on s'est faites et dont on ne veut pas se départir. Sous ce rapport, le mal que cet homme fait ici est immense[1].

Ouvrard savait toujours éblouir les naïfs par ses grands projets : il voulut faire croire à la duchesse de Berry qu'il avait obtenu du roi des Pays-Bas la garantie d'un emprunt de cent millions et la cession de la Belgique à la France d'Henri V. En réalité, ses intrigues agaçaient les ministres de Prusse et d'Autriche à La Haye. Son gendre, le comte de Rochechouart, qui vint à Saint-Pétersbourg solliciter l'appui du tsar, ne fut pas reçu[2]. Tout finit par une nouvelle débâcle financière. Le marquis d'Eyrargues annonce, le 18 janvier 1833, qu'Ouvrard « a été obligé de fuir précipitamment pour se dérober aux poursuites de la maison Willing d'Amsterdam, avec laquelle il a fait de grandes spéculations sur les grains et à laquelle il doit, dit-on, une somme de 500,000 florins... Le comité carliste est consterné de la fuite de son chef et du scandale qu'elle a causé[3] ».

S'il avait affaire à la justice hollandaise, Ouvrard ne cessait pas d'occuper de sa personne les tribunaux français. En 1833, par exemple, un ancien garde-magasin de l'armée d'Espagne, nommé Cecconi, qui le poursuivait depuis dix ans avec le naïf espoir de se faire payer, porta plainte devant le tribunal de la Seine contre les liquidateurs; ceux-ci, disait-il, touchaient 36,000 francs par an et ne faisaient rien. Le tribunal, quoique très indulgent pour eux, constata que la liquidation n'avait guère avancé depuis 1827 et prescrivit qu'elle fût achevée dans un an[4].

Les dernières années d'Ouvrard nous échappent. Cependant une note de Castellane, qui le vit en 1842, nous prouve que le spéculateur devenu septuagénaire n'avait rien appris et rien

1. Dejean, p. 121.
2. Ibid., p. 128, 143, 188.
3. Ibid., p. 200.
4. *Gazette des tribunaux*, 17 février 1833.

Digitized by Google

oublié : « Il a soixante-douze ans et s'en réjouit, car il ne peut plus, d'après la loi, être arrêté par ses créanciers ; il est parfaitement conservé au moral et au physique ; il se dispose à partir pour Toulon, ayant des entreprises avec la marine, pour les bois, dans les Basses-Alpes. C'est toujours l'homme aux grandes entreprises ; si la régente (Marie-Christine) n'était pas tombée, nous a-t-il dit, il relevait sa fortune et était au moment de procurer un emprunt de quatre cents millions à l'Espagne, moyennant la garantie des Philippines qui auraient été remises en dépôt à la Belgique. Il avait des pouvoirs du roi des Belges pour traiter. » Et le futur maréchal conclut : « On le sait un homme sans foi ni loi, il n'en est pas moins très séduisant[1]. » Le docteur Véron dîna quelquefois avec lui vers cette époque et fut charmé d'écouter ses récits. Ouvrard mourut à Londres en 1846.

La séduction d'Ouvrard semble avoir duré même après sa mort. Les biographies parues dans les années suivantes exposent sa carrière avec de grands éloges[2]. Il eut des disciples : Émile de Girardin, à ce que nous apprend Sainte-Beuve, « avait pris ses premières notions financières du célèbre Ouvrard, le Law de notre temps[3] » ; l'élève devait être digne du maître. Enfin, ce poète de la spéculation a été célébré avec enthousiasme par un des grands poètes du XIX^e^ siècle. « M. Ouvrard », a dit Lamartine, « était, en affaires, un aventurier, mais en finances, un homme de génie... Son esprit net, pénétrant, était servi par une élocution confiante et persuasive, par une audace d'entreprise qui n'hésitait jamais, par une activité qui le transportait, aussi vite que sa pensée, d'une extrémité de l'Europe à l'autre, et par un bonheur de jeunesse permanente, de grâce, d'élégance grecque, qui imprimait sur ses traits la facilité et la séduction de son esprit[4]. »

L'étude impartiale de sa vie nous oblige à le juger avec moins d'admiration. C'est certainement une personnalité puissante et

1. Castellane, *Journal*, t. III, p. 269.

2. Voir *Biographie Michaud* et la notice parue sur lui dans *les Contemporains* (Ln[27] 15596).

3. *Nouveaux lundis*, t. VII, p. 341.

4. *Histoire de la Restauration*, t. V, p. 446 (dans les *Œuvres complètes*, t. XXI, 1872). — « On allait à lui », continue Lamartine, « dès qu'on manquait d'idées ; il rectifiait les fausses, il prodiguait les véritables, il répandait la vérité financière et commerciale en Europe. »

Digitized by Google

remarquable. Il a émis des idées prophétiques sur l'importance du crédit, sur le développement que prendraient les emprunts. Ministres du Directoire ou du Consulat, gouvernants de l'Empire et de la Restauration, tous ont besoin de lui, tous font appel à ses services; puis tous (le Directoire excepté) cherchent à enfreindre leurs engagements par des procédés arbitraires. « Il n'est pas un gouvernement », a dit Ouvrard, « qui ne m'ait appelé aux jours du péril, et qui ne m'ait sacrifié au retour de la fortune[1]. » Mais le financier a fait ce qu'il fallait pour leur fournir des excuses. C'est un exploiteur sans vergogne, qui veut s'enrichir aux dépens de l'État : il dupe des personnages confiants comme Barbé-Marbois ou le duc d'Angoulême; profitant de l'ignorance des ministres de l'Espagne, il leur fait accepter les conventions les plus désavantageuses. Il trompe également les particuliers qui ont l'imprudence de traiter avec lui : la règle essentielle de sa morale est de ne pas payer ses dettes. Aussi, même aux époques les plus brillantes de sa carrière, n'a-t-il jamais inspiré au commerce parisien la confiance qu'obtenaient si aisément ses contemporains, un Perregaux ou un Laffitte. Son habileté financière même est contestable : s'il commence avec succès de grandes entreprises, il les mène rarement jusqu'au bout[2]. Sa finesse est contrariée par une imagination extravagante, digne d'un contemporain de Napoléon. La comparaison entre Law et Ouvrard est juste : c'est le même mélange de sens pratique et de rêves démesurés. A la fois fournisseur, banquier, commerçant, politique, il voulut faire trop de choses; la division du travail s'introduisait dans la finance comme dans l'industrie : c'est ce qu'avait bien vu Rothschild, le rival détesté d'Ouvrard. Celui-ci fut le dernier des grands traitants qui sous l'ancien régime étendaient leurs spéculations à toutes les branches de la vie économique de la France.

Georges WEILL.

1. Préface, p. VII.

2. « Homme supérieur pour la conception des affaires, il n'a pas le même talent pour suivre les opérations, il le sait et a assez d'esprit pour en convenir » (Castellane, t. I, p. 452).

Digitized by Google

MÉLANGES ET DOCUMENTS

CHARLES DE GONZAGUE

DUC DE NEVERS

ET L'HÉRITAGE DE CLÈVES-JULIERS

(1604-1609).

Né de Louis de Gonzague, troisième fils de Frédéric II, duc de Mantoue, et de Henriette de Clèves, fille de François de Nevers, Charles de Gonzague avait succédé aux charges et à la confiance dont Henri IV avait honoré son père. Celui-ci, en effet, d'abord d'accord avec la Ligue sans avoir été ligueur, s'était rallié à la cause du vainqueur d'Ivry. Ses négociations à Rome pour l'absolution du roi en 1593, où il avait profité de sa qualité de prince d'origine italienne, avaient été laborieuses, et Henri IV lui avait su bon gré de ses efforts. Aussi, quand il mourut le 23 octobre 1595, le roi avait promis à sa veuve de traiter le jeune Charles comme son propre fils[1]. Dans l'espoir de succéder au duc de Mercœur et de combattre comme lui les Infidèles, Charles de Gonzague avait entrepris un voyage en Pologne et en Hongrie. Au retour, il ne put résister au désir de prendre part au siège de Bude où il fut blessé au mois d'octobre 1602[2].

Catholique ardent, de naturel aventureux et magnifique, il rêva plus tard d'une croisade contre les Turcs pour rétablir à son profit le royaume de Morée et délivrer la Grèce et il usa de son influence à Rome pour obtenir du pape l'érection d'un nouvel ordre de che-

1. Lettre du 23 décembre 1595 (*Lettres missives*, t. IV, p. 482). La duchesse douairière l'ayant bientôt rappelé près d'elle, Henri IV s'en plaint et la blâme de cet amour maternel mal entendu. Voir aussi (t. IX, p. 243) la lettre à la même, non datée, sur le mécontentement du roi à l'égard du jeune prince.

2. *Lettres missives*, t. V, p. 701 et 704, et Sully, *Économies*, t. IV (éd. Petitot), p. 170 et 175. Voir sur son intervention en Pologne, la lettre de Henri IV, du 17 mars 1603, à Maurice de Hesse (*Lettres*, t. VI, p. 52).

Digitized by Google

valerie, *la Milice chrétienne*, dont la réalisation fut contrariée par d'efficaces protestations des chevaliers de Malte : Louis XIII fut contraint de s'y rendre. Et pourtant, ces projets d'expédition lointaine, Richelieu lors de son premier ministère les avait habilement flattés en 1616 pour détacher le duc de Nevers de l'alliance des autres princes révoltés et par le P. Joseph, qui devait caresser toute sa vie un dessein analogue de croisade contre les Turcs; il avait ramené de la sorte au service du roi le prince un moment égaré[1]. Pourvu, comme son père, des gouvernements de Champagne et de Brie, Charles de Gonzague, qui avait épousé Catherine de Lorraine, fille du duc de Mayenne, donna carrière à ses goûts de munificence par la fondation de la cité de Charleville. Malgré son peu de sûreté et son goût d'aventures, la cour le maintint toujours en fidélité, sauf à le charger d'ambassades honorifiques à l'heure où il valait mieux l'éloigner[2]. Dès la régence, Marie de Médicis s'était servie de lui pour l'intéresser à la succession de Mantoue qu'il ne perdait pas de vue et devait finalement recueillir, et Louis XIII l'employa, en 1623, pour empêcher la rupture entre la Savoie et le Mantouan[3]. Mais, en somme, il restait en marge de la société française, et des légendes circulaient sur son esprit bizarre et visionnaire.

Intelligent et fantasque, il ne réalisera rien des projets qui l'occupèrent toute sa vie, sinon qu'il recueillit en 1627, à la mort du duc Vincent II, la couronne ducale de Mantoue.

Il la garda dix ans et mourut en 1637, mais il avait réussi à fonder du moins sa dynastie. Charles II, son petit-fils, né du duc de Réthelois, mort jeune, et de Marie de Mantoue, fille du duc de Mantoue, François IV, et de Marguerite de Savoie, lui succéda comme duc de Mantoue. Sa petite-fille, Éléonore, née en 1630, devint, le 30 avril 1651, impératrice par son mariage avec Ferdinand III. Cet empereur l'avait épousée en troisièmes noces et elle lui survécut. Il est curieux de voir, dans la relation anonyme d'un officier français qui visita la cour de Vienne en 1672, combien cette princesse avait hérité du caractère de son aïeul. « Elle aime », écrit notre voyageur, « la gloire et la réputation, et l'on remarque dans ses manières une certaine envie de plaire et d'être estimée de ceux qui l'approchent.

1. Voir mon *Louis XIII et Richelieu*. Paris, Leclerc, 1911, p. 342 et suiv.
2. *Ibid.*, p. 322 et suiv.
3. Voir les lettres à Marie de Médicis que j'ai publiées dans *Documents d'histoire*, 1911, et la lettre du roi au duc de Mantoue du 22 octobre 1623 éditée dans mes *Lettres de la main de Louis XIII*. Paris, Rahir, 1914, t. I, p. 305.

Digitized by Google

Curieuse, aimant la science et la conversation des savants, libérale et magnifique comme la plupart des grandes ambitieuses et capable de beaucoup de choses pour satisfaire cette passion. D'ailleurs inconstante, pleine de variété, s'engageant facilement et manquant avec la même facilité à ses engagements, brusque et prompte naturellement et cependant patiente et politique lorsqu'elle n'est pas la maîtresse[1]. »

Peut-être cette ressemblance, cas d'atavisme assez ordinaire entre l'aïeul et sa petite-fille, ne s'arrêtait pas au moral et notre relation signale la fraîcheur et l'éclat du teint et aussi le soin remarquable que prenait de sa personne l'impératrice douairière : « L'on voit », disait-il, « dans la simplicité et le noir de ses habits de veuve un air de galanterie et d'ajustement répandu jusques aux moindres choses. » Si la princesse, née à Mantoue trois ans après l'avènement du duc de Nevers, tenait de Charles de Gonzague, ce mélange de qualités italiennes et françaises qui séduisit notre compatriote en 1672, l'inconstante ambition de son ancêtre revivait en elle.

Parmi les aventures où l'appétit inquiet des grandeurs jeta Charles de Gonzague, celle de la succession de Juliers n'est ni la moins curieuse ni la plus connue. On sait qu'il fut un des nombreux prétendants qui briguèrent l'héritage du duc Jean-Guillaume le Simple, « duc de Clèves, de Berg et de Juliers, comte de Ravensberg et de la Marck et seigneur de Ravenstein ». Ce prince, qui avait succédé en 1592 à son père Guillaume le Riche, n'avait pas de postérité malgré deux mariages et sa succession, comme écrivait Henri IV, était « menacée et aboyée de divers endroits[2] ».

Les prétentions de Charles de Gonzague portaient sur le comté de La Marck et la seigneurie de Ravenstein, en vertu des droits de sa mère Henriette de Clèves, fille de François, duc de Nevers, qui était de cette maison de la Marck à laquelle appartenaient les derniers ducs de Juliers. En qualité de comparse dans cette grande pièce, où les deux compétiteurs principaux, le margrave de Brandebourg et le duc de Neubourg ont éclipsé les autres, son rôle a semblé effacé. C'est que les travaux importants déjà publiés sur cette question de Clèves et Juliers[3] ont laissé dans l'ombre un bon nombre de docu-

1. Bibl. nat., fonds fr. 8997. Mémoires de la cour de l'empereur ez années 1671 et 1672.

2. L. Anquez, *Henri IV et l'Allemagne* (Paris, Hachette, 1887), a rappelé (p. 157) cette expression du roi de France. Elle est tirée d'une lettre au landgrave Maurice de Hesse du 3 novembre 1604, année où l'on s'occupa beaucoup de l'héritage espéré (t. VI, p. 324).

3. Moriz Ritter, *Briefe und Acten zur Geschichte des dreissigjæhrigen Krieges*. Munich, 1870-1879, 3 vol. in-8°, XIV-751, 627 et 561 p. — Le troisième tome sur la guerre de succession de Juliers contient une série de documents sur la question, mais ceux des Portefeuilles Godefroy complètent les

Digitized by Google

ments contenus dans plusieurs des Portefeuilles Godefroy de la bibliothèque de l'Institut et d'autres pièces authentiques conservées à la Bibliothèque nationale. C'est de là que sont tirés les documents ci-dessous relatifs à Charles de Gonzague et à ses prétentions.

1. — *Dépêches de Villeroi à Jacques Bongars*[1]

Du 13 septembre 1604.

Monsieur,

Depuis le partement de David[2], nous avons reçu vos lettres du 10e, 22e et 30e du mois d'aoust et celle du 5e du présent par les mains de ceux auxquels vous les aviez adressées. Nous avions bien prevu que le *voyage de Nevers de là* y apporteroit l'alarme que vous avez ecrite. Je vous assure aussi que nous fimes tout ce que nous pumes pour l'en detourner et voyant que nous n'en pouvions chevir[3], Sa Majesté *resolut de ne lui bailler aucunes lettres, et aussi elle s'abstiendra de lui faire aucune faveur avec quoi elle put engager le nom de Sa Majesté*[4].

Si nonobstant cela il a dit et fait chose pour *se recommander et favoriser en la succession des duchés de Cleves et Juliers*, le temps et la conduite de Sa Majesté en ce fait les delivrera (*sic*) bientôt de crainte[5].

Mais comme nous ne doutons point que ceci *ne les eut reveillés et peut etre reunis à un dessein, nous vous prions de mettre peine d'en decouvrir la verité et nous avertir*[6]. *Nevers veut que*

débats contradictoires des prétendants et leurs prétentions dont les titres furent envoyés à Henri IV, collectionnés par le laborieux historiographe.

1. En partie chiffrées (cette partie est imprimée en *italique*). La première est une réponse aux représentations de Bongars sur les inconvénients du voyage entrepris en Allemagne par le duc de Nevers. Les annotations marginales ajoutées de la main de Bongars sont placées en notes aux endroits qu'elles commentent.

2. Le messager David est nommé dans les lettres de Henri IV à Maurice de Hesse du 18 juillet 1603, 12 octobre 1605 et 17 mars 1606 (t. VI, p. 137, 546 et 547).

3. Venir à bout.

4. Bongars, en marge : « Ce n'est pas assez de n'aider point, il faut empêcher. »

5. Bongars, en marge : « Mais ils ne délivreront pas Sa Majesté d'une mauvaise opinion d'elle. »

6. La cour de France, n'ayant pu empêcher le voyage, en escomptait au moins l'avantage de secouer un peu l'inertie des princes allemands. Henri IV écrivait à son ami le landgrave Maurice dans la lettre déjà citée du 3 novembre 1604 : « Lesdits princes (de Brandebourg) et ceux qui y prétendent font sagement de penser et pourvoir d'heure à ladite succession afin qu'elle ne soit dissipée ni usurpée par ceux qui y aspirent qui n'y ont aucun droit, à quoi s'ils ont besoin de mon assistance ils ne seront éconduits. »

Digitized by Google

nous croyions que l'Empereur en a un separé des autres, non pour le marquis de Bourgau[1], *mais pour s'emparer desdits duchés par puissance de fief et main souveraine, sous pretexte que les filles ne peuvent aprehender la succession desdits duchés, et pourroit etre Maximilian*[2] *s'estre approché de ces quartiers autant pour ce fait que pour celui de Milhosen*[3] *et les différents de Strasbourg*[4].

Nous ne devons desirer que la maison d'Autriche usurpe lesdits duchés et seroit necessaire pour l'empecher que lesdits interessés convinssent et s'accordassent ensemble des moyens qu'ils auront à tenir pour recueillir cette succession quand elle echerra, mais je crois que ce serà chose bien difficile. La duchesse desdits pays[5] *appuyée de là n'est pas aussi sans dessein, mais possible que ce prince de la chape duquel on debat, vivra plus que ceux qui s'entendent à sa mort.*

Il est vray que Nevers veut que nous croyions que les habitants et peuples desdits duchés sont affligés et maltraités des etats de Albert (l'archiduc de Flandre) *et qu'ils sont prêts à se revolter contre ceux qui les gouvernent.*

Sur quoi dit qu'il faut craindre qu'ils prendront cette resolution qu'ils ne s'attachent et se livrent à l'Empereur, plus puissant pour les defendre, tellement qu'il seroit d'avis de commencer dès à *present une partie pour faire tomber cette succession où il seroit avisé*[6]. Vous nous ferez plaisir de nous en escrire votre advis...

Du 15 octobre 1605.

Ce que M. de Nevers a du commencement traité en Allemagne a été au desceu[7] de Sa Majesté laquelle n'en a eté contente. Il se couvre

1. Le marquis de Burgau, fils de l'archiduc d'Autriche frère de Maximilien II; avait épousé la quatrième sœur du duc Jean-Guillaume de Clèves.

2. Dans sa lettre du 15 octobre, Villeroi mande à Bongars : « Le voyage de l'archiduc Maximilien en Alsace aura fait plus de bruit que d'effet dont on doive se mettre en peine. Il ne cherche que de l'argent et à couler doucement le temps » (Bibl. nat., fonds français 7129, fol. 262).

3. L'affaire de Mulhouse se rapporte aux prétentions de la maison d'Autriche en Alsace (voir Bibl. nat., fonds fr. 7129, fol. 258).

4. Ces querelles sur l'administration de l'évêché de Strasbourg ont été racontées par Anquez, qui pourra trouver un supplément d'informations intéressantes sur les rapports de Ernest de Brandebourg avec Henri IV.

5. La duchesse de Clèves était Antoinette de Lorraine, fille de Charles III, que Jean-Guillaume épousa en secondes noces en 1599.

6. « Aux légitimes successeurs », riposte Bongars, et il ajoute : « Faut aller sur les lieux pour reconnoître les affections. D'avis qu'on y veille, mais nous avons des affaires qui nous touchent de plus près » (Bibl. nat., fonds français 7129, fol. 260).

7. A l'insu.

Digitized by Google

des pretentions qu'il dit avoir comme issu de la maison de Cleves, desquelles il dit que ceux du Conseil du pays refuzent de lui faire droit[1]. Toutesfois Sa Majesté ne trouve pas bon qu'il y procede ainsi par voye de fait[2]. Car c'est contrevenir au traité de Vervins et offenser ses alliéz interesséz en ladite succession. Elle lui a mandé qu'il s'en retira sans s'engager davantage[3], à quoy il a repondu qu'il obeira de sorte qu'il est atandu tous les jours en cete Court. Mais il est certain que si lesdits pretendans ne s'entendent et accordent mieux ensemble pour recueillir ladite succession quand elle escherra qu'ilz y auront la moindre part, estant chevallée et muguetée, comme elle est, *par celuy d'Austriche et principalement l'archiduchesse de Flandres secourue de l'argent d'Espagne. Ils entretiennent par pension les capitaines et gouverneurs des principales places et les principaux conseillers et directeurs des pays.* Je l'ay dit au duc des Deux Ponts quand revenant de se marier il a repassé par ici pour aller aux Deux Pontz[4] *me parlant des entreprises et poursuites de Nevers.* Il nous semble donc qu'il seroit besoin que *lesdits pretendantz s'unissent et accordassent de bonne heure au partage de ladite succession. Ce faisant il sera facille de maintenir et conserver les droits principaux de notre costé.* C'est ce que nous desirons etre dit par vous *à ceux qui en parleront et je souhaite que lesdits princes se soient si bien servis et conservez qu'ils en fassent leur profit...*

(Bibl. nat., fonds fr. 7129, p. 260 et 262).

2. — *Dépêche de Maurice, landgrave de Hesse, à Henri IV (2-12 avril 1609).*

Sire,

Je regrette fort la mort du feu mon cousin le duc de Juliers, Cleves, etc., lequel, non obstant (*sic*) les traverses qu'il a eu en ce monde pour la foiblesse du jugement, je croy estre receu au sein de nostre bon Dieu

1. Nevers, accrédité près du duc de Clèves par une lettre de Henri IV datée de Blois (2 oct. 1605), devait y « traiter à l'amiable » du « partage qu'il demande à cause de son aïeulle maternelle Yssac de Clèves » (t. VIII, p. 920), et La Vieville, gouverneur du Rethelois, fut accrédité à cet effet (*ibid.*, p. 890).

2. L'entreprise armée de 1604 ne sera pas oubliée des conseillers et sénateurs des duchés lorsque, en 1609, le duc de Nevers leur enverra des lettres respectueuses qu'on verra plus loin. Leur réponse (plus bas n° 6) la lui rappellera vertement.

3. Voir la lettre de Henri IV du 8 juin 1603 (lire 1604, t. VIII, p. 889) et les lettres au duc de Clèves et à ses conseillers du 2 octobre 1605 (Ibid., p. 919 et 920).

4. Il avait épousé une princesse de Rohan et se plaindra plus tard, dans une curieuse lettre que je publierai, que le roi de France ne lui ait pas constitué une dot.

Digitized by Google

qui departist ses dons à ce que bon luy semble selon sa grand debonnaireté. La dessus nous nous trouvons fort en peine voyant que l'un et l'aultre parti, sans s'informer du droict qu'il y puisse avoir, s'empare des terres dudict Duc defunct et s'en rend maistre chacun à plaisir, chose qui pourra creer beaucoup de prejudice à tous ceux qui y sont interesséz, nommement à ceux de la maison de Brandeburg comme nepveulx en partie et successeurs au droict de leur belle mere en ce qui touche les feaulx feminins, auxquelz ilz ont de pretensions fort raisonnables, joinct que la maison Palatine pour beaucoup des regards ne voudra pas quitter son droict, les sœurs dudict Duc defunct se trouvant encores en partie en vie, sans faire mention d'aultres droicts et particularités n'estants moins d'importance que les dessus-dictes.

Voyla, Sire, le grand subject dont je n'ay pas voulu manquer à m'informer des bons et sages advis de V. M. m'asseurant que pour son grand entendement et souci des affaires publiques, elle y aura advisé dès long temps et regrettant fort la condition de mes voisins, lesquelz après la playe receue advisent à y mettre ordre, combien qu'il eust esté bien seant, mesmes necessaire pour leur seurté, que l'on s'eust tenu prest chacun en son endroict, à parer le coup et detourner ce qu'il y avoit du mal à venir. J'attendray les advis et commandements de V. M. et ne faudray pas de me conformer à iceux comme à tous aultres dont il plairra à V. M. m'honnorer, priant Dieu pour sa prosperité et longue vie et demeurant, Sire, de vostre Majesté, tres humble serviteur et amy,

MAURICE, landgrave de Hesse,
au Roy.

A Cassel, le 2 d'avril sty. vet. 1609.

(Bibl. nat., fonds fr. 15921, fol. 355.)

3. — *Lettre du duc de Nevers à Henri IV (Augsbourg, 25 avril 1609).*

Sire,

A mon partement d'Italie[1], j'appris par le duc de Mantoue la mort du duc de Cleves et fus aussy conseillé de luy sçachant que j'y pouvoys avoir quelque interest d'envoyer diligemment vers l'Empereur comme estant celuy qui par raison doibt faire justice à tous ceux qui pretendent à sa succession pour le prevenir et faire en sorte qu'il ne soit point procedé à l'avantage des autres pretendantz et à mon prejudice et qu'il ne dispose d'aucun de ses estatz en faveur de nul autre,

1. Le duc de Nevers avait été envoyé à Rome pour la cérémonie de l'obédience au pape Paul V. Nous comptons dans un prochain article nous occuper de cette mission et publier les faits curieux et instructifs que Nevers rapporte. Il quitta Rome au commencement de 1609, passa en Allemagne et c'est d'Augsbourg qu'est datée cette lettre.

Digitized by Google

sinon à condition qu'ilz satisferont tous à ce que je monstreray justement m'apartenir, veu que sans difficulté ilz envoiroient vers l'Empereur pour luy faire entendre chacun leurs raisons et qu'il sembloit à propos qu'il sceut les pretensions et les debtes que j'y puis avoir tant pour ce que j'y puis avoir, tant pour ce que je maintien n'avoir eu partage de cette maison là qu'un papier d'une pretension du duché de Brabant laquelle ilz n'ont jamais faict valloir et qu'il y a maintenant moins d'apparence que jamais qu'elle puisse servir, outre la seigneurie de Ravestin que je pretens qui m'est substituée, comme aussy pour la succession de deux freres que mon bisaïeul avoit dont il n'a jamais rien herité, mais le seul duc de Cleves son frere aisné l'a tousjours possedée[1]. Ce que n'envoyant point promptement il pourroit peut estre donner les Investitures sans y mettre cette clause qu'ilz seroient obligez de me faire raison de ma pretension, ce qui me donneroit grand peine alors d'en tirer ce que je puis par ce moien apparemment esperer. J'ay, suivant cet advis qui m'a aussy esté confirmé de mesme par Madame l'archiduchesse d'Ispruck, envoyé le vidame de Chartres[2] vers l'Empereur avec la lettre dont j'envoye la copie à vostre Majesté[3], lequel j'addresse à M. de Baugis[4] resident pour vostre Majesté à Pragues, selon l'advis duquel il a charge de se conduire tant pour ce qu'il jugera à propos pour le service de vostre Majesté comme pour ce qui concernera mon bien en cet affaire. J'espere que veu qu'il a fallu embrasser diligemment ceste occasion elle n'aura point desagreable que je m'y soy comporté de cette façon et qu'elle me voudra favoriser de ses lettres de faveur et recommandation lorsqu'il en sera besoing, comme autresfois elle m'a faict l'honneur de me le promettre. La diversité des pretendantz est si grande et leurs raisons si discordantes que vostre Majesté jugera ces differentz ne se pouvoir terminer sans grande rumeur, laquelle de jour à autre semble s'esmouvoir, comme j'ay reconneu de tous les princes par où j'ay passé et notamment du duc de Bavieres[5]. Je la supplie très humblement ne treuver

1. Ce que rappelle ici Nevers est distinct de la succession qui lui fait réclamer Ravenstein et le duché de La Mark; mais il tient à englober tous les dénis de justice contre lesquels il avait déjà protesté cinq ans auparavant pour donner du poids à sa prétention sur l'héritage litigieux.

2. Le vidame de Chartres était dès 1601 Pregent de la Fin, neveu de Jacques de la Fin, mêlé comme son oncle à la conspiration de Biron et son dénonciateur. Cf. *Économies royales*, éd. Petitot, t. IV, p. 97.

3. Publiée plus bas n° 4.

4. M. de Baugy qui résidait pour Henri IV près de l'Empereur y séjournait encore après la majorité de Louis XIII lors du voyage en Allemagne que le duc de Nevers fit en 1618. Cf. mon *Louis XIII et Richelieu*, p. 362.

5. Le duc de Bavière était le duc Maximilien, né en 1573, fils de Guillaume V et de Renée de Lorraine, en faveur de qui fut créé en 1620 l'électorat qui le récompensa de l'appui donné par lui à l'Empereur depuis qu'il s'était déclaré chef de la Ligue catholique. Il épousa en secondes noces Marie-Anne, sœur de l'empereur Ferdinand III, et mourut en 1651.

Digitized by Google

mauvais si je prens la hardiesse de l'importuner des noms des pretendanz aux estatz du feu duc de Cleves et des raisons qui semblent authoriser leurs demandes, lesquelles sont si differentes que vostre Majesté poura connoistre combien il est malaisé de les accorder, ne me pouvant bien imaginer quel juge ilz peuvent prendre en ces debatz que leur espée, d'autant que l'Empereur est juge et partie en deux façons, l'une que comme Empereur il pretend que le fief ne tombe point en quenouille et qu'il est reuny à la Couronne, l'autre que comme cousin germain heritier du marquis de Bourgaud[1], qui est de sa maison, il semble qu'il le voudra favoriser par dessus les autres pretendantz, lesquelz outre qu'ilz sont Lutheriens ou Calvinistes sont encores particulierement ennemis de sa personne. Outre cette pretension de l'Empereur, celle du duc de Saxe[2] y revient encores, lequel maintient ces estats luy apartenir venant à manquer la ligne masculine par un accord fait entre l'Empereur Maximilien, pere de Charles le Quint et ses predecesseurs que venant à faillir les masles il luy faict don de tous les estats du feu duc de Cleves. Le marquis de Brandebourg[3] pretand part ausdicts estatz pour avoir espousé la fille de la sœur aisnée du duc de Cleves; l'on m'a asseuré que pour l'alliance qu'il desire faire entre luy et l'electeur palatin[4] il veult donner sa fille aisnée au filz dudict electeur à desseing de luy transferer pour son mariage le droict qu'il pretend sur lesditz estatz ce qui n'est pas neamoins encores resolu, ains une seule proposition. Le duc de Neibourg[5] qui pretend encores pour une autre des sœurs dont il est venu, s'imagine que la plus grande part de tous ces estatz luy apartient. Il est desjà dans le pays et vouloit entrer au gouvernement desditz duchez, attendant que tous les differentz fussent accordez, et pour se saisir de Duseldorf faignoit d'aller visiter Madame la duchesse de Cleves, dont quelques conseillers qui gouvernent

1. Cf. *supra*, p. 66, note 1.

2. La branche Albertine de Saxe se réclamait d'un rescrit de l'Empereur adressé le 26 juin 1483 « à son cher cousin Albert, duc de Saxe, landgrave de Thuringe et marquis de Meissen » pour services rendus « tant en la dernière guerre contre le feu duc Charles de Bourgogne... que depuis encores contre le roy d'Hongrie ». Ce roi de Hongrie était Ladislas de Pologne qui règna de 1451 à 1516.

3. Jean-Sigismond avait épousé la fille de l'aînée des sœurs de Jean-Guillaume de Clèves. Bien que sa mère fût morte avant le dernier duc de Clèves, sa fille prétendait représenter une branche plus directe que sa tante, femme du duc de Neubourg et sœur cadette du duc de Juliers.

4. Les électeurs palatins (électorat du bas Palatinat), les ducs de Neubourg, celui des Deux-Ponts appartenaient à des branches de la maison de Bavière, descendant d'Otton de Wittelsbach, investi du duché de Bavière en 1180.

5. Wolfgang-Guillaume, né en 1578, duc de Neubourg, était cousin germain de Jean, duc des Deux-Ponts. Son fils, Philippe-Guillaume qui lui succéda à Neubourg en 1653 était catholique, étant né d'un premier mariage avec Madeleine, sœur de Maximilien de Bavière.

Digitized by Google

maintenant le moins mal qu'ilz peuvent le pays s'en apercevantz luy firent fermer les portes et tient on que l'electeur palatin luy a desjà promis d'envoyer quelque cavalerie en sa faveur. Le duc des Deux Ponts estant venu d'une des filles y pretend aussy de son costé. L'Empereur, le duc de Saxe et le marquis de Burgaud qui a espousé une des autres sœurs pretendent que tous les trois cy dessus nommez n'y ont aucun droict pour les renonciations qu'ont faictes les trois sœurs susnommées lorsqu'elles ont esté mariées. Le marquis de Burgaud, au contraire, dict que sa femme n'a point renoncé et que pour ceste occasion il n'a jamais voulu aucun mariage, se promettant par ce moyen d'en tirer plus de fruict après la mort de son beau frere. Ledict marquis de Bourgaud lors que je fus à Ispruck et sa femme m'envoyerent visiter, me donnantz compte particulierement de leurs droicts, m'informantz de toutes les raisons des uns et des autres, ce qui m'a despuis encores esté reconfirmé par le duc de Bavieres, auquel j'ay plus adjousté de foy, veu qu'il n'est touché d'aucune sorte d'interest. Ledict marquis de Bourgaud, m'envoyant visiter me fist connoistre qu'il desiroit de joindre sa pretension avec la mienne pour l'interest de la religion, veu aussy qu'il n'y avoit plus que sa femme et moy de cette maison qui n'eussent point renoncé à la succession. Je l'ay envoyé remercier de cette bonne volonté luy et Madame la princesse Sibille, sa femme, sans leur avoir tesmoigné quelle estoit mon intention, ne desirant en cela avoir faveur ny appuy que de vostre Majesté ny joindre mon interest avec celuy d'aucun autre sans sçavoir premier si elle l'auroit agreable ou non et avec ceux seulement qu'elle jugera estre les plus utiles pour son service que je prefereray tousjours à toute autre sorte d'utilité et proffit que je pourroy esperer d'ailleurs. Je la supplieroy seulement de considerer que lors qu'estant refusé du duc de Cleves et de son conseil des pretensions que durant sa vie je pouvoy demander, vostre Majesté treuva bon lors que j'arrestasse ce desseing pour l'interest que Monsieur de Lorraine et Madame la duchesse sa fille y pouvoient lors avoir[1], à quoy soudain je ne manquay d'obeir, vostre Majesté aussy me faisant l'honneur en ce temps là de m'asseurer qu'aux occasions elle ne me desnieroit sa protection. Elle pourra peut estre maintenant d'une parole m'aider beaucoup veu l'estat present des affaires, lesquelles sont reduites en tel poinct que je puis asseurer vostre Majesté qu'encores que plusieurs y pensent pretendre avec raison, neanmoins (*sic*) il n'y en a un seul qui en son ame n'y treuve un grand embarras et tous croient et craignent que pour la division de tous ces pretendantz, l'archiduc par le moyen du Roy d'Hespagne ne s'y veuille usurper le principal droict et faire le mesme maintenant de ses duchez de Juliers, de Bergues et de Cleves que fist l'Empereur Charles le Quint de celuy de Gueldres lequel il joignit aux Pays Bas sans aucun droict ny raison. Je m'empescheroy bien de faire un si long discours à vostre

1. Voir plus haut, p. 66, note 5.

Digitized by Google

Majesté veu que j'y ay quelque interest si je n'estimoy, comme elle peult mille fois mieux connoistre que moy ny que personne qu'elle y en peult aussy beaucoup avoir ce que je luy lairray jurer en me contentant seulement de luy rendre compte de mes actions et de luy escripre ce peu de nouvelles que j'ay peu apprendre passant sur l'estat de quelques princes de ce pays. J'y adjousteray encore, Sire, ce que l'archiduc Maximilien lequel je treuvay à Ispruck arrivé despuis peu de jours de Vienne me dict touchant les affaires de l'Empire lesquelles luy et tous les autres princes reconnoissent telles qu'ilz n'y voyent quasy plus de remede pour la grande confusion d'interestz qui sont d'une part et d'autre, causée par l'irresolution et la mesfiance de l'Empereur[1] lequel ne s'est jamais voulu resoudre ny à se marier ny à trouver bon que l'on s'assemblast pour faire un Roy des Romains, ledict archiduc Maximilien m'aiant protesté que l'Empereur est en plus grande mesfiance du Roy d'Hongrie[2] et de luy avec l'archiduc Albert que de nul autre de ceux qui ne luy apartiennent en rien. Ledict archiduc Maximilien, à ce que j'ay reconneu de son opinion, y pense avoir meilleure part que les autres pour s'estre mieux, ainsy qu'il presume, comporté et envers les electeurs catholicques et vers les Lutheriens que les autres pretendantz, car outre ce que le Roy d'Hongrie est infiniment mal avec l'Empereur qui ne luy donnera jamais sa voix, il est particulierement en mauvais mesnage avec tous les autres electeurs catholiques pour l'accord qu'il a faict nouvellement avec ceux de la religion dans l'Autriche et principallement pour d'autres raisons mal voulu de celuy de Mayence, qu'il doibt bien croire qu'aucun de ceux là ne consentira jamais à son election. L'archiduc Ferdinand de Gratz s'est semblablement ruiné de credit parmy les electeurs de la religion pour avoir chassé de ses estatz ceux qui en estoient avec beaucoup de violence et de vigueur. Leopold[3] seroit plustost favo-

1. Rodolphe avait pour frères Mathias, Maximilien, Albert et Ernest, ce dernier mort en 1595. Léopold n'était que son cousin, ainsi que Ferdinand de Gratz, tous deux fils de Charles d'Autriche (m. en 1590) et de Marie, fille du duc de Bavière Albert II. La sœur de Ferdinand épousa Philippe III d'Espagne.

2. Mathias, frère de Rodolphe II, avait été élu roi de Hongrie malgré l'Empereur, qui ne le lui pardonna jamais. Rodolphe II, succédant à son père Maximilien II, mort le 12 octobre 1576, n'avait pu l'empêcher d'accepter le gouvernement des Pays-Bas offert par les sujets révoltés de Philippe II. Mathias renonça aux Pays-Bas en 1580 moyennant une pension.

3. Rodolphe II envoya en 1609 Léopold, son cousin, occuper en son nom les duchés en litige. J'ai cité la lettre de Léopold à Henri IV du 29 juillet 1609 dans *Formulaires de lettres de François Ier à Louis XIV*, p. 87 et suiv. Cf. *Documents d'histoire* mars-décembre 1913, p. 242. Évêque de Strasbourg et de Passau, il eut en partage le Tyrol, Goritz, le landgraviat de la Haute-Alsace, Ferrette, Brisach, Fribourg-en-Brisgau, etc. De Claude, fille de Ferdinand de Médicis et sœur de Cosme II, veuve du dernier duc d'Urbin, il eut Ferdinand-Charles, né à Innsbruck en 1621.

Digitized by Google

risé de l'Empereur et des catholiques que nul autre pour estre en fort bonne estime parmy eux. Mais pour n'avoir aucunes sortes d'estatz ny de forces de soy pour maintenir cette qualité, semble que cette raison seroit suffisante pour l'en empescher. L'archiduc Albert[1] pour estre trop hespagnol semble aussy en estre forclos des uns et des autres. Le duc de Bavieres s'imagine que l'Empereur le voudra favoriser pour la grande confiance qu'il monstre avoir despuis quelque temps en luy, luy ayant despuis quelques jours envoyé un president de son Conseil pour l'advertir comme ceux de la religion de Boheme ont resolu de faire une Diete dans Pragues du costé de la ville basse sans le consentement de l'Empereur, ce qu'il dict n'estre resolu de souffrir, mais de perdre plustost la vie qu'en sa presence il luy soit fait un tel affront et attend son principal secours du duc de Bavieres, lequel de son costé se dispose à le servir pour s'installer tousjours plus en ses bonnes graces. D'ailleurs l'on tient que l'Empereur fera assemblée des princes de sa maison, hormis du Roy d'Hongrie pour adviser tous ensemble d'accomoder ces grandz differentz qui sont entreux. Dom Balthasar de Soniga, lequel, comme vostre Majesté sçait, est maintenant ambassadeur à Pragues pour le Roy d'Hespaigne, a charge de pratiquer cette réunion pour tascher de faire un Roy des Romains. Je le treuvay chez le duc de Bavieres, y estant venu par commission de son maistre pour ce subjet aussy et desjà avoit veu l'archiduc Ferdinand de Gratz et Leopold duquel il a, à ce que j'ay peu conoistre, une grande opinion et m'a asseuré que c'estoit celuy que le Roy d'Hespagne desiroit plus estre preferé à l'Empire que nul autre de sa maison, ayant charge aussy de proposer l'archiduc Albert et lors que je luy fis paroistre que je croyoy le Roy d'Hespagne y debvoir pretendre plustost que nul autre, respondist que jamais les Allemans n'y consentiroient et qu'aussy il avoit charge de son maistre, avant que faire aucune proposition, d'asseurer qu'il se donnoit luy mesme l'exclusion et que son desir estoit seulement que l'Empire ne sortist de sa maison et que cela estant il seroit satisfaict. Ce jour là mesme il partoit pour aller à Inspruck voir l'archiduchesse et l'archiduc Maximilien pour les induire à cette assemblée de Pragues qui se pourra faire dans ce mois de may. Il avoit eu charge de voir le Roy d'Hongrie le premier, mais l'Empereur s'y est formellement opposé, de sorte que pour ne point desobliger l'Empereur, il a remis cette visite pour la derniere et cependant a depesché un courrier en Hespagne pour sçavoir ce qu'il aura à faire sur ce subject. Ledict ambassadeur tesmoignoit avoir une grande crainte que ces affaires de Cleves n'aportassent quelque alteration à la tresve des Pays Bas, ce que le duc de Bavieres m'a asseuré avoir reconneu de luy. La mauvaise intelligence qui est main-

1. Sur le projet de le faire roi des Romains, voir les lettres de Henri IV au landgravé de Hesse, du 28 décembre 1603, 12 oct. 1605, 6 oct. 1606 (t. VI, p. 188 et 550, et t. VII, p. 11).

Digitized by Google

tenant entre le duc de Bavieres, l'electeur palatin et le duc de Neibourg pour l'entreprise qu'il fist de Dannevert[1] est cause qu'il est assez promptement adverty de tout ce que font ces princes. Il receust nouvelles par un courrier lors que je estoy avec luy de la surprise que l'electeur palatin a faicte de la ville de Bruchsal dont je croy que vostre Majesté a esté advertie laquelle apartient à l'evesque de Speire, ce qui a aporté grande aprehension parmy ces evecques catholicques, ledict duc de Bavieres ne pouvant s'imaginer quelle occasion luy a peu faire entreprendre ce desseing. Il receust aussy en mesme temps advis que le landgrave de Cassel faict aussy lever de cavalerie et infanterie, ne pouvant estre à ce qu'il dict pour autre desseing que pour donner dans l'evesché de Patelborne[2] et seconder en cela l'intention de l'electeur palatin et commencer une guerre aux evesques catholicques, comme on doubte fort qu'elle n'arrive ou bien pour se saisir de quelques villes et chasteaux du comté de la Marck qu'il pretend après la mort du duc de Cleves luy debvoir revenir. L'electeur de Coulogne aussy s'est avancé à trois lieues près de Couloigne sur une pretension qu'il a encores dans lesditz estatz, de sorte que je pense qu'il faudra un bon jurisconsulte pour accorder tous ces differendz. Je croy aussy, Sire, que vostre Majesté aura esté bien advertie des deux ligues qui se font entre les princes protestantz dont en l'une semble estre le chef l'electeur palatin où sont associez les ducs de Neubourg, des Deux Pontz, de Virtemberg[3], le marquis d'Anspach, le prince d'Analte[4], le landtgrave de Cassel[5] et le marquis de Bade et l'autre sont les electeurs de Saxe et de Brandebourg, les ducs de Brondsvuich, de Lunebourg, de Pomeranie, de Holchtin, et Meckelbourg[6], lesquelz se communicquent fort souvent avec le Roy de Dannemarck[7]. Ilz ne traittent point par ambassadeurs, mais eux mesmes s'assemblent où leurs docteurs et secretaires n'entrent seulement pas, et bien qu'il semble en apparence que ces deux ligues soient differentes, si est ce qu'en effect ilz ont grande intelligence ensemble, dont Messieurs d'Autriche et mesme le duc de Bavieres et les evesques catholicques ne sont pas en petite alarme et, croid on aussy qu'ilz sont après pour

1. Le duc de Bavière parvint à s'emparer de Donauwerth.

2. Paderborn.

3. Jean-Frédéric *le Magnifique*, fils aîné de Frédéric et de Sibylle d'Anhalt, né en 1583, duc le 29 janvier 1608, mort en 1628.

4. Christian d'Anhalt. Henri IV comptait beaucoup sur lui. *Lettres missives*, 6 oct. 1606 (t. VII, p. 10).

5. C'est Maurice de Hesse, l'assidu correspondant de Henri IV et la cheville ouvrière de la ligue.

6. Les deux ligues ainsi annoncées étaient bien connues de Henri IV qui négociait avec le landgrave de Hesse, Maurice le Savant, dont la correspondance publiée par M. de Rommel en 1840 donne le tableau des affaires d'Allemagne. Voir la lettre du 6 novembre 1603 datée de Fontainebleau (*Lettres missives*, t. VI, p. 170).

7. Christian IV (1588-1648).

Digitized by Google

joindre à leurs ligues une autre des villes anxiatiques. J'ay donné charge au vidame de Chartres de s'enquerir chez tous les princes où il passera de toutes sortes de nouvelles le plus soigneusement qu'il luy sera possible pour en pouvoir encores mieux informer vostre Majesté à mon arrivée que je ne sçauroy faire maintenant. J'ay aussy envoyé le marquis de Reinel[1] visiter Madame la duchesse de Cleves sur la mort de son mary, dont j'espere encores estre informé de l'estat auquel maintenant sont les affaires du pays pour le rapporter semblablement à vostre Majesté, laquelle je supplie treshumblement me pardonner si je l'ay ennuyée d'un si long discours, ayant creu que c'estoit mon debvoir de ne rien oublier de ce que j'ay peu aprendre à mon passage par ce pays, n'ayant cependant une plus grande impatience que de retourner treuver vostre Majesté, ce que j'espere faire sans aucun delay pour luy rendre compte amplement de la commission dont il luy a pleu m'honorer en laquelle j'eusse bien desiré avoir autant de merite pour m'en acquiter dignement, comme j'auray tousjours de zele et de volonté d'employer mon bien et ma vie pour luy tesmoigner combien je suis, Sire, de vostre Majesté, trèshumble et tresobeissant subject et serviteur,

NEVERS.

A Ausbourg, ce XXV avril 1609.

(Bibl. de l'Institut. Portefeuille Godefroy 265, fol. 43).

4. — *Lettre du duc de Nevers à l'Empereur*[2].

In reditu meo e Romana legatione a Rege Christianissimo ad summum Pontificem, increpuit auribus meis rumor quidam super obitu Ducis Clevensis, cujus ego cum essem ex matre consanguineus subito animum subiit juris cujusdum hæreditarii recordatio, non contemnenda, et quoniam non dubito quin multi multa ex ejus Ducatu et ditione sibi deberi contendant, id ego nunc postulatum venio quod meum reor ex æquo et bono; atque illud magis me sperare jubet quod deserti Ducatus cura ex sacrae Caesareae Majestatis vestrae arbitrio et dispositione dependeat; mihi siquidem polliceor fore ut quod juris natura dedit, quodque mihi a superstitibus debetur hæredibus, id ipsum tueatur et propugnet suprema Cæsaris auctoritas, persolvat æquitas ac justitia vestra imperatoria. In eum ego finem nobilem hunc D. vicedomininum de Chartres ad Illam[3] mitto qui primum meo

1. Le marquis de Renel était un gentilhomme au service du duc de Nevers.

2. Cette copie, d'une main italienne, est sans titre. Un des secrétaires de Godefroy a ajouté celui-ci : « Copie d'une lettre du duc de Nevers à l'Empereur, qui luy tesmoigne les pretentions qu'il a sur le duché de Cleves, comme heritier de par sa mere, et envoye le vicomte de Chartres expressement pour luy faire cognoistre les droicts qu'il y a. »

3. Sacram Cæsaram Majestatem.

Digitized by Google

nomine salutem nuntiet et sacrae Cæsareae Majestati fausta omnia ominetur ac voveat, tum, si liceat, conceptis verbis suam explicet legationem, ac maxime supplex roget et per Imperatoriam impetret humanitatem ut nihil in mei detrimentum circa hujusmodi negotium aut exequi patiatur aut deliberari donec clarius innotescat ex antiquis et obsignatis tabulis (quae mihi nunc ob peregrinationem non extant) petitionis meae ratio ac fundamentum. Id ego tamen si causae aequitatae (*sic*)[1] fretus flagitem, pendebo tamen in omnibus ex sanctissimis aequissimisque sacrae Majestatis vestrae decretis quorum ego responsa constanter expecto ut qui nihil avidius expetam aut antiquius ducam quam illius mandata summa cum fide et diligentia exequi, imo vel data occasione vitam ipsam animose impendere, sicque me talem probare et praebere qualis ego semper fui et in aevum sum futurus Sacrae Caesareae Majestatis vestrae humillimus ac devotissimus servus.

X.

Copie de la lettre envoyée à l'Empereur.

(Portefeuille Godefroy 492, fol. 93 à 94 v°).

5. — *Lettre du duc de Nevers aux conseillers de Clèves et de Juliers (Coblentz, 9 mai 1609).*

Carolus Dux Nivernensis ad Consiliarios Clivenses ac Juliacenses. Carolus Gonzaga Clivensis, Dei gratia dux Nivernensis et Rhetellensis.

Nobiles, magnifici, sincere dilecti, superioribus diebus reditum parans ex regia legatione in Galliam certior factus fui in Italia, de obitu serenissimi Domini ducis Cliviae, Juliae, etc., consanguinei mei, quem casum ita graviter tuli quod acerbius quicquam accidere non potuerit. Cum ergo propter negocia in Germania mihi occurentia ex itinere nunc propius appulerim, quemadmodum D. Marchionem de Rheinell[2] ad serenissimam viduam Dominam cognatam Ducissam Cliviae Juliae[3] ante haec eo nomine ex Italia praemisi, ita intermittere nolui quin officium istud condolendi per hunc nostrum fidelem et nobilem Dominum Carolum de l'Orme[4], quem ad hoc specialiter ablegavi ex hac vicinia apud Dominationes vestras etiam complerem, eosdemque admonerem antiquae in domum Clivensem legitimae actionis, indubitataeque ex hoc casu successionis meae, certum et persuasum habens quod nolim, mihi qui unicus demum ex illa familia et

1. Lire : causæ æquitate fretus.

2. Sur le marquis de Renel, voir plus haut, p. 75, note 1.

3. La douairière de Clèves était princesse de la maison de Lorraine, voir plus haut, p. 66, n. 5.

4. Charles Delorme, médecin de Henri IV, figure encore à ce titre sous son successeur jusqu'en 1621 et comme médecin ordinaire jusqu'en 1630. Voir mon *État de la maison de Louis XIII*, n°s 1789 et 1838.

Digitized by Google

verus et legitimus haeres cum nomine et armis remansi, alium quemquam praelatum iri. Promittens jus meum uti incaepi, apud sacr. Caesar. Majestatem cujus justitiae me submisero, statim, ubi ad lares et archivium meum rediero, super eo et accuratissime deducturum et dominationes vestras, omnesque subditos contra quoscumque indemnes servaturum, et eorumdem injurias totis meis et meorum viribus, cum imploratione auxilii Christianissimi Regis, Clementissimi Domini mei et avunculi intrepide propulsaturum, prout circa hoc dictus Dominus Carolus Delorme defensionem oportunam offeret Dominationibus vestris quae me sibi gratiose addictum perpetuo invenient.

Datum Confluentiae 9 may anno 1609.

Vester semper amicus,

Carolus Gonzaga CLIVENSIS,
Dux Nivernensis.

Nobilibus, magnificis et sincere dilectis Dominis Consiliariis senatus Cliviensis et Juliacensis[1].

(Portefeuille Godefroy 492, fol. 95 et 97).

6. — *Réponse des conseillers.* *(Düsseldorf, 17 mai 1609).*

Consiliarii et statuum Juliacensium deputati ad Illustrissimum ducem Nivernensem.

Illustrissime Princeps Domine gratiosissime, Vestrae Illustrissimae Celsitudinis literas nona hujus Confluentiae ad nos consiliarios horum Ducatuum et Comitatuum datas, ejusdem legatus de l'Orme hodie nobis attulit, earumdemque tenorem viva voce exposuit. Agimus imprimis eidem Celsitudini Vestrae quas debemus gratias quod dolorem suum quem ex serenissimi Domini Ducis ac Principis nostri Clementissimi obitu percipere se testatur, nobis tam gratiose significarit, nobisque, quos dolor ille proprius contingit magisque premit, condolere voluerit. Caeterum de asserta antiqua Celsitudinis Vestrae contra Domum Clivensem legitima actione, ut nobis hactenus nihil soliti constitit, ita de illa aliquid credere aut asseverare nostrum non est : sed cum multo propiores praedicti serenissimi Domini Ducis nostri cognati et hæredes existant, quod Celsitudinem Vestram, ut undique notorium latere non potest, optime fecerit si aliquam actionem sibi competere putabit, ut eamdem adversus tales suo loco et tempore civiliter intentet et Justitiae Imperialis[2] (cui se Celsitudo Vestra submi-

1. La copie est en double. Au verso de 98 on lit : « 9 may 1609. Copia Caroli Gonzagæ Ducis Nivernensis ad consiliarios Senatus Clivensis et Juliacensis 9ª Maij 1609 datarum et transmissarum literarum earumdemque ad illust. prædictum Ducem responsi copia. Præsentes illæ 17 may hoc remittebantur eodem die. »

2. Les conseillers de Clèves prennent acte très habilement de la démarche

Digitized by Google

sit) administrationem expectet, nec, ut ante quinquennium vivo saepe dicto serenissimo Duce nostro attentavit[1], armis quietem publicam contra omnia jura et constitutiones imperiales turbare velit. Confidimus certe Christianissimum Regem Francorum Dominum nostrum Clementissimum, prout hactenus justitiae amantissimum pacisque undique consiliandae et nominatim in hisce Provinciis tranquillitatis conservandae non dubiis argumentis studiosissimum se ostendit[2], qua de re suae Majestati nos plurimum obligatos volentes lubentes profitemur, ita consilium hoc magis probaturum si Celsitudo vestra jus quod sibi competere arbitratur contra propinquiores hæredes et successores legitima via potius quam armis et prohibitis mediis prosequatur. Quod reliquum est Illustrissimae Celsitudini Vestrae nostra obsequia quantum licet et possumus humiliter offerimus.

Datae Dusseldorpii, 17 may anno 1609.

Obsequentissimi Ducatuum Juliae et Cliviae et Montium Comitatuum Marchiae et Ravenspurgi Consiliarii Statuumque ex senatu deputati.

(Portefeuille Godefroy 294, fol. 97 et suiv.).

7. — *Lettre du duc de Nevers à Villeroi (Nevers, 19 novembre 1609).*

Monsieur,

J'estime que vous aurés jugée (*sic*) la lettre que j'ay escripte à l'Empereur conforme à l'advis que vous m'aviés donné convenable au bien des affaires du Roy. Aussi le principal contentement que j'en ay attendu est d'avoir satisfaict à ce que j'ay creu estre de l'intention de Sa Majesté, car de m'estre promis de Sa Majesté Imperialle beaucoup de faveur à maintenir les pretensions que j'ay sur le duché de Cleves par lad. lettre laquelle, comme vous me mandés. Sa Majesté croyt luy debvoir estre tant agréable, je l'ay aussi peu deub esperer qu'il y a d'apparance, d'autant que ne l'ayant par ma lettre requis de son auctorité et faveur à la conservation de mesd. pretensions dont elle se croyt juge et à quoy elle sembloit m'y avoir invité par les lettres qu'elle m'a faict l'honneur de m'escrire que Sa Majesté a veues, Sad. Majesté Imperialle aura, à mon jugement receu plus de mescontentement que de beaucoup estimer les paroles de compliements et submissions contenues en mad. lettre pour estre plustost rendues par le respect deub à la grandeur de sa qualité et à l'honneur par lequel elle

faite par le prince près de l'Empereur, bien moins platonique qu'il ne voulait bien dire en écrivant à Henri IV.

1. Ce rappel des tentatives essayées en 1604 et des « voies de fait » qu'avait blamées le roi (voir plus haut, p. 67) est assez significatif.

2. Le rappel de Charles de Gonzague, mentionné par la lettre de Villeroi à Bongars, est ici invoqué par les adroits conseillers de Clèves.

Digitized by Google

m'avoit obligé qu'à mienne volonté de desirer ou esperer sa faveur, m'estant assés facille de recognoistre ce que j'en doibs attendre. Je ne m'en suis jamais promis chose que ne m'arrivant je ne m'en peusse facillement consoler. J'ay reglé mes affections en cest affaire comme je doibs et le feray tousjours en toutes autres, à ce que je croiray estre du service et de la volonté de Sa Majesté, laquelle ayant tousjours creue estre de m'y favoriser, ainsy que vous me le mandés, je rechercheray toutes les occasions ausquelles je croiray pouvoir estre capable de luy rendre le tres humble et fidel service que je doibs, dont je luy donne encores asseurance par celle que je luy escris, et vous supplye, Mensieur, de la prendre de mon affection et que je suis, Monsieur, vostre tresaffectionné à vous faire service,

NEVERS.

A Nevers, le 19e novembre.

A Monsieur, Monsieur de Villeroy, conseiller au Conseil d'Estat du Roy et secrétaire de ses commandements.

(Portefeuille Godefroy 265, fol. 78 à 79 v°).

Par cette dernière lettre, qui n'est qu'un désaveu formel, Charles de Gonzague atténue autant que possible la portée de sa démarche auprès de l'Empereur. Tout mauvais cas étant niable, il ne pouvait mieux faire que donner à entendre qu'il n'avait écrit que par pure formalité, sans se soumettre à son jugement ni rien espérer de sa faveur.

Henri IV en pensa ce qu'il voulut, mais prit acte de ce désistement. La soumission de Nevers et son désir de régler ses « affections » selon le « service et la volonté » du roi était le parti le plus sage et le prince était trop habile pour essayer d'en prendre un autre. Son désistement laissait le champ libre à la politique de Henri IV dans la question de Clèves et de Juliers.

Eugène GRISELLE.

Digitized by Google

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE D'ITALIE.

PÉRIODE MODERNE (FIN DU XV^e SIÈCLE-FIN DU XVIII^e SIÈCLE).

(3e et dernier article[1].)

VI. HISTOIRE LITTÉRAIRE[2]. — L'humanisme continue d'être l'objet d'études minutieuses ; l'extraordinaire abondance de la production des humanistes italiens à partir du milieu du XV^e siècle, la variété des sujets qu'ils ont touchés donneront encore longtemps à faire aux érudits. Il est à souhaiter que la partie la plus superficielle, la plus verbale de cette littérature cesse d'attirer de préférence la curiosité des chercheurs aux dépens des œuvres de pensée qui ne manquent pas, et que de plus en plus on s'efforce de mettre en valeur le contenu d'idées de la Renaissance, qu'on est encore loin d'avoir entièrement exploré. A cet égard, la production critique de ces dernières années apporte quelques contributions utiles. Sans nous arrêter aux publications, encore nombreuses et point toujours

1. Voir *Rev. histor.*, t. CXXV, p. 331, et CXXVI, p. 99.

2. Les quelques œuvres, citées dans cette partie du Bulletin, que nous n'avons pu avoir entre les mains sont mentionnées d'après le *Giornale storico della letteratura italiana*, la *Rassegna*, la *Critica*, trois revues qui comptent désormais de nombreuses années d'existence et font honneur à la science italienne. La première a ces derniers temps perdu l'un après l'autre ses trois fondateurs, dont l'influence a été considérable, MM. Graf, Renier et Novati ; elle est maintenant dirigée par M. Gorra, le philologue bien connu. Souhaitons que la seconde nous conserve très longtemps son fondateur, M. Flamini, au jugement si indépendant et si fin (et si bon ami de la France). Dans la troisième continue à s'exprimer, avec la liberté et la vigueur que l'on sait, l'homme aux activités intellectuelles multiples, dont on rencontrera plus d'une fois le nom dans les pages qui suivent. Si nous avions à discuter ici la pensée de M. Benedetto Croce, nous aurions, depuis la guerre surtout, plus que des réserves à faire... Mais nous ne parlerons ici que du critique et de l'historien, qui sont de première valeur. Puisque nous parlons des Revues, et bien que nos références, dans le présent Bulletin, ne dépassent en général pas 1915, signalons la nouvelle, hardie, intelligente *Nuova Rivista Storica*, dont le premier fascicule est de janvier 1917. Elle est dirigée par un groupe de jeunes historiens et critiques : MM. Anzilotti, Barbagallo, Porzio, Rota.

Digitized by Google

utiles, qui nous révèlent — ou qui rééditent — de médiocres compositions d'imagination en vers ou en prose[1], signalons d'abord quelques recherches d'ensemble qui font avancer l'histoire, si importante, de la préparation intellectuelle des écrivains du temps.

L'étude de G. B. Piccotti[2] sur la biographie d'Ange Politien est un minutieux récit de la vie intime du grand humaniste, qui nous le montre dans la famille du magnifique Laurent, entre la bienveillance du maître et la mauvaise humeur de l'épouse, dans le décor de ces charmantes villas médicéennes : Cafaggiola, Careggi, Fiésole, ou des cours et des milieux littéraires de Naples, Vérone, Venise. Mais elle nous offre en même temps une suite de vues de détail sur la vie intellectuelle de cette époque.

M. Debenedetti nous donne une étude minutieuse d'un chapitre secondaire de l'histoire des études au temps de l'humanisme[3], M. Serena d'utiles recherches d'histoire littéraire locale[4], comme il est à souhaiter que d'autres du même genre soient faites sur tous les centres de l'activité intellectuelle de la Renaissance.

Les personnalités, généralement originales et fortes, des humanistes ont inspiré quelques bonnes études. La courte synthèse de Mme Fumagalli sur Ange Politien[5] n'est pas sans intérêt. La *Vie de Leon Battista Alberti* de M. G. Mancini est beaucoup mieux que la deuxième édition d'un livre déjà ancien : c'est une refonte importante, désormais la meilleure source pour l'étude de l'extraordinaire artiste florentin[6]. — Signalons à ce propos l'excellente édition des trois premiers *Livres de la famille*, du même Alberti, qui vient augmenter le nombre des éditions de grande valeur de la *Biblioteca scolastica di classici italiani*, de l'éditeur Sansoni de Florence,

1. Guglielmo Pellegrini, *di L. Alamanni* (*Giornale storico della letteratura italiana*, fasc. 186).

2. G. B. Piccotti, *Tra il poeta e il lauro, pagina della vita di Agnolo Poliziano* (*Giornale storico della letteratura italiana*, t. LXV et LXVI).

3. Santorre Debenedetti, *Gli studi provenzali in Italia nel cinquecento*. Torino, Loescher, 1911, in-8°, VIII-304 p.

4. Augusto Serena, *la Cultura umanistica a Treviso nel secolo decimoquinto*. Venezia, tip. Emiliana, 1912, in-8°, XII-396 p. — Citons encore : Adolfo Rivolta, *Un grande bibliofilo del sec. XVI*. Contributo ad uno studio sulla biblioteca di Gian Vicenzo Pinelli; extrait de la *Scuola cattolica de Milan*. Monza, 1914.

5. Anna Fumagalli, *Angelo Poliziano*. Roma-Milano, Albrighi e Segati, 1914, in-8°, 162 p.

6. Girolamo Mancini, *Vita di Leon Battista Alberti*; seconda edizione. Firenze, Carnesecchi, 1911, in-8°, IV-527 p.

Digitized by Google

fondée par Giosuè Carducci[1]. M. Pellegrini, l'éditeur, s'est d'ailleurs classé parmi les meilleurs historiens de cette période de la littérature italienne. Une étude consciencieuse, d'où la figure du célèbre humaniste du xv^e^ siècle Pomponio Leto sort notablement diminuée, est due à M. Zaboughine, l'érudit russe, professeur à l'Université de Rome[2], et fin critique.

L'histoire de la poésie latine dans la seconde moitié du xv^e^ siècle a reçu une large contribution de M. Bottiglioni[3] dans une publication très scientifiquement conduite et qui fait honneur à cette École normale de Pise, d'où tant de bons travaux d'histoire et d'histoire littéraire sont sortis depuis une vingtaine d'années. L'ouvrage embrasse trois parties principales : la lyrique amoureuse et les *amorum libri*, la lyrique d'occasion et les panégyriques, la lyrique religieuse. — Sur l'histoire de la vie intellectuelle à la cour de Ferrare, qui depuis quelque temps a tant d'attraits pour les érudits et a suscité d'importants travaux, M. Lazzari[4] nous donne deux études notables.

M. Ciceri, dans son étude sur Michel Marullo, a fait une bonne réhabilitation de cet humaniste du xv^e^ siècle, que l'éclat d'un Politien avait injustement rejeté dans l'ombre[5]. Signalons en outre deux importantes publications sur l'illustre humaniste, le Panormite[6]; un petit volume de M. Termini sur P. Ransano[7] qui comble une lacune, puisqu'il n'existait aucune monographie sur cet autre humaniste sicilien; les études de M. Grella sur Galéas Florimonte[8],

1. Leon Battista Alberti, *I primi tre libri della famiglia*, annotati per le scuole medie superiori da F. C. Pellegrini.

2. Vladimiro Zabughine, *Giulio Pomponio Leto*, 2 vol. Grottaferrata, tip. Italo-orientale S. Nilo, in-8°, 241 et 422 p.

3. Gino Bottiglioni, *la Lirica latina in Firenze nella 2ª metà del sec. XV*; extrait des *Annali della R. Scuola normale superiore di Pisa*, vol. XXV. Pisa, Nistri, 1913, 232 p.

4. Alfonso Lazzari, *Un umanista romagnolo alla corte d'Ercole II d'Este : Bartolommeo Ricci da Lugo*. Ferrara, 1914, 248 p. — *Le ultime tre duchesse di Ferrara e la corte Estense ai tempi di Torquato Tasso*. Firenze, Rassegna nazionale, 1913, 316 p. (cf. *Revue historique*, t. CXXV, p. 347).

5. P. L. Ciceri, *Michele Marullo e i suoi Hymni naturales* (*Giornale storico della letteratura italiana*, t. XIV).

6. R. Sabbadini, *Ottanta lettere inedite del Panormita tratte dai codici milanesi*. — M. Catalano Tirrito, *Nuovi documenti sul Panormita tratti dagli archivi palermitani; Biblioteca della Società di Storia Patria per la Sicilia orientale*, vol. I. Catania, 1910, in-8°, 209 p.

7. F. A. Termini, *Pietro Ransano, umanista palermitano del sec. XV*. Palermo, A. Trimarchi, 1915, in-8°, 195 p.

8. Vincenzo Grella, *Galeazzo Florimonte letterato del cinquecento*. S. Maria Capua vetere, 1909.

Digitized by Google

de M. Simar sur Christophe de Longueil[1], de M. Zonta sur Francesco Negri; c'est une importante étude sur les relations entre l'humanisme libre penseur et le luthéranisme[2]. D'Angleterre nous vient une intéressante recherche sur les théories poétiques de Castelvetro, par M. Charlton[3].

Une bonne partie de la contribution récente à l'histoire de l'humanisme est composée de très bonnes éditions. La nouvelle édition des *Œuvres* de Laurent le Magnifique, par M. Simioni, est considérée comme une des meilleures de la belle collection de l'éditeur de Bari[4]. Fondée sur une étude des plus minutieuses des manuscrits, elle contient un utile *Essai bibliographique sur la vie et les œuvres de Laurent le Magnifique*. — En 1910, a paru une nouvelle édition, revue et augmentée[5], du *Courtisan* de Baldesar Castiglione; on sait que l'excellent ouvrage du professeur de l'Université de Turin, M. Cian, est une des meilleures éditions commentées de textes modernes qui aient été faites en Italie. — Grâce à l'infatigable érudit qu'est M. Luzio, le célèbre poème de Folengo a enfin une édition excellente, suivie d'un lexique qui nous ouvre le sens d'un grand nombre de mots[6]. — Les *Traités du XVI^e siècle sur la femme*, édités par M. Zonta, sont un curieux recueil où la fameuse Raffaella d'Alexandre Piccolomini est l'objet d'une attentive réédition[7]. Le même éditeur publie, dans la même collection, les *Traités d'amour du XVI^e siècle*[8]. — M^me^ Della Guardia a fait une utile réédition de l'œuvre d'un bon poète latin de la Renaissance, Tito Vespasiano Strozzi[9]. Signalons

1. Th. Simar, *Christophe de Longueil humaniste, 1488-1522;* extrait du *Recueil de travaux d'histoire et de philologie de l'Université de Louvain.* Louvain, 1911, in-8°, VIII-216 p.

2. Giuseppe Zonta, *Francesco Negri l'eretico e la sua tragedia « il libero arbitrio »* (*Giornale storico della letteratura italiana*, t. LXVII et LXVIII).

3. H. B. Charlton, *Castelvetro's Theory of Poetry* (Publications of the University of Manchester; comparative literature series, n° 1). Manchester, at the University Press, 1913, in-16, XVI-221 p.

4. *Lorenzo dei Medici il Magnifico. Opere*, éditées par Attilio Simioni; collection *Scrittori d'Italia*, vol. II. Bari, Laterza, 1913-1914.

5. *Baldesar Castiglione. Il Cortegiano*, annotato e illustrato da Vittorio Cian. Firenze, Sansoni, 1910.

6. *Teofilo Folengo. Le maccheronee*, a cura di Alessandro Luzio, 2 vol.; collection *Scrittori d'Italia*. Bari, Laterza, 1911, in-8°, 352 à 374 p.

7. *Trattati del cinquecento sulla Donna*, édités par Giuseppe Zonta; collection *Scrittori d'Italia*. Bari, Laterza, 1913.

8. *Trattati d'amore del cinquecento*, édités par Giuseppe Zonta; collection *Scrittori d'Italia*, Bari, Laterza, 1912.

9. Anita Della Guardia, *Tito Vespasiano Strozzi. Poesie latine tratte da*

Digitized by Google

enfin le premier volume d'un commode recueil de morceaux choisis des humanistes italiens[1].

La poésie lyrique, la poésie épique et la prose narrative forment en Italie, du XV^e^ au XVII^e^ siècle, un grand ensemble littéraire où les œuvres procèdent plus ou moins les unes des autres, ou de la même tradition, où les auteurs sont une société à part, qu'on appellera la république des lettres. Dans ce pays où le concept de la littérature comme art a été, depuis la Renaissance, plus fortement établi que partout ailleurs, le poème lyrique était, depuis Dante, considéré comme le genre littéraire de la plus haute noblesse, celui où l'artiste était tenu de faire œuvre du plus grand raffinement; le poème épique et la nouvelle, plus libres, surtout dans les premiers temps, portent de plus en plus la marque de ce culte passionné de la forme. Ceci ne veut pas dire que cette littérature soit dans son ensemble artificielle et froide, bien que les œuvres de ce caractère y soient nombreuses; sur ce point, la critique italienne travaille à rectifier certains préjugés et procède à de justes réhabilitations. En Italie même, mais plus encore à l'étranger, les Arioste et les Tasse, les Bandello, les Bembo et les Marino, admirés et aimés par nos aïeux, sont tombés en une excessive défaveur. De minutieuses recherches sur leur personne, leur vie privée nous les rendent plus proches et plus sympathiques. Mais ce n'est là qu'une contribution secondaire à cette histoire, car, pour la raison que nous venons de dire, l'historien aura toujours beaucoup de peine à fondre harmonieusement l'étude de l'homme et l'étude de l'œuvre chez ces artistes. C'est la conception, les procédés de leur art et son évolution qui doivent être, dans cette partie de l'histoire littéraire, l'objet essentiel de l'historien. Sur ce point, la production de ces dernières années ne nous paraît avoir apporté aucune nouveauté de première importance, bien qu'on doive considérer comme très utiles à ce point de vue quelques éditions très soignées[2].

Le volume de M. CURCIO sur Horace, étudié en Italie du XIII^e^ au XVIII^e^ siècle[3], traite un sujet dont l'importance, pour l'histoire de

l'Aldina e confrontate coi codici. Modena, tip. éd. Blondi e Parmeggiani, 1916, in-8°, LXXV-268 p.

1. *Humanae litterae,* ed. Domenico Fava e Silvio Pellini, vol. I. Milano, Vallardi, 1911.

2. Signalons pour mémoire, car l'ouvrage est surtout important pour l'histoire de la musique, la publication de M. Paul-Marie Masson, *Chants de carnaval florentins de l'époque de Laurent le Magnifique* (Bibliothèque de l'Institut français de Florence). Paris, Sénart, 1913, in-8°, 106 p.

3. G. Curcio, *Q. Orazio Flacco studiato in Italia dal sec. XIII al XVIII.* Catania, Battiato, 1913.

Digitized by Google

la poésie lyrique des temps modernes avant le romantisme, n'a pas besoin d'être relevée. Le petit livre de M. C. Pellegrini sur Luigi Pulci est une utile synthèse[1]. M. Chiorboli nous a donné une bonne édition[2] de deux importants rimeurs du XVI^e^ siècle : Guidiccioni et Coppetta Beccuti. D'Amérique nous vient une excellente petite édition de ce Battista Spagnoli de Mantoue, dit le Carmélite, qui fut au début du XVI^e^ siècle un poète bucolique égalé à Virgile[3]; une bonne édition, qui manquait en Italie, de ces *Piscatoriae* de Sannazar où le savant humaniste décrit avec une sensibilité vraie les spectacles du golfe de Naples[4].

L'ouvrage de M. Salza, *Études sur Ludovic Arioste*[5], est un important recueil d'études originales sur les poésies lyriques d'Arioste, interprétées sur la base de précises recherches sur sa vie sentimentale, sur la date et l'attribution de ces poésies, sur le texte du *Roland furieux*, etc. — Une étude de M. Fatini sur Arioste prosateur[6] nous montre par le menu ce curieux phénomène (mais qui n'est pas unique en ces temps-là) d'un excellent poète, artiste raffiné, qui est en même temps le prosateur le plus négligé.

L'ouvrage de M^me^ Fumagalli, sur la *Fortune du Roland furieux en Italie*[7], est une remarquable étude sur un sujet difficile : la répercussion profonde d'une grande œuvre à l'époque où elle a paru, la façon dont elle a été comprise et appréciée; la critique, la poésie, les beaux-arts de l'époque ont été analysés par l'auteur, à ce point de vue, avec minutie et pénétration. Ouvrage instructif, non seulement sur la fortune d'Arioste, mais sur la vie intellectuelle de ce siècle. — *Rara avis*, le livre de critique esthétique de M. L. Azzolina sur le monde chevaleresque de Boiardo, Arioste et

1. Carlo Pellegrini, *Luigi Pulci*. Pisa, Nistri, 1912, in-8°, 210 p.

2. *G. Guidiccioni e F. Coppetta Beccuti. Rime*, a cura di Ezio Chiorboli. Bari, Laterza, 1912, in-8°, 363 p.

3. *The eclogues of Baptista Mantuanus*, édité par Wilfred P. Mustard. Baltimore, Johns Hopkins press, 1911. — Pour mémoire, citons l'étude de M. Arthur Livingston, *Sonetti morali ed amorosi di Gian Francesco Busanello (1598-1659)*. De ce petit littérateur vénitien du XVII^e^ siècle, le *Giornale storico* lui-même reconnaît que peut-être les poésies ne méritaient pas le grave labeur d'une solennelle édition critique.

4. *Jacopo Sannazaro. The Piscatory eclogues*, edited with introduction and notes, by Wilfred P. Mustard. Baltimore, Johns Hopkins press, 1914, in-8°, 123 p.

5. Abdelkader Salza, *Studi su Lodovico Ariosto*. Città di Castello, Lapi, 1914, in-16, XII-314 p.

6. Giuseppe Fatini, *Ludovico Ariosto prosatore* (*Giornale storico della letteratura italiana*, t. LXV).

7. Giuseppina Fumagalli, *la Fortuna dell Orlando furioso in Italia nel sec. XVI*. Kerrara, 1912, in-8°, XXV-365 p.

Digitized by Google

Berni[1], est un livre sans phrases, solidement nourri de faits. La partie centrale du livre, sur la faculté imaginative des trois poètes, sujet dangereux d'où il était facile de glisser dans la fantaisie, fournit des résultats positifs du plus grand intérêt. — Les études de M. Salza sur Gasparina Stampa[2] sont importantes. C'est un volume que le savant critique est en train de publier en une série de longs articles, considérablement documentés, sur la gracieuse poétesse du XVI^e siècle. Si l'on y ajoute la bibliographie, également considérable, des articles et études que la première publication de M. Salza a suscités (cette bibliographie se trouve au début du second article), il y a lieu de supposer que l'essentiel aura été dit sur le sujet. Signalons une utile édition des *Nouvelles de Bandello*[3].

Sur le Tasse, M. Albertazzi a écrit un des meilleurs d'une série de petits volumes de *Profils* littéraires, qui contient de bons essais de synthèse[4]; nous en avons déjà signalé quelques-uns. Souhaitons que quelque éditeur français entreprenne de publier une traduction de tout ou partie de cette collection; le public français y trouverait profit. — M. Sainati a publié[5] une excellente étude sur ces poésies lyriques de Tasse, qui ont jusqu'à présent peu attiré l'attention et qui cependant contiennent de vrais trésors d'art. Le livre de M. Sainati est à la fois très solidement et minutieusement construit et éclairé d'une critique large et pénétrante. — Sur Tasse encore, nous avons de M. de Maldè une étude de sources[6] et de M. Vatasso une étude de manuscrits[7].

L'illustre chevalier Marin a été, ces derniers temps, bien partagé. Sa correspondance, suivie de lettres d'autres écrivains du XVII^e siècle, a paru en deux volumes dans la belle édition des *Scrittori d'Ita-*

1. Liborio Azzolina, *Il mondo cavalleresco in Boiardo, Ariosto, Berni.* Palermo, Reber, 1912, VIII-290 p.

2. Abdelkader Salza, *Madonna Gasparina Stampa secondo nuove indagini* (*Giornale storico della letteratura italiana*, t. LXII). — *Madonna Gasparina Stampa e la Società veneziana del suo tempo; nuove discussioni* (*Ibid.*, t. LXIX).

3. Gustavo Balsamo-Crivelli, *Le Quattro parti de le novelle del Bandello riprodotte sulle antiche stampe di Lucca (1554) e di Lione (1573).* Torino, 1910.

4. Alberto Albertazzi, *Torquato Tasso.* Modena, Formiggini, 1911.

5. Augusto Sainati, *La Lirica di Torquato Tasso.* Pisa, Nistri, 1912-1915, 2 vol. in-8°, 320-279 p.

6. Ettore de Maldè, *Le Fonti della Gerusalemme liberata con nuova ragione critica.* Parma, 1910.

7. M. Vatasso, *Di un gruppo sconosciuto di preziosi codici tasseschi* (*Giornale storico della letteratura italiana*, t. LXVI).

Digitized by Google

lia[1]. Le philosophe Benedetto Croce lui-même s'est diverti à donner de ses *Poésies* variées un choix judicieux[2]. Nous pouvons encore signaler une étude de M. Moschetti sur *l'Influence de Marino sur Poussin*[3]. Tassoni, lui aussi, a été l'objet de travaux importants[4] : en premier lieu, une bonne édition de la *Secchia rapita*[5]. D'autre part, l'érudit historien, professeur à l'Université de Bologne, M. Giorgio Rossi, a fait paraître les deuxième et troisième volumes des *Lettres de Tassoni*[6].

On sait que le théâtre en Italie, jusqu'au XVIII[e] siècle, a été la moins brillante production de l'art littéraire. Il n'est donc pas étonnant ni regrettable que l'effort des historiens se porte surtout sur la période de Goldoni et de Métastase. Sur les siècles précédents, signalons seulement, de M. F. Neri, ancien lecteur à la Faculté des lettres de Paris, une courte, mais substantielle étude[7], qui est d'un érudit dont on peut attendre beaucoup. D'après l'auteur, le double caractère de la parabole, à la fois épisode humain et symbole, a donné naissance, dans le théâtre religieux, à deux catégories d'œuvres : les unes, représentations réalistes, humaines; les autres, plus moralisantes et abstraites. Chacune de ces interprétations domine une période de l'histoire du théâtre religieux. — M. Salza, plusieurs fois nommé au cours de ce Bulletin, a édité les *Studenti* de l'Arioste[8]. C'est une bonne édition de cette comédie qui n'est pas

1. *Giambattista Marino. Epistolario, seguito da lettere di altri Scrittori del Seicento*, a cura di Angelo Borzelli e Fausto Nicolini; collection *Scrittori d'Italia*. Bari, Laterza, 1911-1912, in-8°; t. I, 331 p.; t. II, 454 p.

2. *G. B. Marino. Poesie varie*, a cura di Benedetto Croce. Bari, Laterza, 1913, in-8°, 429 p.

3. Andrea Moschetti, *Dell' influsso del Marino sulla formazione artistica di Nicola Poussin*. Roma, Loescher, 1913.

4. Depuis les publications de M. Venceslao Santi, *la Storia nella Secchia rapita*, 2 vol., 1906-1909, 384 et 448 p. — Le second volume est une importante étude pour l'interprétation historique des personnages du célèbre poème. L'auteur, dans la première partie de son ouvrage, a fait le même patient travail d'exégèse pour la reconstruction historique des épisodes du poème.

5. Alessandro Tassoni, *la Secchia rapita;* secondo l'ed. veneta del 1630 integrata coi manoscritti e le stampe anteriori, édité par G. Nascimbeni. Lanciano, Carabba, 1914.

6. *Alessandro Tassoni. Le lettere*, vol. II et III; tratte da autografi e da copie a cura di Giorgio Rossi. Bologna, Romagnoli, 1910.

7. Ferdinando Neri, *Studi sul teatro italiano antico. Le parabole* (*Giornale storico della letteratura italiana*, t. LXV).

8. *Lodovico Ariosto. Gli studenti (commedia) con le continuazioni di Gabriele e Virginio Ariosto*, a cura di Abdelkader Salza. Città di Castello, Lapi, 1915, in-16, LXVI-184 p.

Digitized by Google

la meilleure d'Arioste, qui n'est même pas tout entière de lui; l'on sait d'ailleurs qu'Arioste comédiographe est beaucoup inférieur à l'auteur de l'*Orlando*.

Voici deux études d'histoire locale du théâtre : une de M. Crocioni sur *le Théâtre à Reggio Emilia pendant la Renaissance*[1], l'autre de M. Albert Chiappelli sur l'*Histoire du théâtre à Pistoia depuis les origines jusqu'à la fin du XVIII*e *siècle*[2]. Cette dernière étude, consciencieusement faite, n'apporte cependant pas d'importants résultats : les bons spectacles furent rares dans la petite Pistoia et les documents sur la période des représentations sacrées manquent complètement. Notons, ce qui n'est pas particulier à Pistoia, ce qui est au contraire un des faits essentiels de l'histoire du théâtre en Italie, que les représentations musicales étaient de beaucoup préférées aux représentations dramatiques.

M. Croce, en grand seigneur de lettres qu'il est, publie, relativement jeune encore, ses œuvres complètes, dont une histoire du théâtre à Naples est le septième volume[3]. C'est d'ailleurs une réimpression d'un travail de jeunesse, revu et corrigé. M. Croce a commencé par l'érudition locale : c'est Naples qui fait l'unité de ce volume, qui touche à toutes les manifestations théâtrales pendant près de quatre siècles.

Un Américain (la contribution américaine à l'histoire littéraire de l'Italie n'est décidément pas négligeable), M. Smith, a publié une intéressante étude sur la *Commedia dell' Arte*[4]. Ceci nous amène à Goldoni, duquel un autre Américain, M. Chatfield Taylor, publie une considérable biographie[5], à laquelle il convient d'adjoindre une étude pleine de détails curieux sur la vie scolaire de C. Goldoni, par M. Corbellini[6]. Un livre destiné aux écoles, mais dont les critiques peuvent faire leur profit, est l'édition choisie des *Œuvres de Goldoni* par M. Momigliano[7]. Signalons encore l'article de M. Segré

1. Giovanni Crocioni, *la Drammatica a Reggio nell' Emilia durante il Rinascimento;* extrait du tome IX des *Studi di letteratura italiana.*

2. Alberto Chiappelli, *Storia del teatro in Pistoia dalle origini alla fine del secolo XVIII.* Pistoia, offic. tip. Cooper, 1913, in-8°, VIII-321 p.

3. Benedetto Croce, *I teatri di Napoli dal Rinascimento alla fine del secolo decimottavo.* Bari, Laterza, 1916, in-8°, 336 p.

4. Winifred Smith, *The commedia dell' arte. A study in italian popular comedy.* New-York, Columbia University press, 1912, in-8°, XVI-290 p.

5. H. C. Chatfield Taylor, *Goldoni, a biography.* New-York, Duffield and Co., 1913, in-8°, XVIII-696 p.

6. Alberto Corbellini, *Carlo Goldoni nel Ghistieri di Padova* (*Giornale storico della letteratura italiana*, t. LXII).

7. *Le opere id C. Goldoni scelte e illustrate* da Attilio Momigliano. Napoli, Perrella, 1914.

Digitized by Google

sur les comédiens allemands et les comédiens italiens au XVIII^e siècle[1].

Nous terminons par les mélodramatistes. L'ouvrage de M. FEHR est la meilleure étude qui ait été faite sur Apostolo Zeno[2]. Métastase est un des grands noms littéraires et artistiques du XVIII^e siècle italien, auquel il manque encore la consécration d'une grande monographie. Le livre du défunt professeur de l'Université de Rome, M. DE GUBERNATIS[3], a été l'objet d'une critique assez serrée dans le *Giornale storico della letteratura italiana* (1912, t. LX, p. 194-214). On ne peut pas dire que ce livre soit la meilleure étude faite ou à faire sur Métastase. Le livre d'un jeune, M. RUSSO[4], sans être le grand livre attendu, est une bonne étude d'ensemble. L'auteur y présente avec clarté les éléments de l'inspiration du poète, analyse et classe des écrits et, de cette exposition, tire une détermination de la valeur de l'œuvre dans l'ensemble de la tradition poétique italienne et par rapport à l'époque où elle fut composée. Le mélodrame métastasien, malgré ses faiblesses et ses ridicules qui ont apparu assez vite après son immense succès, reste une œuvre riche en invention artistique, en observation psychologique, en contenu moral et social. Elle exprime à merveille le goût du temps, où la sentimentalité idyllique se mêlait à la préoccupation pour les grands problèmes humains. Elle annonce en Italie la lyrique moralisante et la tragédie patriotique des grands écrivains de la fin du XVIII^e siècle.

Le mouvement intellectuel du XVIII^e siècle italien attire de plus en plus les historiens. Cela est naturel et il convient de s'en réjouir; c'est l'époque où la pensée italienne se libère des entraves particulièrement lourdes qui ont pesé sur elle depuis la seconde moitié du XVI^e siècle, où les œuvres littéraires les plus considérables se remplissent d'idées nouvelles, de tendances actives; c'est la période par laquelle s'explique l'histoire de l'Italie au XIX^e siècle, de son Risorgimento; enfin, il apparaît que les historiens italiens ne sont pas fâchés (et on ne saurait leur donner tort) de démontrer qu'à côté de l'éblouissant XVIII^e siècle français, les Italiens de la même époque ont eu plus d'indépendance et d'originalité qu'on ne l'a dit et des mérites de premier ordre.

1. Carlo Segrè, *Comici tedeschi e italiani nel settecento; Nuova Antologia.* Roma, 1914.

2. Max Fehr, *Apostolo Zeno und seine Reform des Operntextes.* Zurich, Rascher, 1912.

3. Angelo de Gubernatis, *Pietro Metastasio.* Firenze, Succ. Le Monnier, 1910, in-8°, 481 p.

4. Luigi Russo, *Pietro Metastasio; Annali della R. Scuola normale superiore di Pisa.* Pisa, Nistri, 1915, in-8°, 260 p.

Digitized by Google

Un livre de M. Giorgio Rossi[1] contient plusieurs études intéressantes sur des points de détail de l'histoire littéraire du XVIII[e] siècle. De même, celui de M. Piccioni[2], autre érudit de valeur; en particulier Baretti y est l'objet de recherches neuves. M. Piccioni est incontestablement l'homme qui connaît le mieux Baretti. Son ouvrage sur *Baretti avant la Frusta*[3] est une mine de renseignements sur la biographie de Baretti, sur ses études, sur l'histoire de la composition de ses travaux. Du même Baretti, le même M. Piccioni a publié les *Préfaces et polémiques*[4]. — Sur Parini, on pourra consulter utilement l'abondant Bulletin bibliographique sur la production critique de 1904 à 1915, publié par L. Valmaggi[5], et une bonne édition, abondante sinon complète, de *Proses*, en bonne partie revue sur les autographes[6]. — Nous possédons maintenant une excellente édition des meilleures poésies de ce savant fameux en son temps, qui fut aussi un délicat artiste : Lorenzo Mascheroni[7]. — M. Mininni a écrit un gros livre, pléthorique, désordonné, sur Pietro Napoli Signorelli[8], ce très intéressant polygraphe napolitain du XVIII[e] siècle, type de ces lettrés italiens restés imbus des traditions classiques et, en même temps, entraînés par les idées nouvelles venues de France. Une longue critique de cet ouvrage a été faite par M. Calcaterra dans le *Giornale storico della letteratura italiana* (t. LXVI) et c'est, comme il arrive souvent dans cette excellente revue, un indispensable supplément à l'ouvrage critiqué. — M. Zardo nous a donné une très utile réimpression, très bien faite et commentée, du curieux journal de Gaspare Gozzi, si riche en détails sur la vie littéraire à Venise au XVIII[e] siècle[9].

1. Giorgio Rossi, *Varietà letterarie*. Bologna, Zanichelli, 1912, in-16, 458 p.

2. Luigi Piccioni, *Appunti e saggi di storia letteraria*. Livorno, R. Giusti, 1912, in-16, x-304 p.

3. Luigi Piccioni, *Guiseppe Baretti prima della Frusta letteraria, 1719-1760* (*Giornale storico della letteratura italiana*, suppléments 13 et 14). Torino, Loescher, 1912, in-8°, 299 p.

4. *Giuseppe Baretti. Prefazioni e polemiche*, a cura di Luigi Piccioni. Bari, Laterza, 1912, in-8°, 405 p.

5. Dans le tome LXVIII du *Giornale storico della letteratura italiana*.

6. *Guiseppe Parini. Prose*, a cura di Egidio Bellorini; collection *Scrittori d'Italia*. Bari, Laterza, 1913-1915, 2 vol. — Et encore : Angelo de Gubernatis, *Giuseppe Parini*. Firenze, Le Monnier, 1913.

7. Lorenzo Mascheroni, *L'invito a Lesbia Cidonia e altre poesie*, con introduzione e commento di Giulio Natali. Città di Castello, S. Lapi, 1915, in-8°, XXXVI-124 p.

8. Carmine Giustino Mininni, *Pietro Napoli Signorelli. Vita, opere, tempi, amici*. Città di Castello, Lapi, 1914, in-8°, 556 p.

9. Gaspare Gozzi, *La Gazzetta veneta*, per la prima volta riprodotta, con proemio e note di A. Zardo. Firenze, Sansoni, 1915, in-8°, 485 p.

Digitized by Google

L'œuvre touffue et souvent superficielle du jésuite Bettinelli a trouvé en M. Federico un sagace critique, qui a su en extraire l'essentiel et en faire comprendre la valeur[1]. L'histoire du goût littéraire au XVIII[e] siècle en Italie en reçoit d'utiles clartés, ainsi que d'une publication de M. Tommasini-Mattiucci qui reproduit une importante publication du même Bettinelli[2]. — Le petit livre de M[me] Capra sur l'esprit de Xavier Bettinelli[3] est un essai de synthèse, nourri d'une connaissance approfondie de la littérature du XVIII[e] siècle, où est examinée successivement l'œuvre de Bettinelli poète et de Bettinelli critique, avec une intéressante série de lettres en appendice.

Disons un mot d'une de ces éditions scolaires, dont les hautes études peuvent profiter. M. E. Bertana, l'auteur bien connu d'un excellent livre sur Alfieri, a publié cette *Vie*[4] qu'il avait si impitoyablement critiquée, en l'accompagnant d'une préface et de notes d'une grande valeur. — Les poésies choisies d'Alfieri, commentées par M. Guastalla[5], sont une édition qui ne sera pas seulement utile pour les études secondaires.

On sait quelle précieuse source pour l'histoire des idées et des mœurs au XVIII[e] siècle est la correspondance des frères Verri; M. Pélissier en avait signalé en son temps le deuxième volume; (*Rev. histor.*, t. CVIII, p. 122); le troisième a paru depuis[6].

Une série de publications sur la figure ambiguë de Jacques Casanova[7] vient s'ajouter à celles qui ont paru en France et ailleurs; elles prouvent que l'intérêt du public pour le séduisant vénitien n'est pas près de s'épuiser. Les deux premières que nous mention-

1. Giovanni Federico, *l'Opera letteraria di Saverio Bettinelli.* Soc. ed. Dante Alighieri, 1913, in-8°, 268 p.

2. S. Bettinelli, *Le « Raccolte » con il « Parere dei Granelleschi » e la « Risposta » di C. Gozzi,* a cura di P. Tommasini-Mattiucci. Città di Castello, Lapi, 1912, in-8°, XVIII-137 p.

3. Luisa Capra, *l'ingegno e l'opera di Saverio Bettinelli.* Asti, Paglieri e Raspi, 1913, in-8°, 229 p.

4. *Vita di Vittorio Alfieri da Asti scritta da esso,* con note di Emilio Bertana. Napoli, Francesco Perrella, 1910, in-8°, XX-350 p.

5. Vittorio Alfieri, *Rime scelte e commentate ad uso delle scuole,* da Rosolino Guastalla. Firenze, Sansoni, 1912.

6. Pietro e Alessandro Verri, *Carteggio dal 1766 al 1797,* a cura di Francesco Novati et Emanuele Greppi; tome III : agosto 1769-settembre 1770. Milano, Cogliati, 1909, in-8°, VIII-496 p.

7. Pompeo Molmenti, *Lettere inedite del patrizio Pietro Zaguri a Giacomo Casanova;* extrait des *Atti del Reale Istituto veneto.* Venezia, Ferrari, 1911, in-8°, 124 p. — Du même, les *Carteggi Casanoviani,* dans *Archivio storico italiano,* n[os] 262-263. — D'Ancona, *Casanoviana;* extrait della *N. Antologia* de 1[er] aprile 1911. — Aldo Ravà, *Lettere di donne a Giacomo Casanova.* Milano, Treves, 1912, in-8°, VIII-324 p.

Digitized by Google

nons en note sont dues à l'élégant écrivain auquel on doit de monumentales études sur l'histoire de Venise : M. Pompeo Molmenti. Il est encore l'auteur d'un très agréable volume : *Correspondances vénitiennes du XVIII^e siècle*, où repasse le profil de Casanova. Dans ce volume, une étude sur les salons vénitiens (illustrée de portraits et autres documents du temps) nous donne des précisions sur de charmantes femmes : Isabella Teotochi, Giustina Renier Michiel et d'autres, qui font partie de l'histoire littéraire de la fin du siècle.

Dans un volume intitulé : *Anecdotes et profils du XVIII^e siècle*, B. Croce[1] a rassemblé des études écrites dans un temps « où il avait le goût de l'anecdote et rêvait d'écrire, sur la Naples du XVIII^e siècle, un livre sur le modèle des ouvrages du bibliophile Jacob ou des Goncourt ». Ce livre n'a jamais été écrit et nous en avons ici les fragments. Plusieurs sont consacrés, bien entendu, à Casanova, d'autres au séjour de Gœthe à Naples. Le futur auteur de l'*Esthétique* y détermine minutieusement l'emplacement de l'hôtel où Gœthe logea. Il y donne d'autres détails plus intéressants sur l'auteur du voyage en Italie. Le chevalier Hamilton et la célèbre Lady Hamilton tiennent aussi une large place dans ces récits, dont les sources sont variées, sinon toujours inédites.

Le volume de M. Petraccone sur Cagliostro[2] fait partie de la même élégante Collection du XVIII^e siècle, dirigée par le poète Salvatore di Giacomo. Il est illustré de curieuses reproductions. Le sujet prête d'ailleurs au pittoresque; M. Petraccone l'a traité avec conscience et agrément. Adoptant toutes les conclusions de M. Funck-Brentano, dans son livre sur l'affaire du collier, il n'insiste pas sur le séjour de Cagliostro à Paris et s'attache au contraire à la vie de l'aventurier en Italie, sa venue à Rome, son procès et sa mort. Il a utilisé à cet effet un document, conservé à la Bibliothèque nationale de Rome : un extrait du procès conduit par l'Inquisition.

Nous avons une excellente édition, très soigneusement transcrite et solidement annotée, d'environ 300 lettres de deux grands érudits[3], Tiraboschi et Vannetti, où l'on peut admirer à la fois leur

1. Benedetto Croce, *Aneddoti e profili settecenteschi*. Collezione settecentesca a cura di Salvatore di Giacomo. Milano-Palermo-Napoli, Sandron, 1914, in-8°, VIII-365 p.

2. E. Petraccone, *Cagliostro nella storia e nella leggenda*. Milano-Palermo-Napoli, Sandron, 1914, 268 p. Citons encore : *Il Vangelo di Cagliostro il gran cofto*, traduzione letterale preceduta da uno Studio storico-critico e di una Bibliographia di Pericle Maruzzi. Todi, presso lo casa editrice Atanòr, 1914, 216 p,

3. G. Cavazzuti e F. Pasini, *Carteggio fra Girolamo Tiraboschi e Clementino Vannetti (1776-1793)*. Modena, Ferraguti e C., 1912, gr. in-8°, XI-388 p.

Digitized by Google

science profonde et leur vivacité d'esprit. Une preuve de plus à l'appui de cette vérité : que le travail silencieux des historiens, en Italie comme en France, est une des plus belles gemmes de la couronne intellectuelle des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. M. Fausto NICOLINI nous a donné une remarquable bibliographie de Pietro Giannone, qui permet d'espérer prochaine une complète étude de la vie et de l'œuvre de ce singulier écrivain[1].

Seule la première partie de la vie intellectuelle de Foscolo rentre dans notre période : sur la formation du grand poète, qui fut aussi un bon érudit et un fin critique et surtout un esprit extraordinairement intuitif et large, le livre de M. DONADONI[2] nous fournit d'exacts renseignements et d'excellents jugements critiques. On y voit le pessimisme de Foscolo se former à l'école de Hobbes, son sensualisme à celle de Locke.

Il est intéressant de considérer à part les ouvrages consacrés à l'histoire des rapports littéraires entre l'Italie et les autres nations. Les Italiens de plus en plus prennent goût à ces études; et quand des chaires d'histoire comparée des littératures auront été créées dans leurs universités, il est à croire que cette production s'accroîtra rapidement, comme il est arrivé ailleurs. Dans ces dernières années, la contribution italienne a déjà été considérable, sinon par le nombre, du moins par la valeur.

Les premiers ouvrages que nous ayons à citer, dans l'ordre des temps, sont toutefois de deux Français. Le livre de M. H. PRUNIÈRES sur l'opéra italien en France avant Lulli[3] est d'une grande solidité et clarté. L'auteur, un de nos plus distingués musicologues, se place naturellement au point de vue musical plutôt qu'au point de vue littéraire. Mais l'histoire des relations entre l'Italie et la France dans les domaines de la littérature et des mœurs reçoit de son livre une très importante contribution. Signalons en particulier le chapitre II : les premiers opéras représentés à Paris (1643-1646); le chapitre III sur les répétitions et le succès de l'*Orfeo* de Luigi Rossi, qui marque l'apogée de l'influence italienne en France sur ce terrain; M. Prunières signale même certaines répercussions politiques de ces faits dans la France agitée des temps de la Fronde. Le

1. Fausto Nicolini, *Gli scritti e la fortuna di Pietro Giannone. Ricerche bibliografiche.* Bari, Laterza, 1913, 155 p.

2. Eugenio Donadoni, *Ugo Foscolo pensatore, critico, poeta (Saggio).* Milano-Palermo-Napoli, Sandron, 1910, in-8°, 648 p.

3. Henry Prunières, *l'Opéra italien en France avant Lulli* (Bibliothèque de l'Institut français de Florence). Paris, Champion, 1913, in-8°, XLVII-431-32 p.

Digitized by Google

chapitre VI raconte les divers épisodes de la réaction antiitalienne. Le septième et dernier est fort intéressant pour l'histoire de la technique des pastorales en musique et du ballet à grand spectacle. On y voit se dégager la formule du grand opéra français.

Le considérable ouvrage de M. RENAUDET[1] a révélé un historien de grande valeur, sur les mérites duquel ce n'est pas ici le lieu d'insister (cf. *Rev. histor.*, t. CXXIII, p. 336). L'histoire de la pensée philosophico-religieuse française dans les dernières années du XV^e^ et les premières du XVI^e^ siècle, capitale pour l'intelligence des périodes de grande crise qui vont suivre, est faite, et bien faite par M. Renaudet. Tout le long de cette histoire sont relevés des échanges de tout ordre entre la pensée italienne et la pensée française. L'index minutieux et l'abondante table bibliographique aident le lecteur à les retrouver, car il n'entrait pas dans le plan de l'ouvrage de traiter ce sujet séparément. Notons d'importants passages sur l'introduction en France des doctrines italiennes (ch. II et III de la première partie), sur les voyages de Lefèvre d'Étaples en Italie (ch. IV de la seconde partie et II de la troisième), sur le concile de Pise-Milan (même partie, ch. III).

Le bon travail de M^lle^ CALDERINI, ancienne élève de l'Académie scientifico-littéraire de Milan, morte à vingt-trois ans, retrace la vie de l'humaniste Corbinelli[2], précepteur du duc d'Alençon, lecteur de Henri III, protégé de Catherine de Médicis, et ses relations avec les savants et écrivains français du temps.

L'ouvrage de M. LEVI-MALVANO[3] est une bonne étude, claire, et qui, sur plusieurs points, règle la question des rapports de filiation entre la pensée de Montesquieu et celle de Machiavel.

La très consciencieuse étude de M. MAUGAIN[4] sur Boileau et l'Italie appartient, comme plusieurs précédemment citées, à la série

1. A. Renaudet, *Préréforme et humanisme à Paris pendant les premières guerres d'Italie, 1494-1517* (Bibliothèque de l'Institut français de Florence). Paris, Champion, 1916, XLVIII-739 p.

2. Rita Calderini de Marchi, *Jacopo Corbinelli et les érudits français, d'après la correspondance inédite de Corbinelli Pinelli (1566-1587).* Milan, Hoepli, 1914, in-8°, XII-288 p. — Sur l'ouvrage de B. Croce, *la Spagna nella vita italiana durante il Rinascimento*, cf. le présent Bulletin, I (*Rev. histor.*, t. CXXV, p. 333). Il convient de signaler ici en particulier les chapitres VI : « Protestation de la culture italienne contre la barbare invasion espagnole », et VIII : « La langue et la littérature espagnole en Italie de la première moitié du XVI^e^ siècle. »

3. Ettore Levi-Malvano, *Montesquieu e Machiavelli* (Bibliothèque de l'Institut français de Florence). Paris, Champion, 1912, in-8°, VI-144 p.

4. Gabriel Maugain, *Boileau et l'Italie* (Bibliothèque de l'Institut français de Florence). Paris, Champion, 1912.

Digitized by Google

de publications que l'Institut français de Florence a entreprises sur l'histoire et la philologie française et italienne comparées. Il est à souhaiter que d'autres érudits de semblable vaillance opèrent les mêmes recherches bibliographiques sur la fortune de tous nos grands écrivains en Italie.

Sur ce terrain, la France a une considérable dette de gratitude envers M. Pietro Toldo. Le livre sur Molière et l'Italie du savant professeur de littérature française à l'Université de Bologne[1] ajoute à ses autres mérites celui d'être écrit en français. Il se divise en deux parties : la première sur « l'œuvre de Molière », la seconde sur « sa fortune en Italie ». Nous n'avons à nous occuper ici que de la seconde partie, d'ailleurs la plus considérable. « Nous serions satisfaits », dit l'auteur en terminant, « si nos modestes travaux contribuaient à détruire une erreur répandue même parmi les critiques de nos jours, que Molière a été médiocrement connu, apprécié et imité en Italie, et si elles démontraient en même temps le rôle joué par le grand poète dans la résurrection du théâtre comique de la Péninsule... Depuis la fin du XVII^e^ siècle jusqu'à nos jours, l'œuvre de Molière court victorieuse d'un bout à l'autre de l'Italie, traduite, critiquée, imitée et plagiée. » A l'appui de sa thèse, M. Toldo apporte une documentation de premier ordre. L'auteur a réuni pour composer son travail une rare bibliothèque et l'on est à plusieurs reprises tenté de regretter qu'il ne l'ait pas plus largement utilisée, par exemple dans les chapitres sur « les Comédies de Molière jouées en Italie », « Molière et la critique italienne » et sur « les Traductions », qui sont courts et que l'auteur n'eût certes pas été embarrassé de faire plus abondants. Tels quels, ils sont des plus intéressants. L'étude des imitations, qui remplit la plus grande partie de l'ouvrage, se divise en somme en trois périodes : la comédie avant Goldoni, la comédie vénitienne avec Goldoni et ses rivaux et enfin le mélodrame, auquel M. Toldo consacre deux chapitres; ce n'est pas une des moindres curiosités de cette histoire que l'influence exercée par notre grand comique sur ce genre, si spécifiquement italien, de l'opéra-bouffe. Quant à la question des rapports entre Molière et Goldoni, on pourrait la considérer comme rebattue, mais à tort, car M. Toldo fait justice des comparaisons inutiles ou fausses auxquelles trop de critiques se sont complu et apporte une notable contribution à l'histoire des emprunts faits par Goldoni à Molière. Les imitations de Molière dans le théâtre de l'abbé Chiari étaient un sujet moins connu. Neuve aussi l'étude du florentin

1. Pietro Toldo, *l'Œuvre de Molière et sa fortune en Italie*. Turin, Loescher, 1910, gr. in-8°, 578 p.

Digitized by Google

Fagiuoli et du siennois Gigli comme imitateurs de Molière. Outre l'index alphabétique qui termine le volume, on aurait souhaité trouver un tableau des pièces de Molière avec l'indication des traductions, adaptations et imitations dont elles ont été l'objet.

Les articles de M. Toldo sur les fables de La Fontaine en Italie[1] poursuivent la série de consciencieuses études sur les relations littéraires entre la France et l'Italie, en particulier au XVII^e^ siècle, que ce savant a entreprises depuis longtemps et dont le volume analysé plus haut est le plus considérable résultat.

L'ouvrage du regretté professeur à l'Université de Turin, A. Graf (qui était aussi un beau poète), sur l'anglomanie et l'influence anglaise en Italie au XVIII^e^ siècle[2] a eu un succès considérable et mérité; il y a quelque anachronisme à en parler aujourd'hui, alors que depuis cinq ans il est classé décidément parmi les modèles de la critique italienne contemporaine. Il pourrait suffire d'en dire que c'est un livre d'une érudition minutieuse, qui se lit d'un bout à l'autre avec agrément. M. Graf, qui fut un des fondateurs du *Giornale storico della letteratura italiana*, a voulu se garder soigneusement du défaut de pédantisme à l'allemande où certains de ses collaborateurs sont quelquefois tombés. Le long volume ne contient pas une note au bas des pages : toutes les références, comme tous les détails annexes, sont glissés dans le texte, sans toutefois l'alourdir, tant est vif et soutenu le mouvement de démonstration, tant la matière est clairement et adroitement distribuée. Le style est d'un vrai lettré comme l'était Graf, c'est-à-dire d'un esprit dont la valeur est moins encore dans ce qu'il sait, que dans la façon dont il sait. L'Introduction contient de vigoureuses formules sur les grands courants de la vie intellectuelle en Italie au XVIII^e^ siècle. L'auteur traite ensuite de la gallomanie et de la gallophobie (ch. I) dans une revue rapide qui était utile en un pareil sujet, puisque l'influence anglaise et l'influence française se sont disputé l'Italie pendant ce siècle, et de l'anglomanie en général (ch. II). Les chapitres suivants : Italiens en Angleterre (ch. III), Langue et littérature italiennes en Angleterre (ch. IV), Anglais en Italie (ch. V), et le chapitre X : Langue et littérature anglaises en Italie constituent ce qu'on peut appeler l'étude des agents et des moyens d'importation. Avec le chapitre VI : Institutions et vie publique des Anglais, commence l'étude des matériaux d'importation, qui continue méthodiquement par les chapitres sur le carac-

1. Pietro Toldo, *Fonti e propaggini italiane delle favole di La Fontaine* (*Giornale storico delle letteratura italiana*, t. LIX, 1-46 et 249-311 p.

2. Arturo Graf, *l'Anglomania e l'influsso inglese in Italia nel secolo XVIII.* Torino, Loescher, 1911, in-8°, XXXIV-431 p.

Digitized by Google

tère et la vie privée des Anglais (ch. VIII) ; les femmes anglaises, l'Anglais sur la scène italienne (ch. IX) ; la littérature anglaise en Italie : Milton, Dryden, Addison, Swift, Pope (ch. XI) ; Akenside, Johnson, Fielding, Richardson, Gray, Thomson, Young, Ossian, Sterne (ch. XII) ; le théâtre anglais : Shakespeare (ch. XIII) ; la mélancolie, les jardins anglais (ch. XIV) ; la science et la philosophie anglaises (ch. XV) ; Bacon, Hobbes, Locke, Hume, Newton (ch. XVI) ; arts, industrie et commerce anglais (ch. XVII). La conclusion indique rapidement les éléments du mouvement de réaction contre l'influence anglaise à la fin du siècle. On peut imaginer que tout n'a pas été dit par M. Graf sur les répercussions d'un si grand nombre d'œuvres considérables, même en admettant, ce qui est évident en pareille matière, que les contacts ait été irréguliers, limités à quelques points de la surface des œuvres en question et des cerveaux récepteurs. Il semble que sur chacun des points importants, M. Graf ait dit l'essentiel ou donné des faits typiques qui valent pour beaucoup d'autres semblables et toujours avec une sûreté et une sobriété remarquables. Il y a cependant une lacune dans ce bon livre. Après l'étude essentielle des matériaux d'importation, qui est naturellement accompagnée pas à pas de l'étude des faits d'assimilation, on voudrait une série méthodique de recherches sur des phénomènes plus intimes, qui sont l'aboutissement logique de ces études de littérature comparée : comment, et dans quelle mesure, et dans quelles pensées maîtresses, et dans quelles œuvres capitales, les éléments étrangers se sont-ils alliés avec les éléments nationaux? Quelques indications données en passant ne sont pas suffisantes ; on regrette que sur les points principaux une forte analyse de quelques œuvres italiennes de première importance ne nous fasse pas voir ce que l'Italie a dû alors à l'Angleterre, essentiellement, et ce qu'il a passé d'anglais au plus profond de l'esprit italien. Si par exemple nous lisons le chapitre VI, où est étudiée l'influence des institutions et de la vie publique des Anglais, il reste l'impression que le sujet est traité seulement dans ses éléments externes ; on voudrait, par exemple, une analyse de l'œuvre de Filangieri (plusieurs fois citée en passant) qui nous montre dans quels rapports est la pensée de l'écrivain politique avec la pensée politique anglaise. Et de même en d'autres endroits. Mais c'était peut-être un autre ou plusieurs autres livres à écrire. M. Graf n'a pas voulu le faire. Il est délibérément resté sur la frontière, faisant avec un rare mélange de rigueur historique, de goût et d'esprit cette espèce de statistique douanière, opération essentielle de cette jeune science qui s'appelle la littérature com-

Digitized by Google

parée. — Dans le petit volume de M. Fassini sur le mélodrame italien à Londres[1], l'histoire de l'opéra italien en Angleterre apparaît comme celle d'une longue série de manifestations somptueuses, d'un caractère mondain accentué et aussi de beaucoup d'intrigues de toutes sortes.

L'ouvrage de M. de Bin sur l'empereur Léopold Ier et sa cour dans la littérature italienne[2] est une utile étude sur les influences italiennes à Vienne. Le volume de Mlle Benedetti sur le *Roland furieux* dans la vie intellectuelle de l'Angleterre[3] peut être utilisé, malgré les défauts qui en font en somme un livre très mal venu.

Le volume de M. Pellizzari[4] est, comme il nous en avertit, l'avant-courrier d'une publication d'ensemble sur l'histoire des rapports littéraires entre l'Italie et le Portugal : sujet qui vaut, on veut l'espérer, la peine qu'un bon érudit, comme est M. Pellizzari, lui consacre plusieurs années de travail. Le présent volume contient deux études intéressantes sur l'influence de la poésie italienne en Portugal au XVIe siècle; une autre sur les rapports de Léon X avec la cour de Portugal; une sur le mariage de l'infante Marie, fille du prince Édouard de Portugal, avec Alexandre Farnèse en 1566; la dernière est une description des manuscrits portugais conservés à la Bibliothèque nationale de Naples. Enfin, en des années où la guerre mondiale rapproche d'une façon particulière l'Italie et la Roumanie, une étude comme celle de M. Ortiz[5] vient à son heure et pourra être suivie de quelques autres.

Nous avons réservé, pour la fin de cette rapide revue des études d'histoire littéraire, les ouvrages d'une portée particulièrement large, qui embrassent toute une époque ou la longue évolution d'un genre ou d'un grand courant littéraire. C'est souvent, d'ailleurs, en de pareilles œuvres que les meilleurs esprits donnent leur mesure;

1. Sesto Fassini, *Il melodramma italiano a Londra nella prima metà del settecento*. Torino, Bocca, 1914, in-8°, VIII-192 p.

2. Umberto de Bin, *Leopoldo I imperatore e la sua corte nella letteratura italiana*. Trieste, tip. Caprin, 1910.

3. Anna Benedetti, *l'Orlando furioso nella vita intellettuale del popolo inglese*. Firenze, Bemporad, 1914, in-8°, 317 p. — Notons encore une consciencieuse étude de M. Jean Dubled, *l'Orlando furioso et la « Pucelle » de Voltaire;* extrait du *Bulletin italien*, t. XII, 1912, 74 p.

4. Achille Pellizzari, *Portogallo e Italia nel sec. XVI. Studi e ricerche*. Napoli, Perrella, 1914.

5. Ramiro Ortiz, *Primi contatti fra Italia e Rumania. Appunti sulla lingua e letteratura italiana in Rumania nel sec. XVIII. Pietro Metastasio e i poeti vacaresti* (*Giornale storico della letteratura italiana*, t. LXIII et LXX).

Digitized by Google

elles permettent parfois d'apprécier d'un coup la valeur de la production historique et critique de tout le pays à un moment donné. L'Italie en ces dernières années présente plusieurs ouvrages de cette nature, pour la seule période examinée dans ce Bulletin, soit par l'ampleur de la construction et l'abondance des matériaux, soit par la vigueur et la finesse de l'élaboration critique, ces ouvrages font en général grand honneur au pays qui les a produits; plusieurs d'entre eux devraient être connus hors d'Italie par un autre public encore que celui des spécialistes.

Après la précieuse *Introduction à l'étude critique de la littérature italienne*, de Guido Mazzoni, M. Orazio Bacci nous donne un bref, mais utile manuel[1] : *Recherches et problèmes d'histoire littéraire avec indications et règles pour la bibliographie*. La partie essentielle de l'ouvrage est une exposition faite pour des fins pratiques, mais théoriquement intéressante, des grands problèmes spéciaux à la science de l'histoire littéraire et particulièrement à l'histoire de la littérature italienne; elle contient une histoire sommaire de l'histoire littéraire et de la critique en Italie.

M. C. Trabalza, connu pour une remarquable *Histoire de la grammaire italienne*, a publié dans la Collection des genres littéraires une *Histoire de la critique littéraire de la Renaissance jusqu'à nos jours*[2] (en Italie bien entendu) et en fait l'ouvrage s'arrête chronologiquement à la fin du XVII[e] siècle. Cet immense sujet a été saisi dans toute sa complexité : la variété et pour ainsi dire la sinuosité de l'évolution du goût, les rapports de la théorie critique avec les courants artistiques et philosophiques, avec les problèmes grammaticaux et linguistiques, les influences de la tradition gréco-latine, la constitution et la transformation des genres et leurs contacts avec les conditions sociales, l'action personnelle des écrivains. Il n'était pas facile de démêler tout cela. On ne peut pas dire que la composition du livre apparaisse claire au premier coup d'œil, surtout dans la suite chronologique. Le style, volontiers abstrait, en cette matière par elle-même abstraite, est souvent difficile. Mais ceci n'enlève rien à la solidité de l'ouvrage, à la pénétration et à la

1. Orazio Bacci, *Indagini e problemi di storia letteraria italiana con notizie e norme bibliografiche*. Livorno, R. Giusti, 1910, in-8°, x-172 p.

2. Ciro Trabalza, *la Critica letteraria (dai primordi dell' Umanesimo all' Età nostra)*, vol. I; collection *Storia dei generi letterari*. Milano, Vallardi, [1915], in-8°, XI-356 p. — On ne saurait trop vivement protester contre cet éditeur, qui ne date pas ses publications et publie des ouvrages de haute portée scientifique par fascicules irréguliers; ce sont des procédés commerciaux fort gênants pour le public.

Digitized by Google

largeur de vues dont nous y trouvons à chaque instant la preuve. On voit que M. Trabalza sort d'une très bonne école, celle de B. Croce. Le fil conducteur du livre est l'opposition que l'auteur établit, tout le long de cette histoire de deux siècles et demi, entre la tendance classique et ce qu'il appelle déjà la tendance romantique. Celle-ci remonte au moins à Dante : elle donne la plus grande place à l'imagination, à la fantaisie, à la personnalité de l'auteur, au contenu d'idées et de faits dans l'œuvre; la tendance classique cherche la raison, la régularité, la conformité à une conception impersonnelle et abstraite du beau et donne plus d'importance à la forme qu'au contenu. L'histoire de cette opposition, qui n'est pas nouvelle et qui recommencera, nous semble faite d'une façon définitive par M. Trabalza pour l'époque de la Renaissance et pour l'Italie. Il établit les rapports entre ce romantisme du XIV^e^ et du XV^e^ siècle et les doctrines néo-platoniciennes; il y relie les importantes polémiques entre les partisans du latin et ceux de la langue vulgaire (ch. II). Il montre d'autre part comment et pourquoi le purisme classique, la théorie de l'art artificiel, soutenus par l'humanisme presque entier, ont triomphé en Italie et devaient triompher (ch. I et II), entre autres raisons profondes, par le besoin général, impérieux de libérer l'intelligence humaine de toute autorité extra-humaine; l'art littéraire devait avant toute autre chose apprendre à se suffire à lui-même, à vivre de lui-même ; il devait d'autre part coopérer à l'œuvre générale du mûrissement, du perfectionnement de l'esprit humain, de la création d'une nouvelle discipline intellectuelle et sociale. M. Trabalza explique ainsi fort bien comment le XVI^e^ siècle italien, âge de pleine maturité pour les arts plastiques, fut pour l'art littéraire une singulière période, à la fois d'ingénuité et de vieillesse prématurée, en somme médiocre dans la plupart de ses productions, mais singulièrement intéressante au point de vue théorique. Presque tout son effort fut porté sur l'organisation de la théorie qui non seulement donnait le mieux à la raison humaine la clef du mystère de la création artistique et des moyens de la reproduire, mais encore se prêtait le mieux à formuler en une doctrine ce sens de l'art qui dominait alors tous les esprits (ch. IV). La fin du chapitre IV et le chapitre V et dernier nous montrent, dans l'aboutissement dernier du classicisme italien (fin du XVI^e^ et XVII^e^ siècles), l'éveil de tendances nouvelles, très variées ou même divergentes. On est étonné de n'y pas trouver traitée la question de l'influence de la contre-réforme sur la conception de l'art.

Déjà connu par une *Histoire du XVII^e^ siècle*, M. BELLONI a donné, dans la Collection d'histoire des genres littéraires, une étude

Digitized by Google

sur *le Poème épique et mythologique*[1]. Il paraît dès l'abord gêné par les limites arbitraires imposées à son sujet, bien qu'il essaye de les justifier : dans ce volume, il sera question de Tasse et point d'Arioste, parce qu'Arioste est le prince des poètes chevaleresques et Tasse celui des poètes épiques proprement dits. En réalité, avoue M. Belloni, la figure qui domine logiquement et caractérise son sujet n'est même pas le Tasse : ce serait Trissin. C'est-à-dire, pour autant que Tasse continue la tradition d'Arioste, qui est celle de l'imagination populaire, de la tradition vivante et de l'invention libre, il est hors de son sujet; il y rentre pour autant qu'il s'est soumis aux règles stériles de l'imitation de la poésie épique ancienne vue à travers le cerveau des théoriciens du XVI^e^ siècle. Le livre de M. Belloni a donc un vice originel qu'on peut trouver grave. Ceci entendu, le travail se développe de la façon suivante : nous y abordons le XV^e^ siècle avec l'épique humanistique et courtisane (ch. IV) et les théoriciens (ch. V sur les théoriciens avant Tasse et l'influence de la poétique d'Aristote). Le chapitre VI traite de Tasse théoricien; le chapitre VII revient (pourquoi?) à Trissin et à Alamanni; le chapitre VIII nous ramène à la Jérusalem délivrée; le chapitre IX traite des imitateurs de Tasse au XVI^e^ siècle et le chapitre X nous emmène jusqu'au XIX^e^ siècle à travers les essais les plus variés (et les moins intéressants) de poésie épique classique (bien entendu, étant donné la définition formaliste du sujet, des œuvres puissamment épiques, comme la Canzone de Garibaldi, de d'Annunzio ou mainte pièce de Carducci, n'y rentrent pas parce que leur forme extérieure est lyrique). Le volume se termine par deux chapitres sur l'épopée religieuse et l'épopée mythologique qui semblent eux aussi procéder d'une distinction superficielle et qui ont l'inconvénient de nous faire parcourir à nouveau, rapidement, le cours de cinq siècles.

Le genre pastoral, surtout pendant les siècles dont il est question ici, a fourni une quantité vraiment effrayante de compositions de toute sorte et de valeur généralement médiocre. M. CARRARA n'a voulu parler que des œuvres les plus importantes[2]; il l'a fait avec une précision et une clarté qu'augmentent encore pour le lecteur une abondante bibliographie et de commodes index. L'auteur traite successivement de la bucolique au temps de la Renaissance; du drame pastoral (objet d'une étude particulièrement approfondie) et du mélodrame, de la bucolique au XVI^e^ siècle, de la lyrique pastorale, de ses

1. Antonio Belloni, *Poema epico e mitologico;* collection *Storia dei generi letterari.* Milano, Vallardi, in-8°, VIII-388 p.

2. Enrico Carrara, *la Poesia pastorale* (fait partie de la *Storia dei generi letterari italiani*). Milano, Vallardi.

Digitized by Google

prolongements dans le roman en prose, de la poésie pastorale arcadique, de l'idylle à la Gessner. Bref, le gros volume de M. Carrara est désormais une base indispensable pour toute étude touchant l'histoire de ce genre littéraire, aussi fameux que démodé (à moins qu'on ne veuille, comme le fait M. Carrara à la fin du livre, considérer les poèmes de Pascoli et la *Figlia di Jorio* de d'Annunzio comme les derniers rejetons de la pastorale).

L'*Essai sur la littérature italienne du XVII^e^ siècle* de M. Croce[1], recueil d'études pour la plupart publiées précédemment par le philosophe et critique napolitain, est une intéressante, ingénieuse contribution à la réhabilitation historique du XVII^e^ siècle intellectuel italien. On a reproché à B. Croce de trop tirer la couverture vers l'Italie méridionale, aux dépens du Centre et du Nord. Il juge du moins sans excès d'indulgence l'art littéraire de cette période : « Un art et une littérature dépourvus de sentiment éthique et par là sous des apparences luxuriantes, étroites et pauvres, cela était bon à dire », ajoute M. Croce, « en un moment où la mode, en histoire de l'art, se tourne vers le baroque. » Ce jugement dans cette bouche peut passer pour définitif. Que les « apparences luxuriantes » du XVII^e^ siècle italien fussent mieux connues et appréciées, ce n'était d'ailleurs que justice.

M. Ezio Levi, le distingué professeur de l'Académie navale de Livourne, qui a tous les dons d'un excellent érudit, a écrit un livre à la fois solide et agréable sur la légende de don Carlos[2]. Cette recherche minutieuse des avatars d'un beau thème poétique à travers les littératures espagnole, française, anglaise, italienne, allemande est en elle-même pleine d'intérêt. Mais la méthode des ouvrages de ce genre, par laquelle viennent à se révéler les plus subtiles différences, comme aussi les ressemblances les plus imprévues entre l'imagination et l'opinion de plusieurs peuples, est une des plus fécondes qui soient pour l'histoire de la pensée et du sentiment. Sans cette histoire, qui est encore à faire, l'histoire littéraire proprement dite manque d'un de ses fondements essentiels. C'est pourquoi il est à souhaiter que M. Levi et d'autres historiens de la

1. Benedetto Croce, *Saggi sulla letteratura italiana del seicento*. Bari, Laterza, 1911, in-8°, XXIII-444 p. — Signalons à ce propos l'ouvrage de M. Michele de Marinis, *Anton Giulio Brignole Sale e i suoi tempi*. Genova, libreria editrice Apuana, 1914, in-8°, XIV-382 p. Dans cette étude sur un médiocre écrivain du XVII^e^ siècle, on trouve un abondant matériel d'informations et d'observations sur les courants littéraires de cette époque.

2. Ezio Levi, *Storia poetica di don Carlos*. Panà, Mattei, 1914, in-16, X-440 p.

Digitized by Google

jeune génération, et point seulement en Italie, recherchent systématiquement de pareils sujets d'étude, pour lesquels, d'ailleurs, une collaboration entre savants de divers pays pourrait être utilement établie.

Le livre de M. FINSLER sur Homère dans les temps modernes[1] n'intéresse ce Bulletin que pour une partie : l'histoire des polémiques sur Virgile et Homère en Italie au XV^e^ et au XVI^e^ siècle et l'histoire de la querelle des Anciens et des Modernes en Italie (XVII^e^ et XVIII^e^ siècles). C'est un ouvrage pesant, de méthode incertaine, mais utile à consulter. — Un considérable recueil publié en l'honneur de R. RENIER[2], le maître disparu depuis, contient une notable série d'études érudites sur la littérature italienne du Quattrocento du XV^e^ au XVIII^e^ siècle.

Il a déjà été parlé ici du livre important de Gabriel MAUGAIN : *Étude sur l'évolution intellectuelle de l'Italie de 1657 à 1750 environ*[3]. Mais nous devons signaler l'étude faite sur ce livre dans le *Giornale storico della letteratura italiana*[4] par Alfredo GALLETTI, le successeur de Carducci et de Pascoli dans la chaire de littérature italienne à l'Université de Bologne. Ces vingt pages sont un modèle de critique pénétrante, riche d'aperçus : un de ces comptes-rendus qui complètent un livre et éclairent une période historique. Pourquoi le *Giornale storico* imprime-t-il de telles études en caractères minuscules, en appendice aux « Forschungen » qu'il met à la place d'honneur, dont quelques-unes sont des études érudites de grande valeur, d'autres d'une valeur contestable et qui toutes sont consacrées à des sujets d'importance restreinte?

Professeur à l'Université de Pise, érudit historien de la littérature, critique pénétrant, M. FLAMINI n'a pas cru déroger en publiant un livre de morceaux choisis pour l'étude de l'histoire de la critique littéraire en Italie[5]. Cette anthologie, destinée aux étudiants, présente un tableau fort intéressant du développement de la critique littéraire en Italie depuis ses origines jusqu'à nos jours; on y voit que la

1. Georg Finsler, *Homer in der Neuzeit von Dante bis Goethe (Italien Frankreich England Deutschland)*. Leipzig et Berlin, Teubner, 1912, in-8°, XIV-530 p. — C'est cet ouvrage, on le sait, qui a mis M. Victor Bérard sur la piste des plagiats commis par P. A. Wolf.

2. *Scritti vari di erudizione e di critica in onore di Rodolfo Renier*. Torino, Bocca, 1912, in-4°, XXXII-1158 p.

3. Paris, Hachette, 1909. Cf. *Rev. histor.*, t. CVII, p. 127.

4. Tome LVIII, 2° semestre, 1911, p. 204-225.

5. Francesco Flamini, *Antologia della critica e dell' erudizione coordinata allo studio della storia letteraria italiana*. Napoli, Perrella, 1913, in-8°, VII-1146 p.

Digitized by Google

partie la plus récente n'est pas celle qui a le moins de valeur. Au même titre, nous devons mentionner les *Pages choisies* de Ferdinando MARTINI, l'homme politique éminent qui est un des premiers écrivains en prose parmi les Italiens vivants et auquel on doit des études de critique littéraire aussi solides que spirituelles[1]. — A noter encore une belle leçon d'ouverture de M. V. ROSSI, professeur à l'Université de Rome[2], un des maîtres de la critique littéraire, et une étude importante de M. G. MUONI[3], le patient et avisé érudit auquel on doit déjà plus d'une contribution importante à l'histoire internationale des idées et des sentiments à l'époque romantique.

VII. HISTOIRE DES MŒURS ET DE LA CIVILISATION. — Nous rangeons sous une seule rubrique une série d'études fort variées, qui se rapportent toutes, de près ou de loin, à l'histoire de la pensée et du sentiment collectifs et qui contribuent ainsi dans leur ensemble à l'histoire de la préparation de chaque nation à sa vie sociale, à son activité spéculative et artistique. Ce terrain historique, d'une immense importance, n'est encore exploité que partiellement et irrégulièrement.

Le folkloriste illustre, G. PITRÉ, vient de publier[4] les deux derniers volumes d'une œuvre considérable à laquelle la Sicile devra la conservation d'un riche trésor d'imagination et de pensée populaires, actuellement en voie de rapide destruction. — M. SEGARIZZI nous donne le premier volume d'une bibliographie des imprimés populaires conservés à la bibliothèque Saint-Marc à Venise[5]. — M. MALAGUZZI-VALERI publie sur la cour de Ludovic le More un livre riche de détails précieux sur les mœurs d'une société florissante[6]. — Le livre de M. TAMASSIA sur la famille italienne aux XV^e^ et

1. Ferdinando Martini, *Pagine raccolte*. Firenze, Sansoni, 1912.

2. Vittorio Rossi, *la Formazione storica del Rinascimento italiano*. Città di Castello, Lapi, 1914.

3. Guido Muoni, *Il sentimentalismo nella letteratura italiana*. Milano, Soc. ed. libraria, 1911.

4. Giuseppe Pitré, *Biblioteca delle tradizioni popolari siciliane*, t. XXIV et XXV. Palermo, Reber, 1912 et 1913, in-16, XII-480 et XVIII-480 p.

5. Arnaldo Segarizzi, *Bibliografia delle stampe popolari della R. Biblioteca di S. Marco di Venezia*, vol. I. Bergamo, Istituto italiano d'arti grafiche, 1913, gr. in-8°, XVI-356 p.

6. F. Malaguzzi-Valeri, *la Corte di Lodovico il Moro. La vita privata e l'arte a Milano nella seconda metà del Quattrocento*. I : *la Vita privata*. Milano, 1913, in-4°, XVI-766 p., 1,000 illustr.; prix : 40 tavole. Cf. *Rev. histor.*, t. CXV, p. 402. Le t. II est consacré à Bramante et Léonard de Vinci. Cf. *Rev. histor.*, t. CXXI, p. 370.

Digitized by Google

XVI^e siècles[1] est un ouvrage important, largement conçu, où nous voyons examinées successivement : les conditions économiques et morales du peuple italien à cette époque; les façons de sentir et de penser propres aux diverses classes sociales; la formation du droit moderne de la famille à travers le chaos instable des normes juridiques de l'époque, d'origines si diverses; les causes de cette formidable autorité paternelle, particulière à ces temps, et que M. Tamassia voit dans la faiblesse du pouvoir de l'État; la progression de l'individualisme au temps de la Renaissance, agissant comme dissolvant de l'autorité paternelle et de la cohésion familiale. Une partie du livre est consacrée aux femmes, à leur éducation; le chapitre v est une bonne étude de l'institution matrimoniale avant le concile de Trente et nous en fait voir l'évolution.

Le Père F. M. LEVATI apporte une intéressante contribution à l'histoire des mœurs par trois opuscules sur les mœurs génoises[2] et M. GATTINONI par son *Inventaire d'une maison vénitienne au XVIII^e siècle*[3]. — Du livre de L. PASTOR[4], dont il a été question précédemment (cf. *Rev. histor.*, t. CXXVI, p. 79), nous devons signaler ici en particulier le chapitre XV, où nous est présenté Paul III mécène des sciences et des arts.

Parmi les études d'histoire locale de la civilisation, signalons celles de M. FILIPPINI[5] sur une *Académie ombrienne du XVII^e siècle*, de M. CORBELLINI sur quelques épisodes de l'histoire des mœurs en Lombardie[6], de M. LIVINGSTON sur *la Vie vénitienne dans les œuvres de G. F. Busenello*[7] qui nous présente avec grand détail la vie du curieux poète vénitien et de son entourage, de

1. Nino Tamassia, *la Famiglia italiana nei secoli decimoquinto e decimosesto*. Milano-Palermo, Sandron, 1911, gr. in-8°, XX-374 p.

2. F. M. Levati, *Feste e costumi genovesi nel sec. XVIII. I Regnanti a Genova nel sec. XVIII. I dogi di Genova e vita genovese (dal 1699 a 1721)*. Genova, Tipografia della Gioventù, 1910, 1911-1912.

3. Gregorio Gattinoni, *Inventario di una casa veneziana del sec. XVII*. Mestre, Officine grafiche, 1914.

4. Ludwig Pastor, *Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters;* fünfter Band : *Paul III (1534-1549)*. Freiburg, B. Herder, 1909, in-8°, XLIV-891 p.

5. Enrico Filippini, *Un' accademia umbra del primo settecento e l'opera sua principale*, vol. I; extrait du *Bollettino della R. deputazione di storia patria per l'Umbria*. Perugia, Unione tip. cooperativa, 1911.

6. Alberto Corbellini, *Ninfe e pastori sotto l'insegna dello stellino*. Pavia, tip. Fusi, 1911.

7. Arthur Livingston, *la Vita veneziana nelle opere di Gian Francesco Busenello*. Venezia, Officine grafiche V. Callegari, 1913, in-8°, VIII-483 p.

Digitized by Google

MM. Todesco et Serena sur *le Séminaire de Padoue*[1], de M. Formiggini-Santamaria sur *l'Instruction publique dans le duché d'Este*[2], et le livre de M. L. Zenoni sur l'*Histoire de l'instruction publique à Venise du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle*[3]. C'est une très minutieuse histoire d'un établissement d'enseignement, l'Académie des nobles, qui ne fut jamais très prospère et fut en somme peu digne du renom de la grande république : un point de l'histoire de la décadence de la Sérénissime. Parmi tant de détails — souvent intéressants d'ailleurs — sur les événements quotidiens de la vie de cette école, on aimerait trouver de plus amples documents sur le caractère et la valeur des études (signalons un plan d'études de 1719, ch. v).

La célèbre Académie de la Crusca, qui n'avait plus eu d'historiens depuis l'ouvrage fort ancien de Zannari, a trouvé dans M. Marconcini un exact historien de ses origines[4]. — La publication de A. d'Ancona, *Voyageurs et aventuriers*[5], une de ses dernières, est un recueil d'études parues à diverses époques de la longue vie de l'illustre érudit.

VIII. Histoire des systèmes politiques, philosophiques et scientifiques. — Dans le domaine de la spéculation politique, philosophique et scientifique, la production italienne, de la fin du XV^e^ siècle au XVIII^e^, est une des plus considérables qui soient. Elle est encore loin d'être explorée et mise en valeur; pendant trop longtemps, les critiques ont été retenus par l'étude, tout considéré plus facile, des œuvres proprement littéraires. Ces sortes d'ouvrages ont encore souffert de la distribution traditionnelle de nos études qui fait qu'entre l'histoire proprement dite et l'histoire littéraire, l'histoire des sciences et l'histoire de la pensée politique n'ont pas de place bien déterminée, qu'elles oscillent de la marge de la première à la marge de la seconde; quant à l'histoire de la philosophie, il n'est pas sans inconvénient qu'elle ne soit en général étu-

1. L. Todesco et Seb. Serena, *Il seminario di Padova*. Padova, tip. de Seminario, 1911, in-8°, IX-439 p.

2. E. Formiggini-Santamaria, *l'Istruzione pubblica nel ducato Estense*. Genova, 1912.

3. Luigi Zenoni, *Per la storia della cultura in Venezia dal 1500 al 1797. L'Accademia dei Nobili alla Giudecca*. Venezia, tip. libr. Emiliana, 1916, in-8°, XVI-271 p.

4. Cartesio Marconcini, *l'Accademia della Crusca dalle origini alla prima edizione del vocabolario (1612)*. Pisa, tip. Valenti, 1910, 280 p.

5. Alessandro d'Ancona, *Viaggiatori e avventurieri*. Firenze, Sansoni, 1911, in-8°, VIII-556 p.

Digitized by Google

diée que comme annexe à l'étude théorique de la philosophie, alors qu'elle est une autre partie importante de l'histoire générale.

Ces parties de l'histoire ont donc subi en Italie les mêmes inconvénients que chez nous. Cependant, elles y bénéficient depuis longtemps du fait que Machiavel est considéré comme un des plus grands écrivains italiens, que Galilée jouit d'une popularité qu'aucun des physiciens ou naturalistes français n'a jamais atteinte; et depuis quelque temps une intense ferveur d'études, d'où le sentiment patriotique n'est pas absent et que l'intérêt général accompagne, se développe autour du nom du philosophe Vico. C'est sur ces trois noms, en effet, que se concentre la presque totalité des publications historiques et critiques de cette catégorie depuis six ans.

Le regretté L. G. Pélissier, dans un précédent Bulletin, émettait le doute qu'on pût voir jamais paraître la fin du grand ouvrage de M. Tommasini sur Machiavel[1], dont le premier volume avait été publié en 1883. La seconde et dernière partie, en deux volumes, a cependant vu le jour en 1911, et nous voici en face de l'étude la plus considérable par les dimensions qui ait sans doute jamais été écrite sur Machiavel. C'est aussi, en même temps que la plus récente, la plus complète, la plus vaste par la conception et par l'extraordinaire abondance des matériaux réunis. C'est l'œuvre d'une vie, et à la grandeur du sujet correspond la grandeur de l'effort : à cet effort a d'ailleurs correspondu l'estime générale du monde savant et de hautes récompenses. Aussi nous déplaît-il de devoir être sévère pour ce livre, alors que nous n'aurons eu que des éloges pour d'autres de moindre valeur. Mais la critique doit se mesurer à l'objet que l'auteur s'est proposé; et si M. Tommasini, comme il est évident, s'est proposé, non pas seulement d'apporter sur Machiavel toute la documentation possible, mais bien encore d'opérer, sur une base historique minutieuse, une reconstitution méthodique de la pensée de l'écrivain, une présentation et une critique de sa doctrine et un tableau des répercussions de cette doctrine, il est non moins évident qu'il n'a pas pleinement atteint son objet. Les éléments de tout cela se trouvent bien dans cet énorme volume, mais dans une confusion, nous dirions volontiers dans une « indigestion » surprenante; l'acte définitif par lequel l'historien s'élève au-dessus des matériaux amassés est presque partout tenté et manqué. Ce défaut capital est sensible dès le

1. Oreste Tommasini, *la Vita e gli scritti di Nicolò Machiavelli nella loro relazione col Machiavellismo*, vol. II. Roma, Loescher, 1911, XXVIII-1474 p. Le tome I a paru en 1883 (cf. *Giornale Storico della Letteratura italiana* t. I, p. 452). Cf. *Rev. histor.*, t. XXX (1886), p. 179.

Digitized by Google

chapitre d'introduction (qui veut être le chapitre de synthèse) sur Machiavel et la pensée philosophique. L'auteur y fait d'abord, du mouvement philosophique du temps, un tableau fort chargé de références, mais dans son ensemble fort peu original. Passant ensuite à Machiavel, il pose en principe, dans une suite d'heureuses formules (le livre en contient un bon nombre, *non rari nantes in gurgite vasto*), qu'au milieu de cette lutte de systèmes sa pensée s'élève libre des entraves d'école, mûrie dans les affaires, au contact des hommes et, bien que non entièrement exempte des préjugés de son temps, telle qu'il pouvait dire lui-même : « Je ne m'en fais pas conter et j'entends ne me laisser émouvoir par aucune autorité qui ne soit accompagnée de raison » ; et que cette indépendance du raisonnement, que soutient chez Machiavel une sorte de manie de la déduction, est à la fois sa force et la cause de ses erreurs ; et que sa conception du monde est surtout le résultat direct de son étude favorite, instinctive, qui est celle de l'homme en société : d'où il suit que la psychologie individuelle l'intéresse peu, que l'ontologie et la cosmologie le laissent indifférent ; que sa philosophie est une éthique, mais une éthique essentiellement sociale que domine la règle du mouvement, le précepte d'action (d'où une ferme croyance au libre arbitre) ; éthique réaliste pour laquelle le bien, la vertu importent moins pour eux-mêmes que pour leurs effets, par quoi se justifie un des préceptes machiavéliques qui ont le plus choqué : celui de la simulation de la vertu... Tout ceci est clair, mais il faut, comme beaucoup d'autres choses excellentes dans ce livre, l'extraire de plusieurs pages embrouillées. Surtout le lecteur, qui attend de ces formules une démonstration précise tirée de la vie et des mœurs de Machiavel, voit avec stupeur l'auteur s'obstiner ensuite à accumuler les comparaisons avec les philosophes théoriques de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes, alors qu'il ressort clairement que la philosophie toute pratique de Machiavel n'a aucun rapport avec elles! Or, cette étrange aberration se répète, non seulement en ce chapitre, mais tout le long du livre, et il apparaît que M. Tommasini ayant lu, dans la littérature de tous les temps et de tous les pays, tout ce qui peut être rapproché, même de la façon la plus extérieure, la plus verbale, du moindre des éléments de la pensée de Machiavel, a voulu faire passer dans son livre tout ce bagage inutile, comme constituant l'histoire du machiavélisme! Est-ce du tiers ou de la moitié que l'ouvrage serait allégé (et amélioré) si on en retirait tout ce qui n'a — à parler sérieusement — aucun rapport avec le sujet? Prenons, entre quelques centaines, un exemple. Page 22, M. Tommasini

Digitized by Google

écrit : « Que si la logique de Machiavel, là même où elle semble la plus pressante et entraînante, se ressent quelquefois de la rhétorique où il a été élevé, le plus souvent cependant elle procède par une analyse incisive et profonde, par une synthèse qui surprend, qui subjugue, qui subordonne les problèmes et en comprend plusieurs en un seul » (nous améliorons en traduisant, car le style de M. Tommasini est presque toujours lourd et imprécis, ce qui n'a pas trop d'inconvénients dans la simple rédaction d'un matériel d'érudition, mais ce qui en a de graves dans l'analyse et dans la critique). Ici est placée une note démonstrative, qu'il nous faut reproduire en entier, car elle montre le défaut de méthode qui règne dans tout l'ouvrage : ce qui devrait être prouvé ne l'est pas ou insuffisamment ; et l'on nous donne à la place un formidable appareil de citations oiseuses. « Machiavel, *Discorsi*, l. II, ch. XXIV : « Car si tu les appauvris, *spo-* « *liatis arma supersunt*, si tu les désarmes, *furor arma minis-* « *trat*, si tu fais mourir les chefs et continuer d'opprimer les autres, « il renaîtra des chefs, comme à l'hydre des têtes. » Id., *ibid.*, l. III, ch. VI : « En matière de peine de mort, la menace est plus dange- « reuse que l'exécution ou plutôt les menaces sont très dangereuses « et l'exécution ne l'est absolument pas : qui est mort ne pense pas à se « venger et les vivants qui restent laissent presque toujours au mort « le soin de sa vengeance. » Id., *ibid.* : « Un prince ne peut jamais « dépouiller un homme au point qu'il ne lui reste pas un couteau « pour se venger ; il ne peut jamais déshonorer assez un homme « pour qu'il ne lui reste pas une âme assoiffée de vengeance. » Id., *Principe*, ch. XXV : « Je suis bien d'avis qu'il est mieux d'être « impulsif que réfléchi, parce que la fortune est femme et, si l'on « veut la bien tenir, il faut la battre et la heurter de front ; il est « évident qu'elle se laisse plutôt prendre par les gens qui font ainsi « que par ceux qui agissent froidement. Et de même, étant femme, « elle préfère les jeunes gens, qui sont moins respectueux, plus vio- « lents, et la commandent avec plus d'audace. » [Jusqu'ici, nous avons des citations inadéquates, car elles prouvent non pas la profondeur ni encore moins la complexité de la pensée de Machiavel, mais le tranquille réalisme avec lequel il tire les conclusions d'observations, d'ailleurs communes, et aussi la verve de son style. Voici maintenant les citations oiseuses, on va voir si l'expression est trop forte] : « Cette image, que Machiavel reprend en un lieu plus convenable [?] dans la *Clizia* (acte VI, scène 1), est esquissée dans les *Ghiribizzi scritti in Raugia a Pier Soderini* (voir vol. I, p. 632, n. 2) ; mais on ne la trouve pas dans le *Capitolo di Fortuna*, où elle aurait pu trouver place. Il est probable d'ailleurs que cette der-

Digitized by Google

nière composition, adressée à J. B. Soderini, a été écrite avant le *Prince* et au moment du premier revers de la fortune des Soderini et de Machiavel. » [Certes, cette observation, faite en passant, avait sa place ailleurs qu'ici.] Du reste, déjà Coluccio Salutati (Epp., t. I, 6, p. 16-17) avait appelé la fortune *meretrix*. Luigi Guicciardini (*Detti e fatti piacevoli e gravi*. Fano, 1591, p. 324-325) plagie cette image : « La fortune est femme, pour bien la tenir il faut « la battre. » Bacon (*Advencement of learning*, l. III) cite, parmi les instructions données par Charles V à son fils : « That fortune « hath something of the nature of a woman, that, if she be to « much woed, she is the farther of. » Et Saint-Réal (*Entretiens historiques et moraux*, p. 338) : [!] « La fortune est femme, elle se « plaît à être importunée, pour ne pas dire forcée. » Thiers (*Consulat et Empire*, l. VI, p. 96) : « On dirait en effet, à voir les choses « d'ici-bas, que la fortune aime la jeunesse, car elle seconde mer- « veilleusement les premières années des grands hommes, à la façon « d'Annibal, de César, de Napoléon..., cette maîtresse capricieuse « des grands hommes n'est point aussi capricieuse qu'on se plaît à « la faire. » Cf. aussi *Viçakhadatta*, *Mudrârâksasa* [!], acte VI, p. 203, trad. Henry. »

Nous n'avons pas cru abuser en faisant cette longue citation d'une note. Le « livre d'en bas » est naturellement, chez M. Tommasini, plus considérable que le livre d'en haut, et combien de fois ce qui devrait être en haut est-il mis en bas et inversement! On retrouverait, dispersée en cent notes peut-être, toute une étude fort importante sur les différences entre la pensée vraie de Machiavel et la légende qui s'est formée sur cette pensée. Mais, là même, quelle disparate entre les matériaux assemblés et quelle ingénuité à discuter des textes de valeur nulle ou sans rapport entre eux!

Bref, nous avons là un remarquable exemple, qu'il importait de signaler, des dommages causés par une certaine méthode, qui, par l'application abusive de règles incontestablement scientifiques, peut aboutir à l'opposé de la vraie science[1]. Cela est d'autant plus regrettable quand un livre est l'œuvre d'un vrai savant et le résultat d'un travail immense et plus encore quand un tel livre traite un des plus grands sujets de l'histoire, sur lequel il aurait pu être, pour longtemps, le livre par excellence. C'est pourquoi nous avons insisté sur la critique, alors qu'il aurait été, non pas très facile (pour les rai-

1. Nous n'aimons pas beaucoup non plus cette affectation de scrupule, qui fait mettre en tête d'un volume de mille pages serrées un erratum d'une trentaine de lignes. Rien qu'à la page 957, nous trouvons six fautes qui ne sont pas à l'erratum.

Digitized by Google

sons que nous avons dites), mais fort intéressant d'y relever tout ce qu'il contient d'excellent, tout ce qui fait qu'il est désormais, malgré tout, indispensable à qui veut étudier historiquement Machiavel. — De la considérable étude de M. A. GERBER sur les manuscrits, éditions et traductions de Machiavel[1], il faudrait parler longuement et avec détails ou se contenter de dire, comme nous ferons, qu'elle est désormais fondamentale sur ce sujet, jusqu'ici très insuffisamment traité.

Passant à la littérature philosophique, signalons d'abord une brève étude de M. GENTILE, le distingué professeur de philosophie de l'Université de Pise, le meilleur historien de la philosophie italienne : *la Conception de l'homme au temps de la Renaissance*[2]. Il y a quelques pages remarquables sur la conception de la dignité humaine et de la vertu, qui émane de ce beau mouvement philosophique de la Renaissance, des écrits de Léon-Battista Alberti, Marsilio Ficino, Pic de la Mirandole, Campanella Pomponozzi, Telesio. Le reste de l'étude est une intéressante analyse du traité, négligé par les historiens et critiques modernes : *De dignitate et excellentia hominis*, du florentin Giannozzo Manetti, terminé en 1452.

M. ALLMAYER, digne disciple de M. Gentile, a fait œuvre de philosophe et d'historien à la fois en nous présentant, dans une rigoureuse analyse[3], un Galilée qui n'est ni aussi moderne que certains critiques l'ont fait voir, ni aussi étroitement lié à la métaphysique de son temps, comme il apparaît à d'autres yeux : un Galilée oscillant entre le grand principe de l'expérience, origine de ses découvertes et force de sa pensée, et certaines catégories établies par la philosophie ancienne, entre la science qui se fait et la science donnée une fois pour toutes. M. F. Allmayer montre clairement comment, à ce respect pour la vérité de fait qu'eurent beaucoup d'esprits de ce temps et qui est un des fondements de la Renaissance, Galilée ajoute le concept nouveau,

1. Adolph Gerber, *Niccolò Machiavelli. Die Handschriften, Ausgaben und Uebersetzungen seiner Werke im 16 und 17 Jahrhundert, mit 147 facsimiles und zahlreichen Auszügen. Eine kritish bibliographische Untersuchung.* I : Die Handschriften. II : Die Ausgaben. Gotha, Perthes, 1912. III : Die Uebersetzungen. Gotha, Perthes, 1913, in-4°, 106, 112, 132 p. Album di facsimili. München, Meisenbach, Riffart e C.

2. Giovanni Gentile, *Il concetto dell' uomo nel Rinascimento* (*Giornale storico della letteratura italiana*, t. LXVII). — Du même, *Bernardino Telesio*, con appendice bibliografica. Bari, Laterza, 1911. — Signalons, sur un grand penseur qui fut auparavant l'objet d'études passionnées et sur lequel le dernier mot n'est pas dit, un simple Analecta : celui de Giuseppina Fumagalli, *Leonardo prosatore*. Milano, Albrighi Segati, 1915, in-16, 394 p.

3. Vita Fagio-Allmayer, *Galileo Galilei;* dans la collection *I grandi pensatori*. Palermo, Sandron, 1912, 235 p.

Digitized by Google

fécond de l'expérimentation. — MM. Del Lungo et Favaro publient une sorte de biographie de Galilée composée d'extraits de la correspondance du grand homme[1]. Cet important recueil fait suite à un précédent recueil des mêmes auteurs : *la Prosa di Galileo per saggi criticamente disposti* (1911). Il est suivi d'un copieux index commun à tous deux. — Un travail du même genre, mais qui porte sur la pensée de Galilée, a été accompli par M. Gentile[2]. C'est un très utile recueil, et qui n'était pas facile à faire; car M. Gentile a voulu, en mettant bout à bout des fragments du maître, épars dans ses œuvres et sa correspondance, présenter une sorte de reconstitution logique de sa pensée philosophique. On sait que tout un mouvement d'études sur Galilée est entretenu par la publication monumentale de ses œuvres entreprise aux frais du gouvernement italien.

Avant de passer à Vico, il convient de signaler ce qui concerne les philosophes du midi de l'Italie, ses prédécesseurs, objet eux aussi d'une attention soutenue.

Deux mémoires, dont le premier[3] est beaucoup supérieur au second[4], ont été consacrés à l'auteur de la *Cité du soleil*. L'étude de M. Kvačala est fondamentale par l'histoire des œuvres de Campanella (chronologie et manuscrits).

L'édition de la *Scienza Nuova di Vico*, par M. Fausto Nicolini[5], est un considérable travail par lequel nous est donnée une édition monumentale de l'œuvre du grand philosophe. On compte au moins dix rédactions du chef-d'œuvre, que Vico reprit et récrivit sans cesse pendant presque quarante ans. La rédaction qu'il donna lui-même comme définitive est de 1744. Mais le savant et patient auteur de la présente édition a tenu à présenter les états successifs de la pensée tourmentée du philosophe; aussi a-t-il multiplié les variantes et additions empruntées aux rédactions précédentes. En particulier, une importante rédaction de 1731, dont Vico n'avait presque rien laissé passer dans la rédaction ultérieure, a été insérée

1. Del Lungo et A. Favaro, *Dal carteggio e dai documenti, pagine di vita di Galileo*. Firenze, Sansoni, 1915, in-16, x-504 p.

2. G. Gentile, *Frammenti e lettere di Galileo Galilei*, con introduzione e note. Livorno, Giusti, 1917, in-16, xxxii-344 p.

3. J. Kvačala, *Ueber die Genese der Schriften Thom. Campanella*. Jurjew, Mattiesen, 1911, in-8°, vi-80 p.

4. Ch. Dejob, *Est-il vrai que Campanella fût simplement déiste?* extrait du *Bulletin italien*, avril-décembre 1911, 40 p.

5. Giambattista Vico, *La Scienza Nuova giusta l'edizione del 1744*, con le varianti dell' ed. del 1730 e di due redazioni intermedie inedite, e corredata di note storiche a cura di Fausto Nicolini; collection : *I Classici della filosofia moderna;* t. XIX. Bari, Laterza, 1911, 1913, 1916, in-8°, lxxxiv-1274 p.

Digitized by Google

en grande partie par M. Nicolini dans le texte qu'il nous donne. Le tout est accompagné d'un commentaire critique et historique minutieux, dont les spécialistes, qui connaissent la doctrine et les procédés de rédaction de Vico, peuvent seuls concevoir la difficulté.

Benedetto Croce et ses collaborateurs sont en train d'achever, autour de la personne et de l'œuvre de Vico, un des plus complets ensembles critico-historiques que jamais l'œuvre d'un grand écrivain ait suscités. Car la même année que l'édition colossale de M. Nicolini, parurent en un volume l'*Autobiographie*, la *Correspondance* et les *Poésies variées* du maître, par les soins de M. Croce lui-même[1]. La même année encore, le même B. Croce[2] donnait un livre de synthèse sur la *Philosophie de J. B. Vico*, qui restera probablement comme un chef-d'œuvre du genre et qui est certainement un des plus forts ouvrages d'analyse et de critique qu'on ait écrits ces temps-ci et pas seulement en Italie. Quiconque a ouvert les œuvres de Vico sait combien il est confus, obscur; M. Croce a plus d'une fois l'occasion de le répéter. Aussi son livre peut-il être appelé dans toute la force du terme, une construction, puisqu'il nous présente, sous sa forme logique et claire, un système dont l'auteur n'avait fait qu'amasser en désordre les éléments et dont certaines parties n'ont jamais été claires dans sa propre pensée. Dans ces parties-là, l'interprétation de M. Croce est presque une création. N'y a-t-il pas là un abus? A moins d'avoir fait sur Vico le travail que M. Croce et très peu d'autres ont fait, il est impossible d'en décider. On a l'impression qu'il n'en est rien, tant est rigoureux l'enchaînement de la pensée de Vico, telle que M. Croce l'a repensée. D'ailleurs, même si M. Croce avait mis çà et là dans Vico un peu plus qu'il n'y en eut en réalité, c'est de peu d'importance dans l'ensemble : son livre consacre (comme il en émet très franchement la prétention) un grand fait nouveau dans l'histoire moderne de la pensée européenne. Il doit être établi désormais que la critique du XIX^e^ siècle a grandement sous-évalué Vico en le qualifiant simplement comme « philosophe de l'histoire », alors que sa doctrine est une philosophie complète. Il doit être établi encore qu'en Italie, dans le premier quart du XVIII^e^ siècle, ont été conçus et partiellement formulés quelques-uns des thèmes essentiels sur lesquels allait se développer la philosophie,

1. Giambattista Vico, *L'autobiografia, il carteggio e le poesie varie*, a cura di Benedetto Croce. Bari, Laterza, 1911, in-8°, 354 p.

2. Benedetto Croce, *La Filosofia di Giambattista Vico*. Bari, Laterza, 1911, in-8°, VIII-320 p. — Voir le compte-rendu de A. Pastore dans le *Giornale storico della letteratura italiana*, t. LVIII, 393-407 p.

Digitized by Google

non seulement du XVIII^e^, mais du XIX^e^ siècle. Sur la valeur intuitive et comme prophétique de la pensée de Vico, M. Croce a des affirmations hardies (p. 243-256). Il est certain que le grand courant idéaliste qui alimente une grande partie de la philosophie moderne, en Allemagne surtout, apparaît formé, trois quarts de siècle avant Kant, dans la pensée de Vico. Mais autre chose encore doit être établi : Vico n'a pas été seulement un théoricien; nul plus que lui n'a eu le sens et le désir de la réalité concrète, surtout de cette réalité supérieure qui est la vie humaine, non point connue par analyse abstraite, mais considérée dans l'espace et dans le temps; il a moins cherché à formuler une métaphysique, une psychologie ou une logique, qu'à chercher un fondement immédiat aux principales activités humaines; c'est pourquoi la trame de sa philosophie est l'histoire, conçue comme connaissance philosophique de l'évolution de l'humanité dans toute l'étendue et la complexité de cette évolution; d'où il suit enfin que Vico a contribué directement à la rénovation de la pensée non pas seulement dans la philosophie, mais dans beaucoup d'autres disciplines intellectuelles : l'histoire générale, la préhistoire, l'histoire ancienne et du moyen âge, la mythologie, l'histoire des religions, le droit, la science sociale, le folklore, l'histoire des langues et des littératures, la pédagogie. M. Croce montre avec précision que la pensée de Vico a déterminé les directions presque entièrement nouvelles qu'allaient prendre ces disciplines à partir du milieu du XVIII^e^ siècle. Dans les régions plus profondes encore de la vie morale et intellectuelle, Vico formule plus ou moins clairement, mais avec une impétuosité impressionnante, les grandes nouveautés qui vont s'accomplir : la réaction contre l'intellectualisme, contre le scientifisme mathématique, contre le règne de la logique et de la raison; le mouvement vers les sciences expérimentales, vers l'action sociale, pour la revendication des droits de la sensibilité et de l'imagination.

Tout cela est dit par M. Croce dans une suite serrée de courts chapitres (cette exposition d'une monumentale philosophie ne dépasse pas trois cents pages), sans qu'il s'écarte toutefois — le titre des chapitres l'indique assez — des points de vue propres à l'auteur et même de ses formes de langage. Trois courts appendices, également substantiels, sur la vie et le caractère de Vico, la fortune de son œuvre et la bibliographie sommaire de ses critiques terminent le livre. Quelque chose y manque cependant, que l'auteur n'a pas voulu y mettre[1] et que nous ne pouvons nous empêcher de regretter : l'expli-

1. Toutefois le chapitre XIX : « Vico contre son temps », a quelques indications intéressantes.

Digitized by Google

cation historique du phénomène Vico. Vico a été un précurseur, un isolé, un incompris de son temps. Cependant, pour avoir, d'une si complexe intuition, prévu la prochaine évolution de la pensée et du sentiment modernes, il faut bien qu'il en ait recueilli autour de lui quelques indices, quelques germes. M. Croce nous montre admirablement le développement de la pensée de Vico : il ne nous en montre pas la préparation hors de lui, avant lui. Le sujet vaudrait la peine d'une étude approfondie.

M. Cotugno est encore un amoureux de Vico ; il a publié un livre sur *la Fortune de Vico et les polémiques scientifiques et littéraires de son temps*[1], où il a partiellement essayé de combler la lacune que nous venons de signaler dans l'ouvrage de B. Croce ; mais les intéressants matériaux qu'il apporte sont utilisés avec quelque parti-pris et dans tous les cas à compléter.

Julien Luchaire et Jean Alazard.

1. Raffaele Cotugno, *la Sorte di G. B. Vico e le polemiche scientifiche e letterarie dalla fine del sec. XVII alla metà del XVIII secolo*. Bari, Laterza, 1914, in-8°, 250 p. — Citons encore : Benvenuto Donati, *I prolegomeni della filosofia giuridica del Vico attraverso le Orazioni inaugurali dal 1699 al 1708*. Roma, Athenaeum, 1915, in-8°, 84 p.

Digitized by Google

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

Du Cange. Histoire des comtes de Ponthieu et de Montreuil. Préface et notes de M. l'abbé A. Le Sueur, dans *Mémoires de la Société d'émulation d'Abbeville*, t. XXIV. Abbeville, 1917. In-8°, 1-287 pages.

Ni les devoirs de sa charge de trésorier de France, ni le souci d'une nombreuse famille, ni la publication de deux vastes glossaires et de divers mémoires et éditions n'absorbèrent toute l'activité de Du Cange. Ses papiers renferment encore des manuscrits prêts à être imprimés. On en a publié plusieurs de nos jours, comme l'*Histoire des familles d'outre-mer* et l'*Histoire des comtes d'Amiens*. Voici que la Société d'émulation d'Abbeville a eu l'idée excellente de nous donner l'*Histoire des comtes de Ponthieu et de Montreuil*. Elle a ainsi rendu hommage à la mémoire du plus grand des érudits picards et nous a offert du même coup les meilleures annales des comtes de Pontieu qui aient été composées jusqu'ici. Du Cange ne s'est pas proposé autre chose que de fixer la généalogie et la chronologie des comtes de Pontieu. Sa connaissance des sources est si remarquable pour son temps, sa critique est ordinairement si sûre, son exposé si sobre et si ferme, que son œuvre n'a pas pu être dépassée après plus de deux siècles de nouvelles recherches; c'est à elle, avant toute autre, qu'il convient maintenant de recourir sur le sujet. Par l'utilisation d'archives aujourd'hui disparues, comme celles de la Chambre des comptes, elle gardera d'ailleurs toujours une valeur documentaire. Ce n'est pas que Du Cange lui-même ne soit parfois en défaut. Ce qu'il dit des comtes des temps mérovingiens et carolingiens s'appuie souvent sur des témoignages de basse époque, comme celui de Lambert d'Ardres, voire sur des affirmations d'historiens modernes les plus suspects, comme Malbrancq, et demande une révision sévère. Il a eu tort notamment d'admettre l'existence au x^e^ siècle d'un comte Guillaume, qui est légendaire (voir F. Lot, dans *Romania*, t. XIX, 1890, p. 290). Par négligence, il attribue (p. 48) à Hugues, comte de Pontieu, une fondation de Hugues Capet en faveur de l'abbaye de Saint-Valery. On pourrait relever d'autres défaillances, qui auraient d'ailleurs pu disparaître si l'auteur avait présidé lui-même à l'impression de son travail. Celui-ci n'en reste pas moins de très bon aloi.

L'éditeur d'ouvrages de ce genre peut se proposer de reproduire fidèlement, sans plus, l'œuvre à publier, ou de la mettre au courant

Digitized by Google

par une annotation. C'est ce dernier parti qu'a choisi M. l'abbé Le Sueur, et il a eu le plus grand tort. Ses notes nombreuses ne sont presque toujours qu'un exposé verbeux de l'histoire générale emprunté aux Chroniques de Saint-Denis, à l'*Histoire de France* de Lavisse, aux articles du *Dictionnaire de théologie* de Vacant et Mangenot, même à l'*Histoire partiale et l'histoire vraie* de M. Guiraud. Il s'y est glissé de singulières distractions, comme lorsque, page 93, « l'abbaye de Saint-André de *Viviers* [corrigez Viniats], au diocèse de Sées », est située dans la capitale du Vivarais! M. l'abbé Le Sueur a voulu nous donner un index des manuscrits consultés et cités par Du Cange. L'idée était bonne, mais on est confondu de la facilité avec laquelle des erreurs inexplicables sont avancées dans cette liste, fort incomplète en outre, telle la conservation aux Archives nationales de l'ancien registre de la connétablie de Bordeaux, coté A (cf. Ch. Bémont, *Recueil d'actes relatifs à l'administration des rois d'Angleterre en Guyenne au XIII^e siècle*, p. III). Ce qui est plus grave, c'est que le texte même de Du Cange a été mal établi. Nous avons conservé le manuscrit autographe de l'auteur (Bibl. nat., ms. fr. 9478, fol. 151 et suiv.). M. l'abbé Le Sueur ne l'a pas connu, bien qu'il soit cité notamment dans le *Dictionnaire historique* de Moreri et la *Bibliothèque* du P. Lelong. Il imprime une copie du XVIII^e siècle conservée à la bibliothèque de l'Arsenal, ms. 3906, qu'il prétend être le manuscrit original, n'ayant pas remarqué, à défaut d'autre chose, qu'on y cite le tome XII de la *Gallia christiana* paru en 1770. Les erreurs de cette copie, s'ajoutant aux nombreuses fautes d'impression de l'édition, ont rendu le texte très incorrect et les références souvent inutilisables. Du Cange employait toujours la bonne graphie *Pontieu*, non *Ponthieu*, qu'on a substituée dans la copie de l'Arsenal. Page 2, l'histoire de *Marius* est dans le manuscrit original l'histoire des Morins. Page 40, *Ervieul* doit être corrigé en Ernicule, etc. Il faudrait un erratum de plusieurs pages.

Il est très regrettable qu'une entreprise heureuse n'ait pas mieux abouti.

C. BRUNEL.

A. DEBIDOUR. **Histoire diplomatique de l'Europe depuis le Congrès de Berlin jusqu'à nos jours. I : La paix armée (1875-1904). II : Vers la grande guerre (1904-1916).** Paris, Félix Alcan, 1916 et 1917. In-8°, XII-359 et 379 pages. Prix : 14 fr.

La première partie de la grande histoire diplomatique de l'Europe depuis un siècle qu'achèvent ces deux volumes a paru en 1891. Dans sa préface d'alors, M. Debidour définissait la conception qu'il s'était faite de son sujet. Il n'avait pas voulu, disait-il, écrire l'histoire com-

Digitized by Google

plète de la diplomatie européenne au XIXe siècle, à quoi suffirait à peine une longue vie d'homme, mais « rechercher simplement, dans les relations des cabinets, tout ce qui... a pu avoir pour effet l'établissement, la consolidation ou l'ébranlement de l'équilibre politique dans cette partie du monde,... retracer, dans un enchaînement raisonné, non tout ce que la diplomatie a fait, mais ce en quoi elle a contribué... à restaurer, à affermir ou à compromettre la paix générale de l'Europe. » Au lieu de tracer, aux tournants de cette histoire, un tableau complet de l'Europe politique, intellectuelle, sociale, économique, et de peindre ainsi la toile de fond sur laquelle se déroule l'action diplomatique, M. Debidour se borne à « rattacher, par des explications sommaires, mais précises, les revirements diplomatiques des puissances aux changements de leur condition intérieure ». Il s'interdit, par là, de donner le sentiment net de l'étroite unité de la politique des États modernes et du caractère même de l'histoire internationale du dernier demi-siècle. Le progrès de la démocratie et de l'idéal de justice et de fraternité internationale, qui en est le trait dominant, n'apparaît pas en assez vive lumière, et des événements, comme la convocation des conférences de La Haye, auxquelles M. Debidour attache avec raison une grande importance, ne prennent ni leur vrai sens ni toute leur valeur.

M. Tardieu a tiré il y a quelque dix ans, dans son excellent petit volume sur *la France et les alliances*, la philosophie de l'histoire internationale de l'Europe depuis le traité de Francfort. Sa thèse fondamentale est la lutte pour l'équilibre contre la menace germanique d'hégémonie. Les événements qui se sont produits depuis une dizaine d'années, particulièrement les transformations diplomatiques et politiques qui se sont accomplies au cours de la guerre, l'ont pleinement justifiée. C'est aussi celle de M. Debidour ; mais il la pose moins devant son lecteur qu'il ne lui laisse le soin de la reconnaître, il raconte plus qu'il n'explique, il met trop peu de relief entre les faits. Un seul émerge : la conclusion des accords franco-anglais de 1904, parce qu'il donne la coupure des deux volumes. N'y en avait-il pas d'autres qui méritaient, par leur importance, d'être détachés de la masse? L'entente franco-russe de 1891, l'accord franco-italien de 1899, le traité franco-allemand du 4 novembre 1911 jalonneraient parfaitement une division de l'ouvrage en livres. C'est l'irréductible hostilité entre la France et l'Allemagne, née du rapt de l'Alsace et de la Lorraine, qui a orienté toute l'histoire européenne depuis 1871. Les étapes par lesquelles la France est sortie de l'isolement où avait su la parquer l'habileté de son ennemi, a mis fin aux malentendus qu'il exploitait contre elle, a trouvé la voie vers son alliée géographique, la Russie, et vers ses alliés naturels, les autres puissances démocratiques de l'Occident, Italie et Angleterre, et le moment où, au lendemain de l'apparente conclusion de l'incident franco-allemand sur le Maroc il est devenu évident pour tout esprit clairvoyant que l'Allemagne ne cesserait jamais de se croire sur nous

Digitized by Google

le droit du vainqueur et qu'il fallait nous préparer à lutter pour notre indépendance, ce sont les divisions capitales de cette histoire. Si, comme en sont convaincus tous les Alliés de la grande guerre, la partie qui s'est jouée en Europe depuis 1871, et spécialement depuis les débuts de la mainmise germanique sur l'Orient au Congrès de Berlin, est vraiment le duel de l'autoritarisme militaire et de la démocratie, à chacune de ces étapes correspond un aspect nouveau, non seulement des relations des cabinets, mais de l'esprit et de la conscience de l'Europe.

En 1870, la Russie et l'Angleterre avaient été moralement les alliés de la Prusse. Leur passage successif du camp allemand au camp français a renversé la situation diplomatique de l'Europe. Celui de la Russie a fait, en son temps, plus d'effet et de bruit; celui de l'Angleterre a eu les plus grandes conséquences. Il a été vraiment l'événement capital de la politique européenne depuis 1878, et c'est avec grande raison que, en divisant l'histoire en deux périodes, M. Debidour met dans l'une les vingt-six années de 1878 à 1904, dans l'autre les dix années seulement qui ont suivi. Au Congrès de Berlin, qui marque l'apogée diplomatique de l'Allemagne bismarckienne, Londres s'était rapprochée de l'Allemagne contre la Russie. Depuis ce moment, la rivalité avec la Russie détermine la politique de l'Angleterre envers les puissances centrales, cordiale quand elles sont en froid avec le tsar, réservée et froide lorsque semble s'esquisser une nouvelle alliance des trois empereurs. En vue de couvrir contre le risque d'une entente franco-russe les deux empires germaniques, l'Angleterre a usé de son ancienne et solide influence sur l'Italie pour l'amener dans la Triple-Alliance. M. Salvémini, dans une remarquable série d'articles de la *Revue des Nations latines* (1er juillet 1916 et suivants), a mis en vive lumière le rôle capital qu'elle a joué dans l'établissement et l'évolution de cette combinaison. Animée d'anciennes sympathies pour l'Autriche-Hongrie en haine de la Russie, elle salue comme « un bon message d'une grande joie » (paroles de Lord Salisbury) la conclusion de l'alliance austro-allemande; entrée par l'affaire d'Égypte dans un conflit maritime et colonial avec la France, elle se trouve naturellement rapprochée de l'Allemagne, notre grand adversaire continental; en même temps elle voit dans le concours de l'Italie sur terre et sur mer une garantie décisive contre une combinaison franco-russe. Au renouvellement de 1887, la Triple-Alliance, par les accords avec l'Angleterre qui la complètent, devient en fait un contrat à quatre, et le restera plus de dix ans. « L'entente entre l'Angleterre et les puissances centrales, les préoccupations de l'Italie au sujet de la Tripolitaine et en général la rivalité italo-française dans la Méditerranée, une politique pacifique et loyale de l'Autriche et de l'Allemagne dans la question d'Orient », étaient, dit M. Salvémini, *loc. cit.*, 1er juillet 1916, page 350, les « conditions vitales » de cette combinaison. « Aussi longtemps que ces conditions persisteront, la Triplice sera inébranlable. Chaque fois que l'une d'elles oscillera ou

Digitized by Google

viendra à manquer, la Triplice subira une crise. A peine auront-elles l'une après l'autre disparu, l'alliance non seulement perdra toute raison d'être, mais devra faire place à la guerre. » En 1902, au moment du cinquième renouvellement de la Triplice, toutes ces conditions ont changé ou sont en train de changer; la plus essentielle peut-être a disparu : l'entente entre l'Angleterre et l'Allemagne; mais le rapprochement commencé de l'Italie avec la France reste gêné par notre rivalité alors très aigüe avec l'Angleterre. En mettant fin à cette gêne, l'accord franco-anglais de 1904 permet à l'Italie d'achever son évolution. Par contre, entre l'Angleterre et la Russie, dont la rivalité a été depuis 1878 la condition même de la prépondérance de l'Allemagne dans la politique européenne, c'est la France qui a été l'élément de liaison et de rapprochement. En moins de vingt ans, toute la situation européenne s'est ainsi retournée : au lieu de l'entente continentale contre l'Angleterre, que la Russie vers 1895 cherchait à réaliser, s'est établie l'entente de toutes les puissances menacées par une hégémonie qui visait à la fois le continent et les mers : l'entrée de l'Italie dans la grande guerre a achevé cette évolution, et la Révolution russe lui a donné tout son sens.

M. Debidour met en relief surtout les raisons dynastiques de la Triple-Alliance et diminue un peu trop son action sur notre politique (I, 51). Il note son évolution interne avec une brièveté (I, 118, 169) qui laisse des faits une impression inexacte. Le rapprochement franco-italien de 1900-1902, dont l'inspiration était très certainement toute loyale et pacifique, semble chez lui (I, 279-281) procéder de part et d'autre d'arrière-pensées de conquêtes, et il y a quelque exagération à dire qu'il ait enlevé toute importance à la Triplice. La rivalité anglo-allemande, qui est devenue le facteur décisif de l'évolution politique de l'Europe, est ramenée surtout à des causes économiques et aux aspirations maritimes de l'Allemagne (II, 13-16). Mais peut-on, en vérité, scinder ainsi la politique allemande? Si l'Allemagne s'était bornée à vouloir rester la première puissance militaire du monde ou à vouloir en devenir la première puissance maritime, elle serait peut-être arrivée à ses fins. Ce qui a tourné contre elle l'univers, c'est sa prétention d'être à la fois l'une et l'autre, de dominer sur terre et sur mer et d'acquérir ou de conquérir l'hégémonie universelle. La politique d'Édouard VII s'explique par ce qu'à la différence de nombre d'hommes d'État anglais il avait le sens continental, et qu'ainsi il a saisi le problème dans son ensemble. A ne l'envisager que partiellement, on risque d'obscurcir le sens et de fausser la portée de l'évolution de la politique anglaise et de la grande lutte où s'achève aujourd'hui la transformation, non seulement diplomatique, mais morale de l'Europe.

Les historiens allemands, quelques années avant la guerre, se demandaient si la politique extérieure d'un État est la maîtresse ou la servante de l'intérieure, et les plus considérables voulaient qu'elle fût la maîtresse. C'est un indice de plus de cet état d'esprit des intellectuels

Digitized by Google

allemands qui éclaire si fortement l'origine de la guerre ; c'est leur choix fixé entre les deux conceptions contradictoires de l'État, État démocratique ou État aristocratique et militaire, non seulement expansif et conquérant, mais qui a pour principe même de vie l'expansion et la conquête. La guerre actuelle est celle de ces deux conceptions : elle est née de la résistance qu'opposait au progrès international des idées démocratiques l'État militaire conquérant par excellence : l'Allemagne prussianisée. En Allemagne, la politique extérieure a dicté l'intérieure : seule, l'idée d'hégémonie et d'expansion dominatrice sur le monde a assuré le maintien du régime militariste dont est née la guerre universelle. Ailleurs, en Angleterre, en Italie, chez nous surtout, la politique extérieure s'est modelée sur l'intérieure, et c'est ainsi que se sont rapprochées, puis groupées dans une entente, ces nations que des intérêts séparaient parfois sur certains points, mais que portait les unes vers les autres la communauté de leurs principes de développement intérieur et de leurs idéals. Elles ont fourni une réponse victorieuse à cette question souvent posée : une démocratie peut-elle avoir une politique extérieure, peut-elle être une grande puissance? C'est-à-dire une grande puissance peut-elle avoir un autre principe que la force? L'Allemagne a répondu depuis longtemps : « L'État, c'est la puissance », donc la force. Mais l'Angleterre, qui a montré jadis comment une démocratie peut avoir une politique extérieure ferme et suivie, créer et maintenir le plus grand empire qu'ait jamais vu le monde et qui, aujourd'hui, s'assigne pour mission « la conciliation de l'impérialisme et de la démocratie; » mais les États-Unis, qui viennent de revendiquer, plus encore que les droits, les devoirs d'une grande puissance universelle; mais nous-mêmes, nous pensons autrement. Avec moins d'ampleur, mais autant d'éclat que l'Angleterre ou les États-Unis, dans des conditions incomparablement plus délicates, la France démocratique a conservé une politique extérieure et est restée une grande puissance. La nation, malgré les lacunes de son éducation politique, a fidèlement suivi les hommes d'État qui défendaient la grande tradition nationale, Gambetta, Ferry, et ceux qui, dans des circonstances difficiles, ont été leurs continuateurs. Les crises ne lui ont pas été épargnées, et souvent, entre les exigences de la démocratie et celles de la puissance, il a paru s'élever de redoutables conflits. Sur Ferry, comme sur M. Delcassé, le jugement de M. Debidour paraît bien incertain et hésitant (I, 44, 47, 70, 74, 97 ; II, 18, 20, 24, 97); sur Ferry, il a même des mots injustes. Démocrate et patriote, on le sent alternativement sollicité par chacun des deux grands courants d'idées qui, dans le quart de siècle qui a précédé la guerre, se sont partagé l'esprit français. Pour le nationalisme et le pacifisme, qui sont les expressions outrées de ces deux courants, il est à tour de rôle fort dur, surtout pour le pacifisme, « inepte et abject » (II, 18), auquel il attribuerait volontiers la plupart des difficultés que la France a rencontrées dans sa politique extérieure depuis le commencement du XX^e^ siècle et des déboires du début de la guerre. Il

Digitized by Google

reflète ainsi fidèlement le conflit d'influences qui a dominé notre politique extérieure sous toute la troisième République, la lutte de la tradition nécessaire et du progrès légitime et inéluctable, l'effort pour concilier l'existence nationale et la mission internationale de la France. C'est ce conflit même qui donne à cette période de notre histoire son intérêt et sa grandeur. La guerre en a apporté la solution. Notre politique a trouvé sa justification par le rôle que nous jouons dans le monde depuis le début de cette lutte gigantesque et par la place que nous assignent déjà dans l'Europe nouvelle l'estime et la reconnaissance de nos Alliés.

Ainsi les deux volumes de M. Debidour offrent ample matière à méditer : ils suggèrent beaucoup d'idées ou de questions et ils fournissent à la réflexion une imposante masse de faits. Des erreurs de détail, qui s'y sont glissées assez nombreuses, il faut le plus souvent accuser les circonstances d'aujourd'hui, peu propices à l'absolue correction typographique. En voici seulement quelques-unes des plus contrariantes. Noms propres estropiés, où la rectification n'est pas toujours évidente, par exemple, I, 40, *Courbons* pour Constans, mais, II, 78-79-80, dans la liste des membres de la seconde conférence de La Haye, *Eschem* pour Eyschen, *Hagerop* ou même *Hagereux* pour Hagerup, ou II, 219, *Boriainow* pour Goriainow. Confusions soit de dates, soit de faits : I, 115, février *1889* au lieu de 1887 ; I, 245, Sir Edw. Grey donné pour *ministre des Affaires étrangères*, au lieu de sous-secrétaire d'État; II, 105, le gouvernement austro-hongrois présenté comme ayant eu la main dans l'assassinat d'Alexandre et de Draga, alors qu'il en a au contraire été atterré ; II, 113, 121, le cabinet de Berlin accusé d'avoir marché d'accord avec celui de Vienne dans toute la question de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, alors que de notoriété publique il y a eu là-dessus des tiraillements entre eux et que l'indépendance de la politique d'Aehrenthal avait, au début, fort irrité M. de Bülow ; II, 106, M. Friedjung — qui d'ailleurs n'est pas professeur — laissé sous le soupçon d'avoir fabriqué ou falsifié les documents produits au procès qui lui fut intenté, alors que son seul tort a été de les avoir, sans critique personnelle, acceptés comme authentiques et probants sur la foi d'Aehrenthal de qui il les tenait ; I, 204-206, des télégrammes à propos de l'affaire Dreyfus apparaissant, malgré une certaine réserve d'expression, comme l'une des causes, et même la principale, de la démission de Casimir-Périer, tandis que, d'après les témoignages les plus sûrs, ils n'y ont vraiment été pour rien, et que les raisons de sa détermination sont d'un ordre psychologique tout différent. Inadvertances dans les indications bibliographiques : si, par le fait des typographes sans nul doute, M. Ernest Denis apparaît, II, 125, comme l'auteur d'un ouvrage sur *les Dessous de la politique en Orient*, et M. Tardieu comme celui de la brochure sur *l'Unité yougo-slave*, le lecteur mal au fait de la question sera évidemment tenté d'attribuer à ces sources plus d'autorité qu'elles n'en ont réellement.

Digitized by Google

La méthode bibliographique qu'a suivie ici M. Debidour lui était sans doute imposée par le souci de conserver la symétrie avec ses deux premiers volumes. Elle est un peu déconcertante. Le scrupule de ne donner que des références facilement accessibles et la coquetterie d'éviter toute ostentation d'appareil scientifique sont peut-être poussés un peu loin. L'indication du lieu et de la date de publication, à côté du nom de l'auteur et du titre, n'eût pas seulement facilité les recherches : elle eût donné aussi comme une première mesure de la valeur et de l'autorité des témoignages invoqués. Une classification des sources eût fait disparaître certaines disparates qui choquent un peu le lecteur informé et risquent d'induire en erreur celui qui l'est moins. Il n'est pas tout à fait sans inconvénient d'énumérer au même plan, pêle-mêle, les divers *Livres* diplomatiques parus dans les premiers mois de la guerre, les ouvrages de M. Andler ou de M. Denis, et telle ou telle brochure, souvent même anonyme, qui est de la plus superficielle vulgarisation, quand elle n'est pas de la tendance la moins dissimulée.

Ces remarques et ces quelques réserves, qui devaient être nettement indiquées, n'altèrent point la haute valeur du livre de M. Debidour. Ses deux volumes de 1891 sont dès leur publication devenus classiques et le sont restés jusqu'aujourd'hui. Ceux-ci méritent la même fortune et l'auront. Ils couronnent dignement une œuvre historique imposante par sa conscience et sa richesse, et une belle carrière d'historien, où s'est toujours alliée à l'amour de la science la passion du bien public et de la grandeur de la France.

Louis EISENMANN.

RUY BARBOSA. **Le devoir des neutres.** Paris, Félix Alcan. In-12, 92 pages. Prix : 1 fr. 20.

COSMOS. **Les bases d'une paix durable** (traduction autorisée). New-York, Charles Scribner's Sons. In-12, 167 pages.

Aug. SCHVAN. **Les bases d'une paix durable.** Paris, Félix Alcan. In-16, 245 pages. Prix : 4 fr.

Comte GOBLET D'ALVIELLA. **Le vrai et le faux pacifisme.** Paris, Félix Alcan. In-12, 81 pages. Prix : 1 fr. 50

Écrits vers la fin de 1916 ou dans les premiers jours de l'année présente, ces quatre livres sont tous antérieurs à l'entrée en guerre des États-Unis. Tous sont unanimes à flétrir la soif de conquêtes et la politique dénuée de scrupules du gouvernement de Berlin, mais les deux auteurs américains expriment l'opinion que la grande République n'est pas appelée à intervenir par les armes dans les guerres européennes. Il y a cependant entre eux cette différence : M. Barbosa, membre du Sénat brésilien et représentant du Brésil à la Convention

Digitized by Google

de La Haye, s'attache surtout à mettre ses compatriotes en garde contre le danger qu'ils courraient en se militarisant, tandis que Cosmos, quelle que soit la personnalité éminente de l'Amérique du Nord qui a pris ce pseudonyme, exhorte les siens à se rappeler que s'asseoir à la table d'une conférence internationale, sans avoir les moyens de faire prévaloir la volonté d'une nation, c'est rabaisser cette participation au niveau d'une discussion oiseuse. Ayant consacré un demi-siècle de sa vie à soutenir toutes les causes libérales : abolition de l'esclavage, liberté politique, liberté religieuse, égalité des droits entre les grands et les petits États, M. Barbosa déploie au service de ses idées généreuses toute sa riche éloquence méridionale, véhémente et passionnée. Défenseur tout aussi convaincu des mêmes principes, Cosmos discute avec calme; toutefois lui aussi considère qu'une paix durable n'est possible qu'après la victoire militaire et économique des Alliés et pour ce qui concerne la France la restitution de l'Alsace-Lorraine. Quant à l'avenir, il faut, d'après lui, que toutes les nations se pénètrent de l'esprit qui a dicté les vœux formulés par l'Institut américain de Droit International assemblé à Washington en janvier 1916, proclamant que toute nation a le droit de vivre, de protéger et de défendre son existence et que le droit international est à la fois national et international. Il est national en ce sens qu'il est la loi du pays s'appliquant au règlement de toute question impliquant ces principes; il est international en ce sens qu'il est la loi de la Société des nations. Cosmos fait remarquer que déjà dans la Grande-Bretagne du XVIII[e] siècle le Lord chancelier Talbot en 1733 et le Lord Chief Justice Mansfield en 1764, ainsi que Blackstone dans ses *Commentaires*, ont déclaré que le droit international est à la fois national et international. Le Tribunal International à instituer ne devra pas être une simple réunion d'arbitres s'efforçant de trouver un compromis entre des prétentions rivales, mais une Cour prononçant des arrêts suivant la procédure de la Cour suprême des États-Unis.

Suédois de naissance, ayant servi dans l'armée autrichienne et passé par l'École de guerre de Berlin, M. Schvan fut pendant cinq années chef du cabinet du ministre des Affaires étrangères suédoises qui, comme lui, a été favorable à un rapprochement avec la Russie. Au début de la guerre, il entreprit une tournée de conférences pour décider le peuple des États-Unis à prendre nettement position contre l'agression allemande. Il revint en Europe croyant n'avoir point réussi et l'on s'en aperçoit à l'amertume de son langage. Pour lui, les fonctions gouvernementales devraient être éliminées des relations internationales; en d'autres termes, il faut décentraliser l'administration des grandes entités nationales, car c'est le nationalisme qui crée le militarisme et le patriotisme agressif. Il faut également entrer dans la voie du libre échange universel. Quant à la forme des gouvernements nationaux, elle est indifférente au droit mondial; ils seraient dépouillés de tout droit sur ceux de leurs concitoyens se fixant à

Digitized by Google

l'étranger. La Cour mondiale à élire par groupes de deux millions des populations des subdivisions autonomes ou des nations serait une Cour jugeant les appels provenant d'individus se plaignant de n'avoir pas été traités équitablement par la loi nationale qui régit leur cas; elle trancherait également les questions se rapportant à la création de nouveaux États autonomes et réglerait la procédure des désarmements; la juridiction maritime lui serait complètement confiée, mais seulement sur la haute mer. Enfin, la Cour disposerait d'une armée fournie par les contingents de chaque nation pour imposer le respect de ses décisions : par précaution, les soixante-huit millions d'Allemands d'Allemagne et d'Autriche devraient être placés dans une position économique telle qu'il leur serait impossible de penser à autre chose qu'à la reconstitution de leur bien-être matériel.

Ministre d'État, vice-président du Sénat belge et professeur à l'Université de Bruxelles, M. Goblet d'Alviella a des visées moins ambitieuses et ne s'inquiète point d'organiser le détail des rouages de l'avenir. Il va au plus pressé et se contente de nous mettre en garde contre les aspirations fallacieuses du faux pacifisme. Le vrai pacifisme veut que la grande guerre ne finisse que lorsque les nations européennes auront conquis une paix durable et non une paix précaire et boiteuse. Cependant à ses débuts de publiciste, il y a près d'un demi-siècle, M. Goblet d'Alviella avait écrit un mémoire dont le titre *Désarmer ou déchoir* exprime les tendances et auquel la *Ligue internationale de la paix* avait décerné un prix. La guerre de 1870 lui dessilla les yeux et il ne l'imprima qu'avec un appendice, où il avouait franchement la transformation qui s'était produite dans son esprit. Le livre s'ouvre par un exposé clair et substantiel de ce qu'en langage juridique on appellerait les rétroactes de la guerre actuelle, ainsi que des progrès et des visées du militarisme allemand; le lecteur y trouvera également un historique intéressant du mouvement pour la réforme internationale.

E. CASTELOT.

S. ZURLINDEN. **Der Weltkrieg. Vorläufige Orientierung von einem schweizerischen Standpunkt aus**, tome I. Zurich, Orell Füssli, 1917. In-8°, XXIV-532 pages.

C'est de Suisse que l'on peut sans doute le mieux suivre le conflit européen : un même courrier apporte les journaux de quatre pays belligérants; les vitrines des libraires abritent les spécimens de leurs littératures de guerre, inégalement représentées d'après les régions et l'indiscrétion des divers services de propagande. Il n'est pas surprenant qu'un Suisse ait songé à instituer sur la guerre, ses origines et ses répercussions, une enquête générale. La curiosité historique ne l'a pas seule poussé : on sait trop comme la guerre a troublé la vie poli-

Digitized by Google

tique, menacé les intérêts matériels et l'unité nationale de son pays. Il valait la peine de rechercher si, d'un examen impartial des faits, il ne se dégagerait pas certaines conclusions auxquelles tous les confédérés seraient contraints de se rallier. — Tel est le souci qui amena M. Zurlinden à entreprendre une œuvre considérable; car, ce gros volume sera suivi de trois ou quatre autres. On y trouvera un exposé des causes de la guerre, de ses conséquences chez les belligérants et chez les neutres, ainsi qu'un bref tableau des opérations militaires et de l'activité diplomatique. Le premier tome est consacré aux *racines de la guerre*, c'est-à-dire aux dispositions psychologiques, à certaines représentations collectives, aux doctrines et aux pratiques politiques qui ont rendu possible la catastrophe. M. Zurlinden, pour se préparer à sa tâche, a beaucoup lu et des textes de toutes sortes : documents officiels, livres, sermons, journaux, lettres, etc. Ces textes sont presque tous d'origine allemande; il s'en explique avec franchise et son aveu nous permet de négliger les pages qu'il réserve aux pays de l'Entente : c'est une gageure que de juger la politique anglaise d'après un Suédois germanophile et l'ignorance seule des sentiments de la France depuis trois ans explique certains étonnements. D'ailleurs, bien que l'auteur ne doive établir les responsabilités de la guerre que dans un autre volume, il esquisse sa démonstration avec assez de netteté pour que nous sachions, dès maintenant, où elle aboutit. Puisque c'est l'Allemagne qui a voulu et préparé le conflit, il est naturel que ce soit en Allemagne, et d'après des textes allemands, qu'il étudie la croyance à la mission, morale ou divine, de la guerre, le principe d'autorité et ses conséquences, la diplomatie secrète, le militarisme, l'impérialisme et, enfin, la théologie de guerre.

« Orientation provisoire d'un point de vue suisse » dit le titre; il aurait fallu écrire « suisse-allemand ». M. Zurlinden est un journaliste zurichois; il rappelle à quel prix les cantons alémaniques estiment les affinités de race, la communauté de langue et de culture qui les lient à l'Allemagne. Mais il reste avant tout citoyen suisse et démocrate. S'il ne cesse pas d'être impartial, il veut juger; et ses jugements se réfèrent constamment aux principes qui font vivre, depuis tant de siècles, sa petite patrie. Il n'ignore pas que chez beaucoup de ses compatriotes le vieil esprit suisse s'est effacé devant un germanisme militant : aussi doit-il prendre trop souvent le ton du polémiste et nous rappelle-t-il des sentiments et des publications de la Suisse allemande qu'il nous serait plus agréable d'oublier[1]. Après Ragaz et après

1. Toute une section de l'œuvre de M. Zurlinden doit être consacrée à la Suisse pendant la guerre; mais elle ne pourra paraître qu'à la fin des hostilités. En attendant, M. Zurlinden vient de résumer quelques chapitres de son premier volume en une petite brochure : *Der Weltkrieg und die Schweizer*. Zurich, Orell Füssli, 1917, in-8°, 130 pages.

Digitized by Google

Nippold, dont il transcrit quelques pages qui mériteraient d'être connues en France, M. Zurlinden s'élève contre ceux de ses concitoyens qui, de la communauté de culture, concluent à la communauté des conceptions politiques; il s'étonne de voir un théologien de la plus ancienne république d'Europe — le pastéur Benz, auteur de *Christ und der Staat* — applaudir aux théories de Treitschke et s'irrite du pamphlet acerbe qu'un professeur bâlois, Hermann Bächtold, un des chefs les plus actifs de la *Deutschschweizerische Gesellschaft*, a lancé contre les institutions de son pays. Il a même découvert un Suisse annexionniste, l'historien Schaffner, qui s'est persuadé que la Suisse, agrandie aux dépens de la France et maîtresse de la porte de Bourgogne, « servirait utilement de pionnier à l'empire allemand »! Nulle part, cette abdication de l'esprit suisse devant l'influence germanique n'est plus lamentable qu'en ce qui concerne la Belgique; la Suisse allemande n'a pas été entière à comprendre ce que pouvait signifier pour elle cette atteinte aux droits d'un petit pays neutre, et il s'est trouvé, dans ces cantons, des voix pour répondre au chancelier qui confessait le crime et l'excusait par la nécessité : « Mais non, rassurez-vous, vous aviez parfaitement le droit de passer par la Belgique; les Belges n'ont que ce qu'ils méritent », et pour tenter « la justification morale de la violation de la neutralité belge[1] ».

« Je n'aurais jamais cru », écrit avec tristesse Nippold, « que notre dépendance intellectuelle à l'égard de l'Allemagne pût être si grande »; si grande qu'elle cache à beaucoup de Suisses ce qu'il y a, dans les doctrines et les pratiques de l'Empire, de menaçant pour leur pays. Le mot de Bernhardi sur l'existence pitoyable des petites nations est un avertissement qu'a précisé Naumann. La création d'une *Mittel-Europa* allemande serait pour l'autonomie politique, et encore plus pour l'autonomie économique de la Suisse, un péril si grave qu'on s'étonne qu'il reste ignoré; quoi de plus hasardeux pour la Suisse que le partage du Continent en un bloc de l'Europe central et un bloc occidental? Même si elle n'était pas forcée d'accéder à l'un de ces groupes de puissances, la ligne de démarcation traverserait son territoire et risquerait d'en rompre l'unité. M. Zurlinden n'a pas de peine à montrer que, si son pays a tout à craindre d'un triomphe et d'une hégémonie de l'Allemagne, il n'a rien à redouter des Alliés; il constate même que l'état de l'Europe antérieur à la guerre, caractérisé, au dire des Allemands, par la suprématie anglaise, lui a été infiniment favorable. La victoire de l'impérialisme serait la mort politique de la Suisse : la seule garantie où puissent se reposer les petites nations est le respect du droit professé par les grandes puissances. M. Zurlinden n'est point seul à présenter, en Suisse allemande, de telles considéra-

1. Titre d'un article, écrit par un Suisse, paru dans le *St Galler Tagblatt*. On trouve les mêmes intentions dans les *Gedanken eines Deutschschweizers* du professeur de théologie bâlois P. Wernle.

Digitized by Google

tions. Nous avons rappelé les noms de Ragaz et de Nippold; il faudrait en citer bien d'autres, ceux de Loosli, de Schweizer ou de Max Huber en particulier[1]; tous ces écrivains s'efforcent d'assurer l'indépendance morale des cantons alémaniques : déjà, entre ces derniers et les régions romandes, les relations deviennent meilleures. La France doit s'en réjouir; il n'est pas de notre intérêt de voir se dresser l'une contre l'autre, hostiles et irritées, deux Suisses, la française et l'allemande. Une complète réconciliation ne se fera, en effet, que par un retour aux principes et aux pratiques de la vieille démocratie suisse. Or, bien plus qu'à des satisfactions d'amour-propre et à des succès de facile propagande, nous devons tenir à l'intégrité — et à l'éclat — de ce foyer républicain. Peut-être éclairera-t-il d'autres pays qui sont aussi ses voisins. M. Zurlinden cite un jugement bien surprenant sous la plume d'un Allemand : un des faits les plus heureux de l'histoire allemande serait, d'après Avenarius, que les populations germaniques n'aient pas abouti, toutes, à la formation de grands états monarchiques, mais qu'un de leurs rameaux ait réussi à créer la mieux établie des républiques. La Suisse allemande sera peut-être l'initiatrice d'une Allemagne démocratique; mais, pour qu'elle soit digne de cette mission, il faut qu'elle reste fidèle à ses origines et son idéal, qu'elle réagisse contre « cette opinion publique importée d'Allemagne par ballots ». Le livre de M. Zurlinden est l'effort le plus notable qui ait jusqu'ici été tenté pour l'éclairer.

Nul autre livre de langue allemande, en effet, ne rassemble tant de textes qui accusent l'Allemagne, son esprit agressif, ses procédés de gouvernement et la conduite de ses soldats en pays occupés. Ces longues pages ont sans doute pour nous beaucoup moins de nouveauté que pour le Suisse alémanique, lecteur de gazettes germanophiles; néanmoins, les consciencieux dépouillements de M. Zurlinden nous révèlent beaucoup de faits et d'écrits jusqu'ici ignorés en France; car nous connaissons la littérature politique allemande d'avant la guerre bien mieux que la littérature de guerre proprement dite. De cette dernière, M. Zurlinden nous offre un florilège — si j'ose dire — assez complet. Il faut l'avoir parcouru pour savoir jusqu'à quel point l'enivrement belliqueux, l'orgueil de race et la haine ont pu faire délirer les écrivains d'outre-Rhin. Écoutez le conseiller aulique Vierordt :

> O Du, Deutschland, jetzt hasse! Mit eisigem Blut
> Hinschlachte Millionen der teuflischen Brut.
> . . . . . .
> Nimm keinen gefangenen, macht jeden gleich stumm!
> Schaff zur Wüste den Gürtel der Länder rundum!

1. A ces noms, on peut ajouter celui de K. Hofer qui vient tout récemment de publier un ouvrage courageux : *Die Keime des grossen Krieges*. Zurich, Schulthess, 1917, in-8°.

Digitized by Google

Les poètes sont encore dépassés par les hommes d'église. Le chapitre où M. Zurlinden étudie la théologie de guerre sera jugé peut-être le plus curieux de son livre; l'épigraphe est claire que lui fournit Hans Waldmann : « Wir wollen sie mit Gottes Hilfe alle töten. » Il ne faut pas s'arrêter seulement à tant d'édifiantes citations. Certaines discussions, conduites avec rigueur, méritent d'être retenues : telles les pages où l'auteur réfute les théories allemandes, successives, de la guerre préventive et celles où il établit la parfaite légitimité du blocus anglais et l'antériorité du blocus sous-marin allemand. Enfin, un chapitre presque tout entier est consacré à la Belgique, à la violation de sa neutralité, à la guerre qui fut menée contre la population civile par les troupes impériales, aux atrocités commises. C'est un récit impartial, un examen critique des documents officiels belges et allemands. Pour chaque cas particulier — Aerschot, Andenne, Dinant, Liège, etc. — M. Zurlinden confronte les deux versions et n'hésite pas à entrer dans les détails : les crimes sont reconstitués par un juge perspicace. La méthode qu'affirment ces pages fait vivement désirer la publication prochaine des volumes où M. Zurlinden doit exposer les causes directes de la guerre et aborder le récit des événements[1].

Jean MORIZE.

E. LIPSON. **Europe in the nineteenth Century. An outline history**. Londres, A. et C. Black, 1916. In-8°, IV-298 pages, avec 8 portraits et 4 cartes.

Bref manuel dont la portée ne dépasse pas celle d'un bon précis scolaire. L'histoire d'Angleterre est laissée complètement de côté ainsi que celle de la plupart des petits États. L'auteur s'est borné à résumer le développement politique des grandes puissances continentales. Bien que les questions internationales soient traitées fort brièvement, ce livre, écrit pendant la guerre, doit faciliter au lecteur l'intelligence des événements actuels. Certains chapitres, où l'auteur a pris pour guides quelques bons ouvrages de circonstance récemment parus, seront lus avec intérêt, tels ceux qui sont consacrés à la Russie, à l'Autriche-Hongrie, aux États balkaniques. Mais il y a trop de formules d'une brièveté inexacte (p. 257 : l'Alsace de population en majorité allemande) et de menues erreurs (p. 54 : le roi de Bade).

Jean MORIZE.

1. Nous avons déjà reçu les deux premières livraisons du tome II (N. D. L. R.).

Digitized by Google

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Histoire générale.

— [Beatrice A. Lees]. *Bibliography of mediæval history, 400 to 1500 A. D.* — Brochure de quarante-sept pages, et qui est le quarante-quatrième fascicule publié par l'Association historique (septembre 1917, au siège de l'Association, 22, Russell Square, Londres). Dans des limites aussi restreintes, l'auteur ne pouvait que faire un choix dans l'énorme masse des publications relatives à l'histoire du moyen âge dans tous les pays de l'Europe chrétienne; elle paraît avoir eu surtout en vue de rendre service aux élèves des universités qui se livrent à des études supérieures; aussi a-t-elle marqué à dessein les bons ouvrages de pure vulgarisation à côté des grands recueils de texte et des principales œuvres de l'érudition contemporaine. A ce public, la brochure de Mlle Lees rendra de réels services et d'autres encore y trouveront leur profit. On peut suggérer à l'auteur un certain nombre de corrections. — Page 6. A l'édition de Grégoire de Tours par MM. Omont et Collon, on pouvait ajouter la nouvelle édition par M. René Pourpardin (1913). — Pages 9-10. Pour les deux Thierry, il fallait distinguer Augustin et Amédée. — Page 11. A la suite de Giesebrecht, dont l'Histoire d'Allemagne est « écrite avec un parti-pris germanique et imprégnée de l'idée que l'Allemagne était destinée à répandre la civilisation dans le monde », on pouvait signaler la thèse présentée, en sens tout à fait opposé, par les livres de M. Raynaud. — Page 16. Avant ou après la brochure de Leeds sur l'archéologie anglo-saxonne, une place était due aux quatre volumes si remarquables de G. Baldwin Brown. — Page 17. Mlle Lees n'a-t-elle pas oublié l'édition d'Asser par Stevenson? — Page 22. A propos de l'Histoire de Jérusalem par Foucher de Chartres, il fallait indiquer la récente édition de Hagenmeyer (1913). — Page 27. Les actes de Philippe-Auguste édités par H.-Fr. Delaborde ont été omis. — Page 30. Le *Recueil des historiens de la France* compte plus de vingt-trois volumes et (p. 31) l'*Histoire littéraire de la France* plus de vingt-huit, etc. Chaque spécialiste trouverait de la sorte des erreurs ou des oublis à signaler, sans cesser d'éprouver de l'estime ou de la reconnaissance pour l'auteur de cette utile bibliographie.

Ch. B.

— J. de Morgan. *Essai sur les nationalités* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1917, in-8°, xi-136 p.; prix : 3 fr.). — On ne peut pas dire que M. de Morgan ait serré de très près ce problème si complexe des

Digitized by Google

nationalités; comme il a beaucoup travaillé, beaucoup lu, beaucoup voyagé, il sème un peu au hasard des indications dont l'histoire et la politique feront leur profit. Quant à ceux qui seront chargés de remanier la carte politique de l'Europe après que l'Allemagne aura été obligée de demander la paix, il est douteux qu'ils puissent s'inspirer des suggestions présentées par M. de Morgan, non seulement parce qu'il laisse dans l'incertitude le principe des nationalités, mais parce qu'il y aura d'autres intérêts en conflit que ceux des nations et de leurs justes revendications. Comme exemple des peuples qui seront, dans un avenir prochain, espérons-le, appelés à restaurer leur nationalité politique, M. de Morgan a choisi le peuple arménien. Il en retrace l'histoire depuis les plus anciens temps; il nous dit les raisons que nous avons d'estimer les Arméniens et leur civilisation. Il raconte quelques épisodes des massacres dont ces malheureux ont été récemment les victimes et indique les mesures que les Alliés victorieux devront prendre pour réparer, autant qu'il sera possible, de telles iniquités. Il termine en invitant les spécialistes à consacrer de véritables études aux autres nationalités opprimées, pour que l'idéal des pacifistes puisse être enfin atteint : celui de la Paix par le Droit. Ch. B.

— Gabriel ARBOUIN. *Les nations d'après leurs journaux*, avec une préface de M. Paul LOMBARD (Paris, Bouard, 1917, in-16, 105 p.; prix : 2 fr. 50). — Gabriel Arbouin est un nom à retenir, car celui qui le porta est mort trop tôt, après dix-huit mois d'agonie, à la suite d'une blessure reçue à la tête de sa section, lors de l'offensive de Champagne en 1915. En lui, la France a perdu un penseur et un grand écrivain. Il avait publié, dans *les Écrits français* de mars, avril et mai 1914, un « Petit essai de psychologie de la presse », que M. Paul Lombard publie à nouveau sous le titre que nous venons de citer et avec cette épigraphe inquiétante : « Un pays a la presse qu'il mérite. » La thèse soutenue dans ces pages remarquables n'est illustrée que par deux exemples, ceux de la presse italienne et de la presse allemande; l'étude de cette dernière est complétée par un appendice aussi éloquent que bien documenté sur les *Allemands de Paris*. Un mot suffit à caractériser la valeur de cette œuvre posthume; la guerre ne lui a rien enlevé de son intérêt, au contraire, car plusieurs des critiques que l'auteur nous adresse auraient passé inaperçues ou auraient été dédaignées, alors que l'effrayante expérience des trois ans écoulés depuis leur donne toute leur portée prophétique et met en incomparable relief la vigueur de pensée et la clairvoyance sincère de leur auteur. Même les déceptions russes y sont prévues (p. 98). Nous avons lu bien des essais pour caractériser la mentalité allemande; aucun ne nous semble avoir projeté sur le sujet une lumière aussi éclatante que les quatre dernières pages de cet opuscule. Nous le quittons à regret, en le recommandant chaudement à tout lecteur qui désire vibrer un instant au contact d'une évidente vérité. Th. SCH.

Digitized by Google

La Guerre.

— *Pages actuelles, 1914-1917;* suite (Paris, Bloud et Gay). — N° 109. Victor Giraud. *Pro Patria.* II. La banqueroute du scientisme. En marge de la grande guerre (recueil de onze courts articles parus dans divers journaux. Le sous-titre désigne le premier et le dernier de ces articles. Le scientisme, tel que l'entend l'auteur, est l'exploitation scientifique de l'art, de la morale, de la politique, de la religion, de la guerre par l'Allemagne. Il est peut-être encore trop tôt pour dire qu'elle a fait banqueroute. Sur la guerre, M. Giraud réédite des essais consacrés à des livres tels que la lettre d'Émile Prüm à Erzberger, le livre *J'accuse*, les ouvrages d'André Chéradame, un excellent exposé de la question concernant la rive gauche du Rhin et le problème de la paix. En marge de la guerre, il reproduit et discute certaines opinions d'écrivains neutres sur les origines de la guerre et sur le caractère français. Un patriotisme de bon aloi et l'élégante netteté de l'exposition font l'attrait de ces petits articles qui méritaient de ne pas sombrer dans l'oubli. Ils ont été rédigés en 1916. M. Giraud écrirait-il encore aujourd'hui les dernières lignes du volume : « Ce qui sortira de cette guerre — il semble qu'on en ait maintenant à Rome une conscience de plus en plus nette — c'est une renaissance du catholicisme »?). — N° 110. René Chambry. *Pierre Ier, roi de Serbie* (esquisse biographique d'un ton très oratoire). — N° 111. Albert Mousset. *Alphonse XIII et les œuvres de guerre* (détails très précis avec d'utiles renseignements). — N° 112. Amédée Guiard. *Le carnet intime de guerre;* avec une préface de Maurice Barrès (carnet rédigé en Artois du 6 août au 27 septembre 1915; examen de conscience long et douloureux, par un fervent catholique, dont l'âme inquiète est troublée par les exigences constantes d'une vie spirituelle très scrupuleuse et les menues misères ou les souffrances du service militaire dans les tranchées de première ligne). Ch. B.

— *Pages d'histoire, 1914-1917;* suite (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1917). — N° 136. *Les communiqués officiels depuis la déclaration de guerre.* XXX : *Mai 1917.* — N° 139. A. Sartory. Le traitement des plaies de guerre. — N° 140. *Pourquoi nous nous battons* (on reproduit ici un article du général Pétain, tiré du Bulletin des armées de la République, n° 252; un article d'Ernest Lavisse, paru dans le *Temps*, 25 juillet 1917; enfin le discours prononcé par M. Ribot, président du Conseil, à la Chambre des députés, le 5 juin 1917. De ce discours, retenons ces paroles : « Nous cherchons la justice et le droit, nous voulons reprendre ces provinces qui n'ont jamais cessé d'être françaises... Nous ne voulons pas d'annexions violentes; nous voulons simplement la restitution de ce qui nous appartient... » Cette petite brochure de quarante pages, et qui coûte 0 fr. 60, devrait être lue et méditée jusque dans les coins les plus reculés de notre pays). —

Digitized by Google

N° 141. *Les communiqués officiels depuis la déclaration de guerre.* XXXI : *Juin 1917.* — N° 142. S. R. *Chronologie de la guerre.* V : *1er janvier-30 juin 1917* (ce volume très détaillé a plus de 300 pages; beaucoup d'extraits de journaux notant l'opinion du moment. On y voit transparaître la grandeur tragique des événements qui se sont accomplis depuis le début de la présente année). — N° 143. Henri WELSCHINGER. *Le retour de l'Alsace-Lorraine à la France* (on a réédité ici les protestations solennelles de l'Alsace-Lorraine à l'Assemblée nationale de Bordeaux en 1871 et au Reichstag en 1874, les ordres du jour de la Chambre et du Sénat en juin 1917, les déclarations de A. RIBOT, président du Conseil en juin et juillet, le rapport fait au nom de la Commission des affaires extérieures sur la spoliation des biens français en Alsace-Lorraine, des extraits de journaux et des notes personnelles, etc.). Ch. B.

— Général PALAT (Pierre LEHAUTCOURT). *La grande guerre sur le front occidental;* t. I (Paris, Chapelot, 1917, in-8°, 286 p.; prix : 5 fr.). — Ce premier volume a pour sous-titre : *Les éléments du conflit.* L'introduction, d'une brièveté toute militaire, nous dit que, si « le temps n'est pas venu d'entreprendre une histoire approfondie de la guerre..., il a paru possible d'en décrire dans une série d'études partielles les principaux épisodes » et que « la première de ces monographies est consacrée aux causes profondes et occasionnelles de la guerre, à la comparaison morale et matérielle des adversaires en présence et à l'examen des doctrines qu'ils allaient appliquer ». Les chapitres répondent exactement à cette indication : Causes profondes de la guerre — Préméditation allemande — Causes immédiates — Attentat de Sarajevo et ultimatum — Adversaires en présence — Doctrines de guerre en présence. Ce sont naturellement ces deux derniers chapitres qui, émanant d'un écrivain militaire éprouvé et estimé (rappelons au moins sa *Réponse à M. Sembat* — voir page 230 du présent volume — intitulée *l'Alliance franco-allemande et la guerre*, 1914, et *les Probabilités d'une guerre franco-allemande*, 1913), attireront surtout le lecteur déjà au courant en général des éléments politiques et diplomatiques de la lutte tels qu'ils sont exposés dans les quatre premiers chapitres. Le premier, dans son résumé historique des origines de la Prusse, est faible. On y trouve même de véritables erreurs qui déparent ce bel ouvrage. Ainsi on ne peut dire (p. 10) que les Hohenzollern succédèrent aux *Brandebourg*. Quelques lignes plus loin, autre inexactitude : on sait que c'est le 18 janvier 1701 que Frédéric se fit couronner roi à Kœnigsberg d'où la date du 18 janvier 1871 choisie pour la proclamation du nouvel empire. D'autre part, Ulric de Hutten est assez connu en histoire pour que l'expression « un certain Hutten » (p. 24) étonne. *Les Assises du XXe siècle* (p. 32) ont été aussitôt traduites en français, et non « récemment ». P. 38, l. 2, lire *Adolf;* p. 55, l. 1 : *losschlagen*. Enfin, comment Louis et Othon de Bavière, morts fous, sont-ils « cousins » de Frédéric-Guillaume IV de Prusse (p. 70, n. 1)?

Digitized by Google

D'autres passages, au contraire, viennent fort à propos. C'est ainsi qu'il nous semble très utile, en ce temps où l'on oublie si vite ce qui a précédé la guerre, de rappeler l'article d'un professeur français bien connu paru dans la *Frankfurter Zeitung* du 23 avril 1913 sous ce titre : *Ein kostspieliges Gespenst*, ainsi que la protestation des 360 universitaires dirigés par M. Anatole France contre le service de trois ans et *l'affolement militaire, pour la dignité nationale* (p. 48 et 49), sans parler du Congrès de Chambéry (1912) et de celui des Amicales de 1913. Ces faits sont à retenir pour nous apprendre à mettre un peu plus de modestie dans nos jugements et de retenue dans nos pronostics.

Ce premier volume du général Palat est très intéressant et les suivants le seront probablement encore davantage; car il pourra s'y mouvoir exclusivement dans son domaine propre, où sa compétence est incontestable. Th. SCH.

— Luigi BARZINI. *La guerre moderne sur terre, dans les airs et sous les eaux* (Paris, Payot, 1917, in-16, 263 p.; prix : 3 fr. 50). — Le nouveau volume que Luigi Barzini nous donne après les *Scènes de la grande guerre* et *En Belgique et en France* a été également traduit par Jacques Mesnil. Le titre indique les trois groupes d'articles dont il se compose et dont voici les sous-titres : *Problèmes inattendus de la guerre* (triomphe de la tranchée et crise de l'offensive), *la Guerre dans les airs* (description des grands progrès de l'aviation hâtés par les nécessités de la lutte; représailles italiennes contre Loubliana en février 1916, chasse dans l'air et dans l'eau près de Brindisi, nuit vénitienne troublée par des avions autrichiens), *Lettres de la mer*, mai et juin 1916 (guerre à l'invisible, c'est-à-dire pêche des mines, escadrilles en mission, dans les eaux de l'ennemi, en sous-marin à fleur d'eau et sous les eaux). Correspondant de guerre et écrivain de talent, l'auteur décrit ce qu'il a vu et éprouvé lui-même. Ses récits ont une grande intensité de vie. Th. SCH.

— Frédéric MASSON. *Guerre de religions* (Paris, Bloud et Gay, 1917, in-16, 109 p.). — Le volume se compose de quinze articles (plus une introduction) parus depuis la guerre dans l'*Écho de Paris*, le *Gaulois*, *Excelsior* et destinés à prouver que, à côté de la guerre de conquête et de destruction économique, les Prussiens poursuivent une guerre religieuse « ayant pour objectif l'écrasement de la religion catholique ». C'est la généralisation passionnée et partiale d'une thèse appuyée sur des faits isolés et dont une grande partie peut recevoir une autre explication; on sait d'ailleurs que les catholiques forment la majorité dans le camp de nos adversaires. Th. SCH.

— Raymond GENTY. *La flamme victorieuse*. Carnet de route. Trois étapes du 20e corps : Haraucourt-Fouquescourt-Hébuterne (Paris-Nancy, Berger-Levrault, in-12, 325 p.; prix : 3 fr. 50). — Un « homme de lettres », devenu caporal par les hasards de la mobilisation, déploie son talent d'écrivain dans un ouvrage de circonstance, remarquable par son entrain, sa verve et sa modestie. Ce « carnet de campagne »,

Digitized by Google

facile à lire, décrit les premiers jours de la guerre, avec leur enthousiasme, leur pittoresque et leur imprévu. Qu'il s'agisse du « baptême du feu » avec les émotions qu'il implique, de la « charge à la baïonnette » avec ses conséquences douloureuses, de la « vie de tranchée » avec ses angoisses, des souffrances qu'éprouve un blessé et de la détente dont il jouit en se trouvant « dans un lit blanc d'hôpital », chaque page apporte un détail qui attire, une constatation qui « secoue » et il en est toujours ainsi dans ce livre, un des plus attrayants dans le genre. Ch. D.

— Louis MADELIN. *La mêlée des Flandres. L'Yser et Ypres* (Paris, Plon-Nourrit, 1917, in-12, XVIII-235 p., avec 3 cartes; prix : 3 fr.). — On retrouvera dans ce petit volume les articles vivants et substantiels que M. Madelin a donnés en juillet et août 1917 dans *Revue des Deux Mondes* et que nous avons déjà analysés (voir t. CXXVI, p. 186 et 405). Officier attaché à un état-major, il a pu avoir des informations de première main; il a mis en outre à profit quelques faits nouveaux signalés par M. Dauzet dans son volume sur *la Bataille des Flandres*. Ainsi chacun apporte sa pierre à l'énorme et sanglant édifice, arc de triomphe ou calvaire, de la présente guerre. Ch. B.

— Lieutenant PÉRICARD. *Ceux de Verdun* (Paris, Payot, 1917, in-12, 249 p.; prix : 3 fr. 50). — Ceux qui ont déjà lu les vivants récits du lieutenant Péricard : *Face à face* et *Pâques rouges*, voudront lire en outre le récit des terribles journées que subit le 95e de ligne en février 1916, quand les Allemands se ruèrent sur Verdun. Leur émotion grandira de toute l'importance prise par la bataille et par l'enjeu attaché à son issue. Peut-être trouveront-ils çà et là, bien que l'auteur s'en défende, quelque recherche d'effet littéraire; mais ils éprouveront l'âpre plaisir d'avoir pénétré dans l'âme de ces troupes héroïques dont la constance finit par lasser l'effort des ennemis. Ch. B.

— Gaston JOLLIVET. *L'épopée de Verdun, 1916*. Préface du lieutenant-colonel ROUSSET (Paris, Hachette, 1917, in-12, 272 p.; prix : 3 fr. 50). — L'ouvrage, dans lequel M. Jollivet s'est proposé de raconter la bataille de Verdun, est d'une lecture facile; il contentera sans doute la masse des lecteurs à laquelle il est destiné. L'auteur suit en général l'ordre chronologique en ayant soin de rendre plus vivant par des récits individuels l'exposé qui serait nécessairement un peu sec de faits purement militaires. Mais son ouvrage est composé en trop grande partie d'extraits de journaux (*Écho de Paris*, *Matin*, *Gaulois*, *Times*, *Illustration* et *Bulletin des armées*), dont il ne cite ni les dates, ni les auteurs. Le même défaut est à relever pour les récits individuels. M. Jollivet n'a pas eu de documents proprements dits à sa disposition, et c'est ce qui diminue la valeur historique de son livre. Un critique pointilleux pourrait le chicaner sur le plan et lui reprocher de n'avoir pas bien su situer la bataille de Verdun dans l'histoire de cette immense guerre. On est obligé de feuilleter le livre ici et là pour avoir un aperçu rapide de la biographie des généraux qui ont pris part à l'affaire de

Digitized by Google

Verdun. En somme, cette bataille acharnée de Verdun avec ses débuts et ses causes, son développement et ses conséquences, n'a pas encore eu son historien. La partie la plus intéressante du livre de M. Jollivet est celle qui expose l'immense effort matériel fait par la France dans cette région. L'ouvrage est accompagné d'une carte trop minuscule pour porter tous les noms de localités que l'on rencontre dans le récit qui, faute d'une carte plus ample, reste un peu obscur. Page 16, lire la Laufée pour la *Laurée*. La préface de M. le lieutenant-colonel Rousset est brillante, mais généralise trop. Pourquoi, dans l'éloge donné aux territoriaux, « modestes travailleurs de l'arrière », oublier que ces territoriaux étaient à la cote 304 et à Thiaucourt, qui ne sont pas à l'arrière, que je sache? R. M.

— Paul FIOLLE. *La Marsouille.* Préface du Dr Georges DUMAS (Paris, Payot, 1917, in-16, XIII-252 p.; prix : 3 fr. 50). — La Marsouille, c'est le corps des Marsouins, autrement dit de l'infanterie coloniale. Paul Fiolle servit dans un de ses régiments en qualité de médecin aide-major, depuis le début de la guerre jusqu'au 2 juillet 1916, où il fut tué sur la Somme après avoir mérité cinq citations à l'ordre du jour. Dans des notes prises au jour le jour et publiées telles quelles, il analyse ses impressions et raconte les faits où il a été acteur et témoin. S'il ne se bat pas, ce dont il enrage parfois, il est souvent appelé par son service en toute première ligne. Dans ces conditions, il a pris part à l'offensive française sur la Meuse en août 1914, à la retraite de Charleroi, à la bataille de la Marne. Des fatigues, des misères physiques, des privations de toutes sortes, pendant ce terrible mois d'août, avaient épuisé ses Marsouins; la retraite continue, incompréhensible, avait mis leur moral à une rude épreuve; mais quand on s'arrêta enfin sur la Marne, quand on sut qu'on allait rester là sans reculer chaque soir en abandonnant par ordre les positions qu'on avait défendues pendant tout le jour et les corps inanimés des camarades, l'espoir rentra dans les cœurs. « Quand on repartit à la poursuite des Allemands, nos troupes n'étaient plus les mêmes que celles qui, six jours plus tôt, revenaient de Belgique, serrées de près par l'ennemi. Rien n'y était changé, si ce n'est l'esprit » (p. 189). On ne lira pas sans émotion ces notes qui peignent avec tant de sérénité la vie, à l'ordinaire si accablante, du soldat en campagne, et les horreurs de la guerre. Ch. B.

— Commandant BRÉANT. *De l'Alsace à la Somme. Souvenirs du front, août 1914-janvier 1917* (Paris, Hachette et Cie, 1917, in-16, 250 p.; dans la collection « Mémoires et récits de guerre »; prix : 3 fr. 50). — Les mémoires parus jusqu'à présent sur le grand conflit européen ne se rapportent en général qu'à quelques mois, une année au plus, de campagne; le commandant Bréant nous raconte ses impressions de guerre pendant deux années et demi. Au début des hostilités, il se trouve à Grandvillars sur le territoire de Belfort, comme officier de dragons; il a la grande joie d'entrer le 7 août en Alsace annexée[1],

1. Les noms de lieux alsaciens ne sont pas toujours bien orthographiés; lire

Digitized by Google

où il demeure jusqu'au 23. Il prend part aux luttes de la cavalerie en Lorraine et sur la Marne; il entre dans les tranchées à Bienvillers-aux-Bois (Pas-de-Calais) face aux tranchées allemandes de Monchy. Nommé chef d'escadron en juillet 1915 et affecté à un régiment de hussards, il est versé en mars 1916 dans l'infanterie et assiste à l'admirable défense de Verdun en avril et mai, puis, après un séjour en Champagne, nous le trouvons sur la Somme d'octobre 1916 à janvier 1917. Il nous rapporte très simplement et brièvement ce qu'il a vu. Il écrit, p. 173, alors qu'il gardait les tranchées en avant de Verdun : « Pour éviter tout entraînement vers le moindre développement littéraire, même empreint d'une parfaite sincérité, je noterai toute chose comme sur un horaire. » C'est bien là le caractère de son livre qui nous conduit d'étape en étape sur tout le front occidental; mais, comme le commandant Bréant a été présent à toutes les grandes et belles actions, comme il a marqué son itinéraire par des traits d'héroïsme, le lecteur prend le plus poignant intérêt à ces notes alertes et sincères; il éprouve la plus haute estime pour ce soldat, tout épris de son métier, animé du plus noble sentiment de l'honneur et prêt à tous les sacrifices. C. Pf.

— Testis. *L'expédition des Dardanelles, d'après les documents officiels anglais* (Paris, Payot, 1917, in-16, 248 p.; prix : 3 fr. 50). — L'auteur de ce volume a d'abord exposé, d'après les documents anglais, l'activité de la marine franco-anglaise d'août 1914 au mois d'avril 1915, puis il a traduit les deux rapports, si précis, du général Sir Ian Hamilton : l'un sur les opérations du 25 avril au 3 mai 1915, l'autre sur celles de la période allant du 5 mai au 30 juin. A la suite, il a traduit également le rapport du vice-amiral de Robeck sur le débarquement des corps anglais et français pendant les journées des 25 et 26 avril. Enfin, il a retracé la suite des opérations dans la presqu'île de Gallipoli du 30 juin 1915 au mois de janvier 1916, d'après les autres rapports de Sir Ian Hamilton. L'auteur n'a pas quitté Sebdul-Bahr durant cette dernière période, son témoignage devra donc être joint à ceux du général en chef et de l'amiral. D'ailleurs, il ne s'attache qu'aux faits sans vouloir établir les responsabilités de chacun dans la poursuite et dans l'échec de cette entreprise, même dans son dernier chapitre intitulé : « Pourquoi l'échec des Dardanelles? » A cette question, il répond qu'on ne s'était pas fait à une idée exacte des moyens militaires de la Turquie, et d'autre part qu'il y eut beaucoup de flottement et d'indécision dans la mise en œuvre du plan anglais. Tout cela est fort instructif. Ch. B.

— Silva Vildosola. *Le Chili et la guerre*. Traduit de l'espagnol par Cardozo de Bettencourt (Paris, Félix Alcan, 1917, in-8°, 71 p.; prix : 1 fr. 80). — Dans ce petit livre, M. Vildosola expose d'une façon magistrale les conséquences de la guerre pour le Chili. Il montre cette

— nous donnons les formes de 1868 — Bollwiller, Bergholtz, Orschwihr (p. 40 et 41).

Digitized by Google

nation vivant de ses nitrates et perdant en peu de temps ses ressources financières par suite de l'arrêt du trafic maritime avec l'Europe. Il dépeint avec force le sans-gêne cynique avec lequel les Allemands, installés quasiment en maîtres économiques du pays, grâce à leurs banques et leur bonne organisation commerciale, voyant presque dans le Chili un de leurs protectorats, ont abusé de la neutralité de cette nation tenue dans l'ignorance des événements de la guerre. Le gouvernement anglais, plus intéressé à rétablir le commerce avec l'Amérique du Sud, provoqua une réaction anti-germanique dont l'auteur nous expose les causes morales, nationales et économiques, et tout fait pressentir que le Chili se joindra bientôt à la coalition du monde contre les Hohenzollern. R. M.

— *Les prisonniers allemands au Maroc* (Paris, Hachette, 1917, in-8°, 55 p., avec 32 pl.; prix : 2 fr.). — Ce livre répond à la campagne de calomnies entreprise par l'Allemagne au sujet du régime imposé à ses prisonniers au Maroc; les Allemands se servirent de ce prétexte pour créer des camps de représailles. Le témoignage des délégués du comité international de la Croix-Rouge et celui de prisonniers même prouvent la fausseté de ces accusations. M. R.

— Dr DE CHRISTMAS. *Le traitement des prisonniers français en Allemagne*. Préface du Dr Maurice LETULLE (Paris, Chapelot, 1917, petit in-8°, 175 p.; prix : 3 fr.). — C'est l'histoire des misères, des supplices continuels subis par nos prisonniers en Allemagne. Les dépositions des rapatriés et des internés en Suisse ont un caractère de sincérité et de douleur qui ne trompe pas. La Suisse a heureusement recueilli sur son territoire ces victimes dont la jeunesse est flétrie et que la tuberculose due aux mauvais traitements menace dans l'avenir. M. R.

— Edm. PIONNIER. *Verdun à la veille de la guerre*. Édition complétée par une notice sur *Verdun en 1917*, par Ernest BEAUGUITTE (Paris, Berger-Levrault, 1917, in-4°, 68 p., 43 dessins de KONARSKI, 8 photographies; prix : 4 fr.). — Cette excellente étude historique et monumentale sur Verdun, due à un ancien professeur du collège, mort depuis, et illustrée par les jolis dessins de Konarski, a paru quelque temps avant la guerre dans un *Annuaire de la Meuse*. Depuis ce temps, une page glorieuse s'est ajoutée à l'histoire de cette cité, et la maison Berger-Levrault a été bien inspirée en réimprimant ce travail. M. Ernest Beauguitte l'a fait précéder d'une introduction vibrante où il nous décrit la ville en son état actuel après les terribles assauts qu'elle a subis. Verdun a dit aux barbares, selon l'inscription que porte la médaille frappée en son honneur : « On ne passe pas. » C. PF.

— Capitaine MARABINI. *Les Garibaldiens de l'Argonne* (Paris, Payot et Cie, 1917, in-8°, 336 p.; prix : 3 fr. 50). — Récit des combats soutenus en Argonne (à Bolante, au ravin de Meurissons, au Four de

Digitized by Google

Paris) pendant huit mois par les Garibaldiens. L'auteur, l'un d'entre eux, traite ce sujet comme une épopée et nous présente toute la témérité juvénile, l'amour du danger inné en ces descendants des révolutionnaires italiens, qui se sont résignés difficilement à la guerre de tranchées. M. R.

— Georges BONNET. *L'âme du soldat* (Paris, Payot, 1917, in-16, 264 p.; prix : 3 fr. 50). — Ceci est moins un livre d'histoire qu'une étude de psychologie et même encore de morale civique, car l'auteur, s'il décrit l'âme du soldat d'aujourd'hui, pense davantage au citoyen qu'il redeviendra demain, quand sera enfin réalisé son vœu le plus ardent : « si jamais on a le bonheur de rentrer chez soi ». En appendice, quatre courts essais intitulés : la légende du Boche, le manuel de guerre allemand et les conventions de La Haye, le sentiment de l'invulnérabilité et les hésitations d'un soldat. Ch. B.

— Abbé Jean DESGRANGES. *La religion et la guerre* (Paris, Bloud et Gay, 1917, in-12, 127 p.). — C'est une série de sept conférences faites par un aumônier militaire. Elles posent quelques problèmes théologiques comme le suivant : pourquoi Dieu permet-il la guerre? quelques problèmes historiques : ce que l'Église pense de la guerre, ce qu'elle a fait contre elle (paix et trêve de Dieu); elles évoquent le souvenir de Jeanne d'Arc. L'abbé Desgranges a dépeint aussi à ses auditeurs les spectacles qu'il a vus, les fatigues endurées par nos soldats, leurs actions d'éclat, leur mort héroïque. C. PF.

— J. W. PROTHERO et Alex. J. PHILIP. *Catalogue of war publications* (Londres, Murray, 1917, in-8°, VI-259 p.; prix : 2 sh. 6 d.). — M. Prothero a déjà fait paraître deux éditions du Catalogue des publications relatives à la guerre. Sa mince plaquette du début est devenue un livre pour lequel il s'est assuré l'assistance de M. Alexandre J. Philip. Le volume s'arrête au mois de juin 1916; il est divisé en cinquante-trois sections et se termine par un index des noms d'auteurs et de matières qui renvoie non aux pages, mais au numéro des sections. Ainsi le célèbre ouvrage *J'accuse* est marqué sous le n° 33, qui est celui de la section « Causes et conséquences de la guerre » et se trouve page 57; il reste anonyme. Ch. B.

HISTOIRE DE FRANCE

— Jacques SOYER. *Identification de la localité gallo-romaine d'Arculla, mentionnée par le géographe anonyme de Ravenne* (Paris, Imprimerie nationale, 1916, in-8°, 7 p.; extrait du *Bulletin des Sociétés savantes*, section de géographie). — Le géographe de Ravenne, qui écrivait à la fin du VII^e siècle, mentionne entre Briare et Orléans une station d'*Arculla*. C'est aujourd'hui le hameau d'Arcole (135 habitants), de la commune de Nevoy, canton de Gien; il est situé sur le « chemin perré », ancienne voie romaine d'Autun à Orléans.

C. PF.

Digitized by Google

— Ernest LANGLOIS. *Le roman de la Rose par Guillaume de Lorris et Jean de Meun*, publié d'après les manuscrits; t. I (Paris, Didot, Société des anciens textes français, 1914). — Ce tome Ier contient l'Introduction qui traite du roman et de ses auteurs, des manuscrits, des rimes et de la langue. Sur Guillaume de Lorris et sur Jean de Meun, dit Chopinel (ou Clopinel), M. Langlois a réuni et discuté les rares textes qui sont parvenus jusqu'à nous; il n'a traité qu'incidemment dans ce volume de la valeur littéraire de l'ouvrage et de l'intérêt qu'il présente comme tableau de la société française au temps de saint Louis et de Philippe le Bel. Une œuvre de fiction et d'enseignement moralisé dont on connaît près de 300 ms. appartient à l'histoire. On ne s'étonnera pas qu'un volume imprimé en 1914 n'ait pu être mis en vente qu'à la fin de 1917. Attendons maintenant le texte. Ch. B.

— L.-H. LABANDE. *Trésor des chartes du comté de Rethel*, publié par ordre de S. A. S. le prince Albert; t. IV. Appendices et table générale des noms (Monaco et Paris, A. Picard, 1916, XXIII-698 p.). — Charles de Gonzague, duc de Mantoue, vendit son duché de Rethel au cardinal Mazarin et ce dernier, en mourant, le laissa à Armand-Charles de La Porte qui avait épousé Hortense Mancini et qui prit le titre de duc de Mazarin. Au cours du XVIIIe siècle, par suite d'un mariage, le duché de Rethel échut aux Grimaldi en même temps que les seigneuries alsaciennes de Thann, Belfort, Ferrette, que le cardinal s'était fait concéder en 1659 par Louis XIV; et voilà comment les archives de l'ancien comté de Rethel, qui fut érigé en duché en 1581, se trouvent à Monaco. Mais au moins le prince de Monaco a-t-il voulu que les anciennes chartes de Rethel, jusqu'en l'année 1490, fussent publiées dans la belle collection historique à laquelle il a bien voulu attacher son nom, et il a confié ce soin à MM. Gustave Saige et Henri Lacaille. Les deux premiers volumes parurent en 1902 et 1904 (cf. *Rev. histor.*, t. LXXXI, p. 310), le troisième, dû à M. L.-H. Labande, en 1911 (cf. *Rev. histor.*, t. CXV, p. 121), après un long intervalle. Pour ces trois tomes il s'agissait de dresser la table des matières, puis il fallait faire connaître des documents qui avaient été découverts depuis leur publication. M. L.-H. Labande, poursuivant son œuvre, s'est acquitté de cette tâche et vient de donner un tome IV. Ce tome comprend trois appendices, puis la table. L'appendice I reproduit les chartes d'un cartulaire de Rethel du XIVe siècle, entré à la Bibliothèque nationale en 1892-1893, du moins celles de ces chartes dont les originaux n'existent plus dans le fonds de Rethel à Monaco; elles sont exactement au nombre de 200 et s'échelonnent du 22 juin 1168 ou 1169 au 23 septembre 1451. L'appendice II publie les mentions faites par d'anciens inventaires (inventaire de Michel de Marolles, abbé de Villeloin, dans la collection des Cinq-Cents Colbert, numéros 281 à 287, rédigé de 1638 à 1641 et cinq autres plus défectueux) de chartes aujourd'hui disparues. Les mentions sont au nombre de 625

Digitized by Google

et vont du 9 juillet 887 au 12 janvier 1489. Sous le numéro 1, on trouve la trace d'un diplôme de Charles le Gros accordant la terre de Donchery « aux religieux du monastère et abbaye de Saint-Médard et de Saint-Sébastien de Soissons, pour convertir à l'usage de leurs loyers et pour secourir aux nécessaires ruines et évidentes persécutions d'icelle église et abbaye ». L'appendice III contient 43 pièces, de septembre 1200 au 16 septembre 1480, que de nouvelles recherches ont fait retrouver au trésor des chartes du comté. Suivent des additions et corrections aux quatre volumes.

La table générale des noms de personnes et de lieux (p. 417 à 695) est faite avec le soin le plus minutieux. On y reproduit en italique toutes les formes anciennes de ces noms, en caractères ordinaires les formes actuelles. M. Labande a vérifié sur les originaux les noms reproduits dans les deux premiers tomes où ils sont parfois donnés de façon défectueuse et il a rectifié de mauvaises identifications. Cette table contient donc une série d'*errata*, mais surtout elle rend les recherches très faciles dans les quatre volumes. Des articles comme celui de Mézières, où sont indiqués les rues, les moulins, les maisons cités dans les documents, les divers fonctionnaires, les églises, les hôpitaux, les mentions des Lombards, sont infiniment précieux : l'érudit qui voudrait écrire une histoire de Mézières y trouverait tous les éléments de son travail.

A ces quatre volumes du Cartulaire s'ajoute un cinquième qui a été distribué en 1914 et qui contient la description la plus précise des sceaux du trésor des chartes de Rethel. C'est sans doute la collection de sceaux la plus complète de seigneurs du moyen âge que l'on possède. C. Pf.

— Henri Waquet. *Comment étaient traités les prisonniers de guerre en Bretagne à l'époque de la guerre de Trente ans* (Quimper, Leprince, 1917, in-8°, 14 p.; extrait du « Bulletin de la Société archéologique du Finistère », t. XLIV). — L'auteur, qui est archiviste du Finistère, a trouvé à la Bibliothèque nationale et publie une « Lettre missive de Louis XIV au gouverneur de Quimper concernant l'envoi de quarante-trois prisonniers de guerre espagnols », 1er septembre 1646. Il y ajoute un commentaire à l'aide de pièces fournies par les archives locales. Il montre que la ville de Quimper et les autres villes de Bretagne qui, dans les années suivantes, reçurent un nouveau contingent de prisonniers, étaient peu flattées d'avoir à payer l'entretien et à exercer la surveillance de ces hôtes qu'on leur imposait. Il note qu'en raison des mauvais traitements que les Espagnols faisaient subir aux nôtres pris en Flandre, le roi ordonna de rendre plus sévère la captivité des prisonniers, mais en recommandant qu'ils fussent toujours traités avec humanité. Ch. B.

— *Correspondance de Bossuet.* T. X : *Juin 1698-décembre 1698* (Paris, Hachette et Cie, 1916, in-8°, 488 p.). — Le tome X de l'édition

Digitized by Google

de MM. Ch. Urbain et E. Lévesque est entièrement occupé par l'affaire de la *Relation du quiétisme* et surtout rempli par la correspondance de l'abbé Bossuet. Aux appendices, des « documents sur les réunis »; on y voit que les scrupules de Bossuet n'étaient pas du goût de tout le monde. Les éditeurs réimpriment ici le mémoire donné avec d'autres par M. J. Lemoine. Suivent diverses lettres sur le quiétisme qui complètent et éclairent la *Correspondance*. H. Hr.

— *Mémoires de Saint-Simon*, édités par A. de Boilisle avec la collaboration de L. Lecestre et de J. de Boilisle; t. XXVIII (Paris, Hachette et Cie, 1916, in-8°, 566 p.). — Malgré la guerre, la monumentale édition continue à paraître. Ce tome (suite de 1715) est consacré tout entier aux fameuses réflexions de Saint-Simon sur le règne de Louis XIV. On sait que c'est une mine pour les historiens, mais une mine où tous les filons ne sont pas d'égale qualité. La patience et l'érudition des annotateurs en font un instrument de travail des plus précieux : ils rectifient les erreurs plus ou moins involontaires de l'irascible marquis. Le volume, comme à l'ordinaire, contient les additions au *Journal de Dangeau*. Il est complété par d'autres documents, notamment par deux mémoires sur Louvois (contre Louvois) dont l'un pourrait bien être de Saint-Évremond, et par des lettres sur les incendies du Palatinat. Comme les destructeurs de Heidelberg, de Worms, de Spire nous apparaissent timides, timorés même, hésitants, modérés, humains encore en quelque mesure, aujoud'hui qu'une histoire plus récente nous a vraiment appris ce que c'était vraiment que détruire et piller! H. Hr.

— Yves Guyot. *La question de l'alcool* (Paris, Félix Alcan, in-12, 1917, 288 p.; prix : 3 fr. 50). — « L'esprit autour d'une bouteille de vin de Champagne ou d'un *maas* de bière n'est pas identique. Enlever à la France le vin et l'eau-de-vie, ce serait supprimer une partie des qualités qui en font le charme, en constituent le rayonnement et l'influence. » Ainsi s'exprime M. Yves Guyot dans une conclusion qui illustre à merveille des jugements parfois discutables : l'alcool est un aliment et non un poison; les « sociétés de tempérance » sont un danger pour le pays; l'excès de boisson ne provoque pas nécessairement la criminalité, la diminution de la natalité ne vient que du malthusianisme des classes riches. On trouve au cours de l'ouvrage des statistiques intéressantes, des détails curieux qui, malheureusement, étayent toujours des « raisonnements par trop pamphlétaires » contre les diverses « Croix-Bleues » et les parlementaires qui les soutiennent.
Ch. D.

Histoire d'Allemagne.

— Paul Gautier. *Un prophète, Edgar Quinet* (Paris, Plon, 1917, in-16, 380 p.; prix : 3 fr. 50). — Plusieurs fois depuis le début de la guerre, des allusions ont été faites aux prédictions d'Edgar Quinet qui,

Digitized by Google

dès 1830, avait prévu le développement de l'impérialisme allemand et en avait signalé la menace. Ces prédictions sont contenues dans une série de brochures et d'articles publiés de 1831 à 1842 et qui ne sont reproduits dans les éditions des œuvres complètes qu'avec des coupures et des modifications. M. Paul Gautier a reconstitué la suite de ces écrits en la complétant par des articles de 1867 et des proclamations de 1870-1871, où nous voyons se développer la pensée de l'auteur en même temps que les événements prévus par lui. L'intérêt de cette publication serait médiocre si Edgar Quinet nous apparaissait simplement comme un devin dont la clairvoyance serait un effet du hasard. La valeur de ces pages est dans la profondeur des jugements qui, malgré les apparences et les préjugés contemporains, ont été portés sur la mentalité et l'avenir de l'Allemagne. Alors que la France vivait sur l'idée d'une Allemagne rêveuse, débonnaire et anarchique, Quinet avertit que cette conception, exacte pour le XVIII[e] siècle, est désormais surannée. La Révolution française, les conquêtes napoléoniennes, puis Leipzig, Waterloo et les traités de Vienne ont fait naître un nationalisme allemand; la science et la littérature sont devenues des liens pour la vie nationale; l'orgueil germanique croît démesurément en même temps que la haine des races latines et que les ambitions politiques. L'Allemagne a trouvé la Prusse comme guide de ses destinées; elle n'attend plus qu'un homme pour en finir avec la France. La valeur de ces pages est plus encore dans l'ampleur des vues qui s'étendent également à la France et à toute la civilisation moderne. L'idée qui en fait le fond, c'est que les événements politiques, auxquels les historiens s'attachent trop exclusivement et qu'ils considèrent comme se suffisant à eux-mêmes par leur continuité logique, ne sont qu'une partie dans les manifestations de la vie nationale : ils expriment tout un héritage d'idées et, réciproquement, celles-ci ont une tendance à se traduire en actes. On ne saurait trop remarquer la portée générale de cette pensée sur l'unité allemande : « Cette unité... c'est le développement nécessaire, inévitable de la civilisation du Nord... Nous n'avions pas compté que tous ces systèmes d'idées, cette intelligence depuis longtemps en ferment et toute cette philosophie du Nord... aspireraient aussi à leur tour à se traduire en événements dans la vie politique. »

Nous ne pouvons qu'apprécier sans réserves et l'intérêt de ces textes et les commentaires si riches d'information dont leur éditeur les a accompagnés. R. D.

— Adolphe ADERER. *Les Allemands de toujours* (Paris, Calmann-Lévy, 1917, in-16, XI-316 p.; prix : 3 fr. 50). — Autrefois les voyageurs français en Allemagne exaltaient le pays aux ruines pittoresques, décor naturel pour un drame romantique; ils vantaient la bonhomie des habitants, leur simplicité; mais les illusions sont tombées et aujourd'hui nous avons appris à connaître les Allemands et leur fond de férocité et de bêtise. Ne faisons pas de distinction entre les Allemands de l'époque de Gœthe et de Schiller et les Allemands sur lesquels la

Digitized by Google

Prusse a étendu son empire et dont elle a façonné les âmes. Ce sont les « Allemands de toujours » que M. Aderer veut nous représenter en une série de petits articles qui ont paru dans le *Temps*, un peu au hasard de ses lectures et de ses souvenirs. Ces articles sur les junker, les étudiants, la caste, « leur physionomie », leur « boulimie », « leurs plaisanteries », etc., s'ils ne sont pas méchants et ne suscitent pas l'indignation, se lisent avec un certain plaisir et, par les anecdotes dont ils sont émaillés, amusent. M. Aderer nous conduit à la cour de Vienne comme à celle de Berlin; notons au passage les portraits qu'il trace des empereurs Léopold (1658-1705) et Charles IV (1711-1740). Il met les Magyars et les Bulgares dans le même sac que les Allemands. Dans un autre compartiment, il place les articles sur les Alliés : les Serbes, les Roumains qu'il appelle « le bouclier latin », les Anglais, les Américains, et il termine par l'éloge des femmes d'Alsace, les demoiselles de Berckeim, la baronne d'Oberkirch, Antoinette Lix qui fut le lieutenant Tony, et la fiancée d'Euloge Schneider. L'anecdote sur cette dernière, qu'il emprunte à M. Le Roy de Sainte-Croix — bien médiocre autorité — est controuvée. C. Pf.

Histoire de Belgique.

— Fernand Van Langenhove. *Le Dossier diplomatique de la question belge*, recueil de pièces officielles avec notes (Bruxelles et Paris, G. Van Oest et Cie, 1917, in-8°, 416 p.; prix : 4 fr.). — La Belgique reste toujours le centre du conflit mondial. Avec l'Alsace-Lorraine, elle justifie son acharnement, elle en établit le principe. Lors des pourparlers de paix, elle constituera le « morceau de résistance ». Afin d'éclairer les consciences sincères, l'auteur coordonne toutes les pièces éparses du dossier : documents diplomatiques, articles du *Temps* ou de la *Norddeutsche allgemeine Zeitung*. Depuis le traité conclu entre la Belgique et les Pays-Bas, et garanti par les grandes puissances, le 18 avril 1839, jusqu'à la note du 10 janvier 1917, par laquelle le gouvernement d'Albert Ier répond à l'appel adressé par le président Wilson aux belligérants, toutes les conversations, toutes les menaces et tous les marchandages auxquels a été soumise la malheureuse nation, sont exposés dans l'ordre chronologique et le plus souvent avec méthode. Cependant, on peut regretter que M. Van Langenhove s'en soit tenu trop strictement à ces textes et qu'il n'ait pas cité parfois le *Times*, le *Berliner Tageblatt* ou tel autre commentaire de la « grande presse européenne ». Une annotation plus copieuse aurait donné plus d'ampleur et plus de clarté, sans en diminuer l'intérêt, à ces paroles prononcées, le 8 août 1870, par Gladstone, à la Chambre des Communes et à l'occasion du conflit franco-allemand : « Si la neutralité de la Belgique était violée par l'un des belligérants, consentir à rester tranquillement à l'écart, assister en témoin à la perpétration du crime le plus infâme qui ait jamais souillé les pages de l'Histoire, serait devenir le complice du forfait. » Ch. D.

Digitized by Google

— Parmi les publications pangermanistes, on n'a pas assez remarqué celles qui préconisent l'annexion de la Belgique au nom des besoins économiques de l'Allemagne. L'une des plus curieuses sous ce rapport est la brochure du Dr H. Losch, de Stuttgart, publiée sous le titre : *Der mitteleuropaeische Wirtschaftsblock und das Schicksal Belgiens* (Leipzig, 1914, in-8°, 43 p.). Elle tend à prouver que l'annexion de la Belgique est nécessaire parce qu'elle est... « dans la nature des choses ». L'auteur invoque l'autorité du professeur R. Kjellèn, de Gothenburg, d'après lequel l'Allemagne est le représentant naturel de l'Europe. Dès lors, la Belgique a tout à gagner d'une incorporation à l'Allemagne ; celle-ci, d'ailleurs, dit l'auteur, ne fait pas la guerre au peuple belge, mais à son gouvernement. Quant à l'enfantement de la plus grande Allemagne, il est nécessairement douloureux, suivant lui, ce qui explique les souffrances qu'elle doit endurer actuellement. Le motif de nécessité sert, on le voit, à expliquer beaucoup de choses. — Dr P. Ehlers (de Hambourg) s'inspire du même principe dans un travail intitulé : *England, Antwerpen und die Belgische Barriere* (Hambourg, 1916, in-8°, 72 p.). « La nécessité naturelle, dit-il, triomphera de tous les obstacles que l'égoïsme étroit des petits hommes peut lui opposer. » Il considère sans doute que l'un de ces obstacles est la critique historique, car il n'hésite pas à l'écarter en exposant les différentes phases des rapports entre la Belgique et l'Angleterre. Il va jusqu'à prétendre que la neutralité de la Belgique n'était pas garantie par les puissances qui la lui avaient imposée en 1831. A cet effet, il travestit l'opinion du jurisconsulte belge E. Nys, professeur à l'Université de Bruxelles, auteur de nombreux ouvrages très appréciés sur le droit international ; il lui attribue la thèse allemande que la neutralité de la Belgique pouvait être violée. V. D. L.

— Léon Van der Essen. *The Invasion and the War in Belgium* (London, F. Unwin, in-8°, 356 p. Il existe de cet ouvrage également une édition française : *L'invasion allemande en Belgique. De Liège à l'Yser ; avec une esquisse des négociations diplomatiques précédant le conflit.* Paris, Payot, 1917, in-8°, 564 p.; prix : 7 fr. 50). — L'auteur de ce livre, professeur à l'Université de Louvain, a coordonné les diverses relations des événements dont la Belgique a été le théâtre jusqu'à la bataille de l'Yser. Il a utilisé un grand nombre de sources, principalement les *Pages de gloire de l'armée belge*, du commandant Willy Breton, *l'Action de l'armée belge* (publié par l'état-major belge), *la Campagne de l'armée belge*, édité par le journal *Le XXe siècle*, le livre de E. A. Powell, correspondant du *New-York Herald*, et *Nelson's history of the War* de J. Buchan. L'auteur met surtout en relief le caractère méthodique des atrocités allemandes et reproduit les principales preuves déjà fournies antérieurement. Il a cru que le moment était venu d'appliquer au récit des événements d'hier la méthode critique telle qu'on l'emploie pour l'étude du moyen âge et des temps modernes. Il s'est imposé ainsi une tâche bien diffi-

Digitized by Google

cile et, malgré la somme considérable d'efforts qu'il a dû fournir, il n'a pu se dégager de l'atmosphère toute particulière dans laquelle nous vivons. C'est ainsi qu'il n'a pas échappé à la contagion des légendes : il fait allusion par exemple à l'emploi excessif par les Allemands des bayonnettes-scies. Mais on doit tenir compte de la peine qu'il s'est donnée d'indiquer très souvent ses références, de sorte que l'on peut vérifier la valeur de sa documentation. Certaines parties du livre auraient pu être appuyées sur une information plus sûre, notamment celles qui concernent l'histoire de la neutralité belge. On y trouve des affirmations qui sont pour le moins déconcertantes : ainsi, d'après l'auteur, cette neutralité n'a été définitivement établie qu'en 1839, grâce à la conclusion du traité hollando-belge (on sait que ce traité n'a rien modifié au statut international de la Belgique, fixé par le traité du 15 novembre 1831 entre la Belgique et les grandes puissances). M. Van der Essen s'imagine que la France et l'Angleterre eurent à exercer pendant cinq mois une forte pression diplomatique sur la Prusse afin de la déterminer à signer le traité des dix-huit articles établissant la neutralité belge. Loin d'être hostile à cette neutralité, la Prusse contribua dans une grande mesure à l'imposer à la Belgique et adhéra spontanément au protocole du 20 janvier 1831, contenant la déclaration des puissances relative à cette neutralité. De même elle souscrivit immédiatement aux dix-huit articles. Peut-être l'auteur a-t-il voulu dire les vingt-quatre articles; dans ce cas son affirmation est tout aussi étonnante, car la Prusse donna aussitôt son approbation à ces articles; elle ne ratifia le traité que quelques mois plus tard, à cause de la résistance de la Russie, qu'elle voulait amener à ratifier le traité en même temps que l'Autriche et elle-même. L'attitude de la Prusse à l'égard de la neutralité belge ne s'est modifiée que plus tard, lorsqu'elle a vu qu'elle ne favorisait pas ses desseins conquérants. L'ouvrage est accompagné de cartes sommaires empruntées aux ouvrages mentionnés plus haut, mais parfois reproduites de manière défectueuse. V. D. L.

Histoire du Canada

— Sir J. W. Flavelle. *Canada and its relations to the British Empire* (Londres, Macmillan, in-8°, 11 p.; prix : 1 penny). — Dans une allocution à l'Université de Toronto, Sir Flavelle a traité brièvement de la situation que le Canada devra occuper dans l'empire britannique après la guerre. Il admet tout d'abord comme désirable et nécessaire que le Canada continue à faire partie intégrante de l'empire britannique, à travailler et à se battre, à verser son sang et son or pour aider l'Angleterre dans sa défense du droit et de la justice. Il pose ensuite la question de savoir quelle sera la nature des rapports qui régleront les obligations réciproques de l'Angleterre et du Dominion canadien : y aura-t-il simplement coopération, chaque membre autonome de l'empire discutant et décidant la part de responsabilité

Digitized by Google

qu'il veut bien assumer? Ne vaut-il pas mieux organiser un corps fédéral où chaque Dominion sera complètement indépendant pour les affaires intérieures, mais interviendra par des représentants dans celles d'un intérêt général? Aux yeux de l'auteur, l'entrée du Canada dans une fédération impériale est seule capable d'assurer la grandeur future de ce pays. Ch. B.

— George M. WRONG, Sir John WILLISON, Z. A. LASH, R. A. FALCONER. *The Federation of Canada, 1867-1917.* Four Lectures delivered in the University of Toronto, to commemorate the Fiftieth Anniversary of the Federation (University of Toronto, 1917, in-12, 143 p.). — En temps normal, le Canada eût célébré avec quelque apparat, en 1917, le cinquantenaire de sa constitution. A défaut de cérémonies solennelles, l'Université de Toronto a donné quatre conférences instructives sur ce passé qui nous est, en Europe, assez peu connu. Le professeur George Wrong a raconté le développement du régime fédéral sous la forme du Dominion; Sir John Willison a parlé des personnages marquants de la Fédération; M. Z. A. Lash, qui avait appartenu au ministère de la Justice, a montré le fonctionnement des institutions; enfin, le président de l'Université, R. A. Falconer, a dessiné le caractère de la vie canadienne. « Nous éprouvons de la reconnaissance », a-t-il dit, « pour ceux qui nous ont procuré une Constitution aussi originale, aussi bien articulée, aussi souple d'ajustement, une constitution dont le fonctionnement nous a donné toute satisfaction à l'intérieur et nous vaut au dehors de la considération. Pendant longtemps, même après nous être confédérés, l'habitant des Iles Britanniques continua de nous regarder comme des colons sur lesquels il se sentait un vague droit de propriétaire; aux yeux de l'Américain, nous étions un avant-poste incompréhensible de gens de sa race, qui se contentaient d'une demi-émancipation quand leur destin les appelait à la liberté complète » (p. 109). Aujourd'hui, les temps sont changés : le Canada s'élève à tous les regards comme une puissance d'avenir, démentant les pronostics défavorables d'autrefois, ceux de Guy Carleton entre autres, qui ne croyait pas que beaucoup d'Anglais vinssent jamais s'y établir, et ceux des Américains insurgents qui raillaient les 60,000 loyalistes réduits à l'exil volontaire sur ce terroir inhospitalier (p. 4-5).

Toutefois, le Canada n'est pas unifié, comme nous le comprendrions en France, ni ne désire l'être. « La vraie solution », écrit M. Wrong, « et, nous l'espérons, la solution définitive, ne se trouve ni dans l'isolement des provinces ni dans leur complète union, mais plutôt à la fois dans l'une et l'autre : union des grandes administrations d'affaires générales (p. 14) — commerce, douanes, services publics tels que postes et justice; — séparation sur les points où les deux races gardent des idéals divergents, comme l'organisation religieuse et l'éducation (p. 95). Trop de liberté locale, ainsi qu'aux États-Unis, aboutit au scandale, par exemple pour le régime du mariage et du divorce. Au

Digitized by Google

Canada, les formes extérieures seules et les solennités matrimoniales sont abandonnées aux provinces.

M. Wrong critique assez nettement l'expression de *dominion*, imaginée par un ministre de Londres trop timoré, qui craignait qu'on ne blessât la susceptibilité des Américains en érigeant en royaume le Canada, ce qu'il est dans la réalité (p. 22-23). L'Empire britannique futur pourra très bien couvrir de son pavillon un corps de royaumes et de républiques où le titre impérial du suzerain n'enlèvera rien à l'indépendance de chaque groupe ni à la liberté de chaque citoyen.

R. DE K.

HISTOIRE D'ESPAGNE.

— G. DESDEVISES DU DEZERT. *L'église espagnole des Indes à la fin du XVIII^e siècle* (New-York et Paris, 1917, in-8°, 182 p.; extrait de la *Revue hispanique*, t. XXXIX). — Le fonds des archives des Indes à Séville a été dépouillé avec le plus grand soin par M. G. Desdevises du Dezert, qui en a tiré la matière de toute une série de très solides études. Nous avons eu le privilège de donner dans nos précédents numéros son important travail sur les vice-rois et capitaines généraux des Indes espagnoles à la fin du XVIII^e siècle; parallèlement, l'auteur publiait dans la *Revue hispanique* l'excellent article que nous signalons, fait avec la même sûreté de méthode, où tous les faits avancés sont appuyés sur des pièces authentiques, la plupart inédites. Dans cet article, il ne nous conduit point dans chacune des quatre vice-royautés et des cinq capitaineries générales entre lesquelles était partagé l'empire espagnol aux Indes, ni dans ses dix archevêchés et ses trente-huit évêchés : c'est un tableau d'ensemble qu'il brosse. Il passe tour à tour en revue les chefs des diocèses, les évêques, venus pour la plupart de l'Espagne, presque tous *Gachupinos*, en général prélats distingués, assez instruits, de conduite correcte; le clergé séculier, très mélangé, contenant beaucoup de prêtres médiocres, turbulents, excitant le scandale, mais ayant, somme toute, le sentiment des devoirs à remplir et les remplissant de leur mieux; le clergé régulier, beaucoup moins nombreux qu'en Espagne, généralement pauvre, divisé, chicanier et égoïste. Entre tous les ordres se distinguait la Compagnie de Jésus; mais, sur un commandement du roi Charles III, tous les jésuites furent arrêtés en 1767 et embarqués au port le plus voisin, sans qu'aucune protestation s'élevât. Là ne s'est point borné M. Desdevises. Comme au clergé incombe le devoir d'assister les malades et les infirmes, d'instruire la jeunesse, de répandre l'évangile parmi les païens, il consacre les trois derniers chapitres de son travail aux hôpitaux, aux écoles et aux missions. Les hôpitaux étaient informes. « Il eût fallu tout faire et tout refaire et l'on se tirait d'embarras en ne faisant à peu près rien. » Les écoles étaient insuffisantes et arriérées; les Indes espagnoles comptaient sans doute à la fin du XVIII^e siècle dix-neuf villes d'Université et même Santa-Fé en

Digitized by Google

avait deux, Quito, Lima et Santiago de Chili trois; mais c'étaient en général de misérables collèges annexés à des couvents. Quant aux missions, dont M. Desdevises énumère les principaux centres, les résultats en furent très minces; la conversion des Indiens, quand elle se produisit, était de pure forme et elle ne changea presque rien à leurs mœurs. La conclusion générale de cette minutieuse étude est la même que celles qui se dégageaient des précédents travaux de l'auteur; malgré le mérite et les bonnes intentions de certains gouverneurs, juges, prélats ou industriels, l'Amérique espagnole était tombée dans une profonde décadence, à laquelle devaient seules porter remède l'ouverture à l'influence européenne et l'indépendance; le salut vint le jour où ces vastes régions cessèrent d'être des colonies et devinrent des états libres. C. PF.

HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS.

— W. CUNNINGHAM. *English influence on the United States* (Cambridge, University Press, 1916, in-8°, XII-168 p.). — Les études qui sont réunies dans ce volume sont des conférences faites aux États-Unis pendant la guerre; elles ont gardé quelque chose de l'allure un peu capricieuse de la conférence, où la digression est un art. C'est ainsi, par exemple, qu'une petite dissertation, d'ailleurs intéressante en elle-même, sur les origines du drapeau américain, se trouve insérée à la fin du chapitre intitulé : « Les monuments publics », qui traite de l'influence de l'architecture anglaise sur celle des États-Unis. Notre besoin français de logique et de clarté nous rend peut-être trop exigeants; mais il semble bien qu'une composition plus serrée aurait rendu la pensée de l'auteur moins difficile à saisir qu'elle ne l'est dans certains chapitres. Il va sans dire, cependant, qu'un ouvrage écrit par un érudit si perspicace et si bien renseigné sur les questions d'histoire économique ne peut manquer d'abonder en renseignements précieux et en vues ingénieuses et nouvelles, soit sur l'histoire des États-Unis, soit sur celle de l'Angleterre qui, malgré le titre du volume, tient de beaucoup la plus large place. A propos du *township* anglais et de sa transformation en Amérique, où des fonctionnaires salariés ont remplacé les fonctionnaires gratuits et bénévoles du *self government* anglais, l'auteur a des remarques pénétrantes, qui illuminent tout un côté de l'histoire politique des deux nations. L'étude comparée du développement des villes anglaises, dont le « marché » est le centre, et des villes américaines, d'où le « marché » est absent, le conduit également à des vues d'ensemble, contestables peut-être, mais fort intéressantes, sur la différence qui existe entre l'esprit commercial anglais et l'esprit commercial américain, plus libre, plus individualiste, moins « civique », moins gêné par les habitudes du passé et par les préjugés de toute sorte, respectables ou non. Ces mêmes observations se retrouvent, sous une forme plus générale, dans le chapitre où M. Cunningham étudie le développement social de l'Angleterre et

Digitized by Google

des États-Unis, et la manière dont chacun des deux pays a compris et comprend le rôle de l'État.

De telles études ont le grand avantage de faire sortir l'histoire de ses ornières traditionnelles. Elles rappellent aux historiens que la science historique ne se constitue pas uniquement à l'aide de biographies d'hommes politiques obscurs ou de travaux minutieux sur des négociations diplomatiques qui n'ont jamais abouti. Elles leur ouvrent des horizons nouveaux. Elles font penser. D. P.

— E. SERVAN. *L'exemple américain* (Paris, Payot, 1917, in-16, XXVII-266 p.). — Quand après avoir lu l'ouvrage de M. Servan, je me suis assis devant ma table de travail pour en écrire le compte-rendu, j'ai eu le sentiment pénible d'être un homme bien arriéré. Non seulement je n'avais pas de sténographe à qui le dicter, comme je l'aurais fait en Amérique, où l'on trouve des sténographes jusque chez les coiffeurs, mais je n'avais même pas de machine à écrire, et je me trouvais dans la nécessité de recourir à cet instrument préhistorique, le porte-plume. Je m'en excuse auprès de M. Servan.

Ses légères esquisses de la vie américaine, précédées d'une intéressante préface de M. Victor Cambon, renferment, sous une forme très amusante, plus d'une utile leçon. Le principe d'après lequel il faut produire le maximum de travail dans le minimum de temps n'est peut-être pas incontestable et ne conduira peut-être pas au perfectionnement physique et moral de l'humanité. L'usage de déjeuner debout, en quinze minutes, ou de remplacer le déjeuner par un cocktail et des hors-d'œuvre, doit enrichir les spécialistes des maladies d'estomac. Mais puisque le temps est de l'argent, il est bon de l'économiser, et il faut avouer que les Américains ont trouvé, pour y parvenir, toutes sortes de moyens, dont quelques-uns fort ingénieux. Telles sont, entre mille inventions, la machine à signer, dont M. Servan recommande vivement l'emploi dans nos grandes administrations, la machine à sténographier, plus rapide et plus lisible que la sténographie ordinaire, le télautographe, qui permet de communiquer instantanément et par écrit avec tous les employés d'une grande maison de commerce, etc. Inutile de dire que le téléphone et le télégraphe sont infiniment plus utilisés que chez nous.

Un second principe américain, moins discutable que le premier, est qu'il ne faut jamais faire faire à un homme le travail qui peut être fait par une machine. Certains journaux, par exemple, sont imprimés, pliés, mis sous bandes, timbrés, mis en sacs pour la poste et transportés jusque dans le fourgon automobile qui les attend, sans autre intervention que celle d'un homme qui ôte les sacs quand ils sont remplis et les remplace par des sacs vides. Il reste beaucoup à faire en France à cet égard; il faut espérer que, dans la reconstruction économique qui suivra la guerre, nos industriels et nos commerçants s'inspireront de l'exemple américain. Économiser le matériel humain sera, du reste, une absolue nécessité.

Digitized by Google

Il y a bien autre chose encore dans le livre de M. Servan. L'Amérique est, par excellence, le pays de la publicité à outrance; nous la voyons, pour ainsi dire, fonctionner sous nos yeux, avec ses méthodes si variées et si imprévues. Nous pénétrons dans les gares américaines, si propres et si bien aménagées; nous voyageons confortablement en Pulman Car. Nous admirons l'adresse avec laquelle la Holmes Protective Co. défend ses clients contre le vol. Après un simple coup de téléphone, nous entrons, sans rencontrer aucun huissier, chez le ministre du Commerce; nous sommes même reçus, sans grandes formalités, chez le président Wilson. Tout cela donne une forte impression d'exotisme.

Les dessins de M. Pavis contribueront au succès du livre de M. Servan. Il a souligné très malicieusement toutes nos faiblesses. Je me refuse à croire, cependant, que les bureaux de nos grandes administrations publiques offrent le spectacle qu'il a noté à la page 252. Avant la guerre, peut-être; mais depuis! D. P.

— Gabriel ALPHAUD. *Les États-Unis contre l'Allemagne. Du rappel de Dumba à la déclaration de guerre* (Paris, Payot, 1917, in-8°, 342 p.; prix : 6 fr.). — Cet ouvrage fait suite à un précédent volume intitulé : *l'Action allemande aux États-Unis, de la mission Dernburg aux incidents Dumba* (1916; cf. *Rev. histor.*, t. CXXIV, p. 121). La lecture en est aussi attachante que celle du meilleur roman policier. En fait, n'est-ce pas un invraisemblable roman policier que l'histoire des relations des États-Unis et de l'Allemagne pendant la période qui va du rappel de Dumba à la déclaration de guerre? Il n'y manque ni le gentleman cambrioleur et assassin, toujours présent, quoique invisible, dans chacune des intrigues et dans chacun des crimes de la bande germanique — en l'espèce, le comte Bernstorff, ambassadeur de Guillaume II — ni l'habile et prudent détective, réunissant patiemment et consciencieusement ses preuves, qui est M. Wilson. Et, comme il convient, les coupables sont démasqués à la fin. Mais que de péripéties auparavant! Quel homme que ce Bernstorff qui, du fond de son cabinet, tient les fils de tous les complots, manipule la presse, truque le cinéma, fait sauter des usines de munitions, des viaducs et des tunnels, envoie son sommelier surprendre les propos de M. Wilson dans un banquet privé, prépare la guerre entre les États-Unis et le Mexique, tout en organisant une agitation pacifiste intense, s'insinue dans le Congrès, dupe les députés et les sénateurs germanophiles auxquels il donne le mot d'ordre, se charge tantôt d'apitoyer les Américains sur le sort des petits enfants allemands qui meurent de faim, tantôt d'expliquer au mieux les torpillages sans avertissement et les meurtres répétés de citoyens des États-Unis! Quel homme et quelle organisation! quelle variété dans l'intrigue! quel art à tout utiliser! quelle fertilité dans le mensonge! que de millions dépensés! Et tout cela pour aboutir, « après trente-deux mois d'intrigues sans scrupules », à mettre l'Allemagne « en guerre avec le peuple le plus paci-

Digitized by Google

fique et le plus puissant du monde, celui qui avait professé pour la science allemande la plus grande admiration ». Dire que, si la diplomatie allemande avait été moins remuante, si l'ambassadeur d'Allemagne à Washington avait été un paresseux ou un incapable, s'il s'était croisé les bras sans rien faire, la situation de l'Allemagne aux États-Unis serait probablement restée meilleure qu'elle n'est devenue après cet immense effort! Voilà qui est pour nous faire réfléchir quand nous sommes tentés parfois d'accuser d'inertie certains de nos diplomates : cette inertie est de leur part, n'en doutons pas, a *masterful inactivity*.

L'ouvrage de M. Alphaud, qui repose sur des documents dont quelques-uns ne sont connus que depuis peu de temps — on en découvre encore tous les jours — porte naturellement des traces d'une rédaction un peu hâtive et n'est pas non plus exempt de fautes d'impression; ce sont là des taches qui disparaîtront dans une nouvelle édition. Mais le style est vif et alerte et les faits sont ordonnés avec une clarté qui est un mérite de premier ordre dans un pareil sujet : il n'est pas facile assurément de débrouiller tous les fils de cet écheveau d'intrigues allemandes. Près de cent pages de documents diplomatiques réunis à la fin du volume en augmentent encore l'utilité. Somme toute, très intéressant travail que tous les Français devraient lire et qui sera fort utile aux historiens de l'avenir. D. P.

— Gaston Riou. *La Fayette, nous voilà* (Paris, Hachette, 1917, in-8°, 47 p., illustré de portraits et d'autographes). — Les paroles qui servent de titre ont été prononcées par le colonel Stanton sur la tombe de La Fayette au cimetière de Picpus, le 4 juillet 1917. On trouvera dans la brochure le compte-rendu de la fête célébrée à Paris, ce jour, l'*Independance day*, avec le texte des discours prononcés aux Invalides, au cimetière Picpus, au banquet offert par la Chambre de commerce américaine. Il est précédé d'un court essai de M. Gaston Riou, où est rappelée l'importance de ces deux dates, le 2 avril 1917, où fut lu au Congrès américain le manifeste par lequel M. Wilson déclarait la guerre à l'Allemagne, le 4 juillet, où les troupes américaines défilèrent pour la première fois à Paris. C. Pf.

— *Notes d'un témoin. Les grands jours de France en Amérique. Mission Viviani-Joffre; avril-mai 1917* (Paris, Plon-Nourrit, 1917, in-8°, 310 p.; prix : 3 fr. 50). — « Cette mer humaine qui déferlait sous nos pas, ces acclamations pareilles par leur ampleur à une formidable tempête, cet élan vers la justice de tout un peuple attaché à la paix et qui, après avoir incliné sa pensée devant l'épée de Washington, a apprêté des armes, tout cela, il faut l'avoir vu, senti et... on ne peut le redire complètement. » Ainsi parle M. Viviani dans la Préface, et l'auteur, qui habitait les États-Unis avant la guerre, n'a pas rédigé un journal de route monotone; il a fort bien analysé et décrit l'enthousiasme d'une grande nation « debout pour la liberté du monde ».

Digitized by Google

Des portraits finement dessinés, entre autres la figure de Wilson, l'homme de la Conscience et du Devoir, des aperçus pittoresques, de l'entrain, de la bonne humeur, un style agréable, un souffle réconfortant qui attire le lecteur de page en page, voilà ce qu'on trouve dans ce livre. L'âme de l'Amérique, froide, sereine, idéaliste y est admirablement dépeinte, avec ses nuances régionales, politiques et religieuses; mais avec cet accord et cette force qui l'ont amenée « à plaider devant le tribunal de l'histoire pour le salut de l'humanité ».

Ch. D.

HISTOIRE DE GRANDE-BRETAGNE.

— Arthur S. NAPIER. *The old english version of the enlarged rule of Chrodegand together with the latin original* (Londres, Kegan Paul, « Early english Text Society », 1916, in-8°, IX-131 p.). — Cette publication comprend les textes suivants : 1° Une traduction anglaise de la règle de Chrodegand en quatre-vingt-quatre articles, avec le texte original en latin (d'après un ms. de Cambridge, Corpus Christ. Coll., n° 191). Une note de Mathieu Parker sur le ms. dit que le texte a été écrit en latin par Théodore, archevêque de Canterbury, et traduit en anglais par Ælfric. 2° Un court fragment du texte latin et de la traduction anglaise de la règle d'après un ms. du British Museum, Addit., 34, 632. 3° Un fragment d'une traduction en vieux anglais des *Capitula* de Théodulf, évêque d'Orléans, mort en 818. 4° L'*Epitome* de saint Benoît d'Aniane, texte avec traduction interlinéaire d'après un ms. de la Cottonienne, Tiberius A. 3. — La règle de l'évêque de Metz qui institua les chanoines a été si célèbre au moyen âge qu'il valait la peine de mentionner cette publication, bien qu'elle ait été entreprise dans un intérêt purement philologique. Ch. B.

— T. F. TOUT. *Mediæval Town planning* (Manchester, the University Press; Londres, Longmans; tiré à part du « Bulletin of the John Rylands library », t. IV, n° 1, 1917, in-8°, 35 p.; prix : 1 sh. 6 d.). — La plupart des villes se sont faites peu à peu; dans beaucoup d'entre elles, la direction et l'alignement des rues, la hauteur et la construction des maisons ont été l'œuvre du temps, non le résultat de plans préconçus et en prévision d'un lointain avenir. Mais il y eut aussi des villes neuves, édifiées d'après des règles et pour des besoins rationnels. L'antiquité grecque et romaine en a laissé des exemples bien connus. Pour la Bretagne romaine, M. Haverfield a rédigé sur cette intéressante question un savant mémoire qui a été mentionné ici-même (t. CXXI, p. 379). Les Anglo-Saxons ont détruit les villes romaines et d'autres se sont édifiées au hasard sur leurs ruines. Plus tard, pour assurer leurs conquêtes, les rois anglo-normands et angevins édifièrent nombre de villes neuves dont beaucoup n'ont eu qu'une existence éphémère, mais dont le plan est quant au fond identique : les rues s'y coupent à angle droit et les îlots de maisons affectent la forme d'un

Digitized by Google

damier. Une des nouveautés de la très intéressante brochure de M. Tout est de nous montrer Édouard Ier constructeur de bastides dans le bassin de la Garonne et de villes neuves en Angleterre. Le parallélisme est frappant; avec lui, nous assistons à la naissance de villes destinées à un brillant avenir, telles que Salisbury, Kingston-sur-Hull, Berwick sur Tweed, etc. Onze planches permettent de faire d'utiles comparaisons, non seulement entre des villes anglaises (Salisbury, Flint, Carnarvon, Hull et Winchelsee) et gasconnes (Cadillac et Montpazier), mais aussi avec des villes de l'Orient européen (Breslau et Vilna) où les survivances de l'antiquité se manifestent clairement. Est-il nécessaire d'ajouter que les informations de M. Tout sont toujours de première main? Ch. B.

— Ch. Bémont. *Le premier divorce de Henri VIII et le schisme d'Angleterre*, fragment d'une chronique anonyme en latin, publié avec une introduction, une traduction française et des notes (Paris, Éd. Champion, 1917, in-8°, 151 p.; forme le 221e fascicule de la « Bibliothèque de l'École des Hautes-Études »). — Cette chronique est conservée dans un manuscrit de notre Bibliothèque nationale, n° 6051 du fonds latin; elle n'était pas absolument inconnue, puisque l'oratorien Joachim Le Grand la cite dans son *Histoire du divorce de Henri VIII*, publiée à Paris en 1688; mais elle était inédite et méritait d'être publiée. M. Bémont s'est chargé de ce soin. Pour lui, la chronique n'a plus de mystère; malgré le titre qu'il donne à son ouvrage, la chronique a cessé d'être anonyme; il est devenu certain qu'elle a pour auteur Nicolas Harpsfield, archidiacre de Canterbury, enfermé au temps d'Élisabeth à la tour de Londres où il mourut le 18 décembre 1575. Harpsfield laissa divers traités manuscrits, entre autres a *Treatise on the pretended divorce between Henry VIII and Catherine of Aragon*, édité en 1878, dans la collection de la Camden Society, par Nicholas Pocock; dans ce traité, l'on retrouve, traduits textuellement en anglais, un certain nombre de passages de notre chronique latine. Chronique et traité ont été composés sous le règne de Marie Tudor et de Philippe d'Espagne, peu de temps après l'apparition des œuvres anglaises de Thomas More en avril 1557. M. Bémont le démontre dans une substantielle introduction qui entraîne la conviction du lecteur; il ajoute à ces remarques l'indication des sources et des principaux ouvrages qui sont relatifs au premier divorce de Henri VIII et aux événements qui en furent la conséquence immédiate : la suppression des monastères, l'insurrection du « Pèlerinage de grâce » et le schisme.

Le récit de Harpsfield commence à l'année 1528, où se posa pour la première fois la question du divorce, et il s'arrête à la mort de Catherine d'Aragon, soit au 7 janvier 1536; c'est le divorce du roi qui en forme l'unité, et le titre de *Chronique*, aussi bien que celui de *Vita Henrici VIII* qu'on trouve dans le manuscrit sont inexacts. L'écrit ne nous révèle pas beaucoup de faits inconnus — sur cette période du

Digitized by Google

règne Brewer et Gairdner ont fait paraître un si grand nombre de documents! — il nous apporte toutefois des précisions sur Thomas More, l'évêque de Rochester Fisher, l'archevêque de Canterbury Thomas Cranmer, le futur cardinal Réginald Pole et en particulier sur Thomas Cromwell, fort maltraité. « Quand le roi, en jouant aux cartes, avait le valet, il disait qu'il avait Cromwell. » Et c'est sur l'œuvre de ce Cromwell, la destruction des monastères, que Harpsfield insiste; elle lui apparaît comme une tragi-comédie en cinq actes. L'élément comique y est fourni par Cromwell et ses ridicules accusations, par les bouffons qui l'entourent; l'élément tragique par les atroces persécutions des moines et le martyre de ceux qui refusaient de s'incliner devant l'acte de suprématie.

Le texte est publié par M. Bémont avec beaucoup de soin; la traduction française est élégante et elle vaut mieux que le texte même. M. Bémont a abrégé souvent l'original, laissant de côté les développements de rhétorique pure et certains détails oiseux; il a fait ces coupures avec discernement, mais il y a là une légère infidélité que nous devions signaler. Si dans la traduction il retranche, il ajoute à l'œuvre, par des notes abondantes, toute une série de renseignements précis sur les personnages ou les faits; tout y est expliqué; tout y est contrôlé, et un index des noms de personnes, de lieux et des matières rend les recherches faciles dans le volume. M. Bémont continue de faire connaître l'histoire d'Angleterre aux Français et aussi aux Anglais. C. Pf.

— W. P. M. Kennedy. *Studies in Tudor history* (Londres, Constable, 1916, in-8°, IX-340 p.; prix : 5 sh.). — On ne lira pas sans profit ce recueil d'études où sont exposés, à l'adresse du grand public, les problèmes les plus délicats de la politique royale sous Henri VIII et ses enfants. Il suffira de donner le titre des dix chapitres qui le composent : 1° la politique de Henri VIII; 2° Henri VIII et Clément VII (le premier divorce du roi); 3° la littérature de la Réformation sous Édouard VI (il y est surtout question du *Prayer book*); 4° de quelques aspects de la vie d'Édouard VI (ou pour mieux dire de la politique religieuse sous son règne); 5° les difficultés de la reine Marie Tudor; 6° par quelle voie de compromis fut réglée la question des ornements d'église et du cérémonial ecclésiastique au début du règne d'Élisabeth (un des articles les plus originaux du volume); 7° la Réforme et la vie paroissiale sous Élisabeth; 8° les champions du catholicisme sous Élisabeth : saint Edmond Campion et le cardinal Allen; 9° Élisabeth et les Puritains; 10° les provisions mises en réserve pour la communion des malades dans l'Église anglicane, 1547-1661. Comme on le voit, le livre concerne presque uniquement l'histoire religieuse et traite de détails auxquels les historiens ne s'attardent pas d'ordinaire. Ch. B.

— W. Cunningham. *The progress of capitalism in England* (Cambridge, at the University Press, 1916, in-16, XI-144 p.; prix : 3 sh.).

Digitized by Google

— Dans ce petit livre, où il a résumé une série de conférences professées à l'École des sciences économiques et politiques de Londres en 1915, l'auteur distingué du *Growth of England industry and commerce* montre comment s'est constitué peu à peu le capital pendant le moyen âge et l'époque moderne; puis comment, dans le cours du XIXe siècle, l'État s'est trouvé amené à intervenir d'une façon de plus en plus active ou même tyrannique dans le contrôle de la richesse privée. Cette intervention s'inspire des idées socialistes, mais moins dogmatiques que sur le continent; en Angleterre, elles ont réussi à s'adapter aux institutions anciennes : c'est un monde nouveau qui se forme dans un vieux moule. Aussi l'État ne s'est-il pas trouvé pris au dépourvu lorsque la présente guerre eut créé des besoins extraordinaires que seule la contrainte de l'État tout puissant pouvait satisfaire. L'histoire du passé explique l'évolution qui est en train de s'accomplir sous nos yeux et peut encore proposer des leçons pour l'avenir. Ce sont ces leçons qui se dégagent finalement du substantiel exposé présenté par le savant archidiacre d'Ely. Ch. B.

— Margaret F. MOORE. *The lands of the Scottish kings in England : the honour of Huntingdon; the liberty of Tyndale and the honour of Penrith.* Avec une introduction par P. Hume BROWN (Londres, George Allen et Unwin, 1915, in-8°, XII-141 p.; n° 43 des « Studies in economics and political science », publiées par l'École d'économie et de science politiques à Londres). — Étude richement documentée sur les fiefs que les rois d'Écosse et leurs héritiers possédèrent en Angleterre au XIIIe et au XIVe siècle. Après avoir exposé les prétentions des rois d'Écosse sur les territoires qui formèrent plus tard les comtés de Northumberland et de Cumberland et où ils finirent par ne plus posséder que l' « honneur » de Penrith et la « liberté » de Tyndale, l'auteur indique comment ils obtinrent au XIIe siècle l' « honneur » de Huntingdon. Puis elle analyse tout ce que les documents, malheureusement très disséminés, nous apprennent sur les franchises des manoirs, leur exploitation, leur condition religieuse et sociale. C'est un bon chapitre d'histoire féodale. Miss Moore n'a pas cru devoir définir les termes d' « honneur » et de « liberté » qu'elle croit sans doute compris de tout le monde; elle aurait pu donner une carte où auraient été reportées toutes les localités situées dans ces honneurs et ces libertés. Elle a sans doute reculé devant le travail long et fastidieux d'un index. Quelques pages d'introduction par M. Brown indiquent l'intérêt du sujet traité par elle en ce qui concerne la formation territoriale du royaume d'Ecosse. Ch. B.

HISTOIRE DE GRÈCE.

— Léon MACCAS. *Constantin Ier, roi des Hellènes* (Paris, Bossard, 1917, in-16, 93 p.; prix : 1 fr. 50). — L'auteur, qui est Hellène, nous trace de Constantin Ier, qui fut roi des Hellènes de 1913 à 1917,

Digitized by Google

un portrait ressemblant, mais peu flatteur. Au début de son règne, Constantin semblait vouloir suivre l'exemple de son père Georges Ier; mais bientôt il renia le programme de son prédécesseur; quatre événements principaux l'entraînèrent par autant d'étapes vers l'Allemagne : l'attribution de Cavalla à la Grèce (en août 1913) que Guillaume II représenta à son beau-frère comme due à lui tout seul; le voyage du roi à Potsdam où il fut nommé feld-maréchal de l'armée allemande (septembre 1913); l'explosion de la guerre européenne voulue par l'Allemagne et la croyance ferme du roi dans le triomphe allemand (août 1914); enfin, l'alliance de la Bulgarie avec les empires centraux (août 1915), qui décida le roi à renier la parole donnée à la Serbie. M. Maccas sépare très nettement la cause du peuple grec de celle de son ancien roi et il donne à ses compatriotes de très utiles et éloquents avertissements. C. Pf.

Histoire d'Italie.

— C'est une excellente idée qu'a eue M. E. Rota de traduire en italien quelques essais de E. von Treitschke sur la France (*La Francia dal Primo Impero al 1871*. Bari, Laterza, 1917, in-18). La violence passionnée de l'historien qui a pris une si grande part dans la formation de la mentalité allemande contemporaine se révélera ainsi directement à ceux des esprits italiens prévenus qui se croient plus d'affinités avec le germanisme, brutalement dominateur, qu'avec la culture française. Inversement, il est bon qu'un Français signale aux Italiens, à qui certaines attitudes de M. B. Croce ont déplu durant la guerre et qui, entraînés par leur patriotisme même, n'ont pas compris le point de vue hautement scientifique du directeur de la *Critica*, les belles pages que lui a consacrées M. G. Richard dans le *Bulletin italien* d'avril-juin 1917 (p. 102-108). G. Bn.

— Jean Ajalbert. *L'heure de l'Italie*. Frontispice de Corot et illustrations d'A. Besnard, J. F. Raffaëlli, Vallotton, Villani, Van Dongen (Paris, Bossard, 1917, in-16, 191 p.; prix : 3 fr.). — C'est un voyage de guerre entrepris par le conservateur de la Malmaison. Il a été commencé en février 1916 à Rome au moment de la Conférence interalliée et terminé à Venise le dimanche de Pâques suivant. On y trouve beaucoup de choses : Briand, le cardinal Mercier, Montecitorio, le monument du *Risorgimento*, de l'Indépendance et de l'Unité, Mgr Gaspari, Mathilde Serao et Benedetto Croce « envoûtés de la Kultur », le député Nitti, ex-giolittien et ex-ministre du Commerce, Zivoni Pechkoff (fils de Maxime Gorki), la Croix-Rouge italienne, l'Institut français de Florence (p. 140), le Grand Quartier général à Udine et les avions autrichiens, le sommet du Mittagskoffel dans les Alpes de Carnie, etc., bref un peu trop de choses, comme dans toute relation de voyage qui se respecte. Au reste, le style est vif et amusant, les anecdotes nombreuses et parfois instructives. C'est un tableau

Digitized by Google

attrayant, sinon complet, de l'état de l'Italie au printemps 1916. Naples, la « bochissime », y occupe une grande place. Th. SCH.

HISTOIRE DE PORTUGAL.

— George YOUNG. *Portugal, Old and young. An historical study* (Oxford, Clarendon Press, 1917, in-8°, VI-342 p.; prix : 5 sh.). — L'idée d'écrire cette étude historique sur le Portugal, ancien et moderne, a été inspirée à M. Young par son désir de faire connaître à ses compatriotes les causes qui ont déterminé le gouvernement portugais à se ranger aux côtés des puissances de l'Entente. Jadis secrétaire de légation à Lisbonne, l'auteur a déjà publié l'année dernière une anthologie intitulée *Portugal* et composée de traductions en vers anglais des poèmes portugais qui lui ont semblé le mieux exprimer le caractère national.

Pour lui, la majorité de la population portugaise est restée de race celtibère; l'infusion du sang arabe y a été infiniment moindre qu'en Espagne, pays dont elle est séparée par une barrière de montagnes et de plateaux arides et désolés; c'est par la voie maritime bien plus que par la voie de terre qu'au cours des siècles elle a communiqué avec le reste de l'Europe. C'est par mer aussi que, de William Widdle, l'aventurier anglais qui en 1147 conquit Lisbonne sur les Maures, jusqu'à Wellington, les Anglais sont venus défendre le Portugal contre les envahisseurs entrés par ses frontières de terre. Le peuple portugais a toujours recherché leur alliance et, dès le XV^e^ siècle, se répétait le distique :

Com todo o mundo guerra,
Paz com a Inglaterra.

L'épisode le plus connu de cette alliance plusieurs fois séculaire est la conclusion du traité de 1703 (négocié par John Methuen qui lui a donné son nom), par lequel le Portugal mettait son armée à la disposition de la coalition anglo-autrichienne formée contre Louis XIV. On sait que ses clauses commerciales instituaient un traitement de faveur au Portugal pour les tissus anglais et en Angleterre pour les vins d'Oporto; elles eurent, remarque en passant M. Young, la conséquence imprévue de valoir à l'Angleterre plusieurs générations de goutteux et d'introduire au Portugal par la « factorerie » d'Oporto les germes de la tuberculose héréditaire.

Quant au grand mouvement de découvertes et de colonisation du XV^e^ et du XVI^e^ siècle, ses effets ne furent pas tous bienfaisants. Il imprima un essor prodigieux au développement du port de Lisbonne; mais, après que la Couronne se fut attribué le monopole du commerce colonial, la noblesse, quittant ses terres, se rua vers la cour pour y mendier les pensions et les privilèges, et la corruption accomplit son œuvre délétère que vint encore aggraver l'introduction de l'esclavage nègre dans la province des Algarves. De cette époque datent l'appau-

Digitized by Google

vrissement et la misère des classes populaires, qui n'ont commencé à s'en dégager que vers le milieu du siècle dernier. M. Young ne marchande pas ses sympathies aux Portugais ; il loue à diverses reprises leur humanité et leur esprit industrieux. Aujourd'hui, le crédit de Londres est, suivant son expression, debout derrière celui de Lisbonne; il est permis d'espérer qu'avec cet appui la République portugaise sortira de la gêne extrême qu'a exploitée la finance allemande et occupera dans la nouvelle Europe et la nouvelle Afrique, qui sortiront de la guerre, la place qui lui revient. E. C.

HISTOIRE DE ROUMANIE.

— N. IORGA. *Histoire des relations anglo-roumaines* (Jassy, édition du journal « Neâmul Romanesc », 1917, in-18, 178 p.; prix : 3 fr.). — Cette brochure ne pouvait présenter un intérêt aussi continu qu'une précédente sur les relations entre la France et les Roumains. D'abord, ce n'est guère avant le XVI^e^ siècle que les Anglais commencèrent à s'occuper des pays roumains et, pendant trois siècles, on ne peut noter que des relations de voyage. C'est seulement au XIX^e^ siècle que des relations directes et continues s'établirent : les consuls ne tardèrent pas à devenir des agents politiques et le gouvernement britannique cessa d'ignorer les principautés danubiennes. Cette brochure, ainsi que les précédentes déjà mentionnées ici (t. CXXVI, p. 166), abonde en détails variés; en outre, les indications bibliographiques sont plus abondantes et mises à pied d'œuvre. Il semble qu'après la grande secousse de l'invasion austro-allemande, le diligent auteur ait réussi à retrouver son équilibre intellectuel. Son moral est toujours resté supérieur aux événements. Ch. B.

HISTOIRE DE RUSSIE.

— Léonid ANDRÉIEF. *Le joug de la guerre.* Confidences d'un petit homme durant de grands jours; trad. par DENISSIEMTSCH et DESORMONTS (Paris, Didier, 1917, in-12 carré, 150 p.; prix : 3 fr. 50). — Sous la forme d'une analyse psychologique personnelle, l'auteur nous présente l'état d'âme de la Russie intellectuelle, se sentant trahie par ses dirigeants et essayant pourtant de réagir contre les forces qui l'entraînent au néant. On y sent la foi en un meilleur avenir de la patrie russe et de l'humanité que la Révolution a tenté pendant un certain temps de réaliser; mais, hélas! ce grand mouvement devait sombrer dans l'anarchie. M. R.

HISTOIRE DES YOUGOSLAVES.

Un des grands problèmes de cette guerre est sûrement le problème yougoslave ou des Slaves du Sud; un de ses principaux objets est d'affranchir sept à huit millions de Serbes, Croates et Slovènes du

Digitized by Google

joug austro-hongrois et de les réunir avec la Serbie et le Monténégro en un seul État indépendant, ce qui conduit logiquement au démembrement de la monarchie habsbourgeoise. Mais combien peu de Français connaissent la question soit dans ses origines soit dans son état actuel ! C'est pour les éclairer que des patriotes serbes, des professeurs et des hommes d'État français ont décidé de faire des conférences et de publier des brochures de propagande dont nous nous proposons, sans intervenir nous-même dans le débat, de donner une analyse aussi fidèle que possible.

— M. H. HINKOVITCH. *Les Croates sous le joug magyar* (Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1915, in-12, 38 p.). — C'est une conférence, faite à Paris, sur le régime ignominieux des Magyars en Croatie.

La Croatie forme avec la Dalmatie et la Slavonie un État, le « royaume de Dalmatie, Croatie et Slavonie ». Mais cette unité n'existe qu'en apparence; la Dalmatie est rattachée non à la Hongrie, à laquelle sont réunies la Croatie et la Slavonie, mais à l'Autriche ! La Croatie n'a toutefois jamais été conquise par la Hongrie. L'union de ces deux États est purement personnelle; elle a eu lieu à trois époques successives : d'abord en 1102, les Croates, leur dynastie nationale s'étant éteinte, élurent le roi hongrois. L'union ayant pris fin par la vacance du trône à la mort du roi Louis II (1526), les Magyars et les Croates choisirent le même roi, Ferdinand Ier de Habsbourg. Pour la troisième fois les deux États formèrent une union personnelle au début du XVIIIe siècle. Mais les Hongrois se conduisirent en Croatie comme des maîtres; l'Autriche, pour qui les Croates ont versé tant de sang, a non seulement abandonné son allié de 1848, mais lui a ravi la ville et le port de Fiume, livrés à la Hongrie par une falsification de François-Joseph. L'autonomie croate n'existe que sur le papier. La nomination du Ban, chef du gouvernement, dépend du roi; le Ban est toujours un personnage entièrement dévoué aux Hongrois. Les juges sont aussi nommés par le roi; ce sont toujours des créatures magyares. Le Parlement qui a voté la Constitution croate a été nommé à la suite d'une loi électorale monstrueuse et par des procédés inouïs de terrorisme et de corruption.

Par la politique des voies ferrées et par les tarifs de transport, la Croatie est économiquement asservie à la Hongrie qui, de plus, la dépouille par ses mesures financières. Mais ce qui est proprement intolérable, ce sont les efforts que fait la Hongrie pour dénationaliser le peuple croate et semer la discorde entre lui et les Serbes. Pendant longtemps cette politique réussit, puis les victimes finirent par deviner le jeu de l'adversaire et, en 1905, ils instituèrent la coalition serbo-croate qui fut poursuivie d'une haine farouche par les Hongrois. Deux procès de haute trahison, celui de Zagreb (Agram) et celui de Friedjung, en sont la preuve.

La Serbie barre le chemin à la poussée allemande vers Salonique et vers Bagdad. Voilà pourquoi l'Autriche-Hongrie s'est jetée sur elle

Digitized by Google

en 1914. Sa conduite dans les pays yougoslaves depuis le début de la guerre mondiale dépasse toute imagination. On prend des otages, on les fusille quoique innocents, on expulse les habitants par milliers, on incendie des villages, on décime le monde intellectuel. Tout le peuple croate est contre l'Autriche-Hongrie et pour l'union avec les Serbes. Une preuve en est qu'environ 25,000 Yougoslaves autrichiens, faits prisonniers par les Serbes, ont demandé spontanément à servir dans les rangs serbes.

La conférence de M. Hinkovitch est précédée d'une belle allocution du président, M. Ernest Denis.

— J. T. *Le problème italo-slave*. Deuxième édition (Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1915, in-8°, 88 p.). — L'auteur veut démontrer que la Dalmatie a été habitée, pendant la domination vénitienne (1409-1797), exclusivement par des Serbes et que la Dalmatie était gouvernée par la République de Venise comme une colonie, les Vénitiens n'y cherchant que leur propre intérêt et ne se souciant pas beaucoup de la population serbe. Sa conclusion est que les Italiens n'ont aucun droit sur cette province.

Les chapitres I (Aperçu historique de la Dalmatie sous la domination vénitienne, p. 11-28) et II (La colonisation de la Dalmatie vénitienne, p. 29-43) pourraient être supprimés sans affaiblir la thèse. Dans le chapitre III (La nationalité des habitants de la Dalmatie vénitienne, p. 45-57), l'auteur a analysé un grand nombre de documents tendant à prouver qu'au temps de la domination vénitienne en Dalmatie, comme d'ailleurs antérieurement, la population était exclusivement slave. Aucun ne fait mention d'une population italienne. La langue qu'on y parle est slave, tous les noms de villages, qu'on trouve dans les actes officiels de Venise, sont serbes, ainsi que les noms de Dalmates qu'on y rencontre; slaves sont aussi les coutumes, les costumes, les chants populaires dont il est fait mention dans les sources historiques d'origine vénitienne. Le dernier chapitre (IV) est intitulé : « L'État contre la population. » L'auteur y montre que Venise n'aimait pas les Dalmates, que les Italiens ne venaient en Dalmatie que pour s'enrichir, que la République s'intéressait aux Serbes indigènes uniquement dans la mesure où ils pouvaient lui servir dans la lutte contre les Turcs.

— Grégoire YAKCHITCH. *Le Banat* (Édition spéciale de la *Revue hebdomadaire*, 1915, 32 p.). — Le Banat comprend le pays entre le Danube, la Theiss inférieure, la Maros, la Transylvanie et la Roumanie (une carte est jointe à la brochure, p. 16-17). Sa partie occidentale, s'étendant jusqu'à Versecz, Temesvar et Szegedin, est plate et inhabitée jusqu'à une époque relativement récente; au contraire, la partie orientale, montagneuse, a toujours été habitée; jusqu'aux premiers mois de 1915, elle a été considérée par tout le monde comme une province serbe. Au VIe siècle, de grandes masses serbes étaient venues en effet s'installer dans la plaine située entre le Danube et la

Digitized by Google

Theiss. Depuis le XI^e siècle, les documents font mention des Serbes du Banat. Plus tard, à plusieurs reprises, les Turcs provoquèrent de fortes émigrations serbes dans la même région. Les Roumains n'ont commencé à descendre dans la plaine du Banat qu'au XVIII^e siècle. Dans le département de Torontal, les Serbes sont presque trois fois plus nombreux que les Roumains (220,096 contre 86,937). Dans les deux départements qui forment le Banat plat, l'élément serbe, d'après les statistiques officielles, est sensiblement supérieur à l'élément roumain (293,431 contre 255,967). Les villes de Versecz et Pancsova sont presque tout à fait serbes. Dans douze arrondissements, les Serbes l'emportent de beaucoup sur les Roumains et ce n'est que dans cinq autres qu'ils se trouvent en minorité, mais en minorité assez forte. Notons que ces statistiques officielles ont, d'après toute vraisemblance, réduit le nombre des Serbes. On constate d'autre part que les Serbes du Banat plat possèdent onze fois plus de terres que les Roumains. Les raisons d'ordre moral pour lesquelles le Banat plat doit appartenir à la Serbie ne sont pas moins importantes. Le Banat a joué dans la vie intellectuelle des Serbes un rôle des plus importants, dans le passé comme de nos jours. Là naquirent un grand nombre des plus célèbres écrivains, artistes, savants serbes; là furent ouvertes les premières écoles serbes; c'est de là que sont venus en Serbie, dès sa renaissance, en 1804, les premiers ministres, de hauts fonctionnaires, des professeurs, des instituteurs, nombre d'officiers, etc.

— Pierre DE LANUX et Milan TOPLITZA. *L'Autriche-Hongrie en guerre contre ses sujets* (édition spéciale de la *Revue hebdomadaire*, 1915, 37 p.). — Dans sa lutte contre les Serbes, l'action du gouvernement austro-hongrois a employé trois moyens principaux : 1° soulever contre eux tous les déchets de la population appartenant à des religions différentes; 2° reprendre les fameux procès de haute trahison, en vue d'anéantir les organisations serbes et les meilleurs ouvriers du nationalisme yougoslave; 3° terroriser le reste du pays. Ce plan a été exécuté dès le lendemain de l'attentat de Sarajevo. Les autorités organisèrent des démonstrations antiserbes, embauchant des hommes de la plus basse classe. Des imprimeries, des maisons particulières, des magasins furent dévastés et pillés à Sarajevo et dans plusieurs autres villes de Bosnie-Herzégovine. En Bosnie, la police, sans prétexte plausible, mit en prison, avant toute mobilisation, plus de 5,000 Serbes. Les détails des persécutions subies surtout par les intellectuels sont effrayants. Ce sont les prêtres orthodoxes qui semblent avoir souffert le plus : les uns furent chargés de chaînes, d'autres en grand nombre furent exécutés. Nombreux sont les procès de haute trahison intentés aux Yougoslaves. En général les accusés sont innocents. Les tribunaux eux-mêmes sont parfois obligés de le reconnaître. Ainsi, lorsque dix-huit Bosniaques furent incriminés d'avoir participé à l'attentat de Sarajevo, les juges ne purent trouver de base à l'accusation. Partout les autorités séquestrent tous les fonds des organisa-

Digitized by Google

tions et confisquent, sous nombre de prétextes, les biens des particuliers serbes. Systématiquement, les fonctionnaires serbes sont révoqués. En Bosnie, ce fut le sort de presque tous les professeurs serbes. En Slavonie, les livres de messe des orthodoxes durent être imprimés en latin. On prive de leur qualité de citoyen, avec confiscation de leurs biens, tous ceux qui se trouvaient à l'étranger, à plus forte raison les habitants de la Bosnie qui s'étaient joints à l'armée serbe après sa retraite en Serbie. Quant à ceux qui étaient restés, ils furent massacrés, coupables d'avoir accueilli l'armée serbe avec enthousiasme! De nombreux Serbes durent évacuer leurs villages « à cause des opérations militaires ». On évalue à plus de 120,000 le chiffre des Bosniaques et des Herzégoviniens qui furent ainsi chassés de chez eux. Une des plus cruelles mesures prises contre les Yougoslaves est sûrement la saisie d'otages qui paient de leur vie tout désordre survenu dans leur pays d'origine. Les colonnes militaires, dispersées dans les régions frontières pour le maintien de l'ordre, ont infligé à la population des maux atroces. Mais il serait impossible de rappeler dans une brochure de trente-sept pages tous les crimes commis par les Austro-Hongrois dans les pays yougoslaves. Les auteurs n'ont voulu qu'en donner quelques échantillons; cela suffit d'ailleurs pour condamner le régime austro-hongrois et la dynastie des Habsbourg.

— *L'unité yougoslave. Manifeste de la jeunesse serbe, croate et slovène réunies.* Avec une préface de M. le professeur J. G. MASARYK (Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1915, in-8°, IX-53 p., avec une carte; prix : 1 fr.). — Les Serbes, Croates et Slovènes (les Yougoslaves) ne sont qu'un seul et même peuple. Ils habitent le vaste territoire qui s'étend de la frontière italienne à Temesvar et de la Drave à Salonique. Ils sont au nombre de douze millions environ. Divisés par la religion, ils se sont sentis en tout temps frères. L'idée d'unité est exprimée par leurs littérateurs depuis le XVIe siècle; mais c'est surtout au XIXe que le mouvement yougoslave devint intense. Trois étapes principales sont à noter : le soulèvement de Karageorge et le mouvement illyrien sous Napoléon Ier, la révolution de 1848, enfin les soulèvements et les guerres serbes de 1871 à 1882. L'Autriche-Hongrie combat le Yougoslavisme par tous les moyens. Mais, au lieu de succomber, l'idée nationale des Slaves du sud se répand et se fortifie de plus en plus. L'annexion de la Bosnie-Herzégovine à l'Autriche, en 1908, y contribua puissamment. Les guerres balkaniques achevèrent l'œuvre. A la veille de la guerre mondiale, toutes les classes sociales participaient énergiquement à la grande propagande, les partis politiques, les écrivains et les artistes, les Académies et les savants, les journalistes, la jeunesse, etc.

Les Serbes, Croates et Slovènes appartiennent à la même race, ils parlent une langue unique, leurs traditions sont communes à tous, ils sont liés entre eux par les mœurs, l'art national, le passé. Ouverts à tous les progrès, ils sont dignes de former un État indépendant. Les

Digitized by Google

pays yougoslaves forment, enfin, même au point de vue économique, une unité indivisible. S'ils ne réalisent pas leur idéal national, ils seront condamnés à une misère générale; unie, la Yougoslavie deviendra le défenseur de la paix dans les Balkans, une digue contre le péril allemand en Orient, un facteur économique stimulateur entre l'Orient et l'Occident. La paix durable en Europe ne peut être obtenue sans que le problème national des Yougoslaves soit résolu.

— *Le programme yougoslave* (Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1916, in-8°, 30 p., avec une carte; prix : 0 fr. 50; « Bibliothèque yougoslave », n° 1). — Cette brochure traite à peu près le même sujet que la précédente. Elle a pour but de démontrer que les Yougoslaves forment une unité de race, de langue, de traditions, d'intérêts économiques, et que leur idéal est de s'unir politiquement dans un État indépendant.

— *Le pays et le peuple yougoslaves* (Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1916, in-8°, 56 p.; prix : 0 fr. 50; « Bibliothèque yougoslave », n° 2). — Après avoir exposé ce que sont les Yougoslaves en général, l'auteur passe tour à tour en revue chacune de leurs branches et fournit (sauf pour la Serbie et le Monténégro qui sont suffisamment connus des lecteurs français) les renseignements élémentaires sur la géographie physique et humaine, sur la situation économique, sur l'administration, sur l'instruction publique, etc.

La Bosnie-Herzégovine (plus de 50,000 kilomètres carrés et à peu près 2,000,000 d'habitants) est un pays absolument serbe. La population est divisée en trois religions : 825,000 orthodoxes, 600,000 musulmans, 430,000 catholiques. La situation économique du paysan est déplorable, car un grand nombre d'entre eux (650,000 personnes) ne possèdent aucune partie du sol. Le gouvernement austro-hongrois s'est bien gardé de porter remède à cette situation, son intérêt lui conseillant de laisser les Serbes de Bosnie dans la misère. Le pays était à l'époque du traité de Berlin très riche en forêts; aujourd'hui elles sont exploitées sans conscience par les étrangers. La politique des chemins de fer en Bosnie est désastreuse pour le pays. La pression des capitaux étrangers y est très lourde, l'enseignement populaire très négligé.

En Dalmatie et dans son archipel, parmi les 700,000 habitants, il n'y a que 18,000 Italiens. Les catholiques en forment 83 °/₀, les orthodoxes 16 °/₀. La Dalmatie est une partie du royaume « Croatie-Slavonie-Dalmatie »; mais, chose bizarre, elle ne participe pas aux affaires publiques de cet État. La situation économique laisse beaucoup à désirer; pourtant le pays produit du vin, de l'huile d'olive, du bétail. L'industrie commence à se développer. La navigation et la pêche occupent de nombreux bras; mais le pays reste, à dessein, privé de chemins de fer.

La Croatie-Slavonie a 42,500 kilomètres carrés et plus de 2,600,000 habitants. La situation économique serait bonne, si les Hongrois ne mettaient toutes sortes d'entraves à l'activité des habitants. Des détails

Digitized by Google

substantiels sont donnés dans la brochure sur le trafic, la langue, les écoles, l'église, la justice, l'administration, les finances, etc. du pays. Fiume, port très important, a été ravi aux Yougoslaves par la Hongrie. Il forme avec Suchak une unité, quoiqu'il en soit séparé administrativement. Le chiffre de la population de ces deux villes est de 60,000 âmes dont plus de 33,000 Yougoslaves. Néanmoins, à Fiume il n'y a pas une seule école primaire yougoslave. Medjumurje, c'est-à-dire le pays qui se trouve entre la Mure, la Drave, et la Styrje, avec 735 kilomètres carrés et 90,000 habitants, est un pays purement croate (83,000 Croates). Baranja, qui est située dans l'angle entre le Danube et la Drave (5,106 kilomètres carrés), a environ 70,000 Serbo-Croates. Les Hongrois s'efforcent, mais en vain, de les magyariser. Le pays est riche en bonnes vignes. La Batchka, entre le Danube et la Theiss, s'étendant au nord jusqu'à Baja, avec 8,800 kilomètres carrés, était il y a un siècle un pays exclusivement serbe. Aujourd'hui il y a 195,000 Magyars et 180,000 Allemands, tandis que le nombre des Yougoslaves est de 205,000, auxquels on peut ajouter environ 40,000 autres Slaves. Le pays est très fertile. Le Banat, dans sa partie occidentale, est en grande majorité serbe. En Istrie, sur une population qui dépasse 400,000 habitants, les Yougoslaves sont au nombre de 220,000 et les Italiens de 145,000, ceux-ci habitant uniquement les villes. L'instruction des Yougoslaves est très négligée par le gouvernement, mais l'initiative privée fait son possible pour parer au mal. Trieste, ville autonome, a deux tiers d'Italiens et un tiers de Yougoslaves (119,000 et 60,000); les environs sont yougoslaves (1,500,000 environ). Les Italiens sont à plusieurs égards privilégiés : au lieu d'avoir 42 conseillers municipaux, ils en ont 80; ils possèdent toutes les écoles municipales dans la ville proprement dite; à l'école navale, la langue d'enseignement est l'italien, etc. Malgré tout, on peut considérer Trieste comme centre de la vie sociale et économique du pays yougoslave qui entoure la ville.

Les pays slovènes sont la Carniole, la Gorica, la Gradichka, la Carinthie méridionale et la Styrie méridionale avec la contrée limitrophe. Les Slovènes y sont la population autochtone.

— *Histoire yougoslave* (Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1916, 32 p.; prix : 0 fr. 50; « Bibliothèque yougoslave », n° 3). — Les Yougoslaves se sont installés au VIIe siècle dans les pays qu'ils habitent actuellement. C'est dans la première moitié du IXe qu'on trouve pour la première fois le nom des Serbes et des Croates. La conversion au christianisme des Yougoslaves fut l'œuvre des apôtres slaves Cyrille et Méthode. Les Slovènes formèrent les premiers un État qui releva pendant un temps de l'empire de Charlemagne, puis à la fin du VIIIe siècle et au commencement du IXe, les Croates furent les maîtres. Érigé en royaume en 910, l'état s'agrandit; mais, la dynastie s'étant éteinte, les Croates élurent le roi de Hongrie. Ce fut une union toute personnelle et la Croatie garda son autonomie. L'État serbe, formé au

Digitized by Google

IXe siècle, tomba vers l'an 1000 sous le joug bulgare et un peu plus tard sous la domination byzantine. Au cours du XIe siècle, les Serbes s'affranchirent et, sous Nemanja (fin XIIe siècle), fondèrent un puissant État dans les Balkans. Douchan, l'empereur serbe, étendit son pouvoir de la Save et du Danube jusqu'à l'Arta et Tricala, et de la Neretva jusqu'à Kavala. A la même époque, les Serbes cultivèrent avec beaucoup de succès les lettres et les arts. Le royaume de Bosnie sous le roi Tvrdko fut aussi très puissant, à l'égal de celui de Douchan. Puis vinrent les Turcs et pendant plus de trois siècles leurs sujets yougoslaves souffrirent affreusement; la Dalmatie tomba sous le joug des Vénitiens. D'autres Yougoslaves subirent celui de l'Autriche. Une petite ville seule resta libre : c'était Raguse. Cette république minuscule joua un grand rôle commercial et eut une fort belle littérature.

La Serbie secoua le joug turc au début du XIXe siècle, après des luttes épiques; puis son petit voisin, le Monténégro; et ces deux États slaves s'agrandirent, se consolidèrent pendant le cours du siècle dernier. Pendant ce temps, la Bosnie-Herzégovine et la Macédoine gémissaient sous les Turcs, les autres pays yougoslaves sous les Austro-Hongrois. En 1878, l'Autriche-Hongrie occupa la Bosnie-Herzégovine et ce pays devint encore plus malheureux parce qu'au contact d'une administration plus raffinée il prit davantage conscience de lui-même.

Les Yougoslaves, que les Allemands et les Magyars s'efforcent d'écraser, opposent à leurs oppresseurs une résistance acharnée. Le réveil national devient de plus en plus général et le sentiment national de plus en plus profond. Une terrible lutte s'est engagée entre les victimes et leurs tyrans. Autrefois, les Yougoslaves ont acquis une gloire immortelle en contenant et retenant les Turcs. Aujourd'hui, ils ne méritent pas moins de la civilisation européenne, car ils épuisent les Austro-Allemands, imbus d'impérialisme, et servent de rempart contre la poussée germanique vers Bagdad.

— *Les lettres, les sciences et les arts yougoslaves* (Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1916, in-8°, 24 p.; prix : 0 fr. 50; « Bibliothèque yougoslave », n° 4). — Les Yougoslaves ont une civilisation aussi ancienne que celle des grandes nations de l'Europe. Les origines de leur littérature montent jusqu'à la fin du IXe siècle. Les plus anciens monuments littéraires des Slaves du sud sont des écrits liturgiques. L'évangile de Miroslav, du XIIe siècle, est un manuscrit fameux par ses initiales. La littérature des Serbes et des Croates du XIIIe au XVe siècle est très abondante. On traduit les écrivains byzantins, on les imite, mais les ouvrages originaux ne manquent pas. Les Serbo-Croates aiment les livres religieux; mais ils lisent aussi des romans, des contes, etc. Les œuvres les plus importantes sont les biographies de rois et archevêques serbes. A cette époque fut rédigé le code de l'empereur Douchan, dont les Yougoslaves peuvent être fiers. L'art est représenté par plusieurs monastères et églises d'une grande beauté architecturale, souvent ornés de précieuses fresques. L'invasion des Turcs détruisit

Digitized by Google

cette brillante civilisation, sauf à Raguse, où s'épanouit du XV^e^ au XVIII^e^ siècle une belle littérature. Sous l'influence de l'Italie, on cultive tous les genres de poésie. Les poètes de Raguse sont parfois doués d'un grand talent; le plus célèbre parmi eux est Gundulitch, l'auteur d'*Osman*, épopée qui dépasse la *Jérusalem délivrée*. A Raguse aussi, parurent de remarquables études et l'art y jette un vif éclat.

Au XIX^e^ et au XX^e^ siècle, une renaissance se produit dans tous les pays yougoslaves. Leurs écrivains, leurs poètes, leurs érudits, leurs artistes feraient honneur à toute nation du monde, ainsi le fameux Vuk Karadjitch, le célèbre poète Njegoch, les philologues d'une réputation mondiale Kopitar, Miklochitch, Jagitch, l'illustre physicien Tesla, le sculpteur Mechtrovitch, dont les œuvres ont été admirées à Paris, à Londres, à Rome, les peintres Bukovac, Jovanovitch, etc., connus depuis longtemps aux salons de Paris.

— M. H. HINKOVITCH. *Les Yougoslaves. Leur passé. Leur avenir* (Paris, Félix Alcan, 1916, in 8°, 28 p.; extrait de la *Revue anthropologique* de juin). — Après un coup d'œil sur les temps passés, l'auteur expose l'admirable développement du sentiment national chez ces peuples depuis les premières années du XIX^e^ siècle et l'ardent désir qui les pousse à s'unir. L'idée de l'unification de tous les Slaves du sud eut un illustre propagateur dans la personne de l'évêque croate Strossmayer. Pour étouffer ce mouvement, les Habsbourg ne reculèrent devant aucun moyen. *Divide et impera* est leur devise. Mais le résultat trahit leurs espérances : en 1905 les Croates et les Serbes formèrent une coalition. Depuis 1903 la Serbie était devenue le Piémont yougoslave. L'Autriche-Hongrie tâche de la compromettre et de terroriser ses sujets par des procès de haute trahison. Elle fut poussée contre les Yougoslaves par l'Allemagne; l'attentat de Sarajevo fut pour les Allemands le prétexte de déchaîner la guerre mondiale. Donc, il faut abattre l'Allemand, démembrer l'Autriche-Hongrie et donner la liberté aux 30 millions qui ne sont ni Allemands ni Hongrois. Une Serbie restaurée serait insuffisante pour barrer la poussée des Allemands vers Bagdad. Il faut unir tous les Yougoslaves en un seul État indépendant. Condition essentielle pour donner à l'Europe une paix durable.

— *Les persécutions des Yougoslaves* (Paris, Plon-Nourrit et C^ie^, 1916, in-8°, III-VI, 1-95 p.; prix : 0 fr. 50; avant-propos de V. BÉRARD). — A l'union yougoslave, l'Autriche-Hongrie répond par des procès de haute trahison; c'est une de ses armes favorites : dès qu'on voulait se débarrasser d'une opposition, on inventait des complots, on soudoyait des agents provocateurs, on achetait des faux témoins, on forgeait des documents accusateurs. Ces procès ont sévi dans les pays serbo-croates surtout depuis l'annexion de la Bosnie-Herzégovine. Pendant la guerre actuelle, ils sont devenus une vraie calamité. Voici les principaux procès intentés depuis l'annexion de la malheureuse Alsace-Lorraine serbe : ce fut d'abord l' « affaire de Zagreb » qui se

Digitized by Google

déroula en 1908. Cette année-là parut une brochure qui dénonçait un grand mouvement révolutionnaire panserbe parmi les Yougoslaves. L'auteur du pamphlet était un misérable. Il avait été poursuivi pour vol; on trouva des quittances prouvant que son témoignage avait été acheté par le préfet de police à Zagreb. Néammoins son livre avait fait jeter en prison cinquante-trois personnes, dont trente et une furent condamnées aux travaux forcés de cinq à douze ans! Elles étaient toutes absolument innocentes, mais elles étaient dangereuses pour les Allemands et pour les Hongrois. Le président du tribunal était un ivrogne invétéré; les autres juges avaient été choisis dans les bas-fonds de la magistrature. Chez l'un des accusés on trouva une lettre que lui avait écrite son frère, officier en Serbie; l'officier y parlait d'une contre-révolution en Serbie contre les conjurés qui avaient mis sur le trône le roi actuel. Cette lettre n'avait rien à faire avec l'Autriche; mais le tribunal la truqua, supprima les quatre cinquièmes de son contenu et, en soudant le commencement avec la fin, il fit croire qu'il s'agissait d'un mouvement révolutionnaire en Autriche. Ce qui est très curieux, c'est que l'original de cette lettre, ainsi que la lettre truquée, ont été publiés, tous les deux, dans le *Journal officiel*. L'arrêt prononcé contre les accusés ayant été cassé, un décret royal ordonna l'abolition du procès. Ce fut la cause d'un autre procès non moins honteux, le procès Hinkovitch. L'abolition avait été attaquée dans un journal par le défenseur, M. Hinkovitch; elle laissait en effet subsister les soupçons contre la majorité des Serbes et Croates en Croatie. M. Hinkovitch fut accusé à son tour pour son article. Le parquet y trouva le crime de calomnie et le délit d'excitation à la haine contre les tribunaux. L'accusé fut condamné à six mois de réclusion. Il se pourvut en cassation. La disposition des juges était telle que l'acquittement ne faisait aucun doute; alors les juges furent révoqués et une Cour de cassation *ad hoc* nommée. Hinkovitch fut condamné et les conseillers de la Cour immédiatement et ostensiblement récompensés.

L'« affaire de Friedjung » eut lieu en 1909. M. Friedjung était un historien viennois qui, dans un journal autrichien, accusa le gouvernement de la Serbie et la famille royale serbe d'avoir soudoyé les chefs de la coalition serbo-croate en Croatie pour provoquer, au profit de la Serbie, une insurrection parmi les Serbes autrichiens. Tous les députés de la coalition intentèrent à l'auteur un procès en diffamation. Friedjung produisit des pièces justificatives à l'appui de ses affirmations. Or, il fut très facile de démontrer que ces documents avaient été fabriqués par des fonctionnaires de la Légation autrichienne à Belgrade, travaillant sous les ordres du ministre lui-même. Friedjung reconnut, devant le tribunal, avoir été trompé et les plaignants se désistèrent généreusement de leurs poursuites.

En 1915, ce fut toute une série de procès de haute trahison en Bosnie-Herzégovine. Les plus curieux sont intentés contre les enfants. A Banialuka, on accusa vingt-sept lycéens d'avoir voulu « fonder une

Digitized by Google

société sous le nom de Yougoslavie ». Ils furent tous condamnés. A Mostar, neuf enfants furent condamnés pour une bagatelle. A Sarajevo, on fit le procès à soixante-cinq écoliers. Leurs camarades de Tuzla subirent le même sort au nombre de trente-huit; leur crime principal était d'avoir des relations avec un club patriotique en Serbie qui n'avait rien de subversif. Un de ces élèves fut condamné à la pendaison, les autres à seize, quinze, quatorze ans de réclusion. La plupart étaient des mineurs, quelques-uns ne dépassaient pas l'âge de quinze ans!

La même année eut lieu encore un procès de haute trahison de proportions beaucoup plus vastes et avec une issue beaucoup plus sanguinaire. Les inculpés étaient au nombre de cent douze, la plupart des intellectuels. Cette fois aussi la procédure judiciaire ne fut qu'une comédie. Le tribunal était composé de juges allemands qui traitèrent les Serbes en ennemis. Les inculpés étaient accusés d'avoir été des agents de la Société « Défense nationale » qui avait son centre en Serbie. La preuve principale était un carnet trouvé sur un officier serbe mort au champ d'honneur. Or, cet officier n'appartint jamais à la « Défense nationale »; la grande majorité des accusés déclarèrent ne pas le connaître; le style du carnet trahit un auteur non serbe; enfin les accusés n'y sont pas nommés par leurs noms, mais par des chiffres 1, 2, 3 et par des lettres de l'alphabet (A, B, C). Résultat : seize condamnations à mort, quatre-vingt-deux condamnations à des peines variant de deux à vingt ans de réclusion. Les condamnés à mort devaient assister à l'exécution de ceux qui seraient exécutés avant eux, de sorte que « le plus coupable », un prêtre et député, devait assister à quinze pendaisons! Tous les condamnés avaient en outre à payer solidairement une indemnité de plus de quatorze millions de couronnes pour l'entretien des réfugiés des districts limitrophes de la Serbie et des parents nécessiteux des mobilisés!

— Ivan KREK. *Les Slovènes.* Traduit par A. U. (Paris, Félix Alcan, 1917, in-12°, 85 p., avec deux cartes; prix : 1 fr.). — L'immigration slovène dans le pays situé entre Trieste, Zagreb (Agram) et la Drave commence vers la fin du VI^e^ siècle de notre ère. D'abord les Slovènes vécurent indépendants; puis, vers le milieu du VIII^e^ siècle, ils tombèrent sous la dépendance de leurs voisins. Depuis le début du XVI^e^ siècle, ils ont été à plusieurs reprises rattachés politiquement aux Croates. Au commencement du XIX^e^ siècle, la création du royaume napoléonien l'Illyrie prépara le relèvement national : les Slovènes furent entraînés vers les Serbo-Croates. Les Slovènes, qui occupent à peu près 25,000 kilomètres carrés, sont au nombre d'environ un million et demi, dont 100,000 en Hongrie, 40,000 en Italie, 100,000 en Amérique. Le pays est en général montagneux, très varié, riche en beautés naturelles; le peuple sain, vigoureux, dur. Le climat, continental et modéré, subit l'influence méditerranéenne. Le Slovène s'occupe tout particulièrement du labourage, de l'élevage du bétail et de l'économie forestière (60 à 70 °/)°.

Digitized by Google

Les forêts alimentent le commerce et l'industrie. Il existe 860 scieries, plusieurs fabriques de meubles en bois, du papier et de la cellulose de bois. La tonnellerie et la confection d'ustensiles en bois sont des industries domestiques très développées. Il y a d'importantes couches de lignite. Les mines de mercure d'Idria, par leur richesse, occupent la seconde place en Europe. Dans plusieurs endroits, on trouve du plomb et du zinc. Les tuileries, les industries chimiques (cuir, souliers, bière, tabac), les grandes industries textiles sont nombreuses. Les énergies des eaux sont très abondantes.

En 1910, il y avait 543 associations coopératives de crédit, 47 de consommation, 274 agricoles, 71 d'achat et vente, etc. Moins bien développées sont les associations industrielles (29). Les dix-sept caisses d'épargne encaissaient, à la fin de 1914, plus de 76 millions de francs. D'autres banques servent à l'entretien du crédit hypothécaire, aux besoins de l'industrie et du commerce.

Les centres de la vie intellectuelle et commerciale sont Trst ou Trieste (250,000 habitants dont un tiers slovènes ; mais les environs sont tout à fait slovènes, Ljoubljana ou Laibach (50,000), Celovac ou Klagenfurt (29,000), Maribor ou Marburg (28,000), Beljak ou Villach (19,000). La langue slovène est très proche du serbo-croate. Depuis le début du XIX^e^ siècle l'idée d'une langue commune aux trois peuples, se propage de plus en plus ; elle se réalisera inévitablement dans un avenir très prochain. Les Slovènes ont une belle poésie nationale. Dans leur littérature, la Réforme et la Contre-Réforme, l' « Aufklærung » sous Marie-Thérèse et sous Joseph II, le romantisme, la révolution de 1848 ont joué un rôle considérable. Actuellement ils possèdent des poètes de grande valeur, parmi eux quelques-uns du premier ordre (Prechern, grand poète lyrique, Achkerc, vigoureux auteur des ballades, Cankar, poète en prose d'un charme pénétrant, Zupantchitch). Le journalisme est bien développé : en 1912, le nombre des journaux était de 122. En ce qui concerne le nombre de ceux qui savent lire et écrire, ils occupent, en Autriche, la troisième ou la quatrième place. Mais dans quelques régions slovènes les écoles sont très négligées (en Istrie elles ont été supprimées par les Italiens, en Carinthie par les Autrichiens).

L'étude de M. Krek a paru à l'origine en allemand ; elle fut saisie, d'abord pour la durée de la guerre, puis pour un temps indéterminé. L'auteur lui-même vient de mourir à Vienne. Il était prêtre catholique, professeur de théologie au séminaire de Laibach et député au Parlement de Vienne. Il n'avait pas craint de dire à ce Parlement, le 14 juin 1917 : « Il est deux idées qui ne périront jamais : que les Slovènes, les Serbes et les Croates sont un même peuple et qu'ils doivent parvenir à une même organisation politique ». Ces paroles sont le résumé de sa brochure ; elle forment le programme des Yougoslaves.

N. VOULITCH.

Digitized by Google

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

FRANCE.

1. — **Annales révolutionnaires.** 1917, octobre-décembre. — Albert MATHIEZ. L'Institut et la liberté scientifique (publie une notice nécrologique sur Ernest Babut qui devait paraître dans l'Annuaire de la Fondation Thiers, mais qu'il a reprise et donnée dans sa propre Revue parce que le directeur de la Fondation, laquelle dépend de l'Institut, l'avait prié de supprimer des passages désagréables, disait-il, à Mgr Duchesne, membre de l'Institut. On trouvera ici dans son intégrité la notice sur Babut et sur son œuvre). — Léon DUBREUIL. L'idée régionaliste sous la Révolution; 1er article (expose d'après quel principe conservateur fut opérée la division de la France en départements). — Gustave ROUANET. Les séances de la Constituante après le 14 juillet 1789. II. Les comptes-rendus des journaux (expose par le menu la manière dont ont été rédigés pour un journal les comptes-rendus des séances de la Constituante; montre en particulier combien minces étaient ces journaux et exigüe la place qu'ils pouvaient consacrer aux débats de l'Assemblée). — Henriette PERRIN. Le club de femmes de Besançon (mémoire présenté à la Faculté des lettres de Besançon pour l'obtention du diplôme d'études supérieures d'histoire et de géographie). — M. DOMMANGET. La déchristianisation à Beauvais. La fête et le culte de la Raison; suite et fin. — G. ROUANET. Les journaux de Thibault et de Coster (d'après le texte qui en a été publié par Albert Houtin, édition d'ailleurs très médiocre; le présent article ne s'occupe que du journal de l'abbé Thibault, curé de Souppes). — A. MATHIEZ. Sur le titre du journal « la Bouche de fer ». — ID. La carte de viande en l'an II. = C.-rendu : *P. Van Tieghem.* Ossian en France (excellente contribution à l'histoire des influences exercées par les littératures du Nord sur la nôtre).

2. — **Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français.** 1917, juillet-septembre. — Pour le quatrième centenaire de la Réforme : N. WEISS. La Réforme du XVIe siècle; son caractère, ses origines et ses premières manifestations jusqu'en 1523 (important; remonte au moyen âge, puis suit le mouvement de la Réforme dans les divers pays; la Pragmatique de saint Louis de 1268, citée p. 184, est un document faux); Rod. REUSS. Les débuts de la Réforme à Strasbourg, 1517-1524 (état politique et religieux de Strasbourg au début du XVIe siècle; rôle de Mathias Zell, prédicateur à la paroisse Saint-Lau-

Digitized by Google

rent, de Koepfel ou Capiton, de Bucer et Hédion ; les hommes politiques : Jacques Sturm, Mathieu Pfarrer, Claude Kniebs, Daniel Mueg, Martin Herlin ; progrès des idées nouvelles ; en 1524, les résultats acquis ne seront plus remis en question ; pourtant la rupture définitive avec Rome n'a pas été prononcée ; elle ne le sera qu'en 1529. On annonce une suite à cette étude, qui sera accompagnée d'une bibliographie). — Frank PUAUX. La Réformation jugée par Claude et Jurieu (dans la « Défense de la Réformation » du premier, l'« Histoire ecclésiastique » du second). — Le monument international de la Réformation remis à la ville de Genève le 7 juillet 1917.

3. — La Révolution française. 1917, septembre-octobre. — A. AULARD. Le patriotisme et la Révolution française. Les émigrés (la masse des Français entra dans la patrie nouvelle et jura le pacte de la Fédération ; mais il y eut des exceptions : elles sont représentées par les émigrés, les émigrés royalistes de 1791, 1792 et 1793 qui combattirent les « patriotes » par les armes ; mais il y eut aussi des Français qui, étant entrés dans le pacte de 1790, émigrèrent, parce qu'ils crurent ce pacte mal appliqué, ainsi La Fayette ; cette seconde catégorie d'émigrés ne combattit pas la France). — Cl. PERROUD. L'astronome Zach et les Roland (Zach, né en 1754 à Presbourg, quitta son pays à la recherche d'une situation sociale, vint en France en 1783, où il connut Roland et correspondit avec lui lors de son séjour à Londres. M. Perroud publie cinq lettres de l'astronome à Roland datées de Londres 1784 et 1785, donne quelques renseignements sur les rapports ultérieurs de Zach avec M. et Mme Roland. Zach mourut à Paris, du choléra, en 1832). — F. UZUREAU. A propos du serment de liberté et d'égalité (après la révolution du 10 août 1792, on ne demanda plus aux prêtres le serment caduc à la constitution civile du clergé, mais le serment de liberté et d'égalité, exigé des prêtres aussi bien que des laïques ; exemples de ce dernier serment empruntés à l'histoire d'Angers, article du *Journal des débats et des décrets* du 24 août 1792). — H. BUFFENOIR. Comment la rue Plâtrière à Paris devint la rue Jean-Jacques Rousseau (par un arrêté du corps municipal du 4 mai 1791, exécuté le 1er juin). = Documents : Lettre de Talleyrand à Boissy d'Anglas, 1er mars, 1821 (?) ; Adresse de la Convention nationale aux Français, 26 juin 1793 (réimpression). = C.-rendus : *Cl. Perroud.* La proscription des Girondins (très lumineux ; fait dans un esprit girondin). — *Paul Gautier.* « Allemagne au-dessus de tout. » Un prophète : Edgar Quinet (excellente édition des articles de Quinet sur l'Allemagne ; valeur prophétique de ces articles). — *Kant.* Écrits politiques (dans la collection des « Cent chefs-d'œuvre étrangers » ; édition de M. *Aulard*). — Commandant *M. H. Weil.* Les dessous du Congrès de Vienne (publication bien conçue).

4. — Revue de l'histoire des religions. 1917, juillet-août. — Jean EBERSOLT. Mélanges byzantins (c'est en réalité un ouvrage de

Digitized by Google

128 pages traitant de trois sujets : 1° études sur la vie publique et privée à la cour byzantine : la vie de tous les jours de l'empereur, le couronnement de l'empereur, le couronnement et le mariage des impératrices, les gestes du cérémonial, la marche du cortège impérial, les vêtements et les insignes impériaux dans les cérémonies, les promotions aux dignités et aux fonctions, les réceptions diplomatiques, les divertissements et jeux publics, les fêtes religieuses ; 2° monuments inédits ou peu connus du musée de Constantinople : médailles de dévotion, plombs à sujets profanes, fragment d'un grand sceau sculpté ; 3° recherches sur l'ornement sculpté dans le vieux Stamboul). — G. HUET. Daniel et Suzanne (c'est à bon droit que le moyen âge a reconnu dans le jeune Daniel le type de « l'enfant sage »). = C.-rendus : *Eug. Demole.* Le culte préhistorique du Soleil et le cimier des armes de Genève (important article de Goblet d'Alviella ; défend contre Demolle la thèse de Déonna, tout en en reconnaissant l'exagération). — *F. C. Conybeare.* A catalogue of the armenian manuscripts in the British Museum (renseigne bien sur le contenu des 149 numéros). — *René Basset.* Mélanges africains et orientaux (ensemble important). — *Gabriel Millet.* Recherches sur l'iconographie de l'Évangile aux XIV^e^, XV^e^ et XVI^e^ siècles (véritable monument).

5. — Revue des études napoléoniennes. 1917, novembre-décembre. — L. DE LANZAC DE LABORIE. L'enseignement secondaire à Paris au début du Consulat. Les écoles centrales, an VIII-an X (les écoles centrales n'admettaient que des externes et l'on y donnait des cours auxquels les élèves avaient pleine liberté de ne pas assister. Sous le Consulat, on sentit le besoin de revenir à l'ancien régime des classes, plus ou moins maintenu à Louis-le-Grand devenu le Prytanée ; puis l'internat fut rétabli et des pensions reçurent les externes envoyés aux collèges rétablis. Sainte-Barbe, réorganisé par Victor de Lanneau, eut bientôt un grand succès. Le régime des écoles centrales avait vécu). — LEDEUIL D'ENQUIN. La dernière phase de l'expédition de Saint-Domingue. Les généraux Ferrand et Barquier, 30 novembre 1803-7 juillet 1809 (histoire du corps expéditionnaire après la capitulation de Rochambeau en 1803 ; les troupes qui restaient après la perte de la partie française de l'île se retirèrent dans la partie espagnole, cédée à la France par le traité de Bâle. L'attentat de Napoléon contre l'Espagne en 1808 souleva les Espagnols, qui se joignirent aux noirs pour presser les débris de l'armée française. Elle capitula entre les mains des Anglais le 7 juillet 1809). — Colonel A. GROUARD. Les derniers historiens de 1815. La journée du 17 juin ; fin (« les reproches que Pollio adresse à Grouchy ne sont pas mérités ; les erreurs commises du côté des Français dans la journée du 17 juin sont bien la cause première du désastre de Waterloo ; mais ces erreurs sont imputables à Napoléon lui-même, bien plus qu'à ses lieutenants »). — E. LENIENT. A propos de « la Solution des énigmes de Waterloo » ; deuxième

Digitized by Google

réponse au colonel Grouard (la discussion dégénère en querelle personnelle où l'Histoire ne trouve plus qu'un médiocre intérêt). — Henri CLOUZOT. Les résidences du Second Empire. Saint-Cloud; suite et fin. — J.-J. TROMELIN. Itinéraire d'un voyage fait dans la Turquie d'Europe d'après les ordres de S. E. le général en chef Marmont, duc de Raguse, par un officier d'état-major de l'armée de Dalmatie dans l'automne de 1807.

6. — **Le bibliographe moderne.** T. XVIII, 1916-1917, juillet-octobre. — Émile GINOT. Les statuts de l'ordre de Saint-Michel; manuscrit du duc d'Orléans (le manuscrit, qui appartenait sans doute au duc Louis d'Orléans, le futur Louis XII, provient des collections de M. Gérasime Lecointre et est déposé à la bibliothèque de Poitiers). — Henri STEIN. La papeterie de Jariel à Sablonnières au XVI[e] siècle (Sablonnières est en Seine-et-Marne, commune de Jouy-sur-Morin, canton de la Ferté-Gaucher; cinq documents sur cette papeterie de 1530 à 1585). — Maurice LECOMTE. Batteney de Bonvouloir, archiviste du XVIII[e] siècle (on lui doit l'inventaire des archives de quelques abbayes lyonnaises et surtout celui des archives de l'ordre de Malte, langue d'Auvergne, conservées à Lyon; plus tard, il rédigea les inventaires des archives des chapitres collégiaux de Saint-Genès de Clermont-Ferrand et de Notre-Dame d'Orcival). — Pierre ARNAULDET. Inventaire de la librairie du château de Blois en 1518; suite (le début a paru au t. XIV; ici les numéros 1143-1324. M. Arnauldet a retrouvé, à la Bibliothèque nationale, la plupart des manuscrits ou imprimés mentionnés dans cet inventaire; à suivre). — Henri STEIN. Une contrefaçon lyonnaise de l' « Abrégé chronologique de l'Histoire de France » de Mézeray (elle fut supprimée à la requête de Mézeray, par arrêt du Conseil d'État, le 22 août 1673). = C.-rendus : *L.-H. Labande.* Trésor des chartes du comté de Rethel. T. IV. Sceaux (description de 578 sceaux différents, avec un luxe de détails généalogiques, héraldiques et biographiques sur chacun des personnages dont les sceaux sont représentés). — *Catherine R. Borland.* A descriptive catalogue of the western mediaeval manuscripts in Edinburgh University library (ils sont au nombre de 230; fait avec soin). — *Fréderic Lachèvre.* Les recueils collectifs de poésies libres et satiriques publiés depuis 1600 jusqu'à la mort de Théophile, 1626 (moisson abondante). — *D. Figarola-Caneda.* Bibliografia de Luz y Caballero (Luz y Caballero, né en 1800, mort en 1862, est un des meilleurs représentants littéraires de Cuba). — *D. Jordell.* Catalogue général de la librairie française; t. XXIV et XXV (table des auteurs et des matières pour la période de 1910-1913; excellent). — Catalogue of books printed in the XVth century now in the British Museum; part IV (les livres imprimés à Subiaco et à Rome). — *Angel del Arco.* La imprenta en Tarragona (ouvrage définitif).

7. — **Bulletin hispanique.** 1917, juillet-septembre. — H. BREUIL

Digitized by Google

et W. WERNER. Découverte de deux centres dolméniques sur les bords de la Laguna de la Janda (dans la province de Cadix; on signale dans ces deux centres une vingtaine de dolmens, dont on donne la photographie; ils sont voisins des roches peintes des sierras de Zanona et de Momia; peintres des cavernes et constructeurs des dolmens appartenaient sans doute au même peuple). — G. DAUMET. Inventaire de la collection Tiran (Tiran, chargé d'une mission en Espagne, acquit en 1842, à Valence, cette collection formée au XVIII[e] siècle par D. Felipe Beltran, évêque de Salamanque et grand inquisiteur; la collection, déposée aux archives des Affaires étrangères, vient d'être versée aux Archives nationales sous la cote AB XIX, n[os] 558 à 597; inventaire des n[os] 558 à 564). — R. LANTIER. Chronique ibéro-romaine, année 1916. — Z. Le point de vue espagnol dans la question de la guerre (article en espagnol). = C.-rendus : *José Ramón Mélida.* Cronología de las antigüedas ibéricas anteromanas (guide excellent à consulter). — *José Pella y Forgas.* Código civil de Catalaña. Exposición del derecho catalán, comparado con el código civil español (les deux volumes s'adressent surtout aux hommes de loi, mais intéressent aussi les érudits).

8. — Nouvelle Revue historique du droit français et étranger. 1917, avril-juillet. — Paul FOURNIER. Un tournant de l'histoire du droit, 1060-1140 (c'est la période comprise entre le début de l'œuvre réformatrice de Grégoire VII et la composition du *Décret* de Gratien. Sous Grégoire VII, les textes sont renouvelés; on retrouve dans les archives des décrétales, des canons de conciles, des fragments patristiques et de droit romain; on découvre le manuscrit des Pandectes, actuellement conservé à Florence. Sous Urbain II, les méthodes nouvelles se forment et la connaissance du droit cesse d'être un art empirique. Prouve en appendice, contre l'abbé Saltet, que le traité « De excommunicatis vitandis », s'il a subi l'influence d'écrits de Hincmar, est bien de Bernald de Constance). — F. AUBERT. Nouvelles recherches sur le Parlement de Paris. Période d'organisation, 1250-1350; suite et fin (diverses chambres du Parlement; le roi et le Parlement; les présidents; les gens du roi). — Ch. LEFEBVRE. Les notions coutumières dans les transmissions et partages de succession (étudie ces trois questions : comment se transmettait la succession? comment se répartissaient l'actif et le passif au cas de plusieurs appelés? l'effet déclaratif et rétroactif des partages). = C.-rendus : *Léon Dubreuil.* Les vicissitudes du domaine congéable en Basse-Bretagne à l'époque de la Révolution (ouvrage insuffisamment composé, dénotant un peu de hâte et quelque inexpérience, mais contenant un nombre considérable de documents bien édités). — *Luigi Negri.* Genesi storica e giuridica della costituzione napolitana del 1799 (cette constitution est une reproduction, mais non pas servile, de la constitution de l'an III et a pour rédacteur principal François-Marie Pagano; Negri s'est trop attardé aux préliminaires de son sujet).

Digitized by Google

9. — Nouvelles Archives des missions scientifiques et littéraires. Tome XXII, fascicule 1 (1917). — L. FRANCHET. Rapport sur une mission en Crète et en Égypte (l'auteur s'était proposé d'étudier la céramique primitive dans deux des principaux foyers des plus anciennes civilisations. La Crète a été le foyer initial de la civilisation égéenne. M. Franchet, d'après ses recherches, distingue ces périodes : néolithique ancien, néolithique récent, énéolithique, quatre périodes du bronze, premier âge du fer; il montre l'évolution de la technique céramique pendant ces périodes; quelques observations sur la céramique cultuelle et la céramique votive; explorations du plateau de Tripiti et de la plaine Roussès, près Candie; objets trouvés. M. Franchet a voulu ensuite rechercher s'il y avait des rapports entre l'art crétois et l'art égyptien; sondages faits par lui à Karnak et étude technique sur les poteries égyptiennes. Il résulte de cette étude comparée que les deux peuples n'ont exercé l'un sur l'autre aucune influence appréciable dans le domaine des arts industriels).

10. — Revue des sciences politiques. 1917, 15 octobre. — Général DE LACROIX. Les armées britanniques en France (résumé de leur activité d'août 1914 à août 1917). — Nos colonies et la guerre. VI. G. REGELSBERGER. Madagascar (étude générale sur l'île : ses ressources, son administration, sa vie économique, l'exportation pendant la guerre). VII. J. CHAILLEY. L'avenir de nos colonies. Un débouché pour les capitaux et pour les savants (montre la nécessité des grandes entreprises; signale le programme de l'« Union coloniale française »). — M. CAUDEL. L'Empire britannique et la guerre (rôle que l'Empire joue dans cette guerre, intérêts qu'il y défend, desseins qu'il y poursuit; comment il s'y est préparé, influence qu'il en doit subir). — Comte DE CALAN. Le recrutement régional des partis politiques de 1789 à 1914. II. Un pays de droite conservatrice : la Guyenne (étend son étude aussi au Béarn, à l'Angoumois et à la Saintonge; parle d'abord des élections présentes, puis fait un historique des élections de 1789 à 1871; la région nous paraît déterminée d'une façon un peu arbitraire). — Louis LEGER. Les publicistes anglais et le problème sud-slave (Sir Arthur Evans et Seton Watson). — E.-B. D. L'idée du blocus (comment cette idée est née et a été appliquée dans la présente guerre). = C.-rendus : Livres sur la guerre, parmi eux : *Amiral Degouy*. La guerre navale et l'offensive (s'adresse aux spécialistes plus qu'au grand public). — *Santiago Alba*. Un programa económico y financiero (l'ancien ministre des Finances dans le cabinet de Romanones a réuni en ce volume les divers projets qu'il a présentés aux Cortès en juin et septembre 1916; discussion de quelques-unes de ces idées). — *J. Tribot-Laspière*. L'industrie de l'acier en France (bonne étude à la fois technique et économique). — *Georges Hardy*. Une conquête morale. L'enseignement en Afrique orientale française (excellent; livre très vivant, très éloigné de la sécheresse d'un traité de pédagogie).

Digitized by Google

11. — Journal des savants. 1917, septembre. — B. HAUSSOULLIER. Les inscriptions grecques du British Museum (s'occupe de la seconde partie du t. IV du Catalogue, laquelle est intitulée : « Supplementary and miscellaneous inscriptions », et est due à F. H. Marshall ; relève les inscriptions les plus importantes qui y sont publiées ; éloge du catalogue en son ensemble). — H. CORDIER. Études sur le vieux Paris (d'après la monographie de Vaugirard, de Lucien Lambeau). — L. BRÉHIER. La transformation de l'empire byzantin sous les Héraclides ; I (d'après le t. III de l'*Histoire byzantine*, en russe, de Julien Koulakovsky, comprenant la période de 602 à 717 ; ce que ce volume nous apprend sur le règne de Phocas et d'Héraclius). — Henri DEHÉRAIN. Talleyrand et les chaires de langues turque et persane au Collège de France en 1805 (sur la demande de Talleyrand, la chaire des langues orientales fut dédoublée en chaire de persan et de turc ; on nomma à la première Sylvestre de Sacy ; Ruffin resta titulaire de la chaire de turc, où il eut comme suppléant un Strasbourgeois, Daniel Kieffer, excellent fonctionnaire du ministère des relations extérieures). = C.-rendus : *L. Duchesne*. Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule ; t. III (excellent). — *Lindley Richard Dean*. A study of the cognomina of soldiers in the roman legions (fait avec beaucoup de soin). — *Alan England Brooke* et *Norman McLean*. The Old Testament in Greek according to the text of Codex Vaticanus (il s'agit du quatrième fascicule contenant Josué, Juges et Ruth ; édition confrontée avec les autres manuscrits, tout à fait excellente).

12. — Polybiblion. 1917, août-septembre. — Publications relatives à la guerre européenne ; parmi elles : *Émile Laloy*. La diplomatie de Guillaume II depuis son avènement jusqu'à la déclaration de guerre de l'Angleterre (met en relief la responsabilité personnelle et capitale du Kaiser dans le conflit actuel) ; *S. C. Hammer*. William the second as seen in contemporary documents and judged on evidence of his own speeches (jette un rayon de lumière sur la physionomie du Kaiser) ; *S. Grumbach*. L'Allemagne annexioniste (série de documents accablants) ; *V. S. Ruelens-Marlier*. Le Rhin libre (écrit à un point de vue exclusivement suisse ; demande qu'on neutralise de la navigation du fleuve). — Denis ROCHE. Publications ayant trait à la Pologne (*J. Dragoslav*, *Jean Kucharzewski*, *M. Noir* et *Z.-L. Zaleski*). — *Jean Guiraud*. Histoire partiale, histoire vraie ; t. III et IV (suite de l'enquête sur les manuels scolaires). — *Charles Duplomb*. Histoire générale des ponts de Paris (aucun renseignement nouveau). — *Paul Verrier*. Le Slesvig (excellent). — *Victor Cambon*. États-Unis-France. Comment un peuple grandit (on connaît les qualités de vulgarisation de cet ingénieur écrivain). = Octobre. Publications relatives à la guerre européenne ; parmi elles : *André Dollé*. La cote 304 et souvenirs d'un officier de zouaves (la première partie constitue une véritable page d'histoire ; la seconde renferme d'amu-

Digitized by Google

santes anecdotes); *Alfred Joubaire*. Pour la France! Carnet de route d'un fantassin (a la valeur d'une série d'instantanés; l'auteur a été tué sous Verdun le 2 juin 1916); *Émile-François Julia*. La fatalité de la guerre; scènes et propos du front (volume d'une haute tenue littéraire); *Albert Bessières*. Le train rouge. Deux ans en train sanitaire (émouvant). — *P. Van Tieghem*. Ossian en France (critique probe et judicieuse; consciencieuse et vraiment immense érudition). — *William Heubi*. L'Académie de Lausanne à la fin du XVI^e^ siècle (solidement documenté). — *W. H. Wilkins*. Un mariage de prince. M^me^ Fitzherbert et Georges IV, roi d'Angleterre; traduit en français par *Monzoux-Capillery* (narration attachante; renseignements curieux sur la cour et la société anglaises sous Georges III et son fils). — *B. Auerbach*. Les races et les nationalités en Autriche-Hongrie; 2^e^ édition (excellent). — *Pierre-Alype*. L'Éthiopie et les convoitises allemandes. La politique anglo-franco-italienne (instructif, mais écrit trop dans un style journalistique; bibliographie insuffisante).

13. — Revue critique d'histoire et de littérature. 1917, 22 septembre. — *A. M. Blackman*. The rock tombs of Meir (important; à l'aide des renseignements fournis par les textes publiés par M. Blackman, M. Moret établit une liste sommaire des princes de Meir, avec les références utiles). — Art and archæology (analyse du tome V de cette Revue). — *M. Wilmotte*. Le Français a la tête épique (excellent tableau de nos origines littéraires à l'usage du grand public et des étudiants; l'auteur prétend montrer que notre floraison épique sort des productions monastiques en latin, telles que les « cantilenae », les « deplorationes », et qu'elle a son point de départ dans la Lotharingie « belgique » ou « franque »; il attire aussi l'attention sur la richesse des éléments poétiques contenus dans les vies des saints). — *R. Herrick*. La décision mondiale; trad. par *Ch. Cestre* et *Ch. Garnier* (remarquable). — *Fl. Delhorbe*. Essai sur le neutre (neutre ne peut vouloir signifier impartial, indifférent en présence du bien et du mal. La Suisse officielle n'a pas voulu voir ni dire où était le droit; le peuple a sauvé l'honneur. « Il n'a pas été neutre; les Suisses ont eu raison de la Suisse »). — *F. Tyan*. France et Liban. Défense des intérêts français en Syrie (beaucoup d'erreurs historiques; après ce livre comme avant, on ignore ce que sont les Maronites). — *A. Baudrillart*. Une campagne française (entreprise en Espagne pour convertir les catholiques espagnols hostiles à la France. On pourrait faire une campagne semblable au Canada). = 29 septembre. *A. M. Blackman*. The rock tombs of Meir (suite et fin du compte-rendu d'A. Moret; importance de l'école de Meir au point de vue de l'art). — *J. B. Aufhauser*. Miracula S. Georgii (intéressant recueil des légendes grecques et latines sur saint Georges). — *L. Lecestre* et *J. de Boislisle*. Mémoires de Saint-Simon; t. XXVII (importance particulière de ce volume, qui se rapporte à l'année 1715 et à la mort de

Digitized by Google

Louis XIV). — *N. Jorga.* Histoire des relations entre la France et les Roumains (intéressant). — Le Bulletin monténégrin (analyse du 1er numéro, paru le 1er juillet 1917). = 6 octobre. *E. Doumergue.* Les Lettons. Les provinces baltiques et le pangermanisme prussien en Russie (brochure claire et bien informée). — *H. Sandars.* The weapons of the Iberians (important pour l'histoire des cinq siècles qui ont précédé l'ère chrétienne dans la Péninsule ibérique). — *H. Martin.* Documents relatifs à la vente des biens nationaux dans le district de Toulouse (très utile). — *L. Hautecœur.* L'architecture classique à Saint-Pétersbourg à la fin du XVIIIe siècle (cet art est tout français). — *P. Lespinasse.* L'art français et la Suède de 1637 à 1816 (montre l'influence presque exclusive exercée sur ce pays par le nôtre au XVIIe et au XVIIIe siècle). = 13 octobre. *J. de M. Johnson, Victor Martin, A. S. Hunt.* Catalogue of the greek papyri in the John Rylands library Manchester. Vol. II : Documents of the ptolemaic and roman periods (très important pour l'histoire de la province romaine d'Égypte). — *F. Mourret.* Histoire générale de l'Église. Tome IV : la Chrétienté (information incomplète, surtout en ce qui concerne les ouvrages allemands et scandinaves; parti-pris apologétique d'où il ressort que la conduite des papes est toujours justifiée et celle des empereurs condamnée; récit d'ailleurs bien écrit et vivant). — *G. Hanotaux.* Pendant la grande guerre, août-décembre 1914 (recueil d'articles publiés dans la « Revue hebdomadaire » et dans le « Figaro ». Apporte un témoignage important concernant les dispositions de l'Autriche à la date du 31 juillet 1914). = 20 octobre. *D. Sidersky.* Étude sur la chronologie assyro-babylonienne (bonne étude sur le calendrier babylonien). — Excavaciones de Numancia (important). — *Ed. Rott.* Histoire de la représentation diplomatique de la France auprès des cantons suisses. Tome VI : 1643-1663 (textes importants fort bien mis en lumière). — *C. Piccioni.* L'ordre de Malte et la Corse (expose, d'après de nombreux documents inédits, une tentative de cession de la Corse à l'ordre de Malte au milieu du XVIIIe siècle; l'auteur fait montre de beaucoup de pénétration et de sagacité). — *Ch. Benoist.* L'Europe en feu. Chronique de la grande guerre, 1916. I : du 15 janvier au 15 juin (très intéressant). = 27 octobre. *G. Maspero.* Études de mythologie et d'archéologie égyptiennes; t. VIII (important). — *P. A. Benton.* The sultanate of Bornu (traduction d'un ouvrage allemand de Schultze paru en 1910, avec des additions et des notes qui ont presque doublé le volume du travail primitif). — *P. Van Tieghem.* Ossian en France (étude critique très fouillée; met bien en lumière une des origines de la littérature romantique). — *P. Descamps.* La formation sociale du Prussien moderne (remarquable). = 3 novembre. *G. De Sanctis.* Storia dei Romani; t. III (remarquable). — *Fr. Puaux.* Les défenseurs de la souveraineté du peuple sous le règne de Louis XIV (remarquable. Ces défenseurs, on les trouve chez les protestants, dans les écrits de Jurieu, de Claude, des théoriciens du Refuge). — Pages

Digitized by Google

d'histoire, 1914-1917. Nos 120-138. — *P.-M. Masson.* Lettres de guerre, août 1914-avril 1916 (remarquable). = 10 novembre. *C. Beccari.* Rerum aethiopicarum scriptores occidentales inediti a saeculo XVI ad XIX; t. XIV (ce volume comprend 149 documents relatifs aux tentatives faites par les Jésuites et les Franciscains pour le rétablissement de la Mission d'Éthiopie, 1698-1708, et 40 concernant la mission confiée en 1788 à un prêtre indigène, Tobias Ghebragzer. Le tome XV renferme l'index analytique et alphabétique de toute la collection). — *J. Cabré Aguilo.* El arte rupestre en España (précieux documents interprétés d'une façon très superficielle). — *Jean de Jaurgain.* L'évêché de Bayonne et les légendes de saint Léon (dissertation intéressante, mais non tout à fait convaincante). — *Cl. Rivet.* Le dernier Romanof (remarquable). — *E. Denis.* La question d'Autriche. Les Slovaques (à méditer). — *I. M. Zujovitch.* Les Serbes (conférence sur la population rurale et urbaine, la vie intellectuelle, religieuse et politique des Serbes). = 17 novembre. *H. Breuil, H. Obermaier, Willoughby Werner.* Peintures et gravures murales des cavernes paléolithiques : La Pileta à Benajoan (important). — *E. Renaudet.* Préréforme et humanisme à Paris pendant les premières guerres d'Italie, 1494-1517 (ouvrage très érudit, très critique et qui fait penser). — *E. Jouy.* Le précurseur et l'inspirateur direct des lettres persanes (c'est Joseph Bonnet, avocat au Parlement d'Aix, qui fut mis à la Bastille pour avoir publié en 1716 deux « lettres persanes » soi-disant écrites par un « homme de loy à Hispaham »). — Abbé *E. Duplessy.* Benoît XV et la guerre de 1914-1917 (chaude et subtile plaidoirie en faveur de la politique pontificale; n'aurait-il pas mieux valu qu'elle eût moins besoin d'un avocat?).

14. — Le Correspondant. 1917, 10 octobre. — E. PAJOLSTE. La Russie révolutionnaire. Notes d'un voyageur (ces notes font ressortir les deux points suivants : 1° la révolution de février ne fut pas la défaite, mais l'effondrement presque spontané d'un régime; 2° cette révolution n'est pas née d'un sursaut patriotique pour la défense du pays envahi; elle est d'abord une protestation contre la guerre que l'ancien régime imposa et dont le nouveau ne comprend pas, au début, la nécessité. Quant aux Alliés, leur devoir est d'aider politiquement et économiquement le peuple russe; ils doivent aussi lui bien faire comprendre leurs buts de guerre; que, par exemple, le retour de l'Alsace-Lorraine à la France est non une conquête, mais une désannexion; que la prise des colonies allemandes d'Afrique est un gage, non une conquête. « Il faut souhaiter qu'un échange de vues ramène, dans toutes les capitales alliées, un courant de confiance réciproque. Cet accord permettra un réajustement des différents programmes de guerre et de paix »). — MILES. Silhouette de guerre. Le général Pétain (cette biographie peut se résumer en ces simples mots du général lui-même : « Ce sera très long, ce sera très dur, mais nous gagnerons »).

Digitized by Google

— Ernest DAUDET. La France et l'Allemagne après le Congrès de Berlin. La mission du comte de Saint-Vallier, décembre 1879-décembre 1881; suite (il y est surtout question de Bismarck, à un moment où il paraissait utile à sa politique de montrer tous les égards possibles à la France et à son représentant). — Raoul NARSY. Adrien Mithouard et le concept occidental (en 1901, A. Mithouard, plus tard président du Conseil municipal de Paris, fonda une revue intitulée « l'Occident » et il a réuni en volume les articles qu'il y a publiés. On y trouve des idées originales sur la tradition nationale et artistique de la France). — Général CANONGE. La bataille de la Marne. Récit succinct. 2e partie. Impressions (impressions sur Joffre et sur Maunoury. Il est injuste de distinguer la bataille de l'Ourcq et celle de la Marne; toutes deux sont l'application logique des ordres donnés dès le 25 août par le général en chef. Fait ressortir les graves conséquences de la lenteur avec laquelle l'armée anglaise entra en ligne au début de la bataille. Critique des opérations conduites par le général Foch; c'est ainsi qu'il serait injuste de donner à la grande lutte soutenue du 5 au 12 septembre le nom de bataille de Fère-Champenoise. Remarque enfin les heureux effets obtenus par le sentiment de solidarité militaire qui unit tous les chefs d'armée française dans l'unique préoccupation de repousser l'ennemi). — René BRANCOUR. Le centenaire de Méhul. — C. HEARTY. Dans la bataille de l'Yser. Souvenirs d'un officier. — LANZAC DE LABORIE. Quelques souvenirs du cardinal Perraud (d'après les mémoires du cardinal que vient de publier Mgr Gauthey, sous le titre : « Mes relations personnelles avec Pie IX et Léon XIII »). = 25 octobre. ***. La question ouvrière en Angleterre (analyse les huit rapports sur l'agitation industrielle et le rapport Whitley sur les relations entre patrons et ouvriers; très important. La tension devient chaque jour plus grande entre le Capital et le Travail; l'ingérence de l'État dans les affaires industrielles depuis la guerre, ce qu'on appelle en Angleterre le prussianisme, en est une des principales causes. Ces rapports sont d'un haut enseignement pour les économistes et pour les hommes d'État). — MILES. Silhouettes de guerre. L'amiral Thaon de Revel (c'est le commandant en chef de la flotte italienne; il est d'origine savoyarde). — Jean SAISON. A l'armée d'Orient. Impressions et notes d'un officier; II (la retraite; Demir Kapu, Guevgueli, Doiran, Kilindir, 6-18 décembre 1915; beaucoup de renseignements techniques très précis). — Eugène TAVERNIER. Un tri-centenaire. Saint-Vincent de Paul et les dames de la Charité (d'après un livre de l'abbé Coste qui doit paraître prochainement). — Marcel DUPONT. En campagne. Impressions d'un officier de légère. XIV. La relève (sous Verdun, 26 juin 1916). — M. WEISSEN-SZUMLANSKA. Une traversée pendant la guerre. De Madagascar à Marseille. — Jacques DE COUSSANGE. Les origines et les débuts de Kerensky (d'après une biographie en danois par Ravn-Jonsen). = 10 novembre. E. SAINTE-MARIE PERRIN. Comment on vit en Alsace après trois ans de guerre. De l'autre côté

Digitized by Google

et de notre côté (réponse bien documentée à certaine relation, faite par la *Strassburger Post* du 30 juin 1917, d'une visite en Alsace organisée par l'administration allemande. Elle comprenait huit journalistes, dont trois Hollandais, trois Suédois, un Norvégien et un Suisse. Il serait instructif de savoir avec quelles personnes exactement ces honorables neutres ont été mis en contact). — MILES. Silhouettes de guerre. Hjalmar Branting (le parti socialiste en Suède; les élections de septembre 1917 et la formation du ministère socialiste-libéral). — Henri JOLY. Les deux Lamennais (ils furent bien frères par l'esprit et par le cœur, très différents sans doute, mais également supérieurs, l'un par le génie du verbe, l'autre par sa vertu, si grande qu'aujourd'hui l'on songe à le canoniser. C'étaient deux natures d'élite et le parallèle est instructif). — Jean BRUNHES. Le bilan de l'annexion. A propos de *La France de l'Est*, de Vidal de La Blache. — Ernest DAUDET. La France et l'Allemagne après le Congrès de Berlin. La mission du comte de Saint-Vallier; suite et fin (conséquences de l'assassinat du tsar Alexandre II et de l'idée exprimée par Alexandre III de former une sorte de Sainte-Alliance des trois empires pour lutter contre la propagande révolutionnaire. Bismarck approuvait une politique de répression en Russie, mais à condition qu'elle fût accompagnée des réformes nécessaires; en outre et surtout, il persévérait dans le sentiment de méfiance qu'il éprouvait à l'égard de la Russie. Gambetta et Bismarck. Démission de Saint-Vallier après l'avènement de Gambetta; Bismarck regretta cet ambassadeur, qui s'était toujours montré si conciliant, mais qui ne cessait de signaler aux Français l'intérêt qu'avait l'Allemagne à nous isoler et à nous affaiblir. L'auteur utilise la correspondance qu'il entretint alors avec Saint-Vallier). — Salvador CANALS. La crise espagnole. — LANZAC DE LABORIE. Edgar Quinet et le péril allemand (d'après l'ouvrage de Paul Gautier). = 25 novembre. MILES. Silhouettes de guerre. Le général Allenby. — UN GRAND-DUCAL. La question du Luxembourg (rectifie beaucoup d'erreurs sur l'histoire du grand-duché, commises en particulier par M. Wampach. Quant à la neutralité du gouvernement, elle est entièrement favorable à l'Allemagne, mais le peuple lui est hostile; si un jour « le Luxembourg doit perdre son indépendance, c'est vers la Belgique qu'il se tournera »). — ***. Le président Wilson et la guerre. II. La stratégie et la tactique politique du président. — Salvador CANALS. La crise espagnole; II (la grève générale de juillet 1917; intervention des Juntes militaires; un ministère de compromis où la droite et la gauche se font équilibre. « A la grâce de Dieu », s'écrie l'auteur en terminant). — L. DE LANGALERIE. Impressions de Galicie (en avril 1911).

15. — Études. Revue fondée par des Pères de la Compagnie de Jésus. 1917, 5 octobre. — Paul BERNARD. Pour le quatrième centenaire de la Réformation. I. Luther et l'esprit de sa race (voit en lui l'obstination et l'orgueil du Saxon). — Pierre GUILLOUX. Études

Digitized by Google

augustiniennes. III. L'ami (le cénacle de l'amitié; Cassiciacum; comment l'évêque d'Hippone pratique l'art de garder ses amis). — Louis CHERVOILLOT. Dante Alighieri et l'éducation catholique (pour comprendre Dante, il faut avoir le sens catholique; à suivre). — Impressions de guerre. LVI. La visite du général Pau en Suisse. = C.-rendus : *Madeleine Havard de la Montagne.* Sainte Claire d'Assise. Sa vie et ses miracles racontés par *Thomas de Celano* et complétés par des récits tirés des chroniques de l'ordre des Mineurs et du procès de canonisation, traduits d'après un manuscrit italien du XVI^e siècle (intéressant). — *Maurice Barrès.* L'âme française et la guerre. 5^e série. Les voyages de Lorraine et d'Artois (sous chaque phrase on sent vibrer l'âme de la France). — Ouvrages relatifs à la guerre. = 20 octobre. Paul BERNARD. Pour le centenaire de saint Alphonse Rodriguez. L'éclatante sainteté (extrait de la *Vie de saint Alphonse Rodriguez*, jésuite de Valladolid, mort le 21 février 1616, que M. Bernard vient de publier). — Louis JALABERT. Les étapes de la Russie nouvelle (les journées révolutionnaires de mars 1917; le Soviet contre le gouvernement provisoire; les résultats de ce dualisme; à suivre). — Jules LEBRETON. Pour suivre de plus près saint Thomas (à propos de la lettre récente du P. Ledochowski, général de la Compagnie de Jésus, sur la doctrine de saint Thomas). — Alex. BROU. Le Père Louis Chaine; suite (mortellement blessé à Sailly-Saillisel le 16 novembre 1915). — Y. DE LA B. Les puissances belligérantes et la médiation pontificale (étudie les réponses de la Belgique, des États-Unis et des puissances centrales à la note diplomatique de Benoît XV, du 1^er août). = C.-rendu : Cardinal *Perraud.* Mes relations personnelles avec Pie IX et Léon XIII (texte des lettres échangées entre les deux papes et l'évêque d'Autun; récit des voyages du cardinal à Rome). = 5 novembre. Le cardinal L. BILLOT. La parousie; V. — Maxime DOÜILLARD. « Vers la démocratie nouvelle » (à propos de l'ouvrage de Lysis : le salut de la démocratie est dans un retour au catholicisme). — Paul BERNARD. Pour le quatrième centenaire de la Réformation. II. Luther et le caractère de sa race (Luther est bien un représentant des Saxons de son temps; il est poète, musicien, orateur éloquent; il est l'homme le plus simple du monde, un bon vivant, un joyeux compagnon; il se marie pour avoir une bonne ménagère). — Louis CHERVOILLOT. Dante Alighieri et l'éducation catholique; fin (la « Divine comédie »; elle doit devenir en France un livre classique). — Louis DES BRANDES. Les noms des Juifs (d'après la brochure de G. Massoutié). — Impressions de guerre. LVII. Repérages au Chemin des Dames (juin-juillet 1917). — Yves DE LA BRIÈRE. Chronique du mouvement religieux (dans la chronique, des considérations sur les traités de Westphalie). = C.-rendus : *Henri Jeannotte.* Le psautier de saint Hilaire de Poitiers (a réuni les passages des psaumes cités dans les œuvres de Hilaire et reconstitué le texte dont ce docteur s'est servi). — *Paul Huvelin.* Une guerre d'usure. La deuxième guerre punique

Digitized by Google

(œuvre d'un maître et d'un Français de Lorraine). = 20 novembre. Paul DUDON. Le Congrès de Grenade et le troisième centenaire de la mort de Suarez, 1617-25 septembre 1917 (récit des fêtes; incident qu'elles ont soulevé). — Louis JALABERT. Les étapes de la Russie nouvelle; suite (la tâche du gouvernement de coalition; les erreurs et les fautes du second ministère Lvof; l'offensive ennemie à l'intérieur; les journées maximalistes; l' « union sacrée » et le cabinet Kerensky; s'arrête à la fin de juillet 1917). — Pierre T. DE C. La nostalgie du front (curieuse étude de psychologie). — Paul BERNARD. Pour le quatrième centenaire de la Réformation. III. Luther et le caractère de sa race (le ménage de Luther; son intérieur; les *Propos de table*; tendresse de Luther pour ses enfants; son influence sur la jeunesse). — L. BERNE. Le baptême de l'air (octobre 1917). — Alexandre BROU. Bulletin des missions, Chine : la défaite de Confucius (depuis la proclamation de la République, le confucianisme a cessé d'être la base de l'enseignement moral dans les écoles). — Impressions de guerre. LVIII. Combats d'été sur le Mont-Haut, Champagne (12-28 juillet 1917). = C.-rendus : *Victor Boret*. La bataille économique de demain (intéressant). — *Robert Herrick*. La décision mondiale, traduit de l'anglais par *Charles Cestre* et *Charles Garnier* (étudie surtout la cause psychologique de la guerre et montre l'antagonisme irréductible entre l'idéal latin et l'idéal germanique).

16. — La Grande Revue. 1917, septembre. — THIERS et Louis AGASSIZ. Science française et science allemande (lettre d'Agassiz à Thiers, datée de Cambridge, Mass., 10 septembre 1871; il lui exprime cette opinion qu'au point de vue scientifique la France « a déchu d'une manière lamentable devant l'Europe » et il le conjure de réformer l'enseignement scientifique à tous les degrés sur le modèle des universités allemandes. Thiers répond, le 23 novembre suivant, que, si tout n'est pas pour le mieux en France, celle-ci peut opposer à l'Allemagne des savants de premier ordre. Sans doute, mais là n'était pas la question. L'événement n'a d'ailleurs pas tardé à montrer qu'Agassiz avait raison). — Paul CROUZET. Pour la revision d'ensemble de l'éducation nationale. — Abel FAURY. La guerre et l'esprit français (nous n'avons pas su, avant la guerre, tirer tout le parti possible de nos richesses; il faut donc réformer l'esprit français. « Ou bien, demain, la France réformera son institution pédagogique, ou bien la France cessera d'être ». Trace un plan d'études conçu au seul point de vue pédagogique, où la culture générale et l'humanisme occupent la première place, envahie actuellement par trop de spécialités). — Albert FAVRE. Les enseignements de la guerre. Pour l'armée de demain (comment organiser l'instruction de la nation armée). — Dr J.-P. BOUNHIOL. Les leçons de la guerre pour l'enseignement supérieur. — J. BEZARD. Les leçons de la guerre dans l'enseignement secondaire. — E. POULHIER. L'enseignement secondaire et l'après-guerre. — J.-P. BOU-

Digitized by Google

NHIOL. Les leçons de la guerre pour l'enseignement secondaire. — Émile BUGNON. L'école primaire et les leçons de la guerre (il faut former un « esprit du travail », éveiller la conscience professionnelle). — L. TRIPARD. L'enseignement technique et la guerre. — G. MARÉCHAL. Enseignement technique et artistique d'après-guerre. — Enquête sur les leçons de la guerre pour tous les enseignements (brèves indications, sur des points particuliers, par plus de vingt correspondants). = Octobre. Nelly MELIN. Le pangermanisme et la Scandinavie (instructif).

17. — Mercure de France. 1917, 16 octobre. — Remi DE GOURMONT. Trois essais (1° la culture allemande; 2° les deux cultures, à propos des livres de Louis Dumur : culture française et culture allemande ; 3° le roi de Prusse, qui est un portrait de Frédéric II). — J.-W. BIENSTOCK. La Révolution russe. L'Okhrana (origine de cette institution qui avait pour objet essentiel de veiller sur la personne de l'empereur : c'était la police politique, toute puissante et corrompue. Son organisation et ses agents secrets; la plupart appartenaient à des groupes socialistes révolutionnaires, surtout à la fraction des social-démocrates *bolcheviki*. Publie un rapport de police sur Raspoutine, mars 1915, et un autre sur Kerensky, août; montre que Lénine et ses partisans étaient les « enfants chéris » de l'Okhrana. La police politique russe à l'étranger, notamment à Paris. L'auteur utilise les renseignements fournis par une commission chargée de dépouiller les archives de l'Okhrana; on publie actuellement les noms de tous les agents secrets; ceux que l'on a pu saisir sont déférés à un tribunal spécial dont le rôle consiste à tirer au clair leur activité au seul point de vue des partis). = 1er novembre. Léon BOCQUET et Ernest HOSTER. Les Buschkanters de la forêt d'Houthulst (très intéressante étude sur l'histoire, les coutumes et le caractère d'une population d'origine inconnue, qui vit dans la forêt d'Houthulst où elle se livre à la fabrique des balais, brosses, sabots, etc., sans oublier le braconnage; ils vivent comme en marge de la société, même quand ils vont porter par le monde les produits de leur industrie. Que sont-ils devenus tant que la forêt fut un repaire d'Allemands?). — Jules CHOPIN. L'Autriche-Hongrie et le catholicisme (l'Église catholique a-t-elle intérêt à soutenir la cause des Habsbourg, à empêcher le démembrement de l'Autriche-Hongrie? Non, car le catholicisme n'a été, entre les mains des gouvernants austro-hongrois, qu'une arme politique pour l'asservissement des peuples; en outre, loin d'affaiblir l'Allemagne prussianisée et luthérienne, le maintien de l'Autriche-Hongrie la fortifie d'une alliée fidèle; enfin l'Église risquerait de voir s'éloigner d'elle tous les peuples qu'elle aurait contribué à maintenir sous la domination habsbourgeoise). — J.-W. BIENSTOCK. La Révolution russe. L'Okhrana; suite et fin (de quelques personnages qui ont joué un rôle important dans la police politique et de

Digitized by Google

quelques crimes commis par l'Okhrana. Les principaux agents du service étaient des maximalistes et certains se trouvaient engagés dans de laides affaires au profit de l'Allemagne. « Il y a un lien très étroit entre l'espionnage allemand et le parti maximaliste qui, d'ailleurs, comptait dans son sein à peu près 15 °/₀ d'agents provocateurs. » Publie en terminant le texte complet d'un article de Bourtzev, qui donne les renseignements les plus précis sur les partis hostiles au gouvernement provisoire et favorables à l'Allemagne). = 16 novembre. Albert MOCKEL. Verhaeren et la guerre. — Édouard DE KEYSER. L'effort maritime de la Belgique (application d'une loi du 11 juillet 1916 constituant le « Lloyd royal belge »). — LOUWYCK. Une visite au camp de prisonniers de G..., en Lorraine. — Max DAIREAUX. La Maison d'Amérique (expose le plan élaboré pour l'établissement à Paris d'une « Maison » ou centre de réunion à l'usage des Américains, de ceux du Midi comme de ceux du Nord; symbole de l'union américaine formée par la haine contre les méthodes de guerre allemandes).

18. — La Revue de Paris. 1917, 15 octobre. — Émile MÂLE. Le château de Coucy et l'architecture militaire du moyen âge (le donjon en bois du XI^e^ siècle en Normandie est remplacé au XII^e^ par le donjon en pierre; puis, sous l'influence des forteresses bâties en Palestine par les Arabes, un système nouveau de fortification est inauguré par Richard Cœur-de-Lion dans le château Gaillard. Philippe-Auguste à son tour porte ce système à un haut degré de perfection. Coucy en était le plus pur type. On sait que les Allemands l'ont détruit sans sérieuse nécessité militaire). — Ernest GAUBERT. L'archiduc mystérieux (il s'agit de l'archiduc Ludwig-Salvator, qui mourut à Brandeis-sur-l'Elbe, le 12 octobre 1915. Son séjour au château de Miramar, dans l'île de Majorque, à l'endroit même où vécut Raymond Lull. La parfaite connaissance qu'il avait acquise de la Méditerranée lui permit de fournir à l'Allemagne de précieux renseignements; les services qu'il rendit pendant la guerre avaient d'ailleurs sans doute pour but de se faire pardonner par l'empereur d'Autriche ce que Vienne appelait « ses manies »). — ALTIAR. Journal d'une Française en Amérique; fin (du 10 mai au 18 juin 1917; préparatifs militaires au milieu d'un enthousiasme grandissant; retour en France). — S. REIZLER et N. CHTCHOUPAK. Raspoutine à Jérusalem (son voyage aux Lieux saints en 1911, d'après ses *Pensées et méditations*, qui ont été publiées en 1915). — B. AUERBACH. L' « Autriche nouvelle » des Allemands autrichiens (très intéressant; à méditer). = 1^er^ novembre. Arthur CHUQUET. Napoléon à Grenoble (1° bonapartistes et royalistes dans l'armée et dans le civil; 2° La Mure et Laffrey; comment l'empereur réussit à forcer le passage à Laffrey sans brûler une amorce). — D^r^ Jean FIOLLE. Les « auto-chir » et les progrès de la chirurgie de guerre (retenons de cet article fort intéressant cette attristante déclaration qu'au début de

Digitized by Google

la guerre le service chirurgical était comme inexistant; tous les médecins de l'armée répétaient qu'à la guerre on se débrouille comme on peut, qu'en fait de blessure « tout s'arrange spontanément le mieux du monde ». C'est seulement à partir de mars 1915 que l'on commença d'employer des méthodes scientifiques, avec le matériel approprié. On se mit alors à utiliser des chirurgiens de métier pour les services chirurgicaux et ce fut toute une révolution). — Julien TIERSOT. Le centenaire de Méhul. = 15 novembre. Comtesse de PULIGA BRADA. « Debout, les morts glorieux de l'Italie » (sorte d'évocation héroïque des hommes qui ont fait le Risorgimento). — Géo VALLIS. Une évasion (du camp de Popilwa en Pologne russe, le « camp de la faim », où les prisonniers furent abominablement maltraités. Repris, il est dirigé sur un camp de punition à Nidden, puis à Riegel, d'où il s'échappa encore; mais cette fois il réussit à franchir la frontière de Suisse et à rentrer en France). — A. CHUQUET. Napoléon à Grenoble. II. La Bédoyère (La Bédoyère passait pour royaliste; mais il avait promis à la reine Hortense de servir la cause de Napoléon. A Grenoble, on ne se défiait pas de lui; il lui fut donc facile de sortir de la ville à la tête de troupes que l'on disait fidèles au roi, mais qui réservaient leur fidélité à l'empereur. « Vous me replacez sur le trône », dit Napoléon à La Bédoyère quand il le rencontra sur la route entre Vizille et Grenoble; le soir même, il entrait dans la ville aux acclamations des paysans et des soldats. La garnison entière, moins le 11e de ligne, avait passé de son côté. Tout cela s'accomplit sans qu'une goutte de sang eût été répandue). — Suzanne MORET. Le patriotisme à l'école américaine (intéressant exposé de la méthode suivie pour enseigner le culte de la liberté individuelle, de la démocratie et de la patrie).

19. — Revue des Deux Mondes. 1917, 15 octobre. — Louis MADELIN. Les armées de la Révolution et la discipline (indiscipline sous l'ancien régime; anarchie militaire pendant les premières années de la Révolution. Les débandades d'avril 1792 et la revanche de Valmy-Jemmapes. Nouvelle crise causée par les volontaires de 1792, ceux qui avaient fait les grandes journées populaires de la Révolution et qui apportaient aux armées les principes de la liberté sans limite; l'indiscipline les fit battre à Neerwinden. Mais la Convention sut réagir et le soldat de l'an II non seulement repoussa l'ennemi hors de nos frontières, mais remporta les succès prodigieux qu'on sait). — Victor GIRAUD. Esquisses contemporaines. Albert de Mun. I. L'œuvre oratoire, politique et sociale. — André LEBON. Mobiles de guerre et buts de paix (l'Allemagne a fait la guerre pour des raisons économiques; elle voulait s'emparer des mines de houille et de fer nécessaires au développement et au triomphe de son industrie. C'est là qu'il faut la frapper; il faut imposer à l'Allemagne vaincue l'internationalisation de la Prusse rhénane, « de manière que les matières qui en

Digitized by Google

seront extraites, sous le contrôle de la Société des nations, soient employées, là et en Westphalie, à fabriquer des outils de paix, non des canons et des obus, des bateaux de commerce, non des navires de guerre ». Ainsi seulement pourra se réaliser le programme du président Wilson). — S. ROCHEBLAVE. Chez les Neutres du Nord. II. De Hollande en Scandinavie (très intéressant et instructif). — R. DE LA FRÉGEOLIÈRE. Croisières aériennes. Souvenirs et récits d'un pilote militaire (quelques émouvantes pages sur Guynemer). = 1er novembre. Frédéric MASSON. Du Consulat à l'Empire. Lettres d'une mère à sa fille. I. De Constantinople aux Tuileries (la mère est Armande Pouchot, qui épousa d'abord Annibal-J.-B. Aubert Du Bayet, mort ambassadeur à Constantinople le 7 décembre 1797, puis Claude Carra de Vaux de Saint-Cyr, camarade du défunt, et attaché à l'ambassade de Du Bayet, 31 octobre 1799. La fille est Constance, née du premier mariage et mariée à son tour au général Charpentier, avril 1803. Charpentier était à Milan, Carra de Vaux à Bayonne, Armande à Paris où elle fréquentait la famille Bonaparte. Biographie de ces divers personnages. Extraits des lettres que la mère écrivit à sa fille en 1803; beaucoup de caquetage et de futilités). — Victor GIRAUD. Albert de Mun. II. L'œuvre de défense religieuse et de défense nationale. — Julien ROVÈRE. La rive gauche du Rhin. II. L'opposition à la Prusse et les fluctuations de la politique française, 1848-1870 (les mouvements révolutionnaires de 1848 eurent un caractère nettement anti-prussien; la restauration impériale en 1852 contribua puissamment à fortifier les sentiments français dans les régions de la rive gauche; mais Napoléon III ne sut pas en tirer profit et laissa en 1866 passer une occasion favorable qui ne devait plus se retrouver). — Maurice TALMEYR. La belle France. Portraits de chez nous (sœur Ignace, du bourg de Willer, qui fut tuée à Moosch, près de Thann, le 4 janvier 1916; un ouvrier de commerce, Georges Condom, tué le 6 mars 1916; le capitaine Jacques de Visme, tué sous Verdun à la tête d'une compagnie de mitrailleurs; Jean-Maurice Portas, prêtre-soldat, nommé sous-lieutenant sur le champ de bataille de Bapaume, tué sur la Somme le 6 octobre 1916; les familles du Paty de Clam, de Maistre, Sieyès de Veynes, de Foras, etc.). — Charles STIÉNON. Les Anzacs; l'héroïque odyssée des Néo-Zélandais (au lieu des 8,000 hommes que la Nouvelle-Zélande s'était engagée à fournir à l'Angleterre, elle en a donné jusqu'ici dix fois plus; c'est « parce que de l'écrasement de l'Allemagne dépend l'avenir du monde, que les Néo-Zélandais ont versé sans compter leur or et leur sang »). — André BEAUNIER. Une nouvelle vie de sainte Claire (par Madeleine Havard de La Montagne). = 15 novembre. Étienne LAMY. La flamme qui ne doit pas s'éteindre. I. La race de France (l'histoire montre que la grandeur de la France a toujours dépendu dans le passé de la puissance familiale et de l'accroissement de la population. Pour l'après-guerre, c'est la question vitale qui se pose : tel sera l'avenir de la famille, tel sera l'avenir de la patrie). — Fr. MASSON. Du Consulat à l'Empire.

Digitized by Google

Lettres d'une mère à sa fille. II. Près de la princesse Caroline (le 22 octobre 1804, Mme de Saint-Cyr est nommée « dame pour accompagner » auprès de la princesse Murat, résidant alors à Villiers-Neuilly. Ses lettres à sa fille fourmillent de détails sur les gens qu'elle voit, sur la mode, etc. La correspondance s'arrête à la capitulation d'Ulm). — Commandant Émile VEDEL. La marine française pendant la guerre. La deuxième escadre légère à la rencontre de la flotte allemande, 2 août 1914 (raconte dans quelles circonstances angoissantes s'opéra la mobilisation de la flotte française de la Manche, alors que l'on était encore incertain des résolutions que prendrait le gouvernement britannique et qu'on attendait la grande flotte de guerre allemande, bien supérieure sur ce point à la nôtre; puis les mesures prises par les deux flottes alliées pour interdire à l'ennemi l'entrée de la Manche. Très intéressant exposé qui met en relief les services obscurs, mais essentiels, rendus au pays par la marine). — G. GOYAU. Ce que le monde catholique doit à la France; I (la France au berceau de l'Église; constitution du pouvoir temporel par Pépin le Bref et restauration de l'empire romain en faveur de Charlemagne. Les Croisades du XIe au XVIIe siècle et le protectorat des chrétiens en Orient depuis 1535 jusqu'à nos jours. Les rois très chrétiens et l'alliance de la papauté avec la Maison de France). — André MICHEL. Dans les ruines de nos monuments historiques. Conservation ou restauration? — Raphaël-Georges LÉVY. Le ravitaillement du nord de la France et de la Belgique.

20. — Revue des nations latines. 1re année, 1916. N° 1, 1er mai. — J. REINACH. Les origines de la guerre : le plan allemand. — A. MOUSSET. L'Espagne et la guerre : le ministère du comte Romanones. = N° 2, 1er juin. J. ALAZARD. Le problème adriatique (étudie les raisons de conflit qui existent entre Italiens et Yougoslaves, à propos des terres orientales de l'Adriatique, et les moyens de résoudre le conflit). = N° 3, 1er juillet. G. SALVEMINI. La Triple-Alliance; I (étudie les origines de la Triple-Alliance, partant des traités de 1882, et examinant les conditions dans lesquelles se fit le renouvellement de 1887; met remarquablement en lumière le rôle de l'Angleterre au cours de ces négociations). — C. BARBAGALLO. La méthode historique allemande et l'historiographie des pays latins. = N° 4, 1er août. G. SALVEMINI. La Triple-Alliance; II (parle du renouvellement de l'alliance en 1891 et de la prolongation de 1896, du rôle que joua l'Italie entre la Triplice et la Duplice, de la faculté qu'elle eut d'entretenir des relations cordiales avec la France et la Russie, d'une espèce de « compénétration des alliances » qui en résulta et de la « splendid isolation » de l'Angleterre qui en fut la conséquence). — J. ALAZARD. La politique des États-Unis et le conflit européen. = N° 5, 1er septembre. A. MAZZOTTI. Leonida Bissolati; I; suite dans le n° 6. = G. CAPRIN. Serbes et Slaves méridionaux. — G. SALVEMINI. La Triple-Alliance; III (analyse les diverses phases de la politique européenne depuis

Digitized by Google

1897 jusqu'au rapprochement franco-italien, ce qu'on a appelé le « tour de valse »). = N° 7, 1er novembre. R. CAGGESE. Le midi de l'Italie et la guerre (montre combien les populations de l'Italie méridionale souffrent de la guerre et quel mérite elles ont à conserver un excellent « moral »). — J. ALAZARD. La crise grecque. — P. SILVA. Les catholiques italiens et la guerre. = N° 8, 1er décembre. Albert MATHIEZ. La Révolution et les étrangers; I (dans ce premier article, auquel il donne pour titre : « Le Paradis », l'auteur étudie la politique suivie après avril 1792 à l'égard des étrangers domiciliés en France et appartenant aux puissances ennemies. Jusque vers mars 1793, aucune mesure d'aucune sorte ne fut prise contre les sujets ennemis. L'idéologie révolutionnaire fit que les conventionnels voulurent d'abord ignorer le problème). — J. ALAZARD. La question du « Mittel-Europa ». = 1917. N° 9, 1er janvier. A. AULARD. L'opinion européenne à la veille de la guerre actuelle (expose les principaux résultats de l'enquête que fit M. Jean Pélissier au début de 1914, d'après son livre : « Une enquête d'avant-guerre, l'Europe sous la menace allemande en 1914 »). — G. SALVEMINI. La Triple-Alliance; IV (les problèmes qui se posaient en 1902 étaient nombreux. De leur examen, la Triplice pouvait sortir affaiblie. En effet les relations sont un peu froides entre Allemagne et Italie. Rencontre à Vérone de Zanardelli et Bülow, le 2 avril 1902). = N° 10, 1er février. Henri WELSCHINGER. Un plan de philosophie par M. Thiers (dans ce plan, très clairement exposé, on découvre « le constant désir de démontrer l'existence de Dieu et les lois d'ordre moral qui régissent les sociétés humaines »). — G. SALVEMINI. La Triple-Alliance; V (continue l'examen des problèmes de 1902, notant tout ce qui pouvait resserrer l'amitié entre Italie, France et Angleterre). — Jules DESTRÉE. Salvatore Barzilaï. — Hubert BOURGIN. La guerre et le socialisme. = N° 11, 1er mars. Corrado BARBAGALLO. Les responsabilités politiques de la guerre franco-prussienne de 1870-1871; I (rapproche la conduite prussienne de 1870 et la conduite allemande de 1914). = N° 12. Albert MATHIEZ. La Révolution et les étrangers; II (c'est la période que l'auteur appelle : « Le Purgatoire ». Montre comment, dans les premiers mois de 1793, on en arrive à soupçonner les chefs d'origine étrangère, après la trahison de Dumouriez, et les étrangers eux-mêmes). — C. BARBAGALLO. Les responsabilités politiques de la guerre franco-prussienne de 1870-1871; II. — Combes DE LESTRADE. La loi des garanties. — J. ALAZARD. La politique japonaise. = 2e année. N° 1, 1er mai. Édouard DRIAULT. Les Napoléons et l'Alliance latine (met en lumière les efforts qu'ont faits Napoléon Ier et Napoléon III pour réaliser le rêve d'une union latine). — G. SALVEMINI. La Triple-Alliance; VI (précise les accords de 1902 qui rendirent plus solide l'entente franco-italienne et l'entente anglo-italienne). — J. ALAZARD. La crise russe. — C. BOUGLÉ. L'attitude nouvelle du socialisme français. — Léon POLIER. Le fer lorrain et ses débouchés après la guerre. = N° 2, 1er juin.

Digitized by Google

Albert MOUSSET. Vingt ans de relations diplomatiques entre la France et l'Espagne (va de la fin du XIXe siècle jusqu'à la guerre actuelle). — C. BARBAGALLO. Les responsabilités politiques de la guerre franco-prussienne de 1870-1871; III. = N° 3, 1er juillet. G. SALVEMINI. La Triple-Alliance; VII (étudie la façon dont fut renouvelé en 1902 le traité de la Triplice). = N° 4, 1er août. Albert MATHIEZ. La Révolution et les étrangers; III (c'est la phase de « l'Enfer »; elle fut hâtée par la situation militaire du milieu de 1793. On poursuit les étrangers dans l'intérêt de la défense nationale). — A. AMATO. Les droits de la Pologne dans un document de l'époque du démembrement (reproduit un document des archives de Turin; protestation adressée en 1772 par les confédérés polonais aux cours européennes contre le démembrement). — J. ALAZARD. Les événements de Grèce et la situation balkanique. = N° 5, 1er septembre. A. MATHIEZ. La Révolution et les étrangers; IV (dernière phase de la politique révolutionnaire à l'égard des étrangers : l'échafaud). — Ettore ROTA. L'entente intellectuelle franco-italienne avant la Révolution. = N° 6, 1er octobre. Felia MOMIGLIANO. L'influence française et l'unité allemande d'après Giuseppe Mazzini. — Léon POLIER. La révolution agraire en Russie.

21. — Académie des inscriptions et belles-lettres. Comptes-rendus des séances, 1917, mai-juin. — Dr L. CARTON. Les fouilles de Bulla Regia en 1916 (l'église du prêtre Alexander; l'édifice que Tissot a appelé à tort la forteresse punique; les thermes; grande inscription malheureusement incomplète). — A. MORET. Un jugement de dieu au cours d'un procès sous Ramsès II (jugement rendu par le roi divinisé Ahmès Ier, 1580-1577, au début du règne de Ramsès II, 1300-1234; exemples de jugements pareils). — Paul DURRIEU. Rapport sur le concours des antiquités de la France en 1917.

22. — Académie des sciences morales et politiques. Comptes-rendus des séances et travaux, 1917, septembre-octobre. — Arthur CHUQUET. L'assassinat de Marat (suit Charlotte Corday heure par heure depuis le 9 juillet 1793 où elle prit la diligence à Caen jusqu'au 13 juillet à sept heures et demie du soir où elle assassina Marat, dans la maison de la rue des Cordeliers, démolie en 1876). — Henri WELSCHINGER. Ce que pensait Fréderic Nietzsche de la Kultur et de l'histoire allemandes (courte biographie de Nietzsche; ses invectives contre Strauss; son étude sur « l'utilité et l'inconvénient des études historiques pour la vie »). — Paul MEURIOT. Pourquoi et comment furent dénommées nos circonscriptions départementales (le chiffre de quatre-vingt-un départements fut emprunté à la « Topographie » de Robert de Hesseln qui avait divisé la France en neuf contrées réparties chacune en neuf districts; il y eut en plus hors cadre le département de Paris et la Corse; hésitations sur les noms des départements; dans un premier projet, vingt et un départements étaient

Digitized by Google

appelés du nom de la ville chef-lieu; finalement, la Constituante adopta la nomenclature géographique, avec une seule exception, on disait : le département de Paris. Projets de redistribution territoriale sous la Convention; défend dans sa conclusion le département et proteste contre la création de grandes régions). = Novembre. Arthur CHUQUET. Doudan et la Prusse (Doudan avait touché, sous le gouvernement de Juillet, aux affaires étrangères; plus tard, il suivit d'un regard attentif les événements de 1866; il devina que la Prusse dominerait l'Allemagne, qu'elle nous ravirait l'Alsace et la Lorraine; il vit en 1871 ses prédictions se vérifier; extraits intéressants de ses œuvres). — Jacques FLACH. Comment la domination germanique avait été usurpée sur le sud-est de la France (Otton Ier s'empare en 937 de la personne du jeune Conrad, roi de Bourgogne; mainmise de l'Allemagne sur ce royaume sous Conrad et Rodolphe III; la lutte pour ce royaume entre Eudes de Blois et le roi d'Allemagne Conrad II). — Henri LORIN. L'Amérique latine et la guerre (la France doit prendre dans les états de l'Amérique latine une place de plus en plus grande; il faut prouver dans ces pays que, « toujours respectueux des libertés d'autrui, nous ne manquons pas plus en affaires qu'en éloquence de clairvoyance, de finesse et de volonté »).

23. — L'Anjou historique. 1917, juillet-août. — Marie de Blois, Yolande d'Aragon et Marie d'Anjou (notices extraites de l' « Histoire des Illustres d'Anjou » composée en 1733 par Pocquet de Livonnière). — Une légitimation d'enfant à Angers, 1693 (tiré des « Arrêts célèbres pour la province d'Anjou », du même). — Les cérémonies religieuses dans le diocèse d'Angers au XVIIIe siècle (d'après le coutumier du grand séminaire d'Angers). — François-Jacques Walsh, comte de Serrant, 1714-1782 (d'une ancienne famille catholique d'Irlande, il acheta en 1749 la seigneurie de Serrant en Anjou avec la baronnie de Bécon; détails sur ce fief). — Un Grandmontain janséniste en Anjou, 1740 (le P. Denian; sa mort, en 1740, fit quelque bruit parce qu'il était opposant à la bulle Unigenitus et que le clergé refusa les sacrements). — Les chanoines de la Trinité d'Angers et l'abbesse du Ronceray (ces chanoines étaient-ils curés de l'abbaye du Ronceray ou l'abbesse avait-elle le droit de s'adresser à n'importe quel prêtre pour les fonctions religieuses? Il y eut à ce sujet un procès en 1781; arguments produits par les factums des deux parties; les chanoines eurent gain de cause). — Les Constitutions de 1793 et 1795 jugées par un patriote angevin (Louis-Guillaume Papin; article parus dans un journal angevin). — Les Vendéens amnistiés, 1800 (le préfet Montault plaide en faveur des Vendéens amnistiés, qui n'avaient pas réclamé à temps leur radiation de la liste des émigrés). — Campagne de Vendée en 1815 (notice du marquis d'Escayrac de Lauture, aide de camp du comte Charles d'Autichamp; elle avait été publiée dans le « Bulletin de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne de 1915 »). — Les établissements scienti-

Digitized by Google

fiques de la ville d'Angers, 1816 (rapport du préfet baron de Vismes). — Mémoires de M. Perdrau, curé de Saint-Étienne-du-Mont (né à Angers en 1820, mort à Viroflay en 1906; passages de ses mémoires, imprimés en 1906, qui concernent l'Anjou).

24. — Annales de Bretagne. 1917, juillet. — J. ALLENOU. Histoire féodale des marais, territoire et église de Dol (M. Allenou, ancien élève de l'École des chartes, avait préparé une édition de la grande enquête faite en 1181 par ordre du roi d'Angleterre Henri II pour la reconstitution du domaine archiépiscopal de Dol; il est décédé le 10 janvier 1917; la *Revue* se propose de publier cette édition dont elle signale ici le grand intérêt; bibliographie du sujet). — P. VIARD. Les subsistances en Ille-et-Vilaine sous le Consulat et le Premier empire; I (prix des grains et du pain de l'an VIII à 1810). — Léon DUBREUIL. Révolutionnaires de Basse-Bretagne : Joseph Le Normant de Kergré (né à Guingamp en 1744, dernier maire de la ville sous l'Ancien régime; son rôle sous la Révolution; le Consulat le nomme commissaire du gouvernement près le tribunal de Guingamp; il meurt le 5 avril 1807). — M. BERNARD. La municipalité de Brest de 1750 à 1790; suite (cf. *Rev. histor.*, t. CXXI, p. 372). — La métropole de Bretagne; suite (cf. *Ibid.*, t. CXXV, p. 372). — Chronique d'histoire et de littérature de la Bretagne (on y signale quelques poésies en Breton). = Octobre. René DURAND. Le commerce en Bretagne au XVIII^e^ siècle (tire de « l'Almanach général du commerce, des marchands, négociants, armateurs de la France, de l'Europe et des autres parties du monde », publié en 1788 par Gournay, avocat au Parlement, les renseignements sur les villes commerçantes de la Bretagne; d'après eux, M. Durand a dressé une intéressante carte de la Bretagne commerciale au XVIII^e^ siècle). — P. VIARD. Les subsistances en Ille-et-Vilaine sous le Consulat et le Premier Empire; suite (les mauvaises récoltes de 1810 et 1811; troubles en Bretagne, au début de 1812, causés par la cherté des vivres). — D. BERNARD. Contribution à la bibliographie bretonne (le dictionnaire et la grammaire de Grégoire de Rostrenen parus en 1732 et 1738; documents sur les souscriptions des états à ces deux ouvrages; nomenclature des ouvrages en langue bretonne imprimés dans le Finistère et les Côtes-du-Nord au XIX^e^ siècle). — La métropole de Bretagne; suite (cf. *Rev. histor.*, t. CXXV, p. 372). — Jean ALLENOU. Histoire féodale des marais, territoire et église de Dol (début de l'enquête; texte latin avec traduction française en regard).

25. — Mémoires de l'Académie de Vaucluse. 1917, 3^e^ trimestre. — Adrien MARCEL. De quelques étymologies avignonnaises (la tour de la Gache et la tour de Trouillas au palais des papes; la Mirande, partie de ce palais = le Belvedère; les deux tours de la grande et petite Meuse, la *meuse* est une roue hydraulique en bois servant à puiser l'eau; la porte de l'Oulle, sans doute du voisinage de moulins à huile; le portail Magnamen, sans doute des magniens ou chaudronniers, etc.). —

Digitized by Google

L.-H. LABANDE. La légation d'Avignon de 1464 à 1476 (Pierre de Foix, légat à Avignon depuis 1433, mourut le 13 décembre 1464; déjà avant sa mort Louis XI avait commencé ses intrigues pour lui faire donner un successeur à son gré; candidats qu'il propose successivement, entre autres Charles de Bourbon, archevêque de Lyon; le roi finit par avoir gain de cause; Bessarion, nommé légat en France, y apporta, datée du 2 avril 1472, la bulle qui conférait à Charles de Bourbon la légation d'Avignon et le bref qui en informait les consuls de cette ville; triste situation d'Avignon à cette date; à suivre). — Joseph DIDIÉE. Notes bibliographiques (signale le livre du comte de *Gérin-Ricard* : Aperçu généalogique sur les Bruny, barons de la Tour d'Aigues et marquis d'Entrecasteaux en Provence; très consciencieux). — Dr COLOMBE. L'aile du conclave et la petite tour de Benoît XII (marque la destination de chacun des étages de cette aile; indique l'emplacement de l'appartement des hôtes et à ce propos signale les hôtes illustres qui visitèrent Avignon de 1362 à 1395; les étages inférieurs de l'aile; étude très fouillée).

26. — Revue de l'Agenais. 1917, mars-avril. — Ph. LAUZUN. Profils militaires : Armand de Gontaut, baron de Biron, maréchal de France (reproduit une ancienne gravure, portrait du maréchal; dans les marges sont représentés ses exploits; explication de ces vignettes; biographie sommaire de Biron. Les Gontaut ne sont-ils pas originaires de Gontaut en Agenais?) — E. D. Quelques voies romaines sur la rive gauche de la Garonne en Agenais, Bazadais et Bordelais; II (quatrième étape de la première voie, de Sirione à Burdigala; deuxième voie, la Peyrigne, voie empierrée reliant Agen à Lectoure; troisième, la Carrère, autre voie d'Agen à Bordeaux, doublant la voie militaire). — F. FERRÈRE. La vie intellectuelle de l'ouvrier; suite. — Théodore STANTON. La collection Ripley à la bibliothèque de la ville d'Agen (livres anglais et américains ayant appartenu au critique américain George Ripley, 1802-1880; sa veuve épousa M. Pinède qui fut trésorier-payeur du Lot-et-Garonne). — S. ALLÈGRE. Noms grecs dans les Pyrénées centrales (Artigue = terrain défriché; Artiga Delin = le dieu de Délos; Arrès; Bégos = pain; Bellan = le dieu Apollon Belenos, on a proposé la même étymologie pour les ballons des Vosges; Artias = ἄρκτος, ours, etc.). = Mai-juin. Ph. LAUZUN. Quelques lettres de Marguerite de Valois (I : du 12 août 1573 au prince de Toscane, des archives des Médicis à Florence; II : de 1576 à son frère François, collection Egerton au British Museum; III-V : de 1581 à Mlle de Caumont, British Museum; VI et VII : de 1588 au grand-duc de Toscane, Ferdinand Ier, archives des Médicis à Florence). — S. ALLÈGRE. Noms grecs dans les Pyrénées centrales; suite (Thermes, La Pique, Pallas, Isil = Isis, Garonne, où l'on trouve un souvenir de Garuonas ou Géryon, Luchon = le dieu Ilixo, héros éponyme, rappelle l'Ilissos, etc.). — D. GRANAT. Le climat de l'Agenais au XVIIIe siècle; suite (l'hiver

Digitized by Google

de 1765-1766). — DARNALT. Les antiquitez d'Agen; suite et fin (panégyrique de la reine Marguerite de Valois, bienfaitrice du collège d'Agen; éloge d'Agen. Nous supposons qu'on réunira l'ouvrage en volume). = Juillet-août. J.-R. MARBOUTIN. Le comte d'Estrades et le rachat de Dunkerque (publie un portrait de d'Estrades gravé par Krafft dans la « Description historique de la ville de Dunkerque », 1730, et rappelle à ce propos les négociations de d'Estrades en Angleterre, 1662, à la suite desquelles Dunkerque fut rendue à la France). — Alfred LACROIX. Notice historique sur Bory de Saint-Vincent (le célèbre naturaliste né à Agen le 6 juillet 1778, mort à Paris le 26 décembre 1846; c'est le début de la notice lue par le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences dans la séance publique du 18 décembre 1916). — Ph. LAUZUN. Le grand erratum ou comme quoi Napoléon n'a jamais existé (la première édition de cette fantaisie parut à Agen en 1835; l'auteur est J.-B. Perès; on reproduit l'œuvre sous sa première forme). — S. ALLÈGRE. Noms grecs dans les Pyrénées centrales; suite et fin (cherche comment ces noms grecs sont arrivés dans ces pays et commente le passage d'Ammien Marcellin, ch. IX).

27. — Revue de l'Anjou. 1917, mai-juin. — E. QUERUAU-LAMERIE. Une année du théâtre d'Angers, 1797-1798, an V-an VI (le directeur était Deschamps fils; les artistes; le répertoire; l'article a eu pour source principale les lettres écrites par l'un des acteurs, Antoine-François Picard, à son frère Louis-Benoît, l'auteur dramatique, futur membre de l'Académie française). — Guido CARELLI. Le roi Robert Ier et les Lieux saints (traduit de la *Rivista Araldica del Collegio araldico di Roma*; le roi de Naples était, comme l'on sait, originaire de l'Anjou). — G. GRASSIN. Angers et l'Anjou pendant la guerre, juin 1916. = Juillet-août. F.-G. LEDOS. Joseph Denais, écrivain et journaliste angevin. Esquisse biographique (né à Beaufort-en-Vallée le 21 octobre 1851, directeur de divers journaux conservateurs en province; à suivre). — Dr Olivier COUFFON. L'église Saint-Démétrius à Salonique (détruite dans le dernier incendie; d'après des notes de route). — G. GRASSIN. Angers et l'Anjou pendant la guerre, juillet et août 1916.

28. — Revue de Saintonge et d'Aunis. 1917, février-avril. — J. DEPOIN. Introduction à l'histoire des évêques de Saintes jusqu'au règne de saint Louis; suite (la légende de l'évêque Trojan; chronologie des évêques de Saintes du milieu du IVe siècle au début du VIe siècle; légende de l'évêque Vincent; traditions du monastère de Lérins, de l'église Dax, fausse légende espagnole). — Ch. DANGIBEAUD. Enquête relative à la création d'un pont à Royan en 1551. — ID. Minutes de notaires (on nous fait observer que ces minutes de notaires sont rangées par ordre alphabétique de familles; ainsi le présent article est consacré aux familles de Hardy à Humeau). = C.-rendu : *Musset*. Saintes, Pons, Saint-Jean d'Angély (texte trop concis). — Journal de Jean Vallier, maître d'hôtel du roi, 1648-1657; t. III (beaucoup de renseigne-

Digitized by Google

ments sur la Saintonge). = Juin-août. J. DEPOIN. Introduction à l'histoire des évêques de Saintes; suite (légende de l'évêque Leodegarius, Liguaire, fragment de sa vie conservé par le bréviaire; il fut mis à mort par Ebredulfus, conseiller du roi des Wisigoths, Witteric; veut identifier Ebredulfus avec le duc d'Anjou et de Touraine Berulf, dont il est question dans Grégoire de Tours, et qui aurait, après sa disgrâce, appelé Witteric dans la Gaule méridionale entre 602-609; les reliques de Liguaire). — Ch. VIGEN. Callières de Normandie et de Saintonge (rapports entre les deux familles de ce nom, l'une originaire de la Saintonge, l'autre de la Normandie). — Ch. DANGIBEAUD. Enquête relative à la création d'un pont à Royan en 1551; fin. — ID. Minutes de notaires, de Huon à Joubert (suite). = Octobre. E.-J. GUÉRIN. Le pain de l'égalité (diverses mesures prises au temps de la Convention, soit par l'assemblée, soit par les autorités locales pour restreindre la consommation du pain et pour en taxer le prix). — J. DEPOIN. Introduction à l'histoire des évêques de Saintes jusqu'au règne de saint Louis; suite (réunit dans cet article les documents sur quelques personnalités de l'église saintone qui n'ont point exercé l'autorité épiscopale, mais ont été considérés comme saints, les abbés de Saintes Martin, Eutrope et Saloine; Vaise, martyr au temps du roi des Wisigoths Alaric II). — Ch. VIGEN. Callières de Normandie et de Saintonge; suite et fin (les Callières de Normandie; la vie et les ouvrages de ces Callières au XVII[e] et au début du XVIII[e] siècle). — Ch. DANGIBEAUD. Minutes de notaires familles, Joubert-La Roche. = C.-rendu : *Brutails*. La question de saint Fort (la « démolition » de ce saint a soulevé à Bordeaux une vive émotion).

29. — Revue historique de Bordeaux. 1917, juillet-août. — J.-A. BRUTAILS. Autour de saint Fort (réfute les objections présentées par M. Chauliac contre l'identification de saint Fort et de saint Seurin, *fort* étant simplement la *châsse* de saint Seurin sur laquelle on prêtait serment; maintient toutes ses conclusions). — Ch. BÉMONT. La mairie et la Jurade dans les villes de la Gascogne anglaise : Saint-Émilion; suite. — Jos. BENCAZAR. Éclaircissements sur les finances de Bordeaux, 1701-1791; suite (les petites fermes; la régie de la ville; liquidation des octrois en 1791). — Abbé E. DOUAT. Une paroisse rurale à la fin du XVIII[e] siècle (Samonac; suite et fin). — Serment de fidélité à la czarine (*sic*) de Russie prêté à Bordeaux en 1786 (par M. Wittfooth, consul de Catherine II à Bordeaux; ce consul était un anglican; il venait d'être nommé assesseur au Collège impérial des Affaires étrangères et, pour prêter serment, il dut recourir au pasteur de l'Église réformée française de Bordeaux, bien que celle-ci n'eût pas encore d'existence légale. Publie le procès-verbal du Consistoire où ce cas extraordinaire est relaté). = C.-rendu : *Ed. Champion*. A propos de la naissance du duc de Bordeaux. Châteaubriand et les dames de la Halle. Correspondance inédite (curieux).

Digitized by Google

30. — La Revue savoisienne. 1917, 2e trimestre. — Charles MARTEAUX et Marc LE ROUX. Boutae; 4e supplément (fouilles aux Fins d'Annecy en 1916; vases, amphores, poids d'argile, etc.; crâne burgonde recueilli en 1911-1912; note sur la voie romaine de *Boutae* à *Genova*). — Ch. REBORD. Bibliothèque publique d'Annecy (fin de cette étude qui entre dans le plus petit détail). — F. M. Éducateurs savoyards : les frères Caille (ils fondèrent, au début du XIXe siècle, sur la colline de Fourvière, à Lyon, une maison d'éducation, s'enrichirent et, par testament du dernier survivant, la maison devint une maison d'éducation gratuite). = 3e trimestre. J. DÉSORMAUX. Dent de Lanfon (l'étymologie de Lanfon serait Dentionem; on dit successivement mont Denson, mont d'Enson, Lenson, puis Lanfon). — F. M. Les cahiers de notes du général Borson (sur un certain nombre d'officiers savoyards, Henri Costa de Beauregard, 1752-1824; Joseph Guillet Pougny de Monthoux, fin XVIIIe siècle; Étienne-Louis Borson, 1771-1852). — F. MIQUET. En Savoie avant la Révolution (séries de petites études : obligation pour les conseillers municipaux d'accepter leur charge; les assentements ou engagements volontaires, 1765; une adjudication de travaux publics en 1755; salpêtriers savoyards). — Saint-Réal (deux lettres du marquis de SAINT-MAURICE sur lui, 21 octobre 1672 et 22 mars 1678). — J. DÉSORMAUX. Contribution au glossaire du français local parlé dans la région annecéienne au XVIe siècle (mots recueillis dans le « Coutumier de l'insigne prieuré de Talloires », publié en 1908). = C.-rendu : *Raoul Blanchard*. Annecy. Esquisse de géographie humaine (excellent).

CANADA.

31. — Review of Historical Publications relating to Canada. T. XXI (Publications de 1916). — *A.-E. Duchesne*. Democracy and Empire (depuis Cléon d'Athènes, on se demande si une démocratie peut gouverner un empire. La réponse serait négative, comme l'était celle de Cléon, sauf pour la France, parce que les Français, ne s'expatriant pas, se désintéressent de leurs dépendances, et parce que leurs grandes colonies possèdent tous les droits de la métropole). — *Currey*. British colonial policy, 1789-1915 (dans l'avenir, l'auteur souhaite que les marines de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, du Canada grandissent à proportion du développement pris par les Dominions et qu'elles travaillent, de concert avec la marine impériale, à la défense des intérêts communs). — *Arthur Berriedale Keith*. Imperial Unity and the Dominions (très remarquable et bien documenté. Souhaiterait de voir le gouvernement métropolitain renoncer à sa sanction des lois votées dans les Dominions pour négocier simplement avec les gouvernements locaux en cas de dissentiment, et demande que le Comité judiciaire du Conseil privé se transforme en cour d'appel finale. Réclame en outre la libre entrée pour les Indiens et autres sujets de

Digitized by Google

couleur dans les Dominions, un ministre colonial à demeure auprès du gouvernement central et un plan de défense générale conçu au point de vue de l'empire). — *Basil Worsfold.* The Empire on the Anvil (projets de fédération impériale; rôle de la ligue fondée en 1884 dans ce dessein. Si l'on enlève à l'électeur anglais une partie de son influence impériale au profit des Dominions, il faudra lui procurer un équivalent; car, alléger simplement les impôts d'empire, en les partageant avec les colonies, ne l'intéressera guère puisque les riches seuls paient l'impôt). — *Z. Lash.* Defence and Foreign Affairs (croit très possible de créer un organe des affaires étrangères communes qui respecte l'autonomie des Dominions). — *Percy Hurd* et *Archibald Hurd.* The New Imperial Partnership (beaucoup d'aperçus pratiques. Si l'on peut espérer détruire le militarisme, il n'en faudra pas moins demeurer sous les armes, à cause de l'âpre et dangereuse concurrence industrielle). — The Commonwealth of nations (ouvrage composite et volumineux dont M. Curtis n'est que l'éditeur; rappelle le livre d'Adam Smith). — *Lionel Curtis.* The Problem of Commonwealth (nécessité d'un organe central. « Si la diplomatie alliée a échoué dans les Balkans, cela tient en grande partie à la nécessité pour les cabinets de s'entendre entre Londres, Paris, Petrograd et Rome, à chaque proposition nouvelle. Qu'eût-ce été s'il eût fallu consulter en outre Ottawa, Melbourne, Wellington et Pretoria? » Autres études et articles sur ce grave sujet, notamment l'article du professeur *George B. Adams*, de Yale, qui regarde la guerre des Boers comme ayant préparé la mobilisation présente de l'Empire britannique). — Col. *Currie.* The Red Watch; Sir *Max Aitken.* Canada in Flanders (deux livres écrits sans méthode et sans expérience). — *Riddell.* The Rise of Ecclesiastical Control in Quebec (bon; mais l'auteur manque un peu trop de connaissances générales en histoire et attache trop d'importance aux inventions sociologiques). — *Thomas Marquis.* The Jesuit missions (série des *Chronicles of Canada.* Convenable; mais n'a pas renouvelé son sujet. Il y aurait beaucoup à dire sur les jésuites diplomates et patriotes chez les sauvages et sur leur œuvre au milieu même des colons français). — *L.-P. Lejeune.* Tableaux synoptiques de l'histoire du Canada, 1500-1700 (l'auteur ignore les travaux anglais). — Abbé *Ivanhoé Caron.* La colonisation du Canada sous la domination française (excellent résumé, statistiques utiles. Analyse le rapport de Catalogne comme inédit, quoique la Société Champlain l'ait publié en entier il y a bientôt dix ans). — Professeur *Colby.* The Fighting governor (Frontenac. Très bon portrait de ce gouverneur, bien présenté dans son cadre). — *A. G. Doughty.* A Daughter of New France (Madeleine de Verchères, avec magnifiques gravures, dont une reproduction faite par la princesse Patricia de Connaught; tiré à 170 exemplaires). — *Louise Hasbrouck.* La Salle (insuffisant; ne s'est guère servi que de Parkman, dont l'œuvre date de cinquante ans). — Abbé *Couillard Després.* La noblesse de France et du Canada (noblesse

Digitized by Google

créée pour le Canada. Louis XIV la trouvait trop nombreuse. Montre que cette noblesse pauvre demeura au pays après la conquête et que la classe des fonctionnaires rentra seule en France). — *Massicotte* et *Régis Roy*. Armorial du Canada français (première série; 140 écussons environ. Ces armoiries témoignent du « goût exquis » dont faisaient preuve les héraldistes de France). — *Clarence Alvord*. The Mississipi Valley in British Politics (deux volumes de valeur réelle sur les suites territoriales de la conquête canadienne. Insiste longuement sur la fameuse discussion, presque ignorée en France, qui s'éleva en Angleterre pour savoir si l'on garderait le Canada avec la région de l'Ohio-Mississipi, colonie de peuplement éventuel, ou si l'on ne préférerait pas la Guadeloupe à cause de ses produits immédiats). — *William Wood*. A Chronicle of Carleton (vie militaire du personnage, dont il faudrait qu'un écrivain civil nous exposât maintenant la carrière administrative trop négligée jusqu'ici). — *Clarence Alvord* et *Clarence Carter*. The New Regime, 1765-1767 (t. XI des collections publiées par la Bibliothèque historique de l'Illinois; se rapporte aussi bien à l'histoire de Québec, dont relevait ce pays au point de vue religieux et missionnaire, qu'à l'histoire même de l'Illinois. Important; mais classement défectueux des documents et traductions superficielles des textes français). — *Louise Kellog*. Frontier Advance in Upper Ohio, 1778-1779 (t. XXIII des publications de la Société historique de Wisconsin. Détails minutieux puisés dans la correspondance des officiers sur la guerre d'Amérique en ces parages, mais tous de provenance exclusivement américaine). — *Alfred Decelles*. The « Patriotes » of « 37 » (la rébellion et les événements de 1837-1838; impartial). — Prof. *Macmachan*. The Winning of Popular Government, the union of 1841 (étudie moins le mécanisme constitutionnel de l'époque que le caractère des gouverneurs, notamment de Lord Elgin, et considère surtout l'importance politique de leur personnalité). — *Colquhoun*. The Birth of the Dominion (l'auteur a eu d'autant plus de mérite à remplir sa tâche que l'on manque de documents sur la conférence de 1864, où fut décidée l'union des provinces, les journalistes ayant été exclus des séances; mais on possède les débats des parlements locaux. Cette histoire montre une fois de plus combien désireux étaient alors les libéraux anglais, Gladstone et Bright en tête, de se débarrasser du Canada). — *Saunders*. Life and Letters of Sir Charles Tupper; *Longley*. Sir Charles Tupper (abondance de documents sur ce personnage politique qui aura contribué surtout à mettre dans l'union canadienne la Nouvelle-Écosse, mais qui a eu le tort de donner le mauvais exemple en acceptant du *Canadian Pacific* 1,000 actions, qui valurent, de son vivant, près de 300,000 dollars, pour avoir défendu la Compagnie devant le Parlement). — *Oscar Skelton*. The day of Sir Wilfrid Laurier (très élogieux pour le ministre qui vient de prendre sa retraite et qui sut empêcher Chamberlain de créer prématurément un parlement impérial). — *Arthur Doughty*. Report on Canadian Archives, 1914-1915

Digitized by Google

(sièges de Saint-Jean et de Chambly en 1775; ordonnances constitutionnelles de Québec de 1768 à 1791; catalogue des pamphlets réunis dans les archives de 1611 à 1867). — *Castell Hopkins.* The Canadian Annual Review of Public Affairs (depuis quinze ans, cet excellent recueil conserve de nombreux détails qui se perdraient sans retour et qui sont utiles à retenir pour un public possédant bien moins de recueils périodiques en tout genre que le public anglais). — *Édouard Richard.* Acadie (réédition somptueuse et posthume d'un ouvrage sans valeur). — *Arthur Doughty.* The Acadian Exiles (impartiale mise au point de l'histoire de l'expulsion). — *David Allison.* History of Nova Scotia (entreprise de librairie à l'américaine, où l'éditeur s'enrichit en spéculant sur la vanité du public dont il imprime des autobiographies inutiles). — Rev. *George Patterson.* History of the County of Pictou (réimpression d'un livre publié en 1877 sur l'un des plus intéressants comtés de la Nouvelle-Écosse, peuplé de vieux Écossais qui avaient apporté des Hautes et Basses-Terres leurs mœurs, caractères et querelles religieuses). — Sénateur *Pascal Poirier.* Voyage aux îles Madeleine, 1915 (séjour d'Acadiens; un vrai paradis catholique). — Abbé *Couillard-Després.* Histoire de la seigneurie de Saint-Ours; t. I (« excellent livre, en somme », qui dépeint minutieusement une seigneurie typique du vieux Canada). — Chanoine *Cloutier.* Histoire de la paroisse de Champlain (un peu naïf, mais très important pour l'histoire sociale du XVIIe siècle. Explique par similitude plusieurs traits du vieux catholicisme anglais au moyen âge. MM. Sulte et Massicotte ont aidé l'auteur de leur expérience). — *Chester Martin.* Lord Selkirk's Work in Canada (très bon travail scientifique et très complet) .— Lettres de Mgr Provencher (publiées par la Société historique de Saint-Boniface; se rattache à l'histoire de la colonisation du Nord-Ouest par Lord Selkirk). — Le P. *Morice.* Vie de Mgr Langevin (passionné au sujet de la grande querelle scolaire du Manitoba, que le projet catholique aurait transformé en une Autriche polyglotte). — Cap. *Burton-Deane.* Mounted Police life in Canada (intéressants souvenirs de trente et un ans de service). — David Thompson's Narrative (publié par la Société Champlain. Grands éloges de l'homme et de l'œuvre). — *Milo M. Quaife.* Journals of Captain Lewis and sergeant Ordway on the expedition of 1803-1806 (expédition militaire dans le vieil Orégon. Discipline rude : cent coups de fouet n'étaient qu'une légère punition). — *Katharine Judson.* Early Days in old Oregon (écrit surtout pour la jeunesse). — *O'Hara.* Catholic history of Oregon (réédition améliorée). — Archidiacre *Collison.* In the Wake of the War Canoe (souvenirs d'un missionnaire sur les Indiens du Nord de la Colombie britannique). — Rev. *Thomas Crosby.* Up and Down the North-Pacific (autres souvenirs d'un méthodiste). — *Robert Bartlett.* The last voyage of the *Karluk*, 1913-1916 (la perte du navire, avec toutes les notes scientifiques, réduisit à néant le bénéfice de l'expédition canadienne arctique sous le commandant de Stefansson. Mais

Digitized by Google

il semble bien qu'il y eut aussi de l'insubordination ou de la mésentente entre les chefs et parmi l'équipage). — Abbé *Auguste Gosselin*. L'Église du Canada après la conquête, 1760-1775 (t. VII de la grande histoire de l'Église canadienne, entreprise par l'auteur. Bon et sincère, bien qu'un peu spécial). — *Eugène Stock*. History of the Church Missionary society, tome IV (montre l'extraordinaire progrès, moral et économique accompli par les Esquimaux de l'île Herschel. Ils possèdent tous des montres, des machines à coudre, des appareils pour la lessive, des thermos-récipients; ils ont renoncé à leur immoralité et chez eux la sûreté est devenue complète).

GRANDE-BRETAGNE.

32. History. 1917, octobre. — Ch. H. FIRTH. L'expulsion du Long Parlement; 1er article (examen critique des sources). — M. et Mme Vaughan WILKES et J. A. WHITE. L'enseignement de l'histoire. 1° dans les écoles préparatoires; 2° dans les écoles élémentaires. — A. F. POLLARD. Magna Carta (1° il ne faut jamais dire que le roi Jean a signé la Grande Charte, car les chartes étaient alors scellées et jamais signées. Jamais les rois d'Angleterre n'ont signé un acte du Parlement. 2° Le seul texte de la Grande Charte qui ait jamais possédé une valeur juridique est celui de la neuvième année de Henri III et non celui de 1215. 3° Du sens du mot « liberté », tel qu'on le comprenait au XIIIe et au XIVe siècle. La Grande Charte n'a pas octroyé une liberté générale, mais a confirmé des privilèges spéciaux; elle a garanti d'amples franchises, allant jusqu'à conférer un pouvoir arbitraire sur la masse du peuple à une infime minorité de barons grands et petits. 4° Il est faux de croire qu'elle ait affirmé le principe qu' « il n'y a pas d'impôt sans représentation », car il n'y avait pas alors d'impôts. 5° Elle n'a en aucune façon créé ni confirmé le jugement par jury. C'est Sir Edward Coke qui a fait la popularité de la Grande Charte; la réelle valeur de cet acte consistait dans ce principe, implicitement contenu, mais non pas nouveau, que le pouvoir royal doit être limité et responsable et que les droits même excessifs des privilégiés ne peuvent être à la merci d'un pouvoir arbitraire). — G. CALENDER. La défaite de l'Armada et sa réelle signification (la flotte envoyée par Philippe II contre l'Angleterre était composée de navires à voile organisés à la mode du moyen âge pour permettre aux fantassins de combattre comme sur terre; l'Angleterre lui opposa une vraie flotte de guerre, constituée sur le modèle inauguré par Henri VIII. Bibliographie du sujet). = C.-rendus : *J. E. Morris*. A history of modern Europe, 1815-1878 (bon résumé). — *A. J. Klein*. Intolerance in the reign of Elizabeth (bon). — *P. J. Blok*. (Geschiedenis van een Hollandsche stad (c'est le tome III d'une excellente histoire de Leyde, 1572-1795). — *R. Muir*. The expansion of Europe (remarquable). — *Milioukov, Struve, Lappo-Danilevski, Dmowski, Williams*. Rus-

Digitized by Google

sian realities and problems (intéressant recueil de conférences qui ont été données à Cambridge).

33. — Quarterly Review. 1917, juillet. — Walter F. FORD. De l'influence exercée sur les prix par l'augmentation de la monnaie. — André LEBON. Leçons de la guerre en matière d'économie politique. — Martin CONWAY. Les arts dans la primitive Angleterre (analyse les quatre volumes publiés sur l'archéologie et les arts de la période anglo-saxonne par G. Baldwin Brown). — John LEYLAND. Les éléments inférieurs de la puissance maritime (aviation, navires-citernes pour le ravitaillement en huiles essentielles, bateaux-patrouilleurs de faible tirant d'eau et poseurs de mines, etc.). — Ismaïl KEMAL-BEY. L'Albanie et les Albaniens (coutumes albanaises; rapports de ce peuple avec le sultan de Constantinople. L'auteur, Albanais lui-même, rapporte des faits où il a été témoin et acteur, depuis environ 1911 jusqu'à la retraite forcée du prince de Wied). — José DE ARMAS. Espagne et Allemagne (d'après un ouvrage d'A. Fabra Ribas sur le socialisme et le conflit européen, qui est un plaidoyer éloquent en faveur d'une alliance de l'Espagne avec les puissances alliées. F. Ribas, qui était à Paris au moment où Jaurès fut assassiné, fait le procès des socialistes allemands et de leur attitude plus que servile en juillet et août 1914). — Paul VINOGRADOFF. Quelques éléments de la Révolution russe (les zemstvos et les paysans). — C. Ernest FAYLE. Réflexions sur les causes présentes de mécontentement (expose les graves conséquences produites par le contrôle direct de l'industrie ou mieux des industries de guerre par le gouvernement; regrette que le public soit si mal informé sur les sentiments qui animent le parti travailliste : est-ce pour établir en Angleterre le système prussien que les Anglais combattent?). — Colonel BLOOD. Le cours de la guerre (résume les opérations militaires en avril et mai 1917). = Octobre. Henri WELSCHINGER. Les papiers personnels de M. Thiers (publie quelques extraits concernant Lamartine, l'offre de la couronne au duc d'Orléans en juillet 1830, les négociations pour le retour du corps de Napoléon Ier, la question d'Orient en 1840, l'élection présidentielle en 1848 où Thiers conseille de voter pour Louis Bonaparte contre le général Cavaignac, l'exil de Thiers en 1851-1852). — Méthodes allemandes en Turquie (l'auteur, qui a résidé pendant trente ans en Turquie, se propose de signaler à ses compatriotes certaines méthodes employées par les Allemands dans le commerce maritime, surtout comparées à celles des Anglais. Il montre que les ambassadeurs allemands se préoccupaient autant de commerce que de politique, que les marchands allemands étaient assurés de l'appui de leur gouvernement et de la haute finance, que d'ailleurs ils s'appliquaient à satisfaire les goûts de leur clientèle). — Edward PORRITT. L'éducation agricole aux États-Unis (résume l'œuvre du « Department of agriculture » de 1887 à 1914). — G. B. GRUNDY. Les noms de lieu en Angleterre (considé-

Digitized by Google

rations sur leur origine, leur notation, leurs déformations, les fausses étymologies proposées par des érudits qui s'ingéniaient à deviner le sens des mots sans se soucier de leur histoire ni des règles philologiques). — Le règlement final dans les Balkans (trace les frontières qui devraient contenir chaque nation dans de fermes limites; avec une carte). — Arnold WRIGHT. Une Inde nouvelle : les États malais (montre les progrès considérables réalisés par l'influence britannique dans la péninsule de Malacca depuis le traité conclu avec le Siam en 1909. Il s'est constitué là, sous le contrôle de « conseillers » britanniques, un protectorat dont les progrès financiers tiennent du prodige : les revenus des États qui constituent cette Fédération étaient en 1880 de 881,910 l.; ils étaient de 40,774,984 en 1915 et de 51,121,856 en 1916. Avec une carte). — William H. DAWSON. Le commerce allemand après la guerre. — Bernard HOLLAND. Lord George Hamilton et Sir Charle Dilke (d'après les ouvrages récents de Lord George Hamilton et de Stephen Gwynn et Gertrude M. Tuckwell). — J. E. G. DE MONTMORENCY. Éducation nationale et vie nationale (commente un projet de loi déposé le 10 août 1917 par le ministre, M. Herbert Fisher, et qui ouvre une ère nouvelle dans l'histoire de l'éducation nationale). — Les négociations pour le chemin de fer de Bagdad (surtout depuis 1888).

Digitized by Google

CHRONIQUE.

France. — Le 2 octobre 1917 est mort à Paris, dans sa quatre-vingt-quatorzième année, A. GUESNON. Normand d'origine, il était devenu Artésien par adoption. Il entra d'abord dans l'enseignement et fut, au collège de Valogne, maître d'études, alors que Léopold Delisle y était élève. Après avoir pris sa retraite comme professeur de l'Université, il consacra une inlassable activité à des recherches sur l'histoire d'Arras et de l'Artois. Chose curieuse, une de ses plus importantes publications, qui est l'*Inventaire chronologique des chartes de la ville d'Arras*, n'a pas été mis dans le commerce; c'est un fort vol. in-4° de 520 pages, sans titre, sans date et sans index, que l'on trouve déjà cité par A. Giry dans ses *Documents sur les relations de la royauté avec les villes* (1885). Parmi ses ouvrages livrés au public, mentionnons des fragments d'un *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras* (*Bulletin du Comité des travaux historiques et philologiques*, 1896), une analyse chronologique du *Cartulaire de l'évêché d'Arras* (1902), de nombreux et intéressants articles sur les trouvères artésiens parus dans *le Moyen âge* (1895, 1902, 1908-1910). Tout récemment encore, il avait donné dans les *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris* une intéressante étude sur *Un collège inconnu des Bons-Enfants d'Arras à Paris, du XIII^e^ au XV^e^ siècle* (1915). Un journal de Boulogne-sur-Mer, *le Télégramme*, annonçait dans son numéro du 13 octobre que la fille de M. Guesnon, M^me^ Seleur, a fait don à la ville d'Arras de la bibliothèque de son père, y compris ses fiches manuscrites. Le Conseil municipal a décidé de commémorer le nom de M. Guesnon en le donnant à une rue de la ville reconstruite. Ch. B.

— La mort d'Émile DURKHEIM, survenue à la fin de novembre 1917, a été pour l'Université, la Sorbonne et ses amis un coup bien cruel. Durkheim était avant tout un philosophe ; mais il a touché aussi par ses travaux à l'histoire, et la *Revue historique* doit à sa mémoire un souvenir ému. Il a été en France l'initiateur des études sociologiques. Sa thèse : *De la division du travail social* (1895); le recueil : *l'Année sociologique*, qu'il dirigea pendant de nombreuses années, ont ouvert une voie nouvelle et marqué un sillon profond. Il a formé des élèves excellents et enthousiastes qui continueront l'œuvre du maître. En 1912, il publie son bel ouvrage : *les Formes élémentaires de la vie religieuse, le système totémique en Australie* où, par la finesse

Digitized by Google

de l'observation et une grande puissance de raisonnement, il cherche à établir une théorie de l'origine des religions (cf. *Rev. histor.*, t. CXIII, p. 365). Quand la guerre éclata en 1914, il se posa à lui-même cette troublante question : *Qui a voulu la guerre?* Et, quand il eut terminé ses recherches conduites avec beaucoup de sincérité, la responsabilité entière de l'Allemagne ne fit aucun doute pour lui; avec la collaboration de M. Ernest Denis, il écrivit sous ce titre la brochure dont nous avons dit le grand et légitime succès (*Rev. histor.*, t. CXVIII, p. 348). Cette guerre lui devait être cruelle. Son fils unique, qui était son disciple et donnait de si grandes espérances, périt dans l'automne de 1915 lors de la retraite de Serbie. Émile Durkheim essaya de se raidir contre la douleur; il chercha dans le travail une diversion et une consolation; il déploya une grande activité au service de la Sorbonne où son autorité était fort grande; il se surmena et la mort l'a frappé en plein labeur, alors qu'il n'avait pas encore atteint sa soixantième année. C. Pf.

— Eugène Berger, qui vient de trouver au Maroc une mort glorieuse, était le fils de Philippe Berger, professeur au Collège de France et membre de l'Institut. Il sortit de l'École des chartes en 1913, en présentant comme thèse une *Étude historique et archéologique sur l'abbaye de Saint-Père de Chartres*. Réformé, il parvint cependant, après la déclaration de guerre, à s'engager dans un régiment d'infanterie, et combattit vaillamment sur le front d'Alsace et dans les montagnes de Macédoine, où il fut blessé. Après sa guérison, E. Berger fut envoyé au Maroc, comme sous-lieutenant au 1er étranger. Mais le jeune officier ne put se résoudre à mener, dans une ville, la vie de garnison. Pour continuer à se battre, il sollicita comme une faveur son affectation à un bataillon de « joyeux ». Il est tombé, le 15 octobre 1917, frappé d'un coup de sabre à la tête, en maintenant intrépidement sa section, cernée par un fort contingent de dissidents marocains, sur une position qu'il fallait conserver à tout prix.
— Pierre Gautier appartenait à la promotion de 1907. Le *Catalogue des actes des évêques de Langres du VIIe siècle à 1111*, qui constituait sa thèse de sortie, revu et remanié, fut présenté manuscrit, en 1916, au concours des Antiquités de la France, à l'Académie des inscriptions, et valut à son auteur une deuxième médaille. Cet important travail sera publié, aussi prochainement que possible, dans la *Bibliothèque de l'École des Hautes-Études*. C'est aux mêmes recherches diplomatiques que se rattache un mémoire sur un *Diplôme de Robert le Pieux pour l'abbaye de Saint-Bénigne de Dijon*, paru en 1909 dans le *Moyen âge*. Archiviste de la Haute-Marne depuis 1908, P. Gautier a publié en 1912-1913, dans le *Bibliographe moderne*, une notice sur *le Fonds Laloy aux archives de la Haute-Marne*. Esprit ouvert et pénétrant, on était en droit d'attendre de lui d'excellents travaux, et sa perte a été douloureusement ressentie par tous

Digitized by Google

ceux qui ont pu le connaître et l'apprécier. Un obus allemand l'a atteint, le 12 juin 1917, dans le voisinage de Ban-de-Sapt. Il était capitaine d'infanterie. — Son camarade Georges MATHIEU, de la promotion de 1908, avait consacré sa thèse au *Marais de Bordeaux de 1559 à la Révolution*, sujet qui lui fournit la matière d'un article inséré peu après dans la *Revue historique de Bordeaux*. Nommé dès la même année 1908 archiviste de la Corrèze, il a donné au *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts* de ce département divers articles (*Courte chronique écrite à Ayen, 1560-1589; Notes sur l'hôpital de Tulle sous l'Ancien régime*, etc.) et publié en 1912, chez Champion, des *Notes et documents sur l'instruction publique en Corrèze pendant la Révolution*. En même temps (1912-1913), il faisait paraître les *Répertoires numériques* des fonds anciens et des séries révolutionnaires de ses archives. Aspirant dans un régiment d'infanterie, il est tombé à Corbeny (Aisne), le 8 mai 1917.

A ces noms, il faut ajouter ceux de trois élèves en cours d'études à l'École des chartes : René ABRIBAT et Pierre GOISQUE, tués devant Verdun le 15 décembre 1916, et Robert GÉRARD-DETRAUX. R. P.

— Le 16 décembre 1917 ont été élus membres ordinaires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres M. Charles-Victor LANGLOIS, directeur des Archives, en remplacement de M. Noël Valois, et M. l'abbé CHABOT, en remplacement de M. Michel Bréal.

Belgique. — La *Revue* a déjà mentionné la mort prématurée (à Cayeux, le 5 juillet 1917) de l'archiviste d'Ypres, Émile DE SAGHER. Le monde des historiens et des archivistes regrettera vivement la disparition du dernier conservateur de ce qui fut le plus riche dépôt d'archives communales de la Belgique. É. de Sagher était non seulement l'obligeance en personne : que d'historiens ont profité de sa collaboration anonyme. Lui-même a publié plusieurs ouvrages de valeur. Le sommaire des archives d'Ypres, paru sous le titre de *Notice sur les archives communales d'Ypres et documents pour servir à l'histoire de Flandre* (1898) avec trois suppléments, édités dans le *Recueil des actes de l'administration communale de la ville d'Ypres*, tomes XII, XIV et XV, constitue déjà une œuvre considérable. Il avait étudié particulièrement l'histoire du patriciat yprois et avait publié entre autres des études généalogiques sur les familles Baelde (1906) et Calmeyn (1912). En collaboration avec M. G. Des Marez, archiviste de la ville de Bruxelles, il avait préparé l'édition des *Comptes communaux de la ville d'Ypres de 1267 à 1329* (série in-4° de la Commission royale d'histoire de Belgique) dont deux volumes ont paru et dont le troisième était en préparation lorsque la guerre a éclaté. Il était devenu en 1896 archiviste de la ville où il était né le 17 septembre 1864; ses confrères de l'*Association des archivistes* l'avaient élu vice-président en 1914. V. D. L.

— M. Victor BRANTS, professeur à l'Université de Louvain, est

Digitized by Google

décédé à Bruxelles le 31 mars 1917. Sa mort a été hâtée, sans aucun doute, par les tragiques événements dont Louvain a été le théâtre. Il n'a pu se remettre de la commotion qu'il avait éprouvée à la nouvelle que les Allemands avaient incendié Louvain, et entre autres le quartier où se trouvait sa demeure. Bien que celle-ci eût été épargnée par hasard, il n'avait pas voulu y croire et ses amis ne parvinrent pas à le persuader de rentrer dans son foyer. Il s'était orienté d'abord vers l'économie politique et l'histoire économique. Chargé très jeune, en 1878 (il était né à Anvers le 23 novembre 1856), du cours d'économie politique, il fut désigné en 1883 à la chaire d'histoire de Belgique et vers 1892 à celle d'histoire de la géographie. Parmi ses études d'histoire économique, signalons *les Théories économiques aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles*, (1895); *Histoire des classes rurales aux Pays-Bas jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle* (dans les *Mémoires couronnés... de l'Académie de Belgique*, t. XXXII, 1881). Il s'était intéressé tout spécialement à la Belgique de l'époque des archiducs. Son principal livre consacré à ce sujet est intitulé : *la Belgique au XVIII^e^ siècle; Albert et Isabelle. Études d'histoire politique et sociale* (1910). Mais son ouvrage le mieux documenté et le plus instructif est *la Faculté de droit de l'Université de Louvain à travers cinq siècles* (1906). Bien qu'il continuât de faire de l'économie politique le principal objet de son activité intellectuelle, il a, comme historien, fourni une quantité énorme de travaux, dont plusieurs se distinguent par l'étendue de l'érudition et la nouveauté des résultats. V. D. L.

Grande-Bretagne. — Le tome III de la *Cambridge medieval history* a été retardé par la guerre. Il a d'abord fallu refaire les chapitres qui avaient été confiés auparavant à des écrivains allemands et autrichiens; puis est survenue la mort (14 novembre 1916) du professeur Gwatkin, qui avait pris plus que sa part des travaux préparatoires du volume. Les plus grosses difficultés ayant été levées, on compte maintenant qu'il pourra être distribué au printemps de 1918 et des mesures sont prises dès maintenant pour que les suivants paraissent dans les conditions normales de rapidité. A partir du 1^er^ décembre 1917, le prix de chaque volume sera majoré; il sera porté à 1 l. st.

Italie. — Le 7 décembre 1917 est mort à Florence, après une longue maladie, l'illustre historien italien Pasquale VILLARI. Né le 4 octobre 1827, à Naples, d'une famille de la moyenne bourgeoisie, il fit de bonnes études scolaires, puis étudia le droit, mais sans ardeur; il ne respira librement que le jour où on lui laissa suivre son goût pour l'histoire. Ses relations avec les jeunes libéraux napolitains l'obligèrent à quitter le royaume des Deux-Siciles pour se réfugier à Florence, où, de 1849-1859, il dut, pour continuer ses études, donner des leçons d'italien; il utilisait ses loisirs à se documenter sur Savonarole et put, en 1860, publier le premier volume de l'ouvrage qu'il a

Digitized by Google

consacré à la personne et à l'époque du fameux moine révolutionnaire. L'année précédente, le ministre Ridolfi l'avait nommé professeur extraordinaire d'histoire à Pise; il devint professeur ordinaire aussitôt après la publication de son *Savonarole*. Son étude sur Machiavel affermit et illustra un talent qui aurait peut-être été plus utile s'il avait été moins dispersé. Mais Villari ne pouvait se désintéresser de son pays d'origine, et, en 1875, il lui consacra ses fameuses *Lettere meridionali*, qui révélèrent au public italien les principaux éléments de la question du Sud et introduisirent le brillant historien en pleine politique. Dès 1870, il avait été élu député; il entra au Sénat en 1884 et fut ministre de l'Instruction publique dans le cabinet Rudini (1891-1892). Sans négliger les études historiques — témoin ses livres sur l'*Histoire des invasions barbares en Italie* et son *Italie de Charlemagne à la mort de Henri VIII* — il écrivit des articles sur la critique littéraire, à l'occasion de De Amicis ou de De Sanctis, sur la critique d'art, à l'occasion de Taine, sur les problèmes sociaux de l'Italie contemporaine, à l'occasion des phénomènes de la migration. Son patriotisme éclairé lui fit comprendre l'œuvre féconde que pouvait remplir à l'étranger la Société « Dante Alighieri »; lorsque la guerre mondiale éclata, il se rangea délibérément parmi ceux qui prévoyaient la victoire de l'Entente et le succès des revendications italiennes. Il est mort sans avoir vu l'une et l'autre, mais sans que sa confiance ait été altérée par les vicissitudes et la longueur du conflit. G. Bn.

ERRATA DU DERNIER NUMÉRO.

P. 425, l. 33-34, au lieu *de président en exercice de l'Institut*, lire *de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.*

P. 426, l. 8, au lieu de *De Democrita*, lire *De Democrito.*

Le gérant : R. Lisbonne.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur.

Digitized by Google

L'ALLEMAGNE ET NOUS

Dans le discours qu'il a prononcé à la Sorbonne le 1er mars 1918 (voir plus loin, p. 411), M. Stéphen Pichon, ministre des Affaires étrangères, a fait allusion à « une lettre déjà partiellement connue, que sa destinataire, l'impératrice Eugénie, a eu la délicate pensée de faire verser tout récemment à nos Archives nationales. Elle était adressée de Versailles, le 26 octobre 1870, par le grand-père de Guillaume II[1] ».

Nous avons la bonne fortune de pouvoir donner à nos lecteurs le texte complet de cette lettre, copiée sur l'original même, qui porte aux Archives la cote AEI, carton 27. Elle est écrite en entier de la main du roi de Prusse, sur une double feuille de papier dont le filigrane porte sur un feuillet le portrait du roi, sur l'autre les armes de Prusse. Nous en avons scrupuleusement reproduit la distribution, l'orthographe, l'accentuation et la ponctuation.

Nous avons cru devoir faire précéder la lettre du roi de Prusse par celle de l'impératrice Eugénie, dont une copie accompagne le document original.

Lettre de l'impératrice au roi de Prusse.

Sire,

Les malheurs qui accablent ma patrie me déterminent à m'adresser directement à Votre Majesté. Je puise le courage de faire cette démarche dans les souvenirs du passé.

Le sang n'a-t-il pas assez coulé? Le moment n'est-il pas venu de traiter avec la Nation Française et Votre Majesté ne croit-elle pas qu'une paix généreuse créant entre les deux pays d'indissolubles liens et n'imposant pas à la France un cruel stigmate

1. Le lendemain, 27 octobre, le maréchal Bazaine capitulait à Metz.

Digitized by Google

serait pour le Roi l'un de ses plus grands titres de gloire dans la postérité?

Sire, dans le malheur, on juge mieux les événements. Les sentiments que j'exprime à Votre Majesté doivent inspirer le cœur du Roi.

Je suis prête à tous les sacrifices personnels dans l'intérêt de la France; mais, je le demande au Roi lui-même, puis-je signer un traité qui imposerait une irréparable douleur à mon pays? Que Dieu éloigne à jamais du cœur de Votre Majesté les amertumes qui remplissent le mien.

EUGÉNIE.

Lettre du roi de Prusse Guillaume Ier.

Madame,

J'ai reçu la lettre que Votre Majesté a bien voulu m'adresser et qui a évoqué des souvenirs du passé que je ne puis me rappeler sans regrets!

Personne plus que moi ne déploré (*sic*) le sang versé dans cette guerre qui, Votre Majesté le sait bien, n'a pas été provoqué (*sic*) par moi.

Depuis le commencement des hostilités ma préoccupation constante a été de ne rien négliger pour rendre à l'Europe les bienfaits de la paix, si les moyens m'en étaient offerts par la France. L'entente aurait été facile tant que l'Empereur Napoléon s'était cru autorisé à traiter et mon gouvernement n'a même pas refusé d'entendre les propositions Jules Favre et de lui offrir les moyens de rendre la paix à la France. Lorsque à Ferriere (*sic*) des négociations parurent être entamées au nom de Votre Majesté, on leur a fait un accueil empressé, et toutes les facilités furent accordées au Maréchal Bazaine pour se mettre en rélation avec Votre Majesté, et quand le général Boyer vint ici, il était possible encore d'arriver à un arrangement si les conditions préalables pouvaient être remplies sans délai. Mais le temps s'est écoulé sans que les garanties indispensables pour entrer en négociations eussent été données.

J'aime mon pays comme Vous, Madame, Vous aimez le Vôtre,

Digitized by Google

et par conséquent je comprends les amertumes qui remplissent le cœur de Votre Majesté, et j'y compatis bien sincèrement. Mais après avoir fait d'immenses sacrifices pour sa défense, l'Allemagne veut être assurée, que la guerre prochaine la trouvera mieux préparée à repousser l'agression sur laquelle nous pouvons compter, aussitot que la France aura réparé ses forces et gagné des alliés[1]. C'est cette triste considération seule, et non le désir d'agrandir ma patrie, dont le territoire est assez grand, qui me force à insister sur des cessions de territoire, qui n'ont d'autre but, que de reculer le point de départ des armées françaises qui à l'avenir viendront nous attaquer.

Je ne puis juger si Votre Majesté était autorisée à accepter au nom de la France, les conditions que demande l'Allemagne, mais je crois qu'en le faisant, Elle aurait épargné à Sa patrie bien des maux et l'aurait préservée de l'anarchie qui aujourd'hui menace une nation dont l'Empereur pendant vingt ans avait réussi à développer la prospérité !

Veuillez croire, Madame, aux sentiments avec lesquels je suis

de Votre Majesté

le bon frère

GUILLAUME.

Versailles
le 26 octobre
1870.

1. Dans la séance du Reichstag du 30 décembre 1874, le chancelier, prince de Bismarck, qui ne s'était pas encore vanté alors d'avoir falsifié la dépêche d'Ems, dira de même : « C'est dans l'intérêt de l'Empire que nous avons conquis ces pays (l'Alsace et la Lorraine), à la suite d'une guerre heureuse, d'une guerre défensive où nous avons risqué notre peau ; ce n'est pas pour l'Alsace-Lorraine que nos guerriers ont répandu leur sang, mais pour l'Empire allemand, pour son unité, pour la protection de ses frontières ! Nous avons pris ces pays afin que les Français, dans leur prochaine attaque, ne partent pas de la pointe de Wissembourg, mais afin que nous possédions un glacis où nous puissions nous défendre avant qu'ils atteignent le Rhin » (*Politische Reden*, t. VI, p. 201). — [N. D. L. R.].

Digitized by Google

Digitized by Google

CHARLES-QUINT EN PROVENCE

(1536)

I.

Vers la rupture.

Dans la nuit du 1er au 2 novembre 1535, « à une heure après mynuict », Francesco Sforza, duc de Milan par la grâce de Charles-Quint, termina presque subitement une existence fort mouvementée. Cette nouvelle mit en émoi toute la péninsule. La succession de Sforza, mort sans laisser d'héritier, ne suscitait pas seulement l'ambition de multiples candidats dont les intrigues se heurtèrent sans tarder : c'est une question européenne qui était à nouveau posée. François Ier, en effet, nul ne l'ignorait, désirait rentrer en possession du duché que le sort des armes lui avait fait perdre en 1522. Depuis 1530, c'est à quoi tendaient tous les efforts de sa diplomatie. Quelle serait l'attitude de Charles-Quint revenant de Tunis avec le prestige de sa récente victoire sur l'Infidèle? « Chacun », écrit le cardinal du Bellay, « est escoutant et considérant ce qu'il adviendra de ceste mort du duc de Millan, jugeant qu'elle doibt estre celle qui, ou par doulceur ou par aigreur, mecte une finale résolution aux affaires non seulement d'Ytalie, mais de toute la chrestienté[1]. »

Les deux souverains apprirent l'événement presque à la même date : le roi de France, le 12 ou le 13 novembre, par l'intermédiaire du marquis François de Saluces; l'Empereur, le 14, en Sicile, par l'envoyé d'Antonio de Leyva, son lieutenant général

1. Bibl. nat., ms. fr. 5499, fol. 242 *bis* v°, Jean du Bellay à François Ier, Rome, 12 novembre 1535.

Digitized by Google

au Milanais. Tout de suite se firent jour des prétentions difficilement conciliables.

Celles de François Ier étaient connues; il les avait fait énoncer à plusieurs reprises, et naguère encore, en Sicile même, son ambassadeur auprès de l'Empereur, Claude Dodieu de Vély, en avait entretenu Charles-Quint. Le duché de Milan devait lui faire retour directement ou indirectement; le roi de France croyait faire preuve d'esprit de conciliation en s'effaçant lui-même pour mettre en avant la candidature de son second fils, Henri, duc d'Orléans, le mari de Catherine de Médicis. La reine Éléonore suggéra une autre solution : supposant que la personnalité du duc d'Orléans, apparenté aux Médicis, pourrait ne pas agréer à l'Empereur, elle proposait le troisième fils du roi, Charles, duc d'Angoulême, que l'on marierait à l'une des filles du roi des Romains, Ferdinand[1]. — Charles-Quint aimait mieux tenir le duché « du tout soubz sa main que en celle d'aultruy ». Mais son intérêt lui commandait de ne pas déclarer tout de suite ses intentions « plus avant ». Il lui fallait, « soubs couleur de le mieulx et plus meheurement pourvoir, gagner temps pour diligenter à achever les fortifications » du duché, refaire une armée que la guerre d'Afrique avait fort affaiblie, renouer ou chercher, dans la péninsule et ailleurs, des alliances indispensables si l'affaire dégénérait en un conflit armé; en attendant, on ferait espérer aux « potentats » d'Italie que le futur duc serait probablement pris parmi eux; quant à François Ier, « pour ne pas le despérer du tout dudit estat » de Milan, on pourra engager la conversation au sujet d'un des enfants de France, mais en posant au préalable un certain nombre de « moyens et conditions » — le mémoire de Granvelle n'en énumère pas moins de vingt-cinq. — Au duc d'Orléans, l'Empereur préférait le duc d'Angoulême; mais l'investiture de ce dernier serait subordonnée à l'exécution, par le roi de France, d'une douzaine de conditions supplémentaires[2]. Abondante matière à mettre en notes et contre-notes diplomatiques! En tenant compte de la lenteur des communications, ce petit jeu pourrait se prolonger plusieurs mois, durant lesquels l'Empereur, déjà maître de la Sicile, de Naples; mettrait la main sur Milan; s'assurerait du pape Paul III

1. *Papiers d'État de Granvelle*, t. II, p. 411-412.

2. *Ibid.*, t. II, p. 395-410 : « Discours faict incontinent après le trespas du duc François-Marie Sforce sur la disposition de l'estat de Millan. »

Digitized by Google

et des autres États italiens : Lucques, Sienne, Ferrare, Venise; rassemblerait des subsides et de nouvelles troupes; disposerait des princes d'Empire : les ducs de Bavière, de Saxe, de Wurtemberg, le landgrave de Hesse, avec lesquels négociait son frère Ferdinand; et peut-être enfin gagnerait l'Angleterre, dont le roi Henri VIII, par l'exécution d'Anne Boleyn et la disparition opportune de Catherine d'Aragon, allait pouvoir songer avec moins de difficultés et sans trop de scandale à un rapprochement avec Charles-Quint.

Les mêmes raisons qui commandaient à l'Empereur la « procrastination », inclinaient le roi de France à se prêter à cette politique dilatoire. Il ne faisait pas grand fond sur les dispositions favorables de son adversaire; mais il n'était pas prêt à engager la lutte s'il fallait recourir aux armes. Quelques mois lui étaient nécessaires. Il s'empressa de dépêcher Guillaume de Fürstemberg opérer quelques levées au delà du Rhin; il envoya Guillaume du Bellay, sieur de Langey, auprès des princes protestants réunis à Smalkalde et des catholiques ducs de Bavière, tandis que le lecteur du roi, Jacques Colin, abbé de Saint-Ambroise, s'assurait le concours du duc de Gueldre. Il faisait en même temps de nouveaux efforts pour retenir le roi d'Angleterre dont l'alliance se détendait visiblement. En Orient, Jean de la Forest revenait à Constantinople en compagnie du sultan Soliman, avec lequel il allait signer les premières Capitulations. En Italie, Jean du Bellay à Rome, Jean de Langeac à Ferrare, Etienne de Laigues, sieur de Beauvais, à Venise, travaillaient activement à déjouer les intrigues impériales et, à défaut d'alliés, procuraient du moins à leur maître des chefs de bandes et des recrues. Quant au duc de Savoie, oncle du roi de France et beau-frère de l'Empereur, François Ier le mettait en demeure de se prononcer; il lui transmettait ses conditions par Guillaume Poyet et, pour intimider cet équivoque et tremblant personnage, il protégeait ouvertement les Genevois en révolte contre leur duc et rassemblait une armée qui, en janvier 1536, menaçait la Bresse et la Savoie.

Estimant alors les circonstances favorables et voyant l'hiver tirer à sa fin, il signifia à Charles-Quint une mise en demeure catégorique. Comme il était naturel, les Impériaux avaient soulevé toutes sortes d'objections à la candidature du duc d'Orléans; ils se montraient disposés à « causer » seulement au sujet du duc

Digitized by Google

d'Angoulême. C'était le fond des notes échangées en décembre 1535 et en janvier 1536[1]. Le 5 février 1536, François Ier revendiquait plus énergiquement que jamais le Milanais pour son second fils, le duc d'Orléans. Il demandait une réponse claire et sans équivoque : si le 1er mars suivant il n'avait pas obtenu satisfaction, il agirait en conséquence[2].

C'est à Naples et vers le milieu de février que Charles-Quint reçut l'ultimatum du roi de France. En même temps lui arrivaient des dépêches de ses agents en Allemagne, qui dénonçaient les préparatifs menaçants des Français, et un appel désespéré du duc de Savoie, qui voyait en l'Empereur son ultime recours. Pour éviter une rupture, en un moment où il n'avait pas encore en main tous les éléments d'une victoire, Charles comprit qu'il fallait faire quelque concession[3]. Le 21 février, il répondit à l'ambassadeur français, Dodieu de Vély, et fit signifier à François Ier, par Hannart, son ambassadeur à la cour de France, qu'il était prêt à engager la conversation sur la candidature du duc d'Orléans, à condition que de son côté le Roi « se condescendroit à tous moiens raisonnables et asseurances convenables ». Que François Ier lui envoyât un plénipotentiaire porteur de ses conditions, l'amiral Chabot de Brion par exemple, et on pourrait probablement se mettre vite d'accord. A Dodieu de Vély comme à Hannart, il recommandait le secret le plus strict sur cette concession, sous prétexte d'arriver plus sûrement à un résultat. Un post-scriptum de sa dépêche à Hannart révélait sa véritable pensée : il voulait empêcher l'adversaire d'exploiter sa condescendance et garder la possibilité de se reprendre. En fait, c'était un nouvel expédient pour gagner du temps et aussi pour sauver le duc de Savoie; il n'en faisait point mystère dans ses lettres à l'impératrice Isabelle, où il la pressait de rassembler le

1. *Papiers d'État de Granvelle*, t. II, p. 414-430, lettres de Charles-Quint à Hannart, 14 et 22 décembre 1535, 23 janvier 1536; *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay* (éd. Bourrilly et Vindry), t. II, p. 306-313, résumé des instructions données à Dodieu de Vély.

2. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. II, p. 315-317 (instruction à Dodieu de Vély) et p. 317-318 (conversation de François Ier avec Hannart).

3. *Papiers d'État de Granvelle*, t. II, p. 431-437, lettre de Charles-Quint à Hannart, Naples, 21 février 1536. Cf. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. II, p. 321-323; *Calendar of State Papers, Spanish*, éd. P. de Gayangos, t. V, part. II, n° 26 et 27, lettres de Charles-Quint à l'impératrice Isabelle, 20 et 21 février 1536.

Digitized by Google

plus d'argent possible et de mettre les frontières du Roussillon et de la Navarre à l'abri d'un coup de main.

François Ier ne fut pas dupe du stratagème impérial. Les renseignements qu'il recevait d'Italie prouvaient que Charles-Quint pressait activement les préparatifs militaires ; l'Empereur faisait même recruter des soldats dans les États de l'Église, ce qui mettait en un sérieux embarras le pape Paul III, désireux de garder à tout prix la neutralité et la possibilité d'une médiation[1]. Tandis qu'il envoyait à Gênes André Doria réorganiser la flotte et Louis de Praet en Allemagne presser les levées de lansquenets[2], il reconnaissait comme duc, à Florence, Alexandre de Médicis, qu'il mariait à sa fille naturelle Marguerite, et renouvelait la ligue de Bologne avec les Vénitiens[3]. Le duc de Ferrare, Hercule, inclinait vers les Impériaux et, pour l'en détourner, il n'y avait guère à compter sur sa femme Renée, la fille de Louis XII, car le ménage d'Este manquait d'union autant que l'alliance franco-ferraraise de cordialité. Les dépêches des agents français dans la péninsule, les avis qu'apporta Jean du Bellay, parti précipitamment de Rome à l'insu de tous, sauf peut-être du Pape, tout incitait à mettre en doute la sincérité de l'Empereur[4]. Aussi le paya-t-on de la même monnaie.

Sous prétexte que la proposition impériale était insuffisamment explicite, sur le chapitre des sûretés notamment, une nouvelle note demanda un supplément de clarté, promettant que si la réponse était conforme aux désirs du Roi l'envoi de Brion suivrait immédiatement avec pleins pouvoirs pour conclure la paix (8 mars)[5]. En même temps, les démarches diplomatiques se poursuivaient activement. Le 9 mars, Jacques Colin repartait pour la Gueldre, « prescher le cornet Saint-Hubert », c'est-à-dire préparer une diversion énergique du côté des Pays-Bas[6].

1. *Calendar of State Papers, Spanish*, éd. P. de Gayangos, t. V, part. II, n° 32, lettre de Cifuentès, ambassadeur impérial à Rome, à Charles-Quint, Rome, 27 février 1536 ; n° 34, lettre du général des Franciscains (Vincent Lunel) à Charles-Quint, Rome, 28 février 1536.

2. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. II, p. 319-320.

3. *Calendar of State Papers, Spanish*, éd. P. de Gayangos, t. V, part. II, n° 33, traité de mariage du duc Alexandre de Médicis.

4. V.-L. Bourrilly, *le Cardinal Jean du Bellay en Italie*, p. 79-81.

5. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. II, p. 332-333, 343 ; *Calendar of State Papers, Spanish*, t. V, part. II, n° 36, lettre d'Hannart à l'impératrice Isabelle, Lyon, 10 mars 1536.

6. V.-L. Bourrilly, *Jacques Colin, abbé de Saint-Ambroise*, p. 84.

Digitized by Google

En Allemagne, en Suisse, les agents français procédaient à des levées de troupes. Les opérations militaires s'engageaient. Dans le courant de février, Brion s'était rendu maître de la Bresse, du Bugey et du Valromey, tandis que François de Bourbon, comte de Saint-Pol, entrait dans la Savoie proprement dite[1]. Le duc de Savoie faisait les frais de cette entrée en campagne : François Ier était décidé à mettre la main sur la Savoie et sur le Piémont pour s'assurer la liberté des passages alpestres en cas de guerre, ou plaider la main garnie, avoir un gage à échanger contre le Milanais, au cas où l'Empereur se résoudrait sincèrement à négocier. Dans les premiers jours de mars, le roi de France réclame à son oncle Verceil, Chieri, Asti, Coni, Fossano et Nice. Sur le refus du duc, il réduit ses prétentions à Turin et à Verceil. Mais entre temps une petite armée se concentre à Grenoble et à Briançon : 800 hommes d'armes, 1,000 chevau-légers, 4,000 légionnaires de Dauphiné auxquels se joindront peu après 7 à 8,000 légionnaires picards, normands, champenois et languedociens, 2,000 aventuriers français, 3,000 Italiens, 6,000 lansquenets et 2 parcs d'artillerie. C'est la future armée d'invasion qui se prépare[2]. Le 20 mars, Charles du Solier, sieur de Morette, vient demander le passage et les vivres pour une partie de ces troupes. Le duc, avant de répondre, veut consulter l'Empereur. Morette n'insiste pas[3].

En fait, l'état de guerre existait déjà. Le 23 mars, Chabot de Brion avait quitté la cour pour prendre le commandement de l'armée des Alpes[4]. Il tâche, sans d'ailleurs y réussir, d'empêcher l'intervention d'Antonio de Leyva en lui notifiant que François Ier veut non rompre avec l'Empereur, mais seulement reprendre son bien. Le duc de Savoie se trouva incapable de résister; les Français emportent rapidement Suse, Turin, Chi-

1. A. Segre, *Documenti di Storia Sabauda*, p. 115-116; abbé Chagny, *Étude sur la première annexion de la Bresse à la France en 1536*, p. 75-77. La soumission de Bourg-en-Bresse est du 23 février 1536.

2. L'effectif détaillé de l'armée des Alpes est donné dans les *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. II, p. 326-328, et dans la *Cronicque du roy Françoys premier*, p. 133-135.

3. A. Segre, *Documenti di Storia Sabauda*, p. 124; *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. II, p. 302-305, 320-321.

4. A. Segre, *Un registro di lettere del cardinale Ercole Gonzaga (1535-1536)*, p. 86, résumé d'une lettre de Jean du Bellay au pape, 27 mars; *Calendar of State Papers, Spanish*, t. V, part. II, n° 42, Hannart à l'impératrice Isabelle, Lyon, 29 mars 1536.

Digitized by Google

vasso. Au milieu d'avril, ils arrivent à la Dora Baltea et Brion établit son camp à Savigliano. Leyva qui, en sa qualité de capitaine général d'une ligue conclue pour assurer la tranquillité de l'Italie, se porte au secours du duc, rassemble en hâte à Verceil une dizaine de mille hommes, impose Milan et la Lombardie, achemine vers le Piémont les lansquenets qui débouchent par Trente[1]. Les deux armées en présence n'étaient plus séparées que par un mince cours d'eau et le choc était inévitable à moins d'une prompte solution diplomatique.

Charles-Quint était sur le point de quitter Naples lorsqu'il prit connaissance de la note française du 8 mars[2]. Les prétentions lui en parurent exorbitantes : indépendamment de l'investiture du Milanais pour le duc d'Orléans, François Ier en demandait pour lui-même l'usufruit ; il se refusait à abandonner aucun de ses alliés, pas plus le duc de Gueldre que les princes protestants allemands. D'autre part, ce même Brion, dont l'Empereur avait sollicité la venue avec pleins pouvoirs pour traiter, voici qu'il était mis à la tête d'une armée et occupait la majeure partie des possessions du duc de Savoie. N'était-ce pas la preuve que le roi de France ne voulait pas de la paix? Charles-Quint s'en plaignit au sieur de Vély ; il remit à faire connaître sa réponse lorsqu'il serait à Fundi, puis à Rome[3]. De Fundi cependant, au début d'avril, Dodieu de Vély conseilla encore l'envoi d'un plénipotentiaire, bien que l'Empereur fît encore des difficultés au sujet de l'investiture et mît comme condition préalable aux négociations l'évacuation du Piémont[4].

Le plénipotentiaire désigné ne fut pas Chabot de Brion, dont la présence fut jugée indispensable dans le Piémont et que peut-être on n'estimait pas de force à assumer pareille mission : le Roi choisit le cardinal Jean de Lorraine, qui quitta Saint-Rambert-sur-Loire, où était la cour, le 15 avril. Il passa par le camp de Savigliano. La mission du cardinal consistait tout d'abord à faire signer un armistice entre Chabot et de Leyva : on espérait ainsi peut-être convaincre Charles-Quint de nos intentions pacifiques. Le 18 avril, une trêve fut conclue avec suspension d'armes

1. Segre, *Documenti di Storia Sabauda*, p. 127-128; *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. II, p. 328-332.
2. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. II, p. 332-333.
3. *Ibid.*, t. II, p. 333-335.
4. *Ibid.*, t. II, p. 335-336.

Digitized by Google

pour huit jours. Pendant ce temps, Chabot installerait son camp, s'y fortifierait et attendrait de nouvelles instructions[1]. Cela fait, le cardinal de Lorraine, muni d'un sauf-conduit d'Antonio de Leyva, traversa le camp impérial et se dirigea à la rencontre de Charles-Quint, qu'il rejoignit à Sienne le 24 avril.

Il trouva l'Empereur dans des dispositions toutes différentes de celles que les lettres de Dodieu et les conversations avec Hannart avaient fait supposer. Charles-Quint avait atteint son but, qui était d'éviter une rupture tant qu'il était dans le sud de l'Italie et qu'il n'avait pas vu le Pape. Le 5 avril, il était enfin arrivé à Rome. Dès le lendemain, il avait eu une longue entrevue avec le Saint-Père. Le secret de cet entretien fut bien gardé. Dodieu de Vély et Hémart de Denonville, évêque de Mâcon, ambassadeur de France à Rome, allant le 7 avril aux renseignements, réussirent seulement à apprendre que l'Empereur était toujours dans des dispositions pacifiques, mais ne voulait à aucun prix donner le Milanais au duc d'Orléans. Le sieur de Vély se récria : ce refus était en contradiction avec les engagements antérieurs. Les Impériaux rejetaient sur le Pape la responsabilité de ce changement d'attitude : ils n'étaient pas fâchés de le rendre suspect aux Français. Mis en demeure de s'expliquer nettement, Paul III promettait ses bons offices, mais objectait la mauvaise volonté de Charles-Quint et aussi les nécessités politiques. L'équivoque avait assez duré. Le 17 avril, l'Empereur déchira les voiles : devant le Pape, les cardinaux et les ambassadeurs, il prononça — en espagnol — un long discours dans lequel il fit l'historique de ses rapports avec le roi de France, se donnant naturellement le beau rôle et rejetant sur son rival la responsabilité des conflits qui, depuis quinze ans, avaient troublé la chrétienté en Occident. Maintenant encore, il était prêt à sacrifier son amour-propre et son orgueil au repos universel. Il laissait à son adversaire le choix entre deux propositions : il consentait à donner le duché de Milan non pas au duc d'Orléans, mais au duc d'Angoulême, à condition que François Ier fît évacuer le Piémont et accordât les garanties indispensables ; une réponse devait être formulée dans les vingt jours ; — si le roi de France déclinait cette proposition, l'Empereur offrait, afin d'éviter une guerre générale et le sacrifice de victimes inno-

1. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. II, p. 384-389 ; A. Segre, *Documenti di Storia Sabauda*, p. 128.

Digitized by Google

centes, de vider le conflit en champ clos dans un combat singulier : l'enjeu du duel serait constitué par la Bourgogne et le Milanais, et le vainqueur mettrait ensuite ses forces au service du Saint-Siège pour repousser les assauts des Infidèles. C'était en quelque sorte une réponse au cartel de défi que François Ier lui avait lancé une dizaine d'années auparavant. Mais, s'il y avait encore des tournois, les temps de la chevalerie étaient passés. Dans le conflit n'étaient pas seulement engagés des intérêts dynastiques. Il était à craindre que le défi impérial ne fût pas plus relevé que ne l'avait été autrefois le défi royal. Aussi Charles-Quint prévoyait-il une rupture dont il faisait retomber par avance toute la responsabilité sur le roi de France. Le Pape cependant, en sa qualité de père commun des fidèles, avait un rôle essentiel à jouer, c'était d'évoquer pour ainsi dire le différend à son tribunal : qu'il décidât, comme arbitre suprême entre les deux rivaux et, naturellement, qu'il prêtât ensuite tout son concours à celui que son jugement aurait favorisé[1].

Le discours de l'Empereur, auquel fut ménagée une très large publicité, produisit une sensation profonde : il avait été agrémenté d'expressions violentes qui attestaient la vigueur de la conviction impériale, mais qu'on jugea à propos d'atténuer dans les reproductions répandues dans le public. Cependant, Paul III refusa de s'engager aussi nettement qu'il en était sollicité. Précisément parce qu'il se considérait comme père commun de tous les fidèles et qu'il tenait à le rester, il s'obstina dans une neutralité dont les Français, faute de mieux, lui savaient gré. Aussi bien sentait-il qu'il avait affaire à deux adversaires bien décidés à ne pas céder d'une ligne sur la question qui primait, à leurs yeux, toutes les autres, celle de l'attribution du duché de Milan. Arbitrage et médiation pour l'instant étaient prématurés. La neutralité stricte permettait seule de réserver l'avenir. Aussi le 24 avril, par une déclaration solennelle, affirma-t-il énergiquement sa détermination de ne pas prendre parti et, sous les peines les plus rigoureuses, il interdit à ses sujets de participer à la guerre qui se préparait[2].

1. Sur ce discours du 17 avril, voir la bibliographie donnée par A. Segre, *Un registro*, etc., p. 89 et note 1, et A. Morel-Fatio, *l'Espagnol, langue universelle*, dans le *Bulletin hispanique*, t. XV (1913), p. 207-225.

2. C. Capasso, *la Politica di Papa Paolo III e l'Italia*, p. 176 (et la note 3); L. Pastor, *Geschichte der Paepste*, t. V, p. 176-180.

Digitized by Google

On conçoit que, dans ces conditions, la mission du cardinal de Lorraine eût peu de chances de succès. Charles-Quint avait quitté Rome dès le 18 avril et c'est à Sienne que le cardinal le rencontra le 24[1]. Pendant trois jours, il insista pour faire agréer à l'Empereur les propositions de son maître; François Ier se refusait à abandonner ses alliés; mais, s'il revendiquait pour lui l'usufruit du duché de Milan, c'était avec la promesse de l'abandonner aussitôt au duc d'Orléans, pour lequel il persistait à le réclamer. Charles-Quint n'avait plus de raison de ménager son adversaire : les troupes d'Allemagne arrivaient à Antonio de Leyva dans le Milanais; l'armistice intervenu entre Brion et les Impériaux avait brisé l'offensive française et permis de consolider les lignes de défense le long du Pô et du Tessin. Lui-même était sur le point de se joindre à ses généraux avec les forces qu'il ramenait du sud de l'Italie et qu'il avait constamment accrues en cours de route. Encore quelques semaines et il serait à même de frapper le coup décisif. Aussi se borna-t-il à offrir la cession de Milan au duc d'Angoulême; quant à un usufruit quelconque, direct ou indirect, en faveur de François Ier il ne voulut absolument pas en entendre parler.

Le cardinal de Lorraine poussa jusqu'à Rome pour s'assurer des dispositions du Pape[2]. Il le trouva bien décidé à ne pas prendre parti et fort mécontent. Tous ses desseins étaient déconcertés. Un moment il avait eu l'intention de se rendre à Bologne pour tenter un dernier effort en vue de la paix; il y avait maintenant renoncé. Il se méfiait des princes, blâmait leur obstination. Il n'avait pu rien obtenir de l'Empereur qui estimait insuffisantes les garanties offertes. Comme le cardinal le pressait de s'interposer à nouveau, Paul III répondit vivement qu'il l'avait essayé plusieurs fois sans succès : c'était au roi de France d'accepter le duché de Milan pour le duc d'Angoulême. Il enverrait cependant un légat auprès de chacun des deux adversaires : la diplomatie ne chômerait pas pendant les opérations militaires; mais vraiment la tâche était bien difficile (29 avril-2 mai).

1. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. II, p. 393-398; G. de Leva, *Storia documentata di Carlo V*, t. III, p. 166; A. Segre, *Documenti di Storia Sabauda*, p. 135.

2. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. II, p. 399; t. III, p. 12-23. A. Segre, *Un registro*, etc., p. 90-92; C. Capasso, *la Politica di Papa Paolo III e l'Italia*, p. 176-177; L. Pastor, *Geschichte der Paepste*, t. V, p. 179-180.

Digitized by Google

Le mécontentement du Pape ne compromettait pas sa neutralité : c'était le grand point. On pouvait encore escompter ses bons offices, surtout maintenant que l'Empereur s'éloignait de Rome. A son retour, le cardinal de Lorraine eut encore l'occasion de s'entretenir avec Charles-Quint à Pietra-Santa[1]. Il crut bon de lui adresser une dernière adjuration en faveur de la paix; il affirma que son maître était résolu, si satisfaction ne lui était pas accordée, à ne pas prendre l'offensive; mais le Roi apporterait la même résolution à se défendre en cas d'attaque, surtout si le territoire du royaume était foulé par l'ennemi. Le cardinal trouva, pour le faire entendre, des accents d'une énergie prophétique. « Car il faut », dit-il, « que vous entendiez que le Français a toute autre façon de faire à deffendre un païs de conqueste qu'à deffendre son propre païs, ses villes, ses champs, ses possessions, ses foyers, églises et autels, et les y ont bien peu de gens assaillis sans prompte ruine, ou, à tout le moins, très grand et extresme danger. »

Les premiers résultats — négatifs — de la mission du cardinal de Lorraine parvinrent à la cour de France en même temps que le discours impérial du 17 avril, atténué et communiqué par Hannart[2]. Au discours, les du Bellay, Guillaume et Jean, furent chargés de répondre. Point par point, ils réfutèrent l'exposé historique de Charles-Quint : le Roi offrait de montrer au Pape ses titres sur les possessions du duc de Savoie, s'offrant à rendre ce qui ne lui revenait pas. Venant à la proposition de duel, il objectait : nos épées sont trop courtes pour nous combattre de si loin; mais si les armées se rapprochent et si l'Empereur alors persiste dans son dessein, il tâchera de lui donner satisfaction. Il se déclarait innocent de « l'ouverture de la guerre » et terminait par une phrase méprisante : « Quant à ce que l'Empereur a déclaré depuis n'avoir dit aucune chose pour me taxer ou blasmer, et par ses lettres n'avoir entendu la paix pour rompue, c'est chose dont je suis très aise[3]. »

Cet échange d'arguments historiques et d'aménités diploma-

1. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 23-26; A. Segre, *Un registro*, etc., p. 95.

2. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. II, p. 401-402.

3. *Ibid.*, t. II, p. 402-412; A. Segre, *Un registro*, etc., p. 95-96; *Calendar of State Papers, Spanish*, t. V, part. II, n° 56, Cifuentès à Charles-Quint, Rome, 26 mai 1536; *Papiers d'État de Granvelle*, t. II, p. 460-461, Charles-Quint à Hannart, Alexandrie, 25 mai.

Digitized by Google

tiques, cet appel à une opinion publique que chacun voulait tirer à soi étaient les signes avant-coureurs d'une rupture qui cependant ne devait devenir officielle que vers la fin du mois de juin. C'est alors seulement que l'ambassadeur impérial reçut son congé et dut gagner la frontière[1]. Chacun des deux adversaires semblait hésiter à faire le geste décisif, comme s'il voulait laisser à l'autre la responsabilité d'une guerre qu'il aurait préféré épargner au monde chrétien. Ce délai s'expliquait aussi, sans doute, par des préparatifs que la difficulté des communications, la pénurie d'argent et l'ampleur de la lutte permettaient de ne pousser qu'avec lenteur.

Dès le début de mai et sans attendre le retour du cardinal de Lorraine, François Ier avait fait choix de sa tactique : c'était d'opposer à l'Empereur la défensive sur tous les fronts[2]. Ignorant encore sur quelle frontière, celle du Nord ou celle des Alpes, les Impériaux feraient porter leur principal effort, hors d'état lui-même de mener une double offensive et craignant d'être attaqué sur la Somme s'il poussait les opérations du côté du Tessin, il estimait plus prudent d'attendre sur des positions choisies, ligne de la Somme, ligne du Pô, que Charles-Quint découvrît ses plans. Il verrait venir et, dans l'expectative, il pourrait poursuivre les campagnes diplomatiques commencées et rassembler les mercenaires que ses agents levaient en Suisse comme en Allemagne. Un va-et-vient d'ambassadeurs et de secrétaires plus ou moins déguisés, des mouvements incessants de troupes remplirent les mois de mai et de juin d'un tumulte de guerre qui ne laissait plus aucun espoir de solution pacifique.

Le roi d'Angleterre, Henri VIII, était sollicité par Charles-Quint de renouveler les vieux traités de confédération et d'amitié; mais il avait des raisons pour suspecter la sincérité de l'Empereur et il ne demandait pas mieux que de rester fidèle à l'alliance française, pourvu qu'il y trouvât son compte. Jean de Dinteville, bailli de Troyes, fut, de concert avec notre ambassadeur à Londres, Antoine de Castelnau, évêque de Tarbes, chargé

1. *Papiers d'État de Granvelle*, t. II, p. 462, 467, 475; Bibl. nat., ms. fr. 3008, fol. 52, François Ier à M. de Humières, 16 juin; ms. fr. 3008, fol. 61, Montmorency à M. de la Rochepot, 17 juin; *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 109-111.

2. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 2-6.

Digitized by Google

de faire échec aux suggestions impériales[1]. — En Italie, le Pape restait neutre; le duc de Ferrare ne nous aimait pas, mais était trop faible pour se déclarer ouvertement. Venise était en suspens : le voisinage d'un prince puissant à Milan, que ce prince s'appelât François Ier ou Charles-Quint, lui donnait des inquiétudes pour ses possessions de terre ferme; le Turc préoccupait aussi la République : si elle en ignorait la portée, elle avait eu vent des pourparlers engagés entre le roi de France et le Sultan, raison de plus d'être circonspecte; notre ambassadeur Georges de Selve, évêque de Lavaur, et un subtil Génois, Jean-Joachim de Passano, unissaient leurs efforts pour rendre la Seigneurie prudentissime. Auprès des princes allemands, François Ier rencontrait moins de confiance qu'autrefois. Les ducs Guillaume et Louis de Bavière opposaient toutes sortes de raisons dilatoires à la restitution des sommes avancées quelques années auparavant et l'un d'eux, Louis, s'apprêtait même à franchir les Alpes pour rejoindre l'Empereur dans le nord de la péninsule. Les protestants eux-mêmes, landgrave de Hesse, électeur de Saxe, duc de Wurtemberg, se laissaient gagner par les promesses de Ferdinand. François Ier dépêcha celui de ses diplomates qui était le mieux vu outre-Rhin et le plus familiarisé avec les intrigues germaniques, Guillaume du Bellay, seigneur de Langey[2]. Celui-ci quitta Lyon dans les derniers jours de mai. En même temps, une promesse d'amnistie pour les dissidents religieux incarcérés à la suite de l'affaire des placards devait, croyait-on, lui ménager un accueil favorable auprès des réformés allemands[3].

Ce que François Ier recherchait avant tout dans « les Allemagnes », c'étaient des soldats. Dans les instructions données à Guillaume du Bellay, il n'avait eu garde d'oublier l'article des levées. Le comte Guillaume de Furstemberg, depuis plusieurs mois, recrutait parmi ses compatriotes des lansquenets dont les premiers étaient déjà parvenus en France et avaient participé à l'occupation de la Savoie et du Piémont. Avec l'Allemagne, le « pays des Ligues », la Suisse était le grand réservoir des mer-

1. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. II, p. 412-415; P. Friedmann, *Anna Boleyn*, t. II, p. 262-264, et *trad. fr.*, t. II, p. 242-247.

2. V.-L. Bourrilly, *Guillaume du Bellay, sieur de Langey*, p. 219 et 299.

3. Les lettres du roi sont datées de Lyon, 30 mai 1536.

Digitized by Google

cenaires où les souverains déjà en guerre ou sur le point de l'être venaient s'approvisionner de « matériel humain ». Depuis vingt ans, pour cet objet, le roi de France avait dans les cantons une situation privilégiée. Son ambassadeur ordinaire, Daugerant de Boisrigault, s'y occupait autant à lever des soldats qu'à dépister les intrigues ennemies. Pour multiplier et presser la mise en marche des levées, le roi lui adjoignit deux envoyés extraordinaires, les sieurs d'Yzernay et de Beauvais[1].

Le plan de François Ier fut définitivement arrêté lorsque le cardinal de Lorraine eut rejoint la cour à Saint-Rambert, le 17 mai[2]. Le fort de la guerre serait du côté où se trouverait en personne l'Empereur ; par ailleurs, les opérations n'auraient qu'un caractère de diversion. Sur quel point Charles-Quint ferait-il porter son principal effort? Comme il faisait faire des amas de troupes dans différentes directions, il était difficile de le préjuger. Le mieux était de rassembler autour du Roi le plus de forces possible pour les jeter au moment opportun là où besoin serait, « soit delà soit deçà les montz ». En attendant, s'imposait une sérieuse mise en état de défense des frontières et une stricte défensive sur tous les fronts.

Bien qu'il y eût peu d'apparence d'être attaqué par la Navarre et le Roussillon, il parut bon de se garder du côté de la Guyenne et du Languedoc[3]. Henri d'Albret, roi de Navarre, plus que personne intéressé et peut-être même trop intéressé à la chose, y fut envoyé avec ordre de lever 4,000 hommes de pied, « lesquelz en tout événement fussent prests à employer en telle part que se dresseroient les affaires ».

La frontière du nord paraissait plus menacée, non seulement parce que les obstacles naturels à une invasion étaient médiocres, mais surtout à cause de la proximité de Paris[4]. Certes, à cette époque, avec un gouvernement quasi-nomade, d'autres villes,

1. Voir E. Rott, *Histoire de la représentation diplomatique de la France auprès des cantons suisses*, t. I, p. 286, 403-405.

2. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 27-39; F. Decrue, *Anne de Montmorency*, t. I, p. 257-258, Montmorency au Parlement.

3. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 42; Génin, *Lettres de Marguerite de Navarre*, t. I, p. 303.

4. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 7-8, 40-41; Bibl. nat., ms. fr. 3008, fol. 31, 35, 61, 85, Montmorency à M. de la Rochepot, 18 et 30 mai, 17 et 27 juin; Clairambault 335, fol. 123, 131, 151, 155, 156, 164, Charles de Bourbon-Vendôme à M. de la Rochepot, 15, 17, 28 juin; à François Ier, 28 juin. Cf. F. Decrue, *Anne de Montmorency*, t. I, p. 261-262.

Digitized by Google

comme Lyon par exemple, ou même Blois, faisaient figure de capitale, et Paris n'exerçait pas encore l'attrait irrésistible qu'on lui a connu plus tard; mais c'était le siège du Parlement, et la tentation devait être forte de mettre la main sur la ville pour y faire proclamer les droits de l'Empereur. En Picardie commandait le duc Charles de Bourbon-Vendôme, en Champagne le duc Claude de Guise; le premier était assisté du sieur de la Rochepot, frère puîné du grand-maître de la maison du roi, Anne de Montmorency; le second avait sous ses ordres Robert de la Mark, sieur de Fleuranges. Ils pouvaient compter sur des auxiliaires énergiques, comme Oudart du Biez, qui reçut alors le collier de l'Ordre, et sur Jean de Créqui, sieur de Canaples. Claude de Guise et le sieur de Fleuranges se hâtèrent de fortifier la frontière champenoise, Mouzon et Mézières au débouché de la trouée du Luxembourg. Le duc de Bourbon-Vendôme eut à pourvoir de fortes garnisons les places qui étaient postées en sentinelles dans le pays artésien : Montreuil, Thérouanne, Rue, Doullens où fut constitué un important dépôt de vivres. Il fallait aussi surveiller les passages de la Somme : Bray, Clusieux, Sailly. Deux commissaires de l'artillerie, Jacques Cenesme, sieur de Luzarches, et Everard Le Fevre, sieur de la Magdeleine, un trésorier des guerres, Martin de Troyes, sieur de la Ferrandière, furent, dans la deuxième quinzaine de juin, dépêchés au duc de Bourbon et au duc de Guise pour assurer la première levée de 15 à 16,000 aventuriers, subvenir à l'entretien des gendarmes et des légionnaires répartis entre les différentes places et hâter enfin les travaux de fortification et le ravitaillement des points désignés. La chose était d'autant plus urgente que les Impériaux faisaient de vastes préparatifs : dans les derniers jours de juin, ils concentraient à Arras une trentaine de mille hommes, Allemands et Wallons, une cinquantaine de pièces d'artillerie, chiffre considérable pour le temps, et plusieurs centaines de chariots de vin, tandis que des amas de vivres s'accumulaient à Mons. Le comte de Nassau, les sieurs de Buren, d'Arschot, de Rœux, quelques-uns des meilleurs généraux de Charles-Quint étaient prêts à entrer en campagne et, de fait, les hostilités s'ouvrirent au début de juillet par la prise du château de Hondecourt par les Impériaux[1].

1. Bibl. nat., ms. fr. 3008, fol. 110, Montmorency à M. de la Rochepot, 5 juillet.

Digitized by Google

C'est surtout du côté des Alpes et du Piémont qu'il fallait se garder, puisque c'était de cette direction que se rapprochait lentement l'Empereur. Là aussi, François Ier s'était mis sur la défensive[1]. A l'expiration de l'armistice du 18 avril, Antonio de Leyva, pressé par le duc de Savoie, s'était avancé jusqu'à Chivasso, puis jusqu'à Settimo (12 mai). Il avait manifesté son intention de reconquérir ce que les Français avaient pris au duc de Savoie; il avait refusé un nouveau sauf-conduit sollicité par Chabot de Brion. La guerre directe aurait commencé aussitôt, si Antonio de Leyva, malade, n'avait pas été obligé de passer le commandement de ses troupes au maître de camp général Gutierrez de Padilla et à Cicogna, maître de camp de l'infanterie italienne. Il s'ensuivit une période d'inaction dont les Français profitèrent pour prendre des dispositions défensives et opérer, sans être autrement inquiétés, un nouveau groupement de leurs forces.

On avait décidé de « rompre le camp » et de ne conserver au Piémont que les villes trouvées « défensables[2] » : ces villes seraient placées chacune sous les ordres d'un chef auquel les autres eussent à obéir, remparées, abondamment pourvues de vivres et munies de fortes garnisons, 14 à 15,000 fantassins, « mesme de gens de cheval, gens d'armes et chevau-légers, en tel nombre et de si bonne volonté qu'ils ne seroient pas aisez à forcer ». Si elles étaient assaillies, leur résistance donnerait au Roi le temps de les secourir. Les places choisies furent Turin, Fossano et Coni. Chabot de Brion, rappelé, céda le commandement au marquis François de Saluces. Les forces disponibles se retireraient « ès montagnes » et seraient distribuées aux endroits propices pour garder les passages des Alpes : Pignerol, Vigone, Villafranca, le mont Genèvre; elles constitueraient là une seconde ligne de défense. C'était la tâche qui incombait à M. de Humières, nommé le 30 mai lieutenant général du roi en Dauphiné[3]. Établi à Lyon et ayant sous la main d'importants renforts qui commençaient à descendre d'Allemagne et de Suisse, le Roi attendrait les événements, prêt à se porter sur le point où l'Empereur déciderait de faire tête.

1. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 2-8, 10-11; A. Segre, *Documenti di Storia Sabauda*, p. 128-129.

2. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 39-40, 42-44, 64-66.

3. *Ibid.*, t. III, p. 39; Bibl. nat., ms. fr. 3008, fol. 38, François Ier à M. de Humières, 30 mai.

Digitized by Google

Charles-Quint avait fini par arriver dans la plaine du Pô. Le 24 mai, à Alexandrie, il avait un long entretien avec Doria. Le surlendemain, il était à Asti et joignait ses troupes à celles de son lieutenant Antonio de Leyva. Ce dernier disposait d'effectifs importants : 11,000 lansquenets, 7,000 Italiens, 2,000 Espagnols, les bandes ramenées d'Afrique ou tirées du sud de l'Italie, au total plus de 40,000 fantassins, « bellissime genti », assure un témoin oculaire[1]. A la tête de cette armée, Leyva s'avança sur Moncalieri. Le duc de Savoie désirait vivement reprendre Turin. Leyva s'aperçut vite qu'il faudrait pour cela un long siège. La ville était bien approvisionnée et fortement défendue par Claude d'Annebault et par Charles de Coucis, sieur de Burie. La garnison comptait 4,000 légionnaires picards, normands et champenois, 15,000 aventuriers gascons et 2,000 Italiens sous des chefs valeureux, comme les sieurs d'Auchy, de Cany, les capitaines Blanche et Lartiguedieu[2]. Dès le 6 juin, Leyva laissait devant la ville, qu'il renonçait à prendre, 12 à 13,000 hommes et concentrait ses efforts contre Fossano. Le siège de Fossano, qui dura près de trois semaines, fut le principal épisode de cette partie de la campagne[3]. Fossano était défendue par les sieurs de Montpezat et de Villebon et par Charles Tiercelin, sieur de la Roche du Maine, 2,000 légionnaires normands et champenois, 500 gascons, sous les ordres du capitaine Wartis, Wartis le borgne, et autant d'Italiens avec le Corse Sampiero, de Bastelica. Le 7 juin, Montpezat y avait fait transporter l'artillerie qui se trouvait à Coni : il jugeait cette dernière ville mal « défensable » ; surtout, il suspectait la fidélité du personnage à qui le Roi avait confié la direction de la défense, le marquis François de Saluces. Ces soupçons n'étaient que trop fondés, puisque vers le milieu de juin le marquis demandait au Roi son congé, lui renvoyait le collier de l'Ordre et passait du côté des Impériaux[4]. Cette défection livrait à l'ennemi tout le

1. A. Segre, *Documenti di Storia Sabauda*, p. 136-137.

2. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 80; Bibl. nat., ms. fr. 3008, fol. 48, François Ier à M. de Humières, 11 juin; Clairambault 335, fol. 105, Montpezat à M. de Humières, 7 juin.

3. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 67-72, 79, 80-82, 88-102, 107-109. Bibl. nat., ms. fr. 3008, fol. 58, 61, 83, 89, lettres de François Ier et de Montmorency à M. de Humières, 17, 25, 28 juin.

4. *Ibid.*, t. III, p. 9-10, 66-86; F. Decrue, *Anne de Montmorency*, t. I, p. 264-266.

Digitized by Google

sud du Piémont. Elle entraîna la reddition de Fossano : après deux sorties infructueuses et plusieurs assauts repoussés, les assiégés durent capituler. Le 24 juin, Montpezat s'engagea à rendre la ville si avant le 4 juillet il ne recevait pas de renfort. Un moment le Roi et Montmorency avaient eu l'idée de marcher au secours des défenseurs du Piémont; mais il semble que la nouvelle de la trahison du marquis de Saluces les en ait dissuadés[1]. Les Impériaux purent occuper toute la plaine piémontaise ainsi que le pays de Mondovi et de Tende. Seules les places de Turin et de Pignerol restaient en notre possession.

La ligne de défense dut donc être reportée sur les Alpes. C'était, on l'a vu, le sieur de Humières qui avait été chargé de prendre les mesures nécessaires. Il avait établi à Embrun son quartier général et, dès les premiers jours de juin, il avait fait occuper solidement les places des vallées vaudoises, de la vallée de la Dora Riparia, ainsi que les villes de la Maurienne, par où l'ennemi aurait pu être tenté de passer et les chemins du mont Genèvre et du mont Cenis. Il avait à sa disposition un gentilhomme dauphinois, le sieur de Sassenage de la Tour, qui connaissait fort bien le pays[2]. Plus au nord, il s'assurait solidement de la Tarentaise et du val d'Aoste. Dans le courant du mois de mai, une bande de rebelles avait battu une partie de la compagnie du comte de Saint-Pol à Conflans[3]; mais tout danger de soulèvement avait été immédiatement écarté grâce à l'énergie des mesures prises : quatre bandes de légionnaires ramenées du Piémont furent envoyées dans la haute vallée de l'Isère; d'autre part le passage des lansquenets venant par Genève et Chambéry inspira une crainte salutaire. Genève était d'ailleurs définitivement perdue pour le duc de Savoie : la route vers la Franche-Comté était barrée et l'accès de cette partie des Alpes fermé. On était solidement couvert au nord (fin juin[4]).

1. Bibl. nat., ms. fr. 3008, fol. 77, François Ier à M. de Humières, 23 juin; *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 74.

2. Bibl. nat., ms. fr. 3008, fol. 38, 44, 35, François Ier à M. de Humières, 30 mai, 11 juin; à M. de la Rochepot, 30 mai. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 42-44; F. Decrue, *Anne de Montmorency*, t. I, p. 262.

3. Au confluent de l'Isère et de l'Arly, près d'Abbertville.

4. Bibl. nat., ms. fr. 3008, fol. 35, 57, 71, 74, 76, 84, 86, François Ier à M. de la Rochepot, 30 mai; Montmorency à M. de Humières, 16, 20, 23 juin. A. Segre, *Documenti di Storia Sabauda*, p. 137-138, et document n° 80; *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 128, 111-113, 86-88.

Digitized by Google

Les mêmes précautions étaient prises au centre, dans les hautes vallées de la Durance et de ses affluents. Guillaume de Furstenberg et ses lansquenets furent envoyés vers Barcelonnette pour s'assurer des Terres-Neuves et du val de Luserna, avec ordre de faire le « gast » au cas où l'ennemi ferait mine d'utiliser ce passage[1]. Les compagnies du sieur de Bonneval et de Jean Paul da Ceri, le fils du fameux Renzo, mort au début de cette année 1536, les bandes de Christophe Guasco et les débris de celles du marquis de Saluces furent envoyés en Provence et mis à la disposition du gouverneur, le comte de Tende, qui devait leur attribuer des garnisons[2]. Jean de Bouliers, élu de Riez, et son frère Antoine de Bouliers, sieur de Cental, dépêchés dans la haute vallée de la Stura, fortifièrent les principales places et mirent notamment Roccasparvera à l'abri d'un coup de main. Après la capitulation de Fossano, la garnison, qui en était sortie avec les honneurs de la guerre, fut distribuée sur les points de passage les plus menacés : Roccasparvera, Château-Dauphin, Pignerol, Exilles[3]. M. de Humières dut employer tous ses efforts pour rester en communication avec Turin, où l'on faisait passer de l'argent pour la solde des troupes; il devait surtout envoyer « espies sur espies pour entendre la conduite des ennemis » et s'assurer du chemin qu'ils comptaient prendre pour descendre en France[4].

Après la reddition de Fossano et l'occupation de Coni, Saluces, Mondovi et Tende, les troupes impériales s'étaient concentrées à Savigliano, où Charles-Quint avait établi son quartier général[5]. C'est là que, dans les derniers jours de juin, il reçut la visite des légats du Pape, les cardinaux Marino Caracciolo et Agostino Trivulzio[6]. Le premier était accrédité auprès de l'Em-

1. Bibl. nat., ms. fr. 3008, fol. 43, François Ier à M. de Humières, 11 juin; *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 87-88.

2. Bibl. nat., ms. fr. 3008, fol. 76, 83, François Ier à M. de Humières, 23 et 25 juin.

3. Bibl. nat., ms. fr. 3008, fol. 53, 86, François Ier à M. de Humières, 16 et 28 juin; *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 44, 115-116.

4. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 111-113.

5. *Ibid.*, t. III, p. 115-116.

6. Ces légats avaient été désignés dans le consistoire du 9 juin. Sur leur mission, voir *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 116-118; *Papiers d'État de Granvelle*, t. II, p. 469-470; A. Segre, *Un registro*, etc., p. 103 et note 1; C. Capasso, *la Politica di Papa Paolo III e l'Italia*, p. 203; L. Pastor, *Geschichte der Paepste*, t. V, p. 182.

Digitized by Google

pereur, le second devait poursuivre sa route jusqu'à la cour de France. Au nom du Pape, les deux légats insistèrent une dernière fois en faveur de la paix. Mais ce n'était pas au moment où Charles-Quint avait en main des forces imposantes, où il se croyait en mesure de porter à son adversaire un coup décisif, qu'il allait atténuer ses conditions. Il ne consentait à ouvrir des négociations que si François Ier commençait par évacuer complètement les États du duc de Savoie et accordait un dédommagement convenable. Au cardinal Trivulzio, il réitéra son refus de donner Milan au duc d'Orléans. François Ier était demeuré sourd aux invites de paix; il avait décliné le duel; il ne restait plus qu'à s'en remettre à la fortune des armes. La campagne avait déjà commencé; il n'y avait plus qu'à décider par quelle voie d'invasion on atteindrait plus sûrement le royaume de France.

Cette décision fut prise en un conseil de guerre tenu à Savigliano le 13 juillet[1]. On ne pouvait songer aux routes ouvertes par les vallées des deux Dora. Celle de la Dora Baltea et le val d'Aoste étaient trop septentrionaux et conduisaient vers des régions d'accès difficile et franchement hostiles, comme la Tarentaise et Genève. La vallée de la Dora Riparia était barrée d'abord par Turin, dont l'occupation aurait exigé un long siège, et par toute une série de places bien ravitaillées et solidement défendues. En admettant que l'on pût, sans trop d'encombre, franchir les cols, quelle vallée utiliserait-on? Si l'on voulait pointer sur Lyon, où la cour et le gouvernement s'étaient fixés, c'était la Maurienne et le Graisivaudan, c'est-à-dire le Dauphiné presque tout entier, qu'il fallait traverser. Voudrait-on utiliser les vallées de la Durance et de l'Ubaye pour descendre en Provence? Elles étaient barrées par des places fortes et de nombreuses garnisons. Restait la voie du littoral, moins défendue et plus sûre : Charles disposait de la place de Monaco, que le seigneur Étienne Grimaldi, dès le 12 avril précédent, avait été invité à mettre en sûreté[2]; le long de la côte, l'armée de terre serait appuyée par l'armée de mer, les galères de Doria lui serviraient d'escorte et

1. *Calendar of State Papers, Spanish*, t. V, part. II, p. 201; *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 118-132; A. Segre, *Documenti di Storia Sabauda*, p. 139 et 399; G. de Leva, *Storia documentata di Carlo V*, t. III, p. 168.

2. L.-H. Labande, *Recueil de lettres de l'empereur Charles-Quint conservées aux archives du Palais de Monaco*, p. 93-94.

Digitized by Google

d'auxiliaires. Le seul moyen de forcer François Ier à abandonner les territoires appartenant au duc de Savoie et au marquis de Saluces et qu'il détenait, de lui imposer les conditions impériales de la paix, était d'envahir le royaume par le sud.

C'était reprendre le plan du connétable de Bourbon dont la campagne en 1524 avait si mal réussi. Mais ce fâcheux souvenir n'était pas pour arrêter l'Empereur : il avait en main des forces plus nombreuses et mieux aguerries que n'en avait eu le connétable; surtout il disposait d'une puissante flotte qui avait manqué à celui-ci; il pouvait compter sur ses lieutenants plus sûrement qu'en 1524 sur le roi d'Angleterre pour opérer une diversion efficace dans le nord de la France. Tandis que l'armée du comte de Nassau attaquerait par le nord, Picardie et Champagne, et menacerait Paris, une autre armée d'invasion, la principale, pénétrerait par la côte jusqu'à la vallée du Rhône. La présence de l'Empereur à la tête de cette armée lui donnerait une importance toute particulière, et c'est d'elle, de l'action victorieuse qu'elle ne pourrait manquer d'exercer, que les Impériaux attendaient l'abaissement du roi de France. Ils étaient pleins de confiance dans l'issue heureuse de la campagne qui s'ouvrait. Les pronostics allaient leur train. Allemands et Espagnols rivalisaient de rodomontades et de « braveries[1] ». La proie était en vue. « Desjà on assignoit le mois et la sepmaine de se trouver à Paris; desjà ils partissoyent entre eulx les terres, chasteaulx et seigneuries de France ainsi que bon leur sembloit et mesme les chappelains demandoyent les bénéfices et prélatures, sans attendre la mort de ceulx qui les possédoyent, chouse », observe le chroniqueur en son honnêteté naïve, « chouse vraymment qui ne debvoit estre sans scrupule de conscience[2]. »

II.

L'invasion.

Ces vantardises n'émurent que médiocrement les Français. « Si ledict Empereur », écrivait le 10 juillet Anne de Montmorency à son frère M. de la Rochepot, « s'efforce de nous courir sus en quelque endroit que ce soit, ayant ledict Seigneur (Fran-

1. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 118-119, 132.
2. *Cronicque du roy Françoys premier*, p. 147.

Digitized by Google

çois Ier) partout de si bons et vertueux personnaiges, nous ferons un bon et louable effort et tel que sera assez suffisant pour une autre fois faire bien penser ledict Empereur à venir si légèrement assaillir ung roy de France en ses pays[1]. » Et quelques jours plus tard, lorqu'on fut assuré que Charles-Quint faisait état d'entrer en Provence, Montmorency se déclarait prêt à s'y rendre avec une armée, « telle et si puissante que si ledict Empereur se joue d'y venir, comme il en fait démonstration tant par mer que par terre..., je suis seur qu'il aura une partie de la peur[2] ».

Après avoir erré pendant plusieurs mois dans la région lyonnaise, la cour et le gouvernement s'étaient fixés à Lyon, d'où l'on pouvait aisément surveiller les avenues des Alpes et concentrer les troupes venant d'Allemagne et de Suisse. Dès que l'on fut fixé sur la direction de l'offensive impériale[3], on prit les dispositions nécessaires. Le 14 juillet, le grand maître de la maison du roi, Montmorency, recevait les pouvoirs les plus étendus pour rassembler les troupes, diriger les opérations militaires, nommer les officiers et au besoin engager les négociations; bref, il devenait une manière de généralissime[4]. Le surlendemain, il annonçait son prochain départ pour la Provence.

Avant de quitter Lyon, il pourvut à la défense de la région du nord. Il fallait être tranquille de ce côté pour pouvoir soutenir dans le sud l'effort de l'Empereur. Le 21 juillet, le cardinal Jean du Bellay est nommé gouverneur de Paris et de l'Ile-de-France, avec charge non seulement d' « entretenir et asseurer le peuple qui ne s'estonnast », mais encore de centraliser les fonds « afin de secourir la Picardie, Champagne et autres lieux de frontières, selon l'exigence des affaires[5] ». Le cardinal assura

1. Bibl. nat., ms. fr. 3008, fol. 112.

2. Bibl. nat., ms. fr. 3008, fol. 119, Montmorency à M. de la Rochepot, 16 juillet.

3. On n'avait pas attendu le conseil de guerre de Savigliano pour connaître exactement les desseins de Charles-Quint. Dès le 5 juillet, Georges de Selve, évêque de Lavaur, notre ambassadeur à Venise, informait le roi que l'Empereur avait décidé d'envahir la Provence. Cf. Decrue, *op. cit.*, p. 264, n° 3. D'ailleurs, la marche des opérations au Piémont faisait prévoir cette invasion.

4. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 115; Decrue, *op. cit.*, p. 260.

5. *Ibid.*, t. III, p. 111, 301-303. Cf. Henry Lemonnier, *Paris menacé (juillet-septembre 1536)*, dans la *Revue de Paris*, janvier 1915, p. 96-103.

Digitized by Google

la liaison entre le gouvernement de Lyon et le front de Champagne-Picardie, où se dessinait l'offensive de l'armée du comte de Nassau. Les Impériaux visaient Paris par la vallée de l'Oise, la route classique des invasions. En même temps qu'ils occupaient Bray-sur-Somme, ils attaquaient Saint-Riquier et Guise. Les ducs de Bourbon-Vendôme et de Guise et Robert de la Mark avaient fait leur jonction. Bourbon-Vendôme rassemble en hâte 300 hommes d'armes et 6,000 hommes de pied, repousse une première fois l'ennemi au-delà de l'Oise, vers Maroilles, et fait évacuer Guise; mais l'ennemi revient en force et occupe la ville dans les premiers jours d'août[1]. Les Impériaux essayent ensuite de surprendre Saint-Quentin; mais, trouvant la ville trop bien défendue, ils se détournent sur Péronne. Partant du Catelet, ils détruisent le château d'Happlincourt et franchissent la Somme pour bloquer la place. Les sieurs de Fleuranges et de Sercus ont le temps de s'y jeter avec une centaine d'hommes d'armes et un millier de fantassins qui s'ajoutent à ceux que commandaient le sieur de Saisseval, Jean d'Estourmel, sieur de Templeux, Joachim de Hangest, sieur de Moyencourt, et Philippe de Boulainvilliers, sieur de Dammartin. Cependant, les ducs de Bourbon-Vendôme et de Guise font des levées en Picardie et en Champagne en attendant l'arrivée des lansquenets conduits par Nicolas de Rusticis, sieur de Longueval. Les opérations sur le front nord sont désormais concentrées autour de Péronne[2]. Par son héroïque résistance d'un mois (12 août-11 septembre), la place va arrêter net l'offensive impériale et faciliter le succès du plan adopté sur le front provençal.

C'est du côté du sud-est qu'on devait s'attendre aux opérations principales, puisque c'était de ce côté que l'Empereur avait réuni ses troupes d'élite et qu'il les animait par sa présence. Lorsqu'on ignorait encore sur quel point précis Charles-Quint pousserait son offensive, François Ier avait ordonné de rassembler dans la vallée de la Saône et du Rhône, à proximité des voies alpestres, toutes les troupes nouvellement levées, en France comme au dehors, aussi bien les légionnaires des nou-

1. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 212-214; *Registre des délibérations du Bureau de la ville de Paris*, t. II, p. 255.

2. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 231-233, 303-316; *Cronicque du roy Françoys premier*, p. 153-166; H. Lemonnier, *art. cité.*

Digitized by Google

velles formations et les bandes d'aventuriers que les lansquenets et les Suisses[1]. Les lansquenets de Furstemberg, arrivés les premiers, avaient été dirigés d'abord sur Gap, puis sur la vallée de Barcelonnette et les Terres-Neuves; un autre contingent avait été détaché sur la Maurienne, avec le sieur de Montjehan. Quand on fut certain que l'Empereur envahirait la Provence par la route du littoral, François Ier et Montmorency firent descendre toutes les troupes disponibles de la Savoie et du Dauphiné vers le sud, sur Avignon, qu'on avait pris la précaution d'occuper préventivement dans les premiers jours de juillet pour constituer dans les environs un camp de concentration.

C'est là que furent dirigés les Suisses, une nouvelle levée d'une douzaine de mille hommes, qui passèrent par Pont-d'Ain, près de Lyon, entre le 8 et le 11 juillet[2]. Une troisième levée de 6,000 hommes, à laquelle procédaient les sieurs d'Yzernay et de Beauvais, était annoncée. Les sieurs de Curton et de Lafayette, entre qui avait été partagée la compagnie du duc d'Albany (mort le 2 juin précédent), y menèrent aussi leurs hommes d'armes. Les troupes évacuées de Fossano devaient également y être conduites. Stuart d'Aubigny et Galiot de Genouillac avaient charge de recevoir toutes ces unités et de préparer leurs cantonnements respectifs, hommes d'armes, Suisses, lansquenets, légionnaires. Le 25 juillet, lorsque Montmorency, qui avait quitté Lyon le 21, arriva en Avignon, il n'y avait déjà pas moins de 30,000 hommes rassemblés autour de la ville[3]. A ces éléments, il faut joindre les garnisons renforcées mises dans les principales places, Aix, Toulon, Marseille plus particulièrement, et les 5,500 hommes de pied dont la levée en Provence avait été prescrite le 27 mai, et pour l'entretien desquels les États du pays avaient accordé un subside de 8,000 livres tournois (12-13 juillet)[4].

Qu'allait-on faire? Irait-on à la rencontre de l'ennemi pour

1. Le nonce du Pape, dans une lettre du 3 juillet, signale une revue de 30,000 hommes, dont 18,000 lansquenets et 12,000 Suisses. A. Segre, *Un registro*, etc., p. 105. Bibl. nat., ms. fr. 3008, fol. 35, 48, 57, 86, 105, lettres de François Ier et de Montmorency à M. de Humières et à M. de la Rochepot du 30 mai et des 11, 16, 27 et 29 juin.

2. Bibl. nat., ms. fr. 3008, fol. 112, Montmorency à M. de la Rochepot, 10 juillet.

3. F. Decrue, *op. cit.*, p. 267-862.

4. Arch. des Bouches-du-Rhône, C 1, fol. 3-4.

Digitized by Google

lui présenter la bataille ou plutôt l'attendrait-on dans des positions soigneusement choisies et solidement fortifiées? Et dans quelles positions? Montmorency paraît avoir un moment songé à fortifier Fréjus et Draguignan, qui barraient la route de l'Argens[1]. Mais l'idée fut vite abandonnée : l'Empereur, disposant de l'escadre de Doria, pourrait aisément prendre à revers les troupes françaises. S'établirait-on à Aix, capitale de la province, au débouché de dépression de l'Argens et de l'Arc, à proximité de Marseille et de la vallée de la Durance, ou bien plus en arrière, près du confluent de la Durance et du Rhône? A l'arrivée de Montmorency, le 25 juillet, rien n'était encore décidé. Une sorte de conseil de guerre fut alors tenu, dans lequel les capitaines consultés se prononcèrent pour la mise en état de défense d'Aix[2]. Le généralissime avait pris avec le Roi « ferme et résolue délibération de ne point venir au combat et de ne jouer le gros jeu sinon que extrême nécessité l'y contraignist ou qu'une seure et certaine opportunité s'y offrist ». Il préférait se fixer autour d'Avignon; mais il ne voulut pas prendre de décision définitive avant de s'être assuré de l'état des lieux. C'est pourquoi sur-le-champ il se rendit à Aix.

Il y trouva le gouverneur de la Provence, Claude de Savoie, comte de Tende, Jean Caracciolo, prince de Melfi, et Stéphano Colonna, qui estimaient la ville elle-même « non tenable »; mais ils proposaient de fortifier un camp pour la couvrir et avaient choisi au sud-est le quartier Saint-Jean et les mamelons qui dominent le confluent de la Torse et de l'Arc[3]. Les travaux préliminaires de dégagement avaient même commencé ainsi que l'amas des vivres, lorsque Montmorency arriva. Il visita la ville et les alentours (27 ou 28 juillet) : il trouva le camp « mal à propos ». Les fortifications étaient aisées de deux côtés, par le sud et par l'ouest; mais sur les deux autres, au nord et à l'est, la position était dominée par des collines étalées en plateaux par où l'ennemi pourrait facilement annihiler tous les travaux de défense. Mieux valait donc abandonner Aix et reporter au Rhône

1. Bibl. nat., ms. fr. 3008, fol. 89, Montmorency à M. de Humières, 28 juin. Cf. Decrue, *op. cit.*, p. 264.

2. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 155-177; Bibl. nat., Dupuy 80, fol. 37, *Gestes de Montmorency*.

3. *Ibid.*, t. III, p. 177-178, 181-182, 191-192; Antoine Arena, *la Meygra entrepriza*, éd. Bonafous, p. 30-31, 32-35.

Digitized by Google

et à la Durance la ligne de résistance. Le sieur de Montjehan, revenu de la Maurienne, qui n'était plus menacée, s'offrit cependant à garder la ville si on lui donnait 200 hommes d'armes, 6,000 fantassins, une artillerie et « équipage » en rapport : Montjehan était un tempérament très allant plutôt qu'un homme de tête; il possédait plus de courage que de réflexion, l'affaire de Brignoles allait bientôt le prouver. Par égard pour sa bravoure et aussi par considération des autres capitaines qui croyaient possible de tenir à Aix, Montmorency ne refusa pas tout net : il laissa à Montjehan et à ses compagnons un délai pour la réflexion, le temps pour lui, Montmorency, d'aller à Marseille se rendre compte des mesures prises et de revenir. Cette visite demanda deux jours (30 et 31 juillet)[1]. Il repassa par Aix sans y faire un long séjour, puisque le 1er août il est à Lambesc, d'où il envoie un long rapport au Roi. Il lui fait connaître ce qui a été finalement décidé. Aix ne sera pas défendu : Montmorency n'accepte pas plus l'idée d'un camp retranché que l'initiative de Montjehan. La ville n'est pas tenable, car il y faudrait un mois de fortification et 6,000 hommes de garnison : le pays ne peut pas même en nourrir la moitié. Les « portaux » (portes), tout ce qui pouvait avoir une valeur militaire fut abattu; les vivres que l'on avait commencé à réunir dans la ville dûrent être évacués. Les habitants reçurent l'ordre de « transporter les bledz et autres vivres dedans six jours, lesquelz escheuz et passez, les gens de cheval et de pied qui sont au devant des ennemys pour faire dégast, en s'en retournant passeront par là pour achever de gaster ce qu'ilz trouveront de bledz et de vin en ladite ville ». Avec les chevaux de l'artillerie et tous « les chevaulx et mulletz de batz » qu'il put trouver, Montmorency fit transporter une partie à Marseille, le reste au camp d'Avignon, où décidément se concentrerait la défense[2].

L'abandon de la ville d'Aix, laissée à l'état de ville ouverte, rentrait dans le plan général de défensive adopté dès le début.

1. Le 30 juillet, Montmorency a une entrevue avec les consuls de Marseille au Jardin du roi; le lendemain, on lui offre en présent des « pessègues (pêches) et muscadels (raisins muscats) » et « sept banestons (corbeilles) de prunes ». Arch. de Marseille, CC (mandat du 31 août 1536).

2. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 177-178, 181-182. Bibl. nat., Dupuy 80, fol. 37; 265, fol. 227, Montmorency au Roi, Lambesc, 1er août; ms. fr. 3021, fol. 25, François Ier à Montmorency, 5 août. Cf. Decrue, *op. cit.*, p. 270-271.

Digitized by Google

Puisqu'on n'avait pas les moyens nécessaires pour arrêter l'ennemi à la frontière, on avait résolu de faire le vide devant lui : les troupes seraient ramenées en arrière, les récoltes et les vivres détruits, aussi bien dans la basse Provence que dans les vallées alpestres. Le « gast » devait être opéré avec le concours des populations, et au besoin malgré elles, par des détachements qui en reçurent l'ordre dans la dernière semaine de juillet et qui furent obligés d'opérer en hâte devant la progression rapide des Impériaux. La direction de l'opération fut confiée à Jean de Bonneval, adjoint au gouverneur de la province. Bonneval, qui avait déjà opéré du côté de Sisteron et de la moyenne Durance, vint à Aix recevoir ses dernières instructions[1]. De là, avec sa compagnie d'hommes d'armes, il se dirigea vers le comté de Nice, « baillant lettres du Roi » aux fonctionnaires et aux communautés, prescrivant de retirer vivre et bétail et de détruire ce qui ne pourrait être emporté avant son retour. Grasse, où Germain d'Urre, sieur de Mollans, avait été dépêché avec une partie de la compagnie du comte de Tende et 6,000 fantassins, n'avait pas été jugée défendable. Après avoir fait sauter les remparts, Germain d'Urre battit en retraite par le « chemin de France », c'est-à-dire la vallée de l'Argens. Cependant, Bonneval faisait rompre les moulins, flamber les granges à Callian, où le seigneur du lieu, Louis de Grasse, sieur du Mas, donna l'exemple. Joseph de Villeneuve, marquis de Trans, en fit autant à Callas. A Carcès, Jean de Pontevès met « le feu luy-mesmes à son bled qui estoit aux champs en moulons (meules) » et fait boire son vin aux soldats. De Draguignan, Bonneval détache 40 à 50 hommes d'armes de la compagnie du sieur de Montjehan, qu'il envoie, sous la conduite de Grogné, sieur de Vassey, en renfort à Germain d'Urre; d'autre part, il charge Maure de Novate, guidon de la compagnie de Paul da Ceri, avec 1,000 fantassins de prendre le chemin de Digne pour se livrer à des destructions analogues « tout le long de la montagne[2] ». Germain d'Urre et le sieur de Vassé rejoignirent Bonneval à Brignoles[3]. Ils y reçurent des lettres de Montmorency (expédiées probablement d'Aix le 1er août, lorsque l'abandon de la capitale de la Provence eut été définitivement décidé) qui prescrivait de continuer

1. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 137-140.
2. *Ibid.*, t. III, p. 149.
3. *Ibid.*, t. III, p. 182-186.

Digitized by Google

le « gast » et la retraite ; en même temps, il conseillait de faire le possible pour retarder la marche des Impériaux et mettre la main sur des « avant-coureurs » qui renseigneraient sur les intentions de l'ennemi. C'est ce qui donna occasion au sieur de Montjehan et à quelques jeunes gentilshommes de tenter un coup de main contre l'avant-garde impériale : l'aventure, comme nous verrons, devait échouer piteusement. Elle parut à Bonneval trop risquée pour qu'il y prêtât la main. Le « gast » achevé à Brignoles, il se retira sur Saint-Maximin[1]. De là, quelques troupes sont dirigées sur Marseille par la route de Roquevaire afin d' « exécuter le déguast », tandis que les gens de pied et de cheval, par Barjols et les vallées des basses Alpes, doivent gagner Aix.

Le spectacle offert par cette dévastation méthodique était lamentable[2] : moulins rompus, puits comblés, incendies de bois et de blés en tas ou en granges, tonneaux défoncés, salaisons anéanties, troupeaux de chèvres ou de porcs refoulés en désordre ou dispersés. Seuls les arbres à fruits et les vignes furent épargnés ; les Impériaux en souffrirent autant, sinon plus, que de la disette de vivres. Les paysans obéissaient généralement aux ordres reçus[3] et, après avoir collaboré à la destruction de leurs récoltes et de leurs réserves, gagnaient les forêts et les baumes (cavernes) prochaines. Il y eut pourtant sur quelques points des résistances : c'est ainsi qu'au Luc il fallut envoyer 500 hommes de renfort pour briser l'opposition[4]. Trets fut saccagé « à cause que les habitans, pour quelque commandement qui leur eust été faict, n'avoient voulu ne transporter les vivres ne faire le guast[5] ». Ce furent, somme toute, des exceptions. Le fait est d'autant plus remarquable que la réunion officielle de la Provence à la couronne ne datait que d'un demi-siècle. Toutefois, pour être mieux assurés que les ordres du Roi seraient entièrement exécutés, le comte de Tende et Bonneval avaient jugé expédient de faire marcher en tête les bandes levées sur le pays et de mettre « sur la queue le capitaine Claude [de Manville], Gascon, pour achever

1. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 188-189. Arch. des Bouches-du-Rhône, B 3321, fol. 289.

2. A. Arena, *op. cit.*, p. 28-30 ; *Journal* d'Honoré de Valbelle, fol. 194 v°.

3. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 149. « Telle fut l'affection de tout le peuple gros et menu au bien et commodité de la chose publique que tous oublièrent le regret du particulier dommage. »

4. *Ibid.*, t. III, p. 183.

5. *Ibid.*, t. III, p. 191.

Digitized by Google

de gaster ce que les autres auroient espargné, parce qu'il auroit moins de respect à ce faire que n'eussent eu les gens du païs, auxquels il faisoit mal de gaster les bleds et les maisons de leurs parens et voisins[1] ». Par Trets et Pourrières, en suivant probablement le tracé de l'ancienne voie romaine[2], « le chemin Aurelian », Bonneval et le comte de Tende regagnèrent Aix où se concentrèrent les différents éléments chargés de « faire le gast ».

On acheva les destructions que Montmorency avait ordonné d'exécuter. Les Aixois s'y prêtèrent d'assez mauvaise grâce, d'autant « plus envis [de mauvais gré] et mal patiemment » qu'on les avait tout d'abord encouragés à faire amas de vivres. L'arrivée de Bonneval et de ses troupes brisa les résistances. « Chascun toutefois sauva ce qui possible luy fut en telle presse, et le surplus fut bruslé ou jetté par les rues, les vins deffoncez ès caves, les moulins desmolis, les pierres de meules et moulages rompues et brisées, les fers de moulins emportez et tous ceux que l'on peut trouver au païs qui s'entendoient à faire moulins envoyés au camp (d'Avignon) soubs couleur qu'ils y seroient employez, mais à la vérité de peur que l'ennemy s'aydast d'eux à refaire lesdits moulins. Là eussiez veu un spectacle piteux et lamentable pour la soudaineté d'un tel abandonnement de païs, deslogement et désolation de ville[3]. » En même temps qu'on faisait disparaître les vivres, on mettait en sûreté les archives du Parlement et de la Chambre des Comptes dans le château des Baux, qui appartenait à Montmorency[4]. Quant aux membres de ces deux cours et au personnel qui gravitait autour d'elles, ils se réfugièrent au Pont-Saint-Esprit. D'Aix, Jean de Bonneval se retira sur Salon, où le lieutenant du sieur d'Auchy était chargé de « faire le gast », puis sur Avignon. Dans la première semaine d'août, la première opération importante de la campagne, la dévastation méthodique et aussi complète que possible du pays, était accomplie. L'ennemi pouvait s'avancer librement dans le vide. Les points de résistance étaient reportés à l'extrémité occidentale de la province, sur une ligne appuyée à la mer, au Rhône et à la Durance et

1. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 188.
2. Bouche, *Chorographie et histoire chronologique de la Provence*, t. II, p. 579.
3. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 191-192.
4. *Ibid.*, t. III, p. 319.

Digitized by Google

qui, passant par Marseille, Bouc, Arles et Tarascon, avait son réduit central dans le camp d'Avignon.

Dès que la guerre avait paru inévitable, c'est-à-dire vers le milieu du mois de mai, François Ier s'était préoccupé de mettre en état de défense le littoral provençal et particulièrement Marseille[1]. Lors de l'invasion de 1524, Marseille avait été l'objectif principal du connétable de Bourbon : son héroïque résistance avait déterminé l'échec de l'expédition. Il était à supposer que cette fois encore les Impériaux tenteraient une attaque contre le port essentiel du roi de France sur la Méditerranée[2]. Aussi le gouverneur, d'accord avec les autorités municipales, dès la fin de mai, s'empressa-t-il de hâter les travaux de fortification[3]. Les remparts furent réparés et les portes consolidées. Pour faciliter la défense, les vergers furent coupés aux alentours entre la ville et la « plaine » Saint-Michel et certaines maisons démolies, notamment la grande Aumônerie. Les matériaux obtenus par ces démolitions furent en partie employés à la construction d'un fort sur la colline Notre-Dame de la Garde. L'artillerie fut mise en état : les canons, le « gros Basilic » en particulier, et les bombardes furent placés sur des essieux neufs et disposés sur les plateformes des remparts; deux canons de bronze furent, non sans peine, hissés à Notre-Dame-de-la-Garde. On accumula les boulets et les matériaux pour faire de la poudre[4]. Pour assurer la défense, les troupes affluèrent : dans les derniers jours de mai arriva la bande de Jean de Benaud, sieur de Villeneuve, un millier d'hommes, tous Provençaux, qui s'ajoutèrent à la compagnie

1. Lettre de François Ier au comte de Tende le priant de faire « entroller toutz et ung chascun les contribuables qui ont accoustumé et faire prester et bailler aides et courvées ès réparations des tour et port de Tholon, la tour d'If et autres lieux de la ville de Marseille et à l'entour d'icelle, selon les roolles et cotizations par ci-devant faictes chascun en son reguart. » Montbrison, 15 mai 1536. Arch. des Bouches-du-Rhône, C 1, fol. 2.

2. Le bruit en courait en Italie dès la fin mai. A. Segre, *Un registro*, etc., p. 94.

3. Le 18 mai, Germani d'Urre, sieur de Mollans, fut nommé viguier perpétuel de Marseille. Les consuls en exercice étaient Charles de Monteaux, Jean Sicole et Pierre Bausset. Sur les fortifications de Marseille, voir Arch. Marseille, *Registre-Bulletaire*, pour les années 1526 à 1539; le *Journal* de Valbelle, fol. 186 et suiv.; *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 114, 178-180; Ruffi, *Histoire de Marseille*, t. I, p. 326 (d'après Valbelle et les du Bellay).

4. *Registre-Bulletaire*, mandats de payement des 7, 8, 12, 14, 16, 20, 23 juin; *Journal* de Valbelle, fol. 186.

Digitized by Google

du comte de Tende[1]. Au commencement de juin, ce fut le tour de la bande commandée par Jean de Louet, baron de Calvisson, des fantassins du Languedoc, « tous arquebusiers, piquiers et hallebardiers »; au début, ils payaient tout ce qu'ils prenaient; mais ces bonnes habitudes ne durèrent guère, car dans le courant de juillet ils commirent toutes sortes de déprédations et de nombreuses rixes les mirent aux prises soit avec la population soit avec d'autres bandes[2]. En juillet, la garnison s'accrut de 200 Écossais qui furent logés le long du port, puis des compagnies de gendarmes rendues disponibles par la capitulation de Fossano : celles de Jean d'Estouteville-Villebon, de Charles Tiercelin, sieur de la Roche du Maine, de Guy Guiffrey, sieur de Boutières, de Galiot de Genouillac, sieur d'Assier (commandée par le sieur de la Roque)[3]. Avec les compagnies d'Antoine de la Rochefoucauld, sieur de Barbezieux, qui avait été envoyé à Marseille en qualité de vice-roi vers le milieu de juin, et d'Antoine de Prez, sieur de Montpezat, qui lui fut adjoint dans la même qualité et avec des pouvoirs semblables à la fin de juillet, la ville disposait d'un peu plus de 600 hommes d'armes. Les troupes de pied comprenaient, outre les 1,000 Provençaux de Villeneuve et les 1,000 Languedociens de Calvisson, trois autres bandes de Languedociens de même effectif, celles de Jacques d'Astarac, sieur de Fontrailles, de Jacques d'Amboise, sieur d'Aubijoux, et d'Antoine de Rochechouart, sieur de Saint-Amand, sénéchal de Toulouse (dont Blaise de Monluc était lieutenant)[4], et quatre enseignes d'Italiens respectivement commandées par Christophe Guasco, le Navarrais Wartis et le Corse Sampiero, au total près

1. *Registre-Bulletaire*, mandat du 27 mai : quinze florins à « Guilhaumin Lauret, forrier deputat per lojar et donnar logis tant à la banda de Mons. lo grand seneschal d'aquest pays [le comte de Tende, gouverneur de la province] como à la banda de la legion soto la charja de Mons. de Villanova et als gentilshomes del pays que sont vengutz et venon de jort en jort per garnison en aquesta dicta cieutat ». Cf. *Journal* de Valbelle, fol. 186.

2. *Journal* de Valbelle, fol. 193. Ces rixes et les nouvelles de l'approche des Impériaux contribuèrent à déchaîner une certaine panique parmi les habitants : selon Valbelle, on vit des « femmes d'État » (c'est-à-dire de la haute société) et d'autres s'enfuir à Beaucaire et ailleurs (fol. 194).

3. La compagnie de Jean de Bonneval, mieux montée que les autres, fut retirée de Marseille et employée, comme nous l'avons vu, à « faire le gast ».

4. Voir *Commentaires de Monluc*, éd. P. Courteault, t. I, p. 102. La bande du sénéchal de Toulouse fut logée au quartier de Blanquerie, comme celle du baron de Calvisson. *Journal* de Valbelle, fol. 195.

Digitized by Google

de 7,000 hommes. A cette imposante garnison, il faut joindre une importante force navale, galéasses, galères et « lahuts » [bâtiments légers], sous les ordres des frères d'Ornezan, Bertrand, le marquis des Iles d'or, et Magdalon. Lorsque Montmorency vint le 30 juillet inspecter la ville, au dedans et au dehors, Notre-Dame-de-la-Garde et les Iles, il se montra fort satisfait. Il eut, au Jardin du roi, dont François Ier l'avait autrefois gratifié, une entrevue avec les consuls. Avant de partir, il passa en revue « les compagnons de guerre et gens de camp » qui étaient à bord, s'assura que l'effectif des forçats était au complet et, parmi les galères, en choisit douze, « les mieux en ordre et les mieux fournies de gens, de vivres, harnois, artillerie, munitions et autre équippage ». Ces douze galères, placées sous le commandement de Bertrand d'Ornezan, baron de Saint-Blancard, furent envoyées en croisière entre la Provence et la côte d'Espagne. « Aux autres, il commanda de se tenir au port, pour la seureté d'iceluy et pour la tuicion et deffense de la ville[1]. » De toutes les places de la frontière, Marseille était certainement la plus « suffisamment remparée » et la mieux « garnie pour y attendre un siège impérial[2] ».

En arrière de Marseille, la ligne du Rhône, barrant la route du Languedoc, fut solidement tenue. A l'embouchure orientale du fleuve, une forte garnison défendit la Tour-de-Bouc et Fos[3]. Entre le delta et le confluent de la Durance, le point essentiel était Arles. Montmorency le fit rapidement fortifier. Les travaux commencèrent au début d'août, lorsque l'abandon d'Aix eut été définitivement décidé[4]. Ils furent dirigés par le prince de Melfi et par Stéphano Colonna d'abord, puis, lorsqu'une sédition militaire eut déterminé le départ de Colonna, par le premier tout seul. Des « manouvriers et pionniers » furent rassemblés en hâte. On établit « six grands boulevers et platteformes » du côté de l'est, par où l'ennemi pouvait venir, et l'on utilisa les arènes, sur la tour desquelles furent portées deux pièces d'artillerie qui

1. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 205 (du Bellay dit 13 galères; Valbelle et les lettres de Montmorency disent 12).

2. *Ibid.*, t. III, p. 178-180; *Gestes de Montmorency*, Bibl. nat., Dupuy 80, fol. 37. Cf. Decrue, *op. cit.*, p. 271.

3. Bibl. nat., Dupuy 80, fol. 37 v°; *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 267-268.

4. Bibl. nat., Dupuy 80, fol. 57 v°; ms. fr. 3061, fol. 25 et 53, François Ier à Montmorency, 6 et 7 août; *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 193-195, 254-264.

Digitized by Google

pouvaient battre tout à l'entour. Dix autres pièces avaient été amenées au début par Antoine d'Ancienville, sieur de Villiers. Mais ce nombre fut estimé insuffisant : Montmorency prévenu en fit expédier encore cinq (vers le 5 août). La garnison comprenait environ 130 hommes d'armes (la compagnie du prince de Melfi, celle du sieur de Bonneval, qui, après avoir fait « le gast », fut dépêchée dans la ville, et une partie de celle de Claude Gouffier, sieur de Boisy), 1,000 Gascons commandés par Jean de Foix, comte de Carmain, 1,000 Champenois commandés par Jacques d'Anglure, enfin les 3,400 Italiens de Stéphano Colonna. Une rixe sanglante ayant éclaté presque dès le début entre les Champenois et les Italiens, ces derniers furent remplacés par 2,000 Français, quatre bandes de 500 hommes chacune, respectivement commandées par Claude Putrein, sieur de Marieu, Pierre de Mars, sieur de la Goutte, Philibert de Rivoire, sieur du Palaix, et « le baron du Rixou [Jacques, baron de Rieux], du païs de Languedoc[1] ». Montmorency, qui vint visiter la place le 4 ou le 5 août, et qui était exactement renseigné par les allées et venues du prince de Melfi et de Jean de Bonneval, prit soin de pourvoir les défenseurs de munitions (poudres et boulets). Les vivres étaient assurés : le sel était abondant ; on construisit vingt-cinq moulins « de sang », c'est-à-dire à bras ou à chevaux ; le vin arrivait par le Rhône et le bétail était fourni par la Camargue. Grâce à la collaboration des habitants, qui ne ménagèrent ni leurs forces ni leur bourse[2], et à l'activité de tous, en moins de deux semaines Arles fut aménagé en une tête de pont solide, capable de résister aux efforts de l'ennemi s'il projetait, comme on le supposa un instant, de passer en Languedoc[3].

1. Une autre affaire, moins grave, fut provoquée par des déprédations commises par les Gascons, qui dépouillèrent des vivandiers. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 268-273.

2. Au début, il y avait eu dans la population un commencement de panique, déterminée par les préparatifs de départ de plusieurs grandes dames. L'attitude énergique des représentants du Roi et l'arrivée opportune des gendarmes de Bonneval remirent tout en ordre. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 256.

3. Parmi les auxiliaires dont le concours fut particulièrement utile à Montmorency et à ses lieutenants, il faut citer spécialement Antoine Arlier, de Nîmes, qui avait été nommé lieutenant du sénéchal de Provence au siège d'Arles le 23 novembre précédent. A. Arena, *op. cit.*, p. 67-68. Quelques temps après, Marguerite d'Angoulême faisait valoir les services rendus par Arlier au prince de Melfi pour le recommander à la bienveillance de Montmorency. *Lettres*

Digitized by Google

L'autre point de passage, sur le Rhône, était commandé par Tarascon et par Beaucaire. Dans chacune de ces villes, le château était une sauvegarde insuffisante. Montmorency fit réparer et compléter les ouvrages de défense par des fossés et des remparts; il y mit 500 hommes de garnison, dont le commandement fut donné dans Beaucaire à Louis de Rabodanges; dans Tarascon à Jean de Saint-Rémy, commissaire ordinaire de l'artillerie, l'un des cent gentilhommes de l'Hôtel[1].

Le réduit central de la défense était constitué par le camp d'Avignon. Au début, il s'agissait d'y faire seulement un camp de concentration. Dans le courant de juillet, les troupes affluèrent de tous côtés : légionnaires du Languedoc, du Dauphiné et de la Champagne, lansquenets et Suisses, bandes ramenées du Piémont ou des Alpes. Pour choisir et aménager l'emplacement avaient été désignés deux Italiens : le prince de Melfi et Stéphano Colonna, et un Gascon Poton Rafin, sénéchal d'Agenais. Robert Stuart d'Aubigny, maréchal de France, et Galiot de Genouillac, sieur d'Assier, grand écuyer de France, présidaient à la réception des troupes. Guillaume Poyet, avocat du roi, Gilbert Bayard, contrôleur général des guerres, Robert de la Marthonnie et Gilles de la Pommeraye, maîtres d'hôtel du roi, Charles de Pierrevive, sieur de Lézigny, trésorier de France en Languedoc, jouaient le rôle d'officiers d'administration : ils devaient « faire amener de toutes les provinces de France qui plus seroient à main toutes sortes de vivres et de fourrages, tant pour le nombre [d'hommes] qui jà y estoit que pour celuy que l'on espéroit y arriver après[2] ». Le rassemblement des forces était loin d'être achevé lorsque Montmorency arriva en Avignon : il y avait alors environ 30,000 hommes. C'était insuffisant pour marcher au-devant des forces impériales. Certainement cette considération contribua à fixer la décision de Montmorency. En partant pour visiter

de Marguerite de Navarre, éd. Génin, p. 314. — Sur Arlier, voir É. Picot, *Rabelais à l'entrevue d'Aigues-Mortes (juillet 1538)*, dans la *Revue des études rabelaisiennes*, t. III (1905), p. 333-338, et J. Gérig, *Notes sur Raulin Séguier, humaniste narbonnais du XVI^e siècle, et sur Antoine Arlier de Nîmes*, dans les *Annales du Midi*, 1909, p. 492-495. Une partie de sa correspondance est conservée à Aix-en-Provence à la Bibliothèque Méjanes, vol. 761; la publication en a été annoncée, il y a plusieurs années, par MM. Émile Picot et John L. Gérig.

1. Bibl. nat., Dupuy 80, fol. 37 v°; *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 255; A. Arena, *op. cit.*, p. 72.

2. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 151-152.

Digitized by Google

Aix et Marseille, dans les derniers jours de juillet, il avait déjà probablement résolu d'attendre les Impériaux sur les bords du Rhône et de la Durance. La décision fut officiellement affirmée au retour. Il s'agissait de faire du camp de concentration un camp retranché, où non seulement trouveraient place les éléments que le Roi continuait à lever, mais où l'on pourrait résister heureusement en cas d'attaque. La tactique de la défensive adoptée dès l'origine trouvait ici sa dernière expression.

L'aménagement du camp d'Avignon fut particulièrement soigné : on y travailla pendant tout le mois d'août. La description détaillée nous en a été laissée par les contemporains, en particulier par Guillaume du Bellay, qui avait pu le voir de ses yeux. Elle a été influencée peut-être par les souvenirs de l'antiquité; visiblement on y retrouve le camp romain avec ses fossés, ses voies perpendiculaires et parallèles et même son prétoire. Mais il est possible que cette imitation ait été réalisée en fait. L'esprit de la Renaissance inspirait l'art militaire comme le reste. N'avait-on pas en 1534 fait revivre le terme de légion? Ce qui est sûr, c'est que le camp dressé par Montmorency resta célèbre; tous les contemporains en firent l'éloge, non seulement les Français, dont on pourrait accuser l'amour-propre national, mais encore des étrangers peu suspects de partialité comme Paul Jove qui, pour être plus bref que le sieur de Langey, n'en est pas moins admiratif[1].

L'emplacement choisi fut la plaine qui s'étend à l'est et au sud-est d'Avignon, plus près de la Durance que n'avait été le camp établi en 1524, lors de la campagne contre le connétable de Bourbon[2]. Il s'étendait depuis l'abbaye de Saint-Véran, qui fut en grande partie démolie, jusqu'aux environs de Bonpas, en passant par Champfleury et Montfavet. La position était particulièrement favorable : la région était naturellement riche; par la voie du Rhône, troupes, munitions et vivres pouvaient arriver

1. Paul Jove, *Pauli Jovii Novocomensis episcopi Nucerini historiarum sui temporis*. Bâle, 1567, p. 717-718.

2. Bibl. nat., Dupuy 80, fol. 37 v°; *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 208; Arch. des Bouches-du-Rhône, B 34, fol. 31; *Catalogue des actes de François I^er^*, t. III, p. 433, n° 9506; p. 547, n° 10026; t. VII, p. 231, n° 24350 (indemnité aux religieuses de Saint-Véran); Rey, *François I^er^ et la ville d'Avignon (1515-1547)*, p. 11-13 (d'après les archives d'Avignon); J. Girard, *les États du comté Venaissin*, dans les *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*, 1906, p. 205.

Digitized by Google

facilement; la Durance mobile, perfide, large de lit et malaisément franchissable, sauf sur des points connus des seuls riverains, formait un obstacle naturel excellent. Les hauteurs de Caumont au nord de la rivière, celles de Noves au sud étaient des postes d'observation d'où l'on pouvait surveiller au loin les approches du camp. De ce point central au croisement des voies des Alpes, de la mer et du fleuve, aucun mouvement de l'ennemi ne devait échapper et il serait aisé de faire porter tout le poids de l'armée dans la direction où Charles-Quint déciderait à s'engager.

Le camp fut clos par un fossé profond, large de vingt-quatre pieds à la partie supérieure et de huit au fond avec « rempart de terre par dedans ». Un autre fossé, « large et profond », courait par le milieu[1]; « par des tranchées obliques » de petits ruisseaux s'y déversaient et, comme une sorte d'égout collecteur, il « portoit hors toutes les ordures et immundices », ce qui assurait la parfaite salubrité du camp. Des « rues et chemins furent tracés ». Dans les compartiments ainsi déterminés furent cantonées les différentes troupes dont on eut soin de séparer les nations pour faciliter la discipline et éviter les conflits. A peu près au centre était « une petite levée de terre, en forme d'une colline (Montdevergues?), laquelle avoit regard à l'entour, en tous les quartiers et endroits où il y avoit gens logez ». C'est là que Montmorency établit « son logis et prétoire » d'où il avait vue sur tout le camp et où chaque matin tous les capitaines devaient venir au rapport. L'ensemble fut complété par des plates-formes pourvues d'artillerie, des postes de guet aux endroits appropriés. Des instructions fixèrent la place, les mouvements d'un chacun, les points qu'il devait occuper en cas d'alarme. Si bien qu'en peu de villes, on eût pu « avec moindre craincte et danger attendre une grosse puissance de l'ennemy ».

Montmorency avait l'œil à tout. Guillaume du Bellay nous a décrit l'emploi ordinaire de la journée du généralissime[2]. Au

1. Ce fossé était probablement une dérivation déjà existante de la Sorgues, le canal Crillon. Les *Gestes de Montmorency*, dont l'auteur est peut-être Gilles de la Pommeraye, en tous cas un témoin oculaire, disent que le camp n'était pas « celuy où s'estoit logé le mareschal de Chabannes quand Bourbon fust en Provence, mais plus esloigné du Rhosne, passant la rivière du Sorgues par le milieu » (fol. 39 v°).

2. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 210.

Digitized by Google

soleil levant, sauf arrivée imprévue « de paquets ou de messagers », il assistait à la messe, faisait une courte promenade « au long de ses tentes » et donnait audience à ses officiers; puis course à cheval à travers le camp ou aux alentours pour veiller à la bonne tenue des troupes et activer les travaux. « Ayant faict ce tour, il venoit prendre son repas »; il tenait ensuite conseil avec ses « capitaines et autres personnages qui par long usage estoient expérimentez et cogneuz, ou esquelz il y avoit quelque degré ou de dignité ou de bon conseil ». Une nouvelle tournée d'inspection terminait la journée.

Grâce à cette activité et à cette surveillance incessante, Montmorency put constituer un camp formidable dont l'effectif s'accrut pendant tout le mois d'août des forces que François Ier fit descendre de Lyon et de Valence. Il finit par grouper autour de lui une soixantaine de mille hommes, chiffre considérable pour le temps, auquel il faut ajouter les garnisons de Marseille, d'Arles et de Tarascon, les troupes laissées dans les places conservées du Piémont et l'armée qui opérait dans le Nord, si l'on veut avoir une idée exacte de l'effort militaire fourni à ce moment par le roi de France. Malgré l'envoi de canons à Arles, il disposait d'une abondante artillerie, que François Ier se préoccupa constamment d'augmenter et dont quelques éléments furent fournis par la ville d'Avignon elle-même. En dépit des différences d'origine et de nationalité, l'ordre ne fut jamais troublé. On ne vit pas dans le camp d'Avignon de ces rixes qui ensanglantèrent Arles et dont Marseille ne fut pas entièrement exempte. Montmorency avait la réputation d'un chef « à poigne »; la manière dont il traita les bandes italiennes rappelées d'Arles montra avec quelle rigueur il maintenait la discipline. A bon droit, il pouvait être fier de son œuvre : dans ses lettres au Roi ou au Dauphin, il exprime une légitime satisfaction : « Il ne fut jamais veu de nostre temps un camp plus fort, plus beau et plus net de maladies, ... ni si bien pourveu de vivres[1]. » C'était l'opinion de ceux qui venaient le visiter. Après l'avoir vu, la reine Marguerite de Navarre écrivait, se faisant l'écho de tous les témoins : « C'est la plus nette place, fut-ce ung cabinet, que je vis oncques, remplie des plus beaux hommes, en très grand nombre, les

1. Bibl. nat., ms. fr. 3008, fol. 114, Montmorency au dauphin Henri, 2 septembre.

Digitized by Google

milleurs visaiges, les milleurs propaus [propos], monstrant l'envie qu'ils ont de vous faire service, que l'on sçauroit souhaiter[1]. »

Cependant que Montmorency mettait solidement la basse vallée du Rhône en état de défense, François Ier se rapprochait lentement de lui. Dans les premiers jours d'août, il quittait Lyon où il laissait cependant une partie de la cour, les membres du Conseil et le sieur de Chateaubriand comme gouverneur. Le 4 août, il était à Vienne[2], le 6 à Saint-Vallier, le 7 à Tournon et le 8 il arrivait à Valence. Dans cette ville, il devait faire un séjour plus long qu'il ne l'avait d'abord projeté. La nécessité d'attendre que le camp près d'Avignon fût constitué, l'incertitude où l'on était des plans réels de l'Empereur (jusqu'aux derniers jours d'août le roi craignit ou affecta de craindre que les Impériaux ne se dirigeassent vers le nord par les Alpes ou vers le Languedoc par le Bas-Rhône), l'empressement avec lequel Montmorency découragea toutes les velléités que son maître manifesta d'aller promptement le rejoindre fixèrent François Ier à Valence jusqu'au 10 septembre. Il en profita pour faire « remparer » la ville, en cas de besoin ; il y concentra des troupes : 5,500 Suisses des dernières levées, 3,500 hommes des bandes des sieurs de Canaples et de Forges, 3,000 Italiens d'Hippolyte de Gonzague et de Lelio, qu'il dépêcha ensuite vers Avignon par le Rhône, avec toute l'artillerie dont il put disposer[3]. Valence devint aussi une base de ravitaillement et de renforts ; en même temps elle pourrait servir de ligne de défense nouvelle, selon la voie que prendraient finalement Charles-Quint et son armée qui, dans l'intervalle, avaient envahi la Provence et étaient arrivés au cœur du pays.

Tout de suite après le conseil de guerre du 13 juillet, l'armée impériale s'était ébranlée[4]. Elle marchait divisée en trois colonnes dont l'une avec l'artillerie et les bagages alla s'embarquer à Savone sur l'escadre d'André Doria. Les deux autres,

1. *Lettres de Marguerite de Navarre*, éd. Génin, p. 325-327.

2. Bibl. nat., ms. fr. 3008, fol. 121, François Ier à M. de Humières, Vienne, 4 août.

3. Bibl. nat., ms. fr. 3008, fol. 122, 124, 127, 134, 136, 138, François Ier à M. de Humières, 8, 11, 14, 28, 29 août ; ms. fr. 3061, fol. 25-27, 43, 53, 59, 47 ; ms. fr. 2973, fol. 21 ; ms. fr. 3016, fol. 80, François Ier à Montmorency, 5, 7, 13, 14, 17, 19 août.

4. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 136-137 ; Paul Jove, t. II, p. 703.

Digitized by Google

avec la maison de l'Empereur encadrée entre les lansquenets de de Max d'Eberstein et ceux de Gaspard de Frondsberg, se dirigèrent, par Coni, Limone[1] et Tende, sur Nice où devait se faire la concentration générale. La route d'invasion était déjà ouverte : le 17 juillet, les Napolitains du prince de Salerne, que l'escadre de Doria avait transportés, avec la collaboration des galères, avaient emporté d'assaut la place d'Antibes, dont le seigneur Gaspard Grimaldi se retira sur Grasse[2]. Cette dernière ville fut d'ailleurs abandonnée peu après, conformément au plan adopté par les Français. Charles-Quint franchit le Var le 25 juillet, le jour de la fête de Saint-Jacques[3], et s'avança vers Cannes et Fréjus, tandis que Doria battait la côte de ses canons et maîtrisait tout le littoral jusqu'à la hauteur d'Hyères[4]. La marche des Impériaux se fit à peu près sans encombre, sauf qu'un vaste incendie allumé dans les pins de l'Esterel fit de nombreuses victimes parmi les goujats et les femmes qui suivaient l'armée; une partie des bagages fut consumée. Si certains voulurent voir dans ces flammes la promesse d'une splendide vic-

1. Le 20 juillet, Charles-Quint était à Limone. L.-H. Labande, *Recueil des lettres de l'empereur Charles-Quint*, p. 95-96.

2. *Journal* de Valbelle, fol. 193 v°; Arena, *op. cit.*, p. 24-25; Germain, *Historia bravissima Caroli Quinti imperatoris*, vers 51-76; Paul Jove, t. II, p. 703. Une première attaque avait eu lieu avant le 12 juillet (c'est le jour où la nouvelle arriva à Marseille; les Marseillais avaient envoyé sur les confins du comté de Nice, pour être informés des mouvements des Impériaux, un agent spécial, le notaire Jean Sicole, dont la mission dura du 6 au 22 juillet; mandat à la date du 28 octobre 1536). Ce fut un échec : deux galères furent coulées, les autres forcées de fuir. Guillaume du Bellay (t. III, p. 147) par erreur place l'affaire après le 25 juillet. — En raison des dommages subis, Gaspard Grimaldi obtint, par la suite, du Roi, diverses facilités pour payer ses dettes. Arch. des Bouches-du-Rhône, B 3320, fol. 597 (lettres de François I^er^, 24 janvier 1536-1537).

3. Guillaume du Bellay (t. III, p. 146), suivi par César de Nostradamus (*Histoire et chroniques de Provence*, p. 749), par Bouche (t. II, p. 581), Gaufridi (*Histoire de Provence*, t. I, p. 446), Papon (*Histoire de Provence*, t. I, p. 71), fait arrêter Charles-Quint à Saint-Laurent-du-Var pendant « huit jours entiers ». Il y a très probablement confusion avec le séjour de Fréjus où l'Empereur se trouvait déjà dans les derniers jours de juillet. Du Bellay place dans la bouche de l'Empereur un discours, de rigueur dans une chronique rédigée à l'imitation de Tite-Live (p. 141-146). Bouche, d'ordinaire mieux inspiré, y place une scène éplorée entre la duchesse de Savoie et l'Empereur : c'est un emprunt à la *Meygra entrepriza* d'Arena, p. 25-28.

4. Les contemporains ont remarqué que Doria épargna Hyères, pour on ne sait trop quelles raisons. Arena, *op. cit.*, p. 57; Bouche, d'après Arena, t. II, p. 581. Cf. *Journal* de Valbelle, fol. 194 v°.

Digitized by Google

toire, beaucoup au contraire ne furent pas sans appréhension : c'était mal débuter que de perdre ses convois[1].

A Fréjus, dans la plaine qui s'étend au nord de l'embouchure de l'Argens, Charles-Quint passa en revue son armée[2]. L'effectif en était fort élevé et hétérogène; elle comprenait 50 enseignes d'allemands de 500 hommes chacune, soit 25,000 hommes, une dizaine de mille Espagnols et au moins autant d'Italiens, dans l'ensemble environ 45,000 fantassins. Il faut y joindre plus de 5,000 cavaliers : les chevau-légers amenés de Flandre par Maximilien d'Isselstein, la gendarmerie espagnole et italienne, soit au total au moins 50,000 hommes, plus une soixantaine de canons, enfin l'escadre de Doria pour le transport des munitions et des vivres. Charles-Quint avait fait un effort énorme pour mettre sur pied une pareille armée et cet effort n'était pas sans avoir assez sensiblement affaibli ses finances. C'étaient pour la plupart des troupes d'élite, des vétérans des guerres d'Italie ou d'Afrique. Elles étaient sous les ordres de chefs réputés entre lesquels la présence de l'Empereur devait exciter une véritable émulation. Indépendamment de quelques grands personnages plus ou moins décoratifs, comme le duc Louis de Bavière, le duc de Savoie ou le marquis François de Saluces, on voyait à la tête des lansquenets François le Fèvre, sieur de Tamise, Maximilien d'Egmont, sieur d'Isselstein, Dietrich Spœth, Wolf Dietrich de Knœrringen, Max d'Eberstein, Gaspard de Frondsberg. Les Espagnols étaient commandés par Alfonso d'Avalos, marquis del Vasto, le futur gouverneur du Milanais; Ferrand de Tolède, duc d'Albe, avait sous ses ordres la gendarmerie espagnole et italienne; les Napolitains obéissaient au prince de Salerne; les Toscans fournis par le duc de Florence, Alexandre de Médicis, à Valerio Orsini; Ferrand de Gonzague conduisait les chevau-légers. Le principal conseiller de l'expédition, Antonio de Leyva, suivait, porté dans une litière : malade, souffrant de la goutte, l'espoir de la victoire le soutenait. La campagne de Provence devait être pour lui la dernière : il n'en vit

1. Paul Jove, t. II, p. 704; Gaufridi, *Histoire de Provence*, t. I, p. 446-447 (qui arrange les choses à son habitude).

2. Paul Jove, t. II, p. 704-705 (d'après des renseignements fournis par le marquis del Vasto); *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 195 (l'Empereur se serait arrêté trois jours seulement à Fréjus); Arena, p. 35-36; Segre, *Documenti*, p. 262, note (d'après le rapport d'Ascanio Colonna, 1er août); cf. Decrue, *op. cit.*, p. 276-277.

Digitized by Google

pas le terme, mais il vécut assez pour assister à la décomposition de l'armée impériale. Cette défaite, qui fut la sienne autant que celle de l'Empereur, hâta certainement sa fin.

De Fréjus, l'armée impériale s'ébranla dans la direction de l'ouest par la vallée de l'Argens et l'antique voie Aurélienne, par le Luc, Brignoles, Tourves et Saint-Maximin, où l'on passait dans la vallée de l'Arc, qui avait vu autrefois le choc des légions de Marius avec les hordes des Teutons. En avant marchaient les chevau-légers de Ferrand de Gonzague, en guise d'éclaireurs[1]. A la lueur des incendies et parmi la fuite des habitants, les Impériaux ne rencontrèrent pour ainsi dire pas d'obstacles. Le seul épisode remarquable, plus par la qualité des personnages en scène que par l'importance du fait en lui-même, fut la capture par l'ennemi des sieurs de Montjehan et de Boisy aux environs de Brignoles[2]. Ce fut un incident assez banal où se manifesta l'ardeur inconsidérée de ces grands seigneurs qui s'étaient faits fort de défendre Aix. Malgré Montmorency et malgré Bonneval, Montjehan, Boisy et quelques autres, 140 à 160 hommes d'armes et 300 hommes de pied, avec Wartis, Sampiero et un seigneur du pays, Joseph de Boniface, sieur de la Molle, se mirent en tête d'opérer une reconnaissance en force; ils se heurtèrent aux avant-gardes de Ferrand de Gonzague, près du Luc, et les sentant appuyées ils se retirèrent en hâte, mais pas assez vite cependant pour ne pas être surpris à l'aube dans Brignoles. Trouvant la route de la retraite barrée par les Impériaux qui avaient tendu une embuscade à l'ouest de la ville, vers le lieu dit Gailet, ils durent en découdre. Ce fut une sanglante échauffourée où les Français comme leurs adversaires perdirent beaucoup de

1. Le 2 août, l'avant-garde était à Roquebrune, à l'ouest de Fréjus. Segre, *Documenti*, p. 139, n° 6.

2. Voir sur cette affaire, *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 184-190, 195-204; Paul Jove, t. II, 707-710; Arena, p. 36-37; Germain, v. 110-130 (Germain donne comme date de l'événement le 4 août, qui doit être la date exacte, et non le 8 août, *Guillaume du Bellay*, p. 203, n. 1); *Papiers d'État de Granvelle*, t. II, 477, lettre de Charles-Quint à Hannart, 9 août. Dans une lettre du 8 août adressée à M. de Humières, François Ier annonce la capture de Montjehan (Bibl. nat., ms. fr. 3008, fol. 122). Quelques jours plus tard, il fut informé, en détail, de toute l'aventure par l'un de ceux qui en avaient été les acteurs et qui avait été relâché, Pierre Guitart, sieur de Taurines (Bibl. nat., ms. fr. 3061, p. 43, François Ier à Montmorency, 14 août). Zaffardo, agent du duc de Mantoue, écrit de Brignoles, le 5 août. Segre, *Documenti*, etc., p. 139, n. 7.

Digitized by Google

monde. Capturés, Montjehan et Boisy furent conduits à Mantoue et rachetés ultérieurement pour 20,000 écus. L'affaire eut un grand retentissement, plus qu'elle ne méritait. Elle fut sans conséquence sur la suite des opérations[1].

Charles-Quint, avec le gros de son armée, entra dans Brignoles le 8 août[2]. Il paraît y avoir séjourné trois ou quatre jours[3]. Passant par Tourves, Saint-Maximin, Trets, le 13 août il faisait son entrée dans Aix[4]. La ville fut en partie saccagée et la cathédrale fut le théâtre de scènes sacrilèges, autels profanés, hosties répandues à terre et foulées aux pieds par un lansquenet luthériens dont l'Empereur fit faire bonne justice. Le palais du roi où siégeait le Parlement fut incendié. La responsabilité de cet acte fut imputée au duc de Savoie, qui aurait voulu anéantir ainsi les chartes auxquelles se référait le roi de France pour appuyer ses revendications sur la Savoie. Le calcul, si tant est qu'il ait été fait, fut déjoué, puisque les archives du Parlement avaient été mises en lieu sûr. Dans la ville, Charles-Quint ne trouva rien, sauf une certaine quantité de vivres qu'il n'avait pas été possible d'évacuer ou que les habitants avaient cachés. Le tout fut pillé avec conscience. C'est à peine si quelques couvents

1. Guillaume du Bellay (t. III, p. 204) établit une relation entre cette affaire et la constitution du camp retranché d'Avignon. En réalité la décision à ce sujet avait été prise plusieurs jours auparavant. Si le récit du chroniqueur donne une impression d'ensemble assez juste en général, dans les détails la chronologie en est trop souvent confuse et inexacte.

2. Bibl. Méjanes, ms. 28, fol. 162 v° : « Carolus V, Hyspaniarum rex et imperator Romanorum, anno Domini 1536 et octava Augusti, intravit Brinoniam cum maxima multitudine armigerorum, numero 80 millium. » Il y a dans le chiffre une exagération manifeste : il reste l'impression d'une armée énorme pour le temps.

3. Charles-Quint écrit à Hannart, de Brignoles, le 9 août (*Papiers d'État de Granvelle*, t. II, p. 472-477); il annonce son départ pour le lendemain. Il date une lettre à Henry VIII le 11 août : « Près de Tourves » (*Ibid.*, p. 477-478) et le même jour une lettre à son ambassadeur en Angleterre : « Près de Brignoles » (*Ibid.*, p. 479-480).

4. C'est la date donnée par un rapport anonyme, du milieu du mois d'août : « L'Empereur arriva dimanche dernier à Aiz, où il sera pour séjourner encores trois ou quatre jours pour résouldre de ce qu'il aura de faire » (Bibl. nat., ms. fr. 3088, fol. 142). Le dimanche tombait le 13 août. Germain (v. 175) dit le 12 août. Gaufridi (t. I, p. 451), suivi par Papon (t. IV, p. 74), donne la date du 9 août, qui est certainement inexacte, à moins qu'il ne s'agisse de l'avant-garde impériale seulement. D'ailleurs tout le récit de Gaufridi est fort sujet à caution.

Digitized by Google

furent respectés; il y fallut l'intervention personnelle de l'Empereur[1].

L'armée impériale s'établit sur les bords de l'Arc, dans la plaine faiblement ondulée et bordée de collines que traverse ce petit cours d'eau à deux kilomètres environ au sud-ouest d'Aix, au lieu dit le plan d'Aillane[2] : c'est le terroir actuel des Milles. Le quartier général se trouvait à la ferme actuellement dénommée

1. Arena, *op. cit.*, p. 48-49, 58-63. Arena se prétend témoin oculaire; en tout cas, il a eu des informations directes et immédiates. Il a inspiré le récit de Bouche (t. II, p. 584); Papon (t. IV, p. 74-76) suit Gaufridi (t. I, p. 451-452). Ce dernier, développant des suppositions de Guillaume du Bellay et de Bouche au sujet des intentions de Charles-Quint, a détaillé toute une réorganisation de la Provence avec des titres et des noms (qu'il emprunte à du Bellay, sans même rétablir ceux que le chroniqueur avait défigurés) : c'est un véritable délire d'imagination, qui malheureusement a trouvé créance auprès de quelques historiens postérieurs. D'après Gaufridi, Charles-Quint, après avoir appelé Brignoles Nicopolis, entra dans Aix le 9 août. Dès le lendemain, il remplace le Parlement royal par « un nouveau Sénat composé de cinq gentilshommes de robe et d'autant de jurisconsultes de Nice qu'il avoit amenez. » Le jour suivant, il substitue au viguier et aux consuls un vicomte et trois tribuns. Puis « il crée de nouveaux fiefs et de nouvelles charges. Il en pourvoit les principaux des siens. Il fait Antoine de Leve vicaire de l'Empire en France, le duc d'Albe vice-roi d'Arles, André Doria amiral, Granvelle chancelier et Canoë [Covos, le commandeur de Léon] surintendant des finances. Il fait le marquis du Guast gouverneur de Marseille, Fernand Gonzague gouverneur de la partie du païs qui est au-deça de la Durance, le comte de Horne gouverneur de celle qui est au-delà. Il érige quatre duchez, quatre principautez, quatre marquisats. Les duchez furent celuy des isles d'Yères, sous le nom des isles d'Autriche, qu'il donne à Doria; celui de Fréjus qu'il nomme Charleville et qu'il donne au marquis du Guast; celui de Forcalquier qu'il donne à Fernand Gonzague, et celui de Nicopolis qu'il donne à Horne. Les principautez furent celles des Baux pour Valere Ursin, de Montélimar pour Est [Este], de Sault pour Tamise et du Martigues pour Bestein [Eberstein]. Les marquisats furent celuy du Muy pour Ilestin [Isselstein], du Luc pour Guthington [Knœrringen], de Tourves pour Costald [Gastaldi], de Trets pour Paul de Saxe... Après que l'Empereur eut ainsi changé la face de la province, il voulut rendre grâces à Dieu d'un si beau succès. Il s'en alla entendre la messe à la grande église de Saint-Sauveur. La messe fut dite par l'évêque de Nice qui, à l'offertoire, le couronna roi d'Arles et comte de Provence... ». Bien entendu, dans les auteurs contemporains, tant d'un côté que de l'autre, on ne trouve rien qui autorise ces extravagances : elles sont de l'invention de Gaufridi et datent de la fin du XVII[e] siècle.

2. Arena, *op. cit.*, p. 38; *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 245, 260. — Sur la Pioline, voir Roux-Alphéran, *les Rues d'Aix*, t. II, p. 523-529, et *Lettres de Catherine de Médicis*, publiées par M. Baguenault de Puchesse, t. VII, p. 33, n. 1, 35-38. C'est dans cette « bastide » qu'à la fin juin 1579, Catherine de Médicis eut une entrevue avec les chefs des Carcistes et des Razats.

Digitized by Google

la Pioline et qui s'appelait alors la Bastide de Beauvoisin : c'est là que devait mourir Antonio de Leyva quelques semaines plus tard. Les Impériaux occupaient la plaine et les croupes par lesquelles se terminent sur l'Arc les hauteurs de Montaiguet. C'était peut-être sur cette même position, ou presque, que seize siècles plus tôt Marius s'était installé à la veille de sa rencontre avec les Teutons[1]. De toute la Provence, ce paysage découvert, aux lignes sobres et calmes, dominé par l'âpre échine de Sainte-Victoire, est certes un des plus riches de substance historique.

En même temps que le gros de l'armée suivait la voie naturelle de l'Argens et de l'Arc, des détachements opéraient des pointes vers le sud par les trouées qui menaient à la mer. C'est ainsi que les Impériaux occupèrent, dans la dépression qui limite au nord le massif des Maures, Carnoules et Solliès, la patrie du poète Antoine Arena[2]. Par Trets et Belcodène, ils s'avancèrent jusqu'à Auriol dont ils utilisèrent les moulins ; mais ils ne purent emporter Roquevaire, qui ouvrait la vallée de l'Huveaune et la route de Marseille[3]. Cependant, l'escadre d'André Doria longeait le littoral : elle ne put emporter la Grosse-Tour qui défendait l'accès de la rade de Toulon[4] ; mais Doria utilisa sans doute les baies voisines, Six-Fours ou Sanary, pour débarquer des bandes qui saccagèrent la ville de Toulon et les environs, Ollioules, Évenos.

1. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. III, p. 82, n. 1 ; *Revue des études anciennes*, t. X (1908), p. 262-264.

2. Arena, *op. cit.*, p. 94.

3. *Commentaires* de Monluc, t. I, p. 102-122 ; *Journal* de Valbelle, fol. 204.

4. Paul Jove (t. II, p. 707) prétend que Doria prit la Grosse-Tour ; il confond avec l'invasion de 1524. Tous les témoignages exactement contemporains : Arena (p. 57), Germain (v. 313-315), etc., sont formels. La Grosse-Tour ne fut pas prise. Mais il ne s'ensuit pas que Toulon ait été épargnée, comme le prétend Gustave Lambert. Valbelle (fol. 196 v°) dit qu'elle fut pillée. Le renseignement est confirmé et complété par une note marginale du martyrologue d'Arles-Toulon (Albanès, *Gallia Christiana novissima*, *Toulon*, col. 590-591). Les Impériaux paraissent être arrivés par terre, évitant précisément la Grosse-Tour. De la flotte de Doria « apud Areas (Hyères), armati homines pedem in terra fixerunt, numero decem milium virorum strenuorum, Hispanorum, Italorum, Germanorum, et apud eamdem civitatem iter arripuerunt. Quam introgressi, profugatis undique civibus utriusque sexus eamdem civitatem sacco et prede dederunt, illius mobilia, ustensilia, olea, et quecunque asportanda asportarunt. In die divi Laurenti (10 août) eorum ingressus fore cernitur ». Le protocole du notaire toulonnais Mac Salvayre (Albanès, *ibid.*) donne également la date du 10 août.

Digitized by Google

C'est même à partir de la côte, probablement de la plage d'Hyères, que des convois de ravitaillements furent dirigés sur Aix, par la vallée du Gapeau, Solliès et Méounes.

Les Impériaux maîtres d'Aix et campés au plan d'Aillane, qu'allait faire Charles-Quint? C'est la question que se posaient Montmorency dans son camp d'Avignon et François Ier à Valence[1]. Attaquerait-il Avignon, Arles ou Marseille? Le 16 août, les « espies » que le grand maître avait postés au sud de la Durance l'avertirent que l'armée impériale s'ébranlait dans la direction de Salon. La garnison d'Arles fut prévenue d'avoir à se garder. François Ier, informé, se figura que l'ennemi visait le Languedoc; il prescrivit des mesures de défense à Montpellier et à Béziers et conseilla à Montmorency une attaque de flanc dès que le mouvement se dessinerait. Mais il s'agissait seulement d'une reconnaissance en force. Le marquis del Vasto, accompagné de Paul Saxe avec une trentaine de chevaux, poussa jusqu'à Pont-de-Crau[2]. Laissant là son compagnon et une partie de son escorte, il se porta sur une éminence couronnée de deux moulins à vent (près des Alyscamps) qui donnait vue sur la ville au sud-est. Aperçu, l'artillerie des Arênes le salua d'une volée de boulets. Il s'empressa de quitter cette position trop exposée et galopa vers le Pont-de-Crau. Cependant l'alarme était donnée dans Arles; tandis qu'on faisait une sorte de répétition générale des manœuvres de défense, quelques hommes d'armes étaient envoyés à la découverte. Il ne trouvèrent rien; quelques paysans qui, à l'approche des Impériaux, s'étaient « mussez » (cachés) dans les garrigues, racontèrent que les ennemis avaient disparu vers Saint-Martin de Crau. Le grand mouvement qui avait causé aux Français quelque appréhension aboutit simplement à l'occupation des plateaux et des collines jalonnés par les villages de Cabriès, Vitrolles, Berre, Lambesc et Rognes[3].

Une tentative plus sérieuse, une véritable expédition fut dirigée contre Marseille. Avant de s'engager plus avant, il fallait mai-

1. Bibl. nat., ms. fr. 3088, fol. 142, et ms. fr. 3062, fol. 165 (rapport anonyme du milieu d'août); ms. fr. 3061, fol. 59, 47; ms. fr. 3066, fol. 80, François Ier à Montmorency, 17 et 19 août.

2. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 252-253, 264-267; Germain, v. 368-382; Segre, *Un registro*, etc., p. 113.

3. *Journal* de Valbelle, fol. 196 v°; Arena, *op. cit.*, p. 66; Germain, *op. cit.*, v. 271 et suiv.

Digitized by Google

triser cette ville qui assurerait une excellente base de ravitaillement. Charles-Quint parut en personne devant la place que le connétable de Bourbon n'avait pu emporter en 1524. Les Impériaux comptaient peut-être sur un coup de surprise, peut-être aussi sur la trahison (on découvrit quelques jours après des engins suspects[1]), certainement sur la collaboration de Doria et de son escadre[2]. Tous ces calculs se révélèrent vains : les Marseillais faisaient bonne garde; la trahison fut éventée et Doria arriva en retard. L'affaire se produisit le 19 août[3]. Charles-Quint avait avec lui une dizaine de mille hommes et « la fleur de sa cavalerie », le duc d'Albe, le marquis del Vasto, Ferrand de Gonzague, le comte de Horn. Il s'approcha de Marseille par la plaine d'Arenc. Mais, découvert et canonné par les galères royales embossées dans le golfe de l'Estaque, il escalada les collines de Montjusiou (où se trouve actuellement la gare Saint-Charles). L'artillerie des remparts et des tours, le « gros basilic » juché sur la tour de l'Horloge empêchèrent l'ennemi d'approcher. C'est à peine s'il y eut quelques escarmouches. L'Empereur, ne voyant pas arriver les galères de Doria, jugea inutile d'attendre : il disparut par le vallon des Aygalades et regagna son camp. L'affaire était manquée.

C'est seulement le 22 août que Doria fut en vue des îles, avec vingt galères et deux frégates[4]. Le château d'If tira quelques coups de canon. Doria, n'aperçevant personne autour la ville, comprit qu'il arrivait trop tard au rendez-vous. Il n'insista pas. Rassemblant toutes ses forces, cinquante galères et quelques galions, il fit quelques jours plus tard, le 25 août, une démonstration contre la tour de Bouc. La garnison répondit énergique-

1. *Journal* de Valbelle, fol. 197 v°; Paul Jove, t. II, p. 703.

2. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 193.

3. C'est la date que donne Valbelle, témoin oculaire (*Journal*, fol. 196). Guillaume du Bellay (t. III, p. 245-252) dit le 15 août et fait un long récit et mouvementé de l'affaire. Il s'étend sur les sorties des Marseillais, mais il confond certainement avec une autre tentative des Impériaux contre Marseille, postérieure d'une dizaine de jours. Ruffi (*Histoire de Marseille*, t. I, p. 327-329), bien qu'il ait connu et utilisé par ailleurs le *Journal* de Valbelle, suit ou, pour mieux dire, démarque Guillaume du Bellay. Bouche (*Chorographie*, t. II, p. 586-587) suit Guillaume du Bellay, mais donne la date du 19 août d'après Valbelle et observe que celui-ci ne parle ni de sorties, ni d'attaques des Marseillais:

4. *Journal* de Valbelle, fol. 197.

Digitized by Google

ment au bombardement et l'ennemi dut se retirer sans avoir rien obtenu[1].

Du côté de la Durance, les Impériaux s'emparèrent de Jouques, de Peyrolles, du Puy Sainte-Réparade sur la rive gauche[2]. Le 22 août, Fabrice Maramaldo, avec une troupe de gens de pied et de cheval — Germain dit 6,000 fantassins et 1,000 cavaliers — franchit la rivière et donne l'assaut à Pertuis où s'étaient réfugiés beaucoup d'Aixois. La population armée d'arquebuses à croc résiste. Une pluie diluvienne force l'ennemi à se retirer; mais une crue subite de la Durance rend la retraite difficile. Une partie des soldats de Maramaldo se dirige sur Cucuron et Lourmarin. Devant Cucuron fut tué le comte de San Secondo. Ceux qui s'étaient installés dans le château de Lourmarin furent assaillis à leur tour par les Italiens de Jean Paul da Ceri et faits prisonniers. Ferrand de Gonzague ne put les dégager. Les Impériaux se retirèrent par Cadenet et Sénas, poursuivis par les Français. Ils avaient pu se rendre compte, à leur dam, que les avenues du camp d'Avignon étaient bien gardées.

Depuis plus de quinze jours que les Impériaux étaient arrivés au plan d'Aillane, il leur avait été impossible d'avancer : ils étaient pour ainsi dire immobilisés dans leur camp et celui-ci présentait un piteux aspect[3]. L'état sanitaire était déplorable. Dans la plaine d'Aix, au mois d'août, la chaleur est presque africaine. Les chevaux mouraient par centaines, faute de fourrage, et leurs dépouilles empestaient l'air. L'abus des fruits verts avait développé la dysenterie et les fièvres, surtout parmi les Allemands qu'on voyait courir par les champs en demandant à boire : « Trinken, Trinken! », et s'empiffrer de verjus à plein casque. Arena et Germain font un tableau comique et lamentable de ces troupes qui avaient franchi le Var avec tant de bravades et qui maintenant fondaient consumées par la maladie et par la famine. Les vivres étaient rares. Sans doute, le « gast » n'avait pas été complet, soit précipitation, soit incurie et mauvaise volonté des habitants. L'ennemi avait trouvé quelque bétail et du blé. Mais c'était fort insuffisant et il était presque impossible de moudre le

1. *Journal* de Valbelle, fol. 197; *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 267-268.
2. Germain, *op. cit.*, v. 309-360; *Ibid.*, t. IV, p. 277-282.
3. Paul Jove, t. II, p. 711-712; Arena, p. 38; Germain, v. 385-402.

Digitized by Google

grain. Les moulins avaient été détruits : ceux que les Impériaux avaient réparés ou occupés avant destruction leur furent enlevés, tels ceux d'Auriol dont s'empara Monluc[1], ou furent de nouveau démolis, comme à Salon, sur les bords de la Durance, ou même sur les derrières de l'armée, à Brignoles et au Luc[2]. Montmorency tint soigneusement la main à cette œuvre de destruction essentielle. Ajoutez à cela une guerre de guérillas que le paysan s'enhardissait à faire[3]. Tout ennemi qui s'écartait du camp, coureur, fourrageur ou pillard, était égorgé, pendu, lapidé, mutilé. Plus graves que ces actes sanglants de représailles, de « mauvaise guerre », comme on disait, étaient les attaques contre les convois de ravitaillement. Ces convois venaient ordinairement de Toulon et d'Hyères, par la vallée du Gapeau. Le 25 août, près de Néoules, les habitants tendirent une embuscade, tuèrent ou dispersèrent les bêtes de somme qui transportaient du biscuit. Un autre jour, des chevau-légers qui portaient des lettres à Doria furent mis en fuite. Il n'y avait plus de ce côté aucune sécurité dans les communications[4].

Charles-Quint fit un effort décisif pour s'ouvrir la route de Marseille[5]. Une tentative de débarquement de Doria fut appuyée du côté de la terre par un corps de 7 à 8,000 fantassins et de 600 chevau-légers détachés du plan d'Aillane. Le 31 août, les Impériaux, descendant par le vallon des Aygalades et contournant Marseille par le Canet, Plombières et la vallée du Jarret, arrivèrent à l'embouchure de l'Huveaune ; les galères de Doria s'étaient défilées derrière les hauteurs de Notre-Dame de la Garde : elles surveillaient la sortie du port et les îles pendant le débarquement

1. Monluc a longuement et avec beaucoup de verve raconté l'affaire, qui se place dans la nuit du 18 au 19 août. *Commentaires*, t. I, p. 105 et suiv.; Ruffi (d'après Monluc), t. I, p. 329-330.

2. Bibl. nat., ms. fr. 3049, fol. 42, Montmorency à MM. de Barbezieux et de Montpezat, 15 août (l'expédition contre les moulins d'Auriol est la suite donnée aux ordres du grand maître); ms. fr. 3008, fol. 144, 152, Montmorency à M. de Humières, 2 et 9 septembre; Dupuy 265, fol. 234, Montmorency à Jean du Bellay, 31 août.

3. Arena, p. 49-55; Germain, v. 277-284; *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 241-242.

4. Arch. des Bouches-du-Rhône, B 3320, fol. 710 v°; *Journal* de Valbelle, fol. 197; *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 282.

5. *Journal* de Valbelle, fol. 198-199. Ce sont ces escarmouches des 31 août au 5 septembre qui ont été mêlées au récit de l'affaire du 19 août par Guillaume du Bellay et par Ruffi. Il y a eu deux séries d'opérations tout à fait distinctes. Cf. Paul Jove, t. II, p. 712.

Digitized by Google

des vivres. L'opération dura plusieurs jours pendant lesquels les troupes logées dans Marseille firent des sorties fort gênantes pour les ennemis. Des attaques très violentes se produisirent, qui coutèrent beaucoup de monde aux lansquenets surtout, auxquels on ne faisait pas de quartier. Toute la première semaine de septembre fut remplie par ces escarmouches qui visaient à nettoyer les collines à l'est de la ville. Les galères de Doria vinrent alors au nord dans le golfe de l'Estaque, près du cap Pinède, et le 5 septembre achevèrent de décharger leur biscuit.

Malgré le demi-succès de l'opération, l'état du camp, dans les premiers jours de septembre, était de plus en plus critique. Renseigné par ses « espies », Montmorency suivait avec satisfaction les progrès de la « pestilence », de la mortalité et de la famine. Les soldats n'ont « chaulses ne souliers ». Ils mangent un pain infect, dont un jour le grand maître envoie à Jean du Bellay « ung petit morceau » pour lui permettre d'en juger : un vrai pain de guerre, déjà ! Et le 2 septembre, il écrit à M. de Humières : « La nécessité de l'Empereur croist et augmente sy fort qu'il n'est pour demourer là longtemps et suis adverty par mes espies et autres seurs advertissemens qui journellement m'en viennent, qu'ilz font estat d'avoir perdu, depuis leur arrivée dans ce païs, de maladie et de faim, bien de sept à huit mille hommes de guerre, dont la pluspart sont lansquenetz[1]... » C'était plus que n'aurait coûté la plus sanglante bataille rangée. L'expédition se poursuivait ainsi désastreuse et sans gloire, comme elle était sans issue.

La solution par les armes échappait à l'Empereur ; il n'y avait guère à compter sur une solution par voie diplomatique. Henri VIII avait offert sa médiation. Charles-Quint, tout en acceptant, aurait préféré la collaboration du roi d'Angleterre contre François Ier, moyen qu'il estimait plus sûr d'arriver promptement à la paix[2]. Mais c'était un concours bien problématique. L'attitude des États italiens restés neutres demeurait incertaine. Lucques, Sienne ne comptaient guère, pas plus que Ferrare ou Florence, dont le duc avait déjà fait tout son possible

1. Bibl. nat., Dupuy 265, fol. 234, Montmorency à Jean du Bellay, 31 août ; ms. fr. 3008, fol. 130, 131, 144, 138, 148, Montmorency à M. de Humières, 26 août, 2 septembre ; François Ier à M. de Humières, 29 août ; à M. de la Rochepot, 7 septembre. Cf. les *Commentaires* de Monluc, t. I, p. 120-121.

2. *Papiers d'État de Granvelle*, t. II, p. 470-472, Henri VIII à Charles-Quint, 21 juillet ; p. 477-478, réponse de Charles-Quint, 11 août ; p. 479-480, instructions à l'ambassadeur impérial à Londres.

Digitized by Google

et redoutait les *fuorusciti*, Strozzi ou autres stipendiés par la France. Venise et Rome seules importaient. Pour les décider en sa faveur, il leur envoya, au début d'août, Ascanio Colonna : c'était un personnage qui n'était pas tout à fait sûr et dont le langage fut parfois équivoque. En tout cas, Colonna ne réussit pas dans sa mission[1]. La sérénissime République était tiraillée entre les suggestions des Français qui ouvraient la perspective d'un arrangement franco-vénéto-turc et les promesses de l'Empereur touchant l'attribution du Milanais à un Italien agréable à la Seigneurie. Un duc de Milan nommé par Charles-Quint, en tout état de cause, ne disait aux Vénitiens rien qui vaille : c'était la brouille avec la France, et plus sûrement l'hostilité avec le Turc auprès duquel La Forest avait grand crédit. A aucun prix ils ne voulaient se porter au secours d'un Empereur affaibli dans son armée et diminué dans son prestige par la campagne de Provence. Ajoutez qu'ils partageaient cette incurable défiance des États italiens les uns pour les autres : presque autant que de Charles-Quint, ils se méfiaient de Paul III. — De son côté, le Pape le leur rendait bien et il subordonnait toute action de sa part à un accord préalable avec la Seigneurie. Ascanio Colonna eut beau, en échange d'un subside de 200,000 écus qu'il sollicitait, faire les offres les plus alléchantes : Camerino, pour Pier Luigi, le fils du souverain pontife, Milan pour un neveu, un autre Farnese ou Sforzino; alléguer le péril turc imminent. Paul III ne se départit pas de sa réserve. Il se contenta de continuer ses bons offices en vue de la paix et de stimuler les efforts des nonces qu'il avait envoyés auprès des deux souverains belligérants : Agostino Trivulzio à la cour de France, Marino Caracciolo, bientôt remplacé par Guidiccione, évêque de Fossombrone, au camp impérial.

Les premières négociations de Trivulzio s'annoncèrent assez mal[2]. Les quelques velléités de conciliation manifestées par François Ier, si tant est qu'elles fussent sincères, avaient disparu dès qu'on apprit l'invasion de la Provence. Ce n'était plus seulement une affaire d'amour-propre, c'était une question d'honneur :

1. Sur la mission d'Ascanio Colonna, voir A. Segre, *Un registro*, etc., p. 108-111; *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 235-241; Capasso, *la Politica di Papa Paolo III e l'Italia*, p. 207-210.

2. Trivulzio arriva à Lyon le 21 juillet. Voir dans Segre, *Un registro*, etc., p. 111-113, un résumé de ses lettres des 28 juillet et 4 août.

Digitized by Google

le roi de France se refusait à traiter avec un ennemi qui foulait le sol de son royaume. Il faisait sonner bien haut le chiffre de ses forces et parlait non seulement d'une attaque directe si l'Empereur menaçait le Languedoc, mais encore d'une puissante diversion en Italie, ce qui était un moyen de tenir en suspens, espoir ou crainte, les « ultramontains ». — Quant à Charles-Quint, bien qu'il eût fait repasser secrètement Hannart par la France[1], indice d'une aspiration à la paix qui trouvait son principe dans les difficultés financières et les premiers mécomptes de la campagne, ses protestations de « bonne amitié » n'allaient pas jusqu'à lui faire prendre l'initiative des concessions. Ce n'était pas encourageant pour les nonces, dont la bonne volonté n'était pas payée de retour, si même elle ne leur valait pas quelque suspicion.

Un événement imprévu parut devoir modifier la situation. Le 10 août, à Tournon, le dauphin François mourait presque subitement. Un verre d'eau glacée, que le jeune prince avala après une ardente partie de paume, détermina très probablement une congestion pulmonaire ou une péritonite mortelle[2]. Mais, comme presque toujours en cas de mort inopinée, on voulut y voir l'effet du poison et la main de l'étranger. L'écuyer du Dauphin, Sebastiano de Montecuculli, un Italien qui avait été en rapports avec Antonio de Leyva, fut accusé d'un crime dont la responsabilité fut, aussitôt et officiellement, rejetée sur les généraux de l'Empereur et sur l'Empereur lui-même[3].

Dès le lendemain, Trivulzio eut un entretien avec François Ier. Il tira parti de ce qu'il représenta comme un avertissement de Dieu à faire la paix. Par la mort du fils aîné du Roi, le duc d'Orléans devenait dauphin : il ne pouvait plus aspirer au duché de Milan. Le principal obstacle aux négociations disparaissait donc et la candidature du duc d'Angoulême se présentait sous de

1. *Papiers d'État de Granvelle*, t. II, p. 472-477. Charles-Quint à Hannart, 9 août; p. 480-482, « Substancial » d'une lettre de Trivulzio transmise par Guidiccione à Charles-Quint et réponse de celui-ci (avant le 11 août). Segre, *Un registro*, etc., p. 109-110.

2. Bibl. nat., ms. fr. 3008, fol. 124, François Ier à M. de Humières, Valence, 11 août : le Dauphin est mort « après avoir esté malade tant seulement trois jours ».

3. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 215-219, 336-338. La version officielle se retrouve chez tous les contemporains français; Guillaume du Bellay fut chargé de la répandre à l'étranger.

Digitized by Google

favorables auspices. Le roi de France parut écouter favorablement ces considérations : il était disposé à traiter si son adversaire en arrivait à d'honnêtes conditions. Trivulzio s'empressa de prévenir Guidiccione. Celui-ci, de son côté, s'était hâté de « travailler » Charles-Quint. Dans une longue conversation qui dura près de deux heures, il fit valoir les arguments qui maintenant plus que jamais militaient en faveur de la paix. L'Empereur finit par répondre : « Que le roi de France dise clairement ce qu'il veut et présente ses conditions. » Quant à lui, il se refusait à faire les premiers pas. Prévenu en hâte, François Ier établit de nouvelles demandes que le prévôt de Cassano porta au camp impérial (19-22 août) : Henri VIII serait parmi les contractants et il faudrait au préalable le réconcilier avec le Pape; le Roi recevrait le duché de Milan qui serait donné immédiatement au duc d'Angoulême; il promettait de restituer dans les six mois les territoires du duc de Savoie qu'il occupait et les points en litige seraient soumis à l'arbitrage du souverain pontife. Il terminait par l'énumération des forces qu'il avait réunies et par lesquelles il comptait, si justice ne lui était pas rendue, faire valoir ce qu'il considérait comme son droit[1].

De pareilles conditions avaient peu de chances d'être accueillies, et c'était à se demander si François Ier croyait sincèrement que l'Empereur les prendrait en considération. De fait, ce dernier les trouva étranges étant données les circonstances. Le roi de France avait à choisir : ou éprouver ses forces avec celles de son adversaire ou se ranger à des conditions de paix convenables au temps et aux choses présentes. Or, il ne voyait pas que l'armée francaise se pressât de paraître en rase campagne; quant aux conditions, c'étaient celles qui avaient étaient été refusées plusieurs fois; moins que jamais elles étaient maintenant de saison. Il n'y avait pas encore moyen de s'entendre[2]. — En somme, la mort du dauphin François, au lieu d'aplanir les difficultés, aboutissait seulement à fortifier la mauvaise volonté réciproque. La reine Éléonore fit encore une tentative de rapprochement. Elle n'obtint pas une meilleure réponse[3].

Lorque le roi de France se targuait de l'état de ses forces et, malgré le siège de Péronne et l'invasion de la Provence, ne rabat-

1. *Papiers d'État de Granvelle*, t. II, p. 484-486; Segre, *Un registro*, etc., p. 112-113, 116 (résumé de lettres de Trivulzio des 12 et 21 août).
2. *Papiers d'État de Granvelle*, t. II, p. 484-488.
3. *Ibid.*, t. II, p. 496-497.

Digitized by Google

tait rien de ses prétentions, tout n'était pas rodomontade dans son attitude. Charles-Quint était moins victorieux qu'il ne semblait et il s'en rendait bien compte. Du nord de la France, il était resté plusieurs semaines sans nouvelles, et quand il en reçut ce fut pour apprendre que le comte de Nassau était immobilisé devant Péronne. Au début de septembre, la résistance des habitants et de la garnison n'était pas épuisée : les Impériaux étaient arrêtés à la ligne de la Somme et Paris ne courait plus aucun danger[1]. En Italie, la situation devenait inquiétante. Les sieurs d'Annebault et de Burie, à qui la défense de Turin avait été confiée, avaient profité du départ de l'armée impériale pour donner de l'air à la place et assurer leurs communications avec la France. Si un coup de main tenté sur Savigliano, dans les premiers jours d'août, échoua, les Français purent s'emparer de Cirie et de l'amas de vivre et de munitions que les Impériaux y avaient constitué, ainsi que des places échelonnées dans la vallée de la Dora Riparia : Sant' Ambrogio, Avigliana, Rivoli[2].

Plus menaçante était la marche de Guido Rangone. On n'avait jamais cessé de parler d'une diversion française en Italie. Vers le milieu de juillet, au moment où Montmorency allait partir pour Avignon, le Roi avait dépêché le sieur de Vanlay, Gaucher de Dinteville, faire une forte levée dans l'Italie du Nord. En réalité, la levée était déjà sur pied. Les hommes et les chevaux avaient été réunis à la Mirandole, dont le comte était un protégé de la France, par Guido Rangone, son beau-frère Cesare Fregoso, d'autres Italiens réputés et quelques français comme le sieur de Taix. Gaucher de Dinteville n'eut qu'à se présenter pour que cette petite armée, 11 à 12,000 fantassins et 600 chevau-légers, se mît en mouvement (20 août). Rangone voulut emporter Gênes par un coup de surprise. Rapidement, par les abords de Parme, Castelguelfo, Plaisance, la Trebbie, Pontecurone, Serravalle de la Scrivia, le 30 août il arrivait devant Gênes qu'il attaqua par l'est. Mais les Génois prévenus se gardaient. N'ayant pas d'artillerie, Rangone dut se retirer vers le nord et il alla rejoindre, avec son armée, les défenseurs de Turin[3]. Gênes était sauvée, mais l'alerte avait était chaude et les Gênois appe-

1. H. Lemonnier, *art. cité.*

2. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 324-331; Segre, *Documenti*, p. 141, n. 2.

3. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 221-224, 325-335; Segre, *Un registro*, etc., p. 112, 116, 118; *Documenti*, p. 141.

Digitized by Google

lèrent instamment Doria à leur secours. Les communications de l'Empereur avec l'Italie étaient menacées.

Au même moment, l'alarme était jetée dans l'Italie du Sud par l'apparition de Barberousse et des corsaires turcs. Était-ce l'avant-garde de l'armée du Sultan que l'on accusait François Ier et son ambassadeur La Forest de vouloir précipiter sur la chrétienté? Même s'il ne s'agissait que d'opérations de piraterie, rien ne montrait mieux l'inefficacité de cette expédition de Tunis dont l'Empereur avait, il y avait à peine un an, tant célébré le succès.

De son côté, la marine française ne restait pas inactive. Saint-Blancard, au début d'août, avec douze galères rapides, était allé en Alger chercher quelques navires turcs et au retour il avait pu impunément ravager les côtes d'Espagne et s'emparer d'un navire espagnol dont il apporta à Marseille la cargaison de poissons salés, d'étoffe et de poudre et deux pièces de bronze, le tout d'une valeur d'environ 30,000 écus[1]. Peu après, il repartait pour une destination inconnue. Doria n'avait plus la maîtrise de la mer. Absorbé par le soin de ravitailler l'armée impériale, il ne pouvait garantir la sécurité des relations entre l'Espagne et l'Italie.

Inquiété dans ses communications avec l'Espagne et l'Italie, menacé d'être coupé de sa base d'opérations, ne pouvant ni obtenir la paix à des conditions acceptables ni forcer à un combat décisif l'armée française qui s'obstinait à rester enfermée dans son camp, hors d'état lui-même d'avancer, Charles-Quint était acculé à la retraite inéluctablement.

III.

La retraite.

Elle fut décidée sans doute au reçu des nouvelles d'Italie et après une entrevue avec André Doria. Le 4 septembre, écrivant au comte de Nassau, Charles-Quint lui annonce que, devant la situation qui lui est faite, il a résolu de « reprendre le chemin d'Italie » et de ramener son armée par « la mesme voye qu'elle est venue, pour estre furnie de victuailles par ladite mer[2] ». Il

1. *Journal* de Valbelle, fol. 195. Cf. Charles de la Roncière, *Histoire de la marine française*, t. III, p. 356-357.

2. Lanz, *Korrespondenz Kaisers Karls V*, t. II, p. 248; *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 288.

Digitized by Google

ajoutait : « Et se tiendra ceste résolucion secrète encoires pour huict jours, avec le bruyct de vouloir aller assiéger Marseille et encheminer l'artillerie contre la mer, et ce afin de cependant vous en advertir, et que regardiez de vostre cousté ce que vous semblera convenir et pourrez faire. » Pendant la semaine qui suivit, tout fut donc fait pour donner le change à l'ennemi, aussi bien les mouvements militaires que les démarches diplomatiques.

Conformément à son plan, l'Empereur ordonna « parmy son camp que tous gens de guerre se tinssent prests à faire monstre et reveue et toucher deniers, et d'apareiller de partir au jour que l'on leur feroit à sçavoir, garnis chacun de vivres pour huict ou dix jours[1] ». En même temps, il envoyait sa grosse artillerie et une partie du butin, vers Marseille, pour faire croire à une attaque sérieuse contre cette place. Les escarmouches n'avaient pas cessé entre les troupes précédemment détachées lors du déchargement des vivres, et la garnison française, aussi bien sur les hauteurs du « plan » Saint-Michel et de Saint-Charles qu'aux environs de la plage d'Arenc[2]. L'escadre de Doria, embossée dans la baie de l'Estaque, procéda à l'embarquement des canons et des prises de guerre. Les Marseillais gênèrent la manœuvre du mieux qu'ils purent par leurs sorties et leurs coups de main. Le 8 septembre, les galères royales, conduites par Christophe de Lubiano, franchirent la chaîne du port (le vieux port actuel) et gagnèrent la haute mer. Cependant, plusieurs « lahuts » fondirent sur les nefs et les galions ancrés à la hauteur de Séon Saint-André et de Séon Saint-Henri. Ils mirent le désordre parmi les ennemis et, profitant du désarroi causé par la surprise, réussirent à couler quelques navires et à en ramener un chargé de dépouilles, notamment la bibliothèque d'un « juriste » aixois. Le 11 septembre, les troupes de terre reprirent le chemin d'Aix, harcelés par les Marseillais jusqu'à la hauteur de la Viste. Le lendemain, Doria donnait le signal du départ à l'armée de mer, trente-six galères, neuf nefs et douze frégates, qui prirent la direction de l'est. C'était la fin de la démonstration militaire annoncée dans la lettre du 4.

Diplomatiquement, on assista dans les premiers jours de septembre à une nouvelle tentative des nonces pour aboutir à un

1. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 288-289.

2. *Journal* de Valbelle, fol. 199-200; Ruffi, *Histoire de Marseille*, t. I, p. 330 (d'après du Bellay plus encore que d'après Valbelle).

Digitized by Google

rapprochement entre les deux rivaux. Cette tentative fut appuyée par le Pape qui avait cru bon d'envoyer le 26 août deux nouveaux agents porteurs de nouvelles instructions, Ambrogio Ricalcati à Charles-Quint et Latino Juvenale à François Ier (avec des condoléances pour la mort du dauphin François[1]). Ricalcati arriva au camp impérial, le 7 septembre, le jour même où mourait Antonio de Leyva[2]. La disparition de celui que l'on considérait comme le principal instigateur de la campagne de Provence coïncidant avec l'échec de cette campagne semblait devoir rendre l'Empereur plus accommodant. Guidiccione et Ricalcati suggérèrent l'idée d'une entrevue entre les représentants des deux parties : l'essentiel était, à leurs yeux, de renouer des pourparlers directs, des conversations entre agents autorisés, au lieu de ces menées d'intermédiaires bénévoles toujours un peu suspects et de cet échange toujours lent et rarement clair de notes et contre-notes. Granvelle et Covos adoptèrent cette manière de voir : maintenant que la retraite était décidée, il était inutile de tenir en échec l'amour-propre du roi de France. Une politique de concessions, même purement apparentes, pourrait favoriser des négociations ultérieures que l'insuccès des opérations militaires faisait prévoir inévitables et à brève échéance. Par l'intermédiaire de Ricalcati, Charles-Quint proposait à François Ier d'envoyer entre Avignon et Aix des plénipotentiaires : Montmorency, Trivulzio, le cardinal de Lorraine, qui s'aboucheraient avec les siens[3]. Guidiccione écrivit à Montmorency pour le presser d'appuyer la proposition. Le grand maître était partisan d'une politique pacifique, il protesta de sa bonne volonté. François Ier se prêta, sans beaucoup de conviction, à cette dernière combinaison. Le prévôt de Cassano, envoyé en toute hâte par Trivulzio

1. Capasso, *la Politica di Papa Paolo III e l'Italia*, p. 218-219; Segre, *Un registro*, etc., p. 119, lettre du nonce pontifical en France, 11 septembre; *Lettere di Principi*, t. III, fol. 45-50, lettres de Guidiccione, du camp d'Aix, 7 septembre; *Papiers d'État de Granvelle*, t. II, p. 498-500, lettre de Montmorency à Granvelle et réponse de celui-ci, 11-12 septembre; Pastor, *Geschichte der Paepste*, t. V, p. 183.

2. *Lettere di Principi*, t. III, fol. 45-46 v°, Guidiccione à Montmorency, 7 septembre; Bibl. nat., ms. fr. 3008, fol. 152, Montmorency à M. de Humières, 9 septembre. Sur la responsabilité d'Antonio de Leyva, instigateur de la campagne de Provence, voir Paul Jove, *Elogia*, éd. 1571, p. 492; *Commentaires* de Monluc, t. I, p. 122; *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 297.

3. Segre, *Un registro*, etc., p. 119; *Papiers d'État de Granvelle*, t. II, p. 498-500; Capasso, *la Politica di Papa Paolo III e l'Italia*, p. 218-221.

Digitized by Google

pour porter à Charles-Quint la réponse, trouva le camp impérial en plein préparatifs de retraite (12 septembre). L'Empereur évita de répondre jusqu'au lendemain. « C'était à François Ier de déclarer son intention avec raison et équité et si pleinement et avec assurance telle que Sa Majesté impériale y puisse prendre fondement et confiance convenable. » Le prévôt de Cassano n'osa pas se mettre en chemin par crainte des paysans et préféra notifier par écrit ce nouvel atermoiement. Il était visible que l'Empereur voulait seulement gagner du temps pour préparer sa retraite et l'opérer sans trop d'encombre.

Le branle-bas dont le camp impérial était le théâtre depuis les premiers jours de septembre avait fort intrigué les Français qui se demandaient quel coup méditait l'Empereur. Marseille et Arles étaient suffisamment défendues pour n'avoir aucune inquiétude à leur sujet. Les Impériaux attaqueraient-ils le camp ? Montmorency était plein de confiance[1]. Le camp se renforçait « d'heure à aultre », écrivait-il le 6 septembre, « et ne vy oncques compagnie qui monstrast avoir meilleure voulenté de faire quelque chose de bon ». Depuis le samedi 2 septembre, le nouveau dauphin, Henri, était venu stimuler les troupes par sa présence et son parfait accord avec le grand maître rendait ce dernier encore plus assuré. Charles-Quint méditait-il quelque mouvement vers le Dauphiné, par la vallée de la Durance ? C'était peu probable. Cependant, par précaution, la garnison de Sisteron fut renforcée, les passages rompus vers Barcelonnette et vers Embrun[2]. Ces mesures pouvaient servir dans une autre hypothèse, au cas où l'ennemi voudrait utiliser cette route pour sa retraite. Car il était évident que l'Empereur ne pouvait pas différer plus longtemps de prendre un parti : aller de l'avant ou déloger. Aux nouvelles qu'il recevait d'Avignon, François Ier montrait une impatience croissante : il n'y avait « plus ordre de le tenir » à Valence[3]. Les propositions apportées par Ricalcati excitèrent encore davantage son désir de se rapprocher de son armée. Malgré les suggestions de Montmorency et de ses princi-

1. Bibl. nat., ms. fr. 3008, fol. 149, 152, Montmorency à M. de Humières, 6 et 9 septembre.

2. Bibl. nat., ms. fr. 3008, fol. 136, 138, 147, François Ier à M. de Humières, 29 août, 6 septembre.

3. Arch. nat., J 968[2], Breton au chancelier Dubourg, 4 et 5 septembre; Bibl. nat., ms. fr. 3008, fol. 153 et 154, le dauphin Henri à M. de Humières, 11 et 13 septembre. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 292-296.

Digitized by Google

paux conseillers, le Roi décida de partir. Qu'il s'agît de combattre ou de négocier, il voulait être là. Il quitta Valence le 10 septembre et fit son entrée au camp le 12, en même temps que se déchaînait un mistral qui ne laissa pas une tente debout.

Peu après, il était informé par des renseignements sûrs que décidément les Impériaux battaient en retraite[1]. Dans l'après-midi du 13 septembre, en effet, Charles-Quint donna le signal du départ. Avec un effectif presque réduit de moitié, il reprenait la route qu'il avait suivie six semaines plus tôt : par Trets et la vallée de l'Argens, il regagnait Fréjus, où l'escadre de Doria, qui allait embarquer à Toulon quelques troupes et des *impedimenta*, devait le rejoindre. La retraite fut pénible. Les Impériaux avaient non seulement à se garer des coups des troupes régulières lancées à leur poursuite, les chevau-légers de Martin du Bellay et de Jean-Paul da Ceri, mais surtout des attaques des paysans partout soulevés et « armez des armes laissées par les malades et les mourans ». Le pays était ruiné, les « passages et destroits des chemins » détruits, démolis « les ponts qui estoient sur les torrens alors impétueux pour la descente de la montagne ». L'Empereur avait fait placer les malades et les blessés au centre ; mais cet ordre de marche ne l'empêcha pas de perdre encore beaucoup de monde, 1,500 à 2,000 hommes. Le spectacle évoquait dans l'esprit des témoins les plus lamentables scènes qu'eussent décrites les anciens. Martin du Bellay, qui avait des lettres, songeait à la destruction de Jérusalem racontée par Josephe, à la retraite des Grecs de Sicile, dans l'histoire de la guerre du Péloponèse de Thucydide. « Tous les chemins étoient jonchez de morts et de malades, de harnois, lances, piques, arquebuses et autres armes, et de chevaux abandonnez qui ne pouvoient se soustenir. Là eussiez veu hommes et chevaux tous amassez en un tas les uns parmy les autres, et tant de costé que de travers, les mourans pesle-mesle parmy les morts, rendans un spectacle si horrible et piteux qu'il estoit misérable jusqu'aux obstinez et pertinax ennemis[2]. »

1. Bibl. nat., ms. fr. 3008, fol. 160, Montmorency à M. de Humières, 14 septembre ; Moreau 774, fol. 40, Guillaume du Bellay au cardinal Jean du Bellay, Avignon, 14 septembre. « Les premières certaines nouvelles que a eues le Roy du deslogement de l'Empereur a esté par le sieur de la Herbaudière [Martin du Bellay]. » *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 296-297.

2. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 298-300.

Digitized by Google

Quelques incidents notables marquèrent cette retraite. Ce furent d'abord les Toulonnais et les gens d'alentour qui assaillirent la gendarmerie que Doria devait embarquer dans le port. L'artillerie des galères permit aux Impériaux de se dégager : ils purent monter à bord, mais non sans avoir perdu une partie de leurs chevaux, mules et mulets et de leurs bagages[1]. Plus célèbre, quoique inexactement rapporté en général, est l'épisode de la tour du Muy, où une cinquantaine de paysans se rassemblèrent munis d'arquebuses et, lors du passage de l'ennemi, firent le coup de feu sur un groupe magnifiquement habillé dans lequel ils présumaient que devait être l'Empereur en personne. Charles-Quint n'eut pas à souffrir de l'aventure ; mais un des principaux personnages de sa suite, Pierre de Nassau, selon les uns, Garcilasso de Vega, suivant d'autres, fut frappé à mort. Furieux, l'Empereur fit battre la tour avec du canon et ceux des paysans qui ne périrent pas dans le combat furent pendus[2]. Un autre exemple de rigueur impitoyable fut l'incendie d'un bois entourant « un petit plain » dans lequel « s'estoit retiré un nombre de païsans, avec femmes, enfans et bestial ». Charles-Quint « fist mettre le feu ès bois en divers lieux au-dessus du vent, de manière que tous y furent misérablement bruslez, d'aucuns en

1. *Journal* de Valbelle, fol. 201. Cet embarquement eut lieu le 15 septembre, d'après le protocole du notaire toulonnais Marc Salvayre, cité dans Albanès, *Gallia Christiana novissima*, Toulon, col. 591. L'occupation de Toulon par les Impériaux avait duré cinq semaines.

2. L'affaire de la tour du Muy se produisit, à n'en pas douter, pendant la retraite des Impériaux. Paul Jove, t. II, p. 719-720; Arena, *op. cit.*, p. 94. Cependant, les historiens de la Provence, Nostradamus (p. 756), Bouche (t. II, p. 582), Gaufridi (t. I, p. 447-449), Papon (t. IV, p. 72) la placent à l'aller et au début de la campagne. Ils ont été induits en erreur par la rédaction de Guillaume du Bellay (t. III, p. 242), qui cite le fait comme exemple de la guerre d'embuscade que les paysans provençaux faisaient aux Impériaux. Cependant, Guillaume du Bellay introduit son récit par l'expression : « Au déloger », qui paraît bien indiquer la retraite. — D'autre part, ces mêmes historiens de la Provence ont cru devoir enjoliver l'épisode. Nul ne l'a fait avec plus d'imagination et de sans gêne que Gaufridi (*loc. cit.*) ; selon lui, il y eut une véritable conjuration tramée par cinq gentilshommes dont il cite les noms : Albod, Châteauneuf, Balb, Escragnole et Boniface, auxquels se joignirent trente paysans de l'Estérel et quinze légionnaires (pour faire le total de cinquante donné par Guillaume du Bellay) ; quarante-deux furent tués dans le combat, les huit autres firent une sortie et succombèrent sous le nombre. Ces précisions n'ont pas plus de fondement que celles dont nous avons vu le même Gaufridi faire étalage lorsqu'il s'est agi de la prétendue organisation de la Provence par Charles-Quint. Voir O. Teissier, *Monuments historiques du Var*, p. 45-56.

Digitized by Google

hors qui se voulans se sauver du feu tombèrent ès mains des ennemys qui jamais n'en receurent ung à mercy[1] ». Loin d'intimider les populations, ces actes de barbarie les surexcitèrent : on rivalisait de part et d'autre de férocité. Les lansquenets eurent surtout à en souffrir, soit à cause de leur réputation d'inhumanité, soit encore parce qu'on les soupçonnait de luthéranisme. Toutes les passions, la passion religieuse comme les autres, étaient déchaînées contre l'envahisseur.

Arrivé à Fréjus, Charles-Quint fut réjoint par l'escadre de Doria. On a prétendu qu'il aurait eu l'idée de s'embarquer alors pour l'Espagne, mais qu'il fut retenu par la crainte d'une mutinerie des lansquenets qui ne voulaient pas être abandonnés[2]. Si vraiment son intention fut telle et s'il y renonça, ce ne fut très probablement pas pour ce motif; en fait, environ 9,000 lansquenets laissés à Fréjus se rendirent au Roi qui leur accorda libre passage à travers le royaume pour se retirer et leur fit remettre à chacun deux écus[3]. En réalité, l'embarquement impromptu pour l'Espagne aurait par trop ressemblé à une fuite et l'Empereur voulait au moins sauver la face; de plus, la mer n'était pas sûre et la croisière de Saint-Blancard était à redouter; enfin, et surtout, il ne pouvait ainsi laisser en suspens les affaires d'Italie. C'est pourquoi il se hâta de franchir le Var. Le 25 septembre, il était à Nice, deux mois, jour pour jour, après son entrée en campagne. Le 29, il nommait le marquis del Vasto son lieutenant général au Milanais et, dans les premiers jours d'octobre, il gagnait Gênes, où il allait séjourner plusieurs semaines.

Somme toute, la retraite s'était effectuée avec moins de dommages qu'il n'aurait osé l'espérer[4]. Il y a lieu d'être surpris que Montmorency n'ait pas profité de cette retraite pour porter à son adversaire un coup peut-être décisif.

1. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 243.

2. *Journal* de Valbelle, fol. 202; *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 300, 317-318.

3. *Cronicque du roy Françoys premier*, p. 181, n. 1 (extrait d'une lettre du duc de Vendôme à M. de la Rochepot); Segre, *Un registro*, etc., p. 120-121.

4. Voir sa lettre à Marie de Hongrie : « Au regard de ma retraicte de France, quoyque les François l'ayent à leur accoustumée, desguisée, si a-t-elle esté faicte avec très bon ordre et sans riens perdre. Et à la vérité m'en ont donné lesdicts François assez bon loisir, car il ne s'en est guyères veu durant ladicte retraicte et la pluspart paysans qui ne s'advanturoient plus avant que de destrousser quelqung à l'escart... » Citée par M. Decrue, *Anne de Montmorency*, t. I, p. 285-286.

Digitized by Google

Sans doute, il envoya Martin du Bellay avec ses chevau-légers, Jean-Paul da Ceri avec ses Italiens, le comte de Tende en compagnie de Germain d'Urre et de Gabriel Raynaud, sieur de Saint-Remy, avec leurs Provencaux[1]. Ces troupes, cavaliers et fantassins, harcelèrent l'ennemi, l'empêchant de fourrager, capturant les traînards qui furent ainsi préservés parfois de la fureur populaire. Elles ne ménagèrent pas leur peine. Au retour, Martin du Bellay demeura « quinze jours sans avoir puissance de monter à cheval ». L'Empereur perdit ainsi de 1,500 à 2,000 hommes. Mais Montmorency ne sortit pas de son camp. A la première nouvelle de la retraite, il avait annoncé l'intention de se mettre à la poursuite avec 6,000 lansquenets et 8,000 Suisses[2]. En fait, il se garda de bouger. On a allégué diverses raisons pour expliquer cette attitude[3] : la répugnance du grand maître à l'offensive; l'obstination à suivre un plan une fois arrêté; le désir, en ménageant l'ennemi, de faciliter la reprise des négociations et la conclusion d'un accord qui était dans ses vœux; la crainte de compromettre, dans une bataille rangée, l'issue d'une campagne dont le Roi sortait vainqueur sans coup férir. Maintenant que François Ier était au camp d'Avignon, si l'armée française marchait contre Charles-Quint, il serait impossible de laisser le Roi en arrière. Le souvenir de Pavie était encore cuisant. Il est infiniment probable que Montmorency ne se souciait pas de mettre le Roi dans l'obligation de courir les risques d'un combat. Quant à François Ier lui-même, si tant est qu'il se soit hâté de venir de Valence en Avignon pour se rapprocher de l'ennemi et en découdre avec lui, il se laissa facilement persuader par les conseils de prudence : la leçon de Pavie l'avait instruit lui aussi. En paroles, il triompha de la honteuse et « vitupérable retraite » de l'Empereur, mais il le laissa s'éloigner sans lui courir sus avec toutes ses forces[4]. Aussi bien en avait-il besoin pour le front de Picardie. Avant de remonter vers le nord, il se contenta de faire une rapide tournée en Provence pour s'assurer des ravages com-

1. Bibl. nat., Moreau 774, fol. 40, Guillaume du Bellay à Jean du Bellay; *Journal* de Valbelle, fol. 202; *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 299-300; Arena, p. 88.

2. Bibl. nat., ms. fr. 3008, fol. 160, Montmorency à M. de la Rochepot, 14 septembre.

3. Decrue, *Anne de Montmorency*, t. I, p. 284-285.

4. Bibl. nat., ms. fr. 3008, fol. 161, François Ier à M. de la Rochepot, 15 septembre.

Digitized by Google

mis et prendre les mesures les plus urgentes qu'exigeait la situation.

Le 16 septembre, on apprit au camp d'Avignon que, dans la nuit du 10 au 11 septembre, le comte de Nassau s'était retiré de devant Péronne : la ligne de la Somme se dégageait comme la Provence[1]. François Ier ordonna une procession générale pour fêter cet heureux événement. Puis avec sa maison, le Dauphin, le roi de Navarre, le cardinal de Lorraine, Montmorency et une nombreuse suite, il quitta le camp qu'il laissait à la garde de Stuart d'Aubigny[2]. Le 19, il était à Arles[3]. Le lendemain, dans l'après-midi, il arrivait à Marseille[4]. Il y fut reçu par la gendarmerie et les bandes italiennes au fracas des décharges de l'artillerie des tours, des remparts et des galères : on aurait dit, assure un témoin, non une ville, mais la « bouche de l'enfer! ». Il fut logé au Jardin du roi. Le lendemain, il visita le château d'If dont la construction était récente : elle remontait à 1531. Il fit le tour des remparts, trouva qu'on s'était beaucoup trop pressé de démolir l'Aumônerie et l'hôtel du Lévrier; il blâma également la façon dont on avait construit le boulevard le long de l'arsenal. Il donna de nouveaux ordres : un tracé fut esquissé sur ses indications. Puis il monta à Notre-Dame de la Garde; sur ce point il fut satisfait des efforts accomplis et en nomma capitaine Claude de Manville, sieur de Saint-Ange. Il quitta Marseille le 22 septembre « après-dîné ».

Lorsqu'il partit du camp d'Avignon, et encore à Arles, il avait eu le dessein de revenir en passant par Aix et de visiter le camp abandonné par l'Empereur. Il recula sans doute devant le tableau horrifique qu'on lui en fit : on n'y voyait que « chevaulx mortz, gens enterrez, loppins de harnois, picques et autres bastons semez par les champs, avec une puanteur incréable[5] ». Peu

1. Bibl. nat., Dupuy 265, fol. 296, Breton à Jean du Bellay, 16 septembre.

2. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 316-318.

3. Bibl. nat., ms. fr. 3008, fol. 162, François Ier à M. de la Rochepot, Arles, 19 septembre; Dupuy 265, fol. 297, Breton à Jean du Bellay, Arles, 20 septembre.

4. *Journal* de Valbelle, fol. 202; Ruffi, *Histoire de Marseille*, t. II, p. 331 (d'après Valbelle); *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 318. Le passage de François Ier à Marseille n'est pas indiqué dans l'Itinéraire dressé au *Catalogue des actes*, t. VIII, p. 493.

5. Bibl. nat., Dupuy 265, fol. 297, Breton à Jean du Bellay, Arles, 20 septembre. La perspective de cette visite était loin d'enchanter Breton : « Je vous laysse penser », écrivait-il, « quel passe-temps est d'aller passer par là! ».

Digitized by Google

soucieux d'entrer dans cette pestilence, il revint par Marignane, Salon, Arles et Tarascon. Il se contenta d'envoyer à Aix Guillaume du Bellay, sieur de Langey, « auquel donna charge de la bien visiter et de lui faire rapport des plus nécessaires et urgentes réparations qu'il y conviendroit faire[1] ». La ville avait beaucoup souffert; cependant, l'Empereur s'était refusé à la laisser incendier et seul le palais du roi, siège des Cours souveraines, avait été la proie des flammes. Guillaume du Bellay réunit le premier président au Parlement d'Aix, Barthélemy de Chasseneuz, « un nombre de conseillers et les principaux de la ville qui s'y trouvèrent pour lors et l'advis eu des maistres charpentiers, maçons et autres servans au faict de bastimens, feit estimer combien il pourroit couster à réparer le dommage faict ». L'estimation faite en deniers, il rejoignit le Roi qui, sans s'arrêter à Arles, rentra en Avignon le 23 septembre[2]. Le 28, ayant appris par le sieur de Taix que l'Empereur avait franchi le Var et que par conséquent tout retour offensif était écarté, François Ier quitta Avignon et alla coucher à Caderousse[3]. Le lendemain soir, il était au château de Donzère où la foudre venait de tomber sur la chambre qu'il devait occuper. Le 30, il dînait à Montélimar et couchait à Loriol. Le 2 octobre, il rentrait à Lyon après deux mois d'absence.

François Ier séjourna à Lyon pendant dix jours (2-11 octobre). Il profita de cet arrêt pour liquider les affaires suscitées par la campagne de Provence. Tout d'abord fut achevé le procès de l'écuyer Sebastiano de Montecuculli, accusé, nous l'avons vu, d'avoir empoisonné le dauphin François. Pendant les mois d'août et de septembre, on avait rassemblé les pièces nécessaires, « interrogatoires, confessions, confrontations et autres solennitez accoustumées en procès criminel ». Le 7 octobre, l'arrêt fut rendu : le malheureux écuyer fut condamné à être écartelé et la sentence fut exécutée immédiatement. La plus large publicité fut assurée à cette condamnation, par laquelle on prétendait atteindre l'honneur des généraux impériaux et de l'Empereur lui-même, dont Montecuculli n'aurait été que l'instrument[4].

1. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 318-320.
2. Arch. nat., J 968[27], Breton au chancelier Dubourg, Avignon, 24 septembre.
3. Arch. nat., J 968[210], Breton au chancelier Dubourg, Donzère, 30 septembre.
4. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, t. III, p. 336-337; *Cronicque du roy Françoys premier*, p. 184-189; *Journal* de Valbelle, fol. 206 v°.

Digitized by Google

Plus importantes et plus malaisées à exécuter furent les mesures tendant à disloquer l'armée réunie au camp d'Avignon et en Provence. Le Roi garda à son service une partie des troupes, la gendarmerie, quelques bandes de légionnaires et de lansquenets. Gendarmerie et légionnaires furent dirigés sur le nord, en vue d'une campagne ultérieure en Artois; 8,000 lansquenets commandés par Guillaume de Furstemberg et 2,500 Italiens sous Jean-Paul da Ceri allèrent rejoindre le comte de Saint-Pol, en Tarentaise, où les paysans remuaient de nouveau. Le reste put être licencié, mais le difficile fut de trouver l'argent nécessaire pour payer immédiatement ceux dont on désirait se débarrasser. C'est à quoi s'employa le cardinal de Tournon, nommé le 10 octobre lieutenant général du roi pour les provinces du sud-est[1]. Il réussit à éviter les pillages dont menaçaient ces troupes turbulentes et mal disciplinées. Les Suisses rentrèrent chez eux, d'ailleurs assez mal satisfaits du Roi. La garnison d'Arles, formée de légionnaires du Languedoc, fut réduite d'abord de moitié, puis remise à son effectif primitif et expédiée à Narbonne, pour surveiller le Roussillon, avec le sire d'Arques et le baron de Rieux. Marseille vit successivement, et sans beaucoup de regrets, s'éloigner les Italiens et les Gascons qui, depuis le début de juillet, y étaient cantonnés[2]; l'évacuation commença par la compagnie de Villebon, le 22 septembre, le jour même où le Roi quittait la ville : le lendemain ce fut le tour de la bande du baron de Calvisson. Les Italiens, qui s'entendaient très mal avec les Gascons (il y eut notamment, le 24 septembre, une sanglante rixe qui fit plusieurs victimes), ne partirent que le 1er octobre. Les Marseillais, qui avaient vécu dans les transes les derniers jours de septembre, respirèrent enfin. Les sieurs de Barbezieux et de Montpezat, qui se partageaient le commandement de la ville, étaient partis, le premier, le 26 septembre[3], le second le 27. Heureusement pour

1. Voir J. Isaac, *le Cardinal de Tournon lieutenant général du roi (octobre 1536-octobre 1537)*, dans la *Revue historique de Lyon*, 1913, tirage à part, p. 7-9, 13, 32-33.

2. *Journal* de Valbelle, fol. 202 v°-205 v°. Un des chefs envoyés à Marseille, Jacques d'Amboise, sieur d'Aubijoux, était mort le 14 septembre (Valbelle, fol. 201 v°; Ruffi, *Histoire de Marseille*, t. I, p. 326, 331, d'après Valbelle).

3. Au départ, les consuls firent présent à M. de Barbezieux d'une « bota » (tonneau) de vin blanc et d'un autre « bota » de vin « claret », contenant au total douze milleroles et demi et valant 27 florins 1 gros. Arch. mun. de Marseille, *Registre bulletaire*, 1526-1539, à la date du 27 octobre. M. de Boutieres reçut aussi une « bota de vin claret » de sept milleroles et demi.

Digitized by Google

la population, ils furent remplacés dans leur charge par un homme énergique, le sénéchal de Toulouse : « homme de bien » nous dit Valbelle. Avec les 1,000 hommes de sa bande, bien disciplinés, il fit régner l'ordre. Lorsqu'ils partirent, le 20 octobre, ils emportèrent les regrets de tous. Il ne devait rester en Provence que 1,000 hommes sous les ordres du comte de Tende. Cet effectif fut bientôt réduit de moitié et caserné à Marseille. L'armée des Alpes elle-même fut fort diminuée ; on ne garda que 1,500 hommes environ, 1,000 à Montmélian, le reste distribué dans quelques places qui commandaient les principaux passages : Suse, Exilles, Château-Dauphin, Barcelonnette. Le licenciement des troupes et les changements de garnison déterminèrent des mouvements de gens de guerre dont le pays, en dépit des mesures prises, eut à souffrir presque autant que des ennemis. Dans le cours de l'année 1537, le Roi rendit plusieurs ordonnances pour réprimer ces brigandages[1]. Elles ne paraissent pas avoir eu grand effet. On voit les Provençaux continuer à réclamer justice contre les « soudards », comme à demander secours pour réparer les ruines accumulées par la campagne de 1536.

Le « gast » méthodiquement accompli par les troupes françaises, les ravages commis par les Impériaux à l'aller et au retour avaient dévasté à fond toute la basse Provence. Valbelle jugeait le pays ruiné pour un demi-siècle. La province qui avait souffert cette calamité pour la cause royale comptait que le Roi viendrait à son secours pour la relever. C'est le vœu qu'exprimèrent les États réunis à Marseille dans les premiers jours de janvier 1537[2]. François Ier les avait convoqués pour en obtenir le vote d'une contribution de quinze florins par feu ; il avait désigné comme commissaires le comte de Tende, gouverneur de la province, Chasseneux, premier président au Parlement d'Aix, Bal-

1. Ordonnance réglant les attributions et la juridiction des prévôts et des maréchaux, relativement à la répression des vagabonds et gens sans aveu et des brigandages des gens de guerre, 25 janvier 1537 ; commission adressée au lieutenant du sénéchal de Provence à Draguignan, le chargeant de faire une enquête sur la plainte portée par les habitants de cette ville contre les gens de guerre, 26 février 1537 (ceci est une conséquence des doléances des États de Provence de janvier 1537) ; ordonnance sur la manière de procéder à la punition des aventuriers et gens de guerre tenant les champs, 26 mai 1537.

2. Arch. des Bouches-du-Rhône, B 3320, fol. 498, lettres du roi désignant les commissaires, 5 décembre 1536 ; C 1, fol. 5-20 (procès-verbal des États) ; *Journal* de Valbelle, fol. 207 v°.

Digitized by Google

thazar de Jarente, évêque de Vence, et Charles du Plessis, sieur de Savonnières, général des finances. Les subsides demandés furent accordés. Mais on lut en séance des doléances très vives au sujet des gens de guerre dont il fallait fixer avec soin les étapes et surveiller étroitement les déplacements. On lut également une requête « contenant les foules, bruslemens de maisons, bledz, vins et aultres fruitz, ruynes, dépopulemens et aultres maux infiniz que ce païs en commung et particulier (avait) souffert pour la venue de l'Empereur, et tant par les gens de guerre du Roy que par les ennemys dudict Seigneur ». Les États réclamaient une enquête par les « officiers roiaulx ordinaires dudit païs » pour rapporter le tout au Roi et « en demander et pourchasser et obtenir dudict Seigneur la meilleure récompense » possible. Une délégation dont faisaient partie Balthazar de Jarente et le sieur de Rougiers fut désignée pour être envoyée au souverain. Satisfaction n'avait pas encore été obtenue au mois de juillet suivant. De nouveaux États réunis du 25 au 27 juillet réitérèrent la même instante prière par l'intermédiaire des mêmes délégués[1]. François Ier répondit enfin le 7 octobre 1537 : il compatissait à la triste situation de ses « chers et bien amez » sujets de Provence dont les délégués l'avaient entretenu, mais il ajoutait : « Combien que nostre vouloir et intention soit y avoir esgard et vous soulager et supporter non seulement au payement des tailles, mais à tous autres endroits qui nous seront possibles, toutesfois au moyen des grans et urgens affaires que nous avons pour la défense et conservation de notre royaume, il n'est possible pour ceste heure satisfaire à nostredit vouloir et intention, à nostre grand regret. » Ce serait pour « après qu'il aura pleu à Dieu le mettre hors desdits affaires », c'est-à-dire après la paix[2]. Autant dire qu'il ne fallait pas attendre du pouvoir royal des mesures générales d'allègement et de réparation. Les Provencaux étaient abandonnés à eux-mêmes. Comme le notait mélancoliquement le bourgeois marseillais Valbelle : « Toujours l'âne porte le bât. »

En dehors des réparations opérées au palais du roi à Aix, suivant l'estimation faite lors du passage de Guillaume du Bellay et pour lesquelles les fonds (6,000 livres) furent mandatés dès le

1. Arch. des Bouches-du-Rhône, C 1, fol. 20 v°-23 v°.

2. Bouche, *Chorographie*, t. II, p. 591. L'exposé de Bouche est assez confus; il fait état de lettres datées de février 1537, sans observer que, étant datées d'après l'ancien style, ces lettres sont réellement de l'année 1538.

Digitized by Google

16 décembre 1536[1], il n'y eut que quelques concessions accordées à un certain nombre de particuliers ou de communautés, sans doute au hasard des recommandations ou des influences dont les uns et les autres purent se prévaloir. C'est ainsi qu'au seigneur d'Antibes, Gaspard Grimaldi, fut octroyé un répit d'un an pour payer ses dettes (24 janvier 1537[2]); François de Jarente, sieur de Varages et du Tholonet (près d'Aix), obtint de faire évaluer, en vue d'une indemnité, les dégâts qu'il avait subis (8 avril 1537[3]); des rabais furent concédés à quatre fermiers de la sénéchaussée de Forcalquier : Firmin Triboulet, Antoine Laugier, Antoine Paris et Bernard Berluc (15 janvier 1537[4]); les conseillers au Parlement et l'avocat du roi Guillaume Garsonnet, garde du sceau de la chancellerie, furent indemnisés pour avoir fait transporter à leurs frais, les premiers les coffres, l'autre le sceau, à la suite de la cour pendant ses pérégrinations (8 octobre 1537 et 7 janvier 1538[5]). Parmi les communautés auxquelles la royauté vint en aide, il faut citer en premier lieu les religieuses de Saint-Véran, dont le monastère avait fort souffert pendant l'établissement du camp d'Avignon : elles reçurent une « aumône » de trente sols par jour, « à prendre sur la recepte des profitz d'un fief du pays de Provence », et quarante écus pour les arrérages (15 mai 1538[6]). Draguignan fut exemptée de tailles pendant trois ans (28 février 1537[7]); une enquête fut prescrite sur les plaintes des habitants de Saint-Maximin (16 novembre 1537[8]). Les Toulonnais se montrèrent plus exigeants; ils demandèrent, outre une indemnité pour les vivres que le sénéchal de Provence leur avait enlevés, l'exemption de toute fourniture de vivres et munitions pour les gens de guerre, tant à pied qu'à cheval, et l'affranchissement de toute taille pendant vingt ans[9]. L'indemnité fut refusée[10]. Le Roi crut être assez généreux en exemptant de divers droits et de l'entretien des gens de guerre

1. Arch. des Bouches-du-Rhône, B 32, fol. 350 v°.
2. Ibid., B 3320, fol. 597.
3. Ibid., B 3321, fol. 46 v°.
4. Ibid., B 32, fol. 384.
5. Ibid., B 3321, fol. 696; Arch. nat., J 962[13], n. 4.
6. Ibid., B 34, fol. 31; Ibid., J 961[11], n. 31. Cf. Rey, *François I^er^ et la ville d'Avignon*, p. 14.
7. Ibid., B 3320, fol. 623 v°.
8. Ibid., B 3321, fol. 282 v°, 289.
9. Ibid., B 3320, fol. 710 v°.
10. Arch. comm. de Toulon, EE 9.

Digitized by Google

et en concédant deux foires au lieu d'une seule, la première de trois jours, du 17 au 19 janvier, l'autre de deux jours, les 27 et 28 juillet (mai 1537[1]). Ce fut tout, ou a peu près. Comme on voit, ce ne fut guère; pour se relever, les régions libérées de l'invasion n'eurent à compter que sur les maigres ressources qui leur restaient et sur l'activité toujours allègre des habitants.

Dans l'opinion publique, le véritable vainqueur de la campagne de Provence fut Montmorency. De tous côtés s'éleva un concert de louanges[2]. C'est lui que l'on considéra comme l'instigateur du plan de la guerre défensive et on lui attribua tout l'honneur d'avoir fait ainsi piteusement échouer les projets de l'Empereur. Obstiné de caractère et d'esprit borné, il était bien l'homme qu'il fallait pour une tactique de résistance et de temporisation. Ce qui, en toute autre circonstance, aurait été grave défaut et dangereux, se manifesta qualité opportune et efficace. Et comme le grand maître était en outre habile homme, il sut tirer parti de son succès. Son autorité dans les Conseils du roi s'exerça désormais sans contradiction : pendant plus de quatre ans, jusqu'en 1541, il allait être le véritable chef du gouvernement, aussi bien dans la guerre que pour la diplomatie. En février 1538, le Roi lui donnait l'épée de connétable et restaurait pour lui une dignité qui n'avait plus eu de titulaire depuis la trahison du connétable de Bourbon (1523). Il fallut l'échec retentissant de sa politique de rapprochement franco-impérial en 1541 pour qu'il tombât en disgrâce. Mais il n'avait pas épuisé les conséquences de sa victoire de 1536, s'il est vrai que la campagne de Provence et l'intimité qu'il noua à partir de cette époque avec le nouveau Dauphin lui rendirent une influence prépondérante à l'avènement de Henri II.

Le prestige de Charles-Quint, par contre, fut fortement entamé. L'effet de la victoire de Tunis était annihilé. La décomposition de son armée sans combat et sa retraite lamentable après une entrée en campagne si bruyamment célébrée le mettaient hors d'état de résoudre les questions qui se posaient avec une gravité de plus en plus pressante. Il n'y avait pas à espérer une transaction prochaine avec la France : c'était donc la continuation de la guerre inévitable avec des finances affaiblies et des troupes désorganisées. En Italie, il dut se contenter d'une solu-

1. Arch. comm. de Toulon, AA 2; CC, n° 454. Arch. des Bouches-du-Rhône, C 2155; B 3320, fol. 705.

2. Voir Decrue, *Anne de Montmorency*, p. 288-289.

Digitized by Google

tion provisoire : le marquis del Vasto remplaça de Leyva dans le gouvernement du Milanais. Seule la question du Montferrat fut liquidée : le 6 novembre, le marquisat fut assigné à Marguerite Paléologue et à son mari Frédéric de Gonzague, duc de Mantoue. Si l'on songe que le duc de Savoie, dépouillé de la majeure partie de ses États par François Ier était entièrement dans la dépendance de l'Empereur, on voit que ce dernier dominait à peu près tout le bassin du Pô jusqu'au Ferrarais, dont le duc Hercule, par haine de la France, inclinait vers l'Espagne. Mais Charles-Quint ne pouvait compter ni sur Venise ni sur le Pape : il fut impossible de renouveler avec eux une ligue quelconque. La Seigneurie et le Saint-Père avaient trop de méfiance et plus assez de crainte. Ce fut donc en proie à de tristes pensées et à de fâcheux pressentiments que l'Empereur s'embarqua à Gênes, le 15 novembre, à destination de l'Espagne. Il faisait vraiment figure de vaincu.

En Italie, les quolibets et les sarcasmes ne manquèrent pas et il n'y eut pas que les agents français qui prirent plaisir à les recueillir et à s'en faire l'écho. Dès le 3 octobre 1536, l'ambassadeur de Ferrare à Rome en transmet quelques-uns à son maître. « Dans Rome », écrit-il, « aux coins des rues, sur le pont, dans les banques, on a figuré le Rhone avec des mots ainsi disposés :

NON PLVS ||| VLTRA
RHO ||| DANVS.

Sur Pasquin, un matin, on vit l'Empereur à cheval sur une écrevisse, avec cette devise : *Plus retro*[1]. En beaucoup d'endroits, j'ai vu écrit : *Massilia domat*. Il se dit et se fait quantité d'autres plaisanteries. Vous en trouverez ci-joint quelques-unes. A les contenir toutes, une valise ne suffirait pas[2]. » —

1. Ce jeu de mots au sujet de la devise de Charles-Quint : « Plus oultre », se retrouve en un dixain reproduit dans la *Cronicque du roy Françoys premier*, p. 191.

2. « Per Roma in molti canti delle strade, in ponte e in Banchi hanno depinto il Rhodano con lettere in questa guisa, etc. A Pasquino una mattina fu veduto a cavallo in un gambaro, con un motto che dicea : *Plus retro*. In molti lochi ho anche veduto : *Massilia domat*. D'altre baie se ne dicono et fanno assai. Le ne mando qui alligate alcune e non tutte perchè non saria bastivole una valigia. » Cité par Capasso, *la Politica di Papa Paolo III e l'Italia*, p. 229, n. 2. Cf. les lettres de l'ambassadeur de France Charles Hémart de Denonville, évêque de Macon.

Digitized by Google

Une plaquette raconta toute l'expédition sous un titre ironique qui ne trompait personne : *Du glorieux retour de l'Empereur de France par ung double de lectres escriptes de Boulongne à Romme, à l'abbé de Caprare*[1]. On y trouve l'arrêt contre Sebastiano de Montecuculli et tout le récit est à l'avantage des Français.

Aussi bien, il est très probable qu'il s'agit d'une œuvre française, même si elle a d'abord été rédigée en italien, comme tendrait à le faire croire une indication du titre : *translaté d'italien en françois*. Ce fut, sans doute, une des nombreuses manifestations auxquelles se livrèrent des publicistes français, à caractère officiel ou officieux comme Guillaume du Bellay ou Guillaume Bigot. Le premier travailla à répandre la fable de l'empoisonnement du Dauphin parmi les princes allemands[2]. Le second, qui avait été contraint de s'exiler en Allemagne, ne crut rien trouver de mieux pour obtenir son retour que de célébrer lui aussi la défaite de l'Empereur[3].

Mais nulle part plus qu'en Provence on ne tourna en ridicule une expédition dont pourtant le pays avait eu tant à souffrir. Nous avons sur ce point divers témoignages concordants. C'est d'abord le *Journal* du Marseillais Honoré de Valbelle qui notait au jour le jour les événements et ses impressions sans aucune arrière-pensée de publicité : il ne tarit pas en plaisanteries et en invectives contre ces Espagnols, mangeurs d'escargots, contre ces Italiens pillards et ces lansquenets baffreurs et luthériens que Marseille avait vus par deux fois battre ses murs sans succès. Valbelle était un bon bourgeois d'apothicaire qui avait peu de lettres. Deux écrivains se rencontrèrent qui, pour célébrer les exploits des Impériaux, estimèrent la langue macaronique seule idoine au sujet. Sous le nom de Merlin Coccaie, Folengo avait environ vingt ans auparavant célébré les hauts faits du géant Fracasse et du subtil Cingar : son poème, en un latin farci d'italien et de patois mantouan, avait eu un très grand succès. Les Provençaux, Antoine Arena et Jean Germain, l'imi-

1. Reproduit par fragments dans la *Cronicque du roy Françoys premier*, p. 146-153, 176-183, 186-189, et intégralement dans les *Archives curieuses*, t. III.

2. Voir V.-L. Bourrilly, *Guillaume du Bellay*, p. 233-234.

3. *Gulielmi Bigotii Lavallensis Somnium ad Gulielmum Bellaium Langaeum, Maecenatem suum, in quo cum alia, tum Imperatoris Caroli describitur ab regno Gallie depulsio... Parisis... Anno Domini M D XXXVII.*

Digitized by Google

tèrent et mêlèrent à leur latin quelques mots français et surtout des expressions tirées du vulgaire provençal. Arena intitula son œuvre : *la Meygra entrepriza catoliqui Imperatoris*[1]. En près de 2,400 vers, c'est un récit de toute la campagne, plein de détails truculents, écrit avec une verve et une verdeur qui par endroits font songer à Rabelais. Le poème de Germain est plus bref (789 vers à peine) et plus sec ; il prétend à plus d'exactitude : *Historia bravissima Caroli Quinti imperatoris a Provincialibus paysanis triumphanter fugati et desbifati*[2]. Les données des deux auteurs concordent et se complètent. Elles ont une réelle valeur historique et constituent un document de premier ordre pour la connaissance des détails purement provençaux, si l'on peut dire, de la campagne et des sentiments des populations. Arena comme Germain furent témoins oculaires et, par leurs relations, à même d'être exactement renseignés. Le premier, originaire de Solliès, juge ordinaire à Saint-Rémy de Provence (11 mai 1536), protégé du président Meynier et ami de plusieurs conseillers au Parlement et hommes de loi d'Aix, vit le camp du plan d'Aillane, la dévastation d'Aix, les incursions autour du camp d'Avignon. L'autre, avocat à Forcalquier, ami du lieutenant du sénéchal au siège de cette ville, Antoine Gaufridi, à qui son poème est dédié, est plus explicite sur les opérations dont la vallée de la moyenne Durance fut le théâtre et sur la résistance acharnée des paysans.

Ce qui ressort de tous ces témoignages, du *Journal* de Valbelle comme des poèmes d'Arena et de Germain, c'est d'abord chez les Provençaux l'exaltation du sentiment national au contact d'un étranger que l'on constate cruel et que l'on estime à la fois barbare et ridicule. Charles-Quint surtout est dépeint comme un bravache et un matamore qui ne pourra même pas l'emporter

1. *Meygra entrepriza catoliqui imperatoris, quando de anno Domini mille CCCCC XXXVI veniebat per Provensam bene corrossatus impostam prendere Fransam cum villis de Provensam propter grossas et menutas gentes rejohire per A. Arenam bastifausata. Gallus regnat, Gallus regnavit. Gallus regnabit.* La première édition parut en Avignon en 1537. Une édition, précédée d'une notice biographique et littéraire, a été publiée par M. Norbert Bonafous, Aix, 1860 (XXVIII-127 p., in-12).

2. *Historia bravissima Caroli Quinti imperatoris a Provincialibus paysanis triumphanter fugati et desbifati. Quaeque in Provincia illo existente novissime gesta fuere macaronico carmine recitans per J. V. D. Joan. Germanum in sede Forcalquerii advocatum composita. Anno D. M. quingentesimo tricesimo sexto. Apud Franciscum Justum.*

Digitized by Google

sur de misérables paysans, à qui résistera un « gallinier » (un poulailler) comme Roquevaire. Un surnom lui fut accolé, qui fit fortune, puisqu'on le trouve partout en Provence, et même ailleurs, à partir de cette date : l'Empereur n'est plus appelé que Jean Gipon; il devient une sorte de Jean d'Espagne, rustaud et grotesque[1]. Par contre — et sans plus d'égard d'ailleurs pour la vérité historique — la personne de François Ier est ornée de toutes les vertus : il n'y a pas dans le royaume de lance plus gaillarde, il est brave compagnon, libéral, bon pour le peuple. Sa présence vaut 20,000 hommes; ses peuples en le voyant croient voir le Christ descendant de son paradis. La France, pas plus que lui, ne peut-être vaincue. La Provence le considère comme son sauveur et attend de lui le relèvement de ses ruines. Le sentiment national s'exalte en un loyalisme monarchique touchant, tout à fait remarquable dans une province qui était réunie à la Couronne depuis cinquante ans à peine et prétendait l'être comme un principal à un autre principal et non pas « subalternée ». L'union se resserre dans les souffrances communes. Les deux invasions impériales, celle du connétable de Bourbon en 1524, plus encore celle de Charles-Quint en 1536, ont contribué à lier plus intimement la province au royaume. Le jour où le loyalisme monarchique fut ébranlé, le sentiment national fléchit, l'esprit séparatiste reparut chez les nobles et dans les communautés. Dans cette province qui avait héroïquement résisté à l'étranger, on entendit des appels à l'étranger, au Savoyard, à l'Italien, à l'Espagnol. Ce fut la crise redoutable des guerres de religion. Il fallut toute l'énergie et toute la souplesse de la politique de Henri IV pour restaurer l'œuvre de François Ier.

V.-L. BOURRILLY.

1. Martin du Bellay (*Mémoires*, t. I, p. 90) applique ce surnom déjà à Ferdinand le Catholique. Mais cette partie des *Mémoires* a été écrite vers la fin du règne de Henri II. L'appellation se retrouve chez les Anglais en juillet 1538, voir Kaulek, *Correspondance de Marillac*, p. 68. Cf. J. Mathorez, *les Espagnols et la crise nationale française à la fin du XVIe siècle*, dans le *Bulletin hispanique*, 1916, p. 87.

Digitized by Google

BUSHY RUN

(5-6 AOUT 1763)

Lorsque le Canada, au milieu du XVIII[e] siècle, fut annexé par l'Angleterre, il semblait qu'on pût compter, dans l'Amérique du Nord, sur de longues années de paix. Le traité de Paris avait mis fin, non seulement à la domination des Français dans la Nouvelle-France, mais aussi, en apparence, à leur influence dans les régions jadis découvertes par leurs explorateurs et qui s'étendent de la vallée du haut Mississipi au Niagara.

Cependant, la tranquillité devait être de courte durée. Les Anglais, qui avaient été si habiles à se concilier la population canadienne, commirent la faute très grave de considérer les Indiens comme une quantité négligeable. Or, ceux-ci, au Canada surtout, s'étaient fort attachés aux Français, qui avaient toujours été bons et justes envers les Peaux-Rouges. Dans les forts les plus lointains et isolés, les garnisons françaises vivaient dans les meilleurs termes avec les « natifs », auxquels elles distribuaient vêtements, armes et vivres, et qu'elles laissaient, avec patience, flâner aux alentours. Les Anglais, au contraire, coupèrent court, subitement, aux distributions, ce qui causa aux Indiens de réelles souffrances et obligèrent les indigènes à demeurer dans les limites étroites des « Réserves[1] ». D'un autre côté, les missionnaires français, très nombreux, très diplomates, avaient rendu aux Indiens d'innombrables services ; les commerçants français avaient peut-être été les facteurs les plus

1. « Nous sommes parqués comme des porcs. On a élevé des forts tout autour de nous, c'est pourquoi nous craignons que la mort vienne s'emparer de nous » (discours d'un *sachem* des Iroquois à une conférence à Philadelphie en août 1761). — Aussi : Lettre de Sir W. Johnson, major général, au gouverneur Colden, 24 décembre 1763.

Digitized by Google

importants de cette bonne harmonie en vivant au milieu des tribus, parlant leur langue et souvent épousant des « squaws ». Ces négociants étaient devenus des gens importants, dont les opinions avaient, pour les Indiens, une grande autorité. En revanche, les commerçants anglais, individus grossiers, dont les agents étaient encore moins scrupuleux, furent tout de suite impopulaires et firent des mécontents. Très hostiles aux Anglais, qui leur inspiraient des craintes pour leurs affaires, les négociants français exagérèrent à dessein les inconvénients du nouveau régime pour les aborigènes. Ils expliquèrent que, tandis que l'occupation française avait toujours eu un caractère temporaire, les Anglais entendaient rester dans le pays et voulaient les terres indiennes pour constituer des fermes. D'aucuns même répandaient le bruit que la France se préparait à la guerre pour reconquérir le Canada. Toujours est-il que, moins de deux ans après la chute de Québec, on voit déjà les Indiens exposer leurs griefs dans ces assemblées de tribus qui précèdent généralement quelque soulèvement[1].

En fait, la politique de la Couronne à l'égard des Peaux-Rouges avait été si maladroite et imprévoyante que certains Anglais eux-mêmes le firent ressortir, soit dans leurs écrits, soit même sur la scène[2]. On voit aussi poindre de l'inquiétude dans nombre de lettres émanées de divers chefs de détachements[3].

Toutefois, il est peu probable que rien de bien grave eût résulté de toute cette effervescence s'il ne se fût trouvé, à ce moment, un chef indien, aussi habile qu'audacieux, qui vit là une occasion unique de satisfaire son ambition. Pontiac, principal chef des Ottawas, était un sachem influent, non parce qu'il appartenait à une famille illustre — ceci ne compte pour rien parmi les démocratiques Peaux-Rouges — mais à cause du

1. « Les Anglais nous traitent avec bien du mépris et nous avons les plus fortes raisons de croire, d'après leur attitude, qu'ils désirent nous supprimer entièrement. Ils se sont emparés de notre pays : il est en notre pouvoir maintenant de les en déposséder pour peu que nous voulions en saisir l'occasion... » (discours d'un chef Seneca aux Wyandots et Ottawas de Détroit en juillet 1761).

2. Des détails très vrais et très intéressants sur cet ordre de choses se trouvent dans une tragédie, *Ponteach or the Savages of America* (imprimée par l'auteur et en vente chez J. Mullan, en face de l'Amirauté, Whitehall, 1766). Cette pièce est attribuée à un major anglais du nom de Rogers.

3. Par exemple, dans une lettre datée du 28 mars 1763, le lieutenant Ed. Jenkins, commandant le fort Ouatanon, sur la Wabash, fait part au major Gladwin, à Détroit, des craintes que lui inspirent les efforts des Canadiens et des Français pour exciter les Indiens.

Digitized by Google

rôle joué par lui dans les guerres au Canada entre les Anglais et les Français. Il avait toujours été du parti de ces derniers. Montcalm lui avait même fait présent, peu avant la fatale bataille des plaines d'Abraham, d'un uniforme d'officier français[1]. L'ascendant de Pontiac était d'autant plus considérable que sa tribu formait avec les Ojibwas et les Pottawattamies une sorte de confédération. Quand il vit la domination de la Grande-Bretagne s'établir dans l'Amérique du Nord, son ambition l'emporta sur ses préférences; il songea, en profond politique qu'il était, à se mettre du côté du plus fort. Il conçut la brillante idée de se faire proclamer prince des Indiens par les Anglais. Mais ceux-ci, toujours convaincus que les Peaux-Rouges constituaient un facteur sans importance, repoussèrent ces avances avec hauteur[2]. Cette faute mettant, pour ainsi dire, le comble aux erreurs de la politique britannique à l'égard des Indiens, faillit faire perdre, au moins temporairement, à la Couronne, la domination de tout le bassin du Mississipi.

Pontiac, en effet, froissé et désappointé, voua aux conquérants une haine implacable et mit au service des mécontents tout le poids de son influence et toute l'ardeur de son ambition. Avec infiniment de prudence, il commence sa propagande parmi les Algonquins, Wyandots et certaines tribus du haut Mississipi, qu'il n'a pas trop de peine à faire entrer dans la conspiration. Avec la grande nation des Iroquois, il a plus de difficultés, parce que ceux-ci sont, pour la plupart, sous l'influence très profonde de Sir W. Johnson, une des personnalités les plus considérables du Canada[3]. Seuls les Senecas se laissent entraîner[4]. Pontiac forme alors le projet de se livrer, en mai 1763, à une attaque simultanée de tous les postes ou forts de l'ouest qui sont les plus éloignés des bases anglaises.

1. Pontiac aimait à s'en revêtir dans les grandes occasions. Un jésuite, le Père Chouteau, rapporte avoir vu le chef indien ainsi vêtu à Saint-Louis, peu de jours avant sa mort.

2. F. Parkman, *Conspiracy of Pontiac*, t. I, p. 187.

3. W. L. Stone, *Life and times of Sir W. Johnson*, t. II, ch. IX-XII. — *History for Ready Reference*, t. IV, 2562. — Parkman, *loc. cit.*

4. Les Iroquois forment, à proprement parler, une confédération, désignée souvent sous le nom de « Ligue des six nations » (Mohawks, Oneidas, Tuscaroras, Cayugas, Senecas et Onondagas). Les survivants de ces tribus, soit au Canada, soit dans le nord de l'État de New-York, sont tout à fait civilisés, quoiqu'ils aient gardé nombre de coutumes indiennes. On peut consulter sur ce point une petite étude, par l'auteur du présent article, dans la *Revue de géographie* de juillet 1901, intitulée : « Les Derniers des Iroquois ».

Digitized by Google

Avant d'entrer dans le détail des opérations, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur la situation militaire du pays à cette époque. Après la conclusion du traité de Paris, beaucoup de régiments anglais avaient été renvoyés dans la mère-patrie ou licenciés. Il ne restait guère que les cadres avec quelques soldats des régiments revenus récemment des Antilles, une garde nationale désorganisée et le Royal American[1]. Toutes ces forces étaient disséminées sur l'énorme territoire s'étendant de la Virginie à Québec au nord et au haut Mississipi à l'ouest : 1,100 kilomètres sur 1,200 environ. Le quartier général était à New-York, où résidait le commandant en chef, Sir Jeffrey Amherst.

Les forts, répartis le long de la frontière, surtout à l'ouest, n'étaient guère que de médiocres blockhaus de bois, auxquels il n'était pas difficile aux Peaux-Rouges de mettre le feu ; aussi était-il question, quand la révolte éclata, d'en élever de briques, avec toit d'ardoises ; mais, ainsi que cela arrive bien souvent, la routine administrative et la parcimonie des législateurs empêchèrent toute amélioration dans les travaux défensifs de la colonie.

A ce moment, l'officier sur lequel le commandant en chef pouvait le plus compter était Henri Bouquet, un Suisse français, lieutenant-colonel du Royal Americain, qu'il avait organisé sous les auspices du duc de Cumberland. C'était un homme laborieux et érudit, bon soldat, austère, un peu rude même parfois, très estimé, mais peu aimé par les gens sous ses ordres ; peut-être ses manières démocratiques et l'absence de cette morgue hautaine qui caractérisait en général le corps d'officiers anglais d'alors avaient-elles été pour beaucoup dans ce manque de

1. Ce dernier corps mérite une mention spéciale. Il avait été organisé en Amérique, pendant la guerre de 1755, pour faire le service au Nouveau-Monde. Les soldats étaient principalement des immigrants allemands ou suisses établis en Pensylvanie. Une somme de plus de 81,000 livres anglaises avait été votée pour la formation du régiment, lequel comptait quatre bataillons de 1,000 hommes. Un si grand nombre de ces soldats ne parlaient pas anglais qu'il fallut faire une loi spéciale autorisant la nomination d'officiers allemands ou suisses, par suite de la pénurie d'officiers anglais connaissant la langue allemande ; mais les étrangers ainsi pourvus d'une commission n'auraient pu servir comme officiers en dehors de l'Amérique. En 1763, pour maintenir le régiment au complet lors de la révolte de Pontiac, on dut y admettre des « Provincials » (colonistes) d'origine anglaise. Le Royal Americain est aujourd'hui le 60e Rifles anglais et se trouve sans doute, actuellement, sur le front, faisant le coup de feu contre les Allemands !

Digitized by Google

popularité[1]. Le colonel Bouquet avait une grande expérience de la « guerre indienne », ayant servi presque continuellement depuis 1755 dans les forts de la frontière.

Au moment de la révolte de Pontiac, il se trouvait à Philadelphie avec un bataillon du Royal Americain ; le reste du régiment étant réparti entre les divers postes de l'ouest, dans le bassin du haut Mississipi.

Les Indiens commencèrent subitement les hostilités en massacrant les colons isolés. Ils s'avancèrent sans rencontrer d'obstacles jusqu'aux environs de Lancaster en Pensylvanie, tout en bloquant les forts qui se trouvaient sur la route, y compris fort Pitt (emplacement actuel de Pittsburg). Si l'on jette les yeux sur une carte des États-Unis, on comprend combien le plan de Pontiac était habile. La ligne des « forts de l'ouest » suivait la rive sud-ouest des lacs Ontario et Érié jusqu'à fort Presqu'île (actuellement Érié) ; là elle descendait le long de la rivière Alleghany jusqu'à la réunion de cette dernière avec le Monongahela à fort Pitt ; puis la ligne infléchissait nettement vers le sud-est et le haut Potomac, achevant de former une sorte de barrière contre les entreprises des Indiens établis sur la rive droite de l'Ohio[2]. La tactique, très audacieuse, de Pontiac consistait à se saisir de cette barrière de façon à séparer entièrement les colonies anglaises proprement dites des postes avancés du bassin du haut Mississipi, tels que Détroit. L'attaque se produisait jusqu'à l'extrémité nord du Michigan actuel. Telle fut la rapidité des mouvements des Indiens et la surprise qu'ils causèrent que, du 16 mai au 18 juin, huit forts furent enlevés, quatre dans le haut Mississipi, quatre sur la frontière de Pensylvanie (la « barrière » mentionnée plus haut)[3]. De plus, la ville de Carlisle,

1. Henri Bouquet était né à Rolle, canton de Berne, en 1719. Ainsi que beaucoup de Suisses, il prit du service à l'étranger. Il entra d'abord dans l'armée hollandaise, puis dans celle de Sardaigne, avec laquelle il prit part à une guerre contre la France ; revint servir en Hollande en 1748 comme officier de la Garde suisse. Lorsque la guerre éclata entre la France et l'Angleterre, Bouquet se joignit à l'armée britannique et fut envoyé en Amérique. Comme colonel du Royal Americain, il fit partie de l'expédition dirigée contre fort Duquesne et se trouva ainsi combattre les Français côte à côte avec George Washington, alors officier de la milice de Virginia.

2. Celui-ci est formé, on le sait, par la réunion de l'Alleghany avec la Monongahela.

3. Forts Sandusky (Michigan) : 16 mai ; Saint-Joseph (Michigan) : 25 mai ; Ouatanon (Indiana) : 31 mai ; Michillimackinac (Indiana) : 2 juin ; Presqu'île (Pensylvanie) : 17 juin ; Le Bœuf, Venango, Carlisle (Pensylvanie) : 18 juin.

Digitized by Google

aussi en Pensylvanie, était occupée, ce qui portait la terreur au sein des plus populeuses régions de la colonie. Sauf à fort Presqu'île, l'attaque était absolument inattendue. La méthode des Peaux-Rouges était toujours la même. D'abord un petit groupe d'Indiens se présentait, sans armes, au poste, sous prétexte de demander des aliments; tandis que ceux-là causaient et fumaient avec les soldats, d'autres Indiens venaient se joindre à eux peu à peu, se répandant partout. Il leur était aisé de se rendre maîtres de la place presque sans coup férir. Comme la garnison était d'ordinaire massacrée jusqu'au dernier homme, les postes voisins ne recevaient aucune nouvelle de l'événement[1]. Fort Pitt étant susceptible d'une certaine résistance, Pontiac ajourna toute attaque sérieuse sur cette place jusqu'au moment où il pourrait y consacrer la plupart des troupes chargées de s'emparer des plus petits forts. Le premier assaut, qui eut lieu le 22 juin, fut repoussé; l'attaque fut reprise le 26 et dura alors cinq jours et autant de nuits. Les Indiens éprouvèrent des pertes; mais il était évident que la garnison anglaise ne pouvait tenir longtemps.

Tandis que ces opérations se déroulaient, le quartier général anglais à Philadelphie ne semblait pas se rendre compte de la gravité de la situation. Sir Amherst s'obtinait à considérer le soulèvement des Indiens comme une chose sans importance. Seul le colonel Bouquet saisit dès le début toute la portée de la révolte. Il envoya au commandant en chef lettre sur lettre, lui communiquant les rapports faits par divers chefs de poste et notamment par le capitaine Écuyer, autre officier suisse, qui était à fort Pitt. Plutôt pour donner satisfaction à Bouquet que pour tout autre motif, Sir Amherst rassembla des compagnies d'infanterie légère appartenant aux 17e, 42e et 77e régiments, sous le commandement du major Campbell. C'était là, déclara-t-il, plus de troupes qu'il n'en fallait. Après d'interminables longueurs, 214 hommes du 42e et 133 du 77e sont dirigés de New-York sur Philadelphie. Sur de nouvelles instances de

1. Les relations de ces opérations renferment nombre de faits dramatiques. Un des épisodes des plus intéressants est l'odyssée d'un anglais, Alexandre Henry. Celui-ci, échappé comme par miracle au massacre dans le fort de Michillimackinac, atteignit, sanglant et à demi mort de faim et de fatigue, après mille péripéties, la demeure d'un Canadien français, peu hospitalier, lequel lui ferma la porte au nez en grommelant : « Que voudriez-vous que j'en ferais » (*sic*). Voir A. Henry, *Travels in Canada*, part. I, ch. IX, etc. — S. Farmer, *History of Detroit and Michigan*, ch. XXXVIII.

Digitized by Google

Bouquet, une petite compagnie du 17e est envoyée dans la vallée du Mohawk[1]; en outre, les éclopés et malingres des 42e et 77e régiments sont formés en une compagnie qui est expédiée à Albany pour y remplacer une compagnie du 55e, laquelle va plus au nord-ouest, à Oswego. Il est étrange que Sir Amherst agît comme s'il y avait à craindre une attaque venue du Canada, à plusieurs centaines de kilomètres, tandis que Pontiac était au sud-ouest de Philadelphie. C'est en vain que Bouquet lui déclara que pour le moment il fallait laisser de côté toute expédition lointaine, qu'on devait non seulement abandonner tout espoir de secourir Détroit et les postes de l'extrême-ouest, mais bien ne pas même tenter de secourir les forts de la « barrière » situés près du lac Érié, comme Presqu'île, Le Bœuf, etc.; et qu'il était urgent de concentrer tous les efforts sur les forces indiennes assemblées vers fort Pitt. Il se faisait fort, si on le laissait faire, de se rendre maître de la situation[2]. Le 29, les troupes anglaises se trouvent renforcées par l'arrivée de 932 officiers et soldats, fragments de cinq autres régiments qui avaient été stationnés à la Havane[3]. Mais c'étaient là des gens anémiés par le climat de Cuba et peu propres à un service actif.

S'obstinant dans son plan, Sir Amherst avait décidé de diviser en deux colonnes le peu de troupes dont il pouvait disposer. Une partie devait marcher vers Niagara par Oswego; le reste avait comme objectifs les forts que Bouquet était d'avis d'abandonner comme trop éloignés; cette deuxième colonne devait — théoriquement — passer par fort Pitt et remonter le long des forts de la « barrière », les ravitaillant au fur et à mesure. Arrivée à fort Presqu'île, la colonne devait y attendre l'ordre d'avancer vers Détroit. Tout cela supposait simplement que tous les forts avaient tenu bon et que les Indiens fuiraient comme des lièvres à l'approche de l'expédition de secours. Bouquet, qui avait le commandement de cette deuxième colonne, arriva le

1. Au nord de New-York, s'étend l'Albany aux environs d'Oswego sur le lac Ontario.

2. Bouquet avait appris à apprécier les qualités militaires des Indiens et, sous ce rapport, il différait fort de Sir Amherst. Mais il partageait absolument le mépris de celui-ci pour le Peau-Rouge qu'il appelle « une vermine ». Selon lui, les indigènes devaient être « extirpés d'une contrée sur laquelle ils ont perdu tous les droits, en même temps qu'ils sont déchus du droit d'être traités selon les règles de l'humanité » (lettre à Sir Amherst, datée de Lancaster, Pensylvanie, le 25 juin).

3. Situations officielles de l'époque.

Digitized by Google

3 juillet à Carlisle, évacué par les Indiens ; mais il y apprit la chute des trois forts principaux à ravitailler : Presqu'île, Le Bœuf et Venango. Ceci justifiait ses prévisions. Toutefois, il ne semble pas que Sir Amherst fût convaincu, même alors, de la gravité du soulèvement, car on le voit exprimer son mécontentement au capitaine Écuyer, de fort Pitt, parce qu'il avait fait *tirer le canon* sur les Indiens, indignes d'un tel honneur, et au capitaine Blanc, de fort Ligonier, parce que cet officier avait fait brûler les maisons avoisinant le fort, et sous le couvert desquelles « un ennemi aussi profondément méprisable » tirait sur les Anglais.

Ce « mépris » pour ses adversaires Peaux-Rouges allait un peu loin, si nous devons en juger par la proposition qu'il fit à Bouquet à ce moment. On lit en effet dans le post-scriptum d'une de ses lettres officielles : « Est-ce qu'on ne pourrait pas s'arranger pour communiquer la petite vérole à ces tribus dissidentes ? Dans les circonstances présentes, nous devons user de toutes espèces de stratagèmes en notre pouvoir pour venir à bout des Indiens[1]. »

Il y avait eu des cas de cette maladie à fort Pitt, et Sir Amherst pensait peut-être que, puisqu'elle se propagerait sans doute parmi les Indiens, le stratagème en question ne ferait que hâter un état de choses inévitable. Ce procédé paraît révoltant, principalement parce qu'il peut frapper des non-combattants, des femmes et des enfants ; toutefois est-il beaucoup plus barbare que la tactique moderne consistant à faire lancer par des aéroplanes ou des zeppelins des bombes à gaz asphyxiants sur la population civile d'une ville ennemie ?

Quoi qu'il en soit, le plan ne parut pas impossible à Bouquet, qui répondit, également dans un post-scriptum : « J'essayerai d'inoculer la...[2] au moyen de quelques couvertures qui pourront tomber entre leurs mains ; et je ferai de mon mieux pour ne pas attraper la maladie moi-même. »

Il était d'avis, d'autre part, d'employer ce qu'il appelait « les méthodes espagnoles » et de se servir de chiens pour traquer les Peaux-Rouges.

1. British Museum, « Bouquet and Haldimand Papers », n° 21634.

2. Les points de suspension sont dans le texte (lettre datée de Carlisle, 13 juillet 1763). Ils semblent indiquer un peu plus de pudeur chez Bouquet que chez le commandant en chef.

Digitized by Google

Sir Amherst répondit, encore dans un post-scriptum : « Vous ferez sagement en essayant d'inoculer les Indiens au moyen de couvertures, aussi bien qu'en employant toute autre méthode qui puisse servir à extirper cette race exécrable. » En ce qui concerne les chiens, il trouve l'idée très bonne, mais peu pratique parce qu'il n'est pas possible de se procurer les animaux convenables ailleurs qu'en Angleterre et que cela prendrait trop de temps.

Ainsi que le font remarquer plusieurs historiens, il n'existe aucune preuve que Bouquet tenta de communiquer la petite vérole aux Indiens. Cependant, la maladie fit des progrès rapides, un peu plus tard, parmi les tribus de l'Ohio[1].

Avec une clairvoyance qui eût fait honneur à un des grands stratégistes de notre époque, Pontiac avait senti que fort Pitt était la clé de la barrière formée par les forts d'arrêt de la ligne Lac-Érié-Haut-Potomac. Ne pouvant emporter cette place d'assaut, il décida, fort judicieusement, de l'isoler en lui coupant ses communications avec Carlisle à l'est et les forts Ligonier et Bradford au sud-est. Ces deux postes étaient commandés, le premier par le capitaine Louis Ourry, le second par le lieutenant Archibald Blanc. L'importance des deux forts était d'autant plus grande que les environs étaient assez peuplés et que les colons, à l'approche des Indiens, étaient venus se grouper en grand nombre auprès des ouvrages. A fort Bedford, il n'y avait pas moins de quatre-vingt-treize familles réfugiées ; et le capitaine Ourry n'avait qu'une garnison de douze hommes du Royal Americain ; il se mit à organiser les colons valides en une sorte de milice, armée tant bien que mal. On le voit, la « tactique des petits paquets de troupes », qu'on a tant reprochée aux Français dans leurs opérations coloniales, ne date pas d'hier et n'est pas particulière à une seule nation ; il semble être une

1. On a agité la question de savoir si l'emploi des chiens de guerre, dans ce cas, était contraire au droit des gens. Cette discussion paraît terne aujourd'hui en présence des problèmes soulevés par certaines méthodes de guerre allemandes. L'idée d'employer des chiens contre les Peaux-Rouges paraît avoir été suggérée à Bouquet par un habitant de Lancastre en Pensylvanie. On lit en effet dans une lettre du 11 juillet que ce dernier exprima l'avis que chaque soldat devrait être pourvu d'un chien dans la guerre de brousse. Le chien est conduit par une laisse de trois pieds ; au moment où un Indien commence le feu de derrière un couvert, on lâche l'animal qui se jette sur le Peau-Rouge et l'oblige à se découvrir.

Digitized by Google

sorte de loi naturelle que les gouvernements, ou plutôt les pouvoirs législatifs, après s'être lancés dans des entreprises coloniales, reculent, tôt ou tard, plus ou moins, devant les conséquences budgétaires que celles-ci entraînent surtout au point de vue militaire. Dans l'espèce, l'extrême faiblesse de la garnison des divers postes de l'ouest qui tenaient encore causait à Bouquet, sinon à Sir Amherst, de très grands soucis. Le colonel jugeait de la plus haute importance que fort Ligonier, le plus rapproché de fort Pitt, ne fût pas enlevé par les Indiens, car il comptait s'en faire un point d'appui. Il prévoyait, en effet, que la bataille décisive se livrerait dans ce voisinage et les événements lui donnèrent raison. Les communications se maintenaient entre Carlisle et les forts au moyen de courriers très adroits, pour la plupart des hommes montés de l'infanterie anglaise : l'expérience avait prouvé que ces soldats avaient plus de chances de passer que les Indiens restés loyaux, parce que ces derniers, considérés comme traîtres par les révoltés, étaient pourchassés avec rage par les « backwoodsmen[1] ».

L'expédition de secours ne fut prête que vers la fin de juillet à quitter Carlisle. Dix-huit jours, en effet, avaient été absorbés par le rassemblement des provisions et moyens de transport. En dépit de tous ses efforts, le colonel n'avait pu obtenir que 500 hommes. Là-dessus, il y avait un fort déchet, car le contingent du 77e, très anémié par un séjour aux Antilles, ne pouvait guère faire qu'un service de garnison. Le reste se composait de Highlanders du 42e, très bons et très solides, qui eussent rendu de remarquables services pour des opérations en montagne, mais qui étaient sans aucune expérience de la guerre de brousse. Lorsque la colonne s'ébranla enfin, soixante soldats, trop faibles pour marcher, furent mis dans des charrettes. Trente Highlanders, triés sur le volet, furent dépêchés en avant avec de bons guides; ils atteignirent, en marchant jour et nuit, fort Bedford et poussèrent finalement jusqu'à fort Ligonier[2]. Le

1. On désigne sous ce nom, aux États-Unis, les individus, généralement des colons, qui vivaient plus ou moins isolés dans les forêts de la frontière indienne. Au Canada, on les appelle « coureurs de bois ». La plupart d'entre eux, qu'ils fussent Anglais ou Français, étaient devenus aux trois quarts sauvages; ayant pris femme, souvent, parmi les Peaux-Rouges, ils avaient embrassé la cause de ces derniers et les secondaient de leur mieux.

2. Les méthodes de ce genre de guerre n'ont pas changé. La tactique qui consiste à expédier en avant une élite capable de marcher vite et de déconcerter

Digitized by Google

28 juillet, Bouquet arrive lui-même à Bedford; il y reste trois jours et y laisse ses soixante malingres comme surcroît de garnison. La contrée au nord-ouest de ce poste est accidentée et difficile; à cette époque, elle offrait de très grands obstacles à la marche d'une colonne. A moins d'avoir de longues années d'expérience, les soldats blancs ne sont pas susceptibles de faire de bons flanqueurs ou de constituer de bonnes pointes d'avant-garde dans ce genre d'expéditions. Bouquet eut soin de se procurer pour ce service des « backwoodsmen » ou des « frontier men » restés loyaux ou suffisamment bien rémunérés pour être fidèles à la Couronne[1].

Le 2 août, après des étapes rendues pénibles par une chaleur intense, la colonne atteint fort Ligonier. A son approche, les Indiens se retirent dans la direction de fort Pitt. Bouquet se décide alors à laisser derrière lui le convoi traîné par des attelages de bœufs et qui retarde la marche parce qu'il ne peut cheminer qu'encadré par la colonne. Il ne garde que 350 animaux de bât et très peu de bétail sur pied. Le 4, il reprend sa marche. Pontiac sentait bien que, s'il permettait aux Anglais d'atteindre fort Pitt, la partie était perdue pour lui. Il résolut de couper la marche de la colonne Bouquet. Le 5 août 1763, près de Bushy Run, à dix-sept milles de fort Ligonier, tandis que les Anglais se préparent à camper vers une heure de l'après-midi, les Indiens les attaquent de derrière les couverts et de tous les côtés à la fois. Pendant sept heures, le combat dure sans amener aucun changement dans la situation des adversaires. Parfois les Anglais se donnent de l'air au moyen de charges à la baïonnette; mais les Peaux-Rouges se bornent à reculer un peu plus dans le bois pour resserrer de nouveau leur cercle. Sur le soir, la lutte s'arrête[2]. Les Anglais bivouaquent tant bien que mal. Ils ont perdu

ainsi l'adversaire, cette manière d'opérer reste toujours la meilleure. C'est elle qu'employa, au printemps de 1916, le général américain Funston, commandant l'expédition du Mexique à la poursuite du bandit Villa. Il fut même fait, en l'espèce, une seconde sélection : des hommes choisis parmi les cavaliers d'élite de l'avant-garde furent dépêchés vers le sud en automobiles. Des procédés analogues se remarquent dans l'expédition du général Botha contre les colonies allemandes de l'Afrique du Sud, en juin 1915.

1. De même, pendant la marche en avant de la colonne américaine au Mexique en avril et mai 1916, on s'est servi d'environ 200 cowboys du Texas ou de New-Mexico, ainsi que d'un groupe d'Indiens Apaches d'Arizona.

2. *Clarke's Historical Series*, t. I (reprint of original story of the battle, by Dr. W. Smith of Philadelphia, illustrations by West).

Digitized by Google

soixante hommes tués ou blessés; ces derniers sont abrités derrière une sorte de barricade faite de sacs de farine; ils souffrent cruellement du manque d'eau potable.

Le 6 août, la bataille recommence dans les mêmes conditions que la veille, jusque vers dix heures. A ce moment, Bouquet, voyant l'impossibilité d'arriver à aucun résultat contre un ennemi qui ne se montre pas, décide d'amener, si possible, les Indiens à combattre en masse, de manière à donner prise aux mousquets anglais. Pour cela, le seul moyen consistait en un simulacre de retraite, mais il fallait être prudent et empêcher les Peaux-Rouges, dont le nombre était inconnu, de se réunir en un bloc trop compact qui eût pu gêner le mouvement. La feinte n'eut lieu que sur un point du cercle formé par la colonne. Deux compagnies du 16e régiment se replièrent, garanties seulement par un mince rideau de tirailleurs reliés aux deux extrémités de ce qui restait du cercle primitif; ce rideau formait en somme un arc de cercle rentrant. Complètement déçus, les Indiens se ruent à la poursuite des deux compagnies; les tirailleurs couvrant la retraite sont presque submergés. Cependant, les deux compagnies, au lieu de continuer leur route en arrière, gagnent le flanc des Peaux-Rouges à la faveur des couverts et ouvrent le feu sur eux à l'improviste. Les Indiens obliquent pour faire face à ce mouvement; mais alors les Highlanders du 42e les chargent à la baïonnette avec des cris terribles et en tuent un grand nombre. Les Peaux-Rouges reculent et cherchent à rentrer dans le plus épais des bois. A leur grande terreur, ils se trouvent fusillés presque à bout portant par deux autres compagnies qui avaient été détachées du cercle pour se cacher sur la ligne présumée de retraite de l'ennemi. Les quatre compagnies anglaises unissent alors leurs efforts et achèvent la déroute des Indiens. Pendant ce temps, le reste du cercle tire toujours et retient devant lui une partie des forces ennemies, l'empêchant ainsi d'aller porter secours aux autres troupes Peaux-Rouges ou même, peut-être, de se rendre compte de ce qui se passe. Peu après, la résistance cesse de toutes parts et les Peaux-Rouges disparaissent vers fort Pitt. Environ soixante des leurs ont été tués et beaucoup des fuyards sont blessés. Un seul est fait prisonnier et immédiatement fusillé[1]. Quant à

1. Sir Amherst avait donné l'ordre de fusiller tous ceux qui tomberaient dans les mains des troupes.

Digitized by Google

Bouquet, il avait eu en tout 8 officiers et 115 hommes tués ou blessés[1].

Les Anglais atteignirent sans encombre fort Pitt le 10 août. Le 31, Bouquet reçut une lettre de félicitations de Sir Amherst. Le commandant en chef avait enfin compris la gravité de l'insurrection. En fait, la victoire de Bushy Run n'arrivait pas une minute trop tôt, car le soulèvement gagnait les comtés d'Ulster, Orange et Albany au nord et à l'ouest de New-York. D'autre part, Détroit avait pu être ravitaillé le 29 juillet, après un trajet hasardeux, par 280 hommes sous le capitaine Dalzell[2]; toutefois, le jour suivant, ce dernier, sorti du fort pour essayer de capturer Pontiac qui commandait en personne les assiégeants, fut trahi par un guide canadien et tomba dans une embuscade, à Bloody Bridge; il fut tué ainsi que vingt hommes; trente-neuf autres furent blessés. Le seul résultat de cette imprudente offensive avait donc été de donner à l'ennemi plus de confiance en sa force.

La masse des colonistes, il faut le dire, avait vu plus clair que Sir Amherst. Telle était leur nervosité qu'à Goshen, à peu de distance de New-York, des gens qui chassaient la perdrix furent pris pour des Indiens et causèrent une effroyable panique. Aussi la nouvelle du succès de Bouquet fut-elle accueillie avec des transports de joie. L'Assemblée de Pensylvanie vota une adresse de remerciements au colonel suisse, qui les avait bien mérités. Sans lui, en effet, l'apathie de Sir Amherst aurait donné à Pontiac ample temps de créer une situation absolument critique pour cette colonie dégarnie de troupes et à un moment où la conquête du Canada était trop récente pour qu'il fût possible de compter sur la fidélité complète des annexés.

Ainsi que Bouquet l'avait fort bien prévu, la défaite des Indiens en Pensylvanie devait avoir un contre-coup immédiat dans les possessions anglaises de l'ouest. Pontiac, en novembre, leva le siège de Détroit. Soit dit en passant, ce siège, qui dura trois mois consécutifs, est le plus long qui semble avoir été jamais entrepris par les Peaux-Rouges, peu faits pour des opérations de cette espèce[3].

1. Lettre de Bouquet à Sir Amherst, 5-6 août 1763 (London Magazine for 1763, p. 545. — Account of Bouquet's Expedition).

2. Cette petite colonne avait fait le trajet par eau, partant de Niagara sur vingt-deux barques armées de canons.

3. Détroit avait une garnison de 120 soldats anglais et 40 « fur traders »

Digitized by Google

L'œuvre de Bouquet ne s'arrêta pas là. En 1764, les Indiens, toujours agités par les infatigables intrigues de Pontiac, nécessitèrent l'envoi de diverses expéditions. Au mois de juin, il fit partir le colonel Bradstreet avec 1,200 hommes pour Détroit, où ce dernier arriva le 26 août, après avoir pacifié quelques tribus sur sa route. En septembre, Bouquet lui-même, à la tête de troupes régulières et de miliciens, dut se rendre à fort Pitt et poussa même jusqu'à 150 milles plus à l'ouest, dans une contrée difficile, pour délivrer 200 prisonniers blancs détenus par les Delawares et les Shawanees. Les Peaux-Rouges, toujours sous l'impression de la victoire des Anglais à Bushy Run, se soumirent sans combat.

Bouquet fut récompensé par le grade de général de brigade. Nommé commandant des colonies du Sud, il se rendit à Pensacola (Floride).

Ce n'est pas seulement comme stratégiste que cet officier rendit à l'Angleterre des services signalés. Il se distingua également comme organisateur et administrateur. La révolte de Pontiac avait mis au jour un état de choses lamentable, surtout en ce qui concerne le système défensif de la colonie. L'incroyable incurie des gouverneurs anglais et notamment de Sir Amherst avait laissé la situation matérielle et morale des garnisons se détériorer à un tel point que le colonel Bouquet se trouva en présence d'une tâche presque impossible. Les forts étaient dépourvus de service médical; la discipline n'existait guère plus que de nom; les désertions se multipliaient. Aussi les officiers étaient-ils tous découragés. Le capitaine suisse Écuyer, commandant de place à fort Bedford, écrit : « Je n'ai jamais rien vu de semblable dans toute ma carrière. » Dégoûté de commander à des « bandits et à des coupe-gorge », il déclare vouloir donner sa démission pour aller planter des choux. Le lieutenant Blanc, de fort Ligonier, lui aussi, veut quitter l'armée. Le pacifisme, déjà, paralysait les efforts faits pour améliorer le système défensif des colonies. Non seulement les Quakers s'opposaient au recrutement des hommes destinés à combler les vides faits par

(hommes employés au commerce des fourrures). Les Indiens avaient l'intention de procéder ici comme ils le firent dans les autres forts, en s'introduisant par petits groupes dans l'ouvrage, sous prétexte d'apporter des présents à la garnison. Seuls les Anglais auraient été massacrés; on aurait épargné les « fur traders » et autres Canadiens français de Détroit. Mais le complot fut dévoilé au commandant de place par une jeune indienne.

Digitized by Google

la désertion, mais leur influence sur le Parlement de Pensylvanie avait les plus fâcheux effets. Lorsque Bouquet eut réussi à tirer Sir Amherst de son indifférence, ce dernier ne tarda pas à s'exaspérer de la force d'inertie que les législateurs pensylvaniens lui opposaient avec le phlegme proverbial des gens de ce pays.

Il vint même un temps où la patience de Bouquet fut à bout. En juin 1764, en effet, il écrivit au successeur de Sir Amherst : « Je désire être relevé de mes fonctions[1]. » Il était profondément blessé de l'attitude des autorités locales, qui mettaient à sa charge la solde de l'une des deux compagnies de volontaires levées par lui d'urgence pour compenser les pertes provenant des désertions.

Finalement, le Parlement de Pensylvanie vota la dépense[2]. Quant à Pontiac, il continua à conspirer contre la domination anglaise, plus ou moins ouvertement, jusqu'à sa mort, bien qu'à un certain moment il eût fait mine de se soumettre, sans doute pour gagner du temps[3]. Il disparut en avril 1769, tué, dit-on, par un Indien de la tribu des Illinois, dans une rixe d'ivrognes. Il était né vers 1720.

Pour déterminer la valeur de la bataille de Bushy Run au point de vue historique, on n'a qu'à rechercher ce qui eût pu arriver dans le cas où il ne se fût pas trouvé dans la colonie un Henri Bouquet pour remédier aux déplorables effets de l'incurie administrative. Les forts de la barrière étaient hors d'état de résister; les troupes régulières insuffisantes en nombre et plus qu'à demi démoralisées; les milices provinciales, par suite de

1. « La conduite de la législature est si absolument outrecuidante et si stupidement obstinée que je ne puis trouver des termes assez forts pour exprimer mon indignation à cet égard » (lettre de Sir Amherst, 1763).

2. Bouquet mourut à Pensacola, le 23 août 1765 (voir *The Americana*, t. II).

3. Voici, par exemple, le texte d'une lettre écrite par lui en français, à ce sujet, au commandant de place de Détroit :

« Mon frère,

« La parole que mon père m'a envoyée pour faire la paix, je l'ai acceptée. « Tous nos jeunes gens ont enterré leurs casse-têtes. Je pense que tu oublieras « les mauvaises choses qui se sont passées il y a longtemps; de même j'oublie- « rai ce que tu peux m'avoir fait, pour ne penser que de bonnes. Moi, les Saul- « teurs (Ojibwas), les Hurons, nous devons t'aller parler quand tu nous deman- « deras. Fais moi la réponse. Je t'envoie ce *conseil* (un collier ?) afin que tu le « voyes. Si tu es bien comme moi, tu me feras réponse. Je te souhaite le bon- « jour. »

(Les parenthèses ne sont pas dans le texte).

Digitized by Google

l'influence des pacifistes, sans organisation sérieuse ni cohésion. Voyons ce qui se serait passé. Pontiac n'a pas eu de peine à paralyser, tout au moins, l'action des forces militaires de l'est tandis qu'il bloque Détroit, la clé du bassin du haut Mississipi. Détroit tombe, et avec lui toute l'influence anglaise dans cette région. Ceci achève de décider les tribus hésitantes à se ranger du côté de Pontiac, dont l'influence au Canada crée la plus formidable coalition indienne que l'Amérique du Nord ait jamais vue. Maintenant, de deux choses l'une : ou la Grande-Bretagne persiste dans le système des « petits paquets », c'est-à-dire des opérations militaires restreintes, interminables, visant avant tout à une économie d'hommes et d'argent ; ou bien elle se décide à envoyer un corps d'armée en Amérique. Dans le premier cas, le mouvement d'insurrection ne fait que grandir jusqu'au moment de la révolte des colonies en 1776. Quand la France entre dans la lutte, Pontiac, selon toute probabilité, n'hésite pas à mettre au service du pays qu'il aime l'appoint de son influence. Qui sait ce qu'il eût pu accomplir au Canada, alors que les Anglais avaient à combattre Washington et La Fayette? Qui peut dire que la vieille colonie française n'aurait pas échappé à l'Angleterre et fait retour à la France ? Dans l'autre hypothèse, au contraire, la Couronne ayant rassemblé des forces importantes dans la colonie, il est fort possible, pour quiconque a étudié à fond l'histoire des États-Unis, que la révolte des Américains contre la mère-patrie en 1776 eût ou avorté dans l'œuf ou été étouffée en peu de temps.

C'est pour ces raisons que Bushy Run est encore une de ces petites batailles dont l'influence est tout à fait hors de proportion avec le chiffre des pertes ou l'amplitude des opérations. Il est d'autant plus intéressant de se la remémorer aujourd'hui que, dans le conflit actuel, des hécatombes se sont suivies pendant de longs mois sans amener aucun résultat décisif, non seulement pour l'histoire des pays engagés dans la lutte, mais même pour une phase des opérations militaires.

George Nestler TRICOCHE.

Digitized by Google

MÉLANGES ET DOCUMENTS

L'AFFAIRE DES FAUSSAIRES DE VIENNE
ARRÊTÉS A HUNINGUE
ET L'ASSEMBLÉE NATIONALE
(1790-1792)

D'APRÈS QUELQUES DOCUMENTS INÉDITS[1]

Le résident impérial auprès des Treize-Cantons, Emmanuel de Tassara, écrivait, de Bâle, le 19 décembre 1790, à Nicolas-Joseph Ritter, maire de Huningue (Haut-Rhin), qu'il le priait et requérait de garder en état d'arrestation Henning Bargum, sa femme et son teneur de livres Schwartz, « qui ont falsifié des papiers pour la valeur de 174,000 florins, engageant sa parole d'honneur et de ministre qu'il répondait de toutes les suites de l'affaire ». Cette demande ne fut point accueillie par le chef de la municipalité, comme nous le montre la note officielle transmise par le chancelier impérial, prince de Kaunitz-Rietberg, à M. Gabard, chargé d'affaires du roi de France auprès de la cour de Vienne. Kaunitz exposait dans ce document la situation des accusés; poursuivis et arrêtés pour avoir tiré de fausses lettres de change, ils s'étaient évadés de la capitale autrichienne le 9 octobre 1790, avaient gagné la Suisse et de là le territoire français et avaient été arrêtés à Huningue le 19 dé-

1. Ces pièces sont empruntées aux papiers de la famille Ritter donnés en 1873 à la nouvelle bibliothèque municipale de Strasbourg par M. Sabourin de Nanton, ancien directeur des postes à Épinal, et qui habita Strasbourg jusqu'au moment de l'option. Il avait acheté autrefois ces documents en bloc, dans le Haut-Rhin, lors d'une vente aux enchères; parmi de nombreuses paperasses sans grand intérêt, il s'y trouvait des correspondances familiales et officielles assez curieuses, les deux frères Ritter, François-Joseph et Nicolas, ayant joué un certain rôle politique dans le département du Haut-Rhin durant l'époque révolutionnaire. C'est dans le volume I des *Papiers Ritter* que j'ai copié les pièces utilisées ici.

Digitized by Google

cembre. Le représentant de l'empereur avait immédiatement réclamé leur extradition, mais le maire de cette ville lui avait répondu que, « les trois délinquans se trouvant sous la protection et la garde de la nation française, il comptait les relâcher incessamment ». M. de Tassara, ayant protesté contre cette « étrange déclaration », Ritter répliqua « que du moins il n'y avait point à penser à leur extradition avant qu'ils ne fussent convaincus en justice réglée de leurs forfaits ». Le prince-chancelier invitait donc le chargé d'affaires de France à écrire directement à Huningue pour demander à la municipalité de tenir les criminels et leurs papiers sous bonne garde et à faire parvenir cette lettre à la chancellerie impériale, qui l'enverra par estaffette au résident à Bâle. Sans doute, M. Gabard adressa son rapport sur l'affaire au ministère à Paris, qui décida de donner suite à la réclamation de Vienne, car, le 8 janvier 1791, le ministre de la Guerre, Duportail, avisait la municipalité haut-rhinoise qu'il avait envoyé au sieur Spitz, lieutenant de la maréchaussée, l'ordre de faire remettre ces particuliers au résident impérial et la priait « de favoriser l'exécution de ses ordres ».

L'affaire pouvait donc sembler réglée, mais elle ne l'était aucunement, comme le démontrent les pièces suivantes du dossier. En effet, nous voyons, à la date du 17 janvier, le sieur de Tassara fils, secrétaire du résident à Bâle, comparaître devant le tribunal du district d'Altkirch pour exposer aux juges l'objet de sa mission, qui consistait à prendre livraison des trois prisonniers. Le commissaire du roi près le tribunal, M. Kopff, prend alors la parole et raconte que la veille, à six heures du soir, le comparant lui avait demandé une audience particulière et qu'il lui avait dit, au cours de cette entrevue, être chargé par son père et par la cour de Vienne de lui faire une gratification de quatre-vingt louis s'il faisait exécuter les ordres du roi du 8 janvier. Le commissaire déposait « dans le sein du tribunal la peine et l'indignation que lui ont causées des offres aussi injurieuses ». M. de Tassara aurait ajouté qu'au cas où le tribunal serait hésitant, il avait ordre de faire également des offres aux juges. On comprend que le jeune secrétaire autrichien fut quelque peu interloqué de cette révélation; il répondit pourtant qu'il n'avait pas voulu suborner M. le commissaire, mais lui donner purement une marque de reconnaissance. « A l'instant, MM. Ritter (François-Joseph, le frère du maire) et Hertzog, juges au tribunal, déclarent que Tessara fils, ayant soupé hier avec eux dans l'auberge à la table d'hôte, celui-ci leur a dit qu'il était chargé d'offrir une reconnaissance à MM. les juges de quinze à vingt louis. M. Ritter lui ayant objecté s'il croyait rendre sa cause meilleure par ses offres, il n'a

Digitized by Google

pas cru devoir s'informer si les quinze louis seraient par tête ou pour tout le tribunal, ne croyant une proposition aussi déplacée digne que de la dérision d'un homme intègre. M. de Tassara n'a pu désarmer cette déclaration. » Elle est conservée dans l'original et porte les trois signatures de Ritter, Hertzog et Kopff. Le tribunal, « applaudissant à la conduite intègre de MM. les déclarants », a donné acte de la communication, ordonnant que copie en soit envoyée à l'Assemblée nationale, au garde des sceaux et à M. Dupor-tail; l'arrêt est signé des autres juges, Held, Pflieger et Clavé.

La malencontreuse tentative de corruption faite par le jeune diplomate autrichien devait avoir forcément des conséquences heureuses pour les inculpés viennois. Ceux-ci, Henning-Frédéric Bargum, Barbe-Éléonore Gurtmeyer et Henri Schwartz, avaient déjà présenté requête au tribunal pour obtenir leur élargissement, et celui-ci avait ordonné qu'il en serait référé à la Constituante, et le Comité diplomatique avait été chargé d'examiner l'affaire. « Étrangers et sans appui », les accusés exposaient maintenant aux juges d'Altkirch qu'ils « ne sauraient convaincre le Comité et le tribunal de l'injustice et de l'illégalité de leur détention s'ils n'étaient autorisés à faire retirer au moins une partie des papiers saisis dans leur appartement à Huningue » et mis sous scellés et déposés au notariat de cette ville. Une des principales pièces est le *privilège* d'une banque établie à Vienne sous le nom de Charles-Frédéric Bargum et C^ie^; c'était une spéculation *purement particulière, n'intéressant en rien l'État ni le souverain;* il se trouve aussi parmi ces papiers « des lettres de recommandation puissantes dont il importe d'avoir des copies à mettre sous les yeux des honorables membres du Comité diplomatique ». Les pétitionnaires faisaient encore remarquer « que ce qui ajoute à l'horreur de leur situation, c'est que tout leur argent aussi est sous scellés et qu'ils ne peuvent faire face aux frais nécessaires d'une défense légitime ». Ils prient donc le tribunal d'ordonner la levée de ces scellés, en présence du sieur Blanchard, notaire royal, de faire remettre la copie des pièces nécessaires à M. Quellain, homme de loi, à Altkirch, leur défenseur, et enfin de leur faire verser six cents livres « ou telle somme qu'il lui plaira ». Sur le rapport du juge Hertzog, le tribunal fait droit à ses trois demandes, par arrêt du 19 janvier 1791, tout en ordonnant une nouvelle apposition des scellés après le tri des papiers[1].

Entre temps, le dossier avait fait la navette entre Altkirch et Paris; le 1^er^ février 1791, le garde des sceaux et ministre de la Justice

1. Copie conforme, signée Éberhard, secrétaire-adjoint-greffier.

Digitized by Google

Duport écrivait au commissaire du roi qu'il avait pris connaissance de toutes les pièces relatives à l'affaire de Bargum, accusé d'avoir fabriqué de faux billets pour 174,000 florins et soupçonné d'avoir porté ses falsifications à des sommes bien plus considérables. « La question de droit public, était-il dit dans cette lettre officielle, est intéressante, et puisqu'elle doit être décidée par l'Assemblée nationale, je ne puis que solliciter sa plus prompte décision. Mais le délit dont l'Empereur poursuit le châtiment est aussi de l'espèce la plus grave et ses conséquences sont effrayantes. Il touche à l'intérêt de toutes les nations; il menace principalement la nôtre dans les circonstances où la fortune publique repose sur la sûreté des papiers nationaux. Nous devons donc prendre tous les moyens légitimes de donner en cette occasion toute satisfaction aux puissances étrangères si nous voulons l'obtenir d'elles, à notre retour, dans une semblable circonstance. Ces considérations m'engagent à vous écrire pour que les sieurs Bargum, Schwartz, etc., traités d'ailleurs avec tous les égards exigés par l'humanité et la justice, soient exactement surveillés... Tous les fonctionnaires préposés à la surveillance... sont personnellement responsables de la conservation des prisonniers. Je suis, monsieur, etc. L.-F. Du Port[1]. »

Si l'on en croit le rapport du député Schirmer à l'Assemblée législative, dont il sera question tout à l'heure, la Constituante n'aurait pas été insensible aux arguments présentés par le garde des sceaux puisqu'elle aurait voté — et même *deux fois* — l'extradition demandée[2]. Mais on a quelque peine à comprendre pourquoi, si le fait est exact, cette mesure, sur laquelle le pouvoir exécutif et les législateurs seraient tombés d'accord, n'a point été réalisée. Il est vrai que l'Assemblée nationale avait des questions infiniment plus importantes à suivre que celle du sort de quelques juifs, vrais ou prétendus faussaires, échappés à la police viennoise. Quoi qu'il en soit de la réalité de ce double vote, il est absolument certain que, lorsque la Constituante s'en alla en septembre 1791, Bargum et ses coaccusés se trouvaient toujours dans les prisons de Huningue et que la question de droit public qui intéressait Duport n'avait pas été pratiquement tranchée. Le chargé d'affaires autrichien à Bâle, M. de Tassara, qui s'impatientait de toutes ces longueurs, avait bien écrit au maire de Huningue, le 28 juin 1791, une lettre assez raide, rédigée en allemand cette fois, dans laquelle il lui faisait tenir un document que Ritter avait réclamé sans doute comme nécessaire pour

1. Copie certifiée conforme par Rain(?), greffier du tribunal.
2. Réimpression du *Moniteur*, t. XII, p. 474.

Digitized by Google

son information préalable, savoir l'ordre d'incarcération émanant du Magistrat de Vienne[1]. Il y a joint, pour prévenir tout retard nouveau, une traduction française, espérant bien que cela va amener enfin l'extradition des trois coupables, réclamés depuis si longtemps déjà. La cour de Vienne a bien livré récemment l'assassin Witzig qui s'était sauvé aux Pays-Bas; elle est en droit d'attendre qu'on lui rende la pareille, « sinon », conclut le correspondant, « je regarderai la municipalité de Huningue comme seule responsable de cet échec et tout l'odieux de l'affaire retomberait sur elle[2] ». Aucune formule de politesse ne clôt cette épître, dont l'original est au dossier, ainsi que la déclaration de la municipalité viennoise du 7 juin 1791; l'ambassadeur de France, M. de Noailles, a certifié exacte, le 10 juin, la signature du notaire impérial, Fortuné Haim de Haimhoffen, qui se trouve au bas de cette pièce.

Cette insistance du diplomate autrichien, formulée en termes médiocrement courtois, ne servit donc à rien, et le dossier resta dans les cartons de l'Assemblée nationale jusqu'à ce que les successeurs de la Constituante trouvassent les loisirs nécessaires ou des raisons spéciales pour l'en exhumer. Ces raisons, il est permis de les deviner; elles furent d'ordre général et peut-être aussi s'y mêla-t-il des considérations personnelles. Quand l'affaire Bargum reparaît à la tribune, la guerre contre François de Hongrie et de Bohême est votée depuis plusieurs semaines par une grande majorité des législateurs français, et ceux-ci sont d'avis sans doute que des gens poursuivis et réclamés par le gouvernement despotique de l'Autriche ennemie ne peuvent être que des victimes innocentes de de la tyrannie. En outre, parmi les élus du Haut-Rhin à la Législative se trouvait l'un des juges que nous avons vu siéger au tribunal d'Altkirch, ce François-Joseph Ritter[3] que M. de Tassara avait essayé de corrompre. On peut admettre que c'est lui qui, spontanément ou sur la demande de son frère, le maire de Huningue, rappela l'affaire aux comités de la nouvelle Assemblée. Peut-être aussi que Bargum et Schwartz adressèrent de nouvelles pétitions à la Législative pour obtenir enfin une solution définitive après de si longs

1. « Das geforderte urkundliche Verhaftserkenntniss des lœbl. Wiener Magistrats. »

2. « Widrigenfalls alle Gehaessigkeit und Verantwortung auf sie fallen würde. »

3. Né à Huningue en 1758, avocat au Conseil souverain d'Alsace, juge au tribunal d'Altkirch, député à la Législative, à la Convention, au Conseil des Cinq-Cents, membre du tribunal de cassation, mort comme procureur impérial au tribunal d'Altkirch en 1809.

Digitized by Google

mois de prison préventive. En tout cas, l'affaire fut reprise par le Comité diplomatique au printemps de 1792 et, dans la séance du soir du mercredi 23 mai, nous voyons un autre député du Haut-Rhin, Jean-Louis Schirmer[1], déposer, au nom de ce Comité, un rapport qui liquidait l'affaire. On y trouve d'abord, dans le compte-rendu sommaire de cette séance au *Moniteur*[2], « la demande faite par le ministère autrichien de l'extradition de M. Bargum et de son épouse et de M. Shlaps[3], actionnaires et teneurs de livres de la banque octroyée à Vienne, arrêtés à Huningue comme prévenus d'avoir fait de fausses lettres de change et de les avoir frauduleusement escomptées à la banque royale de Vienne »; puis il est dit « que cette accusation a été démentie depuis par le même ministère[4] » qui, « sans aucune loi, sans aucune convention, s'autorisait d'un simple usage de réciprocité entre les deux cours pour demander cette extradition, que deux fois l'Assemblée constituante a décrétée ». Schirmer concluait en « proposant de décréter qu'il n'y a pas lieu à accorder cette extradition ». L'Assemblée adopte la proposition du Comité.

François-Joseph Ritter s'empressa d'annoncer ce vote à son frère Nicolas, le maire de Huningue, dans une lettre, datée de Paris, le 25 mai 1792, an IV de la liberté, et qui est la dernière pièce relative à cette affaire trouvée dans leurs papiers de famille :

Je vous préviens, mon cher frère, que les sieurs et dame Bargum et Schwartz ne seront pas extradés entre les mains des Autrichiens. L'Assemblée nationale a décrété qu'il n'y a pas lieu à délibérer sur cette extradition. Ils ont maintenant encore une démarche à faire, c'est de présenter requête au tribunal d'Altkirch pour obtenir leur élargissement et mainlevée de leurs effets déposés au greffe. Vous pouvez leur annoncer cette nouvelle. L'Assemblée n'a pu ordonner elle-même leur élargissement parce qu'elle aurait empiété sur l'ordre judiciaire. Rien de nouveau ici; Luckner a pris le commandement de l'armée du Nord. Rochambeau est de retour ici; hier on a décrété pour principe que les prêtres réfractaires seront déportés. Adieu, je

1. Né à Kembs en 1739, avocat au Conseil souverain, juge au tribunal de Colmar, député à la Législative, mort comme baron de l'Empire et président de la cour de Colmar en 1814.

2. *Moniteur*, t. XII, p. 474.

3. C'est l'orthographe du *Moniteur:* mais nos pièces manuscrites portent toutes très distinctement *Schwartz*.

4. Nous ne saurions expliquer cette indication singulière du rapport, après la note si formelle du prince de Kaunitz à M. Gabard. Si la chancellerie impériale avait réellement reconnu l'innocence des accusés, pourquoi aurait-on repris l'affaire?

Digitized by Google

vous embrasse. Mes respects à ma chère belle-sœur; compliments à toute la famille[1].

En soi, toute cette affaire criminelle, qui reste obscure, n'a guère d'importance. Si je n'ai pas résisté à la tentation de m'y arrêter un instant, c'est le fait curieux que l'énergie du maire d'une petite ville de province et la résistance d'un simple tribunal de district, s'appuyant, il est vrai, tous deux sur les principes nouveaux des droits de l'homme, ont pu tenir en échec, pendant de longs mois, deux gouvernements d'accord, semble-t-il, pour agir dans un sens contraire et une Assemblée souveraine qui acquiesçait à leur manière de voir. C'est là un fait assez nouveau dans l'histoire de France d'alors. Un esprit pessimiste, comme Taine, y verrait sans doute, avant tout, une preuve de l'anarchie générale qui paralysait les pouvoirs publics; mais on peut aussi le considérer à un point de vue différent, celui du respect des droits de l'individu innocent ou coupable. Encore que les principaux intéressés dans l'affaire n'aient pas été sans doute des personnages bien intéressants, cette opposition tenace me semble être plutôt à l'honneur des magistrats et des fonctionnaires municipaux d'Alsace qui l'ont risquée.

Rod. REUSS.

1. Nous ignorons si ces bons conseils furent suivis et, en général, tout des aventures subséquentes de ces aventuriers viennois qui avaient eu l'honneur de retenir si longtemps l'attention des diplomates et des législateurs sur leurs spéculations douteuses. Nous avons cherché en vain dans les journaux strasbourgeois du temps quelque renseignement sur le sort de Bargum et Schwartz.

Digitized by Google

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE DE FRANCE.

ÉPOQUE MODERNE (1494-1661).

De plus en plus, dans la France en guerre, l'érudition reprend ses droits. Il y a là une preuve de vitalité à ajouter à toutes celles que donne une nation que les prophètes disaient épuisée. Il y a là aussi, pour le lendemain de la guerre, une magnifique espérance. Nos éditeurs paraissent avoir compris qu'ils ne servaient ni leurs intérêts ni ceux de la pensée française en ajournant les publications de caractère scientifique. C'est ainsi que nous pouvons, sans trop de difficultés, reprendre la suite de ces *Bulletins*.

XV^e^-XVI^e^ SIÈCLES. — La *Revue historique*[1] a déjà rendu compte du beau livre de M. RENAUDET[2]. On a pu, ailleurs, chicaner l'auteur sur l'ampleur exagérée du volume, lui reprocher d'avoir voulu dire trop de choses et de n'avoir pas su choisir, se plaindre qu'on n'aperçût pas assez vite les pièces maîtresses de l'édifice. Ici-même on a signalé qu'il y avait dans ce livre « deux sujets, que M. Renaudet enchevêtre ». Il reste un travail considérable, fruit d'un labeur acharné, débordant de faits et d'idées. « C'est à la fois », disait très bien M. Pfister, « un ouvrage d'érudition très solide, une belle et impartiale œuvre historique. » Une œuvre qui durera.

Feu A. de Boislisle avait annoncé, dans son *Étienne de Vesc*, qu'il publierait la correspondance de Louis XII et du chancelier Jean Nicolay pendant l'occupation du royaume de Naples. En fait, sur les quatre-vingt-neuf pièces du dossier, quarante-quatre étaient encore inédites et, sur les quarante-cinq déjà imprimées, deux seulement étaient vraiment dans le domaine public, les autres ne se trouvant que dans les rarissimes *Pièces justificatives de la maison de Nicolay*. Chargé de continuer et d'achever cet ouvrage, M. Henri COURTEAULT nous donne ce dossier « Naples » dans son

1. T. CXXIII, p. 336-342.

2. A. Renaudet, *Préréforme et humanisme à Paris pendant les premières guerres d'Italie, 1494-1517*. Paris, Champion, 1916, in-8°, XLVIII-739 p.

Digitized by Google

intégralité[1]. Il a pu rétablir la date (1503) de sept lettres de Louis XII et Anne, mises par erreur à 1502.

Ces quatre-vingt-neuf lettres (parmi lesquelles ne figure malheureusement qu'une seule réponse de Nicolay) nous renseignent surtout sur l'administration du royaume et sur les fautes commises par le gouvernement de Louis XII et de Georges d'Amboise[2]. « Ce dernier, dont les mérites », dit M. Courteault, « paraissent avoir été bien surfaits par les historiens, se trahit dans sa correspondance plus attaché peut-être à ses intérêts personnels qu'à ceux de son maître. » On remarquera surtout les lettres relatives à la rupture du traité de Lyon.

M. Labande nous annonce comme prochaine la publication de la correspondance du maréchal de Matignon. En attendant, il nous donne celle de l'oncle du maréchal, Joachim de Matignon[3]. Sans être un personnage de premier plan, Joachim a été chargé plusieurs fois des fonctions de lieutenant général en Normandie. Or, à bien des moments du règne de François Ier, la Normandie, menacée d'une descente anglaise, fut un des points sensibles du royaume. D'autre part, protégé de la famille d'Estouteville, Matignon est mis par elle au courant des bruits de cour et aussi des nouvelles politiques, vraies ou fausses. Sans rien nous apprendre de nouveau, cette correspondance ajoute cependant à notre connaissance de l'époque. M. Labande publie en particulier une quarantaine de lettres de François Ier, qui avaient échappé aux éditeurs du *Catalogue*[4]. Félicitons-nous que les archives du Palais de Monaco nous prodiguent ainsi leurs trésors.

Anne de Graville, troisième fille de l'amiral, n'a que deux titres à la gloire : enlevée par Pierre de Balsac, elle fut l'héroïne d'un de ces procès à la fois romanesques et scandaleux dont abonde la chronique

1. Henri Courteault, *le Dossier « Naples » des archives Nicolay. Documents pour servir à l'histoire de l'occupation française du royaume de Naples sous Louis XII.* Paris, 1916, in-8°, 135 p. (extrait de l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*, année 1915). L'introduction occupe les p. 1-23.

2. Quoique M. Courteault parle de quatre-vingt-neuf pièces, il en publie quatre-vingt. Elles vont du 20 octobre 1501 au 26 juillet 1503.

3. *Correspondance de Joachim de Matignon, lieutenant général du roi en Normandie (1516-1548), publiée à l'occasion du XXVe anniversaire de l'avènement de S. A. S. le prince Albert Ier de Monaco*, par L.-H. Labande. Monaco, impr. de Monaco, et Paris, A. Picard, 1914, in-4°, LXII-211 p., 4 tables.

4. La publication comporte en tout 228 lettres. Les lectures ne m'ont pas toujours paru d'une sécurité absolue. Dans les lettres italiennes de Livio Crotto, je pense qu'il faut systématiquement lire *nè* au lieu de *ni*.

Digitized by Google

judiciaire du XVI^e siècle ; poétesse, elle a imité la *Teslede* de Boccace, et rajeuni, en la mettant en rondeaux, la *Belle dame sans mercy* d'Alain Chartier. Autour de ce mince personnage, M. Maxime DE MONTMORAND[1] a groupé les familles alliées aux Malet de Graville, non seulement ces Balsac d'Entragues, qui tiennent une telle place dans l'histoire de Henri III et de Henri IV, mais aussi les d'Urfé[2]. Cet agréable ouvrage est fait avec soin et l'auteur connaît bien les sources[3].

Les lecteurs de la *Revue historique* ont déjà pris connaissance de l'étude de M. ROMIER sur *les Protestants français à la veille des guerres civiles*[4]. C'est l'ébauche d'un travail plus considérable, qui projettera, selon toute apparence, une vive lumière sur cette période confuse. L'auteur s'attache à déterminer le sens de la crise, capitale dans notre histoire, par laquelle la Réforme française, de groupement purement religieux, se transforme en « un parti protestant », mêlé d'éléments à la fois féodaux et démocratiques. Il donne d'abord des forces réformées françaises à la fin du règne de Henri II un aperçu géographique qui ne saurait évidemment être qu'une esquisse, mais qui indique déjà clairement les principaux faits de répartition et qui met hors de contestation le rôle considérable joué alors par les églises protestantes dans la nation. Il expose ensuite la constitution interne des églises et celle du parti, ou plutôt des partis. Car le principal mérite de M. Romier est précisément d'avoir fait les distinctions nécessaires. Nous louerons chez lui moins encore l'érudition étendue et toujours sûre que le sens des nuances. Peut-être a-t-il même tendance à exagérer : à force de vouloir démolir la légende condéenne, de rendre à Coligny sa vraie figure de sujet loyal et de religionnaire sincère, et l'opposer au chef de parti que fut Condé, je me demande si M. Romier ne prête pas à ce très léger et muable personnage des vues politiques trop profondes et une action trop cohérente. Mais réservons ces questions pour le jour où

1. Maxime de Montmorand, *Une femme poète au XVI^e siècle : Anne de Graville ; sa famille, sa vie, son œuvre, sa postérité*. Paris, Alph. Picard, 1917, in-8°, x-328 p., 1 pl.

2. Y compris la marquise d'Urfé qui fut une des victimes de Casanova.

3. Appendices sur la *Dame sans sy*, la bibliothèque d'Anne de Graville, les manuscrits de son poème de *Palamon et Arcita*, le récit du duel des mignons par Vulson de La Colombière, Arnaud Sorbin et son oraison funèbre de Caylus, la plaidoirie de Brétignières pour Marie-Charlotte de Balsac, maréchale (de la main gauche) de Bassompierre.

4. Lucien Romier, *les Protestants français à la veille des guerres civiles* (extrait de la *Revue historique*, t. CXXIV). Paris, 1917, in-8°, 112 p.

Digitized by Google

M. Romier nous donnera l'ouvrage dont nous enregistrons la promesse[1].

La caricature politique est née, en France, en même temps et sous l'influence des mêmes causes que la presse politique. Estampes satiriques et pamphlets ont également servi aux partis, dans les luttes du XVI^e^ siècle, comme moyens d'action sur l'opinion publique. L'histoire de la caricature politique pendant les guerres de religion, entreprise par M. André Blum[2], est donc une partie essentielle de l'histoire de la Réforme française et de la Ligue.

Pour bien écrire cette histoire, il faudrait posséder d'abord une connaissance intime de l'histoire de l'art — si le nom d'art peut convenir à toutes ces manifestations graphiques des convictions religieuses et politiques de nos aïeux — savoir retrouver les artistes sous leurs œuvres, établir la filiation de ces œuvres, etc. Il faudrait avoir étudié la législation et la jurisprudence sur la presse. Il faudrait en outre posséder à fond la bibliographie politico-religieuse du même temps, car l'estampe est tantôt l'illustration, tantôt la traduction imagée du pamphlet. Il faudrait avoir étudié les divers courants et les divers mouvements de l'opinion, dans les divers partis et sous-partis, ligueurs français ou espagnolisés, catholiques royaux, politiques, huguenots de religion ou huguenots d'État, tolérants ou fanatiques. A ces conditions seulement, un livre sur l'estampe satirique sera une contribution utile à notre connaissance générale de cette époque troublée.

Je ne puis cacher que la lecture de l'ouvrage de M. Blum nous réserve à cet égard plus d'une déception. La bibliographie est à la fois surabondante et mal ordonnée, pleine de superflu et riche de lacunes, plus nourrie du côté médiéval que du côté XVI^e^ siècle[3]. Une

1. La *Revue* a déjà rendu compte (t. CXVI, p. 364) de son deuxième volume sur *les Origines politiques des guerres de religion*.

2. André Blum, *l'Estampe satirique en France pendant les guerres de religion. Essai sur les origines de la caricature politique*. Paris, Giard et Brière, in-8°, 365 p., 25 fig. Suivant une déplorable habitude (et qui est exploitée contre notre librairie à l'étranger) l'ouvrage ne porte aucun millésime. Disons cependant que c'est une thèse qui a été soutenue en Sorbonne en 1916.

3. L'ouvrage n'étant pas daté, il m'est difficile de dire que M. Blum aurait eu avantage à consulter mes *Sources*. Je vois pourtant qu'il cite Fueter, qui est de 1911. Il paraît n'avoir manié ni *la France protestante*, ni le *Bulletin du protestantisme français ;* il n'a vraisemblablement pas fréquenté la bibliothèque de la rue des Saints-Pères (négligemment citée une fois). Il n'a pas consulté Sommervogel. A la Nationale, il a ignoré les collections Delamarre et Anisson. Il est impossible de voir s'il a tenu en main le ms. fr. 1782 ou s'il s'est contenté des *Notices et extraits*. Il ne nous dit pas (p. 348) que Leroux de Lincy

Digitized by Google

introduction, inutile par son vague même, sur l'histoire de la caricature dans l'antiquité et au moyen âge, remplit une trop grosse part du volume. Les planches sont critiquables : elles reproduisent trop souvent des documents inédits, ce qui est contraire au dessein même de l'ouvrage, lequel doit traiter des « estampes » ; et ces planches ne sont pas toujours des « caricatures politiques ». L'auteur n'a pas, sur les idées et les personnages du temps, les notions à la fois étendues, précises et familières qui auraient été nécessaires[1]. L'histoire de la caricature au XVI^e siècle reste à faire.

L'expédition espagnole de 1560 contre l'île de Djerba, la défaite de l'*Armada* du duc de Medina Celi et de Jean-André Doria par Dragut, enfin la capitulation du fort espagnol entre les mains de Piali-Pacha, ce sont en eux-mêmes d'assez minces épisodes. Mais la tentative d'établissement des Espagnols dans l'île de Djerba est une conséquence du traité de Cateau-Cambrésis, qui libérait momentanément Philippe II du souci de l'alliance franco-turque. La chute du fort castillan — du Bordj-el-Kébir — marque la fin de la prépondérance espagnole en Tunisie et le triomphe des Ottomans. La thèse complémentaire de M. MONCHICOURT[2] se relie donc à l'histoire générale et il faut louer le soin avec lequel il en a établi la documentation.

Le signataire du présent *Bulletin* a publié le tome IV des *Sources de l'histoire de France au XVI^e siècle*[3]. Ce volume, achevé d'imprimer à la veille de la mobilisation, a subi d'abord le sort commun des travaux qui auraient dû voir le jour en cette heure tragique.

a été complété par Picot, que le *Theatrum crudelitatum* a été réimprimé, et aussi Tortorel et Périssin. Il ne sait pas qui est Nicolas Le Challeux (p. 205).

1. P. 74, Pierre (ou Pyrrhus) d'Angleberme, Orléanais, devient un triple personnage : « Pyrrhus, Anglebermens, d'Orléans », pêle-mêle avec Jean de Boyssou, Cantinucula (Cantiuncula, Claude Chansonnette) et Symphorius Campegius (Symphorien Champier). P. 103, Pierre de Cugnières « profite du mouvement de réaction contre la puissance des Guise pour publier le *Pasquil de la cour* » ; cependant, le titre du pamphlet, cité en note, avertissait l'auteur qu'il s'agissait d'un « ressuscité », comme on le reconnaît à un autre endroit du livre. P. 142, une ordonnance de François I^er est datée du 9 avril *1513*. Tout cela donne l'idée de fiches fâcheusement jetées dans une boîte. — Je serais curieux de lire la phrase latine de Dolet qui est traduite (p. 73) par « la barbarie du moyen âge ».

2. Ch. Monchicourt, *l'Expédition espagnole de 1560 contre l'île de Djerba* (essai bibliographique, récit de l'expédition, documents originaux). Paris, E. Leroux, 1913, in-8°, II-271-III p., 13 fig.

3. Henri Hauser, *les Sources de l'histoire de France au XVI^e siècle (1494-1610)*. T. IV : *Henri IV (1589-1610)*. Paris, Aug. Picard, 1916, in-8°, XIX-223 p. Le volume commence en janvier 1589. — P. XVII, quelques errata aux t. III et IV.

Digitized by Google

Depuis, l'éditeur a consenti, d'accord avec l'auteur, à reconnaître qu'on ne pouvait attendre davantage. Peut-être, déjà, ce volume paraîtra-t-il bien vieilli. La *Revue historique* a bien voulu lui consacrer un compte-rendu des plus flatteurs[1].

L'ouvrage sera ultérieurement complété par une table générale. Une table provisoire est jointe à ce volume comme aux précédents. — Le tome I avait paru en 1906. L'ouvrage se compose de 3,278 notices.

XVII^e SIÈCLE. — M. Henri BRÉMOND entreprend de construire un monument aux vastes proportions : une *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours*[2]. L'histoire du XVII^e siècle ne remplira pas moins de quatre volumes[3]. Le premier, *l'Humanisme dévot*, est une sorte d'introduction générale, destinée à reconstituer l'atmosphère intellectuelle et morale dans laquelle ont vécu les saints et les mystiques du grand siècle.

Le grand siècle — pour M. Brémond comme pour Théophile Gautier — c'est le siècle de Louis XIII, un XVII^e siècle que Malherbe n'a pas encore achevé d'émonder. Sur ces quatre volumes, trois seront consacrés à la période dont nous nous occupons ici. Dans cette période, il n'étudiera l'expression littéraire du sentiment religieux que chez les catholiques. Bien plus, il fera très petite part au jansénisme. Il se défendra d'éclairer les sources littéraires par le recours aux sources d'un autre genre, même par le recours aux inédits. Il fera très peu appel aux prédicateurs et encore moins aux poètes. Une seule exception à ce principe, et particulièrement heureuse, *felix culpa* : la poésie populaire, les chansons naïves des vieilles dévotes lui permettront de mesurer la répercussion dans les âmes des fidèles du travail accompli par les humanistes; il y a là une part incontestable de la tradition nationale, et l'on ne saurait regretter cette excursion hors du domaine de la littérature. Mais, dans l'ensemble, il faut prendre son parti des limitations de M. Brémond.

M. Brémond voit dans l'humanisme dévot, dont François de Sales réalisera le type le plus exquis, l'épanouissement de l'humanisme

1. T. CXXIV, p. 345.

2. Henri Brémond, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours*. T. I : *l'Humanisme dévot (1580-1660)*. Paris, Bloud et Gay, 1916, in-8°, XXIII-552 p., 4 pl.

3. T. II : *l'Invasion mystique (1590-1620)*. — T. III : *la Conquête mystique (1620-1650)*. — T. IV : *la Retraite des mystiques (1650-1700)*. — Ensuite viendront le XVIII^e et le XIX^e siècle. Nous n'avons pas reçu le tome II qui a, croyons-nous, déjà paru.

Digitized by Google

chrétien et, pour tout dire d'un mot, « le dernier chapitre de l'histoire de la Renaissance », comme il voit dans la Renaissance elle-même le point d'aboutissement de tout l'humanisme antérieur, de celui du moyen âge, de « l'humanisme éternel ». Délicat problème, en toute matière, de concilier le sentiment du continu, qui est la trame même de l'histoire, avec la sensation du nouveau, c'est-à-dire de la réalité. Si rien, dans l'humanisme du XVI^e^ siècle, « n'est absolument nouveau », M. Brémond lui-même nous dit qu'à des choses très anciennes la Renaissance donne « un accent nouveau[1] ». Si François de Sales doit assurément à Rabelais, avouons qu'il le transforme.

Un peu pour nous montrer que ses dévots sont des humanistes, beaucoup, j'imagine, pour satisfaire son goût d'infatigable liseur, M. Brémond insère entre les pages de son livre toutes les fleurs d'une anthologie. Sachons l'en remercier : il a sauvé, par ses citations, une multitude de textes qui méritaient mieux que l'oubli ; il a aussi, disons-le, dispensé le commun des lecteurs de jamais recourir aux originaux : on se contentera de ces extraits. On ne les lira pas, d'ailleurs, sans avoir le sentiment que ce florilège, en nous épargnant maintes pages fastidieuses, nous laisse de la plupart de ces auteurs une impression plus favorable que la réalité. C'est un recueil de morceaux choisis, — et choisis par la main d'un amateur.

Encore tout n'est-il point, malgré ce choix, du meilleur goût. A côté du polémiste, M. Brémond veut nous révéler, en Louis Richeome, l'humaniste dévot. Il le peint d'un mot : « Fin, sage, ferme et bénin, ce Provençal était fait pour gouverner. » Malgré tout, M. Brémond aura du mal à nous faire accepter cet écrivain dévot, que lui-même compare à Swift, et dont certaine « imagination bouffonne » serait « très bien illustrée par Jean Veber », — disons plutôt par Breughel de Velours. Il faut bien avouer que ce jésuite n'a pas « un goût très éthéré » et, s'il est vrai qu' « il n'y a pas de ménagerie dans les *Essais* de Nicole », on peut regretter qu'il y ait chez Richeome un peu trop de lézards, de chauves-souris, de cocasseries, de puérilités[2] et de fades allégories qui rappellent le *Roman de la Rose*. Cet insupportable bavard[3] nous fait mieux goûter la sécheresse de Port-Royal.

Passons sur François de Sales, moins intéressant, pour la thèse

1. P. 4, n. 1. Voir aussi p. 7-9. A « l'humanisme éternel », M. Brémond finit par opposer « l'humanisme flamboyant ».

2. P. 59 : « Quelque âge qu'il nous prête, il nous parle comme si nous avions quinze ans. »

3. P. 66 : « Il cause, il cause. »

Digitized by Google

elle-même, que les *minores*. Mais comment nous convertir au culte d'Étienne Binet, à propos duquel M. Brémond évoque le souvenir peu édifiant du *Mannequin d'osier*, et qu'il appelle « un François de Sales intempérant, épais et vulgaire » ? Nous nous plairons davantage, malgré son excessive faconde, malgré ses divagations[1], à Jean-Pierre Camus. Aux romans de l'évêque de Belley, M. Brémond applique l'exégèse hardie qui a permis à M. Lefranc de renouveler la critique de Rabelais. Ces romans sont pris dans la réalité; ils sont dignes de servir de sources à l'histoire des mœurs au temps de Louis XII.

Irons-nous, à la suite de M. Brémond, dresser des autels à Yves de Paris[2]? Ce « sauvetage » d'un inconnu a-t-il, au fond, un autre objet que de servir à mieux accabler Port-Royal? Car, ne nous y trompons point, le livre de M. Brémond est surtout écrit pour prouver l'inutilité du jansénisme : « Une conception optimiste de l'univers, loin d'atténuer la sainte rigueur de l'Évangile, la rend au contraire plus étroite » ; la faible valeur morale du jansénisme : « L'optimisme chrétien est une doctrine d'héroïsme, le pessimisme une doctrine de lâcheté » ; enfin la stérilité religieuse du même jansénisme : « La vie mystique ou s'étiole ou se cache dès que triomphent des influences contraires, celle de Port-Royal par exemple... » Lâcheté de Port-Royal, pauvreté mystique de Port-Royal! Qu'en eût pensé Sainte-Beuve?

Je laisse aux dévots de Port-Royal le soin de discuter ces étranges formules. Je me contente de dire que le gros livre de M. Brémond est, comme tout ce qu'il écrit — comme sa *Provence mystique*, son *Apologie pour Fénelon*, sa *Sainte Chantal* — très vivant, riche d'idées personnelles, plein d'aperçus nouveaux. Nous dirons de lui ce qu'il dit d'un de ses héros : « Il n'est jamais ennuyeux[3]. » On n'en saurait dire autant de tous les théologiens.

1. Voir (p. 163) la page où il démontre qu'Ignace de Loyola est Français et non Espagnol.

2. Il ne serait pas impossible d'identifier, semble-t-il, ce mystérieux personnage, puisqu'il fut conseiller au Parlement de Paris.

3. Est-il toujours très sûr? Dans les appendices où, répondant à l'abbé de Baudry et au P. Navatel, il nous édifie sur les singulières méthodes critiques en usage dans les couvents, M. Brémond lui-même, p. 532, semble approuver les pieuses suppressions : « Les visitandines d'Annecy ont soigneusement effacé, dans les lettres de la sainte fondatrice, nombre de passages qui auraient inutilement peiné les amis d'un grand ordre religieux. Leur reprocherons-nous cette délicatesse que nous avons imitée nous-même lorsque nous avons eu à raconter sainte Chantal? A Dieu ne plaise, il nous semble en effet qu'il faut une raison majeure pour compromettre, par des publications de ce genre, la réputation de qui que ce soit. » Singulière idée des devoirs de l'historien!

Digitized by Google

La Société de l'histoire de France a donné sous la date de 1914 le cinquième fascicule des *Rapports et notices* sur les *Mémoires* de Richelieu. On sait que, pour ne pas surcharger de notes l'édition même des *Mémoires*, les éditeurs ont entrepris de publier, parallèlement aux volumes des *Mémoires*, une série de volumes consacrés à des dissertations critiques. Le présent fascicule est un accompagnement du tome IV[1].

Après une note de M. Ph. Lauer sur l'écriture du cardinal (un document reproduit en fac-similé permet de résoudre définitivement le problème), vient le rapport de M. Delavaud, commissaire responsable. Il nous renseigne avec précision sur la valeur du manuscrit B, qui sert de base à l'édition nouvelle. Cette valeur, il faut l'avouer, n'apparaît pas comme très considérable. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu' « il semble avoir été écrit postérieurement à tout autre texte et représenter l'état le plus récent qui nous soit connu du travail des secrétaires procédant à des revisions successives. Voilà la valeur du manuscrit B : il représente cela, mais rien de plus... Quant au cardinal, il a *peut-être* vu ce manuscrit B. On trouve, en effet, dans les premières pages deux ou trois mots qui *peuvent être* de sa main : c'est tout ». On avouera que c'est peu et, en pensant à tout le travail dépensé autour de cette édition, on ne lira pas sans quelque tristesse ces lignes de M. Delavaud : « Le manuscrit B, sauf peut-être la partie qui a été imprimée en 1730 sous le titre de : *Histoire de la mère et du fils*... n'est donc pas un texte définitivement établi par Richelieu ni même par ses secrétaires pour l'impression et ne mérite pas d'être respecté comme tel. »

Les éditeurs ont dû, par suite, recourir au manuscrit A, c'est-à-dire « au travail que les secrétaires ont fait directement sur les pièces mêmes des dossiers du cardinal ». Quand ils y ont rencontré des pièces, ils ont, autant que possible, remonté aux originaux.

Il faut remercier encore M. L. Delavaud d'avoir pensé que le travail d'édition des *Mémoires* était assez avancé pour qu'on pût se livrer à une étude critique de la composition de ces mémoires[2]. « C'est un problème », dit-il en débutant, « dont la solution est aussi difficile qu'elle serait nécessaire, de faire, dans les écrits sortis du

1. *Rapports et notices* sur l'édition des *Mémoires* du cardinal de Richelieu, préparées sous la direction de MM. Jules Lair et le baron de Courcel. Fascicule V (2e et dernier fascicule du t. II). Paris, H. Laurens, 1914, in-8°, 18 (à 18 *quater*)-350 p., 5 pl. (la table dit 4).

2. Ce travail, qui occupe les p. 45-208 du volume, a été aussi publié à part, *Quelques collaborateurs de Richelieu* (extrait des *Rapports et notices* sur l'édition des *Mémoires* du cardinal de Richelieu, t. II, fascicule IV et V). Paris (sans nom d'éditeur), 1915, in-8°, 266 p.

Digitized by Google

cabinet de Richelieu, la part de son travail personnel et de celui de ses collaborateurs. » Avec beaucoup de patience et d'érudition, sans fétichisme excessif, M. Delavaud a démêlé au moins certaines parties du problème. Il nous montre au travail les « secrétaires de nuit », simples instruments du maître, puis les vrais collaborateurs, Bullion, d'Andilly, d'Estrées, Déageant, d'Ardier, sans parler du diascévaste de l'œuvre, Harlay de Sancy. Les *Mémoires* nous apparaissent ainsi comme une œuvre collective et composite, où la pensée du cardinal est assurément toujours présente, mais où l'on peut reconnaître le style de tel ou tel de ses collaborateurs[1]. Très discrètement et sans jamais le dire, M. Delavaud fait naître en nous le sentiment que les commissions académiques se sont peut-être engagées un peu vite dans une voie assez ingrate, qu'elles se sont exagéré, sur le vu du nom de l'auteur, l'importance des *Mémoires*. Tant de labeur eût pu être, d'aventure, plus utilement employé.

Ce que M. Delavaud établit fort bien, c'est que les *Mémoires* sont moins un livre historique (même avec toutes les réserves qui s'imposent au sujet des *Mémoires* d'un homme d'État) qu'un véritable plaidoyer *pro domo*, une œuvre de polémique politique que Richelieu eût sans doute publiée s'il eût vécu davantage. Commencée au lendemain de la fuite de Marie, vers 1631-1632, elle est restée inachevée et ne dépasse pas 1638. Le cardinal eut trop à faire en ses dernières années pour pouvoir mener à bien son propre panégyrique.

Nous arrivons maintenant à nous rendre compte de ce qu'était le cabinet du cardinal. C'était un atelier ou, si l'on préfère, un bureau de presse où chacun avait sa tâche. Le maître donnait les indications, distribuait les rôles, faisait faire des mémoires, les lisait et les revoyait, en dictait et parfois en écrivait lui-même. De ce bureau sortaient à la fois les articles de la *Gazette* et les pamphlets par lesquels le cardinal ripostait à ceux de Mathieu de Morgues et des libellistes impériaux. Dans ce bureau également s'élaboraient l'*Histoire de la mère et du fils* et les autres morceaux des *Mémoires*. Richelieu avait même ses « interviewers », comme celui qu'il semble bien avoir envoyé à Sully, à seule fin d'arracher à l'illustre grognon beaucoup de médisances et quelques petites infamies sur la reine-mère. M. Delavaud donne en appendice, d'après le manuscrit, le texte de cette entrevue, qui n'était connue que par la *Vie de Marie de Médicis* de M^me^ d'Arconville. Si la critique de M. Delavaud est,

1. P. 205 : « Toute cette page des *Mémoires* de Richelieu rappelle singulièrement le style d'Andilly. » P. 215 : « Nous distinguons difficilement... ce qui appartient en propre à Richelieu. » P. 236 : « Il est souvent difficile de distinguer leur travail du sien. »

Digitized by Google

en somme, sévère pour les *Mémoires*, s'il nous laisse l'impression que ces *Mémoires* sont très peu du cardinal, par contre il nous redonne, après M. Hanotaux, toutes les raisons que nous avons de croire à l'authenticité du *Testament*. Non pas, bien entendu, que Richelieu l'ait fait tout seul, mais il a nettement dominé ses collaborateurs. Le *Testament* aussi, d'ailleurs, est à la fois un panégyrique personnel et un écrit destiné à servir une politique. M. Delavaud pense que Richelieu se mit au *Testament* quand il « désespéra de l'achèvement des *Mémoires* ». Quand? « Entre 1635 et 1640 », ce qui est vague. Toujours est-il que, « jusqu'à 1642, il fit travailler ses collaborateurs à continuer les *Mémoires* en même temps qu'à compléter et à corriger le *Testament*, ni l'une ni l'autre œuvre n'ayant été abandonnée ».

Il n'est pas douteux que la très louable étude de M. Delavaud nous fait pénétrer dans l'intimité même — j'entends l'intimité intellectuelle — de Richelieu[1].

Outre ce remarquable travail, le cinquième fascicule comprend encore une note de M. Robert Lavollée sur les manuscrits et les ouvriers des *Mémoires*. Le « maître-ouvrier » paraît toujours avoir été Harlay de Sancy, bien que cette hypothèse n'aille pas sans soulever quelques difficultés.

Le tome III du *Journal* de Jean Vallier[2] va du 1er septembre 1651 au 31 juillet 1652 : c'est la crise de la Fronde finissante, la révolte bordelaise de l'Ormée, le retour de Mazarin, les combats de Bléneau et du faubourg Saint-Antoine. Vallier est un témoin exact et sincère, qui note les événements peu de temps après leur apparition, sans doute à la fin de chaque mois, avant d'en savoir les conséquences. Pour certains faits, il est témoin oculaire, par exemple pour l'assemblée de l'Hôtel-de-Ville qui précéda le massacre des mazarins, et il donne parfois des détails qui manquent ailleurs.

Vallier est un loyal sujet du roi, scandalisé par l'audace des rebelles, désireux de voir revenir la paix. Cependant, il n'aime pas le cardinal et de plus il le juge faible et incapable. On remarquera également la défiance que lui inspire Turenne. Son récit, dans sa sécheresse même, donne bien l'impression d'un État en décomposition et qu'on aurait pu croire à la veille de la ruine. La Fronde,

1. P. 74, l. 13, au lieu de : « De tous Français », lire : « Des bons Français. » P. 246 (lettre de Déageant à Pontchartrain sur Lesdiguières, 12 janvier 1620), l. 15 et suiv. : « Cy se porter à leur estre contraire ... si Sa Majesté ne leur rend justice », lire : « Ny se porter ... si Sa Majesté leur rend justice. »

2. *Journal de Jean Vallier, maître d'hôtel du roi (1648-1657)*, publié... par Henri Courteault. Tome III : 1er septembre 1651-31 juillet 1652. Paris, H. Laurens (Société de l'histoire de France), 1916, in-8°, 367 p.

Digitized by Google

chez lui, n'est pas un jeu d'enfants, et tout nous prépare à comprendre l'acte d'adoration monarchique qui suivra.

L'éditeur, M. Henri COURTEAULT, s'est acquitté de sa tâche avec son érudition et sa sobriété coutumières.

L'intérêt du grand travail de M. Éd. ROTT ne cesse de croître à mesure que l'histoire des cantons suisses devient davantage une partie intégrante de l'histoire européenne. Le nouveau volume[1] va de 1643 à 1663, date du renouvellement du traité de 1602, c'est-à-dire qu'il couvre la fin de la guerre de Trente ans et les négociations de Westphalie, la Fronde et la guerre franco-espagnole, la paix des Pyrénées.

Au milieu de ces crises, la situation des cantons et de leurs confédérés est souvent très difficile. Unis à la France par l'*alliance perpétuelle* de 1516 et à la maison d'Autriche par l'*union héréditaire* de 1511, travaillés en outre par les intrigues hispano-milanaises, divisés par des antipathies confessionnelles qui aboutissent parfois à la guerre religieuse, déchirés par des agitations sociales qui éclatent en jacqueries, les cantons ne forment guère que de nom un *corps helvétique*. La vénalité trop connue des dirigeants, s'ajoutant à l'institution officielle et régulière des levées de mercenaires, achève de faire de la Suisse le véritable « champ clos des compétitions de l'étranger, qui se donnaient libre cours dans ses diètes et dans les conseils de ses divers cantons ». Elle doit compter avec tous ses voisins pour assurer sa vie économique, puisqu'elle est pour ainsi dire en état de blocus naturel. Tirera-t-elle son sel de Peccais en Provence, de Salins, de Dieuze, voire de Hall en Tyrol? Laissera-t-elle s'installer à Brisach une puissance qui pourrait lui refuser les blés de la Haute-Alsace? La Suisse du XVII[e] siècle se trouve dans cette situation que la guerre entre ses voisins lui est ruineuse, parce que ses territoires ou ceux de ses alliés sont menacés, que son ravitaillement est troublé. Elle a presque plus encore à redouter la paix, parce que ses puissants protecteurs peuvent s'entendre alors à ses dépens, parce qu'elle ne peut plus les jouer les uns contre les autres, se livrer à de fructueux marchandages d'hommes, de routes, d'influences. Il faut penser à tout cela pour bien comprendre le développement ultérieur de l'histoire suisse et même la situation actuelle de la Confédération. Peut-être que nos diplomates eux-mêmes ne perdraient pas leur temps à manier les gros volumes de M. Rott.

1. Édouard Rott, *Histoire de la représentation diplomatique de la France auprès des cantons suisses, de leurs alliés et de leurs confédérés*. Tome VI : 1646-1663. Berne, Staempfli et C[ie], 1917, in-8°, v-1008 p. Les tables commencent à la p. 769.

Digitized by Google

Rupture des liens qui unissaient les Treize-Cantons à l'Empire, autonomie souveraine du corps helvétique, inclusion de ce corps dans le traité de Westphalie, fin de cette neutralité séculaire des deux Bourgognes, qui donnait à la Suisse une sorte de protectorat sur les pays situés à l'ouest du Jura, tels sont les faits marquants de cette période. La France y joue un grand rôle, d'abord comme recruteuse de mercenaires qu'elle paie mal et rarement, si bien que la question d'argent tient dans les négociations une place démesurée, puis par ses intrigues entre les religions et les partis. Les Suisses auraient pu prendre leur revanche durant la Fronde, où la haine du Mazarin les incitait à soutenir les princes. Mais la politique du Louvre est trop habile, trop tenace malgré de nombreuses maladresses; elle leur a été, somme toute, trop utile pour qu'ils ne retombent sous son influence. En 1663, c'en est fait des rêves d'*imperium helveticum* forgés aux temps des guerres de Bourgogne et des guerres de Milan. C'est la déchéance du corps helvétique, qui subit de plus en plus la domination politique et économique de la France.

Avec sa méthode ordinaire, c'est-à-dire par le dépouillement minutieux d'un nombre infini de textes, M. Rott retrace cette évolution. A la mort de Louis XIII, Vienne voulait considérer comme faisant toujours partie du Saint-Empire les « ligues des Hautes-Allemagnes ». La question se trouve posée de biais à cause d'un démêlé de droit privé entre Bâle et un Bâlois au service de France, Melchior de l'Isle, qui prétend que l'indépendance accordée aux huit anciens cantons ne s'étend pas à Bâle, et qui introduit un appel contre sa ville natale devant la Chambre impériale de Spire. Caumartin, ambassadeur auprès des cantons, décide de la politique de la France en prenant la défense des Bâlois et en faisant désavouer Melchior. D'Avaux et Servien reçoivent l'ordre d'appuyer Bâle et de gagner de vitesse l'Empereur qui, moins impérialiste que l'Empire, inclinait à céder.

C'est une doctrine, soutenue notamment par l'historien Gonzenbach, que les cantons sont redevables surtout à l'Autriche de leur inclusion dans le traité de Westphalie, et par suite de l'inscription de leur autonomie souveraine dans le droit public européen. La discussion à laquelle se livre M. Rott ne permet pas de douter que les cantons, au contraire, doivent surtout ce résultat capital à la France. C'est elle qui détermine l'envoi à Munster d'un délégué suisse, Wettstein. Le fait que ce délégué est mandaté par les seuls cantons évangéliques donne aux plénipotentiaires français un rôle prépondérant dans cette question; c'est grâce à eux que Wettstein passe pour

Digitized by Google

représenter, en somme, la totalité du corps helvétique. C'est la France qui décide les cantons catholiques, après un an, à prendre à leur compte les résultats de cette mission. C'est à la remorque de la France et pour ne pas lui laisser tout le bénéfice de l'opération, que l'Autriche promet aux cantons « l'exemption », c'est-à-dire l'autonomie à l'égard de l'Empire. Mais encore une fois l'Empereur n'était pas l'Empire, et sans la France rien ne se serait fait.

La paix de Westphalie n'amène pas d'ailleurs des relations absolument cordiales entre les cantons et le Roi Très-Chrétien. La question de la Comté s'est posée depuis Rocroi. L'établissement de la France en Haute-Alsace éveille bien des inquiétudes. Aussi, dans les difficultueuses négociations (elles durèrent quinze ans) qui aboutirent au renouvellement de l'alliance, l'effort de l'ambassadeur français de la Barde tendit à faire inclure l'Alsace dans le traité. On n'arriva à rien de net à cet égard, ni dans les négociations de 1653-1655 avec les cantons catholiques, ni dans le traité conclu à Aarau le 1er juin 1658 avec les évangéliques[1]. Mais les conditions dans lesquelles eut lieu en 1663 le renouvellement solennel de l'alliance marquait incontestablement la victoire de la France. Cette cérémonie est un des faits qui inaugurent l'ère de la prépondérance française en Europe.

Saluons encore dans l'œuvre de M. Rott un des travaux les plus utiles, les plus sérieux, les plus solides qui puissent être consultés par les historiens de notre diplomatie[2]. Chacun de ses nouveaux volumes accroît notre dette à son égard.

Henri HAUSER.

1. Par contre, l'inclusion de Genève fut formelle.

2. Pourrait-on souhaiter que l'auteur fît moins de sacrifices aux grâces un peu vieillies du style « diplomatique »? Pourquoi ne pas dire Coire au lieu des « rives de la Plessur », Zurich au lieu des « bords de la Limmat »? Il y a des endroits, eût dit Pascal, où il faut appeler le gouvernement français « le Louvre »; il y en a où il faut dire « la France ».

Digitized by Google

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

Pierre ROUSSEL. **Délos colonie athénienne.** Thèse pour le doctorat présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris. Paris, Fontemoing, 1916. In-8°, VIII-451 pages, avec un plan hors texte (*Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. CXI).

Ce grand travail sur Délos colonie athénienne est bien tel qu'on devait l'attendre de son auteur. Ancien membre de l'École française d'Athènes, M. Roussel est resté un hôte assidu de Délos; il en a suivi les fouilles jour par jour, il en connaît à fond toutes les ruines, il en a étudié toutes les pierres inscrites. Par de remarquables articles donnés au *Bulletin de correspondance hellénique*, il a mérité d'être désigné comme rédacteur du *Bulletin épigraphique* publié par la *Revue des études grecques* et comme collaborateur au tome XI des *Inscriptiones græcæ* réservé aux « Déliens » de France. C'est dire quelle belle place il s'est faite parmi les épigraphistes par la sûreté de son information et par sa sagacité.

Dans l'ouvrage qu'il vient de publier et qui lui a valu le titre de docteur ès lettres avec la mention très honorable, l'érudition se garde bien de s'étaler. Elle anime chaque page, chaque ligne, mais avec une heureuse discrétion. Elle ne cesse de se contenir et de se dissimuler que dans les appendices, où les savants consulteront avec fruit des recherches souvent définitives sur la chronologie tant discutée des archontes athéniens du IIe et du Ier siècle, une analyse des documents administratifs rehaussée d'utiles corrections et une ample série de textes inédits.

Mais partout l'auteur tire admirablement parti de ses inscriptions[1] et s'arrête net dès qu'elles lui font défaut. Prudent sur le fond et sobre

1. Signalons quelques menues erreurs dans l'étude des textes et les références. — P. 34, l. 6 : l'inscription du *Bull. de corr. hell.*, t. XXIX, p. 424 et suiv., ne concerne pas « les fermiers du domaine sacré », mais les locataires des maisons. — P. 41, l. 14 : après avoir, à la p. 40, n° 29, corrigé Ἑρμ[ίας] en Ἑρμ[ῶν], l'auteur parle de nouveau d'Ἑρμίας. — P. 124, l. 5 : Théophrastos, mentionné comme épimélète de 127/6, figure sur la liste de la p. 105, sous l'archontat de Diotimos, en 126/5. — P. 225, n. 5 : les inscriptions citées comme donnant des noms de Déliens qui auraient fait des offrandes au Kynthion dans la première moitié du IIIe siècle ne renferment rien de tel. — Nous parlerons plus loin du détail de l'inscription publiée à la p. 386.

Digitized by Google

dans la forme[1], il répugne aux généralités vagues comme aux hypothèses aventureuses et se refuse délibérément aux grands tableaux où l'imagination supplée aux lacunes de la vraie science. Le bilan qu'il dresse est d'une sincérité absolue. En suivant cette méthode, qui est la bonne, M. Roussel expose tout ce qu'on peut savoir sur l'histoire de Délos depuis le commencement de la seconde domination athénienne en 166 jusqu'à la période de la décadence. Après une introduction où il raconte les débuts et présente les traits généraux de l'occupation athénienne, il concentre les résultats d'investigations approfondies en cinq chapitres où il étudie successivement : 1° la population, sa provenance et son organisation; 2° l'administration athénienne; 3° les

1. La langue de M. Roussel est excellente, précise et ferme. On hésite à lui reprocher un goût déterminé pour certaines « élégances ». Il abuse du relatif *quoi* (l'hypothèse selon quoi, les traditions selon quoi). Il ne manque jamais de se conformer aux habitudes du XVII[e] siècle dans des expressions telles que celles-ci : « Il s'en faut tenir » (p. 118), « la propagation se pouvait faire » (p. 268), « se pouvaient offusquer » (p. 319), etc. Il dit toujours *tâcher à*, même avec un substantif (p. 147 : « ne tâchèrent point à une extrême précision »).

Notons enfin que M. Roussel, qui tâche toujours, pour sa part, à une extrême acribie, a pourtant laissé échapper un assez grand nombre d'inadvertances. Il serait facile de doubler l'erratum des p. 447-448. — L'impression du grec laisse un peu à désirer. Le signe de l'apostrophe est remplacé par l'accent ou indice avec une fréquence déplorable, toujours dans la première moitié du livre (voir par exemple à la p. 19, où ἔχουσι δ'αὐτὴν Ἀθηναῖοι, où δ' semble vouloir dire qu'il s'agit de quatre Athéniens). — P. 40, l. 4 : Ἀμαξάντεύς, *lire* Ἀμαξαντεύς. — P. 45, l. 8 : τὴς, *lire* τῆς. — P. 94, n. 3 : ΟΙΣ ΙΝΥΘΕΙΣ, *lire* ΟΙ ΣΙΝΥΘΕΙΣ. — P. 127, l. 5 : Αἰγι[λ]ιεύς, *lire* Αἰγι[λ]ιεὺς. — P. 173, n. 3 : Γ'Ἰστιατικὸν, *lire* Τ'Ἰστιατικὸν. — P. 174, l. 26 : ἰστιατικόν, *lire* Ἰστιατικόν. — P. 183, l. 7 : Ἀναγυρασιος, *lire* Ἀναγυράσιος. — P. 194, n. 1 : ἐν, *lire* ἐν. — P. 203, n. 1 : Ἀρεύς, *lire* Ἀρεὺς; n. 4 : Θεοὶ, *lire* Θεοί. — P. 208, n. 8 : ἐπ[τ]ετηρὶς, *lire* ἐπ[τ]ετηρίς. — P. 209, n. 1 : Ἀπολώνιοις, *lire* Ἀπολλωνίοις. — P. 212, l. 4 : Ἀπολόδωρος, *lire* Ἀπολλόδωρος; n. 4 : Διόγνήτος, *lire* Διόγνητος. — P. 244, n. 3 : ἀρχουσσαι, *lire* ἄρχουσαι. — P. 267, l. 17 : Βασταγεὶς, *lire* βασταγεῖς. — A part le grec, il y a encore des taches. P. 9, l. 16 : bon « bon ». — P. 10, l. 8 : dûrent, *lire* durent. — P. 11, n. 1 : 766, *lire* 666. — P. 34, n. 9 : ses zeugites, *lire* des zeugites. — P. 53, n. 5 : Oxyrhyncos, *lire* Oxyrhynchos. — P. 58, l. 7 : la catalogue. — P. 84, n. 3 : offrandes infinies, *lire* infimes. — P. 87, l. 18 : quoiqu'il en soit. — P. 91, l. 5 : en communs. — P. 92, l. 14 : solemnels. — P. 121, l. 7-8 : en fait souverain, en droit inefficace; *épithètes à intervertir*. — P. 125, n. 3 : génétif. — P. 167, n. 2 : *op. laud*, lire *op. laud.* — P. 174, l. 29 : servis, *lire* servi. — P. 175, n. 5 : Ptolémée Evergétès III, *lire* II. — P. 176, l. 27 : au fonctionnement de l'intendance sacrée était liée celle de la banque publique, *lire* lié celui. — P. 185, n. 2, l. 13 : caraetère. — P. 188, l. 8 : marchés d'entrainement, *lire* marches. — P. 202, l. 15 : renvoi de note 3, *lire* 5. — P. 208, n. 6 : était, *lire* étaient. — P. 213, l. 7 : dernière. — P. 221, l. 15 : Hestias, *lire* Hestia. — P. 224, l. 16 : nul frais, *lire* nuls frais. — P. 257, l. 6 : succédés, *lire* succédé. — P. 304, l. 4 : Est, *lire* Ouest. — P. 447 : l'erratum indiqué pour la p. 201, l. 22, n'a pas de raison d'être.

Digitized by Google

cultes et sacerdoces; 4° les édifices, constructions et monuments divers; 5° les catastrophes de 88 et de 69 et leurs conséquences.

Sur tout ce qui est archéologie pure, il nous est impossible de faire à M. Roussel la moindre objection. Il serait par trop présomptueux d'opposer des idées en l'air à qui ne dit pas un mot qu'il n'ait vérifié sur place. Ici, soit qu'il doute, soit qu'il affirme, la parole de M. Roussel paraît impeccable. Sur le reste, il est fatal qu'une œuvre de cette importance donne lieu à quelques réserves, voire même à quelques critiques qui ne sauraient, d'ailleurs, en diminuer le mérite.

Quand l'auteur examine, dans son introduction, la donation qui mit fin à l'indépendance de Délos et y restaura la domination d'Athènes sous l'égide de Rome, il donne bien quelques indications nouvelles et précieuses sur la politique du Sénat romain; mais il n'arrive pas, dirait-on, à une précision suffisante, faute de se représenter exactement la situation de l'île avant 166. Pourquoi la défaite des Macédoniens à Pydna (168) eut-elle pour conséquence immédiate l'ouverture d'un port franc à Délos et la mainmise des vainqueurs sur ce port? Ce n'est pas seulement parce que Rhodes avait alors partie liée avec Persée, que sa prospérité commerciale offusquait autant les *emporoi* du Pirée que les *mercatores* italiens et que les uns et les autres étaient décidés à y mettre un terme par une concurrence triomphale. C'est encore parce que Délos était devenue la grande station intermédiaire entre Rhodes et la Macédoine. Durant la période d'indépendance (314-166), l'île sainte ne se contenta point de recevoir les hommages dévôts des cités et des rois. Nous avons pu montrer (*Revue des études grecques*, 1916, p. 281 et suiv.) que son histoire économique passa par les mêmes vicissitudes que l'histoire politique de la Confédération des Nésiotes. Après avoir été placée sous l'hégémonie d'Antigone le Borgne et de Dèmètrios Poliorcète, Délos fut soumise à la suprématie des Lagides; puis elle connut le régime du protectorat macédonien, dont les Rhodiens ne tardèrent à être les principaux bénéficiaires. M. Roussel croit (p. 5) « que les suzerainetés passagères des rois d'Égypte ou de Macédoine ont marqué d'une manière à peine perceptible dans les comptes des hiéropes »; mais les variations qu'on observe dans les prix de certaines denrées prouvent, au contraire, que ces suzerainetés successives ont exercé sur les relations extérieures de l'île une emprise assez forte. M. Roussel parle bien (p. 12) des marchands étrangers qui paraissent dans l'île depuis le milieu du III^e^ siècle. S'il les avait classés par provenance chronologiquement, il aurait vu qu'à la fin du IV^e^ siècle ils sont originaires de l'Asie-Mineure, de Chios, de l'Eubée, c'est-à-dire sujets des Antigonides (*Inscr. gr.*, t. XI, n^os^ 145, l. 3, 7; 144, A, l. 94; 154, A, l. 48; 144, A, l. 112), qu'au temps de la thalassocratie ptolémaïque arrivent les Phéniciens et les Égyptiens (n^os^ 203, A, l. 68, 71, 601; cf. P. Roussel, *les Cultes égyptiens à Délos du III^e^ au I^er^ siècle av. J.-C.*, p. 239), et que sous le protectorat de Dèmètrios II et de ses successeurs se multiplient les noms

Digitized by Google

des proxènes macédoniens (nos 664-665, 1053, 1076, 666; cf. 679-680, 681-682), puis des négociants et banquiers rhodiens (nos 442, A, l. 202; 1055). La bataille de Pydna eut pour effet fatal de remplacer l'association de la Macédoine et de Rhodes par celle de Rome et d'Athènes. Il n'a pas échappé à M. Roussel (p. 87) qu'après 166 Macédoniens et Rhodiens disparaissent à peu près complètement de Délos; mais il ne devait pas noter un fait comme celui-là en passant, ni le reléguer dans une simple note; il pouvait y trouver l'explication de la politique qui prévalut en 166 et dans la période suivante.

Tout ce que M. Roussel dit des institutions déliennes est à peu près irréprochable. C'est à peine si l'on trouve par-ci par-là un passage, une phrase où l'on désirerait une légère retouche. Parmi les pages les plus intéressantes du livre, on signalera celles où il montre avec quelle facilité la population de Délos cumulait les nationalités et contractait des mariages mixtes (p. 70-71); mais on voudrait que l'auteur prît la peine de nous montrer dans ce cosmopolitisme un trait dominant de l'époque hellénistique, avant de constater, comme il le fait (p. 83), que le rapprochement des Latins et des Grecs « préparait au-dehors l'élargissement de la cité romaine ». — D'après M. Roussel, les Romains et les Grecs résidant à Délos formaient une assemblée composite. C'est une opinion très soutenable, probablement juste; mais la démonstration en reste assez incertaine, et l'argument tiré d'une inscription qui décerne à un magistrat trois couronnes et autant de statues (p. 53) pourrait tout aussi bien être retourné. On regrette aussi que cette assemblée ne soit pas comparée au synédrion de certaines confédérations, à celui de la seconde confédération athénienne surtout : le synédrion fédéral du IVe siècle n'a peut-être pas été sans exercer quelque influence sur l'ecclesia délienne du IIe. — La participation des non-Athéniens aux contrats à titre de garants prouve, suivant l'auteur (p. 73), que les étrangers possédaient le droit de propriété foncière (la γῆς καὶ οἰκίας ἔγκτησις); car « leur caution aurait été sans doute regardée comme insuffisante s'ils n'avaient possédé une fortune immobilière ». Rien, dans le droit comparé de la Grèce ancienne et particulièrement dans le droit attique, n'autorise une pareille conclusion; ce n'est pas dans un îlot où la richesse était surtout mobilière que put s'élaborer un principe inconnu partout ailleurs. — L'embarras qu'éprouve M. Roussel (p. 165, n. 3) à établir la distinction entre ἀνυπεύθυνος et ἀνυπόδικος ne s'explique pas : ces deux mots indiquent que les prêteurs contre lesquels avaient procédé les administrateurs des biens sacrés ne pouvaient, de ce chef, intenter d'action ni devant les εὔθυνοι en reddition de comptes ni devant un magistrat quelconque sous n'importe quelle autre forme. — A la page 262, le θρεπτός est défini « un esclave né et nourri dans la famille », avec cette réserve toutefois que ce pouvait être aussi un enfant adoptif. Non, l'esclave en question s'appellerait οἰκογένης ou ἐνδογένης, et l'enfant adoptif est dit ποιητός ou εἰσποιητός. Le θρεπτός est l'enfant abandonné par ses parents naturels

Digitized by Google

et recueilli par une personne qui peut, à son gré, en faire un esclave ou l'adopter.

On conçoit aisément l'importance du rôle joué par certains ports dans le mouvement religieux qui préluda en Orient à l'avènement du christianisme. M. Roussel apporte à ce problème historique une très estimable contribution par son étude sur les divinités étrangères qui reçurent un culte officiel à Délos. Là encore on ne peut lui faire que des observations de détail. — Ses incertitudes sur le mode de nomination aux sacerdoces (p. 203) ne se comprennent pas. C'est une règle générale à Athènes, que les prêtres sont tirés au sort sur une liste de candidats dressée par un choix préalable (πρόκρισις). M. Martha (*les Sacerdoces athéniens*, p. 29) déclare ne pas connaître un seul exemple de prêtre élu. Il est vrai que par la πρόκρισις on pouvait obtenir le même résultat qu'on eût demandé à un vote formel et définitif. En tout cas, dans le texte cité par M. Roussel, αἱρεθείς désigne la présentation, et λαχών le tirage au sort. — La distinction entre les Délia et les Apollonia (p. 208-210) n'est pas très claire. — Pourquoi hésiter (p. 225, n. 3) à reconnaître l'existence d'un hestiatorion ou réfectoire au sanctuaire du Kynthion dès le IIIe siècle? Les lits mentionnés par les comptes de 276 et de 250 servaient évidemment au même usage que ceux qui figuraient dans le mobilier d'Artémis ἐν νήσωι (p. 219). Au contraire, les lits de l'Asclépieion (p. 237) n'étaient point destinés à un réfectoire, mais à un dortoir, à une clinique où l'on soignait les malades par le procédé de l'incubation. — On voudrait, à la page 239, quelques détails sur cet Anios « dont Virgile a fait un ami d'Anchise ». Ce dieu, qui jusqu'alors avait été en rapport surtout avec la Béotie et la Crète, se fit apprécier à Délos des Romains, et c'est sa fille Ainias qui devait être la mère d'Énée. — L'auteur confond (p. 244, n. 3) les torchères dédiées dans les temples et énumérées dans les inventaires avec les torches qu'on allumait dans les fêtes : les unes *pesaient* de 4 à 13 drachmes, les autres *valaient* 2 oboles à Athènes et de 1 ob. 1/2 à 2 ob. 1/2 à Délos.

Les questions économiques sont traitées par M. Roussel avec une timidité voulue (voir p. III), mais quelque peu exagérée. Si les documents nous laissent souvent à court, il eût été bon tout au moins de relever avec le plus de soin et de précision possible tous les renseignements qu'ils contiennent. Une comparaison s'impose entre la période de l'indépendance et la période de la domination athénienne. Sur certains points il n'est pas impossible de la pousser assez loin. Parmi les principaux revenus du temple s'inscrivent les loyers du domaine cultivé et ceux de la propriété bâtie. On en sait assez sur les uns et les autres pour en suivre les variations pendant plus d'un siècle et demi. M. Homolle avait déjà trouvé là des indications très intéressantes. On dirait que M. Roussel a eu peur de s'engager trop avant dans cette voie. Il se borne (p. 146-147, 157-159) à donner quelques chiffres, sans essayer d'en tirer les conclusions qu'ils com-

Digitized by Google

portent. S'il avait fait les calculs nécessaires, il aurait pu constater qu'en 179, treize ans avant l'occupation athénienne, vingt et une terres affermées rapportaient 6,980 dr. 1 ob., c'est-à-dire une moyenne de 332 dr., tandis qu'en 156/5, dix ans après l'occupation, dix terres ne rapportaient plus que 2,108 dr., c'est-à-dire une moyenne de 210 dr. Cette diminution est, d'ailleurs, parfaitement d'accord avec la constante dépréciation des biens ruraux dans le siècle précédent, puisque le revenu qu'en tire Apollon commence par être en 297 de 16,356 dr., pour passer en 279 à 11,930 dr., en 246 à 11,096 dr. et en 221 à 7,120 dr. 3 ob. — Pour les immeubles, les prix suivent une marche inverse. Mais M. Roussel, qui élucide fort bien les règles du droit en matière de location immobilière (p. 160-164), néglige ici encore la question économique. Au lieu de faire quelques rapprochements fugitifs, il fallait établir une comparaison générale entre les années 179 et 157/6-156/5, non sans distinguer les catégories d'immeubles. En 179, le trésor sacré encaisse 1,685 dr. pour dix-huit immeubles, avec une moyenne de 93 dr.; en 157/6, 3,110 dr. pour dix-sept immeubles, avec une moyenne de 194 dr.; en 156/5, 1,720 dr. pour sept immeubles, avec une moyenne de 245 dr. Pour les maisons d'habitation, la moyenne est de 206 dr. 1 ob. en 157/6 et de 248 dr. 2 ob. en 156/5; pour les ateliers et locaux industriels ou commerciaux[1], elle est de 192 dr. 3 ob. en 157/6 et de 195 dr. en 156/5. De tout cela résulte clairement que Délos, îlot où la place était exiguë, voyait décliner rapidement l'agriculture à mesure que l'affluence des étrangers et le développement du trafic faisaient monter le prix des immeubles. Le loyer moyen des ateliers (192 dr. 3 ob. et 195 dr.) est particulièrement caractéristique; car, au Pirée, dans la seconde moitié du IVe siècle, un corps de logis avec atelier était loué 54 dr., à charge pour le preneur de remettre l'immeuble en bon état, et devait être loué normalement 70 dr., à raison de 10 °/₀ sur une valeur vénale de 700 dr. (*Inscr. gr.*, t. II, n° 1058). C'est cette hausse des loyers qui amena les hiéropes à louer suivant le mode attique, par un long bail et moyennant un prix modéré, des terrains où le preneur devait exécuter des travaux qui restaient acquis au bailleur[2].

Si M. Roussel avait compulsé les chiffres avec moins de défiance, il aurait tiré de ses documents bien d'autres informations. Il note à

1. Parmi ces ateliers, il faut ranger l'immeuble n° 8 des comptes d'Anthestérios (p. 150). En effet, ἰστιο..φιον peut se lire ἰστιο[ρά]φιον (cf. Aristoph., *Thesm.*, 235) et désigner un atelier de raccommodage de voiles; mais on restituera plutôt encore ἰστιο[βά]φιον, teinturerie de voiles; car les voiles étaient généralement teintes, souvent en rouge, et parmi les locataires de 192 figure précisément un πορφυροβάφος.

2. Au n° 26 des comptes de Callistratos (p. 156; cf. p. 159), il faut joindre le n° 25, où il convient de lire : τὸν [τόπον] τὸν πρὸς τῶι [ἐργασ]τήρωι. Dans les deux cas, la durée du bail est la même (dix ans) et les conditions en sont analogues.

Digitized by Google

maintes reprises que les fonctionnaires de Délos recevaient des émoluments; il dit, par exemple (p. 187) : « Un παλαιστροφύλαξ est appointé au même titre que le ἱεροκήρυξ ou que le néocore des divers sanctuaires ». Mais la différence est considérable entre l'indemnité de 60 dr. (65 les années de treize mois) allouée à l'ἱεροκήρυξ et le salaire de 120 dr. (130 les années embolimiques) qui, avec une somme spéciale pour l'habillement (18 dr. en 224), faisait vivre le παλαιστροφύλαξ (voir *Bull. de corr. hell.*, t. XIV, p. 488; *Inscr. gr.*, t. XI, nos 316, l. 117; 372, A, l. 98-99). L'un est un dignitaire revêtu d'une fonction honorifique, qui a d'autres moyens d'existence; l'autre est un simple employé, et il doit être rapproché plutôt de l'ἱνωποφύλαξ, qui ne touchait pourtant que 90 dr. (ou 95). Quant aux néocores, ils diffèrent grandement selon le culte auquel ils appartiennent. Le néocore d'Apollon, le plus considéré de tous, ne touchait que 12 dr. (ou 13) avant 282; il obtint 60 dr. (ou 65) depuis cette date, et 120 dr. (ou 130) à partir de 200. Le néocore d'Artémis, qui n'avait pas une position aussi éminente (voir p. 218) touchait cependant 120 dr. (ou 130) depuis 278. Le néocore d'Asclèpios, qui n'était nullement appointé sur « la caisse spéciale » de son dieu (p. 237), mais sur les revenus administrés par les hiéropes, reçut d'abord plus que tous les autres, 200 dr. en 282, 180 dr. (ou 195) de 281 à 274, et ne fut ramené au traitement ordinaire de 120 dr. (ou 130) qu'en 250; encore était-il logé, en qualité de médecin attaché à la clinique du sanctuaire.

Enfin, une consultation plus attentive des chiffres aurait fait surgir des arguments nouveaux dans la grosse question de la chronologie. Sur un point essentiel, M. Roussel prend nettement position; il rejette (p. 344; cf. p. 124) la double gymnasiarchie admise par M. Plassart pour l'an 141/0 et, en reportant les deux magistratures dont il s'agit sur les deux années 142/1 et 141/0, il fait commencer la période de la domination athénienne, non plus en 166/5, mais en 167/6[1]. Mais un problème capital se pose, qui le laisse indécis. L'année délienne commençait, comme la nôtre, vers le solstice d'hiver; l'année athénienne, vers le solstice d'été. Quand s'est faite, après l'occupation, l'unification des deux calendriers?

Le document que M. Roussel publie en appendice à la page 386 lui fournissait des données qu'il ne devait pas négliger et dont il fait fi trop facilement (voir p. 353). Ce document donne les comptes des versements effectués à la caisse des prêts par les débiteurs du trésor sacré, intérêts à 10 % et capital[2]. Les comptes de l'archonte Poseidonios

1. A propos de la gymnasiarchie, M. Roussel entame avec M. Ferguson une discussion (p. 346) où il semble avoir raison sur le fond, mais où il est bien difficile à suivre, parce qu'il ne compte pas les lignes de la liste des gymnasiarques (p. 196 et suiv.) comme les comptait son antagoniste.

2. Pour M. Roussel, ces comptes s'étendent sur deux années : celle de Poseidonios (162/1) et celle d'Aristolas (161/0). Il en est bien ainsi pour les lignes 37-46 et 46-50; mais la ligne 36 renferme très probablement la fin de la comptabilité de l'archonte qui précède Poseidonios. Le nom de cet archonte

Digitized by Google

(162/1) commencent par une indication intéressante : aux lignes 37-38 figure un versement de 160 dr. d'intérêts pour un capital de 900 dr. : à raison de 90 dr. par an ou de 7 dr. 1/2 par mois, les intérêts sont perçus pour une durée d'un an neuf mois un tiers, et non pas, comme le dit M. Roussel (p. 388 et 353) d'un an sept mois. Comme ils ont été payés en maimactérion de Poseidonios (cinquième mois de l'an 162/1 ou novembre 162), le prêt part de la troisième décade de gamélion, et non, comme le prétend M. Roussel, du commencement de mounichion. Or, gamélion, septième mois du calendrier attique, correspond à lénaion, premier mois du calendrier délien. Il y aurait même lieu de vérifier sur la pierre si le montant des intérêts, inscrit à la fin de la ligne, n'était pas réellement de ΗΓΔ[Γ] ou 165 dr., ce qui porterait la durée du prêt à un an dix mois et lui fixerait comme point de départ le premier jour de l'année délienne (janvier 163). On comprend quelle importance pourrait avoir un pareil fait pour dater l'unification des deux calendriers.

Mais d'autres rubriques peuvent être invoquées plus justement en sens inverse. Plusieurs prêts soldés à la fin de l'année athénienne 162/1 ont été contractés au commencement des années athéniennes 163/2, 164/3 et 166/5[1] : le débiteur qui verse 300 dr. en juin 161

est inconnu. Toutefois l'inscription, plus complètement restituée, permet d'en fixer la longueur. M. Roussel lit : τοῦ.....[καὶ] τοῦ φιλωνιδείου ΓΔΔΔ καὶ τοῦ χερσο[νησί]ου... ΔΔ καὶ τόκον..... ΓΔΓΗ. La dernière lacune cache le nom de l'archonte avec ἐπί (cf. l. 40-41, 44, 45-46) et le commencement du montant des intérêts. En effet, si le montant des intérêts n'était que de 66 dr., les fonds prêtés ne seraient que de 660 dr. Or, ces fonds sont au nombre de trois : le premier, dont la dénomination et la somme ont disparu; le deuxième, τὸ φιλωνίδειον, qui s'élève à 530 dr.; le troisième, τὸ χερσονήσιον, qui est d'au moins 90 dr. et atteint peut-être 230 ou même 630 dr. Si vraiment le total de ces fonds n'était que de 660 dr., le troisième ne serait que de 90 dr., et le premier de 40. Cette dernière somme est tout à fait invraisemblable : le prêt serait par trop infime, et la notation ΔΔΔΔ ne laisserait pas une place suffisante à la dénomination du fonds. Le montant des intérêts dépasse donc 66 dr.; mais il doit prendre le moins possible sur la lacune de onze lettres qu'ἐπί réduit à huit, puisqu'il faut d'abord, après ἐπί, un nom au génitif. A raison de 166 dr. pour les intérêts, le total des capitaux est de 1,660 dr., à savoir : 530 pour le deuxième et, par conséquent, 1,130 dr. pour les deux autres réunis. Dès lors, treize solutions sont possibles pour la restitution du troisième fonds (...ΔΔ), depuis 90 jusqu'à 1,080 dr. Mais il faut rejeter toutes celles qui, par contre-coup, assigneraient au premier fonds ou un chiffre trop bas ou une notation trop longue entraînant une dénomination trop courte. Le choix est ainsi circonscrit entre une somme de 580 (ΓΓΔΔΔ) ou de 630 dr. (ΓΗΔΔΔ) pour le troisième fonds, et de 550 (ΓΓ) ou de 500 dr. (Γ) pour le premier. Puisque la notation la plus brève est celle qui convient le mieux au premier fonds, il faut le fixer à 500 dr. et le fonds corrélatif, le χερσονήσιον, à 630 dr. On restituera donc : τοῦ..... [Γ καὶ] τοῦ φιλωνιδείου ΓΔΔΔ καὶ τοῦ χερσο[νησί]ου [ΓΗΔ]ΔΔ καὶ τόκον ἐπὶ.....[Η]ΓΔΓΗ. Par conséquent, l'archonte de l'an 163/2 portait un nom qui avait sept lettres au génitif.

1. Nous ne parlons pas ici des prêts contractés pour un an. Parmi ceux-là, il

Digitized by Google

(l. 42-43) a emprunté 250 dr. deux ans auparavant; ceux qui versent à la même date 169 dr. (l. 42-43) ou 390 dr. (l. 45) acquittent des emprunts de 130 ou de 300 dr. au bout de trois ans. Deux prêts ont été contractés pour une période de cinq ans : ainsi s'expliquent un remboursement de 1,050 dr., dont 700 pour le capital et 350 pour les intérêts (l. 39-40), et un remboursement de 78 dr. 3 ob., dont 52 dr. 2 ob. pour le capital et 26 dr. 1 ob. pour les intérêts (l. 40-41). La péréquation des années civiles semble donc réalisée déjà cinq ans avant la fin de 162/1, c'est-à-dire en juillet 166. Cette conclusion paraît confirmée par deux versements effectués après une période, bizarre au premier abord, de neuf ans et demi. Le premier de ces prêts (l. 41-42) a duré, non pas, comme le dit M. Roussel (p. 353), « dix ans moins quelques mois », mais exactement neuf ans et demi : le remboursement ayant lieu au milieu de l'an 161 (fin de l'archontat athénien de Poseidonios), le prêt a été consenti au commencement de l'an 170 (commencement de l'archontat délien de Timoxénos). Pour le second de ces prêts (l. 43-44), l'inscription dit formellement qu'il a été contracté ἐπ' ἄρχοντος Τιμοξένου. De deux choses l'une : ou ces prêts ont été contractés sous le régime délien pour des périodes renouvelables de cinq ans, dont la première a été réduite à quatre ans et demi par la nécessité d'en faire concorder l'expiration avec la fin de l'année athénienne; ou ils ont été consentis d'emblée pour une période de dix ans, ramenée par la même nécessité à neuf ans et demi. Il paraît donc à peu près certain, malgré des objections qui ne sont pas sans valeur[1], que l'administration athénienne a procédé à l'unification des calendriers dès qu'elle s'est installée à Délos, en 166.

Si, dans un ouvrage aussi considérable, la critique peut se prendre à quelques vétilles ou demander un examen plus approfondi d'un texte, les éloges que nous avons tout d'abord adressés à M. Roussel n'en demeurent pas moins intacts. Nous avons là un bel et bon livre où les archéologues qui auront à faire des fouilles nouvelles à Délos, ainsi que les historiens qui voudront examiner l'administration athénienne et la politique de Rome en Orient pendant le IIe siècle, trouveront réuni par une main experte et un esprit lucide tous les renseignements que l'exploration de Délos a fait connaître jusqu'ici.

Gustave GLOTZ.

faut placer celui des lignes 48-50, où le chiffre des intérêts, 80 dr., fixe celui du capital : au lieu de ΓΗΗ.., il faut lire ΓΗΗ[Η].

1. On a vu plus haut un prêt partir du commencement de l'an 163, par conséquent du milieu de l'année athénienne 163/2. D'autre part, un prêt de 160 dr., remboursé en hécatombéon 161, c'est-à-dire au premier mois de l'année athénienne (l. 48-50), rapporte 112 dr. d'intérêts, évidemment pour sept ans, ce qui fait qu'il a été contracté au milieu de l'archontat délien d'Alkimachos (cf. l. 38-39).

Digitized by Google

Émile MÂLE. **L'art allemand et l'art français du moyen âge.** Paris, Armand Colin, 1917. In-12, 279 pages. Prix : 4 fr.

La vieille doctrine de l'originalité germanique, à laquelle seraient dues les plus belles créations du moyen âge, est aujourd'hui bien ébranlée, mais, comme le dit M. Mâle, « il n'y a rien de plus difficile à détruire qu'une vieille erreur », et il n'était pas inutile d'en finir avec une légende dont on est surpris de constater parfois des retours offensifs plus ou moins enveloppés. De plus, l'enquête critique à laquelle s'est livré l'auteur nous a valu une série de chapitres vraiment lumineux sur le développement de l'art français et sur sa puissance d'expansion, particulièrement en Allemagne. Il est inutile d'ajouter qu'on retrouve dans ces pages le style à la fois sobre et coloré, les aperçus ingénieux, l'information étendue et surtout cette affection profonde pour les vieux monuments de France dont tous les lecteurs de M. Mâle connaissent bien le charme.

La thèse de la maîtrise germanique a sévi pendant de longues années et, il faut bien le dire, en France même. Il y a là un cas très curieux d'illusion littéraire dont l'école romantique, et surtout Mme de Staël, sont en partie responsables. Presque toutes les créations artistiques du moyen âge ont été successivement annexées au domaine germanique. Comme le montre M. Mâle, les résultats des recherches et des découvertes de ces dernières années conduisent à des résultats tout opposés :

I. *Époque barbare.* — On ne songe plus aujourd'hui, même en Allemagne, à attribuer aux barbares la délicate orfèvrerie cloisonnée que révèlent leurs tombes. C'est en Orient, dans le Caucase et en Perse qu'il faut chercher l'origine de ce brillant décor. M. Mâle a fait un exposé aussi clair qu'instructif de toute la question. On peut ajouter à ses arguments que des fragments de meubles assyriens, ornés de pierres fines ou de pâtes de verre serties dans des alvéoles ont été découverts à Van (Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art*, t. II, p. 725); que l'épée de Chosroès II (591-628), sur le bas-relief de Takht-è-Bostan étudié par M. de Morgan, nous montre un fourreau couvert de pierreries et de perles fines; enfin que des épées analogues à celles de Childéric, dont le pommeau représente la tête si caractéristique du faucon, banale dans l'orfèvrerie mérovingienne, sont représentées sur les curieuses statues d'empereurs romains en porphyre (d'origine égyptienne) qui se trouvent au pied de Saint-Marc de Venise, sur la Piazzetta. Entre le IVe et le VIIIe siècle, cette technique est donc universellement répandue, mais c'est bien d'Orient que proviennent ses chefs-d'œuvre. Les « Syriens », qui avaient le monopole commercial en Occident, ont dû certainement contribuer à répandre les objets d'orfèvrerie cloisonnée. Il faut enfin, pour être juste, reconnaître qu'un savant autrichien, Strzygowski, est un de ceux qui ont le plus contribué à faire admettre cette

Digitized by Google

origine orientale (voir *Byzantinische Zeitschrift*, t. XII, p. 435), à côté d'archéologues français comme le baron de Baye. C'est en Orient aussi qu'il faut chercher le point de départ d'une ornementation regardée quelquefois comme germanique : les animaux exotiques des belles initiales des manuscrits mérovingiens ont leurs équivalents dans les manuscrits coptes, où l'on retrouve des survivances de l'ancien art égyptien; les entrelacs sculptés qui ornent les panneaux des églises lombardes ont la même origine et M. Mâle rapproche avec raison certains motifs de cette sculpture-broderie du brillant décor pictural retrouvé par M. Clédat à Baouit.

II. *Architecture romane.* — L'originalité de l'école romane germanique a passé longtemps pour un dogme. En réalité, le plan si curieux de la cathédrale de Spire, avec ses deux transepts surmontés de coupoles et flanqués chacun de deux clochers, n'est que la reproduction du plan de l'église de Centula (Saint-Riquier), fondée en 800. La façade, encadrée de tours précédant un haut narthex, a été transmise par Cluny à l'abbaye d'Hirsau et s'est propagée dans toute l'Allemagne. La plupart de ces églises ont été voûtées tardivement, ainsi que l'a montré Rivoira, pour Spire et Mayence; la première église allemande voûtée fut celle de Laach, consacrée en 1156, et dont l'architecture s'inspira de l'église de Vézelay. Il est intéressant de noter que, dans le seul domaine de l'art, M. Mâle aboutit à des conclusions analogues à celles de M. Reynaud (*les Origines de l'influence française en Allemagne*, Paris, 1913) : manque de hardiesse et immobilité de l'esprit germanique attaché aux traditions carolingiennes, action prépondérante et féconde des ordres monastiques français, cluniciens au XI^e^ siècle, cisterciens à l'époque suivante.

III. *Architecture gothique.* — M. Mâle trace un historique très curieux de l'emprise de l'érudition germanique sur l'art gothique. En réalité, les faits montrent que, dans ce domaine, l'Allemagne doit tout à la France. La croisée d'ogives s'introduit d'abord dans la vallée du Rhin et ce sont surtout les Cisterciens qui paraissent l'avoir acclimatée en Allemagne : l'église abbatiale d'Ebrach, près de Bamberg, est commencée en 1200 sur le plan de Cîteaux. Plus tard, des rapports commerciaux avec l'Anjou et le Poitou amènent l'importation de la voûte Plantagenet, d'abord en Flandre et en Hollande, puis en Westphalie. Enfin, à son tour, l'architecture de l'Ile-de-France et de la Picardie pénètre en Allemagne, où les types de Laon, Soissons et surtout Saint-Yved de Braisne ont une nombreuse lignée. Mais l'érudition allemande, obligée de s'incliner devant les faits, s'est accrochée à deux problèmes, en essayant de leur donner une solution favorable à ses intérêts : le problème de Cologne et celui de Strasbourg. M. Mâle rappelle à propos la communication faite par Dehio au Congrès de l'histoire de l'art à Paris en 1900 : l'architecte de Cologne aurait été au courant des plans du chœur d'Amiens et les aurait exécutés à Cologne

Digitized by Google

dès 1248, alors que les travaux d'Amiens étaient suspendus depuis 1240; l'on en a inféré que Gérard de Cologne a pu jouer un rôle prépondérant dans la conception d'Amiens. Les recherches de M. G. Durand ont anéanti ce roman archéologique; il a prouvé que le chœur d'Amiens, imité dès 1245 à la Sainte-Chapelle de Paris, était presque achevé en 1248. J'ajouterai que, si l'architecte de Cologne avait exécuté les plans d'Amiens avant la lettre, on pourrait en dire autant du maître d'œuvres Jean Deschamps, qui commença justement le chœur de la cathédrale de Clermont en 1248.

La question de Strasbourg est plus complexe; mais, en analysant avec sagacité ses différentes parties, M. Mâle a réussi à montrer que, même au point de vue architectural, elle n'est pas la moins française des cathédrales gothiques : abside et chœurs romans commencés en 1176; transept terminé vers 1240, où l'on discerne les influences de Chartres, notamment au pilier des anges; nef de 1250, véritable chef-d'œuvre du gothique Saint-Louis, inspirée de la nef de Saint-Denis de Pierre de Montereau; facade imitée de celle de Notre-Dame de Paris, mais avec des innovations qui rappellent les gracieux motifs dont Jean de Chelles a orné le portail du transept méridional. Certains éléments, la magnifique claire-voie d'arcatures tendue en avant des murs, n'ont pas d'équivalents en France, mais encore moins en Allemagne. La part des architectes allemands se réduit à la tour nord et à la flèche élevée au XV^e^ siècle.

IV. *Sculpture.* — La plupart des chapiteaux romans reproduisent presque toujours des types lombards. Les plus belles châsses allemandes, attribuées longtemps à l'école de Saint-Pantaléon de Cologne, sont restituées aujourd'hui à leurs auteurs : le Wallon Godefroy de Claire de Huy (châsse de Saint-Héribert à Deutz) et le Lorrain Nicolas de Verdun (châsse des rois mages). Les statues de Magdebourg, commandées en 1209 par l'évêque Albrecht II, la porte d'Or de Freiberg, où l'iconographie des trois baies classiques des cathédrales françaises est condensée en un seul portail, montrent l'action des sculpteurs parisiens, tandis que les célèbres statues de Bamberg et de Strasbourg révèlent l'influence de Reims.

V. *Origine de la gravure.* — Jusqu'en 1900, on ne doute pas de son origine allemande; puis l'exposition du « bois Protat », provenant de l'abbaye bourguignonne de La Ferté-sur-Grosne, où l'on distingue des costumes militaires de la fin du XIV^e^ siècle, vient ébranler la thèse. Ainsi que l'a montré M. Bouchot, dont M. Mâle résume l'argumentation, l'origine bourguignonne de la gravure sur bois est de plus en plus probable et ce sont ces mêmes abbayes cisterciennes qui, après avoir doté autrefois l'Allemagne du style gothique, lui ont communiqué la nouvelle invention.

Enfin, M. Mâle a fait réimprimer, à la suite de ses belles études, les protestations éloquentes qu'il avait élevées contre les bombardements

Digitized by Google

systématiques des cathédrales de Reims et de Soissons. On y trouvera des pages exquises sur l'architecture et l'ornementation sculptée de ces deux chefs-d'œuvre : si le ton s'écarte parfois de la sérénité qui convient aux études scientifiques, nul Français ne songera à le lui reprocher.

Louis BRÉHIER.

A. LOMBARD. **L'abbé Du Bos. Un initiateur de la pensée moderne.** Paris, Hachette, 1913. In-8°, 614 pages.

M. A. Lombard, professeur au Gymnase cantonal et à l'Université de Neuchâtel, a consacré, en 1913 (je dois m'excuser d'en rendre compte aussi tard), un volume de plus de 500 pages — plus de 600 en comprenant les appendices, la bibliographie et l'index — à l'abbé Du Bos, avec ce sous-titre : « Un initiateur de la pensée moderne. » L'abbé Du Bos a été, en effet, un précurseur, en ce sens qu'il a répandu dans ses ouvrages un grand nombre d'idées nouvelles, qui plus tard ont fait fortune. Mais, comme il n'a été qu'un écrivain médiocre — M. Lombard a soin d'insister sur « sa mauvaise encre » — comme il a dispersé son activité au cours d'une vie qui lui a imposé des occupations multiples, comme il n'a été qu'un érudit et qu'un publiciste, il a plus de mérite que de réputation. Aussi ne peut-on s'empêcher de penser que le volume est un peu gros pour le personnage.

Je crois que M. Lombard aurait pu l'alléger en adoptant un autre plan. Il a étudié d'abord *l'Homme et les idées*, puis *l'Œuvre : œuvre littéraire, œuvre historique*. Or, pour exposer les idées de l'abbé Du Bos, il lui a bien fallu les chercher, non seulement dans sa correspondance, mais aussi et surtout dans ses œuvres, c'est-à-dire anticiper dès la première partie sur l'étude des œuvres elles-mêmes. C'est ainsi, pour n'en donner qu'un exemple, que, dans l'un des chapitres du début, sur *Du Bos et la régence*, nous trouvons déjà une analyse de *l'Histoire critique de l'établissement de la monarchie française*. « Les idées se présentent à l'abbé Du Bos », écrit très justement M. Lombard dans sa conclusion, « abondantes et originales; il en développe les conséquences, il les explique méthodiquement et les illustre d'excellents exemples. Mais il n'y laisse pas sa marque personnelle, la formule qu'on n'oublie pas. Aussitôt dans la circulation, elles lui échappent. » N'est-ce point avouer que les œuvres de Du Bos ne sont pas de celles qu'il importe d'étudier en elles-mêmes, comme des créations douées de vie, mais qu'il nous suffit d'y aller chercher les idées qui y sont répandues? *L'Homme et les idées*, ce pouvait être tout le livre.

Si celui-ci, tel que l'a conçu M. Lombard, est un peu gros, du moins est-il très plein. M. Lombard n'a rien négligé de ce qu'il a cru néces-

Digitized by Google

saire pour nous bien faire comprendre, non seulement la genèse des idées de l'abbé Du Bos, mais aussi leur influence sur les contemporains, sur la fin du XIXe siècle français et même, en ce qui concerne *l'Histoire critique*, jusqu'à nos jours. Ici, M. Lombard se montre très préoccupé de prouver que la théorie romaniste de l'histoire des invasions en Gaule a trouvé dans le livre de l'abbé Du Bos sa forme définitive; que Fustel de Coulanges, tout en paraissant d'abord l'ignorer, puis en le critiquant sur des points de détail, lui a fait de larges emprunts; enfin que les idées aujourd'hui admises par le plus grand nombre des historiens et qui se retrouvent jusque dans les manuels scolaires sont bien celles qui ont inspiré à Du Bos son *Histoire critique*.

C'est donc, avant tout, ainsi que le sous-titre de l'ouvrage l'indique bien, le précurseur, l'initiateur qui, en l'abbé Du Bos, intéresse M. Lombard; aussi s'explique-t-on qu'il ait employé une forte partie du volume à rechercher, dans toute la littérature historique, en France et hors de France, la trace des idées que l'abbé Du Bos a le premier mises au jour. Mais il a fait, en même temps, une étude d'ensemble, solidement documentée et à laquelle il sera malaisé de rien ajouter à l'avenir.

G. PAGÈS.

Baron Marc DE VILLIERS. **Histoire de la fondation de la Nouvelle-Orléans (1717-1722).** Préface de M. Gabriel HANOTAUX, de l'Académie française. Paris, Imprimerie nationale, 1917. In-4°, XVI-130 pages.

M. de Villiers du Terrage, auquel nous devions déjà une intéressante *Histoire des dernières années de la Louisiane française*, revient maintenant aux débuts de la colonie et nous raconte la fondation de la Nouvelle-Orléans, dont on a récemment célébré le bicentenaire. A la vérité, ces débuts furent si hésitants, si troublés par la rivalité des autres postes, tels que La Mobile et Biloxi, que la question délicate est d'indiquer une date précise. On pourrait même faire remonter l'origine à « l'hiver 1715-1716, époque à laquelle Crozat réclama la fondation d'un poste sur l'emplacement de la future capitale; d'autre part, Le Maire, un des meilleurs géographes de la colonie, refusait encore obstinément, en 1720, d'indiquer la place sur ses cartes ». Entre ces limites, M. de Villiers opte pour le 1er octobre 1717, où le Conseil de la marine, de concert avec la Compagnie d'Occident, nomma un caissier à la Nouvelle-Orléans. Sans doute, les travaux ne commencèrent, et même peu activement, que vers la fin de mars 1718; mais, « pour les villes comme pour les humains, le baptême n'est-il pas, en quelque sorte, la consécration de leur existence, et

Digitized by Google

puis, surtout en territoire français, pays par excellence de la forme administrative, une cité qui possède un caissier et un major *peut-elle* ne pas exister? » Puisque de cette humble semence est sortie vraiment la ville magnifique dont le monde entier connaît le nom, le baptême fut donc probant et cette raison paraît aussi acceptable qu'une autre.

Comment la Louisiane, qui, depuis longtemps, possédait une réputation déplorable, prit tout à coup figure d'un Eldorado pour les agioteurs de la rue Quincampoix, et avec combien peu de fondements s'édifièrent de folles espérances, c'est ce que raconte M. de Villiers. Il y eut dans l'affaire une part de *bluff* savant — lui-même emploie le mot — mêlé d'une dose atténuante de naïveté. Rien de plus frappant que de mettre sous les yeux du lecteur le plan somptueux de la ville, à l'usage des badauds de Paris, et la carte vraie de l'endroit, qui semble une dérision de la crédulité métropolitaine (p. 55 et 83). Tandis que l'on contait en France que déjà la ville possédait de 6 à 800 maisons avec 120 arpents livrés à la convenance de chaque habitant, l'ingénieur Pauger, « en arrivant sur l'emplacement de la future capitale, s'étonnait fort de ne découvrir que quelques cabanes, parmi des broussailles et des bouquets d'arbres à ne pas donner un coup d'alignement ». Ce sont là des procédés de finance. Mais M. de Villiers accorde que, si la finance n'y avait pas mis beaucoup du sien, les choses ne fussent pas devenues aussi brillantes qu'elles devinrent. Il va de soi que, dès que la ville commença de prospérer, ce fut à qui, de ses anciens détracteurs, se féliciterait d'en avoir conseillé l'emplacement.

Les noms qui surnagent, dans ce conflit d'influences et de rivalités locales, sont ceux de Bienville, le fondateur, et de l'honnête ingénieur Pauger, qui prit si grande peine pour donner forme normale à la ville naissante. — Chemin faisant, l'auteur nous raconte ce qu'il a pu découvrir de la véritable Manon Lescaut, dont la réalité différait du roman non moins que différaient les plans de la ville, suivant qu'on les voyait en France ou dans le pays même.

A ce propos, il ajoute que, pendant longtemps, l'administration eut la fâcheuse idée, lorsqu'elle expédiait des cargaisons d'orphelines pour peupler la Louisiane, de les choisir aussi laides que possible comme gage de vertu, ce qui du reste ne garantissait rien. D'autre part, le clergé se souciait peu de bénir des unions légitimes avec les sauvagesses « trop libertines et très mauvaises chrétiennes », dont « les enfants seraient trop basanés, très libertins et encore plus fripons ».

L'ouvrage, tiré à nombre restreint, édité luxueusement sous les auspices de la Société France-Amérique, est augmenté d'une préface de circonstance par M. Hanotaux. « La Nouvelle-Orléans », déclare celui-ci, « porte sur sa couronne murale les deux plus grands noms de l'histoire de France, Louis XIV et Napoléon. Louis XIV fonda la colonie et Napoléon, d'un geste conscient et magnifique, la céda aux

Digitized by Google

États-Unis. » C'est là résumer l'histoire sur le mode grandiose. « Conscient », sans doute; « magnifique », on hésitera peut-être devant cette appréciation. Il faut se rappeller les propos cyniques de Bonaparte à Barbé-Marbois, naturellement recueillis par le professeur Alcée Fortier dans sa grande histoire de la Louisiane[1]; et, si Joseph Bonaparte, pour témoigner de son sentiment, lança un encrier à la tête de son frère[2], cette indignation n'était pas sans quelque apparence de légitimité. Napoléon vendit la Louisiane après l'avoir réclamée à l'Espagne et gardée seulement vingt jours, parce qu'il voulait enlever aux Anglais le plaisir glorieux de la prendre et parce qu'il avait besoin d'argent pour continuer la guerre.

René DE KÉRALLAIN.

Adrien ROBINET DE CLÉRY. **Un diplomate d'il y a cent ans. Frédéric de Gentz, 1764-1832.** Paris, Payot, 1917. In-18, 308 pages.

Le livre de M. A. Robinet de Cléry n'est pas consacré à la carrière de Gentz, mais à la formation et à l'évolution de ses idées. On sait que celles-ci ont eu une certaine influence dans les milieux hostiles à la Révolution française et à Napoléon Ier, qu'elles ont contribué à l'avènement des principes de la Sainte-Alliance et de la politique de Metternich. En étudiant de très près les écrits de Gentz, les circonstances où ils ont paru, les liens intellectuels qui les rattachent aux œuvres philosophiques ou politiques contemporaines, M. A. Robinet de Cléry s'est efforcé de dresser le bilan des idées du personnage; il complète ainsi les recherches de MM. Kircheisen, Wittichen, A. Fournier, Guglia et Bailleu.

Dès 1857, Hebbel s'est efforcé de réagir contre la légende qui faisait de Gentz un fauteur rétréci de l'obscurantisme. Contre cette légende, M. A. Robinet de Cléry apporte l'analyse des œuvres et de la psychologie de Gentz. Protestant, pénétré de l'esprit de l'*Aufklärung*, qui est avant tout une doctrine du progrès, élève de Kant, dont il a nécessairement subi l'influence philosophique et juridique, admirateur de J.-J. Rousseau et de Montesquieu, Gentz est essentiellement un rationaliste. Si une partie de ses tendances intellectuelles le porte à sympathiser d'abord avec la Révolution française, qui réalise une partie du programme de l'*Aufklärung*, son goût du réalisme, son désir de voir appliqués aux choses de la politique les principes de la raison

1. *A History of Louisiana*, Paris, Goupil, 1904, t. II, p. 255 et suiv. — Une carte de l'ouvrage, t. IV, p. 190, montre ce que l'on considérait alors comme appartenant à la Louisiane dans le bassin du Mississipi.

2. Fred. Masson, *Napoléon et sa famille*, t. II, p. 186.

Digitized by Google

contrôlée par l'expérience, encore plus que ses relations avec Guillaume de Humboldt ou que sa lecture de Burke, Mounier, Necker ou Mallet du Pan, l'amènent très vite à devenir l'adversaire de l'idéologie révolutionnaire. Ses essais personnels, ses traductions des œuvres de Burke, Mounier et Mallet du Pan, sa réfutation du pamphlet de Mackintosh ont essentiellement pour but d'agir contre les sympathies révolutionnaires en Europe et de démontrer aux hommes publics le danger des idées françaises. A la doctrine française, il oppose la doctrine conservatrice, essentiellement juridique, tant dans le domaine de la politique interne que dans celui de la diplomatie : si le droit est l'impératif unique auquel les hommes obéissent, il ne peut être réalisé que par l'équilibre des forces, représentées par les groupes historiques dans la société nationale, par les États dans la société internationale; l'équilibre doit être protégé à tout prix contre la révolution, contre la guerre, à moins que la guerre même ne soit le seul moyen de le réaliser.

Ce corps de doctrine est constitué entre 1792 et 1801; si l'opportunisme intellectuel et la bassesse morale de Gentz le conduisent à le modifier par certains points, il restera, en somme, la base des idées exprimées soit dans le mémoire *Ueber den Ursprung und Charakter des Krieges gegen die französische Revolution*, soit dans les fragments du mémoire sur l'équilibre européen. La modification la plus notable à considérer, c'est celle qui, de citoyen du monde, de *Weltbürger* qu'il était, le fait devenir, à mesure que les empiétements territoriaux de la France se font de plus en plus sensibles, non pas un patriote allemand — car l'idée de patrie comporte un élément d'enthousiasme qui a toujours fait défaut à l'âme de Gentz — mais un partisan de la nationalité allemande. Comme c'est l'Autriche qui, pour lui, représente le mieux la défense allemande et l'offensive antifrançaise, il quitte son pays, la Prusse, en 1802, et devient à Vienne un des conseillers les plus écoutés, sinon les plus suivis, de la diplomatie autrichienne, puis, en 1811, un fonctionnaire même des Affaires étrangères dirigées par Metternich. Mais, si sympathique qu'il ait pu être à un certain moment aux idées de Fichte et de Stein, Gentz ne cessera pas de subordonner l'idée allemande à l'idée de l'équilibre européen, affirmée dans le manifeste de 1813 et au Congrès de Vienne. Secrétaire du Congrès, ainsi que des conférences des cinq et des huit puissances, Gentz a joué un rôle, sans doute considérable, encore que rabaissé ultérieurement par le prince de Metternich lui-même, et que M. A. Robinet de Cléry ne s'est pas proposé d'étudier dans le détail. Il lui a suffi de montrer que Gentz n'a cessé de s'y opposer aux prétentions exagérées de la Prusse et de la Russie, et d'y soutenir, dans une certaine mesure, la politique de Talleyrand : c'était conforme à sa doctrine de l'équilibre européen, qui allait trouver dans la Sainte-Alliance son moyen d'action le plus propice, jusqu'au jour où le principe des nationalités et la renaissance des idées révolutionnaires

Digitized by Google

ravivées finirent par briser la doctrine et ses instruments. C'est ainsi que le livre, très précis, très limité à son objet, de M. A. Robinet de Cléry apporte une contribution à mon sens très intéressante à l'histoire des doctrines et des faits politiques du XIXe siècle.

G. BOURGIN.

Fernand PASSELECQ. **La question flamande et l'Allemagne.** Paris, Berger-Levrault. In-12, VII-332 pages. Prix : 4 francs.

Le livre de M. Passelecq n'est pas un de ces livres improvisés sous l'impression indignée du moment; c'est un ouvrage mûri et solidement documenté. Citons à ce propos la curieuse bibliographie des écrits que, depuis l'envahissement de la Belgique, MM. les docteurs, professeurs et publicistes germains lui ont consacrée, pour lui inculquer par raison démonstrative la conviction qu'elle n'existe pas ou tout au moins qu'elle ne devrait avoir le droit d'exister qu'à l'état de parente tenue sous une stricte tutelle afin de la soustraire aux mauvaises fréquentations qui l'ont perdue. La question flamande est venue leur fournir un argument plausible et il faut reconnaître que depuis longtemps les Flamingants et leurs adversaires se sont disputés avec un entrain et une persistance à faire douter de leurs sentiments de fraternité patriotique. Néanmoins, du jour où le conquérant étranger a voulu couper la Belgique en deux parties, l'une flamande, l'autre wallonne, tous — sauf une infime et obscure minorité — se sont dressés contre cette ingérence brutale dans leurs querelles de famille. La même opposition unanime s'était déjà manifestée quand ce conquérant avait procédé à ce qu'on a appelé la *flamandisation* de l'Université de Gand, transformation pourtant déjà réclamée avant la guerre par les chefs du mouvement flamand.

C'est qu'en dépit des affinités ethniques ou linguistiques, la civilisation belge mélangée de romanisme et de germanisme, comme l'a fort bien établi M. Pirenne suivi par M. Passelecq, a créé en Belgique une unité de vie sociale et politique embrassant les deux groupes linguistiques qui l'habitent; même au moyen âge, l'historien relève bien plus de guerres sanglantes et jalouses entre les communes flamandes qu'entre celles-ci et les communes de langue française; malgré la diversité des idiomes, il n'a donc jamais existé de rivalité de races. Par contre, si dans les deux groupes l'esprit d'association libre est infiniment plus développé qu'en France, l'esprit d'indépendance individuelle et communale vis-à-vis du pouvoir central imprègne toute leur histoire; il y demeure autrement puissant qu'il ne l'a jamais été dans le Saint-Empire germanique et qu'il ne l'est encore dans l'Allemagne caporalisée jusqu'à la moelle sous l'hégémonie prussienne. Jamais non plus, comme l'a également fait remarquer M. Pirenne, la frontière linguistique n'a coïncidé avec une frontière politique ou

Digitized by Google

même avec une frontière administrative. La limite des langues court de l'est à l'ouest; les divisions politiques se sont toujours effectuées du nord au sud. Enfin, à l'époque bourguignonne, les Pays-Bas ont constitué un État distinct; ils en constituèrent encore un sous la maison d'Autriche; jamais ils n'ont été une province espagnole ou autrichienne. Comme le rappelle M. Passelecq, les puissances étrangères reconnaissaient cette individualité internationale et entretenaient des envoyés spéciaux accrédités auprès du gouvernement de Bruxelles. Sous ce régime, tous les Pays-Bas méridionaux ont connu la même prospérité commerciale; plus tard, quand la Hollande eut obtenu au traité de Westphalie et maintint pendant un siècle et demi la fermeture de l'Escaut, ils subirent ensemble une période d'engourdissement et d'oppression économiques.

L'unité nationale des Belges, tant Flamands que Wallons, est donc bien l'œuvre des siècles, qui l'ont cimentée dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Quand les beaux jours seront revenus et que le calme aura succédé à la tempête, Flamingants et antiflamingants agiront sagement en ne perdant plus de vue le surcroît de danger que leurs exagérations passées ont fait courir à leur commune patrie.

E. CASTELOT.

Édouard PAYEN. **Belgique et Congo.** Paris, Bossard. In-16, 125 pages. Prix : 2 francs.

Charles STIÉNON. **La campagne anglo-belge de l'Afrique orientale allemande.** Paris, Berger-Levrault. In-12 avec 46 illustrations et 2 cartes, XV-298 pages. Prix : 6 francs.

M. Payen a eu l'heureuse idée de réunir dans ce volume les études qu'il a publiées dans les *Questions diplomatiques et coloniales* pour exposer les progrès économiques considérables qu'a faits la Belgique sous le règne de Léopold II et marquer à grands traits les étapes principales de la colonisation et de l'annexion du Congo. Il fait voir comment cette grande œuvre fut bien l'œuvre personnelle du roi, dont la volonté tenace sut la mener à bonne fin, malgré l'opposition plus ou moins voilée dont à ses débuts elle fut l'objet jusque dans son entourage intime et malgré les dispositions parfois défavorables des grandes cours européennes. Quels qu'aient pu être les défauts de caractère de l'homme, le prince, souverain strictement constitutionnel d'un petit État, fut, M. Payen le démontre, un grand roi ayant de grandes idées et sachant les accomplir.

Ce qui le prouve encore d'une manière éclatante, c'est la part brillante prise par l'armée coloniale belge du Congo à la conquête de l'Afrique orientale allemande. Celle-ci disposait pourtant d'un outillage militaire complet préparé d'avance et d'une armée de 26,000 sol-

Digitized by Google

dats, presque tous Arabes musulmans encadrés par plus de 2,000 officiers, sous-officiers et soldats venus de la métropole. La Belgique et l'Angleterre n'avaient à opposer à cette force redoutable, debout dès l'ouverture des hostilités, qu'environ 8,000 soldats rassemblés à grand peine. Aussi la Belgique était-elle d'avis de respecter le régime de neutralité conventionnelle du bassin du Congo, institué par l'Acte de Berlin de 1885; toutefois, l'avidité allemande ne se souciait pas plus de l'inviolabilité des traités en Afrique qu'en Europe et ses troupes attaquèrent le port de Lukuga, sur la rive belge du lac Tanganyka, dans l'espoir de pousser leurs colonnes jusqu'à Stanleyville et de devenir ainsi maîtresses du bassin supérieur du Congo. Repoussées, elles tentèrent pendant plus d'une année, mais en vain, d'envahir le Congo par la contrée au nord du lac Tanganyka, entre celui-ci et le lac Kivu. Mais à la fin de cette année, la Belgique était parvenue à recruter dans ses possessions une armée de 20,000 fantassins noirs bien armés et bien entraînés; de son côté, la Grande-Bretagne pouvait aligner 42,000 soldats européens et asiatiques. La campagne entrait dans sa phase offensive; conformément au plan concerté entre le général Smuts et le général Tombeur, elle a abouti, on le sait, par une série de savantes marches convergentes, à l'encerclement progressif du corps allemand et à l'occupation par les Belges du bassin oriental du Tanganyka avec le port de Kigoma, point terminus du chemin de fer du Tanganyka à la mer, et de la ville importante de Tabora. Un épisode intéressant de cette lutte acharnée fut l'inauguration en Afrique de la guerre aérienne par les aviateurs belges : pour leur coup d'essai, ils firent un coup de maître en mettant hors de combat le croiseur *von Goetzen*, que sa puissante artillerie rendait redoutable.

C'est cette campagne ardue, sous un climat meurtrier et dans de vastes régions hérissées d'obstacles naturels, que M. Stiénon nous raconte en s'appuyant sur les documents officiels. Il mérite l'éloge que dans sa préface lui décerne M. de Broqueville, le premier ministre du royaume en exil, d'avoir vécu son sujet, d'en connaître tous les détails et d'en avoir saisi la place dans l'ensemble des événements qui se déroulent depuis 1914.

E. CASTELOT.

Digitized by Google

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Histoire générale.

— Louis John Paetow. *Guide to the study of medieval students, teachers and libraries* (University of Columbia press, Berkeley. 1917, in-8°, xvi-552 p.). — Le titre de ce livre en signale le principal défaut; il s'adresse à la fois à des personnes trop différentes : étudiants, professeurs et bibliothécaires. Je crains que ces deux dernières catégories de lecteurs n'y trouvent beaucoup à redire, soit dans l'arrangement général, soit dans le détail particulier des notices. L'auteur eût mieux fait de se proposer uniquement d'écrire pour les étudiants. Il semble bien en réalité que telle ait été son intention. C'est eux, en effet, qui auront intérêt à parcourir les résumés historiques qui précèdent les grandes divisions de sa bibliographie, avec l'indication très sommaire des questions à étudier et des problèmes dont l'examen critique est toujours pendant. C'est encore en pensant aux étudiants que M. Paetow a mentionné tant de traductions, anglaises et autres, de textes latins. A cette clientèle spéciale, son livre pourra rendre des services.

En voici d'ailleurs l'économie. Première partie consacrée spécialement à la bibliographie : Livres généraux. 1° Ouvrages bibliographiques. 2° Livres de références (méthode historique, dictionnaires biographiques et encyclopédies, atlas et périodiques, etc.). 3° Sciences auxiliaires de l'histoire. 4° Ouvrages généraux sur l'histoire du moyen âge (histoire générale, histoire de l'Église et des États particuliers, histoire de la civilisation, de la littérature, de la philosophie et des sciences; histoire des Juifs; publications des Académies et des Sociétés savantes). 5° Grandes collections de sources originales. Cette partie comprend 1,013 numéros. — La seconde et la troisième parties constituent le guide de l'étudiant à travers l'histoire médiévale. La deuxième partie : Histoire générale du moyen âge, est divisée en deux périodes de 500 à 1100 et 1100 à 1500. La troisième partie, tout entière consacrée à l'histoire de la civilisation divisée ici en deux périodes : de 500 à 1100 et de 1100 à 1300, traite les principaux points suivants : Paris au moyen âge; l'esprit d'examen et l'esprit d'autorité : Abélard et saint Bernard; la renaissance aristotélicienne, les hérésies et l'inquisition, la théologie et la philosophie systématiques; le droit romain et le droit canonique; les sciences de la nature; les universités; la langue et la littérature latines et françaises; l'historiographie et les théories politiques; les livres et les bibliothèques; l'art au moyen âge. Le der-

Digitized by Google

nier chapitre est pris en entier par Dante, dont l'œuvre résume en quelque sorte toutes les connaissances de son temps.

Ce plan est en somme, et sous toutes les réserves exprimées plus haut, exécuté d'une manière satisfaisante; les indications bibliographiques sont nombreuses, bien choisies et précises. Sans doute, on pourra regretter telle ou telle omission, signaler des incohérences et des répétitions fâcheuses (voir par exemple la section 23 de la 2e partie sur le mouvement monastique des XI-XIIIe siècles), relever des erreurs dans la transcription des noms propres (l'abbé de Saint-Germain-des-Prés, Irminon, plusieurs fois cité, l'est toujours sous la forme *Irmion*), regretter des omissions (pour les Chroniques de Froissard l'édition de Kervyn de Lettenhove ni celle de Siméon Luce ne sont mentionnées). Ce sont des taches que l'auteur pourra effacer dans les éditions ultérieures de son ouvrage.

Un index des noms propres et de matières permet de retrouver facilement ce que l'on cherche. Si l'on ne trouve pas dans ce livre tout ce qu'on voudrait y voir, on y rencontre néanmoins beaucoup d'utiles notions; les spécialistes même, s'ils ont de sérieux reproches à lui faire, lui sauront gré de leur présenter un instructif tableau d'ensemble de la bibliographie médiévale. Ch. B.

— Michel BRENET. *La musique militaire, étude critique* (Paris, Laurens, s. d., petit in-8°, 127 p. et 12 pl.; de la collection *les Musiciens célèbres*). — Que le sous-titre : « Étude critique », n'effraie point ou ne fasse pas naître de faux espoirs : M. Brenet, qui a déjà prouvé à maintes reprises qu'il était capable en effet de mener à bien des discussions critiques en matière d'histoire musicale, a cette fois discrètement voilé son érudition. Son petit volume reste même dans le domaine des généralités : des trompettes de Jéricho aux tambours et aux clairons de nos « poilus » d'aujourd'hui, en passant par l'olifant de Roncevaux, M. Brenet ne fait que nous renseigner rapidement sur l'évolution des instruments utilisés et sur l'organisation des escouades de musiciens aux diverses époques, avec quelques rares — trop rares — échantillons de marches militaires. L. H.

LA GUERRE.

— A. MASSON. I. *L'invasion des Barbares en 1914*. II. *L'invasion des Barbares, 1914-1915*. III. *L'invasion des Barbares, 1915-1916* (Paris, Fontemoing, 1915-1917, in-12, 389, 397 et 390 p.; prix : 3 fr. 50 le volume). — Ces trois volumes donnent le récit par ordre chronologique de tous les événements de la guerre en Belgique, en France, en Russie, en Autriche, en Serbie et en Turquie, le résumé journalier des faits politiques, militaires et sociaux, la coopération de l'Italie. Le premier va du 23 juillet 1914 au 1er janvier 1915, le deuxième au 1er juillet 1915. Épigraphes du premier : « La guerre est l'industrie de l'Allemagne » (Kronprinz) et « Un traité n'est qu'un chiffon de papier »

Digitized by Google

(Bethmann-Hollweg), du deuxième : « La guerre doit être aussi impitoyable que possible » (Erzberger) et « Les nations faibles n'ont pas le droit à l'existence » (Bernhardi). L'introduction du premier (« Deux mots d'histoire », p. 5-10) justifie le titre, qui « révoltera peut-être certains intellectuels » ; celle du deuxième (« Deux mots de géographie », p. 5-12) « donne quelques détails sur les sites, localités, rivières et monts le plus souvent cités » en Belgique, en Russie, et dans nos dix départements envahis ; elle nous apprend que les Allemands entrèrent le 28 août à Mézières-Charleville, où « le ministère allemand de la Guerre s'installa comme pour un séjour définitif » ; que « le Kaiser tint plusieurs conseils au château de Villers » qui « abrita au début le Grand État-Major », mais qu' « il changea continuellement sa retraite nocturne » ; qu' « à Haybes, les douaniers et 400 réservistes tinrent tête aux Allemands qui voulaient couper la retraite à notre armée après Charleroi », etc. On y lit aussi, avec quelque étonnement, que Novion *et* Porcien « furent le théâtre de grandes batailles ». Il faut lire évidemment Nouvion et *Château*-Porcien. L'*erratum* (p. 13), après avoir ajouté six autres villes aux six de la page 36 du tome I décorées pour leur conduite en 1870, ajoute : « Antérieurement, quatre villes avaient reçu la croix pour leur résistance héroïque en *1914*. » On lira naturellement *1814*, comme cela est d'ailleurs rectifié à la fin du volume (p. 385), au bas de laquelle figure ce *nota* : « La suite paraîtra un mois après la cessation des hostilités (!). » Hélas, la suite a paru avant. Au reste, on trouvera aussi dans ces deux volumes, outre le récit succinct des événements, d'utiles notices explicatives, telles que, dans le tome I, sur la famille de Garibaldi (p. 363), sur les Zeppelins (p. 364), sur les traités de Francfort (p. 382) et d'Algésiras (p. 384). La table des faits principaux, qui dans le tome I (p. 387) ne donne aucune date, devient, dans le tome II, un index où les faits sont classés d'abord dans la suite des mois (janvier à juin 1915), puis sous les rubriques de guerre navale et aérienne, questions économiques et sociales, résumés historiques (sur les divers théâtres de la guerre) et coopération de l'Italie. Dans le tome III, l'auteur réunit les faits de guerre d'après les communiqués, par période de cinq à dix jours, en y ajoutant quelques précisions géographiques. Bref, c'est un travail dont l'utilité se fera sentir dans quelques années comme moyen de documentation. Th. Sch.

— Harry Stuermer. *Deux ans de guerre à Constantinople* (Paris, Payot, 1917, 267 p.; prix : 3 fr. 50). — Ces « études de morale et de politique allemandes et jeunes-turques » (c'est le sous-titre) sont l'œuvre d'un ancien correspondant de la *Gazette de Cologne*, qui passa en cette qualité vingt mois de guerre (début de 1915 à fin 1916) à Constantinople et finit par être si écœuré de ce qu'il y vit que sa conscience le réduisit à la résolution risquée de tourner le dos à son indigne patrie. Un cri de haine arraché à sa femme, qui était Tchèque, par la vue d'un Arménien torturé en pleine ville, le décida. D'ailleurs, son

Digitized by Google

troisième chapitre, qui décrit précisément les persécutions arméniennes, est aussi un des plus émouvants, avec le précédent qui traite de ce que l'auteur vit et entendit aux Dardanelles, où il put visiter le front par deux fois. Les autres chapitres nous exposent la vie économique et les finances turques, l'œuvre de la presse et de la propagande allemandes pour la « guerre sainte », la mentalité des Jeunes-Turcs, enfin les courants hostiles à la guerre et les sentiments ententophiles à Constantinople. Notons encore les passages sur la fin tragique du successeur au trône (p. 213 et suiv.) et les portraits d'Enver, de Talaat et des hommes du Comité Union et Progrès. L'auteur est convaincu que la liquidation de la Turquie en Europe est inévitable et que, réduite à l'Anatolie, elle pourra devenir vraiment un État moderne. Ajoutons qu'il a passé plusieurs années en voyages d'études dans les colonies africaines allemandes, françaises et anglaises. Il a même pris part comme volontaire à la campagne contre les Herréros en 1904. Ses articles dans la *Gazette de Cologne* se reconnaissent à une vignette d'en-tête représentant un petit bateau à vapeur. La série intitulée *Türkische Wirtschaftsfragen*, qui commença à paraître le 15 février 1916, fut même remarquée par le *Matin* et signalée avec de grosses manchettes sous le titre : « La situation en Turquie jugée insupportable par un journaliste allemand. » Elle réapparut encore dans le *Journal des Balkans* du 1er juin suivant. Cela lui attira de violentes attaques du Grand Quartier général turco-allemand; son expulsion fut annoncée trois fois à l'ambassade d'Allemagne où sa femme fut accusée d'être une espionne russe. Son journal le défendit et lui offrit un autre emploi à la rédaction même. Mais, « ayant déjà rompu irréparablement avec l'Allemagne dans son for intérieur », il déclina cette offre et demanda un congé de santé à partir du 1er octobre. Il arriva en Suisse le 7 février 1917. Il ne fut pas remplacé à Constantinople, « parce que la Censure turque y rendait impossible tout travail utile ». C'est dans l'appendice (p. 258) qu'il raconte ces détails et d'autres non moins intéressants sur les circonstances qui précédèrent et accompagnèrent son départ. Comme il n'est nulle part question d'un traducteur de son ouvrage, il a dû l'écrire en français. Ce français est très aisé, au vocabulaire varié et étendu et généralement clair. Par-ci par-là seulement, la lourdeur et la longueur d'une phrase trahissent l'origine germanique, sans que la réelle valeur documentaire du livre en soit le moins du monde affectée. Enfin, l'auteur prévient à diverses reprises qu'aucune rancune ou dommage personnel ne lui a mis la plume à la main, mais uniquement l'indignation des horreurs qu'il a vues. Th. Sch.

— Barr Ferree. *The bombardment of Reims* (New-York, Leonard Scott publication Company, 1917, in-12, 128 p.; prix : 2 doll.). — L'auteur s'est imposé la tâche pieuse de relever dans les trop rares communiqués, dans les journaux locaux trop souvent muselés par la Censure et dans les témoignages des écrivains rémois, la chronique

Digitized by Google

journalière des bombardements dont Reims a été la victime du 3 septembre 1914 au 3 septembre 1917. Pure statistique, suivie d'indications brèves, mais précises, sur les destructions opérées par les Allemands. Il faut désirer que ce petit livre soit répandu dans le monde entier; il y enseignera par une tragique leçon de choses le raffinement de barbarie avec lequel ils font la guerre. Ch. B.

— Amiral DEGOUY. *La guerre navale et l'offensive* (Paris, Chapelot, 1917, petit in-8°, XXIV-330 p.). — Il ne faut chercher ici ni révélations ni documents; M. l'amiral Degouy n'a rien su, rien voulu savoir que ce que tous nous pouvons, nous devrions savoir de la guerre maritime : il a seulement entrepris de nous dresser à en juger raisonnablement et il a depuis quatre ans consacré à cette œuvre nécessaire d'éducation nationale le plus formidable labeur qu'ait encore fourni aucun publiciste maritime. Il a aujourd'hui la coquetterie de réimprimer, sans y changer une ligne (la vérification est aisée), quatorze de ces études, parues du 15 juin 1914 au 1er avril 1917, et rien dans ce volume n'est périmé, vieilli ou démenti par les événements! Cela ne saurait nous étonner : le lieutenant de vaisseau Degouy avait bien, en 1888, la force d'esprit de dire aux officiers de l'École de guerre : « Dans la guerre future (la guerre actuelle!), les premières luttes seront longues, stériles, indécises ou du moins peu décisives,... ce n'est pas le temps qui manquera!... » Mais quel bel exemple de l'avantage qu'ont les hommes nés historiens, aimant à raisonner sur les faits, sur les théoriciens *a priori!* Pourquoi M. l'amiral Degouy n'a-t-il pas rétabli les passages supprimés par la Censure? Les raisons de ces suppressions n'existent plus : il serait intéressant de savoir quelles elles ont été. J. T.

— René LA BRUYÈRE. *Deux années de guerre navale* (Paris, Chapelot, 1916, petit in-8°, IX-288 p.). — M. La Bruyère a réuni en un volume ses chroniques de la *Revue politique et parlementaire;* ce sont de consciencieuses mises au point pour le grand public, établies surtout d'après la presse quotidienne française; M. La Bruyère les a légèrement remaniées et complétées; tel quel, l'ouvrage est commode; il reste un peu fragmentaire et dispersé : on voudrait un fil conducteur dans ce chaos d'événements, mais sans doute n'est-il pas facile de le donner. J. T.

— Marcel NADAUD. *Les derniers mousquetaires. Roman de la guerre aérienne* (Paris, Albin Michel, 1917, in-12, 254 p.; prix : 3 fr. 50). — Les derniers mousquetaires, ce sont nos aviateurs. Nous retrouvons ici nos anciens amis Vieux-Charles et Chignole (cf. *Rev. histor.*, t. CXXVI, p. 136) et nous faisons connaissance avec un pilote et un observateur nouveaux, Flagada, ancien « comique élastique », et le vicomte de La Guerynière. Leurs aventures nous conduisent à Bar-le-Duc et sur le plateau de Malzéville, au-dessus de l'étang de Dieuze et au-dessus de Trèves bombardée, voire même à Arcachon, où nos

Digitized by Google

héros essaient des hydroavions. A notre grand chagrin, Flagada meurt; Vieux-Charles se précipite de son biplan et tombe en cette partie de la Lorraine que les Allemands ont annexée en 1871; Chignole se marie, se fait admettre dans une usine de guerre et engraisse. Mais M. Nadaud n'a pas dit son dernier mot. Chignole, je suppose, voudra de nouveau voler par-dessus les lignes; Vieux-Charles n'était pas tout à fait mort, et le vicomte, après son cinquième avion allemand, en abattra d'autres encore. Voilà la matière d'un nouveau volume qui aura autant de succès que celui-ci et les précédents. C. Pf.

— Capitaine Z... *L'armée de 1917* (Paris, Payot et Cie, 1917, in-16, 318 p.; prix : 4 fr.). — Voici un excellent livre, digne de l'auteur de *l'Armée de la guerre*, une étude courageuse de notre armée, telle qu'elle existe avec ses faiblesses et ses qualités. Le capitaine R... est un réaliste qui parle haut, qui voit les réformes à accomplir encore pour nous donner une plus grande force militaire, qui déplore les fausses idées toujours ancrées dans certains esprits et souhaite chacun à la place qu'il doit occuper. Officier soucieux de ses hommes, il s'est dépensé sans compter pour eux et a cherché partout l'amélioration possible. A l'inverse de beaucoup, il a pris la responsabilité de ses affirmations quand il s'élève contre les entraves apportées à l'initiative personnelle, contre la crainte de regarder l'avenir en face, contre les tendances à voir tout pour le mieux, à laisser agir trop souvent le hasard. On est en effet trop porté en France à croire qu'on se débrouille toujours au bon moment; cela a peut-être déjà réussi, mais au détriment du soldat et de l'officier de troupe, « peu brillant à la parade », mais toujours le premier à l'attaque. M. R.

— Lord Ernest W. Hamilton. *Les sept premières divisions anglaises*. Récit détaillé de leurs combats autour de Mons et d'Ypres; trad. par Michel Épuy (Paris, Payot et Cie, 1917, in-16, 280 p. avec 6 plans; prix : 4 fr.). — L'auteur nous montre le rôle joué pendant les trois premiers mois de la guerre dans les Flandres et en Belgique par la « misérable » petite armée anglaise, forte seulement au début de 80,000 hommes. La défense du canal de Mons, la retraite de Mons, la bataille et retraite du Cateau, l'avance sur l'Aisne, enfin les combats autour d'Ypres, Messsines, Wytschaete sont minutieusement décrits. La postérité trouvera dans ce livre les noms d'hommes qui ont su s'immoler volontairement pour défendre l'honneur national de l'Angleterre. Il aurait été cependant souhaitable de rencontrer un plan d'ensemble des efforts des deux armées anglo-françaises pendant ces quelques mois critiques. L'action de l'une ne peut être isolée de celle de l'autre. M. R.

— Paul Hamelle. *L'Empire britannique et la guerre* (Paris, Bloud et Gay, 1917, in-16, 103 p.). — Le peuple britannique tout entier s'est rallié autour du drapeau de l'Angleterre depuis 1914 pour soutenir la cause du Droit et de la Justice. Malgré les diverses tentatives allemandes, la grande famille anglo-saxonne, vieux, jeunes, grands,

Digitized by Google

petits, en Irlande, en Amérique, en Asie, en Afrique, en Océanie, en Australie, a formé une société de nations sœurs.

L'auteur nous montre cette union de tous les peuples britanniques, union qui ne repose pas sur la force. M. R.

— N. P. COMMÈNE. *Notes sur la guerre roumaine, 1916-1917* (Paris, Payot et Cie, 1917, in-16, 255 p.; prix : 4 fr.). — La Roumanie, trahie par la Russie tsariste, envahie, pillée, affamée, ne doute pas de sa délivrance ni de la libération du territoire qui lui revient. L'affranchissement des Roumains de Transylvanie et des autres provinces roumaines, sur lesquelles l'oligarchie austro-magyare fait peser un régime d'oppression, reste la base de ses revendications. M. Commène nous décrit la condition de ces opprimés, l'évolution de l'opinion nationale en face du péril allemand et augmente dans nos esprits la confiance en l'avenir de son pays, qui sera « la sentinelle latine puissante et consciente de sa force aux bouches du Danube ». — Mais que peut la Roumanie, trahie maintenant par les maximalistes russes?

M. R.

— *Amis de la France. Le service de campagne de l'ambulance américaine décrit par ses membres.* Traduction de Firmin ROZ; préface par S. Exc. M. J.-J. JUSSERAND, ambassadeur de France aux États-Unis (Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1917, in-12, XIX-328 p.; prix : 4 fr.). — Les membres de l'ambulance américaine qui ont collaboré au présent volume ne sont ni des médecins ni des infirmiers; ce sont de simples conducteurs d'autos. Tous volontaires naturellement, gens de toute origine et de tous métiers qui ont quitté des positions lucratives, des professions libérales pour voir du pays, pour assister à des spectacles vraiment excitants, pour venir en aide à leurs amis de France. Chaque chapitre du livre est écrit par l'un d'eux; le dernier chapitre se compose d'extraits de leurs lettres et de leurs journaux, d'impressions et de souvenirs notés sans pose, sans la moindre recherche d'effet littéraire, de menus faits qui peignent le pays et les hommes; sans le vouloir ils se peignent aussi eux-mêmes. Nous pénétrons dans l'âme saine et forte de ces jeunes Américains qui ont vu de très près la plus affreuse des guerres et qui n'ont peiné que pour en adoucir les horreurs. Ch. B.

— Henri RENÉ. *Jours de gloire, jours de misère* (Paris, Perrin, in-16, IV-220 p.; prix : 3 fr. 50). — C'est l'histoire très simple et par suite très vraie d'un combattant qui, ni plus ni moins héroïque que tant d'autres, sans avoir pris part à aucun fait d'armes particulièrement brillant, a cependant tenu sa place dans toutes les grandes actions du début de la guerre. Nous le suivons depuis le premier jour, pendant la traversée des Vosges, dans la désastreuse retraite de Lorraine et aussi dans la poursuite victorieuse de la Marne, jusqu'à l'Yser et à la défense de Verdun. Toujours, nous trouvons chez lui un sens très vif du réel, l'impression exacte que produisent sur les combat-

Digitized by Google

tants les faits très humbles, car c'est par de tels faits que s'expriment à eux les plus grands événements, auxquels ils participent sans pouvoir les saisir ni les comprendre. Si l'allure des guerres modernes, où le soldat se sent perdu dans la masse des armées, détermine cette façon terre à terre d'en écrire le récit, l'influence de la littérature réaliste qui a éduqué notre génération n'est certainement pas étrangère aux façons de sentir dont M. Henri René nous donne un exemple. R. D.

— ***. *L'imposture par l'image.* Recueil de gravures falsifiées et calomnieuses publiées par la presse illustrée austro-allemande pendant la guerre (Paris, Payot et Cie, 1917, in-4°, 80 p.; prix : 3 fr.). — Cette brochure de quatre-vingt-quatre illustrations est une réponse au recueil, *das Bild als Verleumdung* (l'Image instrument de calomnie), du Dr allemand Ferdinand Avenarius. Elle met sous les yeux du lecteur les faux commis au détriment des journaux français et anglais, *l'Illustration* et *The Illustrated London News* principalement : faux fabriqués de toutes pièces, dessins injurieux, autant d'instruments dont se servent nos ennemis pour faire croire à leur bon droit. M. R.

— Joseph Reinach. *Le village reconstitué* (Bruxelles et Paris, Van Oest, 1917, in-16, 28 p.). — La reconstitution des villages détruits préoccupe à la fois les artistes et les pouvoirs publics : des enquêtes ont été faites, des expositions, des conférences. Dans une conférence à la Société des architectes diplômés, M. Joseph Reinach expose l'état de la question et nous montre les difficultés résultant du bouleversement total du terrain, ainsi que les craintes provoquées par les projets de reconstruction sommaire; mais il fait preuve d'un grand optimisme et ne semble pas prévoir que les erreurs de goût du public, encouragées par les intérêts des constructeurs, auront pour résultat presque nécessaire de donner au village reconstitué l'allure d'une cité industrielle. R. D.

— Civis. *La direction de la paix. Les leçons de l'histoire, l'évolution nécessaire* (Paris, Conard, 1917, in-8°, 280 p.; prix : 4 fr.). — C'est un petit mémento d'histoire diplomatique que nous offre l'auteur anonyme de cet ouvrage, mais dans lequel les événements les plus importants sont parfois négligés ou mêlés d'erreurs déplorables et de jugements superficiels. Nous sommes surpris, par exemple, d'apprendre que le parti radical a pris le pouvoir en France en 1910 et que M. Delcassé a démissionné en 1906. La politique du Directoire est passée sous silence, sans doute parce qu'elle détruirait la thèse de l'auteur, et celle de M. Delcassé subit presque le même sort. Parlons net : il s'agissait moins de nous instruire que de dire leur fait aux conquérants et aux militaristes, et nous constatons que, si l'auteur a quelquefois trahi l'histoire, il n'a du moins jamais trahi son intention. De ces « leçons de l'histoire » se dégage toutefois une idée, c'est que, dans le passé, les nations ont toujours hésité entre deux politiques, l'impéria-

Digitized by Google

lisme et le pacifisme. C'est du reste la première de ces tendances qui a presque toujours eu le dessus, soit qu'elle ait affecté la nation entière, soit qu'elle ait seulement agi sur le souverain et que celui-ci ait pu imposer au peuple sa politique de conquête. Le pacifisme n'aurait guère été pratiqué, jusqu'à présent, que par les révolutionnaires français, avant les conquêtes de Bonaparte. Dans la guerre actuelle, la politique de l'Entente a longtemps hésité entre ces deux directions par suite des ambitions orientales de la Russie des tsars, mais la révolution russe a rétabli un moment l'accord pour une paix vraiment démocratique. Cette politique de justice internationale, assurée par une extension de la démocratie, voilà les principes vers lesquels doit tendre l' « évolution nécessaire ». R. D.

— René LOTE. *Le sens des réalités, sagesse des États.* Leçons politiques de la guerre (Paris, Berger-Levrault, 1917, in-12, 212 p.; prix : 3 fr. 50). — M. Lote a toujours eu le « sens des réalités » et, bien avant 1914, il avait donné des preuves de sa clairvoyance dans des études sur l'Allemagne. Nous retrouvons la même sûreté de jugement dans cet examen critique de la politique suivie par les Alliés depuis trois ans. Les erreurs sur la force et les ressources de l'Allemagne, tous les retards provoqués par les traditions de l'Angleterre dans son adaptation aux nécessités de la lutte, les illusions sur la puissance inorganique de la Russie, l'aveuglement obstiné dans les affaires d'Orient, tout cela est indiqué par quelqu'un qui sait voir les choses en elles-mêmes et qui a le courage de chercher, dans cette réalité, les remèdes aux erreurs traditionnelles. Ces remèdes, nous les trouverons dans une réforme de l'éducation, qui est assurément possible, dans une transformation des mœurs politiques, beaucoup plus douteuse, et surtout dans la pratique « d'une franche politique d'intérêt ». — Exprimons un regret : M. Lote, si hardi dans la critique, n'a fait qu'effleurer les questions militaires, où, sans entrer dans la technique, sans se donner l'apparence d'un de ces « experts » auxquels il ne ménage pas ses railleries, il aurait pu cependant relever tant de fausses conceptions et d'erreurs obstinées. Même réserve vis-à-vis de la Russie révolutionnaire, dans laquelle il semblait placer ses espérances, alors que, sur ce sujet, son bon sens aurait pu nous faire part de quelques réflexions profitables. R. D.

HISTOIRE DE FRANCE.

— Jacques FLACH. *Les origines de l'ancienne France.* Tome IV : *X^e^ et XI^e^ siècles. Les nationalités régionales; leurs rapports avec la couronne de France.* (Paris, Tenin, 1917, in-8°, XI-655 p.; prix : 12 fr. 50). — Quelles sont les idées maîtresses de ce nouveau volume? Nos lecteurs ont déjà pu les lire dans l'Introduction qu'a publiée la *Revue historique* (t. CXXVI, p. 1). En attendant le compte-rendu que nous en donnerons prochainement, nous pouvons aujour-

Digitized by Google

d'hui indiquer brièvement les six sections dans lesquelles se répartissent les matières du volume : 1° le comté ou marquisat de Flandre; 2° le comté ou duché de Normandie; 3° le principat de Bretagne; 4° la France médiane, à savoir la Lorraine et l'Alsace, avec un « chapitre intermédiaire » où sont étudiés la suprématie royale au Centre et au Midi de la France, le caractère gallo-franc de cette suprématie et « la fusion gallo-franque »; 5° les principats ou royautés de Bourgogne, du Viennois et de Provence; 6° les grands principats au sud de la Loire. Ceux qui ont suivi jusqu'ici le puissant effort accompli par l'auteur pour reconstituer les origines de l'ancienne France et montrer comment la royauté française a su établir de si solides fondements dans le chaos de la féodalité anarchique, admireront une fois de plus l'étendue et la probité de son érudition, la force et l'originalité de son esprit de synthèse. Il a soulevé et soulèvera sans doute encore d'ardentes controverses; mais désormais il sera impossible d'aborder l'examen des plus anciennes institutions politiques de la France sans recourir au livre de M. Flach, sans examiner les textes qu'il allègue et critiquer les arguments qu'il en tire. — Pour achever sa grande œuvre, il reste encore à l'auteur trois volumes à publier, sans parler d'un volume de tables; mais il n'a pas omis de rédiger pour le présent volume une table alphabétique des noms de lieux et des matières. On lui en saura le meilleur gré. Ch. B.

— Paul MARTIN. *Les idées de Turgot sur la décentralisation administrative* (Paris, Jouve et Cie, 1917, in-8°, 226 p.). — C'est une bonne thèse pour le doctorat en droit qui a été soutenue devant la Faculté de Paris et que les historiens consulteront avec profit. Elle se divise en trois parties : 1° Les faits et les idées qui ont influé sur la pensée de Turgot. Déjà avant Turgot, un certain nombre d'hommes politiques avaient réclamé la décentralisation; le contrôleur général connaissait certainement les ouvrages du marquis de Mirabeau, particulièrement l'*Utilité des états provinciaux*, paru en 1750, et les *Considérations sur le gouvernement ancien et présent de la France*, du marquis d'Argenson, imprimées en 1765, après la mort de l'auteur; mais Turgot coordonna leurs idées en un système tout rationnel, fondé sur un principe unique qu'il emprunta à l'économie politique et aux physiocrates. 2° Le projet de réforme administrative de Turgot. M. P. Martin analyse le *Mémoire au roi sur les municipalités*, qui, sans doute, a été rédigé par Dupont de Nemours et qui fut publié à Lausanne en 1787. Il montre clairement quelle devait être, dans la pensée de Turgot, la hiérarchie des municipalités de paroisse ou de cité, d'élection, de province, avec, au sommet, la municipalité nationale. Les municipalités à tous les degrés auraient eu des attributions identiques : la répartition des impôts, ou plutôt de l'impôt, qui, petit à petit, serait devenu unique et aurait consisté en une subvention territoriale répartie entre tous les propriétaires sans exception; la conduite des travaux publics; l'assistance aux sinistrés et la police des pauvres. M. Mar-

Digitized by Google

tin critique en excellents termes ce projet, en indique les avantages et les défauts : le système eût mis l'administration du royaume aux mains des grands propriétaires bien que la France ne fût pas un pays exclusivement agricole ; puis l'absolutisme royal subsistait, puisque la municipalité nationale n'intervenait pas dans le gouvernement ; elle n'était qu'un corps administratif. 3° Les destinées des idées de Turgot. Necker, créant en 1778 des assemblées provinciales, paraît au premier abord avoir repris le projet de Turgot ; mais, en réalité, entre ces deux hommes il y avait opposition d'idées et inimitié. Necker n'établit qu'une assemblée dans la province et négligea la hiérarchie des municipalités ; il ne composa pas l'assemblée de propriétaires, mais il en fit nommer par le roi un tiers des membres qui choisirent les deux autres tiers. Les vrais héritiers de Turgot furent les Constituants, qui établirent des assemblées à la paroisse, au district, au département et par-dessus l'Assemblée nationale. Seulement, les Constituants donnèrent à la grande assemblée un pouvoir législatif et ils commirent la faute de laisser aux corps locaux trop d'indépendance ; chacun de ces corps se trouvait en l'air, sans relations avec le corps supérieur. Aussi la Convention d'abord, puis la Constitution de l'an VIII, furent amenés par réaction à établir un régime de centralisation plus excessif encore que celui de l'Ancien régime. C. Pf.

— F. Uzureau. *Andegaviana*, 19e série (Angers, J. Siraudeau ; Paris, Aug. Picard, 1917, in-8°, 573 p.). — Nous rendons compte, dans la *Revue historique*, des fascicules de l'*Anjou historique* au fur et à mesure qu'ils paraissent. Quand un certain nombre d'entre eux ont été publiés, ils sont réunis en un fort volume avec pagination suivie, et dix-neuf de ces volumes ont paru sous le titre d'*Andegaviana*. Dans ce tome XIX, sont réunis les fascicules de 1916, mai-juin, juillet-août (voir *Rev. histor.*, t. CXXIII, p. 414), septembre-octobre (cf. *ibid.*, t. CXXIV, p. 191), novembre-décembre (*ibid.*, même tome, p. 421). Au milieu et à la fin ont été ajoutés quelques morceaux parus sans date dans une autre collection : *A l'Université d'Angers, 1773-1786* (p. 529-567 ; chronique de l'Université en cet intervalle, faite surtout à l'aide des comptes-rendus de la « rentrée publique »), et *l'Université d'Angers, 1787-1790* (p. 111-135), *Ancienne Académie d'Angers, notices sur vingt-cinq de ses membres* (p. 136-167 ; elles sont empruntées à l' « Histoire des illustres d'Anjou », de Pocquet de la Livonnière), *le Collège de Saumur, 1624-1916* (p. 168-196 ; suite des principaux et professeurs, palmarès, etc.). Une table des matières indique l'ordre chronologique des sujets traités ; on signale aussi les revues qui ont donné des comptes-rendus élogieux des diverses séries des *Andegaviana*, parmi elles la *Revue historique ;* sur trois pages de la couverture, une bibliographie des travaux historiques de M. l'abbé Uzureau qui rendra service. C. Pf.

— Nous ne pouvons qu'annoncer la publication suivante : *Archives*

Digitized by Google

départementales de l'Ardèche. Répertoire numérique. Série L (Période révolutionnaire). Rédigé, sous la direction de M. Jean Régné archiviste du département, par M. Ch. PINTARD, aide-archiviste (Largentière, impr. Mazel et Plancher, 1917, in-4°, 27 p.). Le titre suffit pour en montrer l'utilité. Ch. B.

— Henri JOLY. *L'avenir français. Tâches nouvelles* (Paris, Bloud et Gay, 1917, in-12, VI-238 p.). — C'est une série de neuf chapitres; pour huit d'entre eux on trouve dans le titre le mot « avenir » : l'avenir des nationalités (la guerre présente doit donner les Danois du Slesvig au Danemark, les Italiens de Trieste à l'Italie, grouper les Yougoslaves en un royaume, rendre son indépendance à la Pologne), l'avenir de la coopération franco-belge (il faut rendre au port d'Anvers toute son importance, multiplier les relations industrielles et commerciales entre la France d'une part, et la Belgique et l'état du Congo de l'autre), aurons-nous un nouvel art et une nouvelle littérature? (rien ne nous défend de l'espérer), le présent et l'avenir de nos trois partis politiques (le parti radical, le parti socialiste, le parti libéral; l'auteur range dans ce dernier parti, ce semble, les conservateurs; il fait prévoir après la guerre des groupements nouveaux), l'avenir de l'officier (ce que doivent être son éducation et sa carrière), l'avenir du patron (nécessité d'entente entre lui et l'ouvrier), de l'extension du travail des femmes après la guerre (cette extension sera importante, mais comment pourra-t-on concilier l'intérêt de la profession avec la vie de famille?), l'avenir de la moralité publique (il faut en revenir au règne de la tempérance, au respect des bonnes mœurs, à la probité publique). Le IX^e^ chapitre, où est décrit le double effort fait par le pays, l'effort militaire et l'effort civil, est de conclusion. Toutes ces pages sont animées d'un amour ardent de la patrie auquel nous devons rendre hommage. Mais ce n'est pas le lieu de discuter les opinions de l'auteur qui voit surtout le salut de la France en un retour aux idées chrétiennes et conservatrices; malgré un désir évident d'impartialité, il ne réussit pas toujours à demeurer juste envers ses adversaires politiques. C. PF.

— Louis ROUQUETTE. *L'organisation de notre marine marchande* (Paris, Chapelot, 1917, petit in-8°, 170 p.). — Un ensemble de renseignements précieux; des critiques précises, saisissantes; les remèdes restent un peu dans l'ombre. La partie proprement historique relie si bien les décisions aux circonstances qu'on en arrive à excuser les incohérences. Si M. Rouquette avait insisté davantage sur les *origines* de l'état d'esprit qui a créé ce gâchis, il nous eût peut-être du même coup montré la voie qui permettra d'en sortir : on ne fait jamais assez d'histoire. La bibliographie n'est guère utilisable : c'est une simple liste d'ouvrages consultés. J. T.

— Henry DUGARD. *Le Maroc de 1917* (Paris, Payot, 1917, 246 p.; prix : 4 fr.). — « On trouvera ici », dit la Préface, « non pas le tableau

Digitized by Google

intégral du Maroc, mais des vues précises sur les questions qui intéressent actuellement les hommes d'action. » Cette promesse, nous pouvons l'affirmer, trouve dans le livre son entière réalisation. Les perspectives d'avenir qu'il nous ouvre sont des plus belles : « Si dans toutes les villes de France on travaillait comme à Casablanca, dans vingt ans nous serions cinquante millions de Français, il y aurait moins de pauvres et l'on ne s'embêterait pas (*sic*) » (p. 169). Cette phrase donne la note de tout l'ouvrage qui, « à côté d'un grand espoir dans le développement économique du Maroc, n'hésite pas à défendre une politique indigène qui a fait ses preuves et dont parfois les nécessités contrarient un peu le colon pressé de faire fortune ». Car, « l'organisation d'abord, l'exploitation ensuite. Il serait insensé de vouloir intervertir l'ordre de ces facteurs ». La dernière phrase de la Préface peut servir d'épigraphe au livre : « Décrire le Maroc, c'est peindre le génie de la France, sa jeunesse et l'avenir qui lui est promis. » Ainsi, Casablanca avait 45,000 habitants il y a dix ans et 100,000 aujourd'hui : « Nous n'avons rien fait de mieux en France, depuis 1907, jusqu'à la Marne. » Le premier appendice raconte le débarquement du 5 août 1907 et la belle conduite de l'enseigne Charles Ballande, nommé lieutenant de vaisseau à la suite de ce haut fait et mort pour la France, à bord du croiseur *Léon Gambetta*, dans la nuit du 26 au 27 avril 1915. Ce récit est extrait du discours que M. Maigret, consul de France à Casablanca en 1907, prononça le 7 août 1917, lors de la commémoration du débarquement. Un deuxième appendice reproduit un article que M. Louis Marin, député de Nancy, a publié dans les *Annales coloniales* sous ce titre : « La Censure et Gibraltar », et dont une phrase au moins mérite d'être citée : « Si, d'un côté, la Censure faisait preuve du plus lamentable laisser-aller en laissant passer une foule de nouvelles plus ou moins exactes, dangereuses pour le moral de la nation, elle se refusait, d'autre part, avec plus d'énergie que jamais, à nous laisser lire ce qui paraissait dans les journaux de nos Alliés. » Pourquoi? Parce que « des cervelles qui craignent toutes les responsabilités suppriment tout, afin de n'avoir ainsi aucune responsabilité à redouter et n'ont ainsi aucun effort intellectuel à fournir ». Un troisième appendice donne d'intéressantes *Statistiques postales*.

Il faut lire, dans le chapitre sur *l'Avenir industriel du Maroc* (p. 206), les quatre séries de faits « qui ont fait naître et entretiennent » dans l'esprit de l'auteur les plus vastes espérances. Citons encore les deux chapitres précédents : *Marocains et Français* et *Fez hier et aujourd'hui*. Mais tout est à lire; partout on aura l'occasion de rectifier les préjugés courants et d'apprécier à sa valeur l'œuvre du général Lyautey. Th. Sch.

— Eugène Morel. *Le dépôt légal. Étude et projet de loi* (Paris, éditions Bossard, 1917, in-8°, 46 p.; extrait de la *Nouvelle revue*). — Le dépôt légal, tel qu'il fonctionne depuis la loi de 1881, a été l'objet de nombreuses et justes critiques, et les projets de réforme du sys-

Digitized by Google

tème actuel ont été nombreux. La plupart de ces projets comportent en premier lieu la suppression du dépôt d'imprimeur, qui serait remplacé par le dépôt d'éditeur ou même par le dépôt d'auteur. M. Morel — qu'on ne saurait accuser d'être un conservateur en matière de bibliothéconomie — défend le dépôt d'imprimeur par des raisons qui semblent d'autant plus fondées que l'auteur a été longtemps chargé, à la Bibliothèque nationale, du service des livres provenant du dépôt légal. Celui-ci n'a pas pour principal objet, comme on se l'imagine trop souvent, d'enrichir à peu de frais, en livres et en revues, notre Bibliothèque nationale. Avec une faible augmentation de budget, inférieure sans doute aux dépenses diverses qu'entraîne l'organisation générale du service, on arriverait, par voie d'achat, à un résultat meilleur à ce point de vue. L'intérêt véritable du dépôt légal est de faire entrer dans les collections et de conserver des séries d'articles hors commerce, dont la réunion constitue de véritables archives de la production typographique de la France. Le dépôt d'imprimeur seul permet d'arriver à ce résultat, malgré ses lacunes. Mieux vaut améliorer son fonctionnement par des réformes de détail (augmentation du délai de prescription, intervention ou responsabilité éventuelle de certains intéressés comme l'éditeur ou l'auteur) que de le remplacer par une institution nouvelle, qui risquerait fort de ne pas rendre les mêmes services. R. P.

Histoire de Belgique.

— Fernand Passelecq. *Y a-t-il une nation belge?* (Bruxelles et Paris, Van Oest, 1917, in-12, 24 p.). — Nous trouvons dans ces quelques pages, extraites de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, un résumé très élémentaire de l'histoire de Belgique, résumé destiné à démontrer que, malgré les différences de langue et de race, Wallons et Flamands ont toujours été groupés dans une même unité nationale. Cette unité existe, contrairement aux théories allemandes qui justifient par des arguments historiques les ambitions pangermanistes. R. D.

— *Les Cahiers belges.* N° 1. J. Mélot. *La propagande allemande et la question belge.* N° 2. P. Crokaert. *La surprise. Les jours épiques de Liège* (Bruxelles et Paris, G. Van Oest et Cie, in-16; chaque numéro : 0 fr. 60). — Les « Cahiers belges » doivent constituer une série de brochures consacrées à l'histoire de la Belgique moderne et à son avenir. Elles auront pour objet toutes les questions nationales, et ces résumés seront destinés moins aux historiens qu'au public cultivé qui s'intéresse au sort de la nation belge. La première de ces études, consacrée à la propagande allemande, indique sommairement quelles furent les différentes politiques pratiquées en Belgique par l'administration allemande : politique de terreur pendant les premiers mois de l'occupation, à laquelle succèdent des tentatives de

Digitized by Google

conciliation, puis des essais de scission entre les deux éléments nationaux : flamand et wallon. Dans ces derniers mois, les Allemands sont revenus à un système de rigueurs mitigées, celui des déportations. Le second opuscule, plutôt anecdotique, rappelle les premiers jours de l'invasion, les illusions pacifistes avant le 3 août 1914, à la veille même de la catastrophe, les inquiétudes de quelques hommes d'État clairvoyants, inquiétudes justifiées par les projets d'agression, dont les premiers datent de 1815. Nous voyons enfin la réalité tragique, la défense de Liège, qui nous montre quelles furent, dans le passé, la part des illusions aveugles et celle de la prévoyance impuissante.

R. D.

— *Les Cahiers belges.* N° 3. J. MASSART. *Le chiffon de papier* (pourquoi en 1839 la Prusse a-t-elle « neutralisé » et « amputé » la Belgique? Seule, la crainte de l'Angleterre l'a empêchée de pratiquer en 1870 le forfait que la certitude de la victoire lui a fait accomplir en 1914. La bonne foi de M. Davignon, la pondération de M. Viviani, la loyauté de Sir Edward Grey sont opposées à la ruse, aux lenteurs, aux menaces de Bethmann-Hollweg, devenu désormais pour les historiens « l'homme au chiffon de papier »). — N° 4. MEMOR. *L'armée et la nation* (comment les Belges antimilitaristes de jadis, craignant de faire de leur pays une caserne, ont manqué de le transformer en cimetière. L'armée, constituée en 1909 par Léopold, quelques jours à peine avant sa mort, a « sauvé l'honneur » cinq années après. Les troupes de l'Yser, reconstituées sous le feu de l'ennemi et soumises aux plus dures épreuves, occupent un front de trente-trois kilomètres et sont prêtes à entreprendre, au premier signal, la conquête du sol de la patrie odieusement violée). — N° 5. Henri DAVIGNON. *Le soldat belge peint par lui-même. Lettres, impressions du front* (la vie de tranchée avec toutes ses angoisses, tous ses dangers, toutes ses espérances; les impressions du soldat qui a conscience de la grandeur de sa tâche, qui « se coudoie à chaque instant avec la mort », et qui exprime aux siens les pensées et l'émotion qui l'agitent, voilà ce qu'il faut chercher dans cette brochure si réaliste, si poignante et si humaine). — N° 6. F. PASSELECQ. *Le testament politique de von Bissing* (c'est l' « auto-gobisme » d'un pangermaniste désavoué même par ses amis, d'un fanatique qui n'est pas désabusé par les échecs retentissants de l'Allemagne, d'un « duc d'Albe » plus moderne et partant plus abjet et plus froidement hypocrite que le sanguinaire serviteur de Philippe II). Ch. D.

— VAN DEN HEUVEL. *De la déportation des Belges en Allemagne* (Paris, Pédone, in-8°, 1917, 46 p.; prix : 1 fr.). — Dans cette étude, qui a déjà paru dans la *Revue générale de droit international public*, M. Van den Heuvel fait, d'une façon complète et très claire, l'histoire des déportations auxquelles a été soumise la population belge. Laissant de côté celles qui ont eu lieu au moment de l'invasion et qui pouvaient s'ex-

Digitized by Google

pliquer par les nécessités de l'occupation, il traite seulement des mesures prises en 1916 et qui font partie d'un plan politique bien raisonné : il s'agissait de fournir de la main-d'œuvre en Allemagne et de libérer à l'arrière des hommes destinés à combler les vides des unités combattantes. Le mérite de cette brochure est de nous montrer la relation qui existe entre tous les actes des autorités allemandes de Belgique, que ces actes concernent de près ou de loin le fait même des déportations. R. D.

HISTOIRE D'ESPAGNE.

— *A la Belgique. Manifeste des catholiques espagnols*. Traduction française (Paris, Plon-Nourrit, 1916, in-8°, 32 p.). — Le Manifeste nous prévient tout de suite que l'Espagne est bien décidée à ne pas prendre part à la guerre. Comme nation neutre, elle a un intérêt spécial à ce que le droit des neutres prime toute pression des belligérants. Forts de ce principe, les catholiques espagnols, au nombre de plusieurs centaines — leurs signatures remplissent vingt-quatre pages — protestent contre la violation de la neutralité belge et forment les vœux les plus ardents pour qu'à la conclusion de la paix la Belgique obtienne la restauration intégrale de son indépendance. J. R.

— Pierre PARIS. *L'Espagne et la guerre. Kultur et civilisation* (Bordeaux, Feret fils, et Paris, Fontemoing, 1916, in-8°, 24 p.; extrait du « Bulletin hispanique », t. XVIII, n° 1). — Le savant directeur de l'Institut hispanique de Madrid fait connaître des documents qui jettent un jour curieux sur l'état d'âme de quelques germanophiles enragés. Au mois de novembre 1914, les Alliés crurent nécessaire de répondre à la propagande allemande par la propagande française. Cette campagne de l'Entente a eu le don d'irriter nombre de gens. Des bulletins et des brochures ont été renvoyés au Comité ententiste, avec des annotations furieuses ou injurieuses, obcènes même. Un germanolâtre de la Navarre ne cache pas sa « haine contre ceux qui toujours se sont appliqués à diminuer et à humilier l'Espagne devant le monde entier ». Un habitant de Vigo accuse les Français de la « ruine morale et matérielle » de son pays. Par-dessus tout, c'est la neutralité que la plupart réclament à grands cris : « Nous tournerons les armes contre ceux qui nous auraient réduits à nous battre », écrit un Navarrais. En revanche, le Comité international de l'Entente a reçu de nombreuses adhésions de partisans enthousiastes. Elles émanent, presque toutes, d'Espagnols ralliés aux principes de la Révolution et de la Déclaration des droits de l'homme. J. R.

— S[t] C. *Notes et réflexions sur notre propagande et l'état de l'opinion en Espagne* (Bordeaux, Feret et fils, 1916, in-8°, 15 p.; extrait du « Bulletin hispanique », t. XVIII, n° 3). — Pour gagner les Espagnols, les Allemands ont organisé leur action d'une façon merveilleuse.

Digitized by Google

Ils n'ont reculé devant aucun sacrifice. La mission de Mgr Baudrillart semble avoir eu beaucoup plus d'effet sur l'épiscopat que sur le bas-clergé, qui en majorité nous demeure hostile. L'auteur énumère les organes de la presse qui nous sont favorables à Saint-Sébastien, Bilbao, en Navarre, dans les Asturies, à Gijon, à Saragosse, à Barcelone, à Madrid. L'élite intellectuelle, les milieux universitaires sont plutôt francophiles. La germanophilie est « bien portée » dans l'aristocratie, dans les cercles militaires et dans les milieux tauromachiques. Quant aux couches profondes du peuple, elles admirent l'attitude du roi Constantin, qui a tout fait pour éviter que son pays fût mêlé au conflit européen. J. R.

— ***. Rédacteur au « Correspondant ». *L'Espagne et la guerre.* L'esprit public. La situation politique (Paris et Barcelone, Bloud et Gay, 1916, in-16, 256 p.). — Étudiant longuement la genèse des sentiments et des idées qui forment la trame actuelle des relations entre la France et l'Espagne, l'auteur s'efforce de démontrer que c'est depuis l'avènement de Philippe V et les encyclopédistes du XVIII[e] siècle que le malentendu s'est le plus accentué entre ces deux nations. Il examine ensuite l'attitude des différents partis à l'égard de l'Entente. De tout cela ressort l'opposition foncière entre l'idéal espagnol et l'idéal français. Dans son ensemble, le pays est traditionaliste et fédéraliste; il est franchement hostile à l'invasion de nos idées laïques et centralisatrices. D'autre part, les ambitions territoriales des panibéristes n'ont pas de prise sur lui; le peuple espagnol se défendrait sans doute s'il était attaqué, comme il l'a fait pendant la guerre de l'Indépendance; mais il répugne profondément à toute entreprise lointaine et extra-territoriale. Actuellement, son plus grand désir est de rester hors de la guerre. J. R.

— P. IMBART DE LA TOUR. *Notre mission en Espagne* (Bordeaux, Feret et fils, 1916, in-8°, 20 p.; extrait « du Bulletin hispanique », t. XVIII, n° 3). — Ce que nous venons d'apprendre de la francophilie des intellectuels, ou plutôt des universitaires espagnols, nous explique suffisamment l'accueil enthousiaste qui a été fait à la mission de nos académiciens par les professeurs et les étudiants d'outre-monts. Sans doute, d'autres personnalités appartenant à tous les milieux et à toutes les classes ont témoigné aux ambassadeurs de l'Institut de France de délicates attentions, une cordiale bienvenue. Mais il ne faut pas se faire d'illusion et mettre sur le compte de l'amitié ce qui doit être attribué à la courtoisie traditionnelle de nos frères latins. « Des égards partout, une curiosité aimable chez un grand nombre, chez beaucoup une chaleur de sentiments, un élan de cœur où se découvrait la communauté des idées. » D'accord avec le collaborateur anonyme du *Correspondant*, M. Imbart de La Tour déclare qu'à partir de l'avènement des Bourbons en Espagne, au moment même où s'affermit l'alliance politique, commence la rupture intellec-

Digitized by Google

tuelle. La conquête impériale achève la séparation; l'on peut dire qu'au XIXe siècle l'Espagne et la France vivent côte à côte sans se comprendre. L'Espagne nous reproche notre tendance à ne la représenter que sous un jour pittoresque et frivole. Il est vrai qu'elle nous a jugés aussi de la même façon, confondant un parti avec la France et Montmartre avec Paris. De plus en plus, l'Espagne devient réaliste et scientifique; c'est parce qu'elle a le sentiment très net qu'elle ne peut tirer aucun profit de la guerre actuelle, qu'elle refuse de s'y engager. La France a un devoir envers l'Espagne : la mieux connaître. Il faut multiplier les contacts entre les deux pays. J. R.

— St C. *La main de l'Allemagne en Espagne* (Bordeaux, Feret et fils, 1917, in-8°, 36 p.; extrait du « Bulletin hispanique », t. XIX, n° 1). — L'auteur répète que l'élite est pour nous. Les signataires du manifeste paru sous le titre d'Amitié hispano-allemande s'imposent par le nombre, mais non par la qualité. Il n'y a qu'un nom illustre, celui de Benavente. Dans le haut clergé, l'archevêque de Tarragone nous est favorable; il a signifié sévèrement aux membres germanophiles de son clergé que des catholiques ne peuvent être les auxiliaires de l'Allemagne luthérienne. Le 16 janvier 1917, le *Liberal* a publié une déclaration ententophile, signée de noms d'écrivains et d'érudits de premier plan : Galdos, Unamuno, etc. Les signataires ont su être justes pour l'Allemagne scientifique et laborieuse; ce qu'ils détestent en elle, c'est l'hypocrisie de sa politique, son instinct de domination universelle, sa négation des petites nationalités. Dans le monde industriel et commercial, les Allemands s'appliquent à nous évincer des entreprises et des affaires. Nous aurons fort à faire après la guerre pour reprendre le terrain perdu : il faudra mettre en œuvre des méthodes nouvelles, l'esprit de suite, de meilleurs consuls. Vis-à-vis de la guerre, la masse continue à se montrer indifférente et inconsciente : c'est la politique d'autruche. L'entrée de l'Amérique dans l'arène a plutôt accentué cette attitude. Les organes jaimistes ont rappelé à cette occasion les souvenirs de Cuba et des Philippines et convié le peuple à crier plus que jamais : neutralité, neutralité! J. R.

— Alvaro Alcalá Galiano. *L'Espagne en face du conflit européen*. Ouvrage traduit de l'espagnol par A. de Bengoechea (Paris et Barcelone, Bloud et Gay, 1917, in-16, 242 p.). — Ce livre, d'un aristocrate espagnol, reflète l'opinion de l'Espagne et aussi l'évolution diplomatique du conflit européen vues par un spectateur d'outre-Pyrénées. C'est moins un panégyrique qu'une œuvre d'observation et d'analyse. L'auteur qui, s'il est impartial, n'est pas indifférent, dénonce avec vigueur la germanophilie de ses compatriotes et le péril que fait courir le pangermanisme aux petites nations. Il passe en revue les éléments constitutifs de l'opinion : la presse, le gouvernement, les partis, les intellectuels. Il estime qu'on a quelque peu exagéré la faillite de l'idéalisme et de la civilisation pour ne s'en tenir

Digitized by Google

qu'aux effets destructeurs de la science. Un chapitre est consacré aux controverses ardentes que l'attitude de l'Angleterre a suscitées en Espagne. Gibraltar est la mine inépuisable exploitée par les ennemis traditionnels de l'Angleterre. L'auteur rend justice à la Grande-Bretagne qui, de tous les peuples de l'Europe, est celui qui a le moins abusé de la force; sa suprématie mondiale est le résultat de l'intelligence et non du despotisme. L'Espagne, qui a su éviter la guerre, doit pouvoir affronter la paix avec les dangers qu'elle comporte; telle est la conclusion de ce livre qui, par ses qualités de précision et de sang-froid, méritait bien d'être analysé dans une Revue, qui n'a pas pour objet la propagande, mais la connaissance de la vérité. J. R.

Histoire des États-Unis.

— Otto H. Kahn. *Prussianized Germany-Americans of foreign descent and America's cause* (1917, 21 p.). — Courte notice sur l'état d'esprit prussien, que l'auteur n'a jamais aimé et contre lequel il adjure tout Américain, même de race germanique, de se ranger aux côtés des Alliés. M. R.

— E. Altiar. *Journal d'une Française en Amérique, septembre 1916-juin 1917* (Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1917, in-12, 352 p.; prix : 4 fr.). — Sans être d'un intérêt aussi puissant ni aussi instructif que son *Journal en Allemagne* au début de la présente guerre, le journal de Mme Altiar en Amérique est d'une lecture fort agréable, souvent divertissante, parfois émouvante. Cette dame vécut pendant près de dix mois à Philadelphie, chez des amis américains très francophiles, très potiniers, ayant des relations étendues dans le monde politique et dans celui des affaires. Elle a noté ce que la rumeur publique, les journaux, ses amis venaient lui apprendre chaque jour sur ce qui se passait, par exemple, à Washington, au Congrès et chez le Président. L'intérêt devient très vif quand elle nous montre le gouvernement marchant à grands pas vers la guerre; puis c'est, quand il a franchi le pas redoutable, l'enthousiasme qui éclate; enfin le délire, quand arrive la mission française de Joffre-Viviani. On pardonnera de vains papotages à un témoin aussi vibrant et, somme toute, aussi bien informé. Ch. B.

Histoire de Grande-Bretagne.

— *Magna Carta. Commemoration Essays.* With a preface by the Rt. Hon. Viscount Bryce. Edited by Henry Elliot Malden for the Royal historical society (1917, in-8°, xxxi-310 p.). — Un Comité avait été fondé en 1914 sous la présidence du vicomte Bryce pour célébrer en 1915 le septième centenaire de la Grande Charte. La guerre empêcha de donner à cette solennité tout l'éclat prévu par les organisateurs; mais l'idée correspondait trop bien aux sentiments des historiens et des

Digitized by Google

politiques pour être abandonnée. Aussi bien, plus que jamais, en face de l'agression allemande contre les nations libérales, fallait-il rappeler les principes de gouvernement responsable et contrôlé, plus ou moins implicitement contenus dans l'acte de Runnymede. Le Comité a donc sollicité et reçu de plusieurs érudits des mémoires que la Société royale d'histoire a tenu à honneur de publier en volume. Volume assez mince d'ailleurs et dont nous donnerons une brève analyse.

Après une courte préface où le vicomte Bryce parle en termes très généraux de la Grande Charte qu'il rapproche de la loi des Douze-Tables, M. Malden, secrétaire de la Société, a, dans l'introduction, rendu compte des travaux publiés dans le volume; il y a joint quelques détails peu connus sur la prairie de Runnymede, où Jean sans Terre consentit à toutes les conditions imposées par les barons. Puis viennent les neuf mémoires suivants :

1° Mac Kechnie. La Grande Charte, 1215-1915. Lecture faite devant les membres de la Société royale. C'est la seule manifestation officielle à laquelle ait pu donner lieu le centenaire. L'auteur résume à très grands traits l'histoire de la Charte, dont les effets pratiques n'ont guère dépassé le XIV^e^ siècle et à laquelle les légistes de l'école de Coke, hostiles au pouvoir arbitraire des Stuarts, ont forgé une importance constitutionnelle que son contenu ne justifiait pas. Cependant, il énumère les raisons pour lesquelles l'acte de Runnymede mérite de conserver le nom de Grande Charte. — 2° G. B. Adams. Innocent III et la Grande Charte. Ce n'est pas sur ses droits comme seigneur suzerain de la Couronne d'Angleterre que le pape s'appuya pour annuler l'acte confirmé sous la foi du serment par le roi, mais sur son autorité apostolique. La bulle d'annulation est formelle sur ce point; suit le texte de la bulle d'après l'original conservé, en mauvais état, au P. Record Office. — 3° J. H. Round. « Barons » et « chevaliers » dans la Grande Charte. Commentaire sur l'article 2, concernant les reliefs payés par les barons, les chevaliers et autres vassaux directs de la Couronne, et sur l'article 14, qui paraît distinguer les « barones majores » des autres. L'auteur montre que les reliefs dus à la Couronne variaient depuis Henri II selon que la tenure était considérée comme baroniale ou non; au contraire la distinction marquée à l'article 14 entre les « grands barons » et les autres ne répond à rien de précis. — 4° Sir P. Vinogradoff. L'article 39 de la Grande Charte. Discussion juridique très approfondie sur le sens des expressions « liber homo », « per legem terræ » et « judicium parium ». — 5° F. M. Powicke. « Per Judicium parium vel per legem terræ ». L'article 39 insiste non pas tant sur une forme particulière de jugement que sur la nécessité d'une protection contre les actes arbitraires dont le roi Jean s'était rendu coutumier; il n'intéresse pas les seuls barons, mais tous les « liberi homines », qui invoquent également la loi commune et qui en demandent à la royauté la stricte observation. — 6° Ch. H. Mac Ilwain. La Grande Charte et la loi commune. Commente le texte de

Digitized by Google

la confirmation des chartes par Édouard Ier en 1297, où la Grande Charte et la Charte de la forêt sont considérées comme faisant partie de la « Common law », qui comprenait à la fois le droit de la Couronne et le droit du Royaume. — 7° N. D. HAZELTINE. L'influence de la Grande Charte sur le développement des institutions politiques en Amérique. — 8° R. ALTAMIRA. La Grande Charte et la législation espagnole au moyen âge. L'auteur remet en honneur cette opinion, plusieurs fois exprimée déjà, que la législation espagnole a pu servir de modèle, en certains points, à la constitution anglaise du XIIIe siècle, ainsi en ce qui concerne les garanties exigées du roi par les barons en 1215 et le droit légal à l'insurrection contre la tyrannie royale. — 9° Hilary JENKINSON. Documents financiers du règne de Jean sans Terre. Donne des détails très précis sur l'organisation de l'Échiquier au XIIIe siècle et sur ses archives telles qu'elles sont parvenues au P. Record Office. Excellent travail d'archiviste, qui ajoute à l'intelligence de la Grande Charte. — Quant à la Charte elle-même, le présent volume confirme l'opinion, récemment exprimée avec force par plusieurs remarquables érudits, à savoir que ce monument législatif a été édifié par des mains hâtives et fort malhabiles. Le sens et la portée de ses articles sont trop souvent obscurcis par l'incohérence de la rédaction; un point seulement paraît incontesté : c'est qu'elle fut une tentative, heureuse en somme, pour limiter l'arbitraire du pouvoir royal. Les contemporains d'Étienne de Langton et ceux de Sir Edward Coke, si éloignés qu'ils fussent par la tournure de leur esprit et la nature de leurs revendications, étaient au moins d'accord sur ce point : que le roi prétendît gouverner en souverain absolu, cela était contraire à « la loi de la terre ». Ch. B.

— Henry Melvill GWATKIN. *Church and State in England to the death of Queen Anne* (Londres, Longmans, 1917, in-8°, 416 p.; prix : 21 sh.). — Résumé clair, vivant et précis, des rapports entre l'Église d'Angleterre et l'État depuis l'établissement du christianisme jusqu'au triomphe définitif de l'État sur l'Église à la fin de la dynastie des Stuarts; mais l'auteur s'est contenté de présenter un sommaire des faits eux-mêmes; il ne s'est nulle part proposé d'exposer les idées fondamentales qui ont inspiré ou dirigé l'action réciproque de l'Église et de l'État, les conflits entre les deux pouvoirs, la Réformation du XVIe siècle et la soumission du clergé anglais à l'autorité royale. M. Gwatkin a considéré le sujet qu'il traitait en politique plutôt qu'en philosophe ou en théologien. Dans la Réforme du XVIe siècle, il voit surtout l'avantage, considérable à coup sûr, qui en résulta pour la formation de l'unité morale du peuple anglais, discipliné par une Église purement nationale. Aussi son livre ne laissera-t-il pas une trace durable, comparable par exemple à ses études sur la controverse arienne. On s'attendait à mieux de la part d'un professeur aussi distingué. Ch. B.

Digitized by Google

— L. F. Rushbrook WILLIAMS. *History of the abbey of St. Alban* (Londres, Longmans, Green and C°, 1917, in-8°, XIII-251 p.; prix : 7 sh. 6 d.). — Honorable travail, traité par un érudit qui connaît les sources et qui les utilise d'une main rapide, sans insister ni sur l'organisation intérieure de l'abbaye, ni sur son développement économique, ni sur les importantes œuvres littéraires sorties de son fameux « scriptorium ». L'auteur déclare lui-même, au début de son livre, qu'il n'a nullement eu l'intention d'entreprendre un ouvrage approfondi ni définitif; l'histoire des abbés l'intéresse plus que celle même de l'abbaye et l'on n'y prend qu'un intérêt modéré. On regrettera l'absence de tout index, sans lequel un ouvrage composé surtout de menus faits demeure assez inutile. Quant à la bibliographie qui termine le volume, elle est dressée contre toutes les règles et rendra fort peu de services.
Ch. B.

— J. R. TANNER. *The historical Register of the University of Cambridge; being a supplement to the* Calendar, *with a record of university offices, honours and distinctions to the year 1910* (Cambridge, at the University press, 1917, in-8°, XII-1186 p.; prix : 12 sh. 6 d.). — Après une brève introduction sur la constitution et sur les offices de l'Université (chancelier, vice-chancelier, députés au Parlement, « proctors », « public orator », « registrar », bibliothécaire), on trouvera dans ce livre la liste des chaires et de leurs titulaires depuis l'origine jusqu'en 1910, un exposé des cérémonies auxquelles l'Université en corps doit prendre part, des costumes qu'on doit y revêtir, de la discipline qu'on y fait observer, des établissements publics qu'elle possède, des prix dont elle dispose. Vient ensuite la longue liste des examens (« tripos ») et des candidats qui ont obtenu des « honours » dans les divers ordres d'études poursuivies à l'Université. Ces listes, aussi complètes que possible, sont l'image de l'activité intellectuelle déployée par la célèbre Université. Ch. B.

HISTOIRE D'ITALIE.

— Brunetto LATINI. *I libri naturali del « Tesoro »*, commentés par Guido BATTELLI (Florence, éd. Le Monnier, s. d., in-16, 220 p.). — Le « Trésor » de Brunetto Latini, encyclopédie des connaissances du moyen âge, fut rédigé en français durant les années que son auteur passa en exil en France. Bono Giamboni en fit une version en langue toscane. Le texte original français est divisé en trois livres, l'adaptation toscane en neuf. De ces neuf livres, M. Guido Battelli vient d'en publier trois, avec un commentaire très abondant (livres III, IV et V, concernant la terre, les poissons et les serpents, les oiseaux et les quadrupèdes). Le texte a été établi avec soin par l'auteur qui s'est aussi astreint (et c'est un des principaux intérêts de cette édition) à rechercher les sources de la science de Brunetto Latini. J. A.

Digitized by Google

— Francesco FLAMINI. *Il significato e il fine della Divina Commedia*, 2e édition (Livourne, R. Giusti, 1916, 2 vol., 328 et 318 p.). — Nous tenons à signaler cette deuxième édition d'une œuvre devenue classique sur la « Divine Comédie ». Elle représente de longues années de travail et une connaissance très approfondie de la science scolastique « qui permet de se reconnaître dans le labyrinthe de la symbolique dantesque ». M. Flamini n'a presque rien modifié des conclusions auxquelles il était arrivé dans la première édition (parue en 1902); mais l'ouvrage a gagné en clarté et en solidité d'argumentation. Tout y repose sur cette grande idée : que c'est l'interprétation tomistique de la pensée aristotélicienne qui nous fait le mieux comprendre la portée philosophique du merveilleux poème. La première édition devait avoir un troisième volume, qui ne parut jamais. Cette seconde l'aura certainement; il traitera de la doctrine politique de Dante et du sens de la vision du Paradis terrestre. C'est en effet le complément nécessaire aux deux volumes. Ils contiennent quelques-unes des pages les plus pénétrantes qui aient été écrites sur la valeur symbolique de la « Divine Comédie ». J. A.

— Luigi FUMI. *Eretici e ribelli nell' Umbria* (Todi, Atanòr, s. d., in-16, 196 p.). — M. Luigi Fumi nous donne en ce petit volume le résultat de ses recherches aux Archives vaticanes (*Archivio segreto vaticano*) : une étude de dix ans d'histoire religieuse, dans la province d'Italie d'où partit le mouvement franciscain, l'Ombrie. C'est la tradition franciscaine qui explique en effet le développement que prirent, dans la région de Pérouse et d'Assise, les théories d'un Gioacchino da Fiore, celui que Dante dit « doté d'esprit prophétique ». Les principes de pauvreté évangélique qu'elles consacraient avaient chance de trouver des adeptes partout où restait vivant le souvenir du « poverello ». D'autre part, les habitudes du gouvernement pontifical étaient peu compatibles avec les préceptes de saint François. Qu'on y ajoute les querelles entre gibelins et guelfes, et l'on comprendra le développement, en Ombrie, d'un mouvement politico-religieux qu'on a pu qualifier d'hérétique. De 1320 à 1330, qui sont les deux dates extrêmes choisies par M. Fumi, on voit se mêler les ambitions d'un Frédéric de Montefeltre et les aspirations mystiques d'un « frère » Bentivegna. Cette alliance fait le principal intérêt d'un livre qui, tout en étudiant un point secondaire de l'histoire du pontificat de Jean XXII, est utile pour préciser certains caractères des mouvements religieux du moyen âge. J. A.

— Giulio URBINI. *Arte Umbra* (Todi, Atanòr, s. d., in-16, 254 p., illustr.). — Ce volume fait partie, comme le précédent, de la collection « Biblioteca Umbra », dont la publication a été entreprise depuis peu. M. Giulio Urbini y a réuni diverses études parues dans des périodiques italiens, parmi lesquelles nous en notons deux, importantes, sur les artistes ombriens, Eusebio di San Giorgio et Bernardino di Mariotto.

Digitized by Google

Ce dernier fut pendant longtemps confondu avec Bernardino Pintoricchio, et il valait la peine de chercher à définir les caractères de son talent. J. A.

— Arnaldo SEGARIZZI. *Antonio Baratella e i suoi corrispondenti* (Venise, *R. Deputazione*, 1916, gr. in-16, 188 p.). — Cette publication est extraite des « Miscellanea di Storia veneta » de la *R. Deputazione di Storia patria* (série III, vol. X). Le poète humaniste qui y est étudié était jusqu'à présent connu superficiellement. Tiraboschi en avait dit à peine quelques mots, lui donnant d'ailleurs le prénom de son fils; à notre époque, ce sont MM. Marchesan et Cosmo qui en ont parlé le plus longuement. M. Segarizzi nous le présente « comme homme et comme écrivain », établissant, d'après des documents d'archives trouvés surtout à Padoue et à Venise, ce qu'a été sa vie de 1385 à 1448. Vie d'un poète qui a écrit plus de 75,000 vers, qui abandonna tout jeune ses occupations de notaire, se sentant appelé « ad majora », devient professeur de grammaire, va de Padoue à Venise, erre dans les villes de Vénétie, puis se transporte à Belluno et à Feltre où il meurt. Il était doué d'une extrême facilité et il ne faut pas s'étonner si ses vers latins sont souvent obscurs ou sans intérêt. Il eut cependant à son époque assez de notoriété, ainsi que nous prouve la liste de ses correspondants qu'a soigneusement dressée M. Segarizzi. C'est une partie importante de son consciencieux ouvrage.
J. A.

— G. DALLA SANTA. *Commerci, vita privata e notizie politiche dei giorni della lega di Cambrai* (Venise, 1917, 60 p.). — Ce fascicule a été publié dans les *Atti del Reale Istituto veneto di scienze, lettere ed arti* (t. LXXVI, 2e partie). Son auteur y a utilisé quelques-unes des *Lettere commerciali* des archives vénitiennes, celles qui furent écrites de 1508 à 1512 par Martino Merlini à son frère Jean-Baptiste, qui faisait du commerce dans les pays orientaux. Il s'est surtout attaché à mettre en valeur les renseignements qu'elles donnent sur la vie privée et l'activité économique d'un riche commerçant de cette époque; dans une publication précédente, il avait déjà utilisé les indications qu'elles contenaient au point de vue politique[1]. Le style familier de ces lettres, dont leur auteur était bien loin de se douter qu'elles pourraient être exhumées un jour, en augmente l'intérêt. Ce sont les préoccupations minutieuses du commerçant prises sur le vif, auxquelles se joignent le désir de jouer un rôle politique et celui de devenir un grand propriétaire foncier. J. A.

— Livre bien inutile, celui que M. Carlo BANDINI a écrit sur *Roma e la nobiltà romana nel tramonto del secolo XVIII* (Città di Castello, Lapi, 1914, in-8°, XVI-389 p.). M. Bandini a été séduit par la

1. *La lega di Cambrai e gli avvenimenti dell' anno 1509 descritti da un mercante veneziano contemporaneo.* Venise, 1903, 24 p.

Digitized by Google

lecture du *Journal d'émigration* du comte d'Espinchal, naguère publié par M. E. d'Hauterive. Il en a tiré tout ce qui concernait la vie romaine à la fin du XVIIIe siècle; empruntant quelques autres renseignements à de très peu nombreuses sources, il a groupé un certain nombre de faits dans divers chapitres sans originalité. M. Bandini a l'intention de procéder de la même façon pour d'autres villes d'Italie. Ce qui n'est pas tolérable pour Rome ne le sera pas davantage pour Florence ou pour Naples. G. Bn.

— V. Sallier de La Tour de Cordon. *Le maréchal Sallier de La Tour.* Mémoires et lettres, publ. par Giuseppe Gallavresi, 1re partie (Turin, éd. Bocca, 1917, in-8°, 610 p.). — Cette publication fait partie de la « Biblioteca di Storia italiana recente » qui paraît sous les auspices et aux frais de la *R. Deputazione sovra gli studi di storia patria per le antiche provincie e la Lombardia.* C'en est le tome VIII. Les mémoires et lettres du maréchal Sallier de La Tour, qui y sont minutieusement analysés et souvent reproduits en entier, concernent son activité jusqu'à 1821. Né le 18 novembre 1773, Victor-Amédée Sallier de La Tour fut « appelé à la plus étonnante des carrières, poursuivie malgré des obstacles sans cesse renaissants à la suite du bouleversement général de l'Europe ». Tout jeune, en 1800, il se distingue dans la campagne contre Bonaparte comme aide de camp de son père; puis nous le voyons successivement au service de l'Autriche et de l'Angleterre. La publication de sa correspondance et de quelques-uns de ses écrits (en appendice) est intéressante non seulement pour l'histoire de l'Italie de 1800 à 1826, mais aussi pour celle de la lutte des coalitions contre Napoléon. J. A.

— Pietro Silva. *La monarchia di luglio e l'Italia* (Turin, Bocca, 1917, in-16, XVI-456 p. « Biblioteca di Storia contemporanea », n° 10). — Du côté français, M. Pietro Silva a pu consulter, aux archives du ministère des Affaires étrangères de Paris, toute la correspondance diplomatique de 1830 à 1848; du côté italien, il n'en a pas été de même, les archives des années 1830 à 1847 n'étant devenues accessibles au public qu'en décembre 1916, époque où le livre de M. Silva était à peu près entièrement imprimé. Les sources italiennes sont donc fatalement les sources imprimées : la *Storia della diplomazia europea in Italia* de Bianchi, qui, malgré ses nombreux défauts, reste une mine de renseignements importants; les papiers du comte Balbone Bertone de Sambuy, ministre de Sardaigne à Vienne de 1835 à 1846, publiés par M. Mario degli Alberti, et enfin les documents grâce auxquels Filippo Gualtiero a pu écrire son histoire des *Ultimi rivolgimenti italiani.* Avec ces éléments, M. Silva nous a donné une œuvre solidement construite, claire et précise dans ses développements et ses conclusions. Le problème qu'il avait à analyser était le suivant : comment la monarchie de Juillet, qui avait été accueillie avec sympathie et confiance par les libéraux italiens, qui les

Digitized by Google

avait même protégés à l'origine, finit-elle par lutter contre eux? En se rapprochant de l'Autriche, le gouvernement de Louis-Philippe dut abandonner les patriotes italiens, et Metternich l'amena à soutenir sa propre politique. En sorte que la monarchie d'Orléans perdit toute influence en Italie; l'antipathie pour elle y devint d'autant plus grande que plus forte avait été l'espérance. Ce fut une grave faute que cette adhésion de Louis-Philippe à la politique de Metternich. M. Silva n'a pas de peine à montrer quel profit le « roi des barricades » aurait eu à combattre les principes de la Sainte-Alliance et quelle influence il aurait pu ainsi acquérir sur le mouvement libéral italien.

Comme on le voit, c'est une étude importante des origines de l'unité italienne, où les questions essentielles sont clairement et fortement analysées, et qui prend une bonne place dans la littérature historique du « Risorgimento ». J. A.

— Après M. B. Croce, qui avait fait la bibliographie de Vico, et M. Nicolini, qui avait fait celle de Giannone, M. Nino CORTESE vient de publier un travail analogue sur Colletta, le grand historien napolitain, dont la *Storia* reste une œuvre capitale pour l'histoire de l'Italie du Sud de 1734 à 1825 (*Saggio di bibliografia Collettiana*. Bari, Laterza, 1917, in-8°, 87 p.). Sa publication se recommande par ses qualités d'érudition attentive et de critique intelligente : elle comporte trois parties, la première donnant l'énumération des œuvres publiées et inédites de Colletta, la seconde fournissant des renseignements biographiques sur l'historien napolitain, la troisième, enfin, déterminant la valeur et la fortune de la *Storia*. G. BN.

— Au moment où Venise se trouve sous la menace de l'invasion austro-allemande, il n'est pas inopportun de signaler une publication consacrée par le Comité régional vénitien pour l'histoire du *Risorgimento* à la chute de la domination autrichienne à Venise, en 1866, et publiée lors des fêtes qui ont commémoré, l'an passé, le cinquantenaire de cet événement (*l'Ultima dominazione austriaca e la liberazione del Veneto nel 1866*. Chioggia, Vianelli, 1916, 430 p.). Différents auteurs ont collaboré à cette publication : le sénateur A. di Prampero, les professeurs Dazzi, Solito et Comti; mais les études les plus importantes et les plus intéressantes sont dues à M. F. N. Mocenigo, qui fournit des renseignements forts utiles sur la régence de l'archiduc Maximilien, les pratiques administratives, l'esprit public à Venise et ajoute de nouveaux faits à ce qu'on savait déjà sur les frères Bandiera, que l'Italie contemporaine considère, à juste titre, comme des héros du *Risorgimento*. G. BN.

— M. L. Pingaud n'a pu attendre, pour composer sa thèse sur l'histoire de la République italienne, ni la *Raccolta*, entreprise par les « Lincei » sous l'impulsion de M. L. Luzzatti et où paraîtront les procès-verbaux des assemblées italiennes, ni le travail fort intéressant consacré par M. Luigi RAVA au Parlement cispadan de Bologne (*Il*

Digitized by Google

primo Parlamento elettivo in Italia : il Parlamento della Repubblica cispadana a Bologna, aprile-maggio 1797, Bologne, tip. Gamberini-Parmeggiani, 1915, in-4°, 70 p.). Ce Parlement, élu selon des modalités démocratiques par les populations au sud du Pô, s'ouvrit le 26 avril 1797 ; les études et les textes publiés par M. Rava en éclairent très suffisamment l'histoire, puisqu'on trouve dans son mémoire les décisions du Comité pour la vérification des pouvoirs, le texte de convocation du Parlement par le Sénat de Bologne, la chronique de la séance inaugurale, la bibliographie des actes, la composition des Conseils des Trente et des Soixante, l'analyse des vingt-sept séances du Parlement, les décisions du Conseil des Trente, particulièrement en ce qui touche les affaires financières de la République cispadane, et les rapports de celle-ci avec le général Bonaparte lors de la fondation de la République cisalpine, le texte de la loi sur l'emprunt forcé, la constitution cispadane, la liste des fonctionnaires et des députés de la Cispadane, enfin l'analyse critique des faits qui ont amené la disparition de celle-ci. Par ce mémoire considérable, M. Rava est tout désigné pour publier dans la *Raccolta* des « Lincei » les procès-verbaux du Parlement cispadan, dont la présente étude est comme la magistrale introduction. G. Bn.

— On connaît les arguments employés par les neutralistes italiens contre l'attitude de l'Angleterre dans la grande guerre. Qui voudra les réfuter trouvera de bons matériaux dans l'excellente brochure de M. Adolfo Colombo, directeur du musée historique du *Risorgimento* de Turin, sur les rapports de l'Italie et de l'Angleterre de 1815 à 1870 (*l'Inghilterra nel Risorgimento italiano*, Milan, Casa editrice del Risorgimento, [1917], in-18, viii-72 p.; prix : 1 l.). Utilisant intelligemment des publications connues, dont la bibliographie est dressée à la fin de l'opuscule, et quelques documents inédits, parmi lesquels les lettres d'E. d'Azeglio à sa famille, M. Colombo étudie les fluctuations de l'opinion et de la politique anglaises vis-à-vis des affaires et des personnalités italiennes pendant tout le xix[e] siècle ; il caractérise très nettement l'attitude de la reine Victoria, de Palmerston, de Russell et de Gladstone ; il raconte comment les exilés italiens de 1821, puis Mazzini et Garibaldi ont réussi à susciter chez les Anglais, assez réfractaires à l'enthousiasme, certains élans qui ont eu des conséquences pratiques fort heureuses pour l'Italie. Il ne nie pas d'ailleurs qu'à plus d'une reprise l'italophilie du gouvernement anglais s'est trouvée gênée par les initiatives de la France, qu'on accusa de poursuivre, au-delà des Alpes, une politique plus ou moins hypocrite d'asservissement. Souhaitons la disparition de ces défiances de jadis entre les nations de l'Entente, associées aujourd'hui dans la même œuvre de libération et de justice. Des travaux comme celui de M. Colombo ne peuvent que servir à l'élaboration d'un idéal commun entre les démocraties occidentales. Sur les rapports de la France et de l'Italie, il nous faudrait un opuscule analogue. Ajoutons qu'une éloquente préface de M. Vit-

Digitized by Google

torio Cian, désormais adepte convaincu de l' « interventisme », ouvre l'opuscule de M. Colombo ; illustré de quelques portraits et fac-similés, il se présente dans les meilleures conditions. G. Bn.

— Dans l'excellente petite collection des *Pagine dell' ora*, on a eu raison de publier le discours prononcé à Turin, le 22 juillet 1917, lors de l'inauguration du monument consacré au célèbre révolutionnaire, par M. Francesco Ruffini, alors ministre de l'Instruction publique, sur *l'Insegnamento di Mazzini* (Milan, Trèves, 1917, in-18, 58 p.). M. Ruffini n'a pas eu de peine à trouver dans les œuvres de Mazzini les textes qui apparentent ses conceptions en politique internationale à celles de l'Entente : antagonisme des démocraties et des absolutismes, sentiment profond de l'idée de patrie, danger du cosmopolitisme antipatriotique, valeur de la solidarité internationale, qui condamne et annule les thèses neutralistes, telles sont les idées essentielles de Mazzini. Dans un appendice, M. Ruffini oppose les définitions de la nationalité telle que l'ont conçue Mazzini et Mancini : quoique l'un et l'autre aient puisé une partie de leurs doctrines dans les sociétés secrètes de la Péninsule, ils diffèrent en ce sens que Mazzini fait reposer l'idée de nationalité sur des éléments essentiellement moraux et que Mancini la considère déterminée par des facteurs principalement matériels. — Dans la même collection, M. Tancredi Galimberti énumère *I martiri irredenti della nostra guerra* (1917, in-18, 56 p.). S'adressant à des étudiants, il devait s'attacher à rappeler principalement l'héroïsme des étudiants et des professeurs qui se sont sacrifiés, au cours de la guerre actuelle, pour l'idéal de la patrie italienne. Mais il ne pouvait passer sous silence, cependant, les exploits et la tragique fin de deux patriotes dont la mémoire restera vivante chez les peuples de l'Entente, Cesare Battisti et Nazario Sauro. Ces exemples d'idéalisme, de patriotisme, d'enthousiasme et d'abnégation ne seront pas les seuls que l'Italie donnera au monde ; mais il était bon, dès maintenant, de rappeler les noms de tous ceux qui attestent les vertus profondes de la race et symbolisent ses espérances. — G. Bn.

— M. Paul Adam. *La terre qui tonne* (Paris, Chapelot, 1917, in-18, xiv-379 p.; prix : 3 fr. 50). — La plus grande partie de ce livre concerne l'Italie. Nous en avions déjà lu quelques chapitres dans la *Revue de Paris*, la *Revue hebdomadaire*, la *Grande Revue*, et nous avions déjà été frappé de l'inutile lyrisme, de la grandiloquence perpétuelle avec lesquels l'auteur a traité l'âpre sujet de la guerre. Qu'il s'agisse de l'Artois et de la Champagne ou du front des Dolomites et de l'Isonzo, M. Paul Adam ne fait que diluer, en de longues pages hérissées d'adjectifs trop colorés, ses impressions personnelles, jusqu'aux sentiments spéciaux qui l'animent lorsqu'un obus éclate, lorsque des balles sifflent trop près de lui. Des efforts prodigieux accomplis par les Italiens sur leur difficile front, il a bien retenu et décrit quelques-uns ; mais d'inutiles réminiscences d'histoire romaine ou napoléonienne, des comparai-

Digitized by Google

sons truculentes et souvent inexactes diminuent l'intérêt des descriptions trop rapides de M. Paul Adam. Après tout, il n'a fait au front italien qu'un court voyage en juillet 1916. D'explications militaires et d'interprétations politiques des faits, d'études géographiques des régions parcourues, il n'en est point dans le volume de M. Paul Adam. Ces notations impressionnistes relèvent de la littérature et non de l'histoire. G. Bn.

Histoire de Pologne.

— M. Noir et Z. L. Zaleski. *L'effort vital de la Pologne contemporaine* (Paris, Fischbacher, in-8°, 70 p.; prix : 1 fr.). — La Pologne, après avoir été la victime de l'Europe, semble aujourd'hui destinée à renaître, quelle que soit l'issue de la guerre, puisque tous les belligérants lui ont promis l'autonomie. Cette promesse s'explique par l'importance de la question polonaise, par la vitalité nationale qui a survécu à l'indépendance. C'est parce que les États voisins sont conscients de cette force qu'ils cherchent à la développer à leur profit en renonçant à leur politique traditionnelle. Les auteurs de cette étude nous donnent un aperçu de cette « réalité polonaise », qui est restée « vivante, profondément vivante, intensivement vivante », en nous indiquant les caractères différents de cette vie nationale dans les trois États entre lesquels est répartie la Pologne actuelle. En Prusse, les éléments polonais ont fléchi devant l'invasion étrangère, tandis qu'en Russie ils reprennent constamment l'avantage et qu'au conflit moral s'ajoute un mouvement social favorisé, depuis 1905, par une liberté relative. Mais c'est en Autriche principalement que la Pologne a pu cultiver ses restes de vie nationale. Dans cette monarchie disparate et nécessairement anarchique, un semblant d'autonomie était possible, et c'est en Galicie, à Cracovie, à Léopol, que s'est conservée la vie intellectuelle de la Pologne. On s'explique donc que certains esprits, tant en Pologne que dans les Empires centraux, semblent accepter l'idée d'une solution autrichienne de la question polonaise. — R. D.

Digitized by Google

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

FRANCE.

1. — **Annales révolutionnaires.** 1918, janvier-février. — Albert MATHIEZ. Le carnet de Robespierre. Essai d'édition critique (ce carnet est un aide-mémoire qui paraît se rapporter aux événements de septembre à décembre 1793. Texte complet, annoté. Réfute une opinion très anciennement exprimée par M. Welschinger). — Léon DUBREUIL. L'idée régionaliste sous la Révolution. II. De l'hostilité contre les Parlements (c'est pour mutiler les Parlements et réduire l'étendue de leur ressort que l'on organisa les départements) — Henriette PERRIN. Le club des femmes de Besançon. II. Les étapes de son existence. — G. VALLÉE. L'École centrale de la Vienne : le régime scolaire; les résultats; fin (ces écoles avaient de graves défauts : une direction souvent anarchique, une fâcheuse division des études, un esprit d'indiscipline chez les écoliers; elles avaient aussi leurs avantages : l'enseignement des sciences, de l'histoire, des lettres françaises y tenait sa juste place, celui du latin était relégué au deuxième plan. On pouvait les réformer; Bonaparte préféra les supprimer et les remplacer par l'internat des lycées à type cloîtré et militaire, qui convenait mieux au nouveau régime politique de la nation). — Étienne BABEY. Souvenirs inédits sur la Restauration; suite : la Sainte-Alliance, la censure. — Gustave ROUANET. Les journaux de Thibault et de Coster, d'après une publication récente; suite : le journal de Coster (fait ressortir la grande importance du journal de Coster dans ses trois parties : Bulletin du clergé, Bulletin de la noblesse, Bulletin du tiers état, fondues ensuite en une seule, le Journal des états généraux ou Bulletin de l'Assemblée nationale). — A. MATHIEZ. La presse subventionnée en l'an II. — ID. Les prêtres et les serments après le 10 août 1792. — Maurice DOMMANGET. Une pierre de la Bastille à Senlis en 1792. — ID. Le pain d'escourgeon à Boulogne-sur-Mer en l'an II.

2. — **Le moyen âge.** 2e série, t. XIX (1915-1916), juillet-décembre 1916. — M. PROU. Compte de la Maison de l'Aumône de Saint-Pierre de Rome, juin 1285-mai 1286 (extrait de la série des *introitus et exitus* aux archives du Vatican. Intéressant au point de vue de l'histoire économique; suite du texte au fascicule suivant). — VALLS-TABERNER. Une lettre de Guillaume Durand le Jeune à Jacques II d'Aragon (en 1315, en réponse à une lettre de recommandation qui lui avait été

Digitized by Google

remise par les ambassadeurs du roi d'Aragon). — A. FLICHE. L'élection d'Urbain II (cette élection « a été rigoureusement conforme au décret de Nicolas II [de 1059], mais, en ce qui concerne la procédure suivie, elle a été marquée par une double innovation : 1° le choix d'Eudes d'Ostie a été mis en avant par ses deux prédécesseurs : Grégoire VII et Victor III ; 2° l'élection ayant eu lieu pour la première fois hors de Rome, l'on a obtenu le *consensus* du clergé et du peuple au moyen du vote par mandat »). — V. CARRIÈRE. Verdun et les Russes (l'ancien nom *Urbs Clavorum* serait une altération d'*Urbs Slavorum* et évoquerait le souvenir d'une ancienne colonie sarmate). = C.-rendus : *H. Prentout.* Étude critique sur Dudon de Saint-Quentin (R. Poupardin rejette l'hypothèse de l'utilisation par Dudon de nombreuses sources écrites, pour s'en tenir à celle d'une tradition presque purement orale). — *L. Delisle* et *E. Berger.* Recueil des actes de Henri II, roi d'Angleterre (nombreuses corrections de détail proposées par J. de Font-Réaulx). = T. XX (1917-1918), janvier-juin. G. HUET. Notes d'histoire littéraire. II. Le roman d'Apulée était-il connu au moyen âge? (cela est douteux). — J. MIRET Y SANS. Lettres closes des premiers Valois (de Philippe VI, Jean le Bon, du dauphin Charles, de Louis d'Anjou, de Marie, fille de Jean le Bon, et de Charles VI ; lettres extraites des archives de la couronne d'Aragon; un fac-similé). = C.-rendus : *G. Aclocque.* Les corporations, l'industrie et le commerce à Chartres, du XI^e^ siècle à la Révolution (examen approfondi en vingt-cinq pages par G. Espinas). — *Delaborde.* Recueil des actes de Philippe Auguste (quelques observations critiques par Levillain).

3. — Revue de l'histoire des colonies françaises. 1917, 3^e^ trimestre. — Albert GUIGUE. La carrière coloniale de Mengaud de La Hage (en 1772, il prend le commandement du côtre « la Sauterelle » et part de Lorient pour l'Ile de France; revient à Lorient en 1777; dans l'intervalle, fait une série d'explorations; dessine quelques cartes de la côte sud de Madagascar; écrit un excellent rapport sur cette côte qui est reproduit ici, ainsi qu'un récit de son voyage envoyé à sa famille; en appendice, M. H. FROIDEVAUX fait le catalogue des documents cartographiques de Mengaud de La Hage conservés aux archives des cartes et plans de la Marine). — Henri FROIDEVAUX. L'exposition d'art marocain au pavillon de Marsan; ses enseignements historiques (l'exposition a montré qu'il a existé un art arabo-marocain, proche parent de l'art hispano-arabe, mais ayant son individualité propre; il a existé aussi un art juif au Maroc; nombreuses photographies). = C.-rendus : *Georges Hardy.* Une conquête morale : l'enseignement en Afrique orientale française (plein d'idées et de faits, de vie et d'humour). — *Jean Longnon.* Les Français en Grèce au XIII^e^ siècle (intéressant). — *René Cagnat.* Djemila, colonie militaire de Nerva (la thèse semble certaine). — *J. Monteilhet.* Une tournée diplomatique du gouverneur Schmaltz sur le Sénégal, mai 1819 (très intéressant

Digitized by Google

projet de colonisation). — *Charles Vellay*. Billaud-Varenne en Guyane (d'après ses lettres qui vont de 1812 à 1816; elles ne se rapportent qu'aux dernières années de son séjour qui dura de juillet 1795 à 1816). = 4e trimestre. Henri MALO. L'affaire Blas Michael (récit d'un coup de main tenté en 1687 par un aventurier corse, Blas Michael, avec une galiote nommée *la Pipe*, contre notre quartier du Petit-Gouve à Saint-Domingue; l'expédition échoua; Blas Michael fut rompu vif et sa tête attachée à une potence). — A. MARTINEAU. Le premier consulat de France à Bassora, 1739-1745; suite et fin (situation à Bassorah à la mort de M. de Martinville; l'intérim de M. Gosse, 1741-25 août 1742; le consulat de M. Otter, 1742-8 mai 1743; le consulat de M. Gosse, 1743-15 juillet 1745; à cette dernière date, la Compagnie des Indes renonça à l'entretien du consulat qui ne couvrait plus ses frais; aussi bien n'avait-elle jamais songé à transformer ses comptoirs commerciaux à Bassorah en établissements politiques). — Victor DEMONTÈS. Les instructions données par le maréchal Soult, ministre de la guerre, à Bugeaud au sujet de la colonisation de l'Algérie (13 août 1841; document très intéressant publié avec de nombreuses notes). = C.-rendu : *George M. Wrong*. The fall of Canada (exact, précis, fait avec soin; quelques objections présentées à l'auteur).

4. — Revue de l'histoire des religions. 1917, septembre-octobre. René DUSSAUD. Les dates des prophéties d'Ézéchiel (sur onze dates données par Ézéchiel, neuf concernent les événements qui préparent ou suivent immédiatement la prise de Jérusalem par les Chaldéens en 586; M. Dussaud dresse un tableau de toutes les dates contenues dans le livre du prophète). — Ascanio MELE. Les épitres de saint Paul dans leurs rapports avec l'Évangile (article en italien). — Évariste LÉVI. Mûlai Bûchta-L.-Khammâr (c'est un saint marocain du XVIe siècle. Il mourut en 1589 et fut enterré au pied du Djebel Amargû; on se disputa ses reliques; beaucoup de chérifs marocains prétendent se rattacher à lui). = C.-rendus : *Alfred Loisy*. La religion (livre très émouvant; l'auteur s'efforce d'établir que la ruine des religions positives n'implique pas la disparition du sentiment religieux). — *Th. Mainage*. La psychologie de la conversion. — *Id.* Le témoignage des apostats (deux livres d'un ton très tranchant). — *E. Podechard*. L'Ecclésiaste (va au fond des questions; de la pondération et du bon sens). — *René Dussaud*. Le sacrifice en Israël et chez les Phéniciens (plein d'idées neuves et d'hypothèses originales).

5. — Revue des études anciennes. 1917, octobre-décembre. — M. HOLLEAUX. Textes gréco-romains, VIII. La prétendue lettre de Cn.Manlius Volso à Héraklée-du-Latmos (cette lettre a été écrite non point en Asie par le consul Cn.Manlius qui y commandait, mais à Rome, non point à l'époque où les Hérakléotes ouvrirent leurs portes aux Romains, mais plus tard, dans le courant de l'année 188, et elle répondit à une démarche faite auprès du sénat romain. Elle est due

Digitized by Google

par suite à l'un des deux consuls en exercice en 188, M. Valerius ou C. Livius). IX. Le décret de la ville thrace de Dionysopolis en l'honneur d'Akornion (correction au texte de Dittenberger, *Sylloge*², 342). — C. JULLIAN. Notes gallo-romaines. LXXVI. Au sommet de la Madeleine de Tardets (en Soule, dans le pays basque; à propos de l'autel élevé par un citoyen romain, C. Valerius, à la divinité Herauscorritshe). — J. FEUVRIER. A propos des carrières de pierre de Dôle, Saint-Ylie, Sampans, Damparis (quelques-unes de ces carrières étaient sans doute employées à l'époque romaine et peut-être plus tôt encore). — J. GRUAZ. Chez les Helvètes de Lausanne (M. Jullian signale une série de brochures de M. Gruaz sur le bourg helvète de *Lousonna;* à cette analyse M. Gruaz ajoute une note complémentaire). — C. JULLIAN. Chronique gallo-romaine. = C.-rendus : *G. Contenau.* Umma sous la dynastie d'Ur (reconstitution vraiment historique de la vie provinciale en Chaldée un siècle ou deux avant Abraham). — *Paul Huvelin.* La deuxième guerre punique (récit vivant, frémissant, lumineux). — *Suzan H. Ballou.* The manuscript tradition of the Historia Augusta (bon). — *A. Piganiol.* L'impôt de capitation sous le bas-empire romain (hypothèse très séduisante). — *J. Hannezo.* Les voies antiques du département de l'Ain (de véritables révélations). — *R. Montandon.* Coup d'œil sur les époques préhistorique, celtique et romaine dans le canton de Genève et les régions limitrophes (résumé avec une bibliographie très riche). — *Donald Atkinson.* The romano-british site of Lowbury-Hill in Berkshire (résultats des fouilles faites par l'auteur). — *Maurice Wilmotte.* Le Français a la tête épique (apporte beaucoup de lumières sur les origines de notre épopée).

6. — **Revue des études historiques.** 1917, octobre-décembre. L. MISERMONT. Les Français mis à la bouche du canon à Alger en 1683, avec le consul Jean Le Vacher, et le canon appelé « Consulaire » (le P. Le Vacher est mort dans la matinée du 28 juillet 1683, et non le 29 juillet, comme le porte l'inscription commémorative; un certain nombre de Français, probablement dix, furent exécutés dans la même journée du 28. Le canon le « Consulaire » fut pris à Alger le 5 juillet 1830 et érigé sur la place d'armes de Brest le 27 juillet 1833. Sa vraie place serait à Alger, où il mit en pièces le corps du vieux consul français). — A. BRITSCH. La guerre d'autrefois dans les Flandres : le mutilé de Ramillies, 1706 (il s'agit du chevalier de Feuquerolles qui servait dans la compagnie des gendarmes de la garde; il avait dix-neuf ans en 1706; ses blessures à Ramillies lui firent perdre la vue. Il sollicita dans la suite une pension et dicta pour émouvoir les puissants le récit de la bataille et de ses malheurs; M. Britsch s'est servi de ce document pour écrire cet article très émouvant). — Pierre RAIN. Les centenaires de la Restauration : chronique de 1817 (éphémérides de cette année). — Baron DE BAYE. Trois amis, Joukovsky, prince Pierre Wiazemsky, Pouchkine; suite (biographie de Pouchkine, 1799-1837). = C.-rendus : *J.-B. Coissac.* Les Universités d'Écosse de 1410 à 1560 (important).

Digitized by Google

— *Condivi.* L'œuvre littéraire de Michel-Ange avec la vie du maître, traduction de *Boyer d'Agen* (le commentaire de l'œuvre de Condivi laisse à désirer). — *Léonard de Vinci.* Traité du paysage, traduction et commentaire par Péladan (le traité est formé par des parties de l'œuvre de Léonard). — *Henri Beraldi.* Le passé du Pyrénéisme; t. III (contient la biographie de Ramond). — *B. Auerbach.* Les races et les nationalités en Autriche-Hongrie; 2e édition (documentation riche et sûre). — *B. Bareilles.* Les Turcs; ce que fut leur empire; leurs comédies politiques (important surtout pour la période contemporaine). — *Louis Dumur.* Les deux Suisses, 1916-1917 (vingt et une chroniques parues dans le « Mercure de France »). — *Charles Stiénon.* L'expédition des Dardanelles (a immortalisé les inutiles exploits des nouveaux Croisés). — Ouvrages sur la guerre que nous avons signalés.

7. — Revue des études napoléoniennes. 1918, janvier-février. — Édouard DRIAULT. Rome et Napoléon (comment Napoléon en vint logiquement à la pensée de mettre à Rome la capitale de l'empire romain restauré par lui; des projets qu'il forma et des ordres qu'il donna pour organiser la nouvelle Rome et la rendre digne du rôle qu'il lui réservait). — Paul VAN TIEGHEM. Napoléon Ier et Ossian (résumé par l'auteur même de la volumineuse étude qu'il vient de consacrer à Ossian en France). — André AUZOUX. La mission de l'amiral Leissègues à Alger et à Tunis, 1802 (esquisse la politique du Premier consul à l'égard des États barbaresques; la mission de l'amiral Leissègues en est un épisode significatif). — J.-J. TROMELIN. Itinéraire d'un voyage fait dans la Turquie d'Europe d'après les ordres de Son Excellence le général en chef Marmont, duc de Raguse, par un officier d'état-major de l'armée de Dalmatie, dans l'automne de 1807; suite et fin.

8. — Revue historique de la Révolution française. 1917, juillet-septembre. — Commandant WEIL. Un aventurier peu connu du siècle dernier : Conti à la cour du duc et de la duchesse de Chablais (Conti est un aventurier qui avait réussi à capter la confiance de la duchesse de Chablais, sœur du roi de Sardaigne Victor-Emmanuel Ier; à la demande de sa sœur, le roi, par faiblesse, avait consenti à lui conférer les plus enviables dignités : en 1815, Conti était comte, général, « petit Grand » et il n'était pas satisfait. C'est seulement en 1822 que l'on parvint à débarrasser la duchesse de cet intrigant qui la terrorisait). — Gabriel VAUTHIER. Le rétablissement de l'École de Rome (supprimée par un décret du 24 novembre 1792, cette École fut rétablie par la loi du 3 brumaire an IV et Suvée nommé directeur par arrêté du 23 février 1798; il ne put partir que dans l'automne de 1799. Il mourut à Rome en 1807). — Otto KARMIN. Autour des négociations financières anglo-prusso-russes de 1813; suite. — Élie REYNIER. La vie municipale de Privas sous l'Ancien régime. — Le registre de

Digitized by Google

correspondance de Roger DUCOS, en mission à Landrecies, 1er germinal-10 fructidor an III, publié et annoté par M. Maurice DUSSARP; suite. — Joseph CLÉMANCEAU. Notes sur les États généraux et l'Assemblée constituante, publiées par M. F. UZUREAU; suite (du 15 juillet 1789 au 21 juin 1790). — F. UZUREAU. Quelques lettres de soldats républicains en Vendée, ans II-III. — Gabriel VAUTHIER. Citations militaires, ans II-VII. — Otto KARMIN. A propos du rôle de la franc-maçonnerie dans la Révolution.

9. — Journal des savants. 1917, octobre. — M. COLLIGNON. Le trésor de Berthouville (d'après le volume consacré à cette découverte par M. Babelon. Elle fut faite le 21 mai 1830 près de Bernay, Eure, et consistait en plus de cent objets d'argent offerts, antérieurement au milieu du IIIe siècle de notre ère, à un temple de Mercure qui se trouvait dans le voisinage). — L. BRÉHIER. La transformation de l'Empire byzantin sous les Héraclides. II (d'après le livre russe de J. Koulakovsky; fin du règne d'Héraclius; causes de la décadence sous ses successeurs). — P. FABIA. Le vieux Lyon. Un siècle d'études lyonnaises sur la topographie et l'archéologie de Lyon (d'après les travaux d'Emmanuel Vingtrinier et surtout le catalogue du musée temporaire du vieux Lyon qui avait été constitué à l'exposition internationale urbaine à Lyon en 1914. Ce catalogue a été dressé par M. Félix Desvernay). — L.-A. CONSTANS. Les fouilles d'Ostie depuis 1914 (porte d'époque républicaine; Mithræum, les boulangeries, la place des corporations). = C.-rendus : *Raymond Henry Lacey.* The equestrian officials of Trajan and Hadrian (fait avec soin et méthode). — *Carolina Lanzani.* Mario e Silla, 87-82 a. Chr. (a beaucoup d'indulgence pour le parti démocrate). — *Montgomery Hitchcock.* Irenaeus of Lugdunum, a study of his teaching (intéressant et de lecture facile). — *Henri Courteault.* Documents pour servir à l'histoire de l'occupation française du royaume de Naples sous Louis XII (quatre-vingts lettres adressées à Jean Nicolay de 1501 à 1503). — *H. Breuil, H. Obermaier, Willoughby Werner.* Peintures et gravures murales des cavernes paléolithiques. La Pileta, à Benajoan (près Malaga; les peintures se rangent par ordre d'ancienneté en trois catégories : les jaunes, les rouges, les noires). = Novembre. Ed. CUQ. Les successions vacantes des citoyens romains tués par l'ennemi sous le règne de Claude (d'après une inscription trouvée à Volubilis, au Maroc, par le lieutenant Louis Chatelain). — L. BRÉHIER. La transformation de l'Empire byzantin sous les Héraclides. III (les Héraclides s'éteignent en 711, lors de l'assassinat de Justinien II; politique des derniers représentants de cette maison). — J. LESQUIER. Les papyrus grecs de la Rylands library (à Manchester; un second tome contenant ces documents vient d'être édité par J. de M. Johnson, Victor Martin et A.-S. Hunt; analyse de ces nouveaux textes). — H. OMONT. L'édition du *Satyricon* de Pétrone par La Porte du Theil (les deux premiers volumes étaient imprimés, le troisième en partie déjà composé et l'édi-

Digitized by Google

teur Baudouin en réclama avec insistance l'achèvement; mais l'édition fut détruite. Il subsiste quelques exemplaires du tome II, de la page 1 à 320, et un exemplaire d'épreuves des trois volumes à la Bibliothèque nationale, imprimés, Réserve, p Z 562-564). = C.-rendus : *G. de Sanctis.* Storia dei Romani, t. III (remarquable). — *Bertha Carr Rider.* The greek House, its history and development from the neolithic period to the hellenistic age (a réuni les matériaux de ce sujet). = Décembre. M. PROU. Les chartes et les sceaux du comté de Rethel (d'après la publication de H.-L. Labande; signale quelques fautes de lecture et certaines inadvertances, mais rend justice à cette belle publication). — Ed. CUQ. Les successions vacantes des citoyens romains tués par l'ennemi sous le règne de Claude, d'après une inscription de Volubilis. II (privilèges accordés à Volubilis aux incolae : l'immunité de dix ans, concession de la cité romaine, le conubium avec les femmes pérégrines). — V. CHAPOT. L'au-delà dans l'art grec et romain (au temps de l'Empire romain, d'après le livre de Mrs. Arthur Strong, « livre luxueux, charmant de bonne grâce, de conviction ardente et de spontanéité, d'un tour poétique et enthousiaste qui rend avenante l'érudition et où se trouve condensée la matière de nombreuses conférences aux États-Unis »). — Henri CORDIER. Baghdad (histoire sommaire de cette ville depuis sa fondation par el Mansour, à la fin du VIII[e] siècle, jusqu'à sa prise sur les Turcs par Sir Stanley Maude, le 11 mars 1917). = C.-rendus : *Fr. Cumont.* Études syriennes (on loue la richesse des informations, la finesse des analyses et l'originalité des vues). — *C. Conti Rossini.* Principi di diritto consuetudinario dell' Eritrea (en réalité a esquissé l'histoire des tribus de l'Érythrée et les diverses phases du développement de leurs institutions sociales). — *J. Formigé.* Le prétendu cirque romain d'Orange (prouve de façon définitive qu'on a affaire non à un cirque mais à un stade romain). — *André Piganiol.* L'impôt de la capitation dans le bas empire romain (documentation sûre, raisonnements bien conduits, forme claire et précise). — ***. Le problème turc (très instructif sous une forme légère).

10. — Polybiblion. 1917, novembre-décembre. — Publications relatives à la guerre européenne; parmi elles : Le Crime (montre la responsabilité des gouvernants d'Allemagne et d'Autriche; mais le peuple allemand a aussi sa très grande part de responsabilité); *Ricardo León.* Europa tragica (œuvre d'un Espagnol catholique qui a subi la suggestion allemande); *Alberto Insúa.* Páginas de la guerra. Por Francia y por la Libertad (série d'articles francophiles parus dans l'ABC et mis au point); *F.-G. Nicolaï.* Die Biologie des Krieges (œuvre d'un partisan convaincu de la paix, ami passionné de l'humanité, esprit ouvert aux grandeurs et aux beautés de toutes les civilisations, appartenant à la lignée de ces idéalistes allemands qui semblaient disparus de nos jours). — Denis ROCHE. Publications ayant trait à la Russie (Vladimir Soloviev, Hermione Poltaratzky, Michel Bakounine, Jacques

Digitized by Google

Bainville, Charles Rivet, Jean Finot). — *Victor Bérard.* Les « Prolégomènes à Homère » de Frédéric-Auguste Wolf (très convaincant). — *Ernest Babelon.* Le Rhin dans l'histoire; t. II (monument en l'honneur du Rhin français). — *Auguste Longnon.* Documents relatifs au comté de Champagne et de Brie, 1172-1361; t. III (excellent). — *Gabriel Fleury.* François Véron de Fortbonnais, 1722-1800 (consciencieuse biographie de ce financier, adversaire des physiocrates). — Calendar of the correspondance of George Washington with the officiers, prepared by *John C. Fitzpatrick;* 4 vol. (catalogue très clair avec un index très développé). — *A. Mathiez.* La victoire de l'an II (conforme à la pure légende de l'histoire révolutionnaire). — *F. Barbey.* Félix Desportes et l'annexion de Genève à la France, 1794-1799 (article très dur pour Desportes, « rejeton de l'épicerie normande »). — *A. C. Coolidge.* Origins of the triple alliance (exposé clair et solide). — *Louis de Joantho.* Le triomphe de la Marseillaise (rien de bien nouveau; l'auteur de l'article, qui a jadis parlé sans aménité de la Marseillaise et de Rouget de Lisle, n'a pas changé d'avis). — VISENOT. Récentes publications illustrées.

11. — Revue critique d'histoire et de littérature. 1917, 24 novembre. — *Jean de Maupassant.* Abraham Gradis (excellent). — *O. Nippold.* Die Gestaltung des Völkerrechts nach dem Weltkrieg (très remarquable, surtout en ce qui regarde le droit des gens; le droit de la guerre est plus flottant parce qu'il est beaucoup difficile à faire respecter). — *Whitney Warren.* L'irrédentisme italien (l'auteur adopte le point de vue italien, très hostile, comme on le sait, aux prétentions des Yougoslaves). = 1er décembre. *O. Nippold.* Der deutsche Chauvinismus (réédition augmentée d'un livre écrit avant la guerre, où l'auteur a recueilli un grand nombre d'articles, d'extraits de livres et de brochures où déjà, en 1912 et 1913, apparaissait chez les Allemands, avec tout leur orgueil, leur certitude d'une rapide et fructueuse victoire, la volonté de faire la guerre. L'auteur est un Suisse, membre de la « Conciliation nationale ». Son réquisitoire est d'autant plus accablant). — *H. Schlieren.* Die deutsche Diplomatie (vive critique de la diplomatie allemande et de son recrutement, par un Allemand qui a dû chercher en Suisse un lieu pour penser et pour écrire librement). — *E.-G. Carillo.* Au cœur de la tragédie. Sur le front anglais (remarquable). — *Onésime Reclus.* Un grand destin commence (dernier écrit d'un géographe éminent qui fut aussi, à sa manière, un poète; il préconise l'extension de la domination française en Afrique au détriment même de nos possessions en Asie). — *J. Krek.* Les Slovènes (bon). — Bulletin of the school of oriental studies. London institution. — *P. Huvelin.* Une guerre d'usure. La deuxième guerre punique (curieux rapprochements avec la présente guerre). = 8-15 décembre. *J. Clédat.* Le monastère et la nécropole de Baouit; t. II, fasc. 1 (note un certain nombre de survivances indigènes dans l'art copte). — Notizie degli Scavi; vol. XIV, fasc. 3-4. — *Alfred Rufer.*

Digitized by Google

Der Freistaat der III Bünde and die Frage des Veltlins, 1796-1797; t. II (beaucoup de renseignements nouveaux). — *P. Vidal de La Blache.* La France de l'Est. Lorraine-Alsace (important, très instructif pour l'avenir de la France). — *Jos. Reinach.* La guerre de 1914-1917. Les Commentaires de Polybe. Onzième série. — Baron *Kervyn de Lettenhove.* La guerre et les œuvres d'art de Belgique (inventaire des dommages causés par l'invasion allemande aux monuments et aux œuvres d'art, avec plus de cent photographies directes. Irréfutable témoignage du vandalisme scientifique commis par les Barbares). — *Sokolovitch.* Le mirage bulgare et la guerre européenne (le « mirage », c'est la suite des erreurs commises par la diplomatie de l'Entente au sujet de la Bulgarie). — *Bain* et *Miladinovitch.* Précis d'histoire serbe (rapide, intelligent et utile précis). = 15-31 décembre. *A. Hurd.* Sea power (travail de vulgarisation bien conçu, mais hâtivement exécuté). — *O. Guéhéneuc.* La bataille navale du Jutland, 31 mai 1916 (très instructif). — *G. Arbouin.* Les nations d'après leurs journaux (livre trompeur; pour apprécier la valeur de la grande presse, il faut en connaître et en montrer les ressorts cachés; si ce sont les gros financiers qui font les gros tirages, on ne saurait affirmer que chaque pays a la presse qu'il mérite). — *G. Hoog.* La guerre des nations, 1914. Les racines du conflit (certaines affirmations fort contestables, comme de dire que la France a été « jetée dans la guerre par l'appel russe à sa loyauté »; ce sont les mensonges allemands du 3 août qui ont déchaîné la guerre). — *C. L. Powell.* English domestic relations, 1487-1653 (entre autres points, l'auteur discute les traités de Milton sur le divorce et ses idées sur le féminisme). — *L. Lévy-Schneider.* Les soldats de la Révolution (utile résumé). — *H. Cordey.* Edmond de Pressensé et son temps, 1824-1891 (remarquable). — *Fr. L. Bruel.* Inventaire analytique de la collection De Vinck; t. II (important). = 1918, 1er janvier. *R. Basset.* Mélanges orientaux et africains (beaucoup à prendre dans ce recueil de vingt-six articles pour l'histoire, la langue et la littérature, le folklore, les croyances des populations arabes et berbères de l'Afrique du Nord). — *Teddar.* The navy of the Restauration (bon). — *Alfred Stern.* Geschichte Europas 1848-1871. Bd. I (volume consacré à la période révolutionnaire de 1848-1854. Connaissance approfondie du sujet et de ses sources; louable effort d'impartialité, l'auteur voulant avant tout rester « bon Européen », ce qui l'empêche de juger avec la sévérité qui convient le gouvernement prussien et le servilisme du peuple allemand à un moment critique de son histoire). — *M. Varandian.* L'Arménie et la question arménienne (excellent; jugement sévère et justifié de la politique russe à l'égard des Arméniens). — *F. Macler.* Autour de l'Arménie (réunion d'articles qui constituent un large ensemble de faits précis, avec une abondante bibliographie). = 15 janvier. *H. Gauthier.* Le livre des rois d'Égypte. Recueil de titres et protocoles royaux. T. V : les empereurs romains (instrument de travail de première utilité). — *Cl. Huart.* Le

Digitized by Google

Livre de la création et l'Histoire de Motahar ben Tahib El-Maqdisi; t. V (texte intéressant, qui contient beaucoup d'anecdotes sur Mahomet et ses quatre premiers califes; la traduction est beaucoup trop littérale et parfois inexacte). — *L. Laurand.* Manuel des études grecques et latines. Fasc. 4 : Géographie, histoire, institutions romaines (memento très méritoire et qui rendra des services). — *H.-M. Wiener.* The date of the Exodus (hypothèse ingénieuse). — *Ch. Bémont.* Le premier divorce de Henri VIII et le schisme d'Angleterre (intéressant; mais il n'est pas bien sûr que Harpsfield soit l'auteur de la Chronique latine du divorce). — *G. Dumesnil.* Ce qu'est le germanisme (pamphlet assez intéressant et instructif). — Commandant *Chenet.* Le sol et les populations de la Lorraine et des Ardennes (s'efforce de mettre en lumière l'importance de l'élément celtique dans cette région).

12. — Annales de géographie. 1917, 15 novembre. — P. VIDAL DE LA BLACHE. Les grandes agglomérations humaines. 1er article : Afrique et Asie (accroissement de densité de la population en Égypte dans l'antiquité et de nos jours; la Chaldée autrefois riche et peuplée, maintenant presque déserte et stérile; l'Asie centrale; la Chine et l'Inde; le Japon. « Chez toutes les sociétés agricoles qui ont essaimé des confins de la Libye à ceux de la Mandchourie, c'est le maniement de l'eau fournie par les pluies et les fleuves, la pratique de l'irrigation de plus en plus étendue qui ont été les grands facteurs du développement numérique »). — Yves CHATAIGNEAU. L'émigration vendéenne (étudie les causes et les courants de cette émigration qui transporte les habitants de la Vendée dans les départements voisins, où ils ont transformé l'économie rurale).

13. — Bulletin hispanique. 1917, octobre-décembre. — Pierre PARIS. Promenade archéologique à Bolonia (entre Tarifa et Barbate, dans la province de Cadix, un peu à l'ouest de Gibraltar, se trouve le site de Campo de Bolonia; une ville antique y étend ses ruines éparses; elle était peut-être le port de Belo dont parlent Strabon, Pline et Pomponius Mela; ruines trouvées en cet endroit : aqueduc, théâtre, débris de toutes sortes). — G. CIROT. Appendices à la chronique latine des rois de Castille; suite (passage en espagnol sur Bérengère et les Laras). — IDEM. L'espionnage en Espagne au temps de la Reconquête (d'après l'historien Rodrigue de Tolède; les deux faits cités se rapportent aux années 1065 et 1212). — A. MOREL-FATIO. Une lettre de sainte Thérèse (quelques corrections à la lettre CCLXXIV publiée par Vicente de la Fuente). = C.-rendus : *H. Breuil, H. Obermaier* et *W. Werner.* Peintures et gravures murales des cavernes paléolithiques. La Pileta, à Benajoan (importance de ces découvertes). — *Manuel Azaña.* Reims y Verdun (deux conférences faites à l'Ateneo de Madrid les 25 janvier et 25 mai 1907). — *Armando Palano Valdés.* La guerra injusta (articles adressés de Paris à un journal jadis plutôt francophile, *L'Imparcial*, qui depuis...).

Digitized by Google

14. — Bulletin italien. 1917, juillet-décembre. — J. MATHOREZ. Notes sur les Italiens en France, du XIII[e] siècle jusqu'au règne de Charles VIII; III (Italiens ayant reçu en France des bénéfices ecclésiastiques et des évêchés; Italiens venus en France à la suite des révolutions politiques de la péninsule). — F. PICCO et F. RAVELLO. La faute de Lorenzino de Médicis dans la réalité historique et dans une nouvelle de Marguerite d'Angoulême (il s'agit de Lorenzacio auquel Pierre Gauthiez a consacré un livre en France; article en italien; à suivre). — Émile PICOT. Les Italiens en France au XVI[e] siècle; XI (les Italiens dans les Universités françaises; les Français dans les Universités italiennes). — Louis HALPHEN. A propos d'une nouvelle revue historique italienne (la *Nuova rivista italiana;* elle veut réagir contre l'érudition allemande et elle a raison. « L'érudition et la critique ne sont point l'histoire; mais l'histoire vit d'érudition et de critique »).

15. — Revue archéologique. 1917, juillet-octobre. — Paul GRAINDOR. Inscriptions grecques (seize inscriptions trouvées à Athènes, trente et une à Mégare, une à Tenos; la plupart sont inédites; commentaires soignés). — H. BREUIL. Représentation d'armes ibériques sur les monuments romains de Provence (les armes ibériques ayant disparu d'assez bonne heure, il semble qu'on doive attribuer à ces monuments une antiquité plus haute qu'on ne l'a fait jusqu'à présent). — Pierre PARIS. La poterie peinte ibérique d'Emporion (après les découvertes faites, le problème de la poterie ibérique reste obscur; la céramique peinte a été importée et non fabriquée à Ampurias, et l'importation ne va pas sans confusion ni sans désordre). — Jean LESQUIER. L'arabarchès d'Égypte (l'arabarchès ou alabarchès est un administrateur des taxes mises sur la circulation; c'est le commandant en chef des douaniers. Cet article est un extrait d'un ouvrage qui paraîtra prochainement sous le titre : « L'armée romaine d'Égypte, d'Auguste à Dioclétien »). — D[r] GIESELER. Le mythe du dragon en Chine (longue étude de soixante-dix pages, où l'on étudie quels phénomènes, atmosphériques ou astronomiques, rappelle le dragon et aussi son rôle magique. Le dragon est le protecteur des générations qui se succèdent depuis six mille ans sur le sol chinois et c'est lui que représentent encore les monnaies chinoises). — Maurice PILLET. Quelques documents inédits sur les fouilles de Victor Place en Assyrie (le début de cette étude a paru dans les comptes-rendus des séances de l'Académie des inscriptions; cf. *Rev. histor.*, t. CXXV, p. 420. On expose ici les tentatives répétées faites jusqu'en 1857 pour sauver les antiquités perdues dans le Chatt-el-Arab le 25 mai 1855; en réalité, sur 235 colis 28 seulement furent sauvés et parvinrent au Louvre; parmi ces derniers l'un des taureaux ailés, n° 14 du Musée assyrien). — SEYMOUR DE RICCI. Esquisse d'une bibliographie égyptologique (généralités, topographie, recueil de monuments et d'inscriptions; à suivre). — Henry LEMONNIER. Les dessins originaux de Desgodetz pour « les édifices antiques de Rome », 1676-1677 (ces dessins originaux sont à la bibliothèque de l'Institut,

Digitized by Google

mss. N. S., t. LXIV; sur quarante-neuf monuments qui y figurent, vingt-cinq seulement ont été reproduits dans le volume imprimé; catalogue des dessins inédits). —.B. BERENSON. Une Assomption de la Vierge de Turino Vanni à Bayeux (article en anglais). — P. SAINTYVES. Deux thèmes de la Passion et leur signification symbolique (la tunique sans couture; les ténèbres et l'émoi des éléments). = Variétés : L'hypothèse d'un Pentateuque cunéiforme (formulée par M. Naville; M. SEYMOUR DE RICCI la combat); Les papyrologues italiennes et la papyrologie en Angleterre (par M. Jean LESQUIER); Un essai de synthèse préhistorique (celui de Sir Arthur Evans; résumé très clair par Sal. REINACH, qui y fait de fortes objections); Le catalogue de la collection Leconfield (à Petworth, dans le Sussex; ce catalogue vient d'être dressé par Miss *Wyndham*; M. Sal. REINACH fait connaître, d'après ce catalogue, les quatre-vingt-six marbres de la collection). = C.-rendus : *J. Clark-Hoppin.* Euthymides and his fellows (une des meilleures publications sur la céramique grecque. Euthymidès était un céramiste grec). — *Guglielmo Ferrero.* Le génie latin et le monde moderne (beaucoup d'observations ingénieuses et profondes). — *Ed. Cuq.* Manuel des institutions juridiques des Romains (cette nouvelle édition met au point beaucoup de questions importantes). — *Ch.-V. Langlois.* Registres perdus des Archives de la Chambre des comptes (reconstitués à l'aide d'anciens inventaires et récolements et de notes prises par les savants du XVII[e] siècle).

16. — Revue générale du droit. 1917, septembre-octobre. — E.-H. PERREAU. Un rajeunissement des théories juridiques; fin (analyse la théorie de M. Haurion, dans son livre « La science sociale traditionnelle »). — J. LEFORT. La Faculté de droit de Strasbourg (compte-rendu de l'ouvrage de J. Bonnecase). — James-M. BECK. L'affaire Cavell; suite. — J. BONNECASE. La « notion du droit » en France au XIX[e] siècle; suite (étude bien morcelée). = C.-rendus : *Ed. Troimaux.* Le palais et la justice pendant la guerre (du 1[er] août 1914 au 1[er] août 1916, avec des notices nécrologiques sur les magistrats et membres du barreau tués à l'ennemi). — *Charles Chenu.* Le barreau de Paris pendant la guerre (éloquent). — *Pierre Albin.* D'Agadir à Sarajevo (retrace fort bien les origines de la guerre). = Novembre-décembre. F. DE VISSCHER. Les actions noxales et le système de la noxalité depuis ses origines historiques et la loi des XII tables; à suivre. — James-M. BECK. L'affaire Cavell; suite et fin. — J. LEFORT. La vérité scientifique et les savants allemands (la science a été mise par eux au service des intérêts, souvent mal compris, de la patrie allemande). = C.-rendus : Livres sur la guerre que nous avons signalés. — *A. Debidour.* Histoire diplomatique de l'Europe depuis le Congrès de Berlin jusqu'à nos jours (explique fort bien les origines de la guerre présente). — *A. Piganiol.* Essai sur les origines de Rome (système très séduisant). — *A. Lattes.* Il regolamento sardo del 1815 per il ducato di Genova (après la suppression des codes

Digitized by Google

français de procédure civile, d'instruction criminelle et du code pénal; le nouveau règlement était inspiré par un esprit marqué de réaction).

17. — Le Correspondant. 1917, 10 décembre. — Georges HERSENT. Un pacte économique entre Alliés. — MILES. Silhouettes de guerre. L'amiral Ronarc'h. — G. DE LAMARZELLE. Civilisation latine et civilisation moderne. I. La civilisation latine (admirable en ce qui concerne les lettres, les arts, le droit, la gloire militaire, cette civilisation ne contenait pas les éléments dont le monde moderne a besoin pour résoudre le problème de son développement; elle s'écroula par la chute progressive dans les âmes de l'élément moral et religieux). — Christian MARÉCHAL. Un centenaire. Le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion* (paru dans la première quinzaine de décembre 1817, ce volume fut accueilli tout de suite avec admiration; montre le sens et la fortune de l'ouvrage, qui répond en outre aux exigences de la pensée et de la conscience contemporaines). — Fernand ENGERAND. La frontière de 1815 et la guerre de 1914. La genèse de Charleroi (les places de cette frontière, œuvre en partie de Vauban, furent reconstituées soixante ans après par Séré de Rivières; mais, tandis que les Allemands accumulaient tous les moyens de rendre victorieuse une agression contre le Nord de la France à travers la Belgique, nous avons déclassé et en partie démoli la ligne de nos forts construits pour arrêter cette invasion. Le dédain de l'État-major pour la fortification est une faute lourde qui a failli nous être fatale). — Pierre DE QUIRIELLE. L'épreuve italienne. La ligne du Piave. — Noël DE CLAZAN. Les conséquences diplomatiques de la Révolution de 1830 (deux pages à propos du livre publié par le vicomte de Guichen sur la Révolution de Juillet et l'Europe). = 25 décembre. Fernand ENGERAND. La frontière de 1815 et la guerre de 1914. La genèse de Charleroi. II (vains efforts de certains officiers clairvoyants pour demander qu'on remît notre frontière du Nord en état de soutenir l'attaque allemande par la Belgique, annoncée à grand fracas par Bernhardi). — MILES. Silhouettes de guerre. Le général Diaz. — Pierre DE NOLHAC. Versailles au XVIII^e siècle. I. Le salon d'Hercule, le bassin de Neptune. — Mgr G. VANNEUFVILLE. Le cardinal Bourne et la position actuelle du catholicisme en Angleterre. — Marcel DUPONT. En campagne. Impressions d'un officier de légère. XV. Sous les torpilles. — G. DE LAMARZELLE. Civilisation latine et civilisation moderne; fin (la civilisation moderne sort directement du moyen âge chrétien. « La société fondée par le christianisme, société d'individus ou société de nations, se maintient par le sacrifice volontairement accepté; c'est à cette seule condition qu'il peut exister des individus et des peuples libres »). — Jean SAISON. A l'armée d'Orient. Notes et impressions d'un officier. III. Le camp retranché de Salonique (il y est plus question du pays et des mœurs des habitants que de la guerre. Beaucoup d'intéressantes indications). = 1918, 10 janvier. ***. Les États-Unis et la guerre. Leur coopération matérielle. — MILES.

Digitized by Google

Silhouettes de guerre. Le général Wilson (qui représentait l'Angleterre dans le Conseil de guerre interallié). — Pierre DE NOLHAC. Versailles au XVIII^e siècle ; suite (le Versailles de Gabriel et l'Opéra de Louis XV). — Pierre DE LA GORCE. Un Lillois d'avant la guerre : Philibert Vrau (riche industriel qui voulut faire de Lille une sorte de Salente chrétienne ; il contribua pour une très grande part à la création de l'Université catholique ; il est mort le 16 mai 1905 et son œuvre a été exposée par Mgr Baunard). — Pierre DE QUIRIELLE. De Boselli à Orlando. La situation politique de l'Italie. — Alfred DUMAINE. Trente ans d'enquêtes économiques en Allemagne. M. Georges Blondel (montre après et d'après M. Blondel tout ce que la France peut apprendre de l'Allemagne, si elle veut engager la lutte avec elle sur le terrain économique). — LANZAC DE LABORIE. Une famille du Bas-Languedoc au XIX^e siècle (les Cabrières, d'après le « Livre de famille » publié par le cardinal de Cabrières).

18. — Études. Revue fondée par des Pères de la Compagnie de Jésus. 1917, 5 décembre. — Raoul PLUS. L'idée de patrie (il n'est pas possible ni désirable de supprimer les patries ; il est désirable de supprimer la guerre, mais cela n'est pas possible). — Joseph DE JOANNIS. Le saint suaire et la sainte face (avec une planche ; essaie de démontrer que le saint suaire de Turin est bien celui qui a servi à la sépulture du Christ). — Henri LAMMENS. Mahomet et la guerre des tranchées (à propos de la guerre du Fossé). — Impressions de guerre. LIX. Un coup de main. — Paul DUDON. La Suarezstrasse (elle se trouve à Charlottenburg, non à Berlin, et elle porte le nom du jurisconsulte prussien Suarez, 1746-1798, non celui du jésuite espagnol Suarez). — Y. DE LA B. Chronique du mouvement religieux (à propos de la « Société des nations ». Quelques considérations sur le Congrès de Vienne de 1815). = 20 décembre. Paul DUDON. Le second centenaire de la franc-maçonnerie anglaise (la franc-maçonnerie anglaise, contrairement à celle de France, n'a pas eu un caractère antichrétien). — Lucien ROURE. Superstitions du front de guerre (prières superstitieuses, amulettes, usage du fer et du clou ; beaucoup de ces superstitions sont une déviation du sens religieux). — Paul BERNARD. Pour le quatrième centenaire de la Réformation. Luther et le caractère de sa race (l'esprit autoritaire de Luther ; il régit les Allemands avec une poigne vigoureuse ; la foule crut à sa mission providentielle ; mais, derrière ce brillant décor des apparences, quel prophète, quel saint, quel apôtre était-il ?). — Louis THÉOLIER. L'Allemagne et le style français dit « gothique » (d'après les travaux d'Émile Mâle). — Impressions de guerre. LX. Le voyage autour du secteur (novembre 1917). = C.-rendus : *Jacques Meurgey*. Étude sur les armoiries de la ville de Tournon (excellente méthode). — *Charles de Souze* et *Haldane Macfall*. La défaite allemande. Histoire stratégique de la guerre ; août-septembre 1914 ; traduit de l'anglais (le simple exposé des tactiques des deux armées offre un intérêt captivant). = 1918,

Digitized by Google

5 janvier. Joseph HUBY. Saint Luc (le compagnon et le disciple de saint Paul; l'humaniste chrétien). — François DATIN. L'aumônerie anglicane dans l'armée britannique; I (son organisation). — Pierre MERTENS. La légende dorée en Chine. II (visite au village tout chrétien de Fan-Kia-Kata aux fêtes de Pâques 1917). — Henri LE PICARD. « Les enfants du ghetto » (titre d'un roman anglais d'Israël Zangwill traduit en français par Pierre Mille). — Impressions de guerre. LXI. Sous les batteries du fort de Brimont (27 avril-10 juillet 1917, par un aumônier de cavalerie). = C.-rendus : L'art et les saints : Saint Nicolas, par *Aug. Marguilier;* Sainte Catherine, par *Henri Brémond;* Sainte Geneviève, par *A.-D. Sertillanges;* Saint Martin, par *Henry Martin* (importance de cette nouvelle collection entreprise par H. Laurens). = 20 janvier. Cardinal L. BILLOT. La parousie; 6e article. — Paul BERNARD. Pour le quatrième centenaire de la Réformation; suite (veut découvrir dans Luther les mauvais instincts de sa race; montre en lui le grossier compagnon, insiste sur l'obscénité de son style. « Est-ce notre faute à nous si son Évangile ne sent pas la rose? »). — François DATIN. L'aumônerie anglicane dans l'armée britannique; suite et fin. — Joseph DASSONVILLE. Pour mieux aimer les monuments de la France (signale le livre de J.-A. Brutails). — Paul DUDON. Le troisième centenaire des Dames de la Charité (elles ont été créées par M. Vincent, en 1617, au fond de la Bresse, à Châtillon-les-Dombes). — Maxime DOÜILLARD. Un curé de Paris (l'abbé Fleuret, de Saint-Philippe-du-Roule, 1835-1914, d'après la biographie par Dom Du Bourg). — Impressions de guerre. LXII (trois morceaux détachés; l'un d'un prisonnier français racontant le raid de nos avions sur Mannheim dans la nuit du 6-7 juillet 1917). — J. BRUCKER. La correspondance de Bossuet sur Fénelon (d'après les t. VIII-X de cette correspondance, par Ch. Urbain et E. Lévesque). = C.-rendus : *René Pinon.* François-Joseph (très bien renseigné). — *Jean Carrère.* L'impérialisme britannique et le rapprochement franco-anglais (étude riche d'idées et brillante de formes).

19. — La Grande Revue. 1917, novembre. — André MATTER. La Société des nations (son objet historique. Des expériences qui en ont été déjà tentées par l'Empire romain, le christianisme, l'institution d'un équilibre européen. Depuis deux siècles, la doctrine diplomatique de la France a peu à peu renoncé aux grandes ambitions, et les démocrates français ouvrent la voie à l'Internationale. Projet d'un statut de la Société des nations). — José DE BÉRYS et LE RENEST-DE-MOLON. Lettres d'un volontaire de 1793, Jean-Baptiste Lécrivain, de Vosne en Bourgogne, engagé volontaire au 4e bataillon de la Gironde; ses lettres vont de 1793 à 1801). — Israël ZANGWILL. La Palestine et les Juifs (des conditions auxquelles les Juifs pourraient acheter ce pays aux Anglais et déterminer les Arabes nomades à plier leurs tentes et à s'en aller). = Décembre. Albert THIERRY. Carnets de guerre. — Charles STIÉNON. Mieux que conquérants, colonisateurs. Les Anglais

Digitized by Google

sur le Tigre (hommage à Sir Stanley Maude, « le Carnot de la Mésopotamie »). — Georges GROMAIRE. La poésie guerrière en Allemagne. = 1918, janvier. Albert THIERRY. Carnets de guerre; suite (du 5 au 15 septembre 1914; blessé pendant la retraite et pris par les Allemands, l'auteur est délivré par l'offensive victorieuse des Français). — Henri MAZEL. L'Allemagne a-t-elle le droit de haïr la France? (rapide tableau des rapports entre France et Allemagne depuis le moyen âge. « La France a toujours cherché le bien des peuples et elle n'a jamais voulu le mal de ses ennemis, même de l'Allemagne »). — J. LORTEL. La question du pain jadis et aujourd'hui. — Georges GROMAIRE. La poésie guerrière en Allemagne; suite et fin.

20. — Mercure de France. 1917, 1er décembre. — Roger MAURICE. Les théories militaires d'avant la guerre (méditations à propos du « Règlement sur le service des armées en campagne », décembre 1913; il commandait l'offensive, mais l'offensive à outrance, ce qui explique plus d'une douloureuse expérience au début de la présente guerre). — Denis THÉVENIN. Sur la Somme, août-septembre 1916 (impressions d'un brancardier). — Jean ALAZARD. L'esprit de guerre en Italie. = 16 décembre. P.-G. LA CHESNAIS. L'heure des Cosaques (dans l'état d'anarchie où s'enlise de plus en plus la Russie, un élément reste sain : les Cosaques, indépendants et autonomes, ont le sens et la pratique du gouvernement. Kalédine, leur général, pourra-t-il avec eux faire triompher la république socialiste et assurer une véritable paix internationale? Hélas non, puisque Kalédine vient de se tuer). — X. La coopération militaire anglaise (très intéressantes observations notées par un journaliste anglais après le prise de Messines). — Louis DUMUR. L'affaire de Zurich. Le Léninisme en Suisse et la tactique de l'Allemagne = 1918, 1er janvier. J.-W. BIENSTOCK. La Révolution russe. Kornilov (son différend avec Kerensky. Leur union eût sauvé la Révolution russe; en le répudiant, Kerensky a encouru devant l'Histoire la plus lourde des responsabilités). — C. AUBAULT DE LA HAULTE CHAMBRE. La prière sur l'Acropole (indique les sources où Renan a puisé pour rédiger cet admirable pastiche). — Joseph REINACH. Gambetta. Souvenirs personnels (parle surtout de la correspondance de Gambetta avec son amie Mme Léon; en la rapprochant des discours, on arrive à connaître jusque dans son fond le tribun dont Gallieni disait : « Il n'y a pas un seul jour depuis la guerre où Gambetta n'ait grandi »). = 16 janvier. Louis PIÉRARD. L'Italie à l'épreuve (analyse les causes qui ont amené l'effondrement momentané de l'armée italienne : une ardente propagande défaitiste a été entreprise d'un côté par certains personnages appartenant au socialisme dit officiel et d'autre côté par une partie du clergé qui dénonçait jusque dans les tranchées l' « inutile strage »; elle a été encouragée par les Autrichiens : d'abord les soldats de certaines formations italiennes fraternisèrent avec les Autrichiens et marchèrent bras-dessus, bras-dessous, vers Laybach aux cris de « Vive la paix et vive l'Inter-

Digitized by Google

nationale! ». Sur la brèche ouverte par ces naïfs, les Allemands poussèrent six divisions qui balayèrent tout devant elles. Le moral de la nation italienne est demeuré sain quand même et s'est retrempé dans cette tragique méprise). — J.-W. BIENSTOCK. Kornilov; fin (la « rébellion » de ce général a peut-être été manigancée par les maximalistes appuyés par des officiers monarchistes; son échec en tout cas profita aux anarchistes qui, depuis lors, sont les maîtres de la situation. Leur triomphe fut un rude coup pour le corps des officiers : en beaucoup d'endroits ils furent massacrés. Raconte l'épisode qu'on appelle « les bains de sang de Viborg » et qui restera une tache honteuse pour l'armée de la Russie libre). — Henri MALO. La guerre sous-marine et les coutumes de la guerre (établit une distinction très nette entre le pirate et le corsaire et montre comment la course a été réglementée pendant le cours du XVII[e] et du XVIII[e] siècle de façon à rendre la guerre moins inhumaine).

21. — La Revue de Paris. 1917, 1[er] décembre. — ***. Lettres sur la réforme gouvernementale (réorganisation plus rationnelle de la présidence de la République et des ministères : que chaque ministre ait moins d'affaires à décider, mais qu'il y ait dans leur collaboration plus d'unité de vue et d'action). — André CHEVRILLON. De l'Ancre à Péronne, avril 1917. Les champs de bataille (à lire notamment la destruction méthodique de Péronne par les Allemands. « L'Allemagne d'aujourd'hui est un peuple différent de tous les autres; ce qui lie les autres ne la lie pas »). — Albert MATHIEZ. La mobilisation des savants en l'an II. — Marc HENRY. Fantoches d'outre-Rhin (deux amusantes caricatures d'artistes lyriques). — Louise WEISS. Les espérances des pays tchèques. = 15 décembre. Marcel PRÉVOST. Bataille de l'Ailette, 23 octobre-2 novembre 1917. Notes d'un témoin; 1[re] partie. — Wickham STEED. La démocratie anglaise et la guerre. — Ernest LAVISSE. Lettre à une Normalienne (sur la question de savoir si le professeur doit exciter dans le cœur de ses élèves la vengeance et la haine de l'ennemi ou faire dominer les sentiments humanitaires, « afin qu'ils détestent la guerre à tout prix ». Dans cette première partie de la réponse, M. Lavisse répond en montrant comment les Allemands comprennent le rôle de l'enseignement qui doit avant tout former l'esprit des enfants pour le service futur de l'État. Cet idéal ne saurait être le nôtre). — Amiral DEGOUY. La mentalité offensive (« la victoire complète qui nous est nécessaire pour vivre toute notre vie, pour demeurer en face de l'Allemagne une grande nation exige que nous tendions encore une fois dans un effort suprême, au point de vue diplomatique, au point de vue économique, au point de vue maritime surtout, aussi bien qu'au point de vue militaire, tous les ressorts intellectuels et moraux de la mentalité offensive »). — ***. Lettres sur la réforme gouvernementale; II (du choix des ministres et surtout de l'apprentissage ministériel). — John GALSWORTHY. Impressions de France, 1916-1917. = 1918, 1[er] janvier. James BRYCE. Réflexions d'un

Digitized by Google

historien sur la guerre (traduction légèrement remaniée de l'allocution présidentielle faite par Lord Bryce à la « British Academy », le 30 juin 1915). — Ernest LAVISSE. Seconde lettre à une Normalienne (la durée de l'hostilité morale qui survivra à la guerre dépend de l'Allemagne. D'ailleurs, la France ne saurait être inhumaine et servir la patrie est, pour les Français, servir aussi l'humanité. Mais, pour la bien servir, il faut que les Français soient formés de bonne heure, par l'enseignement public, à l'action, action libre et réfléchie). — Marcel PRÉVOST. La bataille de l'Ailette, 23 octobre-2 novembre 1917. Notes d'un témoin. — ***. Lettres sur la réforme gouvernementale (après le ministère, c'est le Parlement qu'il faut réformer et la réforme doit porter sur ses méthodes de travail). — René MILAN. Les vagabonds de la gloire. 3e série : Corfou, l'armée serbe (mai-juillet 1916). — Joseph VASSAL. Salonique (conséquences de l'incendie qui a détruit une partie de la ville). — E.-F. GAUTIER. Le front anglais en Égypte et en Palestine. = 15 janvier. Marcel PRÉVOST. La bataille de l'Ailette; suite et fin (notes et impressions sur la bataille du 25 octobre 1917. Cette bataille de l'Ailette fut pour l'armée française une victoire véritable, remportée sur un ennemi averti et résolu à tenir jusqu'au bout). — James BRYCE. Réflexions d'un historien sur la guerre; II (allocution prononcée le 14 juillet 1916). — Maurice GENEVOIX. Une journée aux Éparges, 22 octobre 1914. — ALTIAR. Une grande dame française à la cour de Berlin (la princesse Radziwill, née Marie de Castellane, morte le 9 juillet 1917 dans sa terre de Kleinitz). — Paul GSELL. Auguste Rodin. — R. CHUDEAU. L'Afrique occidentale française (étudiée au point de vue économique).

22. — Revue des Deux Mondes. 1917, 1er décembre. — André BELLESSORT. Le nouveau Japon. I. Les héros et les dieux (décrit les funérailles de l'impératrice, 24 mai 1914; puis la mort du maréchal Nogi, le vainqueur de Port-Arthur, qui s'ouvrit le ventre, à la mode antique, le soir même des funérailles de l'empereur; c'est le dernier des Samuraï, qui sacrifiait ainsi à la dignité impériale. Création d'une religion nationale, à côté du bouddhisme superficiel et du shintoïsme délaissé : c'est le *Bushido*, terme tout récent, qui comprend à la fois une théologie et un code de morale). — Étienne LAMY. La flamme qui ne doit pas s'éteindre. II. Où elle dure, où elle baisse (elle dure surtout dans la noblesse, dans la bourgeoisie restée fidèle à l'esprit de discipline, chez les paysans que la vie citadine n'a pas encore corrompus, partout où le catholicisme conserve son empire). — Pierre TROYON. Chroniques du temps de la guerre. I. L'assaut repoussé (c'est l'assaut du fort de Froideterre, 20-23 juin 1916, d'après les souvenirs du capitaine de génie commandant le fort. Très émouvant). — Julien ROVÈRE. La rive gauche du Rhin. III. Entre deux guerres, 1870-1914 (pendant la guerre de 1870-1871 et vingt ans encore après, les sentiments des Rhénans furent tournés vers la France; à partir de 1880, la prospérité matérielle dont jouit l'Empire convertit de nombreux récalcitrants et

Digitized by Google

toute hostilité cessa ; la colonisation allemande avait réussi). — André BEAUNIER. Un portrait de la France (analyse les derniers ouvrages de P. Vidal de La Blache. = 15 décembre. Denys COCHIN. La jeunesse de Louis-Philippe, d'après des documents nouveaux (jusqu'à l'émigration). — Raymond RECOULY. La mission de M. Jonnart en Grèce. I. L'abdication du roi Constantin (écrit de toute première main). — Étienne LAMY. La flamme qui ne doit pas s'éteindre. III. Comment la ranimer? (de bonnes lois d'hygiène pour assurer la santé des ouvriers dans les centres industriels ; le droit de suffrage attribué aux seuls pères de famille ; la restauration de l'idée de devoir appuyée sur la foi catholique). — Jérôme et Jean THARAUD. La foire de Rabat. II. Dans le mystère de Moghreb. = 1918, 1er janvier. Baron BEYENS. L'avenir des petits États. I. Leur utilité et leur importance. — Charles LE GOFFIC. L'épopée des fusilliers marins. La prise de Saint-Georges ; I (de Loo à Oost-Dunkerque du 25 novembre au 30 décembre 1914). — Denys COCHIN. Louis-Philippe avant 1830. Lettres inédites (de l'émigration à la révolution de 1830). — André BELLESSORT. Le nouveau Japon. II. A travers le théâtre et le roman (comment les Japonais ont transformé le Cid de Corneille). — Charles STIÉNON. La conquête de la Palestine. De Suez à Jérusalem. = 15 janvier. Henry BORDEAUX. Le chevalier de l'air. Georges Guynemer ; I (sa biographie depuis sa naissance en 1894, jusqu'à son premier vol, 10 mars 1915 et à sa onzième victoire, 28 juillet 1916, sur la Somme). — Baron BEYENS. L'avenir des petits États. II. La Roumanie (politique extérieure de la Roumanie jusqu'à la défection des armées russes). — Ernest SEILLIÈRE. Une théorie d'Hippolyte Taine sur la Révolution française (montre tout ce qu'il y a d'incomplet ou même d'erroné dans la théorie de Taine sur l'esprit classique et l'analyse qu'il fait du Jacobin). — Général MALLETERRE. La frontière militaire du Nord-Est (la future frontière devra être reportée aux limites normales de la Lorraine, entre Moselle et Rhin, englobant Tholey, Saint-Vendel, Deux-Ponts, pour retrouver l'ancienne limite de 1789 et de 1814 avec Landau, et aboutissant au Rhin à Germersheim. Il importe en outre qu'il n'y ait plus un soldat allemand sur la rive gauche de la Meuse). — Raymond RECOULY. La mission de M. Jonnart en Grèce. II. Le retour de M. Venizelos. — Ch. NORDMANN. Les tanks.

23. — Académie des inscriptions et belles-lettres. Comptes-rendus des séances, 1917, juillet-août. — Maurice PROU. Un diplôme de Charles le Chauve (ce diplôme est tiré des archives du duc de Medinaceli, aujourd'hui installées à Madrid ; il avait déjà été publié par Aug. Molinier, dans l'*Histoire de Languedoc*, d'après une copie de la collection Moreau ; il est du 30 juin 859. Charles le Chauve concède, à la prière du comte et marquis Onfroy, à son fidèle Aureolus le villare de Saldet sur le Fluviá dans l'Ampurdan et celui de Requesens dans le pagus de Peralada ; le diplôme est souscrit par le diacre Folchricus ; rapproche de ce diplôme les autres diplômes souscrits par le

Digitized by Google

même notaire et conclut qu'un diplôme soi-disant original — Böhmer n° 1681 — portant la même date du 30 juin 859 et faisant mention de la prière du même Onfroy, a été fortement interpolé). — Rapport du secrétaire perpétuel sur les travaux des commissions de publication de l'Académie pendant le premier semestre de 1917. — Jean LESQUIER. Le mariage des soldats romains (les documents égyptiens permettent de conclure que le mariage, interdit à tous les soldats, quels qu'ils fussent, jusqu'en 197, a été depuis cette date autorisé pour les soldats citoyens au moins). — Dr Victor SEGALEN. Sépultures des dynasties chinoises du Sud à l'époque des Nan-Pei-Tch'ao (Ve et VIe siècles ap. J.-C.; les dynasties méridionales : Song, Ts'i, Leang et Tch'en, nous ont transmis les belles statues de chimères, de boas ailés, de tortues porte-stèles des environs de Tan-yung, de Kiu-yong et de Nan-king). — Ph. FABIA. Le jardin des mosaïques au quartier d'Ainay à Lyon (en 1806 et dans l'hiver de 1808-1809, le pharmacien Macors découvrit sur ce terrain la mosaïque des jeux du cirque, celle de Méléagre et Atalante, d'autres encore; on y aménagea un « jardin des mosaïques » qui fut un lieu de plaisance; mais à la mort de Macors le jardin fut vendu et l'on y éleva des maisons. La mosaïque des jeux fut acquise par le musée, celle de Méléagre périt sur place; nous ne la connaissons plus que par une planche d'Artaud). — Franz CUMONT. Gaionas le δειπνοκρίτης (tente d'expliquer deux pentamètres grecs inscrits sur une dalle de marbre trouvée sur le Janicule; ils se rapporteraient à un étang où étaient nourris des poissons sacrés, à côté de temples consacrés aux divinités syriennes). — SEYMOUR DE RICCI. Une impression normande inconnue (il s'agit d'un poème : « De sacro-sancta Eucharistia », dû à Guillaume de La Mare, recteur de l'Université de Caen de mars à octobre 1506; reproduction des quatre-vingt-douze vers du poème). — H. CORDIER. Un orientaliste allemand : Jules Klaproth (né à Berlin le 11 octobre 1783, auteur de l'*Asia polyglotta;* on peut le soupçonner de plusieurs actes d'indélicatesse).

24. — Académie des sciences morales et politiques. Comptes-rendus des séances et travaux, 1917, décembre. — A. CHUQUET. Six mois de guerre en Belgique (d'après le livre de F.-H. Grimauty). — Charles BENOIST. Rapport sur les causes économiques, morales et sociales de la diminution de la natalité. Ille-et-Vilaine, arrondissement de Fougères; suite et fin (dans le numéro de janvier 1918, suite du rapport; note sur l'arrondissement de Vitré). — A. GÉRARD. L'ambassade extraordinaire du vice-roi Li Hong-Tchang en Europe, 1896, et la politique chinoise dans ses rapports avec l'Occident (article très important et bien informé). — Pierre TISSERAND. Projet d'édition des œuvres de Maine de Biran. = 1918, janvier. A. CHUQUET. Paris en 1810; I (d'après les lettres envoyées par le comte, plus tard prince de Clary-et-Aldingen à sa femme et à sa mère à Vienne, du 20 mars au 26 juin de cette année; ces lettres ont été publiées en 1914 chez Plon). — Raphaël-Georges LÉVY. Le ravitaillement du nord de la France et

Digitized by Google

de la Belgique; I (la commission et les comités, l'organisation, la répartition géographique). — René WORMS. Les prises maritimes et la troisième année de la guerre.

25. — L'Anjou historique. 1917, septembre-octobre. — Le serment de liberté et d'égalité en Maine-et-Loire (article de M. UZUREAU dont une partie avait déjà paru dans la *Révolution française* de septembre-octobre 1917; cf. *supra*, p. 172; prestation de ce serment dans diverses communes de Maine-et-Loire). — Le général Berruyer et la guerre de Vendée (c'est le général qui ordonna le roulement de tambours au moment de l'exécution de Louis XVI; il fut nommé le 23 mars 1793 commandant en chef en Vendée; mais, sur la plainte des administrateurs de Maine-et-Loire, il fut rappelé le 30 avril). — Les élections à Angers en 1797 (liste des électeurs nommés dans les assemblées primaires à Angers; polémique électorale dans les *Affiches d'Angers*). — Un parricide à Beaufort-en-Vallée en 1809 (récit du crime d'après les *Affiches d'Angers*). — Une lettre de M. de La Rochejaquelein (à Louis XVIII, du 6 juin 1814, pour le féliciter de « la glorieuse paix » donnée à la France). — La fête de l'Assomption à Angers sous la Restauration (en 1814, 1817 et 1818, récits du *Journal de Maine-et-Loire*). — La mort de Louis XVIII et les Angevins (récit des services religieux à Angers, d'après le même journal). — Les statues des généraux vendéens et le gouvernement de Juillet (rapport sur ces monuments qui se trouvaient dans l'arrondissement de Beaupréau, adressé au ministre des Travaux publics, le 15 novembre 1831, par le préfet, M. Barthélemy). — La Marianne : mouvement insurrectionnel à Angers, 26-27 août 1855 (la Marianne, c'est le nom d'une société secrète à tendances socialistes qui s'était formée à Trélazé). — Une séance à la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers (13 mars 1872; à cette séance M. de Falloux et Mgr Freppel prirent successivement la parole).

26. — Annales de Bretagne. 1918, janvier. — C. HOULBERT. Félix Le Dantec (notice nécrologique sur ce savant breton, né à Plougastel-Daoulas, Finistère, le 16 janvier 1869). — Lucien GUILLOU. François Vanderheyde, courtier lorientais, et ses opérations, 1756-1765 (d'après son copie-lettres, son registre de magasin, son journal et un bilan établi par lui le 25 mai 1765, le tout conservé aux archives départementales du Morbihan; à suivre). — Jean CHOLEAU. Lexique breton-français des termes de l'industrie textile. — Louis DE LAIGUE. Nantes à l'époque gallo-romaine (textes des auteurs anciens; inscriptions latines trouvées à Nantes; à suivre). — G. DOTTIN. Les livres de comptes du bureau de bienfaisance de Rennes (de 1682 à 1786). — Léon DUBREUIL. Révolutionnaires de Basse-Bretagne : Jean-Marie Baudouin de Maisonblanche (auteur des « Institutions convenantières » parues à Saint-Brieuc en 1776 et d'un projet d'une histoire de Basse-Bretagne; né à Châtelaudren le 9 janvier 1741; son rôle poli-

Digitized by Google

tique au début de la Révolution). — Paul VIARD. Les subsistances en Ille-et-Vilaine sous le Consulat et le Premier Empire; fin (les décrets des 4 et 8 mai 1812; le « magasin temporaire »). — La métropole de Bretagne (voir *Rev. histor.*, t. CXXV, p. 372). = C.-rendus : *E. Philippot.* La vie et l'œuvre littéraire de Noël du Fail, gentilhomme breton (le plus important travail paru en France depuis quelques années sur l'histoire littéraire du XVI^e siècle). — *Ém. Sevestre.* Études critiques des sources de l'histoire religieuse de la Révolution en Normandie, 1787-1801 (s'est trop borné à une énumération sommaire des diverses catégories de documents, sans jamais en pousser bien loin la critique).

27. — Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais. Tome XXXIII, 1916-1917, 1^er^ et 2^e^ trimestres. — Henri STEIN. Une ambassade serbe en France au XIV^e siècle (entrevue des ambassadeurs du roi de Serbie, Ouroch Milioutine, avec Charles de Valois et ses conseillers à l'abbaye du Lys, près de Melun; traité conclu le 27 mars 1308 pour le cas où Charles de Valois entreprendrait la conquête de Constantinople; le traité fut ratifié par le roi de Serbie le 25 juillet suivant, mais il resta lettre morte). — André ALLAIRE. L'invasion à Montereau et aux environs en février 1814. 1^re^ partie : du 5 au 13 février (jusqu'à l'évacuation de la ville par les troupes françaises). — Henri STEIN. Une fabrique de munitions à Montargis au XV^e siècle. — Maurice LECOMTE. Étrangers ennemis et prisonniers à Fontainebleau à la fin du XVIII^e siècle. — Henri STEIN. La désolation des campagnes gâtinaises pendant la guerre de Cent ans (cinq pièces inédites tirées des Archives nationales). — Jules DEVAUX. Nos barons gâtinais aux marches de l'Est; I (expéditions de Jean de Salazar en Lorraine, un des meilleurs capitaines de Louis XI). — Henri STEIN. La garnison de Saint-Fargeau en 1412 (d'après une lettre de rémission en faveur de Henri de Pousseaux à qui la défense du château avait été confiée par Robert, duc de Bar, en mars 1411). = 3^e^ et 4^e^ trimestres. Abbé J.-M. ALLIOT. Le clergé pendant la Révolution dans le district d'Étampes; 1^er^ article. — Alfred CHARRON. Boësses, Loiret; notes d'histoire locale; fin (la maison de Montmorency-Luxembourg; la famille de Girard; la période révolutionnaire; Boësses au XIX^e siècle).

28. — Mémoires de l'Académie de Vaucluse. 1917, 4^e^ trimestre. — Alexis MOUZIN. La visionnaire Marie d'Avignon (elle était des environs de Tarbes et s'appelait Marie Robine; elle aurait été guérie en 1387 d'une paralysie à Avignon par le pape Clément VII; le 22 février 1398, une voix céleste lui enjoignit d'aller trouver Charles VI pour lui dire de procurer l'unité à l'Église; elle s'en alla à Paris, mais revint désenchantée en Avignon, où elle mourut le 16 novembre 1399; elle n'est pas une contemporaine de Jeanne d'Arc, comme on le croit d'ordinaire). — L.-H. LABANDE. La légation d'Avignon de 1464 à 1476 (Charles de Bourbon, légat en 1472; ses premiers lieutenants, son

Digitized by Google

gouvernement personnel; il quitte Avignon en juillet 1474; conflits de son lieutenant Édouard de Messey et des officiers royaux du Languedoc avec les habitants d'Avignon que soutenaient le pape Sixte IV et son neveu le cardinal Julien de la Rovère, le futur pape Jules II; celui-ci venait d'être nommé archevêque d'Avignon et il fit son entrée dans sa cité épiscopale le 17 mars 1476; article fait avec des documents inédits; à suivre). — Joseph DIDIÉE. Messire Jean Monier, prêtre, historien de Pertuis, 1629-1713 (analyse une biographie manuscrite de ce personnage, due au chanoine Trouillet).

29. — Revue de Gascogne. 1914, novembre (paru récemment; cf. *Rev. histor.*, t. CXVIII, p. 182). — A. AUGUSTE. Étienne du Bourg, abbé de Gimont (il fut promu à cette abbaye en 1695; il restaura et agrandit l'hôpital de Gimont, fonda des missions périodiques, créa au collège une chaire de théologie; on publie quelques documents inédits sur lui). — J. DUFFOUR. La vie rurale en Gascogne au XVIII[e] siècle; suite (caractère des récoltes et prix des blés de 1710 à 1740). — A. DEGERT. Les assemblées provinciales du clergé gascon; suite (au temps de Richelieu, d'après les procès-verbaux). = C.-rendus : Enquête sur les commencements du protestantisme en Agenais, publiée et annotée par *O. Fallières* et le chanoine *Durengues* (document important). — *J. Saverne*. L'Isle-en-Jourdain (bonne monographie).

30. — Revue de Saintonge et d'Aunis. 1917, décembre. — J. DEPOIN. Introduction à l'histoire des évêques de Saintes jusqu'au règne de saint Louis; suite (les évêques du VI[e] siècle; ce que nous apprennent sur eux Grégoire de Tours et Fortunat; examine la question si saint Ibar, vulgairement Cybar, a été évêque de Saintes et conclut par la négative; l'évêque Eusèbe, malade, aurait demandé Cybar comme coadjuteur, mais il serait mort avant que suite eût été donnée à cette demande; un prétendu évêque de Saintes au VII[e] siècle : Grégoire, connu seulement par la légende de saint Germier). = Documents : Affaires du capitaine Duperron, des vétérans nationaux (il aurait donné comme mots d'ordre et de ralliement à Saintes le 22 vendémiaire an VI : Carnage et Royauté); Réfection de la flèche du clocher de l'église d'Auray (en juin 1758). — Ch. DANGIBEAUD. Minutes de notaires (de La Rochefoucauld à Lavergne). = C.-rendu : Journal d'une femme de cinquante ans, 1778-1815 (M[me] de La Tour du Pin; analyse).

ÉTATS-UNIS.

31. — The American historical Review. 1917, juillet. — Sidney B. FAY. Les commencements de l'armée permanente en Prusse (au temps du Grand Électeur). — Carl R. FISH. Les chemins de fer du Nord dans les États-Unis, avril 1861 (décrit l'organisation de ces chemins de fer et montre les services qu'ils rendirent à la cause des Nordistes. Cette organisation étudiée avec soin par les Prussiens con-

Digitized by Google

tribua fortement à leurs premiers succès en 1866; en France, au contraire, on y prêta peu d'attention). — Ch. W. RAMSDELL. Le gouvernement confédéré et les chemins de fer (le dédain et l'ignorance des Sudistes en ce qui concernait l'emploi des chemins de fer de 1861 à 1865 sont une des causes de leur défaite). — James A. ROBERTSON. Les Philippines depuis l'inauguration du régime parlementaire (depuis 1907, les progrès réalisés par les Philippines ont été considérables; il n'est pas certain cependant qu'elles puissent se tirer d'affaire toutes seules; pendant longtemps encore elles auront besoin du contrôle américain. D'ailleurs, si les États-Unis abandonnaient les Philippines, ces îles ne tarderaient pas à être occupées par les Japonais). — J. F. J[AMESON]. Les étudiants en histoire en temps de guerre (l'étude de l'histoire, même de l'histoire militaire des États-Unis, peut rendre de grands services. En dehors du service armé, les étudiants peuvent encore s'employer à réunir au jour le jour les matériaux qu'utiliseront plus tard les historiens). = Documents : Paris en 1870; lettres de Marie Corinne Putnam (Miss Putnam, fille aîné du grand éditeur de New-York, était à Paris en 1870; elle y terminait ses études de médecine. On publie ici trois lettres d'elle assez intéressantes : du 14 août et du 15 septembre adressées à sa mère, du 26 décembre adressée à son père. Dans cette dernière, elle exprime le regret que les États-Unis restent dans une neutralité si indifférente en présence des défaites françaises; car ce n'est plus une guerre entre deux armées permanentes, mais entre deux principes rivaux : « Et il y va du succès de l'idée républicaine dans le monde entier »). = C.-rendus : *Madison Grant.* The passing of the great race; or the social basis of european history (pour l'auteur, il y a trois types essentiels parmi les races européennes : le méditerranéen, l'alpin et le nordique ou teutonique. La race nordique ou teutonique est la première, celle qui a le plus contribué aux progrès de l'humanité; mais elle est en train d'être dépassée, surtout parce qu'elle s'est trop mélangée aux races inférieures. Le remède à ce mal consiste à défendre la pureté de la race et à renoncer aux futiles illusions de la démocratie). — *Harold J. Laski.* Studies in the problem of sovereignty (étudie notamment la dissolution de l'Église établie d'Écosse, le mouvement d'Oxford, la renaissance catholique en Angleterre, les théories politiques de J. de Maistre et de Bismarck). — *H. Morse Stephens* et *Herbert E. Bolton.* The Pacific ocean in history (recueil de vingt-trois mémoires qui ont été lus au Congrès d'histoire du Pacifique tenu à San-Francisco, Berkeley et Palo-Alto en juillet 1915). — *Eloise Ellery.* Brissot de Warville (beaucoup de recherches; mais l'auteur puise trop exclusivement dans les ouvrages mêmes de Brissot). — *Mathieson.* Church and Reform in Scotland, 1797-1843 (l'auteur est un jurisconsulte; il a été amené à s'occuper de l'Église parce que c'est la grande Assemblée de l'Église qui, en réalité, a mené le combat pour la nationalité anglaise jusqu'à la dissolution en 1843 de l'Église établie. Il se montre bien informé, mais limité

Digitized by Google

dans ses jugements par ses partis pris. Son livre n'est pas encore l'histoire d'Écosse que nous attendons). — *J. Grunzel.* Economic protectionism; edited by *Eugen von Philippovich* (important pour l'historien du passé; servira à l'économiste de l'avenir). — *E. Lipson.* Europe in the nineteenth century (bon résumé). — *J.-L. de Lanessan.* Histoire de l'Entente cordiale franco-anglaise (ce qui fait la valeur de ce livre ce sont les témoignages apportés par l'auteur sur la part personnelle qu'il a prise à cette Entente). — Lord *George Hamilton.* Parliamentary reminiscences and reflections, 1868-1885 (souvenirs intéressants sur Disraeli, Gladstone, W. H. Smith, qui fut un remarquable « leader » de la Chambre des Communes). — *K. Scott Latourette.* The development of China (très bon résumé). — *W. W. Mac Laren.* A political history of Japan, 1867-1912 (bon résumé par un homme très bien informé, mais trop pessimiste). — *Debidour.* Histoire diplomatique de l'Europe depuis le Congrès de Berlin jusqu'à nos jours (remarquable exposé; mais il n'y a pas assez de références; la bibliographie, qui ne contient que des livres français, est insuffisante et l'index devrait être refait). — *Allen, Whitehead* et *Chadwick.* The Great war. II. The mobilization of the moral and physical forces (remarquable). — *H. Belloc.* The elements of the Great war (livre rempli de diagrammes sans valeur, de digressions et de répétitions inutiles, de jugements hasardés, inspiré de partis pris que les faits ne justifient guère, écrit en un style lourd, obscur et incorrect. A peine en pourrait-on conserver un quart; le reste est sans valeur). — *Al. D. Noyes.* Financial chapters of the war (excellent exposé de la situation financière pendant les deux premières années de la guerre, par un journaliste très au courant de la question). — *H. A. Gibbons.* The new map of Africa, 1900-1916; a history of european colonial expansion and colonial diplomacy (excellent). — *Roscoe R. Hill.* Descriptive catalogue of the documents relating to the history of the United States in the « Papeles procedentes de Cuba » deposited in the Archivio general de Indias at Seville (très utile). — *Fr. A. Golder.* Guide to materials for american history in Russian archives (très utile). — *J. Spencer Bassett.* The middle group of american historians (ce groupe moyen comprend les historiens Sparks, Bancroft, Prescott, Motley et P. Force; beaucoup de détails biographiques et bibliographiques. Utile introduction sur les débuts de la littérature historique aux États-Unis). — *P. Wraxall.* An abridgement of the Indian affairs contained in four folio volumes transacted in the colony of New York, 1678-1751, publié par *Ch. H. Mac Ilwain* (excellente édition d'un résumé des affaires indiennes composé par Wraxall, secrétaire du comte de Halifax, d'après les archives, aujourd'hui disparues, d'Albany). — The journals of captain Meriwether Lewis and sergeant John Ordway, kept on the expedition of western exploration, 1803-1806, publié par *Milo M. Quaife* (important pour l'histoire de cette expédition qui prépara l'établissement des États-Unis dans le

Digitized by Google

pays d'Oregon). — *Edw. Ten Broeck Perine.* The story of the trust companies (souvenirs sur les gens qui fondèrent ces compagnies, par un de leurs collaborateurs). — *Louis A. Coolidge.* Ulysses S. Grant (l'auteur a beaucoup connu Grant; le portrait qu'il en trace est intéressant et instructif). — *James*, cardinal *Gibbons*, archbishop of Baltimore. A retrospect of fifty years (recueil d'articles, de brochures, de discours et de sermons; ils forment une apologie du monde catholique et de son action aux États-Unis et à Rome pendant un demi-siècle). — *Th. E. Farish.* History of Arizona; vol. III et IV (compilation d'après un grand nombre de sources; d'ailleurs pas de bibliographie, ni de notes, ni de cartes). — *D. Hannay.* Diaz (insuffisant). — *E. Vaïsse.* Bibliografia general de Chile. 1re partie : Diccionario de autores y obras; t. I (ce tome I, qui comprend les mots de Abalos à Barros Arana, promet d'être une œuvre considérable. Il est précédé par une bibliographie des bibliographies du Chili par *Ramon A. Laval*, sous-directeur de la Bibliothèque nationale du Chili. M. Vaïsse est le chef du bureau d'information de cette même Bibliothèque). — Memorias de Urquinaona (réimpression d'un ouvrage publié à Madrid en 1820; l'auteur, Pedro de Urquinaona y Pardo, un des agents de l'administration coloniale, essaya d'amener la conciliation entre les insurgés de la Nouvelle-Grenade et l'Espagne; il échoua. Du moins les documents qu'il rapporta du Venezuela lui ont-ils permis de retracer l'histoire du mouvement insurrectionnel de 1808 à 1813). — Memorias de *William Bennet Stevenson*, sobre las campañas de San Martin y Cochrane en el Perù; traduit en castillan par *Luis de Teran* (Stevenson est un aventurier qui fut secrétaire particulier du président de Quito, puis de Lord Cochrane, qu'il suivit dans toutes ses campagnes jusqu'en 1823. Il publia en 1825 un très instructif récit de ses vingt années de résidence dans l'Amérique du Sud, qui fut traduit en français et publié en 1826. C'est le tome III de cette traduction française dont on nous donne ici une version espagnole; mais pourquoi n'avoir pas fait cette traduction sur le texte anglais? Au récit de Stevenson on a joint, sans le mentionner dans le titre, une suite, de 1823 au Congrès de Panama en 1826). — Memorias postumas del general *José Maria Paz* (très intéressant pour l'histoire de l'insurrection contre les Espagnols en Bolivie). = Octobre. George L. KITTREDGE. Un cas de sorcellerie (il se présenta dans le comté de Devon en 1601 et 1602; nous le connaissons par les dépositions inédites de onze témoins, faites devant le juge de paix Thomas Ridgeway; l'analyse de ces dépositions montre quel était l'état des esprits en Angleterre au sujet de la sorcellerie avant l'avènement de Jacques Ier). — Winfred T. ROOT. Les Lords du commerce et des colonies, 1675-1796 (expose comment le contrôle de la mère-patrie s'exerçait sur ses colonies de la nouvelle Angleterre). — Herbert E. BOLTON. La Mission considérée comme une institution frontière dans les colonies de l'Amérique espagnole. — Carlton J. H. HAYES. Histoire du socialisme alle-

Digitized by Google

mand (résumée depuis 1848; ce qui subsiste aujourd'hui des doctrines de Marx et de Lassalle). — W. L. WESTERMANN. Le commerce dans l'antiquité considéré comme un champ de recherches (il serait fort désirable d'entreprendre une série de monographies sur les différentes branches de l'industrie). — E. B. GREENE. L'opinion américaine sur le droit de contrôle du gouvernement anglais en matière de législation provinciale, 1776-1787 (relève en particulier celle de Madison). — Henry E. BOURNE. Le maximum en France en 1793 et 1794 (relève un certain nombre de prix et constate qu'une des conséquences du maximum a été d'encourager la contrebande dans d'incroyables proportions). = Documents : Percy W. BIDWELL. Lettres de Frederick L. Olmsted, concernant la Compagnie pour l'aide aux émigrants arrivant en Nouvelle-Angleterre et aux Associations pour fournir le coton à l'Angleterre, 1857. — Documents relatifs au *Kearsage* et à l'*Alabama* (publie le rapport du capitaine français commandant la *Couronne*, vice-amiral Dupouy, qui assista au combat entre ces deux navires, le 19 juin 1864). = C.-rendus : *Sh. Mathews*. The spiritual interpretation of history (veut montrer que l'interprétation purement économique et géographique de l'histoire ne peut suffire et qu'il faut faire une grande place aux forces impondérables. Six conférences données à l'Université Harvard). — *W. Libby*. An introduction to the history of science (simple esquisse; le moyen âge y est assez mal représenté). — *James A. B. Scherer*. Cotton as a world power (étude prétentieuse et qui n'apprend rien de bien neuf; mais bon résumé de ce qu'on savait sur l'influence du coton dans l'histoire du monde). — *Geo. B. Davis*. The elements of international law; 4e édit. par *G. E. Sherman* (cette édition contient quelques textes nouveaux et deux chapitres : l'un sur les sources du droit international, l'autre sur la nature de l'état politique). — *E. Sapir*. Time perspective in aboriginal american culture; a study of method (remarquable; l'archéologie et la linguistique fournissent à l'auteur le moyen de donner à l'ethnographie une base historique). — *Narendra N. Law*. Promotion of learning in India during Muhammadan rule (intéressant). — *Ch. L. Powell*. English domestic relations, 1487-1653; a study of matrimony and family life in theory and practice as revealed by literature, law and history of the period (très intéressant; beaucoup de documents nouveaux). — *Ferd. Schevill*. The making of modern Germany (esquisse en six leçons le développement social et politique de la Prusse depuis la fin du moyen âge). — *Alex. Kornilov*. Modern Russian history (mauvaise traduction d'un excellent livre). — *L. D. Hazen*. The french revolution and Napoleon (bon résumé). — *E. S. Roscoe*. Lord Stowell; his life and the development of english prize law (bon). — *E. A. Pratt*. The rise of rail-power in war and conquest, 1833-1914 (bon). — *H. Spender*. General Botha; the career and the man (bon, surtout en ce qui regarde l'action de Botha comme président du Conseil au Transvaal). — *Dominian*. The frontiers of language and nationality in Europe (bon). — *Rolla M. Tryon*.

Digitized by Google

Household manufacture in the United States, 1640-1860 (beaucoup de faits bien distribués; mais l'auteur, bon historien, n'est pas assez économiste). — *Louise Ph. Kellogg.* Early narratives of the Northwest, 1634-1699 (très intéressant). — *Fr. H. Severance.* The old frontier of France : the Niagara region and adjacent lakes under French control (deux forts volumes de grande valeur). — *W. E. Dunn.* Spanish and French rivalry in the Gulf region of the United States, 1678-1702; the beginnings of Texas and Pensacola (très intéressant). — *Jos. S. Davis.* Essays in earlier history of american corporations (bon). — *A. B. Hulbert.* The records of the original proceedings of the Ohio Company (important recueil de documents). — *Edw. Channing.* A history of the United States. IV : 1783-1815 (remarquable; mais l'auteur ne considère guère que l'histoire politique). — *J. Bigelow.* Breaches of anglo-american treaties; a study in history and diplomacy (réplique érudite et bien informée à certains articles de la presse anglaise qui avaient accusé les Américains de mauvaise foi dans l'interprétation et l'exécution des traités). — *A. Craig.* The former Philippine through foreign eyes (collection de huit descriptions plus ou moins étendues des Philippines et de leurs habitants). — *H. S. Priestley.* José de Gálvez, visitor-general of New Spain, 1765-1771 (beaucoup de recherches; livre agréable et intéressant). — *W. H. Kœbel.* British exploits in South America (compilation qui s'adresse au grand public et qui n'est pas exempte d'erreurs). — *Alf. Coester.* The literary history of Spanish America (remarquable).

32. — The Nation. 1917, 28 juin. — Henry Lucy. Un homme d'état à la retraite (portrait de Lord Lansdowne, qui se retire de la vie active après une carrière des plus honorables). = C.-rendus : *Louis A. Coolidge.* Ulysses S. Grant (bonne biographie, qui renseigne plus encore sur le citoyen et le politicien que sur le général). — *Louise Phelps Kellogg.* Early narratives of the Northwest, 1634-1699 (excellent recueil; ce volume termine une série de récits originaux sur l'histoire primitive de l'Amérique, qui rendra les plus grands services). = 5 juillet. Les périls du Kaiser; autrefois et aujourd'hui (ce sont le péril slave et le péril américain; mais le Kaiser, qui les dénonçait volontiers au nom de la civilisation et de l'idéalisme, les a vus fondre sur lui avec une force inattendue, sous la poussée de deux démocraties coalisées contre l'autocratie militaire). — Les Polonais d'Autriche (il n'y a plus de place dans la future Pologne pour l'influence des Hohenzollern, quel que soit le rôle des Habsbourg dans cette Pologne). — *A. J. Barnow.* Les visées allemandes sur la Belgique (analyse les idées d'un certain Karl Buchheim sur le sort futur de la Belgique : il ne faut pas que l'Allemagne l'annexe; il lui suffirait d'en faire un simple protectorat impérial). = 12 juillet. La question des représailles (les Allemands considèrent que les raids d'avions et de zeppelins sur l'Angleterre se justifient par des raisons militaires : ils obligent les Anglais à immobiliser dans leur île des appareils qui autrement agiraient sur le front

Digitized by Google

anglais en France. Pourquoi n'en ferait-on pas de même et pour la même raison contre l'Allemagne?). — La Chine républicaine. — La Douma russe (son œuvre a été capitale dans la Révolution russe; c'est de son sein qu'est sorti le gouvernement provisoire, première forme du nouveau régime). = C.-rendus : *S. S. Mac Clure.* Obstacles to peace (excellent exposé des origines du conflit et des raisons pour lesquelles l'histoire devra noter d'infamie les empires centraux). — *C. Brunsdon Fletcher.* The New Pacific British policy and German aims (livre mal fait et superficiel, mais qui touche à des questions très graves pour la politique américaine). = 19 juillet. Les universités françaises et nos étudiants. — *Th. Stanton.* Le roman d'une bibliothèque française (il s'agit d'une collection de livres anglais provenant de George Ripley, qui fit pendant cinquante-cinq ans la critique littéraire à la *Tribune* de New-York; ces livres sont aujourd'hui à la bibliothèque municipale d'Agen, cf. *supra*, p. 194). = 26 juillet. *Arthur C. Mace* et *Hubert E. Wenlock.* The tomb of Senebetisi at Lisht (très bon exposé des fouilles opérées dans la tombe d'une femme de haut rang qui vivait au temps de la XX^e^ dynastie). = 2 août. *W. J. Clennell.* The historical development of religion in China (bon). = 9 août. La banqueroute morale de l'Allemagne. — *J. B. Tyrrell.* David Thompson's Narrative of his explorations in Western America, 1784-1812 (bonne édition d'un texte fort instructif). — *Edward T. Newell.* The dated Alexander coinage of Sidon and Ake (bonne monographie). = 16 août. Richard D. SKINNER. Vues sur l'ancien régime prussien (comment s'est développé l'état prussien depuis Frédéric II). = Sir *Edward Maunde Thompson.* Shakespeare handwriting (étudiant le ms. Harl. 7368, qui est en grande partie l'œuvre du comédien et traducteur Anthony Munday, l'éminent paléographe distingue trois feuillets parmi ceux qui sont écrits d'une autre main et qui concernent la grande scène de l'insurrection dans le drame de Sir Thomas More; il estime et il s'efforce de prouver que ces trois feuillets sont de la propre main de Shakespeare; il arrive à ce résultat en comparant l'écriture du ms. Harleien avec les quatorze mots des six signatures que l'on connaît du grand dramaturge. Mais est-on d'accord sur le point de savoir si ces six signatures sont authentiques et identiques?). = 23 août. *Alice Cholmondeley.* Christine (recueil de lettres écrites par une jeune Anglaise à sa mère, en 1914, avant la guerre; cette jeune fille était allée en Allemagne pour étudier le violon; là elle se fiança avec un jeune officier prussien; mais à la veille de la déclaration de guerre elle dut s'enfuir. Elle mourut peu de temps après à l'hôpital, des suites d'un rhume pris pendant le voyage. Si ces lettres sont authentiques, elles constituent un des témoignages les plus significatifs sur la mentalité allemande, surtout dans la classe moyenne, qu'elles nous montrent, même avant l'attentat de Serajevo, animée par l'ardeur la plus guerrière). = 30 août. Sir *Frederick Smith.* The destruction of merchant ships under international law (remarquable).

Digitized by Google

— *A. Cary Coolidge.* Origins of the Triple Alliance (très bon résumé). = 6 septembre. *A. Gleason.* Inside the British Isles (l'auteur expose la révolution qui se produit actuellement en Angleterre, en ce qui concerne le travail, les femmes, l'Irlande et les études sociales. Plus de généralités que de faits). = 13 septembre. W. MACDONALD. La presse et la censure en Angleterre et en France. — Frederic the Great. The memoirs of his reader, Henri de Catt, 1758-1760, translated by *F. S. Flint.* = 20 septembre. Un témoignage allemand sur les atrocités allemandes (analyse un livre où H. Stürmer, ancien officier de l'armée allemande, réformé à la suite de blessures graves et envoyé en Turquie comme correspondant de la *Kölnische Zeitung*, raconte les atrocités commises par les Turcs et par les Allemands, notamment contre les Arméniens. Les lettres envoyées au journal de Cologne par ce correspondant ont été supprimées par la censure et l'auteur renvoyé au front; il réussit à s'échapper en Suisse où il a écrit son livre. Il vient d'en paraître une traduction française chez Payot, sous le titre : « Deux ans de guerre à Constantinople »; cf. *supra*, p. 340). = *Cl. G. Mutzenberg.* Kentucky's famous feuds and tragedies (beaucoup de faits recueillis avec peu de critique et présentés d'une manière fatigante). — *Henry F. Osborn.* Men of the old stone age; their environment, life and art (remarquable). = 27 septembre. Le traitement des prisonniers de guerre en Allemagne (d'après les livres de *Desson*, « En otage en Allemagne », *Nobbs*, « On the right of the British line », et *Hennebois*, « Dans les mains des Allemands »). = Jul. MORITZEN. Hjalmar Branting, l'homme du jour en Scandinavie. — W. MACDONALD. Le puissant effort de l'Angleterre. = 4 octobre. *J. W. Headlam.* The German chancellor and the outbreak of war (reprend point par point l'histoire des origines de la guerre depuis le 29 juillet et discute la thèse mise en circulation par Bethmann-Hollweg, qui rejette toute la responsabilité de la déclaration de guerre sur la Russie et la mobilisation russe. Il conclut que l'Allemagne est directement responsable, que la mobilisation russe n'a été qu'une cause indirecte et secondaire, puisque l'Allemagne ne voulait rien entendre, mais prétendait imposer de force sa décision à l'Europe). = 11 octobre. *W. E. Walling* et *H. W. Laidler.* State socialism. Pro and Con (important). — Siméon STRUNSKY. Le pessimisme russe en action. = 18 octobre. Irving BABBITT. L'Inde interprétée à l'usage des Occidentaux (résume la vie, la doctrine de Bouddha et l'œuvre du bouddhisme, d'après un livre remarquable du Dr *Ananda Coomaraswamy*, intitulé : « Buddha and the Gospel of Buddhism », 1917). — *Fred K. Fleagle.* Social problems in Porto Rico (excellente étude sur la situation présente de cette île, très peuplée, mais pauvre, et qui a grand besoin de l'aide américaine). — *Henrietta C. Bartlett* et *Alfred W. Pollard.* A census of Shakespeare's plays in quarto, 1594-1709 (histoire et recensement des brochures in-4°, format dans lequel ont paru les premières éditions des drames de Shakespeare. Les exemplaires qu'on en connaît se

Digitized by Google

trouvent aujourd'hui en nombre à peu près égal en Angleterre et aux États-Unis, ce qui explique l'association de deux érudits, l'un américain, l'autre anglais, collaborant pour produire ce beau volume). = 25 octobre. La menace de la Mittel-Europa (elle n'est peut-être pas, au fond, aussi redoutable que le proclament certains alarmistes; Friedrich Naumann lui-même doute que le groupe d'états alliés qui constituerait la Mittel-Europa fût en état de se suffire à lui-même au point de vue économique). — *Fr. L. Humphreys.* Life and times of David Humphreys, soldier, statesman, poet (biographie d'un bon serviteur de Washington et qui fut aussi un diplomate de valeur; l'auteur a utilisé la correspondance de Humphreys, conservée aux Archives de l'État; mais son ouvrage est prolixe et emphatique à l'excès). = 1er novembre. *James W. Gerard.* My four years in Germany (lorsque l'ancien ambassadeur des États-Unis à Berlin commença de raconter ses souvenirs sur le pays qu'il venait à peine de quitter, on put se demander si cette indiscrétion, non moins empressée que tapageuse, était de bon goût; le livre est néanmoins utile et instructif. Il nous apprend que la haine des Allemands pour l'Angleterre s'est maintenant transportée sur les Américains et en particulier sur les Germano-Américains qui n'ont rien fait d'efficace pour empêcher les États-Unis de se joindre aux ennemis de l'Allemagne). — *J. O. P. Bland.* Li Hung Chang (intéressant portrait d'un type remarquable de vice-roi oriental; mais l'auteur l'étudie et le juge au point de vue exclusivement anglais et il y aurait eu certainement beaucoup plus à en dire). = 8 novembre. L'anniversaire de Luther. — La situation en Arabie. = *J. Stancliffe Davys.* Essays in the earlier history of american corporations (bonne étude sur le développement des corporations aux États-Unis, de 1783 à 1800; leurs objets principaux étaient la banque, la navigation fluviale, les ponts à péages, les assurances, les travaux hydrauliques et les manufactures). — *D. Paton.* Early egyptian records of travel. II. Some texts of the XVIIIth dynasty, exclusive of the annals of Thutmosis III (important). = 15 novembre. Siméon STRUNSKY. Ce que les bolcheviks demandent réellement (ils veulent avoir la terre, les manufactures, le gouvernement; une paix même démocratique ne vient pour eux qu'au second plan). — Stuart P. SHERMAN. Pourquoi M. Roosevelt et nous tous sommes en guerre (longue analyse d'un nouveau livre de l'ancien président : « The foes of our own household », qui est une censure impitoyable du gouvernement du président actuel. Ce qu'il faut, ce n'est pas le triomphe de la démocratie, c'est l'établissement d'un gouvernement fort, actif, ayant de l'initiative, appuyé sur le service militaire permanent et la farouche détermination de préparer la nation « pour la prochaine guerre », afin qu'alors la parole de l'oncle Sam soit entendue et obéie). = *H. M. Stephens* et *H. E. Bolton.* The Pacific Ocean in history (recueil de mémoires présentés au Congrès d'histoire qui s'est tenu en juillet 1915 à San Francisco, Berkeley et Palo-Alto). = 22 novembre. O. G. VILLARD. Laurier et Bor-

Digitized by Google

den (montre les raisons de la campagne menée par Sir Wilfrid Laurier contre le premier ministre Borden. Les prochaines élections se feront sur la question du service militaire obligatoire dont Sir Wilfrid est l'adversaire). — F. W. WILLIAMS. La Chine et la future paix (à propos des récents accords passés entre les États-Unis et le Japon). — H. M. VINACKE. Du sens exact de l'accord entre les États-Unis et le Japon (et des « intérêts spéciaux » que le Japon s'est fait reconnaître. L'indépendance et l'intégrité territoriale de la Chine sont expressément déclarées; mais la reconnaissance de ces « intérêts spéciaux » n'en constitue pas moins une limite à la souveraineté du gouvernement chinois). = *John, viscount Morley.* Recollections (remarquable de charme et de sérénité). — *Gilbert A. Tracy.* Uncollected letters of Abraham Lincoln (beaucoup de documents inédits; peu sont de réelle importance). = 29 novembre. H. M. KALLEN. Les conséquences de la guerre et la question juive. = The new era in Canada; essays dealing with the upbuilding of the Canadian commonwealth (très intéressant recueil). = 6 décembre. A. J. BARNOW. Deux conceptions de la guerre sainte (la première est celle de feu le baron de Bissing, gouverneur de la Belgique, qui, pour assurer l'annexion de la Belgique à l'Allemagne, prétendait ménager le clergé catholique en Belgique, avec l'aide de certains activistes flamands qui, de leur côté, ont repris, pour frayer les voies à l'Allemagne, une campagne pour le déplacement du cardinal Mercier. La seconde guerre sainte est celle que les Jeunes-Turcs ont déclarée dans un manifeste lancé en décembre 1914 en vue de détruire tous les sujets de l'Empire ottoman qui ne professent pas la foi musulmane). = *E. P. Oberholtzer.* A history of the United States since the civil war; t. I (très bon début d'une grande histoire qui aura cinq volumes). — *L. Dominian.* The frontiers of language and nationality in Europe (bon). = 13 décembre. Vicomte BRYCE. La doctrine de Monroe et une Ligue des nations (pour faire opposition aux États qui avaient formé la Sainte-Alliance contre la France et l'esprit révolutionnaire et qui se proposaient d'intervenir dans l'Amérique du Sud pour y rétablir le gouvernement espagnol, le président Monroe déclara que les États-Unis, renonçant à toute immixtion dans les affaires européennes, interviendraient par les armes si l'une quelconque des puissances européennes prétendait s'immiscer dans les affaires sud-américaines. L'esprit qui a dicté cette déclaration s'imposera de même à la Ligue des nations formée pour barrer la route à l'ambition d'une Allemagne impérialiste et belliqueuse. Dans les deux cas, les États-Unis restent fidèles à leurs principes). = Charles H. JUDD. L'éducation et l'esprit national (efforts tentés par les grandes nations en Europe et aux États-Unis pour fortifier l'esprit national en élevant le niveau intellectuel de la nation). — *H. Gibson.* A journal from our legation in Belgium (journal tenu au jour le jour par le premier secrétaire de la légation des États-Unis à Bruxelles depuis le début de la guerre Témoin direct, fort bien informé, sans littérature,

Digitized by Google

mais extrêmement intéressant et instructif). — *W. R. Riddell.* The constitution of Canada (l'auteur, qui est un juge distingué, membre de la Cour suprême d'Ontario, n'a pas exposé le jeu actuel de la constitution du Canada; il en a retracé l'histoire et analysé l'Acte qui a organisé la grande colonie britannique dans l'Amérique septentrionale; il se préoccupe surtout de montrer les rapports entre la constitution du Canada et celle des États-Unis; mais, en ce qui concerne ce dernier pays, ses notions sont parfois vagues ou inexactes). = 20 décembre. H. G. LEACH. La situation scandinave. = *Edw. Channing.* A history of the United States. Vol. IV. Federalists and Republicans, 1789-1815 (admirable collection de faits bien observés; l'auteur s'intéresse d'ailleurs beaucoup plus aux individus qu'aux idées, aux institutions, aux forces sociales. Indispensable à toute personne qui veut étudier l'histoire des États-Unis). — Admiral *Charles E. Clark.* My fifty years in the Navy (beaucoup de récits joliment contés). = 27 décembre. *Louis Renault.* First violations of international law by Germany : Luxembourg and Belgium (très clair et convaincant exposé de la question. Rien de très nouveau, mais il est des vérités qu'on ne saurait trop souvent répéter et il faut répéter que l'invasion du Luxembourg par les Allemands en 1914, puis de la Belgique sont des violations du droit international). = 1918, 3 janvier. O. G. VILLARD. Quelques idées pour la reconstitution du monde après la guerre (il faut : un désarmement général, la liberté du commerce et l'abolition de tous les tarifs prohibitifs, le referendum pour procéder au rétablissement des relations nationales, internationales et sociales, l'établissement d'un Parlement international et d'un Tribunal suprême devant lequel seraient portées les causes engageant uniquement l'honneur des nations particulières). = Sir *Charles P. Lucas.* The beginning of english overseas enterprise (très bon résumé de l'histoire des « Merchant adventurers » et de leurs rapports avec les marchands de l'Étaple et de la Ligue hanséatique). — *Lady Newton.* The House of Lyme from its foundation to the end of the XVIIIth cent. (bonne monographie de la famille Legh ou Leigh, fondée dans les premières années du XVII^e siècle et qui peut être considérée comme type de cette petite noblesse rurale qui n'a pas d'histoire, mais qui a tant contribué à former le caractère du peuple anglais). = 10 janvier. F. BALDENSPERGER. La science française (cette science peut soutenir la comparaison avec la science allemande en ce qui concerne l'originalité de la pensée; elle est moins bien organisée et, surtout, elle n'est pas aussi experte dans l'art de se faire valoir aux yeux de l'étranger). — The world peril. America's interest in the war (recueil d'articles par des membres de l'Université de Princeton; ils se sont proposé d'exposer les raisons qui justifient l'entrée des États-Unis dans la guerre actuelle; mais la façon dont ils présentent les faits, par exemple quand l'Angleterre est en cause, est si maladroite qu'elle pourrait fournir aux germanophiles tout un arsenal d'arguments).

Digitized by Google

GRANDE-BRETAGNE.

33. — The English historical Review. 1917, janvier. — Ch. H. FIRTH. L'histoire moderne à Oxford de 1724 à 1841 (en 1724, le roi Georges Ier, « afin d'augmenter le nombre d'hommes instruits capables de servir le public dans l'Église et dans l'État », décida de créer dans chacune des deux Universités un enseignement de langues et d'histoire modernes. Des professeurs à cet effet furent nommés, mais pendant longtemps leurs fonctions furent des sinécures. Nares, à qui l'on reprochait en 1817 de ne pas observer le sévère règlement de 1814, répondait que les jeunes gens « avaient mieux à faire que d'assister à vingt leçons sur un sujet relativement aussi facile et aussi peu académique que l'histoire moderne ». Cette excuse parut suffisante et Nares avait cessé son cours depuis plusieurs années quand il mourut en 1841. D'ailleurs le gouvernement, quand il n'eut plus à redouter l'opposition des universités, se désintéressa d'elles. C'est la fondation de l'École de droit et d'histoire moderne en 1850 qui fit enfin à l'histoire d'Angleterre et d'Europe une place dans les études universitaires). — Malcolm LETTS. Johannes Butzbach, un étudiant nomade du XVe siècle (Butzbach naquit en 1478 à Miltenberg; ses voyages en Allemagne et en Bohême étaient déjà terminés en 1500 et il s'enferma pour la fin de sa vie dans l'abbaye de Laach; il y mourut en 1526. C'est là qu'il rédigea son journal en latin. Une traduction allemande en a été publiée en 1869. Intéressants extraits, en particulier sur Deventer; il y fréquenta l'école où Érasme avait étudié trente ans auparavant). — E. R. ADAIR. Le statut sur les proclamations (est-il exact que, en vertu de ce statut, toute proclamation faite par le roi et son Conseil eût autant de force légale qu'un acte passé en Parlement? Non; en faisant voter ce statut en 1539, Henri VIII voulait simplement essayer de remédier à l'encombrement des affaires dans le Conseil privé. D'ailleurs il dura peu de temps et n'a pas eu de sérieuse importance). — F. M. STENTON. Une enquête relative à l'église Saint-Pierre à Derby (elle peut être datée de 1156 à 1159, et est antérieure à l'établissement des assises possessoires. Texte d'après une transcription du XIIIe siècle dans le cartulaire de l'abbaye de Darby). — A. G. LITTLE. L'auteur de la chronique de Lanercost (des renseignements nouveaux viennent corroborer l'hypothèse d'après laquelle cet auteur serait frère Richard de Durham). — W. E. LUNT. Une dîme pontificale levée dans les Iles Britanniques de 1274 à 1280 (publie trente-trois documents d'après le tome CCXIII des « Collectoriae »). — K. M. ELIOT. Les premiers voyages de Martin Frobisher (1554-1562). — Inna LUBIMENKO. Lettres concernant les rapports de l'Angleterre et de la Russie au XVIIe siècle (une lettre de Jacques Ier en 1616, trois de Charles Ier, 1627-1636, et une de Charles II, 1655). — C. E. FRYER. Le veto royal sous Charles II (signale deux curieux incidents de procédure parlementaire). = C.-rendus : *G. W. Botsford* et

Digitized by Google

E. G. Sihler. Hellenic Civilization (recueil d'extraits tirés des sources de l'histoire grecque et traduits en anglais, avec des notes. Utile). — *W. M. Lindsay*. Early irish minuscule script. Early welsh script. Notae latinae, 700-850 (trois excellentes études de paléographie scientifique). — *H. B. van Hoesen*. Roman cursive writing (excellent). — *H. J. Lawlor*. The cathach of St. Columba (manuscrit contenant la version latine des psaumes par saint Jérôme; il passe pour avoir été écrit par la main même de saint Colomba, la veille de la bataille de Culdremhne, 561; mais on a élevé la même prétention pour un autre manuscrit, le « livre de Durrow ». Les preuves de l'attribution sont faibles et le manuscrit pourrait bien être plus récent de deux ou trois siècles). — *I. Giorgi* et *Ugo Balzani*. Il regesto di Farfa di Gregorio di Catino; t. I (la fin du t. I, qui termine cette importante publication, a paru en 1914). — *H. Ad. Gibbons*. The foundation of the Ottoman empire, 1300-1403 (c'est de beaucoup le meilleur ouvrage sur le sujet). — *A. B. W. Chapman*. The Black book of Southampton (texte et traduction du cartulaire municipal de Southampton, 1388-1620). — *W. Farrer*. Court rolls of the honour of Clitheroe; vol. II-III (texte et traduction de rôles datant de 1425 à 1567). — *Albert Peel*. The seconde parte of a Register (important recueil de documents relatifs aux Puritains anglais en 1592 et 1593). — *H. W. Saunders*. The official papers of Sir Nathaniel Bacon of Stiffkey, Norfolk (important). — The identification of the writer of the anonymous letter to Lord Monteagle in 1605 (cette fameuse lettre, qui dénonça le complot des Poudres, paraît avoir été écrite par William Vavasour, serviteur de Francis Tresham, mais d'une écriture déguisée). — *W. A. Shaw*. Calendar of Treasury books, 1681-1685. — *Cecil Headlam*. Calendar of state papers, America and West Indies, 1706-1708. = Avril. Voir *Rev. histor.*, t. CXXVI, p. 199. = Juillet. Cuthbert LATTEY. S. J. Les diadoques et les débuts du culte divin des rois (c'est Alexandre le Grand qui le premier en Grèce prétendit se faire honorer comme un dieu; son corps, ayant été rapporté et enseveli à Alexandrie, fut en effet l'objet d'un culte divin; puis on adora sa présence spirituelle. Ce culte s'étendit par la suite à ses successeurs qui, en 306-305 av. J.-C., se déclarèrent rois de droit divin. Ainsi les esprits furent amenés à confondre l'idée du chef d'empire avec celle de la divinité. Née en Égypte, cette croyance se répandit dans le monde hellénique et de là parvint à Rome). — C. W. PREVITÉ ORTON. L'Italie et la Provence, de 900 à 950 (rassemble les témoignages que l'on possède sur l'impératrice Anne, seconde femme de Bérenger II; sur Gui, Lambert et Ermengarde de Toscane; sur la première invasion de Hugues de Provence en Italie en 923-924; sur la succession de la Provence, disputée entre les descendants de l'empereur Louis II et de Lothaire II). — A. P. NEWTON. La Chambre du roi sous les premiers Tudor (importance de ce service comme département financier. Comment était tenus et vérifiés les comptes du trésorier de la Chambre). — Saint-John D. SEYMOUR. La prise du château de Cashel par Lord Inchi-

Digitized by Google

quin en 1647 (essaie de démêler la vérité, embrouillée dans les récits des catholiques et des protestants). — C. W. DAVID. Un traité attribué à Siméon de Durham (parmi les œuvres attribuées à Siméon de Durham on a publié un pamphlet intitulé : *De injusta vexatione Willelmi episcopi primi*, qui est une source capitale pour l'histoire des persécutions dirigées par le roi Guillaume II le Roux contre Guillaume de Saint-Calais, premier évêque de Durham ; mais seules l'introduction et la conclusion de ce pamphlet ont été empruntées à l'*Historia Dunelmensis ecclesiae* de Siméon. L'*Historia regum* attribuée aussi à Siméon ne saurait être son œuvre). — H. M. BANNISTER. L'évêque de Worcester Roger et l'église de Keynsham (avec une liste des vêtements et des livres ayant appartenu à cet évêque, troisième quart du XII^e siècle). — Henry BRADLEY. Notes sur le *De nugis Curialium* de Gautier Map (corrections et additions aux notes de l'édition James. Estime que le *De nugis* se compose de fragments réellement écrits par Map, mais réunis et arrangés seulement après sa mort). — M. ESPOSITO. Un poème latin rimé (*De humana miseria*, composé sans doute au temps de Henri III, à l'imitation de l'*Apocalypsis Goliae*). — G. DAVIES. La date du premier mariage de Clarendon (fin 1631). — C. H. FIRTH. L'Angleterre et l'Autriche en 1657 (publie un mémoire écrit pendant l'interrègne de quinze mois qui s'étendit entre la mort de l'empereur Ferdinand III, le 2 avril 1657, et l'élection de son second fils Léopold ; il a pour objet d'amener le gouvernement anglais à s'opposer à l'élection de ce prince. C'est ce que Mazarin eût souhaité, peut-être aussi Cromwell). — R. LAACHE. Une lettre de Holberg concernant Cromwell (traduit du norvégien une lettre écrite par Holberg en 1749). — E. W. WATSON. Un manoir divisé en quatre champs (répartition tout à fait rare ; ce manoir se trouvait dans la paroisse de Sutton, comté de Bedford). = C.-rendus : *Sir Ernest Satow*. A guide to diplomatic practice (livre très intéressant et opportun). — *O. R. Vassall-Phillips*. The work of St. Optatus, bishop of Milevis, against the Donatists (très bonne traduction du traité en sept livres d'Optat contre les Donatistes ; mais le traducteur ne connaît pas à fond la littérature patristique). — *R. H. Charles*. Chronicle of John, bishop of Nikiu (cette traduction anglaise de la Chronique de Jean de Nikiou améliore en beaucoup de points celle qu'en avait donnée Zotenberg, mais ne dispense pas de recourir à l'édition et aux notes de ce dernier dans le *Journal asiatique*). — *G. C. Brooke*. A catalogue of english coins in the British Museum : The norman kings (important ; plusieurs corrections proposées par J. H. Round, surtout en ce qui concerne les monnaies d'Étienne et de Mathilde). — *R. G. Marsden*. The law and custow of the sea. I : 1205-1648 ; II : 1649-1767 (important). — *Ch. Welch*. History of the cutlers' company of London and of the minor cutlery crafts, with biographical notice of early London cutlers ; I (intéressant ; contient des comptes de la Compagnie des couteliers pour le XV^e siècle. Ouvrage abondamment illustré). — *J. A. R. Marriott*. The eastern

Digitized by Google

question; an historical study in european diplomacy (excellent). — *Fr. Pierrepont Barnard.* The casting-counter and the counting-board (très bonne étude sur la manière de compter à l'aide de jetons et de tables à calculer; trente-huit planches où sont reproduits 700 jetons provenant de France, d'Allemagne, des Pays-Bas, d'Angleterre, d'Italie et d'Espagne. La manière de compter avec les jetons est exposée par dix auteurs différents du XVI^e siècle). — *S. Cr. Lomas.* Calendar of State papers, Foreign series. Elizabeth. Vol. XIX : 1584-1585. — *E. C. Godée Molsbergen.* Reizen in Zuid Afrika in de Hollandse tijd (important). — *J. Bigelow.* Breaches of anglo-american treaties (beaucoup d'utiles remarques, présentées d'ailleurs avec une âpreté de ton fort désobligeante pour l'Angleterre). — Calendar of the Patent rolls, 1494-1509. — *E. Prestage.* La embaixada de João Gomez da Silva ao rei Carlos IX da França e a matança de S. Bartholomeu (intéressant recueil de documents; mais rien de neuf concernant la Saint-Barthélemy). — Miss *G. E. Hadow.* Sir Walter Raleigh; selections from his Historie of the world, his letters, etc. (bon). — *H. J. Priestley.* José de Galvez, visitor-general of New-Spain (bonne étude sur un des meilleurs ministres espagnols dans les Indes occidentales, 1765-1771. Très bon tableau du système colonial sous Charles III). = Octobre. R. L. POOLE. Les noms et les numéros des papes du moyen âge (étude critique sur la liste des papes du IX^e et du X^e siècle qui fut dressée en 1913 par la Commission romaine de critique historique; celle-ci décida de rayer quatre noms de la liste : Boniface VI et VII, Jean XVI et Benoît X. Le premier pape, connu avec certitude, qui ait changé de nom à son avènement, est non pas Serge II, élu en 844, mais Jean XIV, l'archi-chancelier d'Otton II, autrement dit Pierre, évêque de Pavie, élu en 983; sans doute n'a-t-il pas voulu, par révérence envers le prince des apôtres, se faire appeler Pierre II. Après lui, Serge IV, élu en 1009, changea aussi de nom pour faire oublier qu'il s'appelait *Os Porci* ou *Boccaporci.* Cet usage se généralisa pendant le XI^e siècle, en particulier depuis Benoît IX. Il est faux d'ailleurs, ainsi que l'a soutenu W. Martens, de dire qu'entre 1046 et 1100 ces noms furent imposés aux papes par l'assemblée qui les avait élus. Quant à la numérotation des papes, elle est assez incertaine, à cause de la question des antipapes et aussi à cause des homonymes. Le travail de la Commission romaine devrait être repris en entier). — Miss R. R. REID. L'office de « Gardien des Marches »; son origine et ses commencements (cet office commença de fonctionner en 1296, avec le début des guerres d'Écosse; le gardien était un grand seigneur chargé des affaires militaires dont les shériffs avaient été déchargés. Son autorité s'étendait sur les trois comtés du Northumberland, Westmoreland et Cumberland. Des statuts qui définirent ses pouvoirs au XIV^e et au XV^e siècle). — D. A. CHART. Les levées irlandaises pendant la grande guerre contre la France (de 1793 à 1815 environ 150,000 Irlandais furent enrôlés, et ils se battirent très bien). — Mur-

Digitized by Google

ray L. R. BEAVEN. Les années de règne des rois Alfred, Édouard le Vieux et Athelstan (résultat de cette étude : Alfred mourut le 26 octobre 899; son successeur, Édouard Ier, le 17 juillet 925 : Athelstan, qui lui succéda, le 27 octobre 939. Vient enfin Edmond Ier mort le 26 mai 946). — M. R. JAMES. Magister Gregorius, De mirabilibus urbis Romae (publie pour la première fois ce traité, d'après un manuscrit de Cambridge qui paraît être unique; on n'en connaissait encore que des extraits passés dans le *Polychronicon* de Ranulf de Higden. Quant à l'auteur, il est possible qu'il soit Anglais et qu'il ait vécu au XIIe siècle). — Albert B. WHITE. Du nom « Magna Carta » (publie deux lettres closes de 1218, d'où il ressort que ce nom fut employé pour distinguer la grande charte des libertés de sa parente, la charte de la forêt). — Miss Isobel D. THORNLEY. Trahison par paroles au XVe siècle (publie plusieurs documents prouvant que ce crime n'est pas une invention de Henri VIII, mais qu'il avait déjà été puni sous Henri IV; ainsi furent poursuivis comme traitres des gens qui avaient affirmé que le roi précédent « fuist en plein vie »). — James TAIT. La déclaration des sports pour le comté de Lancastre, 1617 (une déclaration sur les jeux autorisés le dimanche fut promulguée le 24 mai 1618; elle fut précédée d'un document de même nature, mais pour le seul comté de Lancastre un an auparavant. Les deux textes présentent d'intéressantes différences. On a reproché à Gardiner d'avoir mal interprété la décision prise par Jacques Ier; mais l'on a fort exagéré les inexactitudes de cet historien). — Ch. H. FIRTH. Sir Hugh Cholmley et son récit du siège de Scarborough en 1645 (publie ce récit, rédigé à la demande de Clarendon, par Cholmley, en 1647 ou 1648). = C.-rendus : *H. W. Temperley.* History of Serbia (excellente exquisse). — *Prentout.* Étude critique sur Dudon de Saint-Quentin (excellent). — *L. Delisle* et *Élie Berger.* Recueil des actes de Henri II, roi d'Angleterre et duc de Normandie; t. I (article à noter de Ch. H. Haskins). — *H. Le Strange.* Le Strange records (très bonne étude sur l'histoire d'une famille, normande d'origine, qui fut établie sur les confins du pays de Galles et qui joua un rôle appréciable au XIIe et au XIVe siècle). — *E. H. Pearce.* The monks of Westminster (beaucoup d'intéressants détails). — *E. Levett.* The Black death (étude critique qui apporte des résultats nouveaux, non pas toujours convaincants). — *W. P. M. Kennedy.* Studies in Tudor history (recueil de dix articles fort estimables; mais ils ajoutent peu à ce qu'avait déjà écrit Nicholas Pocock). — *J. M. Rigg.* Calendar of State papers relating to english affairs preserved in the Vatican archives. T. I : 1558-1571 (important; mais on ne pouvait s'attendre à trouver autant de renseignements intéressants dans les documents romains que dans ceux d'Espagne ou de Venise). — *W. T. Jackman.* The development of transportation in modern England (bonne étude sur les routes, les canaux, l'industrie des transports). — *A. S. Cook.* The last months of Chaucer's earliest patron (beaucoup de recherches sur les derniers temps de la vie de Lionel, duc de Clarence). — *Z. W.*

Digitized by Google

Sneller. Walcheren in de vijftiende eeuw (bonne étude sur les voies de commerce dans la mer du Nord et la Baltique). — *K. A. Kuznetsov*. Angliskaia palata obshchin pri Tiudorakh i Stiuartackh (solide étude sur la Chambre des Communes au temps des Tudors et des Stuarts). — *J. E. Elias*. Schetzen uit de geschiedenis van ons zeewezen. T. I; 1568-1652 (très bon livre sur la marine hollandaise et son organisation administrative).

34. — Edinburgh Review. Vol. 226. 1917, juillet-septembre. — Alison PHILLIPS. Fédérations nationales et fédération mondiale (continue de critiquer nettement les idées du président Wilson sur la Société des nations. L'auteur montre, cette fois, combien insuffisantes ont été toutes les garanties d'alliances ou de ligues fédérales en vue de la paix. Le Saint-Empire germanique, par exemple, a toujours été impuissant : la Confédération germanique, réorganisée en 1815, s'est inféodée à la Prusse; les États-Unis eux-mêmes sont devenus un gouvernement stable et ferme, mais aux dépens des États de l'Union. L'Empire britannique, groupe de dominions indépendants, serait le seul peut-être à citer ici; mais l'auteur ne se demande pas ce qu'il deviendrait en cas de troubles). — David HANNAY. La rétribution des colonies (malgré les actes restrictifs sur la navigation et les préjugés hostiles, l'esprit de liberté complète s'est développé chez les colonies anglaises qui ont accouru pour défendre la métropole. On voit aujourd'hui se réaliser l'hypothèse, qui semblait absurde au pamphlétaire William Knox, inspiré par Grenville : la Nouvelle-Angleterre, la Nouvelle-Écosse et Québec se laissant réquisitionner leurs produits pour le service d'une guerre en Allemagne). — Edmund GOSSE. La valeur française (lettres et livres de jeunes officiers ou soldats tués au front pendant les premiers mois de la guerre. Différence d'esprit avec les ouvrages similaires des jeunes Anglais. Il se peut que le caractère français change à mesure que se prolonge la guerre sauvage; mais c'est une raison de plus pour arracher à l'oubli ces trésors de beauté morale). — Miss PETRE. Machiavel et le machiavélisme (les principes du machiavélisme : dédain absolu de l'humanité, mépris total des scrupules, croyance au fatalisme, se retrouvent en bien des régimes politiques, princiers ou populaires. Machiavel avait au moins pour idéal une république autonome, pauvre et austère, où le service militaire obligatoire des citoyens ne servirait qu'à défendre leurs droits). — Angelo RAPPOPORT. Les origines philosophiques de la Révolution russe (la franc-maçonnerie du XVIII[e] siècle, les Décabristes, Herzen, Tchernichevski, Pierre Lavroff, Bakounine. Différences de caractères et de doctrines entre Bakounine, Slave, anarchiste, sensible, fraternel, humanitaire, et Karl Marx, Teuton, hiérarchiste, intellectuel, dominateur, nationaliste. Ces courants et contre-courants expliquent beaucoup des difficultés de la crise présente). — Luis BOLIN. L'Espagne et la guerre (on peut affirmer que tous les premiers ministres ou les simples chefs de partis espagnols sont favorables à l'Entente, sauf

Digitized by Google

M. Vasquez de Mella chez les Carlistes — qui, d'ailleurs, ne représente plus les opinions du prince don Jaime, interné pour ainsi dire par les Autrichiens — et M. Maura qui vacille dans ses discours afin de ne pas rompre avec une fraction de ses partisans. Mais tous s'accordent à réclamer Tanger et Gibraltar, quoique ce dernier poste ne préoccupât plus guère les Espagnols avant que la propagande germanique l'eût remis au premier plan. L'Allemagne, en effet, prépare sa prochaine guerre et serait heureuse de fermer le détroit par le moyen de l'Espagne, dont elle escompte l'appui en Occident, comme elle compte sur la Turquie en Orient). — « MALLAM ». L'Allemagne et l'Afrique (l'Allemagne se flatte encore d'obtenir, par la présente guerre, un vaste empire au centre de l'Afrique et de réaliser à rebours le rêve de Cecil Rhodes en créant le chemin de fer du Caire au Cap. Mais, partout où elle a passé, la population indigène a diminué de moitié sous son gouvernement brutal. Lui rendre ses colonies serait donc sacrifier les malheureux noirs et froisser profondément les Dominions anglais). — J. M. ROBERTSON. La représentation proportionnelle (la guerre aura fait avancer les deux questions du suffrage des femmes et de la représentation des minorités). — J. A. MARRIOTT. Le problème d'une seconde Chambre (tout le monde reconnaît la nécessité d'une seconde Chambre, et peut-être le Sénat français est-il celle qui remplit le mieux son office. La Chambre des Lords a laissé passer, à deux ou trois reprises, l'occasion de se réformer d'elle-même en s'accommodant aux idées de l'époque. Sa réforme prochaine, inévitable, sera beaucoup plus dure, parce que l'ouvrier, refusant désormais de se laisser *bosser* par les Lords, veut lui-même prendre le pouvoir et courir les aventures à son gré). — Dr SHADWELL. Le socialisme international et la guerre (d'après les ouvrages d'Omer Boulanger, Hyndman, Werner Sombart et Beer, — celui-ci encore inédit. L'Internationale, sous ses diverses formes, a été souvent l'œuvre de théoriciens appartenant aux classes moyennes. Les Allemands en avaient accaparé la direction et l'ont détruite, au jour de l'épreuve, en jetant à tous les vents son principe de solidarité. Si elle ressuscite, elle devra n'être plus l'affaire que du prolétariat). — David HANNAY. La guerre et l'offensive navale (réponse un peu timide aux critiques de l'amiral Degouy et de quelques autres personnes, membres même du Parlement ou de la Marine britanniques, sur l'apparente inaction de la flotte anglaise. Maintient qu'elle n'a pas manqué à ses traditions « stratégiques » et que, durant les guerres d'autrefois, elle subit comme aujourd'hui bien des pertes et des déboires. Accorde cependant que l'Angleterre eût pu construire plus de navires marchands pour compenser les pertes causées par les sous-marins. Toute la récolte de l'Australie, qui nous serait maintenant nécessaire, est abandonnée sur place aux rats et aux souris). — Miss Rose KINGSLEY. L'Ordre hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem (son histoire dans le Levant et en Angleterre. Sa situation présente dans l'Empire bri-

Digitized by Google

tannique où il fait une concurrence généreuse à la Croix-Rouge). — Hagberg WRIGHT. Les Lettons (l'un des rameaux les plus aryens des races européennes. Maltraité tour à tour par les Polonais, les Allemands, les Russes, il doit la conservation de ses traditions et de sa langue, qui ne change guère, aux Jésuites et aux Dominicains qui encouragèrent la culture nationale contre le luthéranisme. Instruits et intelligents, les Lettons souhaitent avec ardeur leur autonomie sous la haute tutelle du gouvernement russe. Ils ont accueilli sans enthousiasme la Révolution, prévoyant qu'elle sombrerait dans l'anarchie; d'autre part, ils craignent que la Russie n'abandonne la Courlande aux appétits germaniques). — H. Wickham STEED. Qu'est-ce que l'Autriche? (une dynastie appuyée sur une armée et une diplomatie. La guerre présente amènera des changements inévitables que tout le monde prévoit, même l'Allemagne et l'Autriche, à commencer par l'empereur Charles. Ceux des Alliés qui rêvent le maintien de l'État actuel travaillent sans le vouloir pour les Allemands et les Magyars. Conversation curieuse de l'auteur avec l'ambassadeur d'Autriche à Londres, le 20 juillet 1914. Elle fut aussitôt rapportée au Foreign Office, qui refusa d'en tenir compte, alors qu'une déclaration ferme et nette, sur-le-champ, eût sans doute prévenu les hostilités. Cependant, dès 1908, M. Clemenceau avait discuté avec Sir Edward Grey et, croit-on, avec le roi Édouard VII l'éventualité d'une attaque brusquée des Allemands par la Belgique). — Lowat FRAZER. La responsabilité de la marche sur Bagdad (cette responsabilité incombe d'abord au Cabinet qui prit, le 4 octobre 1915, la décision fatale et emporta les hésitations du gouvernement de l'Inde. Les autres responsabilités, celles du général Nixon, premier chef de l'expédition, toujours « affamé d'initiative », de Lord Harding, le vice-roi de l'Inde, de Sir Beauchamp Duff, commandant militaire de l'armée indienne, qui ne surveilla pas assez le détail, enfin du général Barrow, conseiller technique au ministère de la Guerre, ne furent que des fautes accessoires commises par manque de prudence ou de fermeté personnelle).

35. — The Scottish historical Review. 1917, juillet. — Sir Herbert MAXWELL. Duel entre Sir George Ramsay et le capitaine Macrae (d'après la déclaration d'un des témoins, le 16 avril 1790. Macrae, qui avait blessé mortellement son adversaire, quitta l'Écosse, s'enfuit en France où il mourut en 1820). — Sir James Balfour PAUL. Thomas Mudie et ses « mortifications » (Mudie était un riche bourgeois d'Édimbourg, mort en 1652. Avant sa mort, il fonda divers établissements charitables par des legs ou « mortifications », dont l'histoire est ici rapportée). — William ROUGHEAD. Le maître de Sinclair (biographie d'un des chefs écossais soulevés contre Georges Ier en 1715. Le roi lui fit grâce de la vie en 1726 et il mourut le 2 novembre 1750). — Thomas F. DONALD. Ballades politiques sur l'administration de Sir Robert Walpole. — Geo. NEILSON. Les archives municipales de Glasgow, 1718-1833 (analyse les tomes V à X des extraits de ces archives

Digitized by Google

publiés par Robert Renwick de 1909 à 1916). — W. CUNNINGHAM. La philosophie politique du marquis de Montrose (analyse les idées que Montrose rédigeait par écrit après ses conversations avec ses amis; ce sont les idées, non d'un philosophe, mais d'un homme d'action, d'un grand seigneur hostile à la démocratie; il resta fidèle aux règles du Covenant de 1637 et tira l'épée d'abord pour les défendre; puis, respectueux du principe monarchique, pour défendre Charles Ier après les concessions libérales de celui-ci). — Doris M. PARSONS. Une charte inédite de David Ier (elle peut être datée entre 1124 et 1128 et concerne un échange de terres passé avec l'église de la Trinité de Paxton). — J. Shield NICHOLSON. Le commerce après les guerres contre Napoléon; comparaison entre la situation actuelle et celle d'il y a un siècle (de l'influence exercée par la chute de Napoléon sur les prix : on croyait en Angleterre que l'Europe délivrée du joug napoléonien allait se disputer avidement les produits anglais; en effet, les armateurs firent d'abord de brillantes affaires, le prix des objets baissa et les salaires se relevèrent; mais au bout de peu de temps, cette prospérité déclina : de 1818-1822, les prix tombèrent très bas et il s'ensuivit une longue période de dépression économique). = C.-rendus : *Macdonald.* The evolution of coinage (excellent résumé). — *Lady Newton.* The House of Lyme, from its foundation to the end of the eighteenth century (très bonne monographie). — *Alexander Mac Bain.* Celtic mythology and religion (Mac Bain, 1855-1907, fut un maître dans le domaine de la littérature et des croyances populaires dans les pays celtiques. C'est un recueil de ces articles qu'on publie ici. On notera surtout ses études sur les cercles de pierres et sur la religion dite à tort druidique : les druides n'étaient nullement des prêtres). — *A. J. Klein.* Intolerance in the reign of Elizabeth, queen of England (s'efforce de montrer que l'intolérance d'Élisabeth eut un caractère beaucoup plutôt politique que religieux). — *Sir Herbert Maxwell.* Edinburgh; a historical study (très intéressant). — *E. H. Davenport.* The false decretals (bon). — *Th. Calvin Pease.* The leveller movement (remarquable). — *Edward S. Corwin.* French policy and the american alliance of 1778 (étude soignée). — *Dorothy M. Gladish.* The Tudor privy council (étude pénétrante et instructive). — *Frank Stevens.* Stonehenge today and yesterday (ce cercle de pierres doit avoir été construit vers l'an 1700 av. J.-C. et dans une intention religieuse; on a voulu y marquer le solstice de l'été et celui de l'hiver). = Communications : David Baird SMITH. La belle Écossaise. Notes biographiques sur Marguerite de Kircaldi, abbesse de Reims, une des pieuses femmes qui travaillèrent à restaurer la règle bénédictine en France au XVIIe siècle; elle était probablement fille de Sir William Kirkcaldy de Grange). = Octobre. D. Hay FLEMING. De l'influence exercée par la Réforme sur la vie sociale et sur la civilisation en Écosse (la Réforme introduisit en Écosse une discipline des mœurs que l'ancien clergé catholique

Digitized by Google

n'avait su établir; mais elle n'a pas poussé aussi loin qu'on l'a dit la haine du papisme : les églises, si la peinture et la sculpture en ont été bannies, ont été le plus souvent respectées et entretenues avec zèle; enfin, tandis que le catholicisme répugnait à encourager la lecture de la Bible par les fidèles, les protestants la propagèrent dans le pays). — R. K. HANNAY. La fondation du Collège de justice (collège pour l'administration de la justice civile, fondé en 1532; les fonds nécessaires pour assurer le traitement des juges et l'entretien du tribunal durent être fournis en grande partie par le clergé, ce qui conduisit à de longues négociations avec Rome et à des opérations financières dangereuses pour l'avenir). — Th. MILLER. Le palais de Birsay dans l'île Orkney (avec un ancien plan dessiné vers 1714). — A. M. MACKINTOSH. La postérité de l'Auge (on raconte que, dans une incursion des Gordons et des Grants de Strathspey dans la vallée de la Dee, tous les hommes d'un district furent tués et les enfants emmenés comme un troupeau dans le château de Lord Huntley, où ils furent nourris à l'auge des cochons. L'événement peut avoir une base historique; il a dû se produire dans le second quart du XVI[e] siècle; mais les détails ont une forte teinte légendaire et doivent beaucoup à l'imagination de Walter Scott, qui est décidément un historien bien dangereux). — W. P. KER. Les idées politiques de Burns. = C.-rendus : *E. Beveridge.* The Burgh records of Dunfermline, 1488-1584 (texte publié avec grand soin). — *J. Wilson.* The register of the priory of Saint-Bees (prieuré fondé vers 1125 en Cumberland; intéressant pour l'histoire de la région du Nord-Ouest. Le prieuré est sous l'invocation de sainte Bega, dont on ne sait rien d'ailleurs; mais le nom signifie bracelet en anglo-saxon et il serait possible qu'une sainte relique ait fini par être personnifiée). — *E. B. Sainsbury.* A calendar of the Court minutes etc., of the East India Company, 1655-1659 (important). — *O. R. Vassal-Philips.* The work of St. Optatus, bishop of Milevis, againt the Donatists, translated into English (cette traduction rendra de réels services; mais l'annotation aurait pu être sensiblement écourtée). — *J. A. R. Marriott.* The Easter question (très bon exposé). — *Hew Scott.* Fasti ecclesiae Scoticanae; t. II (nouvelle édition du grand ouvrage du D[r] Scott, qui donne la biographie des ministres de l'Église d'Écosse depuis la Réforme). = 1918, janvier. J. Storer CLOUSTON. Les vieilles chapelles des Orcades. — W. J. COUPER. L'imprimeur du Prétendant (Robert Freebairn, qui dut s'enfuir après l'échec du soulèvement jacobite en 1715; il était néanmoins rentré à Édimbourg en 1722 et mena une existence très difficile jusqu'à sa mort en 1747). — John A. INGLIS. Sir John Hay, l' « Incendiaire » (biographie d'un des partisans les plus ardents de Charles I[er] dans sa lutte contre les Presbytériens; impliqué dans un procès avec quatre autres « incendiaires » en 1642, il fut gracié par le roi. Il prit les armes quand Montrose fut arrivé dans le Sud avec une armée royaliste; il avait alors soixante-quatre ans et mourut peu

Digitized by Google

après, le 20 novembre 1654). — Alice FORBES. Le cercueil dans la muraille (à la suite d'un incendie qui éclata dans le château de Holyrood en 1836, on trouva, dans un mur qu'il fallut réparer, un cercueil contenant les ossements d'un enfant. Cet enfant est né du mariage de Marie Stuart avec Darnley. Ce fils mourut, paraît-il, aussitôt après sa naissance; on lui substitua le fils de Lady Reres, toujours si dévouée à la reine. Fable que tout cela, déclare R. K. HANNAY dans une note qui suit l'article de Lady Forbes. Le corps de l'enfant reste à identifier). = C.-rendus : The identification of the writer of the anonymous letter to Lord Monteagle in 1605 (l'auteur prétend que cette lettre fut écrite par William Vavasour, clerc au service de Francis Tresham, qui dénonça le complot à Lord Monteagle; mais les arguments tirés de l'écriture sont des plus fragiles). — Sir *C. P. Lucas*. The beginnings of english overseas enterprise (l'auteur montre qu'il faut chercher les origines de l'Empire britannique, non dans les annales militaires de l'Angleterre sur le Continent, mais dans l'histoire des compagnies de commerce : entreprises privées antérieures à toute action gouvernementale, pénétration par le commerce et la colonisation non par la conquête; voilà tout le secret de l'expansion impériale). — *Sister Mary A. McCann*. The history of Mother Seton's danghters; the Sisters of Charity of Cincinnati, Ohio, 1809-1917 (beaucoup trop long et peu de critique; intéressant néanmoins). — *A. F. Pollard*. The Commonwealth at war (recueil de dix-neuf articles qui ont déjà paru dans diverses revues, mais qu'il était utile de sauver de l'oubli). — *A. G. Little*. Studies in english franciscan history (important).

Digitized by Google

CHRONIQUE.

L'ALLEMAGNE ET NOUS.

Pour rappeler d'une manière solennelle le souvenir de la protestation que les représentants de l'Alsace et de la Lorraine ont fait entendre à l'Assemblée de Bordeaux, le 1er mars 1871, une manifestation a été organisée à la Sorbonne, le 1er mars 1918, en présence du Président de la République française. Le ministre des Affaires étrangères, M. Stéphen Pichon, y a prononcé un discours où il a fait connaître le texte complet du télégramme envoyé le 31 juillet 1914 par le chancelier de l'Empire, M. de Bethman-Hollweg, à M. de Schœn, ambassadeur d'Allemagne à Paris, qui était chargé de nous notifier « l'état de danger de guerre » vis-à-vis de la Russie et de nous demander en même temps de rester neutres. Le gouvernement impérial mettait à cette neutralité une condition humiliante que M. de Schœn n'eut pas à la communiquer au ministre français, parce qu'il ne pouvait ignorer les dispositions de notre gouvernement sur la question de neutralité; l'intention d'intimidation ou de provocation n'en subsiste pas moins. Voici le texte de cette note, que notre gouvernement n'a réussi à se procurer que récemment : « *Si le gouvernement français déclare rester neutre, Votre Excellence voudra bien lui déclarer que* nous devons, *comme garantie pour sa neutralité*, exiger *la remise des forteresses de Toul et de Verdun, que nous occuperions et restituerions après achèvement de la guerre avec la Russie.* La réponse à cette dernière question doit être ici avant samedi, après-midi, quatre heures. » L'importance historique de ce document est si grande qu'on nous permettra de le reproduire après tous les journaux quotidiens. Il mérite qu'on en consacre le souvenir, au même titre que les autres déclarations de l'homme au « chiffon de papier ».

France. — Le 14 octobre 1917, est mort, à l'âge de 37 ans, Maurice Bernard, auteur d'une excellente monographie sur *la Municipalité de Brest de 1750 à 1790*, dont nous avons dit le mérite (*Rev. histor.*, t. CXXI, p. 372). Il était originaire de Bourgogne, fut successivement instituteur, professeur au lycée de Brest, inspecteur d'Académie des Côtes-du-Nord, chargé du cours de géographie à la Faculté de Rennes,

Digitized by Google

pendant cette guerre, en remplacement du professeur mobilisé; il a appartenu ainsi successivement aux trois ordres d'enseignement, s'élevant de l'un à l'autre grâce à son travail et son intelligence. Il avait été reçu agrégé d'histoire au concours de 1913.

— M. Charles BALLOT, professeur agrégé d'histoire, à qui l'on doit des documents sur *le Coup d'État du 18 fructidor an V* et un volume sur *les Négociations de Lille entre la France et l'Angleterre en 1797*, a été tué à l'ennemi le 6 décembre 1917.

— M. René STOURM, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, est mort le 25 décembre 1917 à l'âge de 80 ans; il était né le 13 septembre 1837. Inspecteur des finances, professeur à l'École libre des sciences politiques (1885), il laisse de remarquables études sur l'histoire financière : *les Finances de l'Ancien régime et de la Révolution, origines du système financier actuel* (1885); *Bibliographie historique des finances de la France au XVIII^e siècle* (1895); *les Finances du Consulat* (1902); sans compter un *Cours de finances* qui est une étude approfondie sur le mécanisme de nos budgets (1889) et qui est parvenu à une 6^e édition (1909). Il avait été élu à l'Académie le 14 novembre 1896 en remplacement de Léon Say.

— Le lieutenant-colonel Jean-Lambert-Alphonse COLIN, qui, promu général, a récemment trouvé la mort à l'ennemi, n'était pas seulement un officier de grand mérite; on lui doit d'importants ouvrages sur l'histoire militaire. Après des *Études sur la campagne de 1796-1797 en Italie* (1898), suivies d'une traduction de l'ouvrage de Clausewitz sur la campagne de 1796 en Italie (1899), il publia un livre qui fut très remarqué sur *l'Éducation militaire de Napoléon I^er* (1900). Des archives du ministère de la Guerre, il tira des travaux richement documentés sur *Louis XV et les Jacobins, le projet de débarquement en Angleterre en 1743-1744* (1901); *les Campagnes du maréchal de Saxe, 1744-1745* (3 vol., 1901-1906); *la Tactique et la discipline dans les armées de la Révolution, correspondance du général Schauenburg, 4 avril-2 août 1793* (1902); *la Campagne de 1793 en Alsace et dans le Palatinat* (1902); enfin un ouvrage considérable entrepris en collaboration avec P. C. Alombert : *la Campagne de 1805 en Allemagne* (4 vol. 1902-1908). On lui doit en outre une étude stratégique sur *Annibal en Gaule* (1904) et un traité sur *les Transformations de la guerre* (1911), fruit de longues méditations. Nous avons signalé récemment (*Rev. histor.*, t. CXXVI, p. 316) le très grand mérite du petit livre où il a apprécié le génie militaire de Napoléon. Il était né à Chatou (Seine-et-Oise) en 1864.

— Édouard CHAVANNES est mort le mardi 29 janvier 1918. Enlevé dans la force de l'âge, en pleine activité scientifique, sa perte est la plus cruelle que pouvaient subir les études chinoises dans lesquelles il occupait le premier rang aussi bien à l'étranger qu'en France. Emma-

Digitized by Google

nuel-Édouard Chavannes est né le 5 octobre 1865, à Lyon, d'une excellente famille de cette ville; il passa son enfance chez son grand-père à Lausanne, puis étudia au lycée de sa ville natale, d'où il vint à Paris suivre les cours du lycée Louis-le-Grand pour préparer les examens d'entrée à l'École normale supérieure, où il fut reçu en 1885. Georges Perrot, alors directeur, qui le prit en grande affection, l'engagea à orienter ses études vers la Chine et, lorsque Chavannes sortit de l'établissement de la rue d'Ulm et eut passé son agrégation de philosophie, il vint me voir de la part de Gabriel Monod pour me demander conseil et je l'engageai vivement à se consacrer à l'histoire de la Chine, alors assez négligée. Nommé attaché libre à la légation de France à Pékin, il acquit dans la capitale de la Chine, où il arriva en 1889, une profonde connaissance de la langue et il accumula les matériaux qui devaient lui servir à édifier ses travaux ultérieurs. La mort du marquis d'Hervey de Saint-Denys, le 3 novembre 1892, rendait vacante la chaire de langues et littératures chinoises et tartares-mandchoues au Collège de France; Chavannes y fut appelé le 29 avril 1893; il avait vingt-huit ans. Depuis vingt ans les études chinoises avaient subi de profondes transformations. Chavannes, grâce à une forte instruction première, grâce à l'éducation classique indispensable pour aborder sérieusement toute étude scientifique, a pu donner à ses recherches l'ampleur qu'elles comportaient tout en se renfermant volontairement dans son domaine des études chinoises, dans lequel il était sans rival. Sauf la linguistique, il en a cultivé les diverses branches, mais c'est surtout dans l'histoire et dans l'archéologie qu'il a laissé sa forte empreinte.

Il est impossible dans ces brèves notes de donner une idée de la variété et du nombre des publications de Chavannes. Il avait débuté par un ouvrage sur *la Sculpture sur pierre en Chine* et peu de temps après il commençait la traduction de la grande histoire du célèbre Se-ma Ts'ien, intitulée *Che Ki*, qui s'étend depuis Houang Ti jusqu'à 122 avant notre ère. Cinq tomes sur dix de cette œuvre monumentale ont paru de 1895 à 1901. Une autre branche importante d'étude avait sollicité l'attention de Chavannes : les voyages des pèlerins bouddhistes; tour à tour, il nous fait connaître Yi Tsing, Wou K'oung, Soung Yun, Ki Ye, Gunavarman et Jinagupta. Ses travaux épigraphiques sont considérables : inscription de Kiu Young Kouan, inscriptions de l'Asie centrale rapportées par Bonin et Stein, du Yun Nan par Charria et d'Ollone, etc. Son activité inlassable lui permettait de collaborer à la *Revue de Paris*, à la *Revue critique*, à la *Revue de synthèse historique*, à la *Revue de l'histoire des religions*, à la *Grande encyclopédie*, au *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* et surtout au *Journal asiatique* et au *T'oung Pao*, dont il était devenu un des directeurs (1903) à la mort de Schlegel. Sir Aurel Stein, à la suite de ses voyages en Asie centrale en 1900-1901, 1906-1908, confia l'examen de ses documents chinois à Chavannes. En 1907,

Digitized by Google

Chavannes entreprenait un grand voyage d'exploration archéologique dans le Nord de la Chine, dont les magnifiques résultats sont représentés par deux volumes et 488 planches. Il recherche, d'après les documents chinois, l'histoire des Turcs (Tou Kine) occidentaux, traduit du Tripitaka chinois (1910-1911) cinq cents contes, étudie le manichéisme d'après un manuscrit recueilli par M. Pelliot dans l'Asie centrale, publie un travail capital pour l'histoire du XIII^e^ et la première moitié du XIV^e^ siècle sur la chancellerie chinoise à l'époque des empereurs mongols de la dynastie des Youen.

Le 20 février 1903, l'Académie des inscriptions et belles-lettres appelait Chavannes à remplacer Alexandre Bertrand. L'importance de ses travaux avait été reconnue par les sociétés savantes étrangères; Chavannes était membre correspondant de l'Académie des sciences de Petrograd, membre d'honneur de la Royal Asiatic Society de Londres et de la Société finno-ougrienne de Helsingfors.

Henri CORDIER.

— L'Académie des sciences morales et politiques a proposé, au nom de la section d'histoire, les sujets de prix suivants :

Pour le prix Saintour à décerner en 1919 : *Retracer l'histoire des divisions administratives de la France depuis 1787 jusqu'à la fin du Premier Empire. Étudier leur fonctionnement dans plusieurs départements à choisir dans les différentes régions de la France.* — Pour le prix Bordin à décerner en 1919 : *Étudier l'élection aux États généraux en Alsace dans les districts réunis de Haguenau et Wissembourg, Colmar et Schlestadt, Belfort et Huningue, ainsi qu'à Strasbourg et dans les dix villes libres de la Décapole. Examiner en même temps les conséquences religieuses, sociales et économiques de la Révolution en Alsace.* — Pour le prix du Budget à décerner en 1919 : *la Politique étrangère de la France sous la Restauration.* — Pour le prix du Budget à décerner en 1921 : *le Protectorat français des chrétiens d'Orient de 1870 à 1914.*

L'Académie a élu comme correspondants M. Claude PERROUD et notre collaborateur M. Rafaele ALTAMIRA.

— La soutenance des thèses de l'École des chartes a eu lieu le 28 janvier dernier. Trois thèses seulement ont été présentées, que nous indiquons d'après les *Positions imprimées* (Paris, Alphonse Picard, 1918. In-8°, 29 pages) : André BOVET : Philippe de Hochberg, maréchal de Bourgogne, gouverneur et grand-sénéchal de Provence, 1454-1508; Vincent FLIPO : Des caractères distinctifs de l'architecture gothique bourguignonne de la fin du XII^e^ siècle à la fin du XIV^e^; Henri JASSEMIN : La Chambre des comptes de Paris depuis 1436 jusqu'à la fin du XV^e^ siècle. Le prix de thèse fondé par M^me^ la marquise Arconati a été attribué à M. Jassemin, dont le travail a été signalé d'une façon particulière à M. le Ministre de l'Instruction publique.

Allemagne. — On annonce la mort d'Adolphe LASSON, professeur

Digitized by Google

honoraire à l'Université de Berlin. Il était né à Altstrelitz le 12 mars 1832 et c'est en 1897 qu'il prit sa retraite. On lui doit divers travaux sur François Bacon, sur les idées de Fichte concernant l'Église et l'État (1863), sur la mystique de maître Eckhart (1868), etc. En cette même année, il publia l'ouvrage qui devait lui faire plus tard une réputation quasi universelle : *Kulturideal und der Krieg;* il y exposait sur l'idéal allemand, sur la mission du peuple allemand dans un monde régénéré par la victoire allemande des opinions qui sont devenues comme le bréviaire des pangermanistes et dont se sont inspirés les promoteurs de la présente guerre tels que le général de Bernhardi. Aussi le retrouve-t-on parmi les quatre-vingt-treize qui ont signé le trop fameux manifeste. Il est mort le 22 décembre 1917.

— C'est pour la propagande intérieure et extérieure et conformément aux visées maritimes de l'Allemagne pangermaniste qu'un éditeur allemand vient de publier un intéressant catalogue d'ouvrages de marine capables de susciter de nouvelles sympathies pour l'œuvre des Tirpitz et des Kapelle (*Volldampfvoraus! Auswahl der neueren Marineliteratur, speziell des Seekriegs = und U = Boots = Literatur*, s. l. n. d. [1917]). Divisé en six rubriques (Marinekunde, Seekrieg und Seehelden, Unsere U = Boote, Karte = und Länderkunde, Marineromane, Marineliteratur für die Jugend), muni d'une préface patriotique due au « Kapitänleutnant » R. von Strosch et d'une table alphabétique, ce catalogue est en outre un instrument de travail utile. Quand donc notre « Ligue maritime » se mettra-t-elle à en composer d'analogues?

Espagne. — Depuis le mois de janvier paraît à Valladolid une revue mensuelle : *Revista histórica*, consacrée aux recherches historiques, à la bibliographie, à la méthodologie et à l'enseignement de l'histoire. Le conseil de la rédaction comprend MM. Mariano Alcocer, chef de la bibliothèque de Santa-Cruz à Valladolid, Eugenio López-Aydillo, professeur d'histoire à la Faculté, Saturnino Rivera-Manescau, archiviste aux Archives, D. Enrique de La Encina, professeur adjoint de dessin à l'Institut de Valladolid. Chaque numéro se compose d'environ trois feuilles; le prix de l'abonnement est de 10 pesetas par an.

Grande-Bretagne. — M. James Bass Mullinger vient de mourir à l'âge de 74 ans. Il avait fait ses études au collège de Saint-Jean à Cambridge et consacra sa vie à l'enseignement de l'histoire à l'université de cette ville, d'abord comme « teacher », de 1885 à 1895, puis comme « lecturer », de 1894 à 1909; il fut aussi bibliothécaire de son collège, président de la Société des Antiquaires de Cambridge, etc. On lui doit plusieurs ouvrages estimés : *The ancient african church* (1869), *The schools of Charles the Great* (1876), *History of S^t John's college* (1901). En collaboration avec Samuel R. Gardiner, il composa une *Introduction to english history* où Gardiner rédigea le texte et

Digitized by Google

Mullinger la bibliographie (1881), manuel utile et qui a déjà atteint a sa troisième édition. Mais son œuvre capitale, et qui mérite de rester, est une Histoire de l'Université de Cambridge en trois volumes (1873-1911). Détail que nous ne saurions oublier : il fut le premier qui, dans la *Revue historique*, ait bien voulu se charger du Bulletin pour l'histoire de l'Angleterre au moyen âge.

— On lit dans le *Temps* du 7 février 1918 : « On mande de Londres que la vente des archives Médicis, qui avait été commencée chez Christie (voir *Rev. histor.*, CXXVI, 431), a été arrêtée lundi [4 février] par l'intervention du gouvernement italien, parce que ces archives ont été exportées en Angleterre par leur possesseur italien en contravention de la loi italienne sur l'exportation des antiquités et objets d'art. »

— Le gouvernement anglais se propose de constituer à Londres un Musée de la guerre où seront réunis des spécimens de toutes les armes, machines, ustensiles, vêtements qui ont été ou qui seront employés dans la présente guerre.

États-Unis. — On trouve des articles de valeur, historiques, militaires, économiques, des notes tactiques et économiques et d'importantes bibliographies dans une revue nouvelle née de la guerre et conçue par ses fondateurs, MM. A. L. Conger et R. M. Johnston, comme un instrument d'investigation propre à déterminer les causes profondes des conflits humains et particulièrement de la guerre actuelle. Cette revue est intitulée *The military historian and economist* (Harvard University Press, 3 dollars, ou 13 shillings chez Lees, 5, Regent Street, Londres) et paraît depuis 1916.

Pays-Bas. — Différents professeurs de droit international des universités hollandaises, MM. J. van der Flier, J.-B. de Jong van Veek en Donk, H. van der Manver, J. ter Meulen, se sont groupés pour publier un *Annuaire international* sous le titre de *Grotius*. Cet annuaire contient des études et des renseignements de toute sorte; en outre, il renferme une bibliographie hollandaise de la grande guerre (La Haye, Nijhoff. Pour 1916, 200 p.; pour 1917, 428 p.).

Pologne. — On annonce la mort de M. Adalbert (Woyciech) Ketrzynski, historien polonais, né en Pologne prussienne en 1838. Médiéviste des plus connus, il a beaucoup écrit sur l'origine polonaise et slave de la Poméranie et sur la Masovie prussienne. Notons les principales de ses publications : *De bello a Boleslao Magno cum Henrico rege Germaniae gesto anno 1002-1005* (1868); *Die Lygier. Ein Beitrag zur Urgeschichte der Westslaven und Germanen* (1869); *De la nationalité polonaise en Prusse depuis le temps de l'ordre teutonique* (1874); *la Topographie polonaise de la Prusse et de la Poméranie* (1879); *les Frontières de la Pologne au X^e siècle* (1892); *les Slaves entre le Rhin et l'Elbe, la Saale et la frontière tchèque*

Digitized by Google

(1899). Il était depuis de longues années directeur du Musée dit « Ossolineum », à Léopol (Pologne autrichienne), membre de l'Académie polonaise de Cracovie et de différentes sociétés scientifiques. Il est mort à Léopol le 15 janvier 1918. S. P.

ERRATA.

P. 191, l. 19, au lieu de *Felia* Momigliano, lire *Felice*.

A propos de la chronique latine sur *le Premier divorce de Henri VIII* mentionnée dans notre précédente livraison (p. 154), une correction doit être indiquée. Cette chronique a été publiée d'après un seul manuscrit, celui de la Bibliothèque nationale, n° 6051 du fonds latin. Mon collègue M. D. Pasquet a bien voulu me signaler un autre manuscrit dont le R. P. Gasquet a publié un extrait dans son ouvrage : *Henry VIII and the english monasteries*, t. II (1889), p. 517. Cet extrait a été emprunté à un ms. du British Museum coté Arundel n° 151. Le catalogue de ce fonds contient en effet sous ce numéro un recueil de documents relatifs au premier divorce de Henri VIII ; la chronique latine y figure à partir du fol. 352. Je ne saurais en ce moment prendre connaissance du ms. Arundel ; peut-être se trouvera-t-il à Londres un érudit qui le verra, qui en comparera le texte avec celui que j'ai publié et qui nous dira certainement quel en est l'auteur. Ch. BÉMONT.

En ce qui concerne l'article de notre collaborateur M. Tricoche sur la bataille de Bushy Run, nous pouvons ajouter les précisions suivantes quant aux sources qu'il a utilisées : 1° les lettres échangées entre Bouquet et Sir Amherst, notamment au sujet de la petite vérole chez les Indiens, se trouvent dans *Bouquet and Haldimand Papers* (Londres, British Museum, Addit., ms. 21634) ; 2° les détails sur les attaques des forts sont donnés dans divers ouvrages, notamment *Travels in Canada*, par A. Henry, 1re partie, ch. IX, et aussi *History of Detroit and Michigan*, par J. Farmer, ch. XXXVIII ; 3° les détails concernant la politique coloniale des Anglais au Canada émanent en partie de *Life and Times of Sir W. Johnson*, par W. L. Stone, t. II, ch. IX-XII, et *History for Ready Reference*, t. IV, p. 2562 ; 4° sur la conspiration de Pontiac, l'ouvrage qui fait autorité est *The Conspiracy of Pontiac*, de F. Parkman.

Digitized by Google

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

HISTOIRE GÉNÉRALE.

Arbouin (*Gabriel*). Les nations d'après leurs journaux, 131.
Barbosa (*Ruy*). Le devoir des neutres, 123.
Brenet (*Michel*). La musique militaire, étude critique, 339.
Civis. La direction de la paix. Les leçons de l'histoire, l'évolution nécessaire, 345.
Cosmos. Les bases d'une paix durable, 123.
Debidour (*A.*). Histoire diplomatique de l'Europe depuis le Congrès de Berlin. Tomes I et II, 117.
Finsler (*Georg*). Homer in der Neuzeit von Dante bis Gœthe, 103.
Goblet d'Alviella (comte). Le vrai et le faux pacifisme, 123.
Lees (*Beatrice A.*). Bibliography of mediæval history, 130.
Lipson (*E.*). Europe in the nineteenth century, 129.
Lote (*René*). Le sens des réalités, sagesse des États, 346.
Morgan (*J. de*). Essai sur les nationalités, 130.
Paetow (*Louis John*). Guide to the study of medieval students, teachers and libraries, 338.
Schvan (*Aug.*). Les bases d'une paix durable, 123.
Tout (*T. F.*). Mediæval town planning, 153.

HISTOIRE DE LA GUERRE.

Avenarius (Dr *Ferdinand*). Das Bild als Verleumdung, 345.
Barzini (*Luigi*). La guerre moderne sur terre, dans les airs et sous les eaux, 134.
Beauguitte (*Ernest*). Verdun en 1917, 138.
Bettencourt (*Cardozo de*). Voir *Vildosola* (*Silva*).
Bonnet (*Georges*). L'âme du soldat, 139.
Bréant (commandant). De l'Alsace à la Somme. Souvenirs du front, 136.
Christmas (Dr *de*). Le traitement des prisonniers français en Allemagne, 138.
Commène (*N. P.*). Notes sur la guerre roumaine, 1916-1917, 344.
Degouy (amiral). La guerre navale et l'offensive, 342.
Desgranges (abbé *Jean*). La religion et la guerre, 139.
Ferree (*Barr*). The bombardment of Reims, 341.
Fiolle (*Paul*). La Marsouille, 136.
Genty (*Raymond*). La flamme victorieuse. Carnet de route, 134.
Hamilton (Lord *Ernest W.*). Les sept premières divisions anglaises, 343.
Imposture (l') par l'image, 345.
Jollivet (*Gaston*). L'épopée de Verdun, 1916, 135.
La Bruyère (*René*). Deux années de guerre navale, 342.
Madelin (*Louis*). La mêlée des Flandres. L'Yser et Ypres, 135.
Marabini (capitaine). Les Garibaldiens de l'Argonne, 138.
Masson (*A.*). L'invasion des Barbares en 1914-1916, 339.
Masson (*Frédéric*). Guerre de religions, 134.
Nadaud (*Marcel*). Les derniers mousquetaires. Roman de la guerre aérienne, 342.
Pages actuelles, nos 109-112, 132.
Pages d'histoire, nos 136-143, 133.
Palat (général, *Pierre Lehautcourt*). La grande guerre sur le front occidental, 133.
Péricard (lieutenant). Ceux de Verdun, 135.
Philip (*Alex. J.*). Voir *Prothero* (*G. W.*).
Prisonniers (les) allemands au Maroc, 138.
Prothero (*G. W.*) et *Philip* (*Alex. J.*). Catalogue of war publications, 139.
René (*Henri*). Jours de gloire, jours de misère, 344.
Stiénon (*Charles*). La campagne anglo-belge de l'Afrique orientale allemande, 336.
Stürmer (*Harry*). Deux ans de guerre à Constantinople, 340.
Testis. L'expédition des Dardanelles,

Digitized by Google

d'après les documents officiels anglais, 137.
Vildosola (*Silva*). Le Chili et la guerre, trad. par *Cardozo de Bettencourt*, 137.
Z... (capitaine). L'armée de 1917, 343.
Zurlinden (*S.*). Der Weltkrieg. T. I, 125.

HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ.

Roussel (*Pierre*). Délos colonie athénienne, 318.

HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

Aderer (*Ad.*). Les Allemands de toujours, 143.
Robinet de Cléry (*Adrien*). Un diplomate d'il y a cent ans : Frédéric de Gentz, 1764-1832, 333.

HISTOIRE D'AUTRICHE-HONGRIE.

Lanux (*Pierre de*) et *Toplitza* (*Milan*). L'Autriche-Hongrie en guerre contre ses sujets, 162.
Toplitza (*Milan*). Voir *Lanux* (*Pierre de*).
Yakchitch (*Grégoire*). Le Banat, 161.

HISTOIRE DE BELGIQUE.

Cahiers belges (les), nos 1-6, 351.
Ehlers (Dr *P.*). England, Antwerpen und die Belgische Barriere, 145.
Langenhove (*Fernand van*). Le dossier diplomatique de la question belge, 144.
Losch (Dr *H.*). Der mitteleuropæische Wirtschaftsblock und das Schicksal Belgiens, 145.
Passelecq (*Fernand*). La question flamande et l'Allemagne, 335.
— Y a-t-il une nation belge? 351.
Payen (*Édouard*). Belgique et Congo, 336.
Van den Heuvel. De la déportation des Belges en Allemagne, 352.
Van der Essen (*Léon*). The invasion and the war in Belgium. L'invasion allemande en Belgique, 145.

HISTOIRE DU CANADA.

Falconer (*R. A.*). Voir *Wrong* (*George M.*).
Flavelle (Sir *J. W.*). Canada and its relations to the British empire, 146.
Lash (*Z. A.*). Voir *Wrong* (*George M.*).
Willison (Sir *John*). Voir *Wrong* (*George M.*).
Wrong (*George M.*), *Willison* (Sir *John*), *Lash* (*Z. A.*) et *Falconer* (*R. A.*). The federation of Canada, 1867-1917, 147.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

Napier (*Arthur S.*). The old english version of the enlarged rule of Chrodegang, together with the latin original, 153.
Pastor (*Ludwig*). Geschichte der Pæpste. Tome V : Paul III, 1534-1549, 105.

HISTOIRE D'ESPAGNE.

A la Belgique. Manifeste des catholiques espagnols, 353.
Alcalá Galiano (*Alvaro*). L'Espagne en face du conflit européen, trad. par *A. de Bengoechea*, 355.
Bengoechea (*A. de*). Voir *Alcalá Galiano*.
Desdevises du Dezert (*G.*). L'église espagnole des Indes à la fin du XVIIIe siècle, 148.
Espagne (l') et la guerre, 354.
Imbart de La Tour (*P.*). Notre mission en Espagne, 354.
Monchicourt (*Ch.*). L'expédition espagnole de 1560 contre l'île de Djerba, 308.
Paris (*Pierre*). L'Espagne et la guerre. Kultur et civilisation, 353.
St C. La main de l'Allemagne en Espagne, 355.
— Notes et réflexions sur notre propagande et l'état de l'opinion en Espagne, 354.

HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS.

Alphaud (*Gabriel*). Les États-Unis contre l'Allemagne, 151.
Alliar (*E.*). Journal d'une Française en Amérique, septembre 1916-juin 1917, 356.
Amis de la France. Le service de campagne de l'ambulance américaine décrit par ses membres, trad. par *F. Roz*, 344.
Cunningham (*W.*). English influence on the United States, 149.
Kahn (*Otto H.*). Prussianized Germany-Americans of foreign descent and America's cause, 356.
Notes d'un témoin. Mission Viviani-Joffre, avril-mai 1917, 152.
Riou (*Gaston*). La Fayette, nous voilà, 152.
Roz (*Firmin*). Voir Amis de la France.
Servan (*E.*). L'exemple américain, 150.
Villers (baron *Marc de*). Histoire de la fondation de la Nouvelle-Orléans, 1717-1722, 331.

Digitized by Google

HISTOIRE DE FRANCE.

Blum (*André*). L'estampe satirique en France pendant les guerres de religion, 307.
Bossuet. Correspondance. Tome X, publ. par *Ch. Urbain* et *E. Levesque*, 141.
Brémond (*Henri*). Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion. T. I, 309.
Courteault (*Henri*). Le dossier « Naples » des archives Nicolay, 304.
— Voir *Vallier* (*Jean*).
Delavaud (*L.*). Voir *Richelieu*.
Du Cange. Histoire des comtes de Ponthieu et de Montreuil, publ. par l'abbé *A. Le Sueur*, 116.
Dugard (*Henry*). Le Maroc de 1917, 349.
Flach (*Jacques*). Les origines de l'ancienne France. Tome IV, 346.
Gautier (*Paul*). Un prophète : Edgar Quinet, 142.
Guillaume de Lorris. Le roman de la Rose, publ. par *Ernest Langlois*, 140.
Guyot (*Yves*). La question de l'alcool, 142.
Hauser (*Henri*). Les sources de l'histoire de France au XVI^e^ siècle. T. IV, 308.
Joly (*Henri*). L'avenir français. Tâches nouvelles, 349.
Labande (*L.-H.*). Trésor des chartes du comté de Rethel. T. IV, 140.
— Voir *Matignon* (*Joachim de*).
Langlois (*Ernest*). Voir *Guillaume de Lorris* et *Jean de Meun*.
Le Sueur (abbé *A.*). Voir *Du Cange*.
Lombard (*A.*). L'abbé Du Bos, 330.
Mâle (*Émile*). L'art allemand et l'art français du moyen âge, 327.
Martin (*Paul*). Les idées de Turgot sur la décentralisation administrative, 347.
Matignon (*Joachim de*). Correspondance, 1516-1548, publ. par *L.-H. Labande*, 305.
Meun (*Jean de*). Le roman de la Rose, publ. par *Ernest Langlois*, 140.
Montmorand (*Maxime de*). Une femme poète au XVI^e^ siècle : Anne de Graville, 306.
Morel (*Eugène*). Le dépôt légal; étude et projet de loi, 350.
Pintard (*Ch.*). Archives départementales de l'Ardèche. Répertoire numérique. Série L (Période révolutionnaire), 349.
Pionnier (*Édm.*). Verdun à la veille de la guerre, 138.
Prunières (*Henry*). L'opéra italien en France avant Lulli, 93.
Reinach (*Joseph*). Le village reconstitué, 345.
Renaudet (*A.*). Préréforme et humanisme à Paris, 1494-1517, 94, 304.
Richelieu (cardinal *de*). Rapports et notices sur l'édition des mémoires, par *L. Delavaud*. Fasc. V, 312.
Romier (*Lucien*). Les protestants français à la veille des guerres civiles, 306.
Rota (*É.*). La Francia dal primo impero al 1871, traduit de *E. von Treitschke*, 157.
Rott (*Édouard*). Histoire de la représentation diplomatique de la France auprès des cantons suisses. Tome VI : 1646-1663, 315.
Rouquette (*Louis*). L'organisation de notre marine marchande, 349.
Saint-Simon. Mémoires. T. XXVIII, publ. par *L. Lecestre* et *J. de Boislisle*, 142.
Simar (*Th.*). Christophe de Longueil humaniste, 1488-1522, 83.
Soyer (*Jacques*). Identification de la localité gallo-romaine d'Arculla mentionnée par le géographe anonyme de Ravenne, 139.
Treitschke (*E. von*). Voir *Rota* (*E.*).
Uzureau (*F.*). Andegaviana, 19^e^ série, 348.
Vallier (*Jean*), maître d'hôtel du roi. Journal, 1648-1657. Tome III, publ. par *H. Courteault*, 314.
Waquet (*Henri*). Comment étaient traités les prisonniers de guerre en Bretagne à l'époque de la guerre de Trente ans, 141.

HISTOIRE DE GRANDE-BRETAGNE.

Bémont (*Ch.*). Le premier divorce de Henri VIII et le schisme d'Angleterre, 154, 417.
Cunningham (*W.*). The progress of capitalism in England, 155.
Fassini (*Sesto*). Il melodramma italiano a Londra nella prima metà del settecento, 98.
Gwatkin (*Henry Melvill*). Church and state in England to the death of Queen Anne, 358.
Hamelle (*Paul*). L'Empire britannique et la guerre, 343.
Kennedy (*W. P. M.*). Studies in Tudor dynasty, 155.
Magna Carta. Commemoration essays, publ. par *H. E. Malden*, 356.
Malden (*Henry Elliot*). Voir Magna Carta.
Moore (*Margaret F.*). The lands of the scottish kings in England, 156.

Digitized by Google

Tanner (*J. R.*). The historical register of the University of Cambridge, 359.
Williams (*L. F. Rushbrook*). History of the abbey of St. Alban, 359.

HISTOIRE DE GRÈCE.

Maccas (*Léon*). Constantin Ier, roi des Hellènes, 156.

HISTOIRE D'ITALIE.

Adam (*Paul*). La terre qui tonne, 365.
Ajalbert (*Jean*). L'heure de l'Italie, 157.
Albertazzi (*Alberto*). Torquato Tasso, 86.
Alberti (*Leon Battista*). I primi tre libri della famiglia, 82.
Alfieri (*Vittorio*). Vita, scritta da esso, publ. par *Bertana* (*Emilio*), 91.
— Rime scelte, publ. par *Guastalla* (*Rosolino*), 91.
Ariosto (*Lodovico*). Gli studenti, publ. par *A. Salza*, 87.
Azzolina (*Liborio*). Il mondo cavalleresco in Boiardo, Ariosto, Berni, 86.
Bacci (*Orazio*). Indagini e problemi di storia letteraria italiana, 99.
Balsamo-Crivelli (*Gustavo*). Voir *Bandello*.
Bandello. Le novelle, publ. par *G. Balsamo-Crivelli*, 86.
Bandini (*Carlo*). Roma e la nobiltà romana nel tramonto del sec. XVIII, 361.
Baptista Mantuanus. The eclogues, publ. par *W. P. Mustard*, 85.
Baretti (*Giuseppe*). Prefazioni e polemiche, publ. par *Piccioni* (*L.*), 90.
Battelli (*Guido*). Voir *Latini* (*Brunetto*).
Belloni (*Antonio*). Poema epico e mitologico, 101.
Bellorini (*Egidio*). Voir *Parini* (*Giuseppe*).
Benedetti (*Anna*). L'Orlando furioso nella vita intellettuale del popolo inglese, 98.
Bertana (*Emilio*). Voir *Alfieri*.
Bettinelli (*Saverio*). Le « Raccolte », publ. par *P. Tommasini-Mattiucci*, 91.
Bin (*Umberto de*). Leopoldo I imperatore e la sua corte nella letteratura italiana, 98.
Borzelli (*A.*). Voir *Marino* (*G.*).
Bottiglioni (*Gino*). La lirica latina in Firenze nella seconda metà del sec. XV, 82.
Busanello (*Gian Francesco*). Sonetti morali ed amorosi, publ. par *Livingston* (*A.*), 85.
Calderini de Marchi (*Rita*). Jacopo Corbinelli et les érudits français, 1566-1587, 94.
Capra (*Luisa*). L'ingegno e l'opera di Saverio Bettinelli, 91.
Carrara (*Enrico*). La poesia pastorale, 101.
Casanova (*Giacomo*). Voir *D'Ancona*, *Molmenti* (*Pompeo*), *Ravà* (*Aldo*).
Castiglione (*Baldesar*). Il Cortegiano, publ. par *V. Cian*, 83.
Cavazzuti (*G.*) et *Pasini* (*F.*). Carteggio fra Girolamo Tiraboschi e Clemente Vannetti, 1776-1793, 92.
Charlton (*H. B.*). Castelvetro's theory of poetry, 83.
Chiappelli (*Alberto*). Storia del teatro in Pistoia, 88.
Chiorboli (*Ezio*). Voir *Guidiccioni* (*G.*).
Cian (*Vittorio*). Voir *Castiglione* (*Baldesar*).
Ciceri (*P. L.*). Michele Marullo e i suoi Hymni naturales, 82.
Colombo (*Adolfo*). L'Inghilterra nel Risorgimento italiano, 364.
Coppetta Beccuti (*F.*). Voir *Guidiccioni* (*G.*).
Corbellini (*Alberto*). Carlo Goldoni nel Ghistieri di Padova, 88.
— Ninfe e pastori sotto l'insegna dello stellino, 105.
Cortese (*Nino*). Saggio di bibliografia Collettiana, 363.
Cotugno (*Raffaele*). La sorte di G. B. Vico, 115.
Croce (*Benedetto*). Aneddoti e profili settecenteschi, 92.
— La filosofia di Giambattista Vico, 113.
— Saggi sulla letteratura italiana del seicento, 102.
— La Spagna nella vita italiana durante il Rinascimento, 94.
— I teatri di Napoli, 88.
— Voir *Vico* (*G.*).
Crocioni (*Giovanni*). La drammatica a Reggio nell' Emilia durante il Rinascimento, 88.
Curcio (*G.*). Q. Orazio Flacco studiato in Italia dal sec. XIII al XVIII, 84.
Dalla Santa (*G.*). Commerci, vita privata e notizie politiche dei giorni della lega di Cambrai, 361.
D'Ancona (*Alessandro*). Casanoviana, 91.
— Viaggiatori e avventurieri, 106.
Debenedetti (*Santorre*). Gli studi provenzali in Italia nel cinquecento, 81.
Dejob (*Ch.*). Est-il vrai que Campanella fût simplement déiste? 112.

Digitized by Google

Della Guardia (*Anita*). Voir *Strozzi* (*T. V.*).
Del Lungo (*Isidoro*) et *Favaro* (*A.*). Dal carteggio e dai documenti, pagine di vita di Galileo, 112.
Donadoni (*Eugenio*). Ugo Foscolo pensatore, critico, poeta, 93.
Donati (*Benvenuto*). I prolegomeni della filosofia giuridica del Vico, 115.
Dubled (*Jean*). L'Orlando furioso et la Pucelle de Voltaire, 98.
Fagio-Allmayer (*Vita*). Galileo Galilei, 111.
Fatini (*Giuseppe*). Ludovico Ariosto prosatore, 85.
Fava (*Domenico*) et *Pellini* (*Selvio*). Humanae litterae, 84.
Favaro (*A.*). Voir *Del Lungo* (*I.*).
Federico (*Giovanni*). L'opera letteraria di Saverio Bettinelli, 91.
Fehr (*Max*). Apostolo Zeno und seine Reform des Operntextes, 89.
Filippini (*Enrico*). Un' accademia umbra del primo settecento e l'opera sua principale, 105.
Flamini (*Francesco*). Antologia della critica e dell' erudizione coordinata allo studio della storia letteraria italiana, 103.
— Il significato e il fine della Divina Commedia, 360.
Formigini-Santamaria (*E.*). L'istruzione pubblica nel ducato Estense, 106.
Folengo (*Teofilo*). Le maccheronee, publ. par *A. Luzio*, 83.
Fumagalli (*Anna*). Angelo Poliziano, 81.
Fumagalli (*Giuseppino*). La fortuna dell' Orlando furioso in Italia nel sec. XVI, 85.
Fumi (*Luigi*). Eretici e ribelli nell' Umbria, 360.
Galimberti (*Tancredi*). I martiri irredenti della nostra guerra, 365.
Gallavresi (*Giuseppe*). Voir *Sallier de La Tour de Cordon*.
Gallinoni (*Gregorio*). Inventario di una casa veneziana del sec. XVII, 105.
Gentile (*Giovanni*). Bernardino Telesio, 111.
— Il concetto dell' uomo nel Rinascimento, 111.
— Frammenti e lettere di Galileo Galilei, 112.
Gerber (*Adolph*). Niccolò Machiavelli, 111.
Goldoni. Le opere scelte, publ. par *A. Momigliano*, 88.
Gozzi (*Gaspare*). La gazetta veneta, publ. par *A. Zardo*, 90.
Graf (*Arturo*). L'anglomania e l'influsso inglese in Italia nel sec. XVIII, 96.
Grella (*Vincenzo*). Galeazzo Florimonte, letterato del cinquecento, 82.
Greppi (*Emanuele*). Voir *Verri* (*P.*).
Guastalla (*Rosolino*). Voir *Alfieri* (*Vittorio*).
Gubernatis (*Angelo de*). Giuseppe Parini, 90.
— Pietro Metastasio, 89.
Guidiccioni (*G.*) et *Coppetta Beccuti* (*F.*). Rime, publ. par *Ezio Chiorboli*, 85.
J. T. Le problème italo-slave, 161.
Kvačala (*J.*). Ueber die Genese der Schriften Thom. Campanella, 112.
Latini (*Brunetto*). I fibri naturali del « Tesoro », commentés par *G. Battelli*, 359.
Lazzari (*Alfonso*). Le ultime tre duchesse di Ferrara e la corte Estense ai tempi di Torquato Tasso, 82.
— Un umanista romagnolo alla corte d'Ercole II d'Este : Bartolomeo Ricci da Lugo, 82.
Levati (*F. M.*). Feste e costumi genovesi nel sec. XVIII, 105.
Levi (*Ezio*). Storia poetica di don Carlos, 102.
Levi-Malvano (*Ettore*). Montesquieu e Machiavelli, 94.
Livingston (*Arthur*). La vita veneziana nelle opere di Gian Francesco Busanello, 105.
— Voir *Busanello* (*G. F.*).
Lorenzo di Medici, il Magnifico. Opere, publ. par *Attilio Simioni*, 83.
Luzio (*Alessandro*). Voir *Folengo* (*Teofilo*).
Malaguzzi-Valeri (*F.*). La corte di Lodovico il Moro, 104.
Maldè (*Ettore de*). Le fonti della Gerusalemme liberata, 86.
Mancini (*Girolamo*). Vita di Leon Battista Alberti, 81.
Marconcini (*Cartesio*). L'accademia della Crusca dalle origini alla prima edizione del vocabolario, 106.
Marino (*Giambattista*). Epistolario, publ. par *A. Borzelli* et *F. Niccolini*, 87.
— Poesie varie, publ. par *B. Croce*, 87.
Martini (*Ferdinando*). Pagine raccolte, 104.
Maruzzi (*Pericle*). Il vangelo di Cagliostro il gran Cofto, 92.
Mascheroni (*Lorenzo*). L'invito a Lesbia Cidonia e altre poesie, publ. par *Giulio Natali*, 90.
Masson (*Paul-Marie*). Chants de carnaval florentins de l'époque de Laurent le Magnifique, 84.

Digitized by Google

Maugain (*Gabriel*). Boileau et l'Italie, 94.
— Études sur l'évolution intellectuelle de l'Italie de 1657 à 1750, 103.
Michele de Marinis (*M.*). Anton Giulio Brignole Sale e i suoi tempi, 102.
Minnini (*Carmine Giustino*). Pietro Napoli Signorelli, 90.
Molmenti (*Pompeo*). Lettere inedite del patrizio Pietro Zaguri a Giacomo Casanova, 91.
— Carteggi Casanoviani, 91.
Momigliano (*Attilio*). Voir *Goldoni*.
Moschetti (*Andrea*). Dell' influsso del Marino sulla formazione artistica di Nicola Poussin, 87.
Muoni (*Guido*). Il sentimentalismo nella letteratura italiana, 104.
Mustard (*Wilfred P.*). Voir *Baptista Mantuanus* et *Sannazaro* (*J.*).
Nascimbeni (*G.*). Voir *Tassoni* (*A.*).
Natali (*Giulio*). Voir *Mascheroni* (*Lorenzo*).
Neri (*Ferdinando*). Studi sul teatro italiano antico. Le parabole, 87.
Nicolini (*Fausto*). Gli scritti e la fortuna di Pietro Giannone, 93.
— Voir *Marino* (*G.*) et *Vico* (*G.*).
Novati (*Francesco*). Voir *Verri* (*P.*).
Ortiz (*Ramiro*). Primi contatti fra Italia e Rumania, 98.
Parini (*Giuseppe*). Prose, publ. par *Egidio Bellorini*, 90.
Pasini (*F.*). Voir *Cavazzuti* (*G.*).
Pellegrini (*Carlo*). Luigi Pulci, 85.
Pellegrini (*Guglielmo*). Di L. Alamanni, 81.
Pellini (*Silvio*). Voir (*Fava Domenico*).
Pellizzari (*Achille*). Portogallo e Italia nel secolo XVI, 98.
Petraccone (*E.*). Cagliostro nella storia e nella leggenda, 92.
Piccioni (*Luigi*). Appunti e saggi di storia letteraria, 90.
— Giuseppe Baretti, 1719-1760, 90.
— Voir *Baretti*.
Piccolti (*G. B.*). Tra il poeta e il lauro, pagina della vita di Agnolo Poliziano, 81.
Pitré (*Giuseppe*). Biblioteca delle tradizioni popolari siciliane, 104.
Ravà (*Aldo*). Lettere di donne a Giacomo Casanova, 91.
Rava (*Luigi*). Il primo parlamento elettivo in Italia : il parlamento delle Repubblica cispadana a Bologna, 1797, 364.
Renier (*Rodolfo*). Scritti vari di erudizione e di critica in onore di, 103.
Rivolta (*Adolfo*). Un gran bibliofilo del secolo XVI : Gian Vicenzo Pinelli, 81.
Rossi (*Giorgio*). Varietà letterarie, 90.
— Voir *Tassoni* (*A.*).
Rossi (*Vittorio*). La formazione storica del Rinascimento italiano, 104.
Ruffini (*Francesco*). L'insegnamento di Mazzini, 365.
Russo (*Luigi*). Pietro Metastasio, 89.
Sabbadini (*R.*). Ottanta lettere inedite del Panormita tratte dai codici milanesi, 82.
Sainati (*Augusto*). La lirica di Torquato Tasso, 86.
Sallier de La Tour de Cordon (*V.*). Le maréchal Sallier de La Tour. Mémoires et lettres, publ. par *G. Gallavresi*, 362.
Salza (*Abdelkader*). Madonna Gasparina Stampa, 86.
— Studi su Lodovico Ariosto, 85.
— Voir *Ariosto* (*L.*).
Sannazaro (*Jacopo*). The piscatory eclogues, publ. par *W. P. Mustard*, 85.
Segarizzi (*Arnaldo*). Antonio Baratella e i suoi corrispondenti, 361.
— Bibliografia delle stampe popolari della R. biblioteca di S. Marco di Venezia, 104.
Segrè (*Carlo*). Comici tedeschi e italiani nel settecento, 89.
Serena (*Augusto*). La cultura umanistica a Treviso nel secolo decimoquinto, 81.
Serena (*Seb.*). Voir *Todesco* (*L.*).
Silva (*Pietro*). La monarchia di luglio e l'Italia, 362.
Simioni (*Attilio*). Voir *Lorenzo di Medici*.
Smith (*Winifred*). The commedia dell' arte, 88.
Strozzi (*Tito Vespasiano*). Poesie latine, publ. par *Anita Della Guardia*, 83.
Tamassia (*Nino*). La famiglia italiana nei secoli XV e XVI, 105.
Tassoni (*Alessandro*). La secchia rapita, publ. par *G. Nascimbeni*, 87.
— Le lettere, publ. par *G. Rossi*, 87.
Taylor (*H. C. Chatfield*). Goldoni, 88.
Termini (*F. A.*). Pietro Ransano, umanista Palermitano del sec. XV, 82.
Tirrito (*Catalano*). Nuovi documenti sul Panormita tratti dagli archivi Palermitani, 82.
Todesco (*L.*) et *Serena* (*Seb.*). Il seminario di Padova, 106.
Toldo (*Pietro*). L'œuvre de Molière et sa fortune en Italie, 95.
— Fonti e propaggini italiane delle favole di La Fontaine, 96.
Tommasini (*Oreste*). La vita e gli scritti di Nicolò Machiavelli nella loro relazione col Machiavelismo, 107.

Digitized by Google

Tommasini-Mattiucci (*P.*). Voir *Bettinelli* (*Saverio*).
Trabalza (*Ciro*). La critica letteraria, 99.
Ultima (l') dominazione austriaca e la liberazione del Veneto nel 1866, 363.
Urbini (*Giulio.*) Arte umbra, 360.
Valasso (*M.*). Di un gruppo sconosciuto di preziosi codici Tasseschi, 86.
Verri (*Pietro* et *Alessandro*). Carteggio, 1766-1797, publ. par *Novati* (*Francesco*) et *Greppi* (*Emanuele*), 91.
Vico (*Giambattista*). L'autobiografia, il carteggio e le poesie varie, publ. par *B. Croce*, 113.
— La scienza nuova, publ. par *Fausto Nicolini*, 112.
Zaghubine (*Vladimiro*). Giulio Pomponio Leto, 82.
Zardo (*A.*). Voir *Gozzi* (*Gaspare*).
Zenoni (*Luigi*). Per la storia della cultura in Venezia dal 1500 al 1797, 106.
Zonta (*Giuseppe*). Francesco Negri l'eretico e la sua tragedia « il libero arbitrio », 83.
— Trattati d'amore del cinquecento, 83.
— Trattati del cinquecento sulla donna, 83.

HISTOIRE DE POLOGNE.

Noir (*M.*) et *Zaleski* (*Z. L.*). L'effort vital de la Pologne contemporaine, 366.

HISTOIRE DE PORTUGAL.

Young (*George*). Portugal, old and new, 158.

HISTOIRE DE ROUMANIE.

Iorga (*N.*). Histoire des relations anglo-roumaines, 159.

HISTOIRE DE RUSSIE.

Andreief (*Léonid*). Le joug de la guerre, trad. par *Denissiemtsch* et *Desormonts*, 159.

HISTOIRE DES SLAVES DU SUD.

Hinkovith (*M. H.*). Les Croates sous le joug magyar, 160.
— Les Yougoslaves, 167.
Histoire yougoslave, 165.
Krek (*Ivan*). Les Slovènes, 169.
Lettres (les), les sciences et les arts yougoslaves, 166.
Pays (le) et le peuple yougoslaves, 164.
Persécutions (les) des Yougoslaves, 167.
Problème (le) yougoslave, 164.
Unité (l') yougoslave, 163.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Pages

L'Allemagne et nous. Lettres de l'impératrice EUGÉNIE et du roi de Prusse GUILLAUME Ier 1

ARTICLES DE FOND.

BOURRILLY (V.-L.). Charles-Quint en Provence 209

TRICOCHE (George Nestler). Batailles oubliées : Bushy Run, 5-6 août 1763 281

WEILL (Georges). Le financier Ouvrard 31

WILMOTTE (Maurice). La patrie du *Waltharius* 1

MÉLANGES ET DOCUMENTS.

GRISELLE (Eugène). Charles de Gonzague, duc de Nevers, et l'héritage de Clèves-Juliers (1604-1609). . . . 62

REUSS (Rod.). L'affaire des faussaires de Vienne arrêtés à Huningue et l'Assemblée nationale (1790-1792). . 297

BULLETIN HISTORIQUE.

Histoire de France. Époque moderne (1494-1661), par Henri HAUSER. 304

Histoire d'Italie. Période moderne (fin du XVe siècle-fin du XVIIIe), par Julien LUCHAIRE et Jean ALAZARD (*3e et dernier article*) 80

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

BARBOSA (Ruy). Le devoir des neutres (**É. Castelot**) . . 123

COSMOS. Les bases d'une paix durable (**Id.**). 123

DEBIDOUR (Antonin). Histoire diplomatique de l'Europe depuis le Congrès de Berlin jusqu'à nos jours, tomes I et II (**L. Eisenmann**) 117

DU CANGE. Histoire des comtés de Ponthieu et de Montreuil, publ. par l'abbé A. LE SUEUR (**Cl. Brunel**). . . 116

[SUPPLÉMENT AU NUMÉRO DE MARS-AVRIL 1918.]

Digitized by Google

Pages

GOBLET D'ALVIELLA (comte). Le vrai et le faux pacifisme (**É. Castelot**) 125

LIPSON (E.). Europe in the nineteenth century (**Jean Morize**) 129

LOMBARD (A.). L'abbé Du Bos. Un initiateur de la pensée moderne (**G. Pagès**). 330

MÂLE (Émile). L'art allemand et l'art français au moyen âge (**Louis Bréhier**). 327

PASSELECQ (Fernand). La question flamande et l'Allemagne (**É. Castelot**) 335

PAYEN (Édouard). Belgique et Congo (**Id.**) 336

ROBINET DE CLÉRY (Adrien). Un diplomate d'il y a cent ans : Frédéric de Gentz, 1764-1832 (**G. Bourgin**). 333

ROUSSEL (Pierre). Délos colonie athénienne (**G. Glotz**). . 318

SCHVAN (Aug.). Les bases d'une paix durable (**É. Castelot**). 124

STIÉNON (Charles). La campagne anglo-belge de l'Afrique orientale allemande (**Id.**) 337

VILLERS (baron Marc DE). Histoire de la fondation de la Nouvelle-Orléans, 1717-1722 (**R. de Kérallain**) . 331

ZURLINDEN (S.). Der Weltkrieg, tome I (**Jean Morize**). . 125

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Histoire d'Allemagne (R. DOUCET, Chr. PFISTER). . . . 142

Histoire de Belgique (Ch. DAVILLÉ, R. DOUCET, VAN DER LINDEN) 144, 351

Histoire du Canada (Ch. BÉMONT, René DE KÉRALLAIN) . 146

Histoire d'Espagne (Chr. PFISTER, Jean RÉGNÉ) 148, 353

Histoire de France (Ch. BÉMONT, Ch. DAVILLÉ, H. HAUSER, Chr. PFISTER, R. POUPARDIN, Joh. TRAMOND). 139, 346

Histoire de Grande-Bretagne (Ch. BÉMONT, Chr. PFISTER, M. ROTHSCHILD) 153, 356

Histoire de Grèce (Chr. PFISTER) 156

Histoire de la Guerre (Ch. BÉMONT, Ch. DAVILLÉ, R. DOUCET, R. MARTINET, Chr. PFISTER, M. ROTHSCHILD, Th. SCHŒLL, Joh. TRAMOND). 132, 339

Histoire d'Italie (Jean ALAZARD, G. BOURGIN, Th. SCHŒLL). 157, 359

Histoire de Pologne (R. DOUCET) 366

Histoire de Portugal (É. CASTELOT) 158

Histoire de Roumanie (Ch. BÉMONT) 159

Digitized by Google

Pages

Histoire de Russie (M. ROTHSCHILD) 159
Histoire des États-Unis (Ch. BÉMONT, Ch. DAVILLÉ, D. PASQUET, Chr. PFISTER, M. ROTHSCHILD). 149, 356
Histoire des Yougoslaves (N. VOULITCH). 159
Histoire générale (Ch. BÉMONT, L. HALPHEN, Th. SCHŒLL). 130, 338

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

CANADA.

1. Review of historical publications relating to Canada. . 197

ÉTATS-UNIS.

1. American historical review (the) 389
2. Nation (the) 394

FRANCE.

1. Académie des inscriptions et belles-lettres. 191, 385
2. Académie des sciences morales et politiques 191, 386
3. Anjou historique (l') 192, 387
4. Annales de Bretagne 193, 387
5. Annales de géographie. 376
6. Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais 388
7. Annales révolutionnaires. 171, 367
8. Bibliographe moderne (le) 174
9. Bulletin de la Soc. de l'hist. du protestantisme français. 171
10. Bulletin hispanique. 174, 376
11. Bulletin italien 377
12. Correspondant (le) 180, 379
13. Études. Revue fondée par des PP. de la Cie de Jésus . 182, 380
14. Grande Revue (la) 184, 381
15. Journal des savants. 177, 372
16. Mémoires de l'Académie de Vaucluse 193, 388
17. Mercure de France 185, 382
18. Moyen âge (le) 367
19. Nouvelle Revue historique de droit français 175
20. Nouvelles Archives des missions scientifiques et littéraires 176
21. Polybiblion 177, 373
22. Révolution française (la) 172
23. Revue archéologique 377

Digitized by Google

Pages

24. Revue critique d'histoire et de littérature 178, 374
25. Revue de Gascogne. 389
26. Revue de l'Agenais. 194
27. Revue de l'Anjou 195
28. Revue de l'histoire des colonies françaises. 368
29. Revue de l'histoire des religions 172, 369
30. Revue de Paris (la) 186, 383
31. Revue de Saintonge et d'Aunis. 195, 389
32. Revue des Deux Mondes 187, 384
33. Revue des études anciennes. 369
34. Revue des études historiques 370
35. Revue des études napoléoniennes 173, 371
36. Revue des nations latines. 189
37. Revue des sciences politiques 176
38. Revue générale du droit 378
39. Revue historique de Bordeaux 196
40. Revue historique de la Révolution française 371
41. Revue savoisienne (la). 197

GRANDE-BRETAGNE.

1. Edinburgh Review 405
2. English historical Review (the). 400
3. History 201
4. Quarterly Review 202
5. Scottish historical Review (the). 407

CHRONIQUE.

Allemagne 414
Belgique. 206
Espagne. 415
États-Unis 416
France 204, 411
Grande-Bretagne 207, 415
Italie. 207
Pays-Bas 416
Pologne. 416

ERRATA 208, 417
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE 418

Le gérant : R. LISBONNE.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google